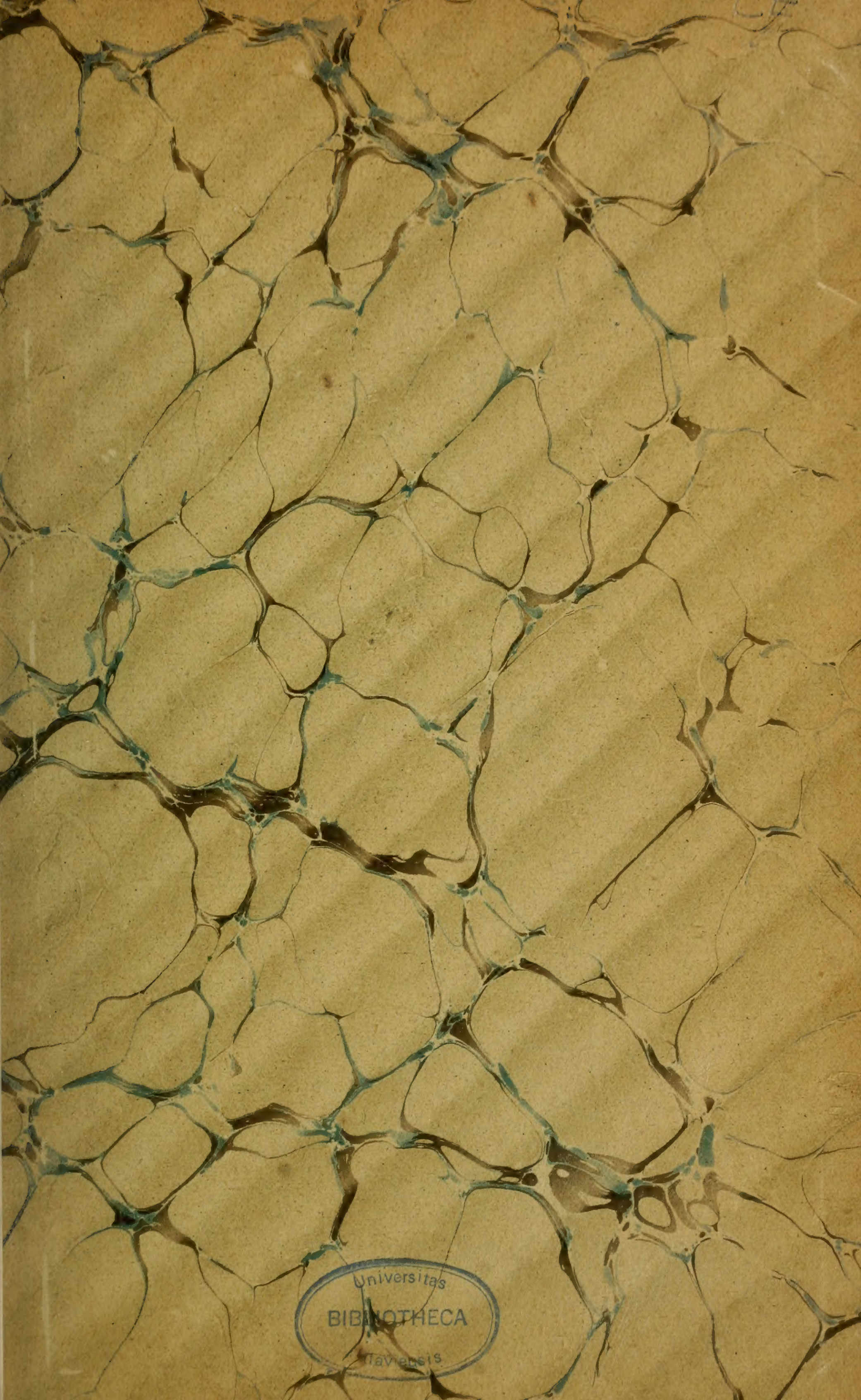





JUNIORAT DU SACRE CŒUR
O. M. I.
OTTAWA.

BRIZEUX

SA VIE & SES ŒUVRES




JUNIORAT DU SACRE CŒUR
O. M. I.
OTTAWA.



PORTRAIT D'A. BRIZEUX

Reproduction d'un Portrait à l'huile. — 1823

BRIZEUX

SA VIE & SES ŒUVRES

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

PAR L'ABBÉ C. LECIGNE

DOCTEUR ÈS-LETTRES

MAÎTRE DE CONFÉRENCES AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

« Il chantait son pays et le faisait aimer ».
(*La Fleur d'or*, liv. Ier. *Le Chant du Chêne*, p. 14).



PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

—

1898

A MONSEIGNEUR L. BAUNARD,

Recteur des Facultés Catholiques de Lille;

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL CARY

ce livre est dédié

en témoignage de mon respect et de ma reconnaissance.

C. LECIGNE.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

1° Journal de voyage (Trois carnets : Voyages en Italie. — Courses en Bretagne).

2° Correspondance avec M. Lacaussade.

3° Lettre à Mme Boyer.

4° Lettres à A. de Vigny.

5° Notes diverses concernant le *Cours de Poésie professé à Marseille* et l'ébauche du roman de *Valentin.*

6° Quelques fragments inédits.

(Tous ces documents étaient entre les mains de M. Lacaussade, bibliothécaire du Sénat).

7° Correspondance avec Ernest Boyer.

8° Correspondance de Pauline Duchambge.

9° Lettres de Saint-René Taillandier, concernant la maladie et la mort de Brizeux.

(M. A. Boyer, rue Frochot, 12, Paris, garde la possession de ces documents).

10° Correspondance avec Sainte-Beuve, *communiquée par M. le vicomte Spoelberck de Lovenjoul.*

11° Correspondance avec Turquety *(3 lettres), communiquée par M. Frédéric Saulnier, conseiller à la Cour de Rennes.*

12° Correspondance avec V. de Laprade, *communiquée par M. X. de Laprade.*

ŒUVRES NON RÉIMPRIMÉES

Racine, comédie en 1 acte et en vers. — Paris, *Ponthieu*, 1827.
Héléna et Eloa, par A. de Vigny. — *Mercure du XIXe siècle.* T. XXV, p. 178 et 304, 1828.
Mémoires de Mme de la Vallière. — Chez Mame et Delaunay, 2 vol. in-8°. 1829.
D'un portrait d'A. Chénier. — *Le Globe*, 5 juillet 1830.
Le Virgile de M. Ingres. — *Les Débats*, 1831. (?)
La Muse d'A. Chénier (poème). — *Annales romantiques*, 1832.
Lettre sur le poème des Bretons. — *Revue de Bretagne*, T. I, p. 44, 1833.
Pensées de Kératry. — *Les Débats*, 1833. (?)
Poésies d'A. Deschamps. — *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1833.
Venise. — *Ibidem*, 1er avril 1833.
Lettre à Fiorentino. — *La Presse*, 10 octobre 1840.
Une Ombre. — *Revue de Paris*, IVe série, 3e vol., p. 132, 1842.
Lettre à Octave Lacroix. — *L'Autographe*, 1er mars 1864.
Quatrain. — *Ibidem*, 15 juin 1865.
Lettre à Sainte-Beuve. — *Volupté*. Ed. Charpentier, 1869.
Lettres inédites. — *Journal officiel*, 4 décembre 1880.
Lettres à Hippolyte Lucas. — *Portraits et Souvenirs littéraires* 1 vol., Plon, 1890.
Billet à A. Barbier. — *Le Livre Ancien et Moderne*, 10 mars 1891.
Lettre datée de 1847. — *Le Gaulois*, 23 juin 1893.
Lettres à Mme Desbordes-Valmore. — *La Gironde*, 7 juillet 1893.

ŒUVRES DE BRIZEUX

Marie, roman (anonyme). — (Paris, *Aug. Auffray*, 1832, in-18).
Marie, poème (anonyme). — (Paris, *Paulin et Renduel*, 1836, in-8).
Marie, par A. Brizeux, 3e édit. — (Paris, *Masgana*, 1840, in-12).
Les Écoliers de Vannes. — (Paris, *Fournier*, 1842, in-8).

Notice sur Le Gonidec, 2[e] édit. Grammaire celto-bretonne. — (Paris, *Delhaye*, 1838, in-8).
Telen Arvor. — (Paris, *Duverger,* 1839, in-16).
Paotred Plô-meur. — (*Ibidem*, 1839).
Les Ternaires, livre lyrique, 1[re] édit. — (Paris, *Masgana*, 1841, in-12)
2[e] édition. — (*Ibidem*, 1842, in-12).
Œuvres de Dante Alighieri. — La Divine Comédie, traduction par A. Brizeux, 1[re] édit. — (Paris, *Charpentier,* 1841, gr. in-18).
2[e] édition. — (*Ibidem,* 1847).
Les Bretons, poème, par A. Brizeux. — (Paris, *P. Masgana,* 1845, in-8).
2[e] édition. — (*Ibidem,* 1846)
3[e] édition. — *Les Bretons, poème couronné par l'Académie Française.* — (*Ibidem*, in-12).
Primel et Nola, par A. Brizeux. — (Paris, *Garnier*, 1852, gr. in-18).
Marie. — La Fleur d'or. — Primel et Nola. — (Paris, *Garnier*, 1853, in-18).
Histoires poétiques, suivies d'un Essai sur l'Art ou poétique nouvelle. — (Paris, *Lecou*, 1855, in-12).
2[e] édition. — *Ouvrage couronné par l'Académie Française.* — (Paris, *Hachette*, 1855, in-12).
Furnez Breiz. — (Lorient, *Gousset*, 1855, in-12).
Œuvres complètes d'A. Brizeux. — Notice par Saint-René Taillan- — dier. (Paris, *M. Lévy*, 2 vol. in-12, 1866).
Œuvres choisies. — (Les Bretons, Marie, Telen Arvor, Furnez Breiz). — (Paris, *A. Lemerre*, 1874-1875, 2 vol. in-12).
Œuvres d'A. Brizeux. — (Paris, *A. Lemerre*, 4 vol. in-12, 1880-1884).

OUVRAGES A CONSULTER

Autran (J.). — Lettres et Notes de voyage. — (Paris, *Calmann-Lévy*, 1879).
Barbey d'Aurevilly. — Les Œuvres et les Hommes. — *III[e] Partie. Les Poètes.* — (Paris, *Amyot*, 1862).
Barbier (Auguste). — Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines. — (Paris, *E. Dentu*, 1863).

Baudelaire (Charles). — L'Art romantique. Édition définitive. — (Paris, *Calmann-Lévy*, 1891).
Baunard (Mgr Louis). — Le Doute et ses victimes au XIXe siècle, (Paris, *Poussielgue*, 7e édition, 1886).
Biré (Edmond).
1. V. Hugo avant 1830. — (Paris, *J. Gervais* et Nantes, *E. Grimaud*, 1883).
2. V. Hugo après 1830. — (Paris, *Perrin*, 1891).
3. V. de Laprade. Sa vie et ses œuvres. — (Paris, *Perrin*).
Blaze de Bury (Henri). — (Ate Barbier. Sa vie, son temps, son œuvre. -- (*Revue des Deux Mondes,* 15 octobre 1882).
Bourget (Paul). — Études et portraits. — (Paris, *A. Lemerre*, 1889).
Briault (Édouard). — Brizeux. — (Lorient, *Corfmat,* 1858).
Brunetière (Ferdinand). — L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle. — (Conférences publiées dans la *Revue Européenne*, 1893).
Busoni (Philippe). — Article sur Brizeux, dans *Le Monde illustré*, n° 57.
Chénier (André). — Poésies d'A. Chénier. Édition critique par L. Becq de Fouquières. 2e édit. — (Paris, *Charpentier*, 1872).
Chenot (Louis). — Article pour l'édition complète des œuvres de Brizeux. — (Paris, *Michel Lévy*, 1861).
Cloüard (A.) et Brault (G.). — Tro-Breiz. (Tour de Bretagne). — (Paris, *Fischbacher*, 1892).
Cuvillier-Fleury. — Études historiques et littéraires. — (Paris, *Calmann-Lévy*, 1881).
De Belloy (Le marquis). — A. Brizeux. Sa vie, ses ouvrages, sa mort. — (*Revue française,* ive année, xiii, 20 mai 1858).
De la Villemarqué (Hersart).
1. *L'Écho de la Jeune France*, 15 février 1836.
2. *Revue de l'Armorique,* iii, 98 à 121, 169 à 190.
3. *Le Correspondant,* 1852, 10 et 29 avril.
4. La Renaissance bretonne. — (*La Bretagne Contemporaine*).
5. Barzaz-Breiz. — (Paris, *Didier et Cie*, vi édit. 1867).
Delord (Taxile). — Sur les Candidatures Académiques. — (*Le Siècle*, 17 mars 1856).
De Musset (Alfred). — Poésies. — (Paris, *Charpentier,* 1885).
De Vigny (Alfred). — Journal d'un poète, recueilli et publié par L. Ratisbonne. — (Paris, *Michel Lévy,* 1867).

Desplaces (Auguste). — Galerie des poètes vivants. — (Paris, 1848).
Dide (E.). — Lettres de Brizeux. (*Journal Officiel,* 4 décembre 1880).
Dubois (Lucien). — Étude sur Brizeux. (*Revue de Bretagne et de Vendée,* 1861, I. p. 336. II. p. 5. — 1876. I. p. 456-470).
Du Camp (Maxime). — Souvenirs littéraires. (Paris, *Hachette,* 1892).
Duchesne (J.). — Étude sur Auguste Brizeux. — (Rennes, *Oberthur,* 1879).
Duval (Amaury). — L'Atelier d'Ingres. — (Paris, *Charpentier,* 1878).
Finistère (Henri). — Auguste Brizeux et l'Idée Bretonne. — (Rennes, *Cailhère,* 1888).
Fournel (Victor). — Article sur Brizeux. — (*Revue française,* 10 avril 1855).
Fraboulet (Gaston). — Lettres inédites de Brizeux. — (Saint-Brieuc, *Guyon,* 1895).
Gautier (Théophile). — Histoire du Romantisme. Nouvelle édition. (Paris, *Charpentier,* 1895).
Guyesse (Paul). — Article sur Brizeux et E. Guyesse. — (*Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* Septembre 1888).
Hatin (Eugène). — Histoire de la Presse. VIII. — (Paris, *Poulet-Malassis,* 1861).
Kerviler (René). —
1. Répertoire général de la Bio-Bibliographie bretonne. 16e fascicule, in-8°. (Rennes, *Plihon et Hervé,* 1893).
2. La généalogie de Brizeux. — (*Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* Août 1888).
Lacaussade (Auguste). — Brizeux. — (*Revue contemporaine,* Octobre 1858).
Lanson (Gustave). — Histoire de la Littérature française. (Paris, *Hachette,* 1895).
Léxandre (A.). — Pélerinage au pays de Brizeux. — (Paris, *Dentu,* 1879).
Lucas (Hippolyte). – Portraits et souvenirs littéraires. — (Paris, *Plon,* 1890).
Magnin (Charles). — Les Bretons, poème par M. Brizeux. — (*Revue des Deux Mondes,* 15 février 1841).
Mornand (Fèlix). — Article sur Brizeux. (*Illustration,* 31 mars 1855).
Nettement (Alfred). — Poètes et artistes contemporains. — (Paris, *Lecoffre,* 1862).

Nicol (Max.). — A. Brizeux. Étude biographique et littéraire. — (Vannes, *Lafolye*, 1894).

Paléologue (Maurice). — Les grands écrivains français : A. de Vigny. — (Paris, *Hachette*, 1891).

Pavie (Victor). — Le pays de Marie. — (Paris, *Perrin*, 1887).

Pélissier (Georges). — Le mouvement littéraire au XIX[e] siècle. — (Paris, *Hachette*).

Pichat (Laurent). — Article sur Brizeux. — (*Correspondance littéraire,* VIII, 5 juin 1858.)

Planche (Gustave). — Article sur Brizeux. — (*Revue des Deux Mondes.* 15 février 1855.)

Pontmartin (Armand de). —

1. *L'Assemblée nationale,* Feuilleton. 10 avril 1855.
2. Dernières Causeries. — (Paris, *Lévy*, 1862).
3. Poètes contemporains :
Auguste Brizeux. — (*Le Correspondant,* LXV, 1858.)

Pougin (Arthur). — Lettres de Brizeux. — *La Gironde*, 7 juillet 1893.

Quellien. —

1. La statue de Brizeux. — *Le Figaro*, 30 juillet 1887.
2. Brizeux. — *Revue Bleue,* 29 septembre 1888.

Ratisbonne (Louis). — Brizeux. — *Journal des Débats*, 29 mai 1858.

Renan (Ernest). —

1. Poésie des races celtiques. — *Revue des Deux Mondes,* 1[er] février 1854.
2. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Brizeux. (*Annales politiques et littéraires*, 15 septembre 1888.)

Rivière (Benjamin). — Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore. — (Paris, *Lemerre,* 1896).

Rodenbach (Georges). — Au pays de Brizeux. — (*Le Figaro, supplément littéraire,* 8 septembre 1888.)

Rousse (Joseph). — La poésie bretonne au XIX[e] siècle. — (Paris, *Lethielleux*, 1896).

Sainte-Beuve (C. A.).

1. Correspondance. — (Paris, *Calmann-Lévy*, 1878).
2. Nouvelle Correspondance. — (*Ibidem,* 1880).
3. Marceline Desbordes-Valmore. — Nouveaux lundis, XII. — (Paris, *Calmann-Lévy,* 1871).
4. Chroniques parisiennes. — (*Ibidem,* 1876).
5. Poésies complètes. — (Paris, *Charpentier,* 1840).

6. Dans la *Revue des Deux Mondes :*

A) Revue poétique. — *Marie.* — *Les Iambes.* — (Décembre 1832).

B) Les Ternaires, livre lyrique. — (1er Septembre 1841).

Saint-René Taillandier. — Article reproduit en tête de l'édition Lemerre. — (*Revue des Deux Mondes*, 1er Septembre 1858.)

Saulnier (Frédéric). — La vie d'un poète. — Turquety. — (Paris, *J. Gervais* et Nantes, *E. Grimaud*, 1885).

Simon (Jules). — Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Brizeux. — (*Annales politiques et littéraires*, 15 septembre 1888).

Souvestre (Emile). — Les derniers Bretons. — (Paris, *Charpentier*, 1836).

Tiercelin (Louis).

1. Brizeux à Scaër. — (Vannes, *Lafolye*, 1894).

2. Choses de Bretagne : Brizeux à Scaër. — (*L'Hermine, Revue littéraire et artistique de Bretagne*, 20 Décembre 1896).

Vacquerie (Auguste). — Profils et grimaces. — (Paris, *Lévy*, 1856).

Ajouter :

La Revue des Bibliophiles bretons.

La Revue de Bretagne et de Vendée.

La Revue félibréenne.

Toute la collection des journaux de 1825 à 1832. — (*Les Débats, le Globe,* etc., etc.).



AVANT-PROPOS

Il faudrait remonter bien loin si nous voulions raconter les origines de cette étude consacrée à Brizeux. Nous n'avions pas quinze ans que ses vers nous chantaient dans la mémoire : c'étaient les plus beaux, les plus frais, ceux qui procuraient à notre âme de jeune homme, presque d'enfant, la sensation que donne aux mains une feuille humide de rosée matinale, les *Adieux* du poète à sa mère, la *Maison du Moustoir*, le *Convoi de Louise*. Nous ne savions que ceux-là sur les bancs du collège, nous les déclamions entre camarades dans nos longues et monotones promenades d'hiver et à travers ces minces fragments, Brizeux nous apparaissait déjà dans la vérité de sa physionomie. Il avait pour nous toutes les qualités qui séduisent : la pureté, la noblesse, l'accent qui vient du cœur, le culte des choses saintes, une mélancolie douce qui allait à merveille aux besoins de notre jeune imagination.

Aussi, nos études terminées, notre premier soin fut-il de retourner au poète qui nous avait révélé la poésie elle-même. Les œuvres de Brizeux devinrent dès lors notre livre de chevet. Chargé d'une classe de belles-lettres, quand un vague ennui se trahissait

autour de nous par l'inattention, les nonchalances d'attitude, nous fermions un instant la tragédie de Sophocle ou la harangue de Démosthène pour lire à nos élèves une page choisie entre mille qu'ils écoutaient avidement, les coudes appuyés sur la table, la tête entre les mains, pareils à ces disciples qui sont suspendus aux lèvres du maître dans le tableau de l'*École d'Athènes* de Raphaël. Si c'était une imprudence, que Dieu nous la pardonne ! A l'heure où l'adolescent doit être initié aux jouissances de l'esprit, il y a de pires maîtres que les vers de Brizeux.

C'est encore à Brizeux que nous devons le goût d'écrire, les premières joies de l'invention littéraire. Une revue de province, dirigée par quelques professeurs des Facultés libres de Lille, accueillit de modestes essais de critique qui parlaient de notre poète : c'était peu de chose à la vérité, des analyses d'impressions où il y avait plus de fantaisie que de pensée et de vraie science. Néanmoins ces études avaient l'avantage de nous tenir en communication directe avec un homme et une œuvre et de préparer petit à petit les matériaux d'un travail plus sérieux. Que nos anciens maîtres veuillent bien ici recevoir l'expression de notre éternelle gratitude : nous tenons à les associer à notre œuvre dans la large part qui convient et à leur dire à peu près comme le vieux Corneille :

C'est par vous que je vaux si je vaux quelque chose.

Nous serions ingrat si nous n'adressions aussi un hommage de reconnaissance à Monsieur le Doyen et à Messieurs les professeurs de la Faculté des Lettres de Rennes. C'est à eux que revenait de droit ce livre consacré à Brizeux ; ils l'ont accueilli, ils l'ont encouragé avec une bienveillance qui nous apporta plus que de

l'honneur. Ils auraient pu nous répondre que nous touchions au patrimoine réservé de la Bretagne, qu'il fallait pour comprendre et raconter la vie de Brizeux une âme et une plume de Breton. Ils ne l'ont pas voulu ; ils n'ont pas répété le : *Barbarus has segetes !...* Notre travail est aujourd'hui terminé et nous le soumettons à leur impartial jugement.

Pour le mener à bonne fin, nous avons profité des études antérieures sur Brizeux. L'article publié, en 1858, par M. Lacaussade dans la *Revue Contemporaine*, la notice que Saint-René Taillandier a placée en tête de l'édition Lemerre nous ont été infiniment utiles par l'abondance des détails biographiques et les claires vues qu'ils suggèrent sur le caractère du poète. Nous avons tiré parti des articles de Sainte-Beuve, de Gustave Planche, du marquis de Belloy, de A. de Pontmartin, de M. le Chanoine Nicol, amis ou admirateurs intelligents dont la savante critique s'échauffe d'un rayon de sympathie. Nous avons surtout largement puisé aux œuvres de Brizeux : n'est-ce pas le meilleur moyen de connaître un poète, de pénétrer dans l'intérieur de son âme et de sa vie, que de l'entendre lui-même, sans intermédiaire et sans interprète ?

Mais de grandes recherches nous étaient imposées. Brizeux a voulu vivre et mourir caché : il fallait l'exhumer pour ainsi dire, soulever au moins le voile de mystère dont il s'est enveloppé. Nous l'avons fait discrètement; toutes les choses que nous pouvions dire, nous les avons dites. Nous ne sommes pas de ceux pour qui les morts n'ont de pudeur que celle qu'on veut bien leur prêter. S'il demeure çà et là, dans la biographie de notre héros, un point d'interrogation, on nous pardonnera plus facilement de l'avoir respecté

que nous ne nous serions pardonné à nous-même de l'avoir supprimé.

Au reste nous apportons des éléments nouveaux à cette biographie : un journal, une correspondance et quelques fragments inédits. La meilleure part de ces documents se trouvait entre les mains pieuses de M. Lacaussade qui s'en était constitué le gardien : ami dévoué de Brizeux, son consolateur aux heures d'infortune, poète lui-même, il veillait avec un soin jaloux sur les reliques du barde breton, les tenant enfermées comme en une châsse (1). Nous n'oublierons jamais les largesses dont il a fait preuve à notre endroit : grâce à lui, nous avons pu mettre à profit un volumineux dossier, d'une valeur inestimable pour ceux qui ont le culte de Brizeux, des lettres, des billets, des ébauches que le poète a condamnés au feu. Il fallait nous incliner devant ces délicatesses suprêmes et nous contenter de choisir dans ce trésor ignoré. Qu'il nous absolve « en une autre Bretagne », comme il appelait l'immortelle patrie, d'avoir légèrement contrevenu à ses dernières volontés ! Il n'y a pas une seule ligne parmi celles que nous mettons au jour qui soit de nature à diminuer sa gloire, à jeter même une ombre sur sa belle physionomie de poète.

Le cordial merci que nous adressons à M. Lacaussade, nous le devons aussi à M. Armand Boyer. Il nous a mis sous les yeux une série de lettres écrites par Brizeux à Ernest Boyer, quelques pages du journal du quatrième voyage en Italie et les billets de Pauline Duchambge. Il nous a prouvé que la délicate générosité

(1) C'eût été pour nous une grande joie de dédier à M. Lacaussade cet ouvrage que nous ne pouvions entreprendre sans son bienveillant concours. Hélas! le noble poète vient de mourir : qu'il nous soit permis de déposer notre livre sur sa tombe comme un hommage de reconnaissance et d'impérissable souvenir.

et le goût des choses littéraires sont un héritage traditionnel dans la famille de Brizeux.

Qu'il nous soit permis de confondre en un même hommage de reconnaissance M. Frédéric Saulnier, conseiller à la Cour de Rennes, qui nous a aimablement communiqué quelques lettres de Brizeux à Turquety et prodigué ses encouragements au cours de notre travail, — et M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul : chacun sait que l'historien des œuvres de Balzac est à la fois l'homme le mieux renseigné sur notre littérature contemporaine et le plus aimable du monde. C'est à lui que nous devons la correspondance entre Brizeux et Sainte-Beuve.

Nous avons encore des obligations particulières à M. Arthur Pougin, le distingué critique d'art, pour les lettres échangées entre Brizeux et Mme Desbordes-Valmore, à M. Xavier de Laprade pour ce qui concerne les relations de son illustre père avec l'auteur de *Marie*. — Nous avons trouvé des lumières, de sages et utiles conseils auprès de MM. Ed. Biré, R. Kerviler et L. Tiercelin : qu'ils veuillent bien croire qu'ils n'ont pas obligé un ingrat.

Nous n'avons donc rien négligé pour donner à notre travail la saveur de l'inédit et, dans la mesure de nos moyens, une valeur scientifique. Néanmoins il y a encore bien des lacunes. Il nous a été impossible, malgré tous nos efforts, en dépit des recherches les plus consciencieuses, de mettre la main sur le *Cours de Poésie* professé à Marseille par Brizeux ; le manuscrit existe, il était mentionné il y a quelques années dans les catalogues du libraire Sapin (rue Bonaparte, Paris). Un amateur de passage l'a enlevé et le garde désormais à triple clef au fond de sa bibliothèque, muet à tous les appels. — De même nous ne savons ce qu'est devenu

le *Dictionnaire topographique de la Bretagne* qui fut à un certain moment le travail privilégié du poète : sans rien ajouter à la gloire littéraire de Brizeux, il serait un précieux témoignage en faveur de son érudition et de son amour pour la Bretagne. — On nous avait promis aussi les lettres de Brizeux à E. Guyesse, mais à la dernière heure et pour des raisons qui honorent une scrupuleuse piété filiale, la communication nous en a été refusée. Les quelques extraits que nous avons pu en citer ont été publiés par M. P. Guyesse, dans une étude remarquable de la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* (septembre 1888), et dans un article à tendances plus ou moins littéraires, paru dans le *Journal Officiel* (4 décembre 1880), sous la signature de M. E. Dide. — Il y aurait encore, pour achever dans ses derniers détails la biographie de Brizeux, à consulter sa correspondance avec Saint-René Taillandier. Nous y attachions une grande importance. Au même titre que M. Lacaussade, Saint-René Taillandier a été l'ami intime du poète, chargé comme lui de veiller sur sa mémoire. Quelque temps avant de mourir, Brizeux le faisait en quelque sorte l'exécuteur testamentaire de son œuvre :

> Des bords de la Durance au fleuve des Germains,
> O sage explorateur des grands courants humains,
> Mort, je vous lègue, ami, le soin de ma mémoire...

Saint-René Taillandier a donc tenu une grande place dans la vie de son ami et la relation de cette intimité ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt de notre travail. Nous souhaitons à quelque fervent de l'auteur de *Marie* d'être plus heureux dans ses démarches que nous ne l'avons été nous-même.

On remarquera enfin, dans la seconde partie de notre étude, que nous négligeons la série des œuvres de

Brizeux écrites dans la langue celtique. Nous ne pouvions apprécier ces chansons bretonnes que, dans une traduction française et c'était trop peu pour en sentir l'originalité savoureuse et la vigueur d'inspiration. Au reste la plupart de ces pièces ont été transportées par Brizeux lui-même dans le poème des *Bretons* et celui de *Primel et Nola.*

Telle qu'elle est et malgré ses imperfections, c'est avec confiance que nous livrons cette thèse à l'appréciation de notre jury. Nous la dédions, non seulement à la Bretagne, mais à tous ceux qui conservent le culte de la poésie, de l'art et de ses fidèles serviteurs. Accomplira-t-elle en faveur de Brizeux un de ces phénomènes de l'histoire qu'on appelait autrefois les révolutions du goût? Notre ambition est plus modeste; nous voudrions seulement empêcher l'oubli de reprendre ce nom et placer la mémoire du grand poète breton dans ce demi-jour de l'histoire littéraire qui n'est pas tout à fait un tombeau.

C. LECIGNE.



PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE BRIZEUX



CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE DE BRIZEUX

Lorient. — La statue de Brizeux. — Naissance de Brizeux. — Étymologie de ce nom. — Origine irlandaise? — Les ancêtres: Adrien-Joseph Brizeux. — Brizeuk ar Braz. *— Le manoir de Ker-ihuel. — Le père de Brizeux : ses voyages, son mariage, son caractère, sa mort. — La seconde famille de Brizeux. — Ses frères et sœurs. — Sa mère.*

Brizeux n'aimait pas Lorient, « cette ville de commis et d'officiers de marine » (1); et quand des devoirs de famille ou le délabrement de sa santé l'y ramenaient pour quelques semaines, il avait hâte d'en sortir et « d'aller respirer dans les campagnes » (2). Son imagination d'artiste, amoureuse du silence et des formes du passé, se trouvait mal à l'aise entre ces grandes maisons grises et monotones, dans le tumulte de ces rues droites, percées à la moderne, tirées au cordeau.

Dans notre Lorient, tout est droit quand on entre,
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre. (3)

(1) Lettre à M. Lacaussade, 21 juillet 1857. (Voir pièces justificatives).
(2) *Ibidem.*
(3) *La Fleur d'or*, Livre III, Symboles, p. 53 (Éd. Lemerre).

Nous croyons cependant, s'il avait pu le deviner, qu'il eût remercié ses compatriotes du petit coin de terre qu'ils ont consacré à sa gloire. A gauche, vers le fond de la rade, en un bosquet charmant de sapins et de tilleuls, en face d'une source jaillissante, s'élève la statue du poète. Il est assis sur un socle qu'enlace un lierre épais, appuyé sur un tronc de chêne, drapé dans un large vêtement. Les bras retombent comme fatigués et se rejoignent aux mains en un geste plein de langueur. La figure est jeune, trop jeune peut-être, d'une sérénité mystique, et le regard se perd dans l'infini du ciel et des flots. Le poète semble écouter en un charme la symphonie lointaine que module l'océan. Devant lui s'étend la rade où les bateaux de pêche filent, la voile à peine gonflée, au milieu des bricks, des goëlettes et des pontons désarmés; au dessus, plane un vol éternel de goëlands; ces coureurs d'horizon tournoient un instant sur l'eau tranquille, puis repartent vers la mer, fouettés par le vent du large. De là encore, on aperçoit dans le lointain la petite ville de Port-Louis avec ses maisons blanches et ses remparts de granit aux arêtes régulières et tranchées. La mer dessine une série de presqu'îles et de baies minuscules, la pointe rocheuse de Larmor et celle de Kernevel; des deux côtés, sur des rives qui n'ont rien d'abrupt, couvertes au printemps d'une verdure aux teintes adoucies, s'étagent des hameaux pittoresques et coquets, Riantec, Locmiquélic, Pen-Manec'h. Au milieu de la baie, la petite île de Saint-Michel profile la masse grisâtre de sa poudrière; vers l'arrière enfin, l'embouchure du Scorf et du Blavet, encombrée d'énormes vaisseaux qui n'attendent plus que leurs mâts, et la tour des signaux, « la gracieuse tour, svelte comme un fuseau » (1).

(1) *Histoires Poétiques*, Livre VII, p. 144 (Éd. Lemerre).

Paysage superbe, tel que Brizeux l'eût souhaité pour encadrer son image, plein de grandeur, de poésie et de calme !

Mais sur les quais le spectacle change : on se trouve tout à coup dans un flux et reflux d'ouvriers et de débardeurs, de matelots et de soldats, d'officiers et de quartiers-maîtres, un vacarme effroyable de marteaux résonnant sur les tôles, une animation extrême qui donne à la ville un faux air de capitale ; c'est le petit *Paris breton* comme l'appellent les habitants avec une certaine naïveté d'orgueil, et ce tumulte blessait l'âme méditative du poète.

Il y naquit le 12 septembre 1803 (1), de Pélage-Julien Brizeux et de Françoise-Souveraine Hoguet, dans la maison qui fait l'angle de la rue Poissonnière et de la rue du Finistère et qui portait alors le numéro 2 (2). Cette maison ressemble à toutes celles de Lorient, lourde, sans caractère, aux larges baies d'où l'on peut apercevoir les vaisseaux de la marine marchande qui mouillent dans le bassin. Au-dessus de la porte, la municipalité de la ville a fait graver sur une plaque de bronze ces simples mots encadrés dans une branche de

(1) Voici une copie de l'acte de naissance de Brizeux :

« Du vingt six fructidor, an XI de la République Française,

Acte de naissance de Julien Auguste Pélage Brizeux, né rue Poissonnière, n° 2, à quatre heures du jour d'hier, fils de Pélage Julien Brizeux, officier de santé, marin, absent, et de Françoise Souveraine Hoguet, mariés en cette commune, le dix brumaire dernier et y domiciliés. Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.

Témoins: Jean Baptiste Auguste Hoguet, marchand, âgé de cinquante neuf ans, aïeul au maternel de l'enfant; et Dominique Hoguet, horloger, âgé de 62 ans, grand'oncle aussi au maternel de l'enfant, domiciliés en cette commune, sur la réquisition à moi faite par Pierre François Gotin, chirurgien accoucheur qui a figuré avec les témoins.

HOGUET, aîné, BRIZEUX, Louis. HOGUET,
Anne HOGUET, aînée, BRIZEUX, GOTIN.

Constaté suivant la loi par moi Jean François Bouilly, adjoint à la mairie de Lorient, faisant les fonctions d'officier public de l'état-civil.

F. BOUILLY. »

(2) Aujourd'hui n° 22.

chêne : *Auguste Brizeux est né en cette maison, le 12 septembre 1803.*

*
* *

Les poètes romantiques eurent quelque temps la puérile manie de se targuer des plus hautes origines nobiliaires. Victor Hugo, petit fils d'un maître menuisier de Nancy, faisait remonter son origine jusqu'à Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, anobli dès 1531 (1) ; A. de Vigny, qui descendait d'un simple receveur de rentes de la ville de Paris, anobli en 1570, ne se faisait pas scrupule d'ajouter à sa noblesse quelques quartiers supplémentaires et d'écrire dans son journal : « Mes pères avaient avant Charles IX un rang élevé dans l'État (2). » Brizeux ne connut jamais ces ridicules prétentions ; il lui suffisait que son nom portât dans ses syllabes prédestinées le nom même de la Bretagne. Une fois cependant, se trouvant au bourg de Scaer et pour charmer sans doute les loisirs forcés d'une journée pluvieuse, il résuma dans son carnet de voyage tous les détails qu'il avait pu recueillir sur sa famille paternelle. Sans songer à se faire l'égal de Châteaubriand qui avait le droit d'écrire en tête de ses *Mémoires :* « Je descends d'une des plus anciennes familles de la Bretagne (3) », il détaille toutefois avec une certaine fierté la belle lignée de ses aïeux.

Il étudie d'abord l'étymologie de son nom : « Brizeux, très tacheté, très coloré. Ce nom est formé de la racine *Breiz* et de la particule *ouk* en usage en Tréguier.

(1) Cf. Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 23.
(2) Sur ces prétentions fantaisistes d'A. de Vigny, on pourra consulter le chapitre 1er de la belle étude de M. Paléologue, *A. de Vigny*, p. 8 et 9.
(3) *Mémoires de ma vie.* — Manuscrit des trois premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe*, publié par M. Ch. Lenormant.

» En Léon, on eût dit *Brizok ;* à Kemper, *Brizek ;* en Vannes, *Brizak* ou *Brissak.* L'*x* de *Brizeux* vient du français qui dit Saint-Brieux pour Saint-Brieuk.

» Enfin Brizeuk est le même nom que *Breiz*, Bretagne, Breton ou *Breizad,* qui tous viennent de la racine *Braz*, parce que les Bretons comme les Pictes *(Picti, poitevins)* avaient la coutume de se peindre la figure (1). »

Les Brizeux du Plessis *(« je ne sais pourquoi ce nom »*, dit le poète avec une nuance de désintéressement), étaient d'origine irlandaise, d'après une tradition qu'il est également difficile de rejeter ou d'établir sur des preuves sérieuses. De vagues souvenirs transmis de génération en génération, un portrait de famille religieusement conservé, mais dont le costume et la physionomie n'ont rien d'absolument significatif, tels sont à peu près les seuls titres sur lesquels Brizeux pouvait s'appuyer pour démontrer que l'exode de sa famille n'était pas une simple légende. Cependant il y croyait fermement et peut-être entrait-il dans son amour pour l'Irlande un peu de vénération pour ses propres ancêtres :

Car les vierges d'Eir-inn et les vierges d'Armor
Sont des fruits détachés du même rameau d'or (2).

« Le grand père de mon grand père Adrien, dit-il dans son journal, vint en France avec le roi Jacques. Ceci a été souvent raconté à ma tante par sa vieille tante Kerihuel... Sur la cheminée de notre maison du Faouët était le portrait de Brizeuk du Plessis, dans une espèce de costume de juge, avec une perruque à la Louis XIV (3). »

A ces témoignages dont il est permis de discuter la

(1) Journal. — *Courses en Bretagne*, sans date.
(2) Marie. — *Les Batelières de l'Odet, p. 145.* (Éd. Lemerre).
(3) Journal. — *Loc. cit.*

force probante, on peut ajouter la persistance du nom de *Pélage* dans la généalogie du poète. Ce nom, en effet, dans sa forme de *Morgan,* est très commun en Irlande et ce n'est pas une témérité de voir dans la fidélité à ce vocable une certaine présomption en faveur de Brizeux. Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec A. Barbier (1), qu'il y avait dans la figure du poète jeune, des vestiges de cette lointaine origine : la taille élancée, le teint frais, les cheveux blonds, ne sont pas l'apanage exclusif de la race irlandaise et c'est se payer de mots que de raisonner sur ces chétives données (2).

Le premier ancêtre de Brizeux auquel nous remontons par des actes authentiques, s'appelait Pélage-Hervé Brizeux du Plessis, noble homme ; il habitait le manoir de Ker-ihuel, en la paroisse du Faouët, au commencement du XVIIIe siècle. Après lui commence toute une longue dynastie de contrôleurs des actes, de receveurs et de directeurs de l'enregistrement (3). Ceux qui recherchent dans l'analyse d'une âme les influences de l'hérédité, seraient bien embarrassés de démêler, dans la physionomie morale de l'auteur de *Marie,* quelques traits de cette interminable lignée paperassière.

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et Silhouettes littéraires. Brizeux*, p. 234.

(2) M. J. Loth, dont l'autorité est décisive en cette matière, s'inscrit en faux contre les prétentions irlandaises de Brizeux. Il élève même un doute sur l'authenticité de son origine celtique. Nous transcrivons ici les observations qu'il a bien voulu nous communiquer :

« Les prétentions de Brizeux en ce qui concerne son origine sont puériles. *Morgan* est un nom essentiellement breton (insulaire ou continental) *et qui ne peut être irlandais.* Il n'est pas du tout prouvé qu'il soit l'équivalent de *Pélage. Pélage*, et surtout *Pélagie*, sont assez communs en Bretagne.

» Le nom de Brizeux n'est peut-être pas breton. S'il l'est, c'est un nom qui appartient, *sans nul doute,* à la zône actuellement française de la Bretagne, qui a été bretonnante jusque vers le XIe-XIIe siècle.

» V. g. Helleux = Heleu — Heleuc, vieux breton, Haeloc. On a souvent ajouté à la finale de ce genre de nom un *x* français. »

(3) R. Kerviler, *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, Septembre 1888. *Généalogie de Brizeux.*

« Mes aïeux, dit-il, étaient les richards du pays » ; et il ajoute mélancoliquement « qu'ils ont changé ! » (1). Parmi eux, il en est un auquel il s'arrête avec une complaisance marquée, c'est son grand père Adrien-Joseph (1735-1787), contrôleur des actes au Faouët.

En 1835, la maison de l'ancien notaire était occupée par un nommé Savary, ancien soldat de Napoléon, et qui avait connu dans sa jeunesse le vieux notaire dont il avait transformé l'étude en une auberge. Brizeux, désireux de recueillir quelques souvenirs sur sa famille, vint un jour frapper à cette porte. L'aubergiste reçut d'abord avec une certaine défiance ce *potr' Paris*, mais, quand il vit que le visiteur curieux était du pays, qu'il en parlait la langue, la glace se fondit : « Vous avez fait votre première communion en breton ; cela vaut tout », dit-il, et il se mit à raconter l'histoire de *Brizeuk ar Braz* (2).

C'est le nom que portait, parmi les gens du Faouët, le vieil aïeul. Il le devait à sa haute taille et à sa force herculéenne. A la façon dont le poète raconte ces détails, on sent qu'il en est fier : « Les Brizeuk, écrit-il sur la foi de Savary, étaient les plus beaux hommes du pays. Mon grand père Adrien mettait une barrique pleine sur les genoux et pouvait casser un louis entre les doigts » (3).

Le portrait qu'il nous en donne est celui d'un rude et joyeux buveur de cidre, à la folle humeur, passionné pour le jeu, capable de laisser en une soirée quatre-vingts écus sur une table de cabaret. Avec cela, sans la moindre fierté, malgré sa fortune, et ne rougissant pas de faire vendre par sa fille Julie, sur la place du Faouët,

(1) Journal. *Courses en Bretagne.*
(2) Journal. *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

les herbes de ses champs et les légumes de son jardin ; un type de paysan dans son exubérance de vie, de gaieté et de mœurs vulgaires (1).

Faut-il ajouter qu'il était l'irréconciliable ennemi des nobles ? « Il poursuivit longtemps et provoqua le marquis de Rannes qui, dans le banc de l'église, avait maltraité, encore enfant, son grand père Pélage. Un jour, ayant rencontré le receveur du marquis dans le chemin de Sainte-Barbe, il se battit avec lui et lui cassa deux dents. Peut-être ce jour-là avait-il un peu de cidre dans la tête, car il aimait le cidre. Il ne laissait pas que d'être fort pieux, remplissait ses dévotions avec régularité et souvent faisait des retraites chez les capucins de Kemper-lé » (2).

Outre son étude de notaire, *Brizeuk ar Braz* gardait encore son manoir de Ker-ihuel. C'était pour lui une sorte de villa de campagne, un lieu de repos et de gaies réunions. Le poète a vu cette maison des ancêtres, et il la décrit avec des couleurs moins brillantes que celles jetées par Lamartine sur les vieux toits de Milly, mais avec autant d'amour et de regrets.

« Pourquoi a-t-il fallu vendre la petite maison de campagne des vieux Brizeuk ? Tout autour de la maison sont des métairies, des champs de blé, des prairies bien unies, tandis qu'à droite monte tortueusement la grande route de Skaër. Pour la maison, ce n'est guère qu'un pavillon ; une seule porte sur la façade, au-dessus deux petites fenêtres en arcade, voilà tout. Il est surmonté d'un énorme hêtre et tout entouré de chênes et de houx ; il regarde tristement le couchant. Il n'y a même pas de cour, mais par derrière une petite porte de sortie qui conduit aux métairies.

(1) Journal, *Courses en Bretagne.*
(2) *Ibidem.*

« C'est là pourtant que le vieux Brizeuk, chaque dimanche, après vêpres, venait se divertir et régaler ses amis du Faouët, là qu'il faisait ses joyeusetés et déployait ses forces... (1) »

Ici s'arrêtent les souvenirs de Savary et les confidences de Brizeux. Le poète pousse un soupir de soulagement : « J'ai fini ! ! » s'écrie-t-il avec deux points d'exclamation, comme si cette halte d'une heure sous son arbre généalogique l'avait fatigué outre mesure. Volontiers il dirait à propos de ses aïeux et avec plus de sincérité que A. de Vigny, les vers célèbres :

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux suivant leur vieille loi ;
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes...
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre,
Si j'écris leur histoire ils descendront de moi (2).

Il nous semble cependant qu'il leur doit quelque chose. Il n'a rien hérité du notaire ni du contrôleur des actes, mais l'insouciante générosité, l'esprit d'indépendance, les âpres passions, la foi traditionnelle du paysan breton se mêleront dans son être et lui feront une substance morale dont rien ne pourra jamais altérer le métal solide.

*
* *

Pélage-Julien, le père de notre poète, était le troisième fils d'Adrien Brizeux. Tandis que ses frères aînés suivaient les traditions paternelles et s'ensevelissaient dans une étude de notaire ou d'inspecteur d'enregis-

(1) Journal, *Courses en Bretagne.*
(2) A. de Vigny. *Poésies complètes.* Éd. Calmann Lévy. *L'Esprit pur, p. 314.*

trement (1), lui s'éprenait d'une vie tout à fait contraire. A vingt-cinq ans il entrait dans la marine de l'État, en qualité de chirurgien. Pendant les guerres de la République, il servit tour à tour sur *la Ville de Lorient* et *la Dunkerquoise;* fait prisonnier dans une rencontre avec les Anglais, sa captivité se prolongea du 11 floréal an V, au 1er nivôse an VII. A peine rentré en France, il reprend du service; son nom figure sur la liste des officiers de la frégate *la Seyne,* en l'an VII. En l'année 1800, il passe tour à tour du vaisseau-école *l'Argonaute* aux avisos *l'Aiguille* et le *Courrier.* Ces changements trop répétés lui inspirèrent sans doute le dégoût de sa profession; toujours est-il qu'au mois de janvier 1801, il donna sa démission (2). Ainsi, pendant dix ans, celui qui sera demain le père d'Auguste Brizeux a vécu sur la mer; ses regards ont suivi les fuites d'oiseaux et de voiles dans les brumes de l'horizon marin; il a bercé sa vie dans la secousse des tempêtes, au bruit des vagues, au souffle des vents du large: peut-être le poète devra-t-il à ce rude marin le goût des longs pèlerinages, des voyages au pays de la Fleur d'or, ce quelque chose d'agité, de vaguement inquiet que M. de Vogüé, parlant d'un autre Breton, exprime dans cette langue dont il a le secret « le *plus loin* triste, indélébile qu'on voit aux yeux des enfants de l'Océan » (3).

Le 10 brumaire an XI, Pélage Brizeux épousa Françoise-Souveraine Houget, une modeste marchande

(1) *Michel-Gabriel-Marie Brizeux* (1767-1845), inspecteur de l'Enregistrement à Saint-Brieuc, et *Adrien-Joseph* (1761), notaire au Faouët. (Cf. R. Kerviler, *loc. cit.*)

(2) Ces renseignements nous ont été gracieusement communiqués par l'amiral Rallier du Baty d'après les Revues de Lorient et les archives du ministère de la marine (Service de santé).

(3) M. de Vogüé. *Heures d'histoire. Une âme de désir: Châteaubriand,* p. 83.

de Lorient qui lui apportait en dot moins d'argent que d'honneur et de beaux souvenirs de famille. Elle descendait de Quentin de Latour, le grand pastelliste du XVIIIe siècle (1), « l'immortel magicien » comme l'appelle Diderot, qui a fait de son œuvre le Panthéon du règne de Louis XV, de son esprit, de ses grâces mignardes, de ses talents, de ses vices (2). Sa famille avait beaucoup souffert de la Révolution ; son père, un de ses oncles étaient morts sur l'échafaud; toute sa fortune avait sombré dans la tourmente et la jeune fille, avec ce qui restait de sa famille, était venue chercher à Lorient le droit et les moyens de vivre. C'est cette femme, cette mère, dont la sensibilité native s'est affinée dans le malheur, qui va mouler à son effigie l'âme de notre poète et laisser sur son génie une impression exquise de délicatesse.

Quand l'enfant vint au monde, son père était absent. Cédant sans doute à cette nostalgie de l'Océan que connaissent tous les hommes de mer, le chirurgien de marine avait repris du service sur les vaisseaux de l'État; la « Sirène aux yeux verts » (3) avait été plus séduisante que tous les amours et que toutes les espérances et il voguait en de nouvelles courses, loin du berceau qui allait immortaliser son nom. Au reste, le peu que nous savons de lui nous donne l'impression d'un homme sauvage, à l'humeur fière, au verbe haut, quelques traits qui nous rappellent assez bien le père

(1) Nous tenons ce renseignement, par M. A. Boyer, de Mme Arnoux, la dernière sœur vivante de Brizeux, l'Amélie dont parlent les *Histoires Poétiques* (Journal d'Amélie). Le nom de la mère de Brizeux serait d'après elle Françoise Hoguet de Latour. Tous les efforts que nous avons faits pour retrouver les pièces authentiques constatant cette parenté ont été inutiles. Nous signalons aux amateurs d'érudition ce problème intéressant.

(2) Ed. et Jules de Goncourt, *L'Art au XVIIIe siècle*, t. I, *Latour*, p. 375, chez Charpentier.

(3) *La Sirène*, Histoires poétiques, livre VII, p. 144. (Éd. Lemerre).

de Châteaubriand. Il est probable qu'il ne fit au foyer domestique que de rares apparitions, les guerres continuelles l'en tenant presque toujours éloigné. Il mourut à Cherbourg, le 19 janvier 1810, officier de santé en chef, à bord du vaisseau impérial *Le Courageux* (1).

Il ne parait pas que cette fin prématurée ait laissé un grand vide dans le cœur de la mère, ni dans le cœur de l'enfant. Le poète n'a même pas nommé son père dans toute son œuvre ni dans son journal ; une seule fois il évoque son souvenir et c'est pour s'accuser

... de ces sauvageries,
De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton
Que lui transmit son père avec le sang breton (2).

Quant à sa mère, jeune encore, pauvre aussi, le 2 février 1811, elle épousait, en secondes noces, M. Jacques Boyer, négociant à Lorient (3).

*
* *

Auguste allait avoir huit ans. Toute son enfance s'était écoulée jusqu'alors dans la mélancolique atmosphère d'un foyer où l'on ne parlait guère que des morts et d'un absent. Ses premières impressions avaient été des regrets, de vagues retours vers un passé dont il sentait peser la tristesse sur l'âme de sa mère et de son aïeule. A la rêverie naturelle des gens d'Armor, s'ajou-

(1) Nous avons trouvé dans le registre de l'état-civil à Cherbourg cette pièce concernant la mort du père de Brizeux.

« Pélage-Julien Brizeux, docteur médecin, officier de santé en chef à bord du vaisseau de Sa Majesté « *Le Courageux* », marié, âgé d'environ 38 ans, né au Faouët, domicilié à Lorient (Morbihan), fils de *(sans renseignements)* et de *(sans renseignements)* est décédé, rue des Postes, 56, à Cherbourg, le 19 janvier 1810. »

(Registres de l'état-civil pour l'année 1810.)

(2) *Marie*. A ma mère, p. 156. (Éd. Lemerre).

(3) Registre de l'état-civil de Lorient pour l'année 1811.

taient ainsi peu à peu dans l'âme de l'enfant des réserves de sensibilité profonde, comme des gouttes de pluie qui s'infiltrent dans le sol et s'y reposent pour en jaillir un jour pleines de fraîcheur.

Quelques mois plus tard, Auguste quittait Lorient pour le presbytère d'Arzanô. Des frères, une sœur viendront bientôt s'asseoir au foyer dont il est séparé ; ce seront ses frères et ses sœurs sans épithète, aimants, aimés. Ernest et Charles Boyer (1) seront un jour des artistes, des écrivains comme lui ; il se fera leur guide et bien des portes s'ouvriront devant eux que sa main fraternelle aura poussées. Leur sœur Amélie sera sa propre sœur, sans le moindre diminutif. « Fille au calme maintien, à l'œil doux et penseur » (2), elle fera parfois le tourment du poète par ses longues froideurs ; il devra lui dire : « On t'aime, il faut aimer ! » (3) et lui-même lui en donnera l'exemple en chantant toutes les dates de sa vie :

Chère Amélie, ainsi de distance en distance,
Ma mémoire a noté ces trois points de ton cœur;
Ton journal reste ouvert et j'y lis à l'avance
Plus d'un trait de prudence et d'aimable douceur. (4)

Mais la grande affection familiale de Brizeux est celle qu'il porta à sa mère. Bien des poètes ont célébré leur mère ; il n'est pas rare de rencontrer des chefs-d'œuvre qui portent à la première page cette simple dédicace : *A ma mère!* comme si l'écrivain voulait faire remonter à sa source vraie le flot de ses pensées et de ses sentiments. Brizeux lui aussi a chanté sa mère

(1) M. Ernest Boyer est mort officier de la Légion d'honneur, préfet sous l'Empire. C'était de plus un artiste, un peintre de talent, ainsi que son frère Charles.
(2) *Histoires Poétiques. Cycle,* journal d'Amélie, p. 221.
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

et je ne sais rien de plus pur et de plus sincère à la fois que la figure vivante qui se dessine peu à peu dans son œuvre. Ce n'est pas un portrait de fantaisie où l'artiste épuise toutes les richesses de son pinceau, tout l'idéal de ses rêves, mais une physionomie réelle et simple, ici souriante, infiniment douce, là s'ennoblissant encore dans les austères grandeurs du sacrifice et du devoir.

Une pudeur discrète a empêché le poète de soulever le voile des premières tendresses ; il n'a rien dit de son enfance, des années où il a grandi doucement bercé par la voix « de ses deux mères » (1). On le comprend du reste : l'heure où il commença à prendre conscience de lui-même, à se rendre compte des dévoûments maternels qui l'entouraient fut précisément celle de la première séparation.

Un peu plus tard, il nous introduit au foyer de famille, au milieu de ses frères, auprès de sa mère :

En cercle réunis dans la plus grande chambre,
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer!
On roule près du feu la table de noyer,
On s'assied, chacun prend son cahier, son volume;
Grand silence! on n'entend que le bruit de la plume,
Le feuillet qui se tourne ou le châtaignier vert
Qui craque et l'on se croit au milieu de l'hiver :
Les yeux sur ses enfants et rêveuse, la mère
Sur leur sort à venir invente une chimère,
Songe à l'époux absent depuis la fin du jour
Et prend garde que rien ne manque à son retour... (2)

D'autres fois, pendant les vacances d'Arras ou de Paris, quand ses frères et lui rentrent à la maison après les jeux et les longues promenades sur les bords de l'Océan, il nous montre cette mère, debout au seuil de la porte, et l'attendant avec un sourire de bienvenue :

(1) *Marie*, p. 79. (Éd. Lemerre).
(2) *Marie*. Le mois d'août, p. 109.

Quelle joie en entrant, mais calme, sans délire!
Quand debout sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front!... (1)

Cette femme si touchante au milieu de son ménage et de ses enfants n'était ni une artiste, ni un bas-bleu. Toute sa science, toute sa poésie était dans son cœur mais à des profondeurs que le regard d'un fils pouvait seul sonder et nous dévoiler : « Ma mère, disait-il un jour à Saint-René Taillandier, me fait souffrir à force de m'aimer! » (2)

Il y a dans l'idylle de *Marie* une page d'une émotion intense et qui met à nu ces abîmes de sensibilité maternelle. C'est la scène du départ. Le poète a 20 ans; l'heure est venue de quitter la Bretagne pour les grandes écoles du savoir humain. La nuit tombe ; une paix sereine descend du ciel avec la clarté des étoiles pâles, et la main dans la main, Auguste et sa mère se promènent tristement « autour des verts remparts. » C'est le dernier jour, c'est le moment des adieux et il y a dans la voix de la mère comme un accent de doux reproche :

Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert qui toujours recommence.
Ma fidèle maison, mon jardin, mes amours,
Tout cela n'est plus rien...; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre... (3)

La plainte se continue, noyée de larmes; on sent dans ces vers je ne sais quels sanglots étouffés qui vous remuent jusqu'au fond de l'âme. Jamais le cœur

(1) *Marie*, Le mois d'août, p. 109.
(2) Lettre de Saint-René Taillandier à E. Boyer, 23 avril 1858, citée plus haut.
(3) *Marie*. — A ma mère, p. 67.

d'une mère n'a eu d'accent plus simplement ému ; jamais le cœur d'un fils n'a chanté ses souvenirs avec une éloquence plus sincère et plus pénétrante.

Alors elle se tut. Sentant son cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes yeux pour lui répondre.
Muets nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige!... Pardonne!
» C'est qu'avec toi, vois-tu, l'univers m'abandonne!... » (1)

Ainsi s'exprimait dans l'âme du fils la sensibilité de la mère. Cette affection n'a rien de maladif, rien de vague ni d'efféminé ; elle ne se raconte pas pour le vain plaisir de s'offrir en spectacle ; elle ne se complait ni aux molles rêveries ni aux nuances d'exaltation romanesque ; elle est forte et tendre à la fois et ce mélange d'infinie délicatesse et de touchante simplicité caractérisera plus tard la mélancolie du poète. Oh! que Brizeux avait raison de faire une large place à sa mère dans le poème de *Marie ;* qu'il avait raison de lui dire, en déposant à ses pieds les fruits de ses premières journées laborieuses :

Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me lire et causer avec moi.
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante un jour j'ai dû l'entendre ;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé,
Ta bouche en mon berceau me l'avait révélé (2).

La gloire vint, l'infortune et la souffrance aussi, mais l'affection filiale resta toujours dans le cœur de Brizeux, sans la moindre éclipse. Bien des cordes se brisaient à sa lyre, celle-là vibrait toujours et rendait le même son.

(1) *Marie.* — A ma mère, p. 67.
(2) *Marie.* — A ma mère, p. 157.

*
* *

« Rien n'éclot dans la fleur sans venir de la sève » a dit quelque part V. de Laprade. Cela est vrai surtout des hommes inspirés : leur poésie a sa racine dans le cœur des aïeux ; c'est là, dans ce fonds de souvenirs, de traditions et d'exemples reçus, que leur imagination a pris sa forme inaltérable. En particulier, quand la sensibilité du cœur résiste au scepticisme de la pensée, quand ils gardent jusqu'à la fin l'instinct naturel du beau et l'horreur des choses viles, presque toujours ils peuvent répéter le mot profond et doux qui revient à chaque instant sous la plume de saint Augustin : *Ab utero matris meæ !* (1)

Et c'est pourquoi, au frontispice de notre œuvre, nous voulions placer l'image des ancêtres de Brizeux et la figure de sa mère, ces vieux Bretons fiers et indépendants dans leur manoir de Ker-ihuel, comme le poète le sera plus tard dans son donjon intérieur, ce médecin de marine ne laissant à son fils d'autre héritage que son humeur farouche et son impatience du repos ; cette mère enfin qui avait le droit de dire à l'enfant qu'elle aimait :

Oui, je retrouve en toi
Un frère, un autre époux, *un cœur fait comme moi* (2).

Maintenant revenons sur nos pas. Après le foyer natal, il est pour l'homme un autre principe de formation morale : l'école, le lieu où, sous l'œil de ses maîtres, son esprit s'est ouvert à la science, son cœur à l'amitié, son âme à Dieu et à la vertu. C'est là que nous allons suivre Auguste Brizeux.

(1) S. Augustin. — *Confessions.*
(2) *Marie.* — A ma mère, p. 67.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION

Le village d'Arzanô. — L'abbé Lenir: sa méthode d'enseignement. — L'école du presbytère. — Marie: a-t-elle existé? — Influence de cette première éducation sur l'âme et le génie de Brizeux. — Brizeux au collège de Vannes: Les Écoliers de Vannes. — *Il termine ses études au collège d'Arras:* Le vieux Collège. — *Brizeux à Lorient. Son amitié avec E. Guyesse.*

C'est d'Arzanô que date la vraie vie de Brizeux : il met le pied dans son domaine et, quarante années durant, sa Muse qu'il promène de Paris à Rome, de Gênes à Florence, de la maison d'Horace au palais de Mécène, reviendra à tire d'aile vers ce berceau de ses premiers rêves, au presbytère, à la maison du Moustoir, aux haies fleuries, aux chênes verts, à tous les parfums de ces landes dont le jeune Breton va goûter pour la première fois le charme pénétrant.

A mi-chemin entre la ville de Quimperlé et le gros bourg de Plouay, sur la limite du pays de Vannes et de Cornouailles, le village d'Arzanô montre ses maisons

blanches et les toits de ses métairies. La nature y a ramassé comme en un cadre étroit toutes les grâces sauvages de l'Armorique : entre le Scorf et l'Ellé qui les entourent de leurs méandres, voici des champs de blé noir dans la plaine entrecoupée de rochers, des chênes enfonçant leurs robustes racines en un sol de granit, et sur le bord des chemins à peine frayés, des touffes de houx, de petits bouquets de sapins et de châtaigniers. Si vous suivez au printemps la route nationale d'une pente assez roide qui traverse le village, elle vous réserve de gracieuses surprises : à gauche, des landes, des prairies où courent de petits pâtres, pieds nus, à travers les ajoncs ; le ruisseau du Laz coule doucement dans une vallée superbe, interrompu çà et là par de minuscules cataractes et des îlots d'un vert tendre. A droite, des champs de seigle d'abord, puis un paysage de rochers descendant à pic sur la route, avec des guirlandes de fleurs jaunes. Mais tout à coup le tableau s'élargit, les rochers décrivent une courbe imprévue : c'est la vallée du Scorf et le pont Kerlô. La rivière roule à vos pieds son onde tranquille, d'une limpidité de cristal ; de maigres fleurs d'eau s'accrochent aux buissons de la rive et s'allongent en longues tresses blanches et le Scorf disparaît en chantant dans un fouillis de hêtres, de pins et de chênes. Aucune parole ne peut rendre l'impression de ce paysage : c'est le calme, la paix virgilienne, une volupté de repos. La tristesse des landes, la morne mélancolie des blocs de quartz a fait place soudain à une sensation indéfinissable de sérénité et de douceur..... C'est là, dans ce petit coin de terre, célèbre désormais comme le *Sweet Auburn* de Goldsmith, qu'arrive aujourd'hui l'enfant qui doit l'immortaliser : voici l'horizon qu'il a regardé, les nuances d'atmosphère dont il s'est imprégné, la

première forme de beauté visible dont il a subi l'enchantement. Entre ces rivières et ces bois va naître le poème de *Marie*, une fleur de rêve, mystérieuse comme la Bretagne, solitaire comme ces rochers, douce et parfumée comme ces landes.

* * *

Les premiers jours furent tristes, si nous en croyons Brizeux : dix ans plus tard, il se souvenait encore de ces larmes amères qu'un jour ou l'autre tout écolier a senties couler sur sa joue :

Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères ;
Oh ! je versai d'abord des larmes bien amères (1).

Mais le presbytère d'Arzanô n'était pas un de ces collèges, comme il s'en rencontrait beaucoup au début de notre siècle, où l'absence totale de tendresse dans les êtres et dans les choses ne laissent à l'âme que de douloureux souvenirs, une de ces prisons militaires à propos desquelles A. de Vigny écrivait à notre poète : « Le collège bien triste et bien froid m'instruisait peu et me faisait mal par mille douleurs et par mille afflictions (2) ». L'école d'Arzanô était plutôt une famille où, dès le premier jour, le jeune enfant rencontra dans la personne de l'abbé Lenir, un ami, un père, un cœur de vrai maître doublé d'une âme de vrai prêtre.

L'abbé Marie-Joseph Lenir, fils d'un sénéchal de Pont-Aven (3), après de fortes études au séminaire

(1) *Marie*, 1re édit. p. 50.
(2) Lettre d'Alfred de Vigny à Brizeux. 2 août 1831.
(3) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, Septembre 1888. *La Généalogie de Brizeux*, par M. R. Kerviler, p. 323.

Saint-Sulpice (1), était entré dans le sacerdoce à l'heure même où la Révolution éclatait. Il y avait en lui l'étoffe d'un apôtre, l'âme ardente d'Even, « le doux missionnaire » (2); les circonstances en firent un éducateur, un maître incomparable. Pendant la Terreur, au lieu d'aller attendre sur la terre étrangère le retour de la paix religieuse, il accourut en Bretagne. Là, traqué de village en village, trouvant un asile aujourd'hui dans une grange, demain dans le grenier de quelque vieux château, passant ses jours comme des veilles de bataille, l'oreille au guet, le soir venu, il quittait sa retraite pour enseigner aux enfants de ses hôtes les premiers éléments des lettres humaines. Il se préparait ainsi dans la tourmente à ce ministère de l'éducation qui devait charmer plus tard les années calmes d'Arzanô (3). A la restauration du culte par le premier Consul, on le nomma supérieur du nouveau collège de Quimperlé. Il y resta près de huit ans. Mais la guillotine et les noyades avaient fait dans les rangs du clergé paroissial de grands vides qu'il fallait combler; en 1810, à la mort de M. l'abbé Guillaume le Puil, on lui confia la cure d'Arzanô (4). Un de ses frères, greffier au tribunal de Kemper-lé, avait épousé la tante du futur poète, Julia-Hélène Brizeux (5). Plus d'une fois, sans doute, il avait rencontré le petit Auguste dans la

(1) Saint-René Taillandier, *Préface des œuvres de Brizeux,* p. 17. (Édit. Lemerre).

(2) Histoires poétiques. — *Le Missionnaire.* Livre Ier, p. 210. (Édit. Lemerre).

(3) Saint-René Taillandier, *Loc. citat.* p. 17 et 18.

(4) Archives paroissiales d'Arzanô.

(5) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, *Loc. cit.* p. 323.

« Julia-Hélène Brizeux, née au Faouët, le 15 janvier 1773, épousa à » Quimperlé, le 12 janvier 1792, Vincent-Marie Le Nir (1761-1824), greffier » du tribunal de Quimperlé et sénéchal de Pont-Aven. Elle mourut à » Quimper, le 18 novembre 1858, ayant eu huit enfants... »

maison de Vincent Lenir (1) ; peut-être même, avec cet instinct supérieur qui caractérise les grands maîtres dans l'art de l'éducation, avait-il deviné chez cet enfant des germes heureux qui ne demandaient qu'à s'épanouir en fleurs et en fruits. Il ouvrit donc avec bonheur les portes de son presbytère au nouveau disciple qu'on lui amenait et qui allait être sa plus belle gloire.

*
* *

Il faut relire dans l'idylle de *Marie* le ravissant tableau des années qui s'écoulèrent à Arzanô : les jeux dans la verdure et les foins, les leçons apprises à travers les champs et la lande en fleurs, le joyeux essaim des écoliers bourdonnant et gazouillant autour des haies du presbytère.

C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux et les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête... (2)

Jours aimés ! jours éteints ! Combien de fois Brizeux les a revécus par le souvenir ! Combien de fois sa rêverie de poète s'est égarée sur le seuil de ce presbytère studieux ! Combien de fois il s'est réchauffé l'âme vieillie à l'éclat lointain de ces premiers jours où il balançait à l'autel l'encensoir des jeunes lévites !

(1) M. Quellien prétend même que vers l'âge de six ans, « Brizeux fut envoyé par sa mère chez un oncle de Kemperlé. Déjà — ajoute-t-il — s'éveillait son excessive sensibilité, non à la vue de l'Ellé ou de l'Isole, mais à cette pensée de timide orphelin que lui n'était qu'un hôte dans cette maison où il n'était pas né ». (*Revue bleue. — 29 septembre* 1888, *p.* 407). Ce sont de brillantes variations de poète, mais qui ne reposent sur rien. Brizeux, parlant de son départ pour Arzanô, n'a-t-il pas dit :

Pour la *première* fois je quittais mes deux mères ?

(*Marie. 1re Edition*, p. 50).

(2) *Marie.* — 1re Edit., p. 51.

Combien de fois enfin il a parlé de ses amis du bourg, dont les noms venaient d'eux-mêmes s'enchâsser dans son vers :

> Leurs noms, je les vois tous : Joseph Hello, Daniel,
> Yves du bourg de Scaër, Loïc de Kerihuel (1)

La plupart étaient du village et rentraient le soir dans leurs familles ; seuls, Auguste Brizeux et René Guillard, « le bon René » comme il l'appelle dans ses lettres, couchaient au presbytère (2).

Au milieu de ce petit monde, Monsieur Auguste (c'est ainsi que l'appelaient les gens du village) a sa physionomie spéciale : le poète futur ne perce pas encore sous le jeune latiniste, mais il est vif, ardent, toujours prêt à provoquer le maître qui, lui-même, ne demande pas mieux que de sentir l'aiguillon. C'est le disciple de choix, le bien aimé entre tous (3).

Le matin de très bonne heure, après « les fronts lavés et purs et la prière dite » (4), les leçons commençaient. Le programme en était sans doute un peu flottant et l'on se figure aisément qu'une certaine liberté devait avoir sa place dans les leçons du bon curé (5). Aux plus jeunes, il enseignait les premiers éléments de la langue latine ; aux aînés, il faisait apprendre les vers de Boileau qu'il disait lui-même admirablement.

(1) *Marie.* — 1re édit., p. 50.
(2) *Le Finistère.* — *Brizeux inédit.* — 8 septembre 1888.
(3) Nous puisons ces renseignements dans les notes de Saint-René Taillandier et l'article du *Finistère*, cité plus haut.
(4) *Marie.* — 1re édit., p. 50.
(5) Nous avons visité le presbytère d'Arzanô. La maison du curé est devenue je ne sais quel taudis où logent deux ou trois ménages de paysans bretons. Dans la cour où travaillaient les jeunes paysans, dormaient sur le fumier de gros porcs couverts de boue. A l'intérieur, les murs tombent en ruine, l'escalier entr'ouvre de larges brêches à chaque marche ; les fenêtres sont bouchées de planches grossières. C'est une désolation qui écœure. Ne se trouvera-t-il pas en Bretagne un fervent de Brizeux pour arrêter cette ruine, et assurer la conservation de ce presbytère qui doit être cher à ceux qui ont le culte des lettres et de leur pays?...

On travaillait ordinairement dans une chambre du premier étage; mais toutes les salles du presbytère, le verger lui-même et dans la cour d'entrée de grosses pierres placées le long du mur se prêtaient à ces studieux exercices. Parfois de petits incidents venaient jeter le trouble dans la joyeuse maisonnée : un jour, pendant que M. Lenir donnait sa leçon, on entendit de grands cris dans le village ; c'étaient des paysans qui chassaient un loup. Les élèves demandèrent et obtinrent la permission de se mêler à la poursuite. Mais descendre par l'escalier, c'était vraiment trop long. On descendit par la fenêtre, en s'aidant d'une vigne qui semblait là placée tout exprès. La chasse fut longue, mais le loup fut pris et les enfants n'oublièrent jamais avec quels cris de triomphe fut ramenée la bête fauve.

De ses écoliers, l'abbé Lenir voulait former avant tout des hommes : « Il faut être bon ! » c'était son mot ordinaire. « Pour vivre heureux, vivons caché ! » répétait-il sans cesse avec Florian. Il leur parlait encore de la charité fraternelle, et quand on lui reprochait à lui-même d'ouvrir aux pauvres une main trop large, il répondait en souriant : « Je n'ai jamais connu personne qui se soit ruiné à faire l'aumône. » Qu'on se représente maintenant ce prêtre au milieu de ses élèves, ne les quittant jamais, se donnant à eux sans compter, avec une familiarité expansive qui n'excluait pas une certaine réserve et la dignité sacerdotale, enthousiaste, spirituel, d'une distinction parfaite, et l'on comprendra que, cinquante ans après, ces enfants devenus des vieillards n'avaient pas oublié une seule de ses maximes favorites et se les répétaient encore.

Elles restèrent profondément gravées dans l'âme de Brizeux. Plus tard, au milieu des luttes d'une existence qui s'absorbait uniquement dans le culte des lettres,

quand le succès se faisait attendre, las, découragé, le poète regrettait d'avoir affronté les risques de la gloire et il écrivait au « bon René » : « J'ai eu tort de sortir de l'obscurité. Je crois encore entendre notre vieux maître nous répéter avec Florian :

Pour vivre heureux, vivons caché ! »

Et son ami lui répondait : « Non, notre maître n'a pas voulu étouffer le talent, l'empêcher de produire des œuvres de valeur, il a voulu seulement nous conseiller la modestie... La postérité te rendra encore un plus grand témoignage que celui que tu reçois de tes contemporains. » (1)

*
* *

A côté du curé d'Arzanô, il y a un second personnage dans les premiers vers de Brizeux : c'est Marie. — Comme la Béatrice de Dante, elle a exercé la curiosité des contemporains. Est-elle une créature de rêve ou une figure réelle? La question a été discutée à fond par Saint-René Taillandier : il a interrogé les anciens élèves du presbytère, les amis, la famille du poète. Aucun ne met en doute l'existence même de l'enfant du Moustoir; les uns cependant font des réserves sur les menus détails de l'idylle : les rencontres dans la lande, la scène du pont Kerlô, tout cela serait de pure imagination. La petite paysanne n'aurait même jamais distingué parmi ses camarades celui qu'elle allait rendre poète. — D'autres au contraire et des mieux informés, tiennent pour la sincérité parfaite de Brizeux : tous les épisodes de *Marie* sont scrupuleusement exacts. Et Saint-René Taillandier, qui a eu sous la main tous les documents

(1) *Le Finistère,* 8 Septembre 1888, *Brizeux inédit.*

désirables, sans vouloir trancher définitivement la question, incline cependant du côté des derniers. (1)

Nous avons fait pour notre compte personnel un supplément d'enquête et nous avons rencontré les mêmes convaincus et les mêmes sceptiques. L'un d'eux nous écrit : « Les tableaux des jeux au Pont Kerlô paraissent invraisemblables et tout imaginaires. Jamais fillette du Moustoir n'a pu venir s'amuser sur les rives du Scorf ni surtout aux abords du pont Kerlô : le village en est séparé par plusieurs autres et n'a pas de communication avec ce passage du Scorf. » Au bourg d'Arzanô, il ne reste plus un seul des condisciples de Brizeux ; nous avons interrogé les descendants de Daniel et de Pierre Elô, dans les fermes du Moustoir. Pour eux tout est vrai et ils appuient leurs témoignages sur les souvenirs des ancêtres : elle s'appelait *Marie-Anne Pellânn;* ils vous montrent la métairie de la paysanne, les landes où elle gardait ses vaches, et là-bas, derrière les grands arbres, le hameau du Cléziou où elle vécut longtemps avec son mari et une nombreuse famille.

Ces affirmations sont confirmées par M. de la Villemarqué. Passant un jour à Arzanô, il s'enquit de l'humble héroïne : « La personne qui me donna le plus de détails, écrit-il, fut une jeune paysanne de Ker-hoël, nommée Fantick. Elle était de leur âge, cousine et amie de la petite Bretonne. Quand sonnait le catéchisme, elle voyait arriver Marie du Moustoir pour la chercher et toutes deux se rendaient à l'église du bourg. Là, chacun sur son banc, les filles d'un côté et les garçons de l'autre, on se tenait assez sage et attentif aux questions du curé ; mais la leçon finie, c'était sur la place un torrent, une mêlée générale et mille espiègleries, mille

(1) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*, préface. Édit. Lemerre, p. 21.

taquineries, surtout de la part des écoliers du presbytère, parmi lesquels le neveu de M. le Recteur, comme on appelait M. Auguste, se distinguait par son ardeur à poursuivre les petites filles de la campagne, loin du bourg, dans les chemins creux, au risque d'être mis en pénitence en rentrant. Je me rappelle très bien qu'il aimait particulièrement à taquiner Marie Bitik (1).

« A la demande que nous lui fîmes si Marie avait plus remarqué Brizeux que ses camarades du catéchisme : « C'est probable, répondit-elle, car tout le monde aimait la figure et la mine éveillée de M. Auguste. Quand je l'ai revu, après bien des années, au bourg, un jour de Pardon où il était avec un de ses frères (2) et où Marie était elle-même avec ses deux petites filles, je l'ai trouvé bien changé, bien vieilli et l'air si triste qu'on aurait dit par moments qu'il allait pleurer. » Parla-t-il à Marie? — demandai-je avec un intérêt croissant. — « Oui, et à moi aussi, répondit-elle naïvement ; il me reconnut bien et en souvenir du catéchisme, il nous acheta des croix et des bagues. » — Je savais par cœur les délicieux vers où Brizeux a rappelé cette rencontre. Je ne pus résister au désir de les traduire à l'ancienne compagne du poète, curieux de voir l'effet qu'ils produiraient sur elle... A peine j'achevais ma traduction : « C'est pure vérité, s'écria la jeune paysanne, les yeux brillants de joie ; comment ! il a écrit cela ! Comment ! cela se trouve moulé ! Il a mis cela dans un livre ! — Et peignant le poète par un mot auquel j'étais loin de

(1) D'après A. Barbier, Bitik serait le surnom de Marie. (Souvenirs personnels, *Brizeux, p. 235.*)

(2) Ernest Boyer. — Saint-René Taillandier rapporte les propres paroles de celui-ci; elles confirment le témoignage de M. de la Villemarqué. « J'accompagnai mon frère, me disait M. Boyer, à cette foire d'Arzanô où il acheta des bagues à Marie et à ses sœurs. Je n'étais qu'un enfant, mais je la vois encore avec son air calme et doux.

De ses deux jeunes sœurs, sœur prudente, entourée.

(Notice sur Brizeux. Édit. Lemerre, *p. 22. Note.)*

m'attendre, après la citation pour ainsi dire mouillée de larmes que je venais de faire, elle ajouta : « Il a toujours aimé à rire ! (1) »

A ces témoignages indiscutables nous pouvons ajouter désormais celui de Brizeux lui-même. A ceux qui l'interrogeaient sur ce point il répondait par une phrase évasive, comme s'il eût craint de profaner les reliques du cœur. Nous avons retrouvé dans son *Journal* quelques lignes assez mystérieuses, mais qui ne laissent planer aucun doute sur l'existence même de Marie et sur les sentiments du poète à son égard. Le 12 septembre 1832, il visitait Arzanô : « Au bord de la rivière, je rencontrai Marie Ivonaïk, la sœur de Robik que je reconnus.

» Au village de... je trouvai aussi battant le blé et je reconnus une ancienne Anna de Ker-Halvé. C'est d'Anna que j'appris qu'*Elle* demeurait au Kl..., était mariée à T. B...,et en avait quatre enfants. Au manoir de Brizoul, on me dit qu'elle avait demeuré cinq ans... (2) »

Il est facile de mettre un synonyme sous le pronom souligné. On dirait que Brizeux sent venir à lui tous les curieux de l'avenir, désireux de soulever le voile de son idylle et qu'il veut les décourager à l'avance par l'obstination du mystère. Cependant à la fin de ce carnet, il complète les initiales : « Son mari s'appelait Thomas Bardoûnn (3). »

Pour le reste, on ne pourra jamais donner la limite précise de l'imagination et de la réalité dans les différentes scènes du poème. Elles ne sont pas invraisemblables à coup sûr ; nous savons déjà que l'école

(1) *La Bretagne contemporaine*, par M. de la Villemarqué. Épilogue, p. 4.

(2) Journal inédit. — *Arzanô, 16 septembre 1832.*

(3) *Ibidem. — Moëland, novembre 1834.*

d'Arzanô ne ressemblait guère à un cloître fermé : c'était la vie en plein air, avec une grande liberté en dehors des heures d'étude. Moins encore que ses camarades, le neveu du bon curé ne devait être à la courte chaîne ; indulgent pour tous, M. Lenir l'était particulièrement pour son disciple de choix. Et l'on accepte volontiers ces fugues innocentes vers les landes et les rives du Scorf. D'ailleurs la question est d'importance secondaire : la réalité idéale est le domaine de la poésie.

*
* *

La première éducation reçue à Arzanô laissa une profonde empreinte sur l'âme de Brizeux ; il en emporta comme un second baptême, une seconde nature, une infinité d'habitudes, d'idées, de sentiments et de souvenirs qui feront désormais partie de sa substance morale et qui le distingueront bientôt dans la foule des poètes contemporains sortis des lycées impériaux.

Le moindre défaut des lycées d'alors était l'exaltation continuelle, le tumulte, l'excessive tension des facultés sensibles, inconciliable avec les lois de n'importe quel organisme, de n'importe quel développement cérébral. Sous le prestige de l'étonnante épopée impériale, une génération s'était levée, tout imprégnée de rêves démesurés et grandioses : d'éblouissantes visions hantaient les songes de ces enfants nés entre deux batailles, qui avaient vu l'Empereur défiler avec ses douze maréchaux, sa garde et sa grande armée. Les coups de canon de ces années-là n'ébranlaient pas seulement la vieille Europe, ils faisaient trembler les vitres des collèges et créaient au sein de la jeunesse une agitation fébrile peu compatible avec le recueillement du travail et de l'étude. « La guerre était debout dans le lycée,

écrira plus tard A. de Vigny, le tambour étouffait à nos oreilles la voix des maîtres et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Les maîtres eux-mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée et nos cris de : *Vive l'Empereur!* interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'étude à des casernes, nos récréations à des manœuvres et nos examens à des revues » (1). Et de ces écoles militaires sortaient des âmes disproportionnées, déséquilibrées, en proie à d'étranges malaises, ne possédant du passé littéraire de l'humanité qu'une connaissance toute superficielle, et en tous cas, ayant vu trop de drames réels et de véritables tragédies pour comprendre et goûter encore la fine et délicate littérature des âges classiques, les beautés simples de Virgile et de Sophocle, les correctes inventions du « grand siècle ». Lisez les *Juvenilia* de ces jeunes écervelés aux gilets rouges, aux pourpoints truculents, à la chevelure mérovingienne, qui vidaient des *bowls* de punch pour imiter Byron : quel dédain des maîtres! quelles clameurs outrecuidantes contre les vieilles idoles du passé, contre la « borne Aristote » et « Virgile, la lune d'Homère » (2). Quel souverain mépris pour Despréaux « et sa tisane à la glace » (3). On prend « l'Art poétique au collet dans la rue » (4), on traîne aux gémonies « les douaniers de la pensée ». Et puis, de quelle généreuse compassion on se sent pris pour

(1) *Alfred de Vigny*, par M. Paléologue, p. 13 et 14.

(2) *Cromwel*. Préface, *passim*.

(3) A. de Musset. — *Poésies nouvelles. Sur la paresse. A. M. Buloz*, p. 225. (Édit. Charpentier).

(4) V. Hugo. *Les Contemplations*. — Réponse à un acte d'accusation.

Corneille, « ce pauvre diable de grand homme » (1) et comme l'on regrette que le poète de Britannicus et d'Athalie ait été touché lui aussi « par la torpille classique ! » Pour suffire à cette débauche de critique, la vieille langue se torture en vain, il faut créer un vocabulaire spécial dont nous n'avons cité que les expressions les plus tendres.

Mille fois plus funeste encore que l'erreur littéraire, il y avait la détresse morale. Empoisonnés dès l'enfance de tous les écrits du dernier siècle, les adolescents entraient dans le monde le front serein, le visage frais et vermeil et le blasphème à la bouche. Alfred de Musset, dans les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle*, a bien montré l'inexprimable misère des jeunes gens d'après 1815 : « Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient pour passe-temps des propos qui eussent fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres. Les enfants crachaient le pain de Dieu. Heureux ceux qui échappèrent à ces temps ! Heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le Ciel ! Il y en eut sans doute et ceux-là nous plaindront ! » (2)

Brizeux eut ce bonheur. Il n'a pas connu d'abord cette superbe extravagance de jeunes gens rayant d'un trait de plume deux siècles de notre littérature, et si, plus tard, il devait laisser aux ronces du chemin bien des lambeaux de sa foi bretonne, du moins il sortit du presbytère d'Arzanô avec ses croyances candides et la grâce intacte de sa jeunesse. Au lieu de la caserne

(1) V. Hugo, Préface de *Cromwel. Passim.*
(2) A. de Musset, *Confession d'un enfant du siècle.*

troublée dont parle A. de Vigny, il a grandi au milieu des arbres et des fleurs, sous la libre étendue du ciel; au lieu du tableau navrant que l'Enfant du siècle vient de nous mettre sous les yeux, il peut évoquer dans les souvenirs de son enfance des visions comme celle-ci :

Les voix montaient, montaient : moi, penché sur ma stalle
Et subissant de Dieu la présence fatale,
J'avais froid, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux,
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par la main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges.
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité! (1)

Ces élans de foi et de piété mystique ne seront plus demain que de lointaines réminiscences, mais jusqu'à la fin il bannira de son œuvre les pages morbides qui, sous prétexte de réalité, étalent des plaies hideuses, le fatalisme déchaîné de la passion où se sont complu tant de ses contemporains. Il n'y a pas dans son recueil poétique un seul tableau qui fasse monter le rouge au front et sans doute il doit l'aimable chasteté de son pinceau aux influences de la première éducation.

Enfin, sans être pour cela de la race maudite « des frelons et des imitateurs » (2), il a eu le respect des vieilles gloires littéraires. Il a su distinguer les parties bonnes ou mauvaises de l'âge précédent, et surtout sa critique ne prend jamais ce ton d'irrévérence et de raillerie qui est souvent celui de Musset et de Victor Hugo. Nous savons que l'art vit de mouvement et qu'il vaut mieux encourager les audacieux qui entraînent, que les timides, amoureux de l'ornière; nous savons encore que les hardiesses des enfants terribles du

(1) *Marie*. 1re édition, p. 52.
(2) Alfred de Musset. Poésie nouvelle: *Après une lecture*, p. 243. Éd. Charpentier.

romantisme ont renouvelé pour un siècle la littérature de notre pays; mais on se prend à regretter que dans cette levée de boucliers contre la poétique ancienne, les esprits de la nature de Brizeux ne se soient pas trouvés plus nombreux et d'assez forte trempe pour fonder un parti et une tradition. Par eux, le dix-neuvième siècle eût été plus réformateur que destructeur, et il eût légué à la postérité un plus grand nombre d'œuvres que l'avenir se réserve. — Le curé d'Arzanô ne soupçonnait pas les théories novatrices qui allaient se faire jour; il aimait Racine et Boileau, il lisait Virgile aussi fidèlement que son Bréviaire (1); Brizeux aura lui aussi la vénération religieuse des grandes œuvres et des grands noms: il y a dans la *Fleur d'or* une page qui est bien significative des traces laissées sur l'âme de notre poète par la main de son premier maître. Dans un même tableau sont groupés Jean le Disciple aimé, Raphaël, le peintre des profils idéals, Virgile, le doux poète (2). M. Lenir eût peut-être été scandalisé de ce bizarrre syncrétisme, mais se souvenant que saint Paul était venu pleurer sur la tombe de Virgile et que le Moyen Age avait fait un prophète du chantre de la IVme Égloque, « après avoir grondé un élève », il eût souri doucement.....

Brizeux n'oublia jamais « le grand nid d'Arzanô » (3). Pendant ses vacances, il revenait volontiers au village où les anciens se souviennent de l'avoir rencontré. M. Lenir n'y était plus: aveugle, paralysé, il s'était retiré à Moëland, dans le presbytère d'un de ses anciens élèves. Le poète se présentait quand même à la vieille maison, détachait un fruit du poirier que l'on montre

(1) Saint-René Taillandier, *loc. citat. p. 18.*
(2) *La Fleur d'or. Les trois Frères*, p. 118. Édit. Lemerre.
(3) *Ibid.* Liv. Ier, p. 8.

encore dans le jardin et le portait délicieusement à ses lèvres, lui trouvant la même saveur qu'autrefois (1). Il descendait au Moustoir pour y retrouver, avec les souvenirs de Marie, Daniel et Pierre Élô, devenus fermiers à leur tour ; il entrait à l'église, y passait de longues heures, à genoux, immobile et l'on assure qu'il y pleurait la tête entre les mains.

*
* *

Brizeux allait avoir treize ans : sa mère, fidèle aux vieilles traditions de la famille et ne pouvant soupçonner les imprévus de la destinée, voulait en faire un notaire (2). L'heure était donc venue de songer à l'avenir et de le préparer à des études plus régulières. Le 15 octobre 1816, Brizeux entra au collège de Vannes (3) : on le mit en pension chez une demoiselle Hédan, dans une grande maison tranquillle de la rue du Nord, toute proche de la cathédrale (4).

La grande épopée impériale venait de se terminer à Waterloo. Un souffle de liberté passait sur la France, faisant tourner les jeunes têtes. Les écoliers de Vannes gardaient dans leur cœur un peu du sang de ces rudes Vénètes qui firent un instant hésiter les lieutenants de César, César lui-même, et le retardèrent dans la

(1) V. Pavie, Œuvres choisies. *1 vol. p. 164. Le pays de Marie.*

(2) Lettre de M. Arnoux à Saint-René Taillandier, 26 mai 1858. Voir pièces justificatives.

(3) Registres du collège de Vannes.

(4) Cette maison est aujourd'hui occupée par M. le Chanoine M. Nicol, poète lui-même et fervent admirateur de Brizeux. Il a écrit dans la *Revue Morbihanaise* une très intéressante étude sur le poète breton, dans laquelle il évoque le souvenir dont nous parlons : « L'écolier était en pension chez M[lle] Hédan, dans une grande maison de la rue du Nord, qui en fait deux aujourd'hui ; et pendant que j'écris ces lignes daus l'humble chambre où il a passé sans doute, il me semble que son souvenir me revient plus vivant. » *Auguste Brizeux,* étude biographique et littéraire, par Max Nicol, p. 3. édit. chez Lafoly (Vannes).

conquête des Gaules, de ces vieux *Kloërs,* les derniers basochiens, qui pendant la Révolution désertèrent le collège Saint-Yves pour aller grossir les rangs de l'armée royaliste. En 1815, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, ils s'étaient levés en masse, réclamant le droit de vivre, ou, s'il fallait mourir, de mourir au moins sur le sol de la Bretagne ; — et le 10 juin, ces héroïques enfants avaient livré aux Bleus un combat meurtrier.

Ah ! lui-même, César, bon juge en grand courage,
Saluerait, jeunes gens, tant de force à votre âge ;
Lui qui parlant aussi de vos pères chouans
Appelait leurs combats la *guerre des géants* (1)

s'écriait plus tard le poète breton en racontant ces souvenirs, glorieux sans doute, mais dont il sentait profondément le côté triste et douloureux. « Petit garçon, — disait un jour la mère de Maxime Du Camp à son fils, — il y a quelque chose de plus grand que la guerre de la Vendée et que les guerres de l'Empire, c'est la paix ! » (2) Un sentiment analogue inspire cette minuscule épopée des *Écoliers de Vannes :* le poète, dont l'esprit s'est mûri dans ces souvenirs de guerre civile, comprend qu'il est des heures où les instincts de race, l'amour du foyer et du clocher natal doivent se taire devant les intérêts supérieurs de la grande patrie et, en célébrant les exploits de ses frères aînés, il écrit un hymne de conciliation. Sa Muse, comme une sœur de charité idéale, se promène en pleurant sur ces funestes champs de bataille, recueillant les blessés de l'histoire, pour s'incliner, sourire et prier à leur chevet.

(1) *Histoires Poétiques.* Livre ɪᴠᵐᵉ, p. 16. *Les écoliers de Vannes.*
(2) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires,* T. ɪ. p. 48.

Dieu soit en aide aux Bleus! — O Chouans, ô sauvages!
Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,
N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous? (1)

Ce fut au milieu de ces collégiens turbulents, revenus à leurs livres, mais encore enivrés des derniers bruits de bataille, que l'enfant d'Arzanô arriva en 1816. Trois années durant, il vécut au milieu des souvenirs de ces tragiques épisodes, côte à côte avec les compagnons d'armes du meunier Gamberr et du barde Tiec, « le cygne blanc »; il a connu « Er'Hor », le joyeux gars

Et l'éloquent Rio, enfant de l'île d'Arz,
Flohic, aujourd'hui prêtre..... (2)

Que d'émotions pour une âme jeune et ardente! Mais Brizeux est moins touché par les récits enthousiastes qui tintent à ses oreilles, que par la tristesse des luttes fratricides; il entend l'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus; la France, les héros d'Arcole et de Fleurus; — et comme épilogue moral de ces scènes épiques, il trace un autre tableau, celui de la concorde et de la réconciliation : deux anciens adversaires à la bataille d'Auray, un prêtre et un artiste, se rencontrent un matin à la porte de l'église. Le curé reconnaît le Bleu qu'il croyait avoir tué et pour lequel il prie tous les jours. O joie! ô surprise! il change sa messe de deuil en une messe d'actions de grâces, et sous la treille du presbytère, les deux ennemis réconciliés partagent de fraternelles agapes, pleines d'amitié et de paix retrouvée.

Ainsi le collège de Vannes, après l'école d'Arzanô, achevait l'étude du poète. Qu'on nous pardonne de nous étendre ainsi sur la jeunesse écolière de Brizeux, elle éclaire son œuvre tout entière : c'est dans ce sol que sa

(1) Histoires poétiques, *Livre IV : Les Écoliers de Vannes*, p. 12. Éd. Lemerre.
(2) *Ibidem*, p. 9.

poésie a pris racine, c'est de cette matière molle des premiers souvenirs qu'ont été pétris son âme et son génie.

Il fit au collège de Vannes (1816-1817, 1817-1818, 1818-1819) sa sixième, sa cinquième et sa quatrième, remportant une ample moisson de lauriers qui grossissait chaque année. En 1817, il se contente d'une seconde décoration dans le prix d'honneur et d'un premier accessit en version latine. En 1819, il sortait du collège avec le premier accessit en honneur, le premier prix de version latine, le second accessit de version grecque et le premier prix d'histoire et géographie. Il figurait aussi en bon rang dans les exercices publics : en 1817, il est quatre fois *imperator*, dix fois en 1818, et le palmarès de cette année lui donne le titre d'*Academiæ princeps* (1).

*
* *

Ces beaux succès, Brizeux les continua au collège d'Arras, où il arriva au mois d'octobre 1819, pour achever ses études sous la direction de M. Sallentin, son grand-oncle maternel. Un prêtre éminent (2), qui fut là le condisciple de Brizeux, rappelait volontiers l'impression étrange que produisit le jeune Breton dans ce milieu nouveau, où

Le cœur haletant, sous un ciel de fumée,
Il vint, enfant breton, de la lande embaumée (3).

C'était une âme franche, un caractère de roche, d'humeur fière et libre, un peu sauvage; on eût dit un « *Celte baptisé* », et avec cela, une nuance de rêverie qui

(1) *Palmarès du Collège Saint-Yves, de Vannes, communiqués par M. l'abbé Chauffié, ancien élève de l'École des Chartes.*
(2) *M. le Chanoine Proyart, ancien vicaire général d'Arras.*
(3) *La Fleur d'or. — A Paris. — Le vieux Collège*, p. 39. Édit. Lemerre.

annonçait l'éveil d'une imagination poétique. Il n'obtint cependant, à la fin de l'année scolaire 1819-1820, qu'un second accessit en vers latins ; il ne brille pas non plus dans l'étude du grec, mais il emporte les seconds prix de narration et de version latine. En rhétorique, il prend la tête de sa classe ; les germes littéraires que le curé d'Arzanô avait déposés dans son âme se mettent à éclore, et le 9 août 1821, de nombreuses couronnes récompensent son travail : un accessit en excellence, les seconds prix de discours latin, de discours français, de vers latins, de version latine ; c'était un beau butin pour rentrer en Bretagne (1). Il ne fut cependant reçu bachelier ès-lettres que le 29 novembre 1821, devant l'Académie de Douai (2).

En 1818, l'année même de son arrivée au collège d'Arras, M. Sallentin y avait fondé une chaire de philosophie, mais pour un futur notaire, dix-huit ans, c'est l'âge d'entrer dans la vie réelle, de s'initier à tous les secrets du code et de la procédure. Auguste Brizeux revient donc à Lorient, sans études philosophiques, n'ayant même pas dans son portefeuille cette ébauche de tragédie avec laquelle les écoliers poètes sortent ordinairement du collège, résigné d'avance aux longs ennuis de la carrière qui s'ouvrait devant lui, et ne soupçonnant pas que les hasards de la vie allaient lui en faire une autre.

Un jour, « lassé du monde », le poète voulut revoir le collège d'Arras et ce qu'avaient gardé de lui la vieille maison, les cours et le parloir : quelle déception ! L'antique abbaye du Vivier était devenue un hôpital de vieillards ; au lieu des gais écoliers d'autrefois, de pâles ombres erraient lentement sous les hautes murailles.

(1) *Palmarès du Collège d'Arras.*
(2) *Registres de la Faculté de Droit de Paris* (1823).

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue,
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici, je grandissais...

Après bien des détours dans un grand corridor,
J'arrivai. Cette chambre autrefois fut la mienne
Je reconnus la porte et la serrure ancienne.
Mais au-dedans, hélas! on n'avait rien laissé.
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté... (1)

Pauvre Brizeux ! il laissait un peu de son âme partout où il passait. Nous avons recueilli avec une émotion pieuse l'humble parcelle qui en est restée sur notre sol d'Artois et qui s'est épanouie un jour en une fleur de poésie gracieuse. Plus tard il fera son butin sous le ciel d'Italie, mais les véritables fleurs d'or, les plus belles, les plus pures de sa gerbe sont celles d'où s'échappent en un parfum pénétrant les souvenirs de son enfance et de sa première jeunesse.

*
* *

A peine rentré à Lorient, il commence son stage dans une étude d'avoué (2). La fortune se plaît à ces ironies singulières : presque à la même époque, Auguste Barbier végétait à Paris dans une officine de notaire et il y rencontrait Casimir Delavigne et Louis Veuillot !

Nous savons peu de choses sur cette période obscure. Mais la solitude et le silence ne sont jamais stériles

(1) *Le Vieux Collège*, p. 42, 43. Édit. Lemerre.
(2) *Lettre de M. Arnoux à Saint-René Taillandier, — déjà citée.*

dans l'éducation d'un poète ; elles laissent le temps aux premières impressions de se fixer profondément dans l'âme en la creusant; elles provoquent cette sourde fermentation des premiers souvenirs qu'une activité précoce eût peut-être effacés et qui sont souvent un trésor d'idées et d'images pour l'œuvre future. Brizeux est auprès de sa mère, et ce commerce ininterrompu amasse en son être des réserves de tendresse reconnaissante qui déborderont bientôt dans le poème de *Marie.* De temps en temps, aux rares jours de liberté, il revoit Arzanô, le vieux curé et la jeune fille de Moustoir, gardant ainsi le contact avec les objets qui ont frappé ses yeux, touché son cœur, affecté son intelligence aux jours de la première vie.

C'est alors enfin qu'il rencontre un ami de choix dont la sympathie et l'admiration le suivront jusqu'à la mort. Nous voulons parler d'Eugène Guyesse. Le futur commissaire de la marine portait en son âme ce poète qui meurt jeune chez la plupart, si nous en croyons Sainte-Beuve, mais qui survécut chez lui. Son talent avait avec celui de Brizeux de profondes affinités : « tendre et pieux artiste » (1), il sentait admirablement l'intime poésie des paysages bretons, et la nature que l'un va bientôt chanter, l'autre est fait pour la comprendre et la faire revivre sous son crayon. Entre les deux jeunes gens s'établissent des relations aimables dont leur correspondance nous apporte l'écho : Brizeux est là tout entier, dédaigneux de la fortune, des charges et des honneurs, ami fidèle, fils tendre et dévoué, Breton plein de piété pour la terre des ancêtres. Les imprévus de l'existence sépareront quelquefois les deux amis, mais ils demeureront dans une « tacite correspondance d'âme

(1) *Marie. Le Paysagiste*, p. 158. Éd. Lemerre.

et de souvenirs. » (1) Eugène Guyesse partagera avec d'autres le délicat office d'être le conseiller et le soutien du poète aux heures pénibles de la vie.

Mais suivons les d'abord à Paris où ils vont habiter presque le même toit. Brizeux est à la veille de quitter Lorient et la Bretagne ; il écrit à son ami absent :

Je viens de voir ma mère et la vôtre. Ces pauvres mères ! elles pensent toujours à nous. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai le cœur un peu malade. Quand je suis avec vous je fais le paresseux pour vous quitter ; ici, ma peine redouble encore. Aussi je veux passer les deux jours qui me restent tout à nos pauvres mères, les regarder de tous mes yeux, les embrasser pour toute une année. Je ne puis vous dire de combien de soins et de combien d'amour elles m'entourent ; elles se dépouilleraient, je crois, de tout ce qu'elles ont pour aider à mon bien-être. Elles se tourmentent déjà pour savoir comment je supporterai les froids de cet hiver. Tant d'affection me peine quelquefois, parce que je crains de ne pas assez aimer. (2)

(1) *Lettre de Brizeux à Guyesse,* citée dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou.* Août 1888, p. 321.
(2) *Journal Officiel,* 4 décembre 1880. *Lettres inédites de Brizeux.* Dide.

CHAPITRE III

L'ÉTUDIANT EN DROIT

Le mouvement littéraire en 1824. — Brizeux à l'École de Droit. — Juvenilia. *— Son état d'âme. — Fréquentations chez les peintres. — Débuts littéraires : collaboration avec Ph. Busoni.* Racine. — Les Mémoires de Mlle de la Vallière. *— Articles dans le Mercure du XIXme siècle. — Amitié avec A. de Vigny et A. Barbier.*

Au mois de décembre 1823, Brizeux arriva donc à Paris. — L'heure était solennelle, d'une effervescence philosophique et littéraire que notre génération se figure difficilement. Il y a sans doute encore dans la jeunesse studieuse qui gravit chaque matin la colline Sainte-Geneviève, à côté des groupes turbulents dont la fonction spéciale est de manifester dans les grandes circonstances, bien des esprits sérieux qui se préoccupent des recherches d'idées, des questions d'art et de littérature. Mais le trait caractéristique du moment est plutôt la métamorphose des passions politiques en aspirations vers les réformes sociales ; tandis que la jeunesse de 1825 n'avait de sensibilité disponible que

pour ses propres souffrances d'imagination et de cœur, la jeunesse d'aujourd'hui laisse volontiers les spéculations purement littéraires pour les problèmes sociaux. A la veille de quitter les grandes écoles et de se choisir une place au soleil, nos adolescents se trouvent en face d'un monde troublé, d'un volcan qui gronde, menaçant d'engloutir la tente audacieuse qui se pose sur ses flancs. Et alors ils entendent passer en eux comme un écho du *Misereor super turbam ;* ils regardent vers les grandes cités ouvrières, vers le monde où l'on travaille et où l'on souffre. Une tendance utilitaire, un souci de solidarité humaine se manifeste dans les inclinations de leurs esprits et les efforts de leurs volontés.

Il n'en était rien aux environs de 1825. Après les crises terribles de la Révolution, après les sombres légendes de l'Empire dont l'apothéose venait de s'abîmer en un désastre sans nom, les générations nouvelles se jetaient à corps perdu dans les combats désintéressés des lettres et des sciences. Toutes les forces comprimées par le despotisme impérial s'épanouissaient au premier rayon de liberté et de vie publique. « Il s'opérait, — dit Théophile Gautier, enrôlé dès le premier jour dans ces jeunes bandes qui combattaient pour l'idéal et la poésie, — il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait, on était plein de lyrisme et d'art... » (1)

Jam redit et virgo...
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Ces vers de Virgile qui servaient d'épigraphe à la *Muse française*, l'organe de la jeune école poétique

(1) Théophile Gautier. — *Histoire du Romantisme*. — Ch. I. Première rencontre, p. 2.

en 1824, n'avaient rien d'exagéré : un esprit nouveau, une inspiration nouvelle, une critique, une poésie nouvelles étaient en train de naître (1). Lamartine venait de publier ses *Nouvelles Méditations* (2) et la jeunesse se reconnaissait dans la verve de cœur et la mélancolie maladive du poète. Alfred de Vigny était au lendemain de *Moïse* et d'*Eloa*, et la *Muse française* insérait presque tous les mois une page de critique signée de ce grand nom ou un fragment de poème d'une émotion profonde et déjà voisine de la désespérance (3). Au reste les colonnes de la revue étaient largement hospitalières : Soumet, Guiraud, Chênedollé y coudoyaient dans une aimable confusion Émile Deschamps, Jules Lefèvre, Ulric Guttinguer ; et tous ces hommes qu'unissait un même idéal littéraire et religieux, le culte fervent du Moyen Age et de la Chevalerie, l'horreur de la Révolution, le mépris de la médiocrité en toutes choses, attaquaient chaque jour avec une verve étincelante les imitateurs décrépits de Voltaire et de Campistron. Ils se réunissaient chez Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal (4). Victor Hugo, le chef incontesté de ce Cénacle, se réserve encore : sans le fracas de formules hautaines et d'affirmations arbitraires, il essaye de rajeunir la poésie lyrique, cherchant des rythmes plus souples, plus personnels ; il révèle au public français

(1) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 308 et seq. — La *Muse française* commença en juillet 1823, pour finir en juin 1824. Elle était mensuelle. Sa collection forme 2 vol. in-8°. On y trouverait un A. de Vigny inédit, prose et vers.

(2) Elles parurent en 1823.

(3) A. de Vigny donna à la *Muse française : Dolorida*, deux fragments d'un poème de *Suzanne*, la *Mort de Byron* et quelques causeries littéraires. — (Cf. Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 309 et 310.)

(4) Les membres du Cénacle de 1824 étaient, avec Victor Hugo, Ch. Nodier, Soumet, Guiraud, Pichald, J. de Rességuier, A. de Vigny, J. de Pons, J. Lefèvre, A. de Saint-Valry, U. Guttinguer, Chênedollé, E. Deschamps et Delphine Gay. — (Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 325).

les romans de Walter Scott (1) et publie ses *Nouvelles Odes.*

On devine bien que la jeunesse des écoles ne demeurait point impassible dans cet effort de rénovation littéraire et que, laissant l'ombre descendre chaque jour plus épaisse sur les vieux tenants du classicisme, elle se tournait d'instinct vers l'aurore qui commençait à poindre. La philosophie avait aussi sa part de ces enthousiasmes ; des adolescents, qu'unissait seulement la même passion du travail et de la science, se pressaient dans les salles de la Sorbonne, et de cette foule composite montait comme un bruit sourd d'idées, le bourdonnement de vie qui emplit l'air au printemps, quand le soleil rajeunit la nature.

*
* *

Il n'était pas indifférent pour un jeune homme de la trempe de Brizeux d'arriver à Paris à cette heure d'universelle floraison, d'entendre des voix harmonieuses chanter sur un rythme nouveau le réveil de l'âme française. Qu'on se figure l'écolier de Vannes et d'Arras, jeté tout à coup au sein de ce tourbillon littéraire, portant en lui-même une source toute prête à jaillir d'émotions simples et pures, tout un trésor de poésie intime recueilli sur les bords du Scorf et de l'Ellé : comment pourra-t-il respirer dans l'enceinte froide et resserrée d'une école de Droit? Comment se résigner à pâlir sur les textes arides des *Digestes* et des *Pandectes*? Comment, pour une question de mur mitoyen, imposer silence à toutes les voix qui chantent dans son cœur, à ces êtres inachevés, flottants, qui

(1) Article sur Quentin Durward. La *Muse française*, tome 2e, p. 30 et seq.

passent dans ses rêves et lui font signe de venir ; à cette douce figure de Marie qui se dresse peu à peu dans la mêlée de ses souvenirs ?... Mais je vois le jeune Breton qui étouffe dans le cabinet du légiste ; ses facultés sans aliment s'affament en quelque sorte et s'impatientent, comme un cheval qui piétine dans l'étable, demandant les longues courses et le grand air.

Néanmoins, de la meilleure foi du monde, il prend sa première inscription de droit, le 12 novembre 1823, et s'installe, rue Vaugirard (1), à quelques pas de son ami Guyesse (2). Mais dès le mois de décembre, nous le surprenons sacrifiant aux Muses, rimant d'une main déjà facile quelques vers que l'on dirait empruntés au carnet de Schaunard, dans la *Vie de Bohême*.

Demain matin, si la sainte paresse
Ne vous tient pas trop tard entre les draps,
Passez chez moi, mon cher seigneur Guyesse,
— Un déjeuner ! — me direz-vous — Non pas !
— Diable ! tant pis ! — Pour quoi donc? Laissez faire.
Mais dès le jour, prenez un pantalon,
    Vos flûtes comme à l'ordinaire,
Et je vous garde, aimable amphytrion,
    Sans qu'il m'en coûte un sou, j'espère,
Oui je vous garde un plat de ma façon.

Pour achever la ressemblance avec les héros de Murger, l'impromptu est signé : *Le Gastronome sans argent* (3). Le déjeuner dont l'étudiant ne veut pas détailler le menu, c'était sans doute quelque page légère où il épanchait ses premiers vers avec ses premières larmes, de ces *Juvenilia* qui éclosent spontanément sous le soleil de la vingtième année. Brizeux les conserva longtemps

(1) Il habitait rue Vaugirard, N° 33. — Son répondant était un M. Béliard, rue Christine, 2.

(2) E. Guyesse avait sa chambre, rue de Tournon. Cf. *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, Août 1888.

(3) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*. Août 1888, p. 321.

et M. Lacaussade qui les avait lus ne parle qu'avec une médiocre admiration de ces débuts « confus, indécis, vagissant pour ainsi dire dans les langes de l'imitation. » (1)

Il serait intéressant de retrouver dans la correspondance du poète l'histoire de ces années d'étudiant. Mais à cette époque Brizeux est déjà un solitaire, un taciturne, un renfermé : il aime sa mère, son souvenir l'attendrit jusqu'aux larmes, mais il ne lui écrit qu'à de rares intervalles, et il faut que la pauvre femme le supplie de vaincre sa paresse, de corriger sa sauvagerie naturelle (2). Le portrait que nous avons placé en tête de notre étude date de ce moment : la tête est pâle, songeuse, un peu maladive, dans son encadrement de longs cheveux. C'est une vraie figure de poète. Toute la physionomie est d'une grande distinction, d'une suprême élégance. Elle offre l'aspect de tenue correcte et traditionnelle d'un étudiant d'Oxford, sans la singularité du costume, d'un étudiant rêveur, méditatif, celui que les anglais appellent *ethereal*.

Les registres de la Faculté de Droit sont également sobres de renseignements sur Brizeux. Les programmes des études juridiques étaient alors beaucoup moins chargés que ceux d'aujourd'hui et dispensaient d'une assiduité scrupuleuse à tous les cours. Si les listes de présence étaient déjà en usage à l'École, il est probable que la mention *absent* dut suivre bien des fois le nom du jeune Breton. Aussi ne remporte-t-il que de très modestes succès : le 13 avril 1825, il est ajourné à son premier examen, avec deux boules noires et une rouge. Il se présente de nouveau le 14 juillet 1825, sans réparer

(1) *Revue contemporaine*, Octobre 1858, Article de M. Lacaussade, p. 531.
(2) *Marie*, 1re édition, p. 220.

sa défaite par un succès éclatant; il est admis néanmoins avec une blanche et deux rouges. L'année 1826 est plus heureuse sinon plus laborieuse, et trois rouges valent à Brizeux le diplôme de bachelier en droit, dès le premier tour de scrutin (1).

Nous devons donc aller chercher dans le poème de *Marie* et dans la mémoire de ses amis quelques traits épars, qui nous permettent de donner une légère esquisse de la première vie de Brizeux à Paris. Elle fut avant tout de rêves et de souvenirs : instinctivement, le jeune homme se retourne vers la patrie de son cœur; il revoit les frais vallons de Lo-Théa (2), les bruyères et les landes « avec leur ifs épars le long des fossés et les grosses pierres blanches tristement couchées sur le sol » (3), les rives du Scorf, de l'Isole, de l'Ellé, le village d'Arzanô (4), la maison du Moustoir (5), toute cette belle nature qu'il va chanter bientôt.

Souvenirs du pays, avec quelle douceur,
Hélas! vous murmurez dans le fond de mon cœur!
Couché dans les genêts, comme une jeune abeille
Vous murmure en passant ses plaintes à l'oreille —
Ou comme un beau nuage, en traversant les cieux,
De fantômes sans nombre égare au loin les yeux; —
Souvenirs du pays, au-dedans de moi-même
Ainsi vous murmurez; et les beaux lieux que j'aime,
Mes landes, mes vallons, mes rivières, mes bois,
S'éveillent, et sans cesse et partout je les vois! (6)

Deux figures se précisent pour lui dans la vague généralité de cette vision : la figure de sa mère et celle

(1) Nous puisons ces renseignements dans les Registres de la Faculté de Droit. Le diplôme de bachelier en droit a été délivré à Brizeux le 17 novembre 1826.
(2) Lo-Théa. *Marie*, 1re édit. p. 255.
(3) *Marie*, 1re édit. Préface p. VI
(4) *Ibid.*, p. 49.
(5) *Ibid.*, p. 266.
(6) *Ibid.*, p. 266.

de Marie. — Comme les femmes d'Armorique, quand les pêcheurs s'en vont à l'océan, s'agenouillent au rivage en songeant « que la nef est petite et que la mer est grande », la mère de Brizeux recommandait à la Vierge et à tous les saints de Bretagne la frêle petite barque qui portait ses plus chères affections. Le jeune homme le savait bien et lorsqu'au soir d'une de ses folles journées d'étudiant, il rentrait dans sa chambre froide et nue, il songeait à cette femme à genoux; il apercevait près d'elle l'aïeule, la « bonne grand mère » et des vers comme ceux-ci tombaient de sa plume filiale.

L'aïeule cependant sur sa chaise se penche,
Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.
Écoutez-la, Seigneur, et pour elle et pour nous,
Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux!
Ne la repoussez pas. Soixante ans à la gêne
Et toujours courageuse elle a porté sa chaîne,
Une heure de repos avant le grand sommeil,
Avant le jour sans fin quelques jours au soleil. (1)

Un autre souvenir l'assiège, celui de l'enfant d'Arzanô qu'il a aimée autrefois. Il vit près d'elle en imagination, il la suit à la Maison du Moustoir, à l'étang du Rorh, au pont Kerlô, ajoutant chaque jour un trait nouveau à cette figure à la fois idéale et réelle qui se dessine ainsi peu à peu par l'action lente et diffuse du rêve.

Et quand arrivent les vacances, léger de procédure et de jurisprudence, il reprend le chemin de sa chère Bretagne ; il revoit sa mère, ses frères ; il court à Arzanô où il retrouve Marie et le vieux curé :

Oh ! mes frères, voici le beau temps des vacances,
Le mois d'Août appelé par six mois d'espérances !...
Je veux voir mon pays, notre petit domaine,
Et toujours le mois d'Août au pays me ramène,
Tant un cœur qui nourrit un regret insensé,
Un cœur tendre s'abuse et vit dans le passé! (2)

(1 et 2) *Marie*, 1re édit. *Le Retour*, p. 124.

*
* *

Mais l'imagination n'est pas la seule souveraine de sa pensée : s'il ne cultive plus guère la science du droit qu'à ses heures de loisir, il se jette avec passion dans le mouvement artistique et littéraire. En ce temps-là la poésie et la peinture fraternisaient volontiers ; les artistes lisaient les poètes et les poètes visitaient les artistes ; quelques-uns maniaient avec un égal bonheur le pinceau et la plume. Dans les ateliers, on déclamait le *Pas d'armes du roi Jean* ou la *Chasse du Burgrave,* on étudiait Dante, Shakespeare, Gœthe, Byron et W. Scott, et si nous en croyons Théophile Gautier, il y avait autant de couleurs que de taches d'encre sur ces beaux livres sans cesse feuilletés.

Brizeux fréquente donc les ateliers des peintres. On le rencontre chez les Johannot, chez les Deveria, chez Ziegler, surtout chez le maître qu'il préférait entre tous, M. Ingres (1). Il est incontestable que l'éducation du poète gagna beaucoup dans ces familiarités avec des artistes d'un caractère et d'un génie si différents. — En 1827, Eugène Deveria venait de donner la *Naissance de Henri IV,* un tableau d'une couleur exubérante, digne de Paul Véronèse, dont l'aspect éblouissait les yeux habitués aux pâleurs de l'école classique. Son atelier, situé rue de l'Est, était celui des Romantiques. Là, Brizeux rencontrait, un peu pêle-mêle, Louis Boulanger, Sainte-Beuve, A. de Musset, Fontenay, David d'Angers, G. Planche, P. Foucher, Petrus Borel, Victor Hugo lui-même et une foule de rapins à la longue barbe, « effroi du bourgeois glabre » et qui eussent

(1) A. Barbier. *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines,* p. 235 (chez Dentu, 1883).

mangé de l'Académicien. Le maître était le type de l'artiste tel que le rêvait la jeune école : avec ses vêtements fastueux de damas et de satin, ses fortes bagues enrichies de diamants, son chapeau aux vastes bords, on l'eût pris pour un Magnifique du Titien ou de Bonifazio (1).

L'atelier d'Ingres faisait un parfait contraste avec celui de Deveria. C'était un véritable sanctuaire. Amaury Duval nous l'a dépeint; il a raconté l'espèce d'idolâtrie dont les disciples entouraient le maître : « Lorsque je sentais M. Ingres me frôler de son vêtement en se baissant pour examiner mon dessin, lorsque je pensais à la condescendance de cet homme, de ce grand artiste, s'occupant du mauvais contour mis par moi sur du papier....., j'étais pris d'une si violente émotion que tout mon sang se portait à mon cœur, qu'on l'entendait battre, et il m'aurait été impossible de cacher ce que j'éprouvais, si cette position eût dû se prolonger » (2). Ennemi des excentricités romantiques, le modèle des artistes (3), comme l'appelle Léopold Robert, professait jusqu'au fanatisme le culte du grand art; plein de science et d'étude de l'antiquité, il cherchait l'idéal, non dans la nature, mais dans les œuvres des grands maîtres, dans la trace de Raphaël, de Phidias et d'Homère. Manquant un peu d'imagination et de spontanéité, il était en revanche le peintre accompli pour la pureté des lignes et la délicatesse des contours.

Brizeux y coudoya, autour du maître, Ziegler, Sturler, Amaury Duval, qui était le disciple bien aimé de M. Ingres, le Giotto du nouveau Cimabué. Il avait ainsi sous les yeux les diverses formes de la beauté artis-

(1) Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*, p. 219.
(2) Amaury Duval, *L'Atelier d'Ingres*, p. 23.
(3) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*. Tome x, p. 423.

tique : d'un côté, l'art moderne, avec sa neuve et fraîche splendeur, sa fougue désordonnée ; de l'autre, l'art antique mettant son idéal dans la clarté, dans la sobriété, l'intention philosophique, l'élégance et la correction du dessin. Dès ce moment, ses sympathies de cœur et d'intelligence vont directement à la vieille tradition française ; ses idées sur la peinture sont déjà celles qu'il développera plus tard à A. Barbier, sur la plage de Naples, et, sans se déclarer l'adversaire de personne, il dédie à M. Ingres le symbole de sa foi artistique :

Chacun a son poète et chacun sa beauté.....
Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
Ce que la main divine a créé de plus beau ;
Chanter, c'est prier Dieu ; peindre, c'est rendre hommage
A Celui qui forma l'homme à sa propre image ;
Le poète inspiré, le peintre, le sculpteur,
Qui fit jaillir un jour de son front créateur
Une œuvre irréprochable et noble et lumineuse,
Peut s'écrier : J'ai fait une œuvre vertueuse.
Le Beau, c'est vers le bien le chemin radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux (1).

*
* *

Le cercle des relations littéraires de Brizeux s'élargit de plus en plus. A partir de 1826, les registres de la Faculté de Droit ne font plus mention de lui, mais il est admis aux fines lectures de M. Andrieux, ce Despréaux familier et charmant, qui n'était plus alors l'arbitre souverain des élégances littéraires, mais un charmeur d'oreilles, jouant et dialoguant ses lectures avec une mimique qui n'était qu'à lui, et ce mince filet de voix, à propos de laquelle M. Villemain disait : « Il se fait

(1) *Marie*, 1re édit. *Hymne à M. Ingres*, p. 11.

entendre à force de se faire écouter. » N'est-ce pas à l'école de ce spirituel conteur, dans ces réunions intimes, héritières des souvenirs du *Souper d'Auteuil*, que le jeune poète apprit l'art difficile de mettre en scène une simple anecdote, de ces jolis riens, dont l'esprit et la fantaisie font tous les frais, et qui seront l'occasion de son entrée définitive dans la vie littéraire (1)? — A ce moment il tourne les yeux du côté du théâtre : une pièce curieuse nous le montre copiant, analysant et critiquant un projet de comédie de M. Picard : *Les Fugitifs*. Il est manifeste que la tentation est trop forte et que le jeune homme est près d'y succomber (2).

En effet, le 29 décembre 1827, il écrivait à sa mère une lettre charmante, toute pleine de piété filiale et de cette douce émotion qui saisit l'âme au premier rayon de la gloire, plus doux que les premiers rayons de l'aurore, disait Vauvenargues.

A Maman Boyer (3),

Je crains que tu ne trouves encore cette lettre un peu courte, ma chère maman, mais devant faire un triple paquet, je dois me borner. D'ailleurs je n'ai aucune nouvelle, si ce n'est celle d'un succès d'auteur et cela demande de la modestie. Je te dirai donc, avec le plus d'humilité possible, qu'il a été complet. Pas la moindre opposition ; applaudissements peut-être bienveillants, mais unanimes et les noms proclamés à la fin. Aujourd'hui je m'amuse à lire mon nom sur les affiches. Il y a dans tout cela un peu de joie d'enfant, mais bien tempérée cependant par l'assurance que les bénéfices seront nuls. Il n'y a pas eu à se plaindre des journaux. *Le Figaro* et *Les Débats* surtout ont été très favo-

(1) Saint-René Taillandier. *Notice sur Brizeux. — Préface des œuvres.* Edit. Lemerre, p. 26.

(2) Voir : *Pièces justificatives.* — Nous avons trouvé ce manuscrit dans la collection de Mme Ve Charavay. Il est accompagné de l'original. Le plan de M. Picard est chargé de notes, de brèves indications, d'essais de dialogue que Brizeux n'a point reproduits.

(3) Ce mot en vedette est écrit au crayon rouge. Il est certainement postérieur à la date d'envoi.

rables, quelque léger que fût l'ouvrage ; il y a quelque plaisir a être loué par *Les Débats* et joué au Théâtre Français. C'était un lourd moment à passer, mais les applaudissements sont doux. Alors je n'ai pensé qu'à toi et je regrettais de ne point t'y voir.

Adieu, ma bonne mère, mes vœux les plus ardents se rapportent à toi.

A. Brizeux (1).

C'était un petit à-propos, une comédie en un acte et en vers qui valait à Brizeux les applaudissements dont cette lettre est l'écho joyeux. Il l'avait écrite en collaboration avec Philippe Busoni, un jeune littérateur rencontré sans doute chez les peintres amis.

On chercherait vainement une analogie entre cet acte spirituellement écrit et l'œuvre proprement dite de Brizeux. A vrai dire, il se réduit à quatre ou cinq tirades que viennent réciter, l'un après l'autre, Despréaux, Chapelle et La Fontaine et dans lesquelles, au milieu de vers négligés et de rimes assez faibles, se révèlent de l'esprit, de la gaîté et une certaine familiarité avec les maîtres du grand siècle. L'amour du comédien Floridor pour une jeune personne, fille du propriétaire de la maison habitée par Racine en forme le sujet ; l'histoire si connue de la troisième représentation des *Plaideurs* en est le principal épisode. Elle a été agréablement contée par M. de Valincour dans une lettre à l'abbé D'Olivet : « Les comédiens étant à la Cour et ne sachant quelle petite pièce donner à la suite d'une tragédie, risquèrent les *Plaideurs*. Le feu roi qui était très sérieux en fut frappé et y fit même de grands éclats de rire, et toute la Cour qui juge ordinairement mieux que la ville n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les comédiens partis de Saint-Germain dans trois carosses à onze heures du soir allèrent

(1) Lettre de Brizeux à Madame Boyer. — Inédite. Communiquée par M. Lacaussade.

porter cette bonne nouvelle à Racine... Trois carosses après minuit et dans un lieu où jamais il ne s'en était vu tant ensemble réveillèrent le voisinage. On se mit aux fenêtres, et comme on vit que les carosses étaient à la porte de Racine et qu'il s'agissait des *Plaideurs*, les bourgeois se persuadèrent qu'on venait l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain (1). »

Brizeux saisit le moment où Racine attend encore le résultat de la nouvelle représentation et il exprime les angoisses du poète et les encouragements de Boileau avec une véritable éloquence :

SCÈNE III

DESPRÉAUX

Allons, mon cher ami, quittons cette humeur noire.
Vos *Plaideurs* sont charmants et vous pouvez m'en croire,
Par de faux connaisseurs s'ils ont été proscrits,
La Cour vous vengera des rigueurs de Paris.

RACINE

Puisse-t-on dire vrai ! — Mais on parle de brigues,
Des clameurs du bourreau, de menaces, d'intrigues...
Que mes portraits enfin soient naturels ou faux,
Je crains moins la critique encor que les bravos.
Et le Roi...

DESPRÉAUX

Le Roi,... bon! il n'en fera que rire.
Quoi! victime des sots il n'en faudrait rien dire!
Sous leur robe à longs plis nos messieurs du Palais
Pourraient cacher leur honte et braver nos sifflets!...
Ils vivent de notre or, rions de leur folie.
Tout ridicule né doit tribut à Thalie.
S'il était pour Thémis quelque grâce d'état,
Dès aujourd'hui Pradon se ferait avocat!...

(1) D'Olivet. *Histoire de l'Académie française*. Tome II, p. 322-323.

RACINE

J'ai besoin que toujours votre voix me rassure.
Ami, si vous saviez quelle affreuse blessure
Peut faire sur mon cœur le plus méchant bon mot!...
Moins sensible aux honneurs qu'aux critiques d'un sot,
Mille fois j'ai maudit un art divin que j'aime,
Et je me suis surpris à douter de moi-même.

DESPRÉAUX

Oh ! parbleu ! c'est pousser trop loin la déraison,
(Car pareille faiblesse est digne de ce nom)
Un esprit tout de feu qui, comprimant sa veine,
Fut obligé d'apprendre à rimer avec peine,
Dont le vers toujours pur, toujours plein de douceur
Satisfait à la fois et l'esprit et le cœur,
Celui qui fit parler Andromaque, Hermione,
A ces lâches dégoûts sans motif s'abandonne !
Près d'atteindre le but il s'arrête tremblant,
Pour un obscur rival qui l'insulte en passant.
Je n'ai pas le défaut de flatter, je suppose,
Mais tant qu'on prisera le goût pour quelque chose,
Vos vers, j'en juge ici par vos premiers essais,
Monsieur, feront le charme et l'orgueil des Français.
Désespoir éternel de nos Muses futures,
De l'étrange jaloux, ils vaincront les murmures.
J'ai dit... Sur ce, prenez, s'il se peut, quelque espoir.
Moi, je vais aux *Plaideurs* m'égayer, — et ce soir,
J'espère à mon retour, messager du Parnasse,
Sous des lauriers nouveaux ranimer votre audace.
(Revenant — avec amitié)
Courage ! allons, courage !

SCÈNE IV

RACINE *(seul)*

Oh ! le cœur excellent !
Sa facile amitié jamais ne se dément.
Tandis qu'esclave ici de ma propre faiblesse,
Je n'ose être témoin du destin de ma pièce,
Lui, je le vois là-bas, sans crainte, sans façon,
Applaudissant tout haut l'endroit qu'il trouve bon,

Entraînant les esprits par sa franchise extrême
Et de tout mon bonheur plus heureux que moi-même.
Ce souvenir m'anime : à mon *Britannicus*
Si j'ajoutais soudain une scène de plus (1)?

Il y a là, dans cette verve facile et de premier jet, des ébauches de caractères qui révèlent un vrai talent d'analyse. Racine est bien celui de l'histoire avec ses oscillations perpétuelles entre le découragement et l'effort et cette excessive sensibilité qui n'éprouvait rien à demi, ni la joie ni la tristesse ; Boileau est pris aussi sur le vif de sa nature sèche en apparence avec des profondeurs de dévoûment sincère et d'amitié.

Mais la plus belle scène de cette petite pièce est, à coup sûr, ce dialogue entre La Fontaine et Despréaux où l'exubérance de la gaîté ne s'arrête qu'à la limite voisine de la bouffonnerie. On nous saura gré d'exhumer ces premiers essais de notre poète de la poussière où ils demeurent ensevelis, quoique lui-même y attachât peu d'importance et les eût même définitivement rayés de la liste de ses œuvres. Ils éclairent l'état d'esprit de Brizeux à cette époque; ils nous le montrent dès les premiers jours indépendant de toute coterie, ayant sa religion personnelle en fait de littérature et prenant cette direction moyenne qu'il suivra jusqu'au bout dans la révolution poétique.

(1) *Racine*. Comédie en un acte et en vers par MM. A. Brizeux et Ph. Busoni, p. 9, 10, 11. (Chez Barbe, éditeur, cour de Fontaines, n° 73, (1828). La pièce était en vente aussi chez Ponthieu, libraire, Palais Royal, Galerie de Bois, 243.

PERSONNAGES

Racine	MM.	DAVID.
Boileau-Despréaux		SAMSON.
La Fontaine..................		GRANVILLE.
Josias de Soulos (dit Floridor)		LECONTE.
M. Dumont		ARMAND D'AILLY.
Henriette (sa nièce).........	Mlle	DESPRÉAUX.

Acteurs et actrices des *Plaideurs*.
(La scène est chez Racine, rue des Marais, 1668).

SCÈNE IX

DESPRÉAUX *(accourant tout essoufflé)*

Oh! la troupe assassine!
Le traître! Enfin, c'est vous! Ah, messieurs, au secours!
Soutenez un ami près de finir ses jours!
Ouf!... *(Il tombe dans un fauteuil).*
. . . .

RACINE

Vous venez d'un sermon de votre abbé Cotin?

DESPRÉAUX

L'un vaut l'autre. Écoutez cette aventure horrible
Et vous rirez après si la chose est possible.
Je sortais de chez vous et d'espoir enivré,
Par l'appel de vos vers doucement attiré,
Des *Plaideurs* aussitôt j'allais prendre la route.
De quelque grave rien tout occupé sans doute,
Je cheminais pensif, rimant je ne sais quoi
Et poursuivant un mot qui fuyait devant moi,
Quand au prochain détour par mon nom on m'appelle;
Je m'arrête et je vois l'ivrogne de Chapelle,
Qui fièrement assis au cabaret voisin,
Avec d'autres gaillards fêtait le Dieu du vin.
Honteux de le surprendre en pareille demeure,
J'allais bien vertement le sermoner sur l'heure,
Mais songeant qu'il m'avait déjà joué d'un tour,
Je craignis que le drôle, ainsi que l'autre jour,
Feignant à mon discours de se montrer traitable,
Ne grisât avec lui le prêcheur sur la table.
Je fuyais donc, mais lui par l'habit m'arrêtant:
« As-tu peur? me dit-il. — Allons entre un instant
» Comme moi, ces Messieurs sont dans l'impatience
» D'entendre ton sermon contre l'intempérance. »
Piqué du propos, j'entre et mon œil aperçoit
Linière et Bachaumont, familiers de l'endroit.
J'avais contre Chapelle une revanche à prendre:
« Noble enfant de Bacchus, — lui dis-je, — viens m'apprendre
» Depuis combien de jours sous la loi de ton Dieu
» Tes esprits chancelants s'égarent en ce lieu. »

Un rire général assaillit le coupable.
Mais lui, laissant tomber un soupir lamentable,
D'un air tout consterné me proteste soudain
Que de huit jours entiers il n'a goûté le vin ;
Le serment me parut d'une imprudence extrême.
J'offre de gager contre ; il accepte, et moi-même
Sans rien spécifier je veux que de bon cœur
Le vaincu se soumette à la loi du vainqueur.
Déjà de sa vengeance accueillant les prémices,
Mon cœur se promettait d'incroyables délices
A lui faire avaler quatre grands verres d'eau.
On interroge enfin le maître du caveau,
Et je perds mon pari!... Pendant huit jours sans doute
Le traître tout exprès s'était donné la goutte.
Alors nos trois coquins d'une commune voix,
Condamnent moi, Boileau, suivant mes propres lois,
Et sur le bon plaisir de mon ami Chapelle,
A lire tout d'un trait cent vers de *la Pucelle*...

RACINE

Y pensaient-ils, grands dieux! Cent vers de Chapelain!...

DESPRÉAUX

De cet arrêt fatal j'appelai, mais en vain.
Je suppliai qu'au moins on adoucit ma peine ;
Il fallut, vers par vers, répéter la centaine.
De rage j'écumais en me tordant les bras.
Les drôles pâmés d'aise et riant aux éclats
Et comme goutte à goutte épuisant mon supplice
M'ont fait jusqu'à la lie épuiser mon calice.

RACINE ET LAFONTAINE

Cent vers de Chapelain!...

LAFONTAINE

Monsieur, dites-moi donc,
Sont-ils encor plus durs que les vers de Pradon ?
. . . . (1)

Comme nous l'avons vu dans le bulletin de victoire que Brizeux adressait à sa mère, cette petite pièce ne

(1) Scène IX, p. 23, 24, 25.

passa pas inaperçue. Victor Hugo venait de lancer la préface de *Cromwell* qui n'était qu'une glorification de Shakespeare au détriment de Corneille et de Racine, et ce manifeste rayonnait aux yeux de la jeune école « comme les tables de la loi sur le Sinaï » (1). Au mois de septembre, le théâtre de l'Odéon avait fait représenter les principales tragédies du dramaturge anglais par des comédiens venus de Londres, Charles Kemble et miss Smithson (2) : on les avait accueillies avec enthousiasme, si bien que la partie semblait gagnée et le public définitivement conquis à Shakespeare. Et voilà que deux jeunes gens semblaient se poser en adversaires de ces admirations exotiques et donnaient au Théâtre-Français une pièce qui se terminait par le couronnement et l'apothéose de Racine ! Il y eut un tressaillement de joie dans le camp des classiques, et le *Journal des Débats,* qui n'était pas encore inféodé à Victor Hugo, écrivait le 29 décembre 1827 :

Depuis quelques années, une gloire inattaquée dans les deux plus beaux siècles de notre littérature a trouvé chez nous des adversaires. Ce n'est point chez nous, c'est à l'étranger qu'on a cru plaisant de chercher des maîtres au maître de notre scène tragique. Le moment du sacrilège était naturellement celui de la vengeance. Deux jeunes adorateurs du goût se sont à l'instant élancés dans l'arène, armés à la légère, en vrais chevaliers français. Ils ne se sont laissé effrayer ni par la lourde armure des torréadors espagnols, ni par les hurlements menaçants des boxeurs britanniques ; le public a applaudi à leur adresse et à leur courage. Tous les coups de lance portés contre les adversaires étrangers ont été salués par des applaudissements.

Il y avait dans cette escarmouche un intérêt de circonstance qui a été vivement partagé par l'assemblée. Les vers les plus favorablement accueillis sont ceux dans lesquels, par l'organe de Boileau, à qui ce droit était naturellement dévolu, les auteurs

(1) Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme,* p. 5.
(2) *Histoire de l'Odéon,* par P. Porel et G. Monval, t. II, p. 98.

ont prédit à Racine une supériorité incontestable sur ceux qui se hasardaient à parcourir la même carrière. Le nom des auteurs de la petite pièce a été proclamé au bruit des applaudissements les plus flatteurs... » (1)

Le Globe fut moins lyrique et moins flatteur : ce journal, sous la signature de Ch. Magnin, publiait en ce moment même une série d'articles à propos des acteurs anglais de l'Odéon (2). Dans les quelques lignes qu'il consacra à l'œuvre de Brizeux et Busoni, on sent percer une pointe de dépit (3). Toutefois ce petit procès de tendances se termine encore par un mot de louange : « Il y a sans doute loin de Van-Dyck à Petitot, mais tout a son prix dans les arts et l'on ne voit pas pourquoi l'humble miniature n'aurait pas son rang en poésie comme en peinture. »

Au reste les *Débats* et le *Globe* se trompaient également en se plaçant à leur point de vue exclusif. Au fond, Brizeux n'était pas un réactionnaire dans la mêlée poétique. Mais tandis que les novateurs font table rase de la tradition, lui, convaincu que l'avenir a ses racines dans le passé, il reste, en une juste mesure, l'admirateur et le disciple de Racine, de La Fontaine et de Boileau. Pour le moment il laisse les jeunes romantiques s'imprégner de Gœthe et de Shakespeare, extraire une tragédie des romans de Walter Scott (4) et il se plonge à nouveau dans l'étude du XVIIe siècle. Avec Ph. Busoni, il travaille à un roman historique, les *Mémoires de Madame de La Vallière*.

(1) *Journal des Débats*. 29 décembre 1827.

(2) Ces articles, publiés dans le *Globe* du 18 Septembre 1827 au 19 juillet 1828, ont été recueillis par leur auteur, au tome II de ses *Causeries et méditations historiques et littéraires*.

(3) Cf. *Le Globe*, 2 Janvier 1828. L'article est intitulé : *Racine* par Brizen et Busoris. C'est sans doute une faute d'impression.

(4) *Amy Robsart*, pièce tirée du *Château de Kenilworth*. Elle est l'œuvre de V. Hugo, quoique les contemporains et le poète lui-même en aient laissé la paternité à Paul Foucher. (*Sur ce point d'histoire*, cf. Ed. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 450 et seq.)

*
* *

Si nous en croyons une lettre de Guyesse à M. Lacaussade, toute la partie de l'ouvrage (1) qui raconte la jeunesse et la disgrâce de la marquise est l'œuvre personnelle de Brizeux; l'autre moitié, relative au séjour de La Vallière à la cour de Louis XIV, appartient à Ph. Busoni (2). Mieux encore que ce précieux témoignage d'ami, des signes évidents nous permettent de faire la part de chacun dans l'œuvre collective. D'un côté, dans les chapitres qui ont trait à la faveur de Mme de La Vallière, c'est une série de petites intrigues de cour, d'anecdotes gaillardement contées, de tableaux dont quelques-uns étonnent par le réalisme des détails, toutes choses qui ne seront jamais familières à Brizeux. Lisez au contraire les débuts du roman : on croirait entendre par instants une transposition en prose des plus belles pages de *Marie*. Comparez la scène si touchante du départ de Brizeux, qui commence par ces vers :

Je crois l'entendre encor, quand sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas... (3)

et celle où le jeune écrivain nous dépeint les derniers jours de son héroïne au foyer paternel, ses appréhensions, son effroi naïf en face de ce monde nouveau dans lequel elle va entrer : (4)

Près de commencer cette vie nouvelle, un trouble involontaire me saisit; la force me manque et je me sens prise de pitié pour

(1) L'ouvrage parut au mois de Novembre 1829 (*Bibliographie de la France* n° 49, p. 816), chez Mame et Delaunay-Vallée. Deux volumes in-8°, ensemble 48 feuilles. Imprimerie de la Chevardière.
(2) Lettre de E. Guyesse à M. Lacaussade. Inédite. 29 Mai 1858 (v. pièces justificatives).
(3) *Marie*. 1re Edit. *A ma Mère*, p. 58.
(4) *Mémoires de Mme de La Vallière*, Tome I, ch. IV, p. 52 et seq.

moi-même en voyant cette folle joie qui m'emportait alors. Je me demande ce qui serait advenu si jamais je n'étais sortie de la petite ville de Blois et de la terre de la Vallière. Hélas ! moins de grandeurs et moins d'abaissements ; peu de plaisirs éclatants et aussi peu de regrets, et à l'âge où me voici, si quelque ami ignoré comme moi me pressait de raconter ma vie, je n'aurais à me troubler devant aucun de mes souvenirs.

Il faut le dire pourtant : au milieu de cette joie naïve, de ces belles espérances qui m'éblouirent un moment, se glissa en même temps comme un instinct de frayeur dont je ne me rendais pas plus compte que de ma joie... J'eus Paris en horreur et les champs de la Touraine se parèrent tout à coup d'un charme inconcevable.

Enfin la veille de partir je sortis furtivement, et prenant mon frère par le bras, je montai avec lui vers le château ; je voulus voir encore tout ce que j'avais vu chaque jour de mon enfance, et dire à tout cela un dernier adieu... Nous traversions ensemble ces cours, ces jardins que l'herbe recouvrait déjà... Arrivée à la chambre où j'avais habité si longtemps, un serrement de cœur me saisit ; j'en sortis précipitamment, mais tandis que mon frère et le gardien s'éloignaient ; j'y rentrai tout aussitôt et en m'agenouillant sur le plancher, je le baignai de mes larmes.

Ce dernier soir fut encore bien triste dans notre maison : nous nous regardions tous silencieusement, sans rien trouver à nous dire, quoique chacun eût le cœur tout plein. Enfin neuf heures sonnaient quand il fallut s'aller reposer ; je me jetai aux pieds de mon oncle, le chanoine, et lui demandai sa bénédiction. Il posa ses mains sur ma tête, murmura quelques prières, puis me relevant pour m'embrasser : « Ma fille, dit-il, allons, consolez-vous et n'oubliez jamais que vous êtes chrétienne... »

De part et d'autre, c'est la même éloquence dans la la même simplicité, la même émotion, plus contenue dans le poëme, plus expansive dans le roman, la même profondeur d'accent, les mêmes larmes.

La disgrâce de M[lle] de La Vallière est racontée en quelques chapitres pieux et mélancoliques. Ce sont d'abord de simples pressentiments, puis cette révélation cruelle qu'une autre l'a supplantée dans l'affection du

roi. « Dans ce cœur que j'avais éprouvé si tendre, il n'y avait plus désormais que l'indifférence... (1) » — Puis des scènes de désespérante froideur suivies de prières, de retours vers Dieu et d'élévations à la saint Augustin :

Ah ! que ne m'avez-vous inspirée dès ce jour, mon Dieu, pauvre malheureuse, retirée dans votre miséricorde ! Mais alors, ô mon Dieu, je n'avais le cœur que brisé ; je ne l'avais pas repentant ; je pleurais sur mes ennuis, non sur mes fautes ;... j'accusais les hommes, je ne songeais pas à vous. Hélas ! je vous rends grâce. Avant de jouir des grâces du repentir, il fallait épuiser toutes les amertumes de la honte et du délaissement. C'est ainsi, ô mon Dieu, qu'en passant par tant de larmes, je pouvais m'épurer et parvenir à vos autels même, indigne d'y être offerte... (2)

La fin du roman est écourtée, d'une paix sereine comme la dernière vie de celle que Brizeux compare « à la fleur des champs qui fleurit le matin et qui sèche le soir (3). »

Sœur Louise de la Miséricorde cède la plume au Maréchal de Bellefond ou à sa sœur, la Mère de Bellefond, supérieure des Carmélites de la rue Saint-Georges, qui racontent ses austérités et sa mort.

Ainsi, dès ses premiers pas, Brizeux affirme la caractéristique de son goût : autour de lui, on cherchait des héros gigantesques et prodigieux, il choisit une victime simple et douce, sans orgueil dans la fortune, résignée dans le malheur ; on faisait bon marché de la grâce et de la mesure ; comme les sorcières de Macbeth dansant en rond sur la bruyère de Dunsimane, les romantiques n'étaient pas loin de chanter : le beau est horrible, l'horrible est beau ! Brizeux au contraire restait fidèle à l'idéal pur, au naturel, à la parfaite sobriété.

(1) Tome II, ch. XIII, p. 159.
(2) *Ibidem*, p. 163.
(3) *Ibidem*, ch. XXIV, p. 302.

*
* *

En 1829, Brizeux obtient accès auprès du grand poète que préférait son âme et à qui il pouvait dire, en un aveu troublé *(con vergognosa fronte)* le mot que Dante adresse à l'ombre de Virgile : « Tu seras mon maître et mon guide. » Ce maître, ce guide préféré fut Alfred de Vigny. Deux articles, que publia Brizeux dans le *Mercure du XIXe siècle,* à propos d'*Hélène* et d'*Eloa*, furent l'occasion des premières intimités (1). Ces pages de jeunesse ne sont pas à dédaigner ; elles nous mettent en présence d'un homme amoureux des idées générales, capable d'analyse, se plaisant dans les synthèses, esprit vigoureux, nourri de réflexion, recherchant les sommets supérieurs des choses pour voir de haut et juger d'après les principes.

Le jeune critique indiquait d'abord la place exacte de De Vigny dans l'école romantique : « Peut-être, disait-il, sa renommée n'a-t-elle pas reçu cette consécration populaire qu'il semblait autrefois de bon ton de dédaigner et que ses rivaux de gloire affectent aujourd'hui ; peut-être A. de Vigny n'y atteindra-t-il jamais. Mais si nous préjugeons bien du caractère du poète par celui de ses œuvres, là n'est point son ambition. Que du reste il se console ! Il en est de ses vers comme de ces images antiques qui, retirées au fond du sanctuaire, étaient voilées à la foule, mais faisaient la contemplation et les délices des initiés. »

Après ce début flatteur, Brizeux se permettait quelques reproches adoucis dont l'idée se retrouvera plus tard dans une pièce adressée à X. Marmier, *les*

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, p. 358.

Fleurs sombres (1) : « Bien qu'à l'exemple de la jeune école, A. de Vigny avait mis quelque prétention à cette mélancolie rêveuse, à cette poésie intérieure qui nous est venue du Nord, la trempe tout expansive de son esprit donnait un continuel démenti à cette affectation dont au surplus la mode a fait justice. » Il vantait ensuite « le vêtement de grâce », la « suavité transparente des teintes », dans les vers d'A. de Vigny. — Et l'article se terminait par un éloge délicat qui était presque une amende honorable pour les restrictions du début : « Ce vague dont les poètes enveloppent leurs paroles et leurs pensées, ce demi-jour mystérieux dans lequel ils laissent une partie d'eux-mêmes, est peut-être le plus grand charme du genre comme il en est une nécessité. Le poète, quand il prend sa lyre, obéit sans doute à une impulsion irrésistible, mais il en est de tous les sentiments comme de l'amour, ils ont tous leur pudeur. On craint de savoir trop bien lire dans son âme ou de montrer aux autres tout ce qu'on y a vu. La douleur surtout, qui est une faiblesse, doit éviter les regards » (2).

Ces premières pages n'avaient point épuisé les sympathiques admirations de Brizeux. Le mois suivant, il revient à la charge avec un nouvel article qui n'est pas un panégyrique à outrance, mais dans lequel les critiques de détail se perdent dans une note générale de louange discrète qui devait plaire au poète d'*Eloa*. Brizeux débute par des considérations très élevées sur le romantisme; il constate avec douleur que la diminution des croyances est en raison directe du progrès de la civilisation :

Ceci, pour être un lieu commun, n'en est pas moins déplorable, que tant de bien-être matériel et de perfectionnements amenés

(1) *La fleur d'or*. Livre v. A Rome. *Les fleurs sombres*, p. 96. Édit. Lemerre.
(2) *Mercure du XIXe siècle*, 1829. Tome xxv, p. 178 et seq....

par la civilisation doivent être achetés au prix de ces jouissances naïves et idéales qui suffisent aux premières années d'un peuple et compensent pour lui tout le reste. Car croyances, poésie, religion, tout ce qui a été donné à l'homme pour enchanter sa vie ou pour le consoler, va devenir l'objet de son examen et presque de sa risée. On dirait d'un réformateur sacrilège qui s'en va par le temple, soulevant tous les voiles, brisant toutes les statues, mettant à nu tous les autels ; heureux seulement lorsque, à la place de ces images qui servaient d'intermédiaires avec le ciel, de ces pompes du culte qui parlaient à la foule, il n'aura laissé qu'une prière sans liens et une prédication qui ne touche pas.....

Or le romantisme n'est, à son avis, qu'une renaissance de l'idée religieuse en poésie. « C'est de 1815, ajoute-t-il, que date la gloire de Châteaubriand comme chef d'école et pour nous aussi la poésie religieuse. Loin de nous de récuser *Polyeucte*, les cantiques de Rousseau ou même de sublimes passages de Voltaire, mais il est visible que chez Racine le sentiment religieux est purement judaïque, que chez les autres, c'est la raison philosophique qui domine. »

Pour lui, *Eloa* est un poème religieux, une épopée « qui se consomme dans le Ciel et qui doit être vue sous le jour qui lui est propre. » Ses qualités, au point de vue littéraire, sont « une simplicité exquise, une élégance douce et tranquille, un mouvement sans turbulence, mais plein de vie, cet accord mélodieux de l'ensemble, cette grâce, cette jeunesse, enfin tout ce qui se révélerait dans une statue de Phidias, inondée de la lumière de l'Attique. »

Il termine par une légère critique, au nom de la sobriété, de la mesure en toutes choses dont il sera bientôt, dont il est déjà le défenseur :

Parmi ces régions éthérées où l'auteur nous transporte et dont jamais il ne s'est permis de descendre, il lui a fallu en quelque sorte un langage nouveau, un langage qui ne fût pas de la terre

pour rendre les merveilles qui passaient déjà devant ses yeux, et l'on peut dire que nul livre n'a déployé encore un langage plus éblouissant. Mais à la fin ces parfums vous enivrent, ces harmonies célestes vous étourdissent, ces images d'or, d'opale, d'émeraude vous donnent des vertiges : c'est enfin trop de luxe, trop de richesses ; mais si c'est le défaut de M. de Vigny, qu'il s'applaudisse ! il n'aura pas d'imitateurs (1).

A. Bx.

Ces articles, où l'admiration sincère s'alliait à une certaine franchise d'appréciation, n'étaient point pour déplaire au poète qui, cette année-là même, écrivait dans son Journal : « Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense, j'écris seul, indépendant » (2). Il accueille donc le jeune Breton dans le sanctuaire où il élabore sa poésie d'archange, toute parfumée d'encens, et il l'initie aux plus suaves délicatesses de l'art nouveau. Brizeux sera désormais le compagnon de gloire de l'auteur d'*Eloa* et son soutien dans les heures de noire mélancolie. Le 24 octobre 1829, A. de Vigny livre aux orages du parterre une traduction en vers d'*Othello*. Pour la première fois, on allait voir sur la scène française, au lieu du Shakespeare traduit par Letourneur ou émondé par Ducis, le grand Shakespeare dans la sincérité de son mâle et vigoureux génie. Mais c'était une entreprise hardie : au Théâtre-Français, où jusqu'alors avaient régné sans partage les héroïnes classiques de Racine et de Voltaire, introduire tout à coup un Othello bizarrement costumé, une Desdemona parlant le langage familier du drame shakespearien, en un moment où la trêve d'un ministère modéré confinait toute polémique dans le champ des lettres, il n'en fallait pas moins pour provoquer une de ces journées tapageuses par lesquelles « le public parisien s'exerçait

(1) *Mercure du XIXe siècle*, 1829. Tome xxv, p. 304 à 311.
(2) A. de Vigny, *Journal d'un poète*, 1829, p. 38.

aux autres journées qui suivirent de près » (1). Le poète avait donc besoin de recruter des jeunes gens, une sorte de garde d'honneur pour cette soirée, qui soulevait à l'avance tant d'animosités. Il s'adressa à Brizeux et celui-ci, heureux et fier du rôle qu'on lui donnait, répondit par cette lettre :

11 octobre 1829.

Je vous prie de croire, Monsieur, que tout ami que je suis de Skakespeare, c'est pour vous surtout que j'aimerai à combattre. Et puis, vous le savez, la gloire des morts toute grande qu'elle soit est celle qu'on envie le moins. Ce triste bonheur, vous en jouirez un jour. Voici la liste des nouveaux conjurés comme vous les appelez ; je les crois bien dévoués et vous réponds de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement leur sera facile. *Othello* a tué d'avance tous les adversaires. Cette affection que vous avez bien voulu remarquer, je ne la récuse pas ; elle avait commencé lorsque je ne connaissais de vous que vos œuvres et déjà je m'en parais devant mes amis ; aujourd'hui, je la cache ; j'en serais trop fier.

Veuillez ici m'en permettre l'assurance,

Rue Vaugirard, 52. A. Brizeux (2)

Brizeux assista donc à cette bataille d'*Othello*, à la tête d'une petite escouade dont le commandement lui était confié. Nul doute qu'il y fit bravement son devoir et qu'en cette soirée du 24 octobre, par amitié pour De Vigny, autant sinon plus que par enthousiasme pour Skakespeare, il couvrit de ses applaudissements les protestations indignés des vieux habitués de la rue Richelieu.

Dès ce moment, Brizeux a donc choisi ses amis : « tandis que la jeune France de Th. Gautier et de Petrus Borel menait sa farandole au bruit du tambourin

(1) A. de Vigny. *Othello*. Avant-propos de l'édition de 1839. — *Théâtre complet*, p. 259.
(2) Lettre inédite de Brizeux à A. de Vigny. — Communiquée par M. Lacaussade.

dont le grand Victor battait la caisse, » il va d'instinct vers les poètes et les artistes qui correspondent à son idéal, avec lesquels il pourra vivre en communauté de vues sans abdiquer l'indépendance de son inspiration personnelle. Ils s'appellent De Vigny, Berlioz, Gustave Planche et Barbier. Ce dernier vécut fort avant dans son intimité : « Nous nous étions liés, Brizeux et moi, par similitude de jeunesse et de goûts littéraires, écrit-il ; je l'avais connu en 1828, chez le peintre Ziegler, dans l'atelier de qui il venait souvent s'asseoir et causer d'art. Il faisait alors son droit ainsi que moi ; mais comme moi la Muse l'attrayait bien plus que la sévère Thémis. Quelques vers récités par l'un et par l'autre un jour d'épanchement firent de nous deux amis... » (1) Entre Brizeux et A. Barbier, il se forma ce jour-là une de ces liaisons si rares entre les gens de lettres et que rien ne put jamais entamer : « Il n'y a jamais eu ombre de désaffection entre nous » (2) écrira plus tard l'auteur de *Iambes*. Heureuses de telles amitiés quand elles sont fécondes et que l'inévitable misère humaine ne force pas d'écrire sur leurs cendres refroidies le mot du poète : *Rara concordia fratrum !*

(1) Lettre à M. Lacaussade. *Revue Contemporaine*, octobre 1858, p. 536.

(2) *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines*, p. 234. — Le cœur valait mieux que la mémoire chez A. Barbier. Dans le même chapitre, il fait mourir Brizeux en 1863. Dieu sait cependant si la date du 3 mai 1858 devait être fixée dans l'âme de Barbier.

CHAPITRE IV

MARIE

Nouvelles relations de Brizeux: Les Bertin. — La crise religieuse: influence de Cousin et du Globe.—*Collaboration de Brizeux au* Globe. — *La Révolution de 1830: comment Brizeux l'accueillit.* — MARIE. — *Raisons de son succès. — Son influence.*

Un artiste de la Bretagne, Th. Busnel, a exprimé la tristesse et l'amère solitude du *Breton à Paris:* dans une mansarde nue et désolée, sur une pauvre chaise de paille, un jeune homme est assis; près de lui, une malle vide et des vêtements étalés; c'est le costume traditionnel qu'il a dépouillé pour celui de la grande ville. Il est là pensif, rêveur, accablé, pendant qu'au-dessus de sa tête passent en une souriante vision la lande, la maison, la famille laissées là-bas. Au bas de ce tableau, le peintre a gravé les deux vers si connus de notre poète:

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis. (1)

(1) Gravure éditée chez Cailhère (Rennes).

Brizeux avait passé par ces jours d'isolement et de poignante mélancolie; durant ses études de droit et ses premières tentatives littéraires, il avait eu ses heures de découragement, de nostalgie; pas un mot n'en transpire dans sa correspondance, mais elles ont laissé des traces évidentes dans maintes pages du poème de *Marie*.

Aujourd'hui le voilà lancé dans le monde des arts, de la littérature et de la philosophie; toutes les portes s'ouvrent devant lui comme par enchantement, on l'encense, on le patronne; il est déjà presque célèbre. Ceux qui l'ont connu alors nous le représentent « capricant et sauvage, mais d'une sauvagerie intermittente (1), modeste, réservé, élégant de manières et d'esprit, préoccupé d'art et de philosophie platonicienne, goûtant Ballanche, admirant à l'écart G. Farcy « ce cœur tendre attentif à cacher son or pur. » (2)

Les Bertin du *Journal des Débats* étaient alors deux puissances occultes. Ils gardaient la porte de la gloire et de l'opinion; on ne passait pas sans eux (3). Ils furent cléments pour le jeune poète. Un de leurs neveux, riche et dilettante, homme d'esprit et de *fashion*, recevait à ses dîners du Jeudi un groupe des principaux romantiques. C'était une façon de Mécène bourgeois, se piquant de vers et de musique et se plaisant aux belles discussions. Brizeux est admis dans ce cercle d'intimes où l'on voyait fraterniser les caractères et les talents les plus opposés, E. Delacroix, Berlioz, Musset, les deux Deschamps, à côté de Léon de Wailly, un fervent de Shakespaere, mais le calme fait homme, juste le contraire de la fougue et de

(1) De Lagenevais (pseudonyme de Blaze de Bury). *Revue des Deux-Mondes, 15 Décembre 1880, p. 915.*

(2) A. Lacaussade. *Revue Contemporaine, Octobre 1858*, p. 532.

(3) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, Tome III, p. 36.

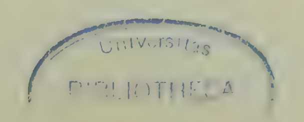
l'intempérance romantiques. De cette table bruyante, il n'y avait qu'un pas aux bureaux et à la rédaction des *Débats;* Brizeux ne le franchira que plus tard (1).

Au point de vue moral, cette période de 1828 à 1830 est très importante dans la vie de Brizeux : elle est une fin et un commencement, la fin de la religion naïve et heureuse, le commencement d'un scepticisme douloureux. A quel moment précis se consomma le divorce? il est impossible de le dire. La correspondance de Brizeux est muette sur ce point délicat et nous devons nous contenter des indications assez vagues fournies par le poème de *Marie*.

Dans cette existence que le doute a troublée, il y a une page immaculée dont rien n'égale le virginal éclat. Elle raconte les joies d'une enfance pieuse, les effusions d'une âme croyante et aimante, la fraîcheur d'une aurore inondée du soleil divin. Peut-être aussi au regard du psychologue révélerait-elle les premiers germes de mort : la foi chez lui est poétique, sentimentale ; elle est inséparable des grands spectacles religieux, des émotions simples, des voluptés de la conscience qui se traduisent par des larmes; et comme l'heure doit venir où les fibres du cœur ne vibrent plus aussi facilement, on peut prédire que cette sorte de déséquilibre moral aura dans la vie de fatales conséquences.

De ces jours de ferveur, oh! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
L'orgue divin résonne en mon âme, et ma voix
Retrouve vers le ciel ses accents d'autrefois.
Jours aimés! jours éteints! comme un jeune lévite,
J'ai porté l'aube blanche et l'étole bénite,
Chanté l'hymne latin dans le chœur, et le soir
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.

(1) H. Blaze. — *Revue des Deux Mondes*. — 15 octobre 1882, p. 725.



Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles...
Les voix montaient, montaient; moi penché sur ma stalle,
Je subissais de Dieu la présence fatale,
J'avais froid; de longs pleurs ruisselaient de mes yeux,
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par la main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'Immensité! (1)

Ce tableau fait de souvenirs et d'impressions lointaines n'est-il pas ravissant? Il y a là comme une esquisse moderne des scènes bibliques familières au pinceau de Racine : ce jeune Breton qui pleure et qui prie est un enfant détaché des chœurs d'Esther ou d'Athalie. Mais ne le faites point sortir du temple où il grandit, car il en mourrait. Si vous voulez, c'est une plante de serre chaude qui a besoin du demi-jour et de la tiède atmosphère. N'y touchez point! ne l'exposez pas au grand air! Épargnez-lui le souffle glacé de l'hiver ou les rayons trop ardents de l'été; laissez-la dans son air natal, sinon elle s'étiolera bientôt... Le milieu d'où elle ne pouvait s'exiler impunément cette sensitive délicate, le temple dont Éliacin ne devait point franchir les portes, c'est la Bretagne. Son âme naturellement chrétienne, mais avide en toutes choses de rêve et de poésie, eût trouvé là son développement normal, dans ce mysticisme dont la foi bretonne est si profondément imprégnée. Il lui fallait à cet être d'imagination le spectacle des foules émues qui suivent en priant le chemin des Pardons ; il lui fallait la naïve chanson des

(1) *Marie.* — 1re Edition, p. 51.

légendes de l'Armorique; il lui fallait enfin, pour le conduire, la voix et la main de ces pasteurs parmi lesquels il avait trouvé autrefois un maître si tendre et si bien fait pour lui. « Le Breton est difficilement transplantable, » écrit M. Renan (1); Brizeux devait bientôt l'éprouver.

Il est probable que la première vie libre de Paris avait déjà fait de larges brèches dans le *Credo* de Brizeux; l'enseignement de la Sorbonne acheva le reste. Au mois d'avril 1828, M. de Martignac rendit M. Cousin à la Sorbonne, aux applaudissements de la jeunesse et de l'opinion libérale. Auguste Brizeux fut des plus assidus autour de cette chaire où l'éclectisme venait de monter (2). Rechercher et discerner le vrai dans les différents systèmes, n'en proscrire aucun dans son ensemble, mais sous prétexte qu'une parcelle de vérité est toujours contenue dans l'erreur, s'appliquer à la mettre en lumière, à la dégager des ombres qui l'obscurcissent, enfin rassembler en un seul foyer tous les rayons dispersés de la pensée humaine, telle était la philosophie nouvelle que M. Cousin rapportait des écoles d'Allemagne. Que devenait le dogme chrétien dans ce Pandœmonium largement ouvert à toutes les doctrines? Un fruit spontané des imaginations primitives, un mysticisme vénérable auquel le professeur accordait une place choisie, dont il empruntait même le langage et les symboles, quitte à n'y voir en dernière analyse qu'une forme transitoire et imparfaite du sentiment religieux.

Et après avoir ainsi sonné le glas des erreurs mortes, le prophète avait comme un éblouissement de l'aube

(1) E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — *Revue des Deux Mondes,* 1880, p. 85.

(2) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux.* — Edit. Lemerre, p. 26.

future où le culte de la raison pure remplacerait tous les cultes anciens. « Ses yeux noirs pétillaient d'éclairs; ses traits, ses bras, son corps, tout parlait. Son discours étudié prenait l'accent d'une improvisation sublime; la philosophie l'illuminait. A ses gestes multipliés, à ses changements de physionomie, aux inflexions de sa voix, il semblait qu'il voulût sortir de lui-même. Dardées par ce visage net et par cette bouche expressive, les pensées prenaient un corps, devenaient visibles, pénétraient dans l'auditoire, le domptaient, le possédaient, le livraient aux coups de théâtre, aux effets de style, aux mouvements de passion, aux surprises de méthode... Un vieux magistrat de province, sceptique, indifférent et qui donnerait pour une poularde le fini, l'infini et leurs rapports, avouait que tout le monde était sous le charme. « Quand ce diable d'homme disait: « Voyez-vous? » quoique ce fût, on croyait voir » (1).

Et maintenant apercevez-vous Brizeux au pied de cette chaire, en face de cet homme? Ces transports, ces effusions lyriques, ces poses fatidiques, ces périodes cadencées où les abstractions elles-mêmes prennent une forme, ces hommages enfin décernés de temps en temps à la vieille religion, en faut-il davantage pour donner le vertige à cette âme crédule et calmer au besoin les scrupules de sa conscience effrayée? Comme Edgar Quinet et tant d'autres, « jamais il n'a joui d'une pareille éloquence » (2); il est là hypnotisé par ce magnétiseur, le regard perdu dans son regard, s'enivrant de paroles et battant des mains aux tirades sublimes sur la raison, la liberté et les droits imprescriptibles des sociétés humaines. Jusque là, il n'avait

(1) H. Taine, *Les Philosophes classiques contemporains*, p. 204.

(2) Ed. Quinet. — Cité par Mgr Baunard : *Le Doute et ses victime au XIXe siècle. — Cousin*, p. 199.

été qu'un enfant, combinant des phrases et balbutiant des mots; maintenant, il est un homme :

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée,
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée;
Par delà le réel s'élance et cherche à voir,
Et de rien ne s'effraie et sait tout concevoir. (1)

N'est-ce pas la traduction en vers d'une leçon de la Sorbonne? Cet « orgueil de la pensée », à une autre page de *Marie,* s'appelle de son vrai nom, c'est le *Doute,* et les traits sous lesquels le poète nous le décrit rappellent à s'y méprendre ceux de M. Cousin lui-même, le fascinateur aux douceurs infinies, légèrement calines, auxquelles se laissait prendre Edgar Quinet; le rhéteur aux émotions factices, le protée ondoyant et divers qui en une leçon faisait défiler sous le regard de son auditeur, la science et l'humanité, Dieu et le monde, la gloire et la vertu; l'éclectique « mélangeant le bien et le mal par moitié »; le philosophe platonicien qui disait revenir de quelque long voyage » et apportant d'outre-Rhin ce qu'il eût appelé volontiers comme le sage de Sunuim « la science blanchie par les années » (2).

Il est regrettable que Brizeux ne nous ait point raconté le douloureux sacrifice qui dut se consommer en son âme, sous l'influence de M. Cousin; ces confidences seraient certainement un beau chapitre intérieur, pareil au touchant monologue de Jouffroy au moment où celui-ci s'aperçut que le doute n'avait rien laissé debout du frêle édifice, au sein duquel sa jeunesse s'était abritée. Nous pouvons au moins en contempler les ruines. Le poète chante Jésus « son ancien Dieu », mais il voile la divine figure; est-ce d'un Dieu? n'est-ce pas plutôt d'un homme qu'il parle ainsi?...

(1) *Marie,* 1re édition. Fragment, p. 90.
(2) *Marie,* 1re édition. *Le Doute,* p. 153.

Jésus fut mon ami, mon ami le plus doux,
Mais sous la nuit des temps l'image s'est voilée
Autrefois, je l'ai vu venir de Galilée,
Ses cheveux sur son front tombant avec candeur,
Dans la force de l'âge et toute sa splendeur.
Calme et majestueux, sa longue robe blanche
Négligemment liée à son cou qui se penche,
Tombait jusqu'à ses pieds et les plis grâcieux
Dans le goût d'Orient revenaient sur ses yeux...
Philosophe Essénien, amoureux des symboles
De sa bouche abondaient de longues paraboles,
Des mots mystérieux sous lesquels il couvrait
Sa doctrine puisée au lac de Nazareth...
Et ses moindres discours étaient autant d'oracles,
Et tout Jérusalem répétait ses miracles,
Démons chassés, amis rappelés du trépas; —
Les sages écoutaient, mais ils ne croyaient pas.
Nous, qu'écouter et croire? Homme ou Christ, ah! qu'importe!
Nul n'apporta jamais nourriture plus forte... (1)

La thèse rationaliste se développe en une longue tirade : Jésus est placé au suprême sommet de l'humanité; il est la sagesse, l'apôtre de l'amour, le roi de l'histoire, mais il n'a plus d'autre culte que celui du souvenir. C'est le plus beau et le meilleur des enfants des hommes, mais ce n'est qu'un homme. L'évangile de M. Cousin est tout entier dans cette profession de foi.

*
* *

La lecture du *Globe* acheva de rallier Brizeux à la philosophie éclectique. C'est dans les bureaux de ce journal que se réfugiaient les proscrits de l'Université, comme Th. Jouffroy et Dubois, les jeunes doctrinaires, la fleur des salons, dont le chef de file était M. de Rémusat et deux méridionaux voués aux idées libé-

(1) *Marie*, 1re édition. *Jésus*, p. 205 et seq.

rales, Thiers et Mignet. En philosophie, le *Globe* tenait pour M. Cousin. L'année même de l'arrivée de Brizeux à Paris, les premiers numéros de ce journal agitaient le monde littéraire et ses articles, où toutes les questions d'art étaient traitées avec autant d'indépendance que de talent, avaient été pour lui une véritable révélation. « Cette élévation de vues unie à la justesse, tant d'audace et de mesure, une liberté si fervente, un spiritualisme si pur, toutes ces choses le ravirent (1). »

La politique était d'abord absente des colonnes du *Globe,* mais vers la fin de 1829, un vif sentiment révolutionnaire et girondin y perce en toute occasion. Le ministère y est attaqué avec une hardiesse et une fermeté de ton qu'aucun organe de l'opposition n'a surpassées (2). M. de Rémusat écrit à lui seul presque les deux tiers du journal ; sa plume alerte court à la bataille et chaque jour, sans repos ni trêve, c'est un nouvel assaut, une nouvelle charge à fond de train contre un gouvernement qui n'a plus d'autre issue que le coup d'état. Pendant ce temps-là, Brizeux ne descend point de la région idéale où il a fixé son séjour ; il a juré de fermer son âme à toute haine,

> De n'aimer ici-bas que les plus douces choses,
> De se nourrir du beau, comme du suc des roses
> L'abeille se nourrit... (3)

et il demeure fidèle à son serment. Le 5 juillet 1830, à la veille de la grande mêlée, il donne dans le *Globe* un article très remarquable sur le portrait d'A. Chénier, par le peintre Suvée (4).

(1) Saint-René Taillandier. Notice sur Brizeux. Préface des œuvres, p. 26.

(2) A. Hatin, *Histoire de la presse,* Tome VIII, p. 505.

(3) Marie, 1re édition, *L'apprentissage*, p. 68.

(4) C'est ce portrait qui est reproduit en tête de l'*Édition critique des œuvres de A. Chénier*, par Becq de Fouquières.

Il est allé chez M. de Cailleux, secrétaire général du Musée, dans l'espoir d'admirer le portrait d'un poète qu'il aime, il y est allé avec cette idée préconçue que le visage doit être le reflet du talent :

Est-ce qu'avec un tact un peu exercé, un instinct de divination un peu vif, il n'est pas mille analogies à saisir entre le physique et le moral, entre l'âme et le corps ?... Qui, ayant vu les larmes de Raphaël ne donnerait à celui qui les créa le même caractère de beauté virginale et sereine, ou sur quelques vers intimes de Virgile, ne devinerait le poète triste et insouciant qui laissait traîner sa robe et négligeait ses cheveux ! Tant, nous aimons à le croire, tout se répond et s'enchaîne ! tant une belle et complète nature est sympathique et harmonieuse dans toutes ses parties !

C'est, préoccupé de ces pensées, qu'il y a peu de jours nous allions visiter un portrait d'A. Chénier... Cette fois, disions-nous, l'harmonie sera parfaite, un doux et sublime accord, le beau moral rendu sensible par le beau physique et celui-ci à son tour vivifié, épuré par le beau moral ; et ainsi tout en marchant nous achevions notre image et au bas nous écrivions ce vers où Chénier semble avoir résumé tout le génie antique et le sien :

Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !

..... Hélas ! ce n'est point là le chantre d'Homère et d'Aorystis ! Il n'est point là tel qu'il nous avait apparu au milieu des images éblouissantes et des notes sonores de ses vers, avec ses formes jeunes, élégantes, toutes grecques ! mais des cheveux pauvres et rares, un visage presque rond, une narine mal dessinée. C'est vraiment, comme on dit aujourd'hui, un désappointement complet.

Et pourtant, chose bizarre ! on ne saurait non plus s'en détacher si vite : il faut étudier, contempler, que dirais-je ? peu à peu adopter, admirer, aimer enfin ce portrait. C'est qu'en effet il est bien ce qu'il doit être, c'est que cette mystérieuse analogie dont nous avons parlé insensiblement se découvre et nous attire, c'est que voilà bien le chantre d'Homère et du jeune malade, l'âcre auteur des *Iambes*...

... Que si ce beau pur et parfait, tout brillant dans les œuvres de Chénier ne s'est pas reflété sur sa personne, comme du

moins son caractère, ses passions, son humeur bonne et aimable, mais ses chagrins surtout y ont laissé leur empreinte ! Il en était de Chénier comme de tous les poètes : avec un esprit gai et ouvert à jouir, il avait une âme triste. Bien des causes, outre celle d'une nature tendre telle qu'était la sienne, le jetaient dans ces tristesses. D'abord sa santé qui, débile, chancelante, contrariait sans cesse ses plaisirs, ses douces et chères études, le forçait à des voyages continuels. Puis une médiocre fortune et la dépendance qui la suit, la dépendance si gênante pour tous, plus encore pour ces imaginations de poètes, nonchalantes et farouches. Chénier consuma ainsi sa jeunesse, pauvre, du moins gêné et souffrant, n'ayant pour se consoler que les fraîches et fécondes illusions de son esprit, une innocente candeur que rien ne pouvait ternir et ce pur amour des beaux comme des seuls vrais poètes et dont la paisible contemplation le ravissait par instant à ses souffrances.

On ne saurait dire combien on est ému à voir cette fatigue prématurée et l'abattement mortel qui déjà pèse sur ce malheureux jeune homme, ce front chauve et dégarni, cette ride profonde entre les deux sourcils et l'effrayant amaigrissement de ces tempes. Nous rappelons encore ceci que ce portrait fut fait à Saint-Lazare, Chénier prévoyant son sort, s'étonnant de l'oubli de ses amis, lui qui n'avait vécu que pour eux ; Chénier sous les verroux, rêvant toujours la belle liberté, s'armant pour la venger du fiel et de l'horreur, *ces dieux de sa vie*, et enfin devant la justice et la vérité se rendant à lui-même ce dernier et magnifique témoignage :

Toi, vertu, pleure si je meurs !

C'est alors, on n'en saurait douter, c'est au moment où ce vers tombe de la bouche de Chénier que le peintre a dû le saisir ; la morne et profonde douleur, le découragement d'une belle âme qui vient à douter de la vertu, le poète plein d'avenir qui s'attendrit et pleure snr lui-même, tout y est, tout y est vivant et de la plus déchirante vérité : une pose triste et négligée, ce dos qui s'affaisse, cette poitrine épuisée et qui rentre, cette lèvre inférieure qui dominant l'autre révèle si bien une douleur près de s'échapper et ces yeux tirés, fatigués, battus, ces yeux rouges et brillants et qui disent qu'ils ont pleuré ! — Ah ! vraiment soi-même on se laisserait attendrir à parler d'A. Chénier et volontiers comme un poète de nos jours, au souvenir d'un si admirable

génie, d'une âme si tendre et si inutilement dévouée, on voudrait éloigner ces bourreaux et pleurer *sur ce jeune ami que l'on n'a point connu* (1).

A. Brizeux.

Il y avait sans doute matière à discussion dans ces brevets de candeur et de vertu que le jeune écrivain accorde généreusement à A. Chénier, mais au point de vue littéraire, une telle page est un modèle de critique d'art. Les réflexions philosophiques du début, ces rapports cherchés entre la physionomie d'un poète et son œuvre elle-même, ces préoccupations d'harmonie universelle sont du Brizeux tout pur. On sent à travers cette prose émue et imagée un grand poète près d'éclore.

Cependant l'orage approchait ; il était dans l'air. Le 26 juillet, le *Moniteur* publie les fameuses *Ordonnances* qui sont bien l'acte le plus foudroyant qui ait jamais été tenté contre la liberté de la presse et qui n'allaient à rien moins qu'à supprimer le régime représentatif. « Le crime est consommé !... » s'écrie *Le Globe* (2) ; les journalistes se réunissent dans les bureaux du *National*, rédigent une protestation collective qui est répandue à profusion, malgré les efforts de la police, dans tous les quartiers de Paris. Et la bataille s'engage dans les rues... — Brizeux a des amis dans les deux camps : A. de Vigny espère un retour offensif de Charles X : « Si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux ! (3) » d'un autre côté, Rolle et Busoni signent la protestation des journalistes (4) ; G. Farcy écrit en tête de son journal l'épitaphe des compagnons de Léonidas, fait

(1) *Le Globe*, 5 juillet 1830.
(2) *Le Globe*, 27 juillet 1830. Tout ce numéro est de M. de Rémusat. (A. Hatin, *loc. citat.*, p. 507).
(3) A. de Vigny, *Journal d'un poète*, 29 juillet 1830, p. 47.
(4) Hatin, *Histoire de la Presse*, VIII, p. 540.

ses adieux aux collaborateurs du *Globe*, se porte vers le Louvre, du côté du Carrousel où il est frappé d'une balle en pleine poitrine. Brizeux n'y tient plus ; il prend un fusil ; accompagné de son ami le peintre Tony Johannot il se mêle aux troupes libérales et va jusqu'à Rambouillet (1)...

Quand le calme fut rétabli, la poésie se montra empressée de chanter la grandeur des événements. « Ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix », écrivait Sainte-Beuve dans *le Globe* (2). Et de fait Victor Hugo qui en a fini « avec sa lune de miel royaliste (3) » écrit son *Ode à la Jeune France ;* A. Barbier brandit dans la *Curée* le fouet de la satire contre ceux qui montent à l'assaut des places. Brizeux ne restera pas en arrière de ses amis : il félicite Barbier de ses Iambes dans un quatrain inédit que nous avons retrouvé :

Glorieuse journée et lendemain vénal
Ont trouvé leur poète : ô chant sorti de l'âme,
Curée, hymne à deux voix qui célèbre et diffame
Comme Pindare et Juvénal !

A. Brizeux (4).

Sur le cercueil sanglant de G. Farcy, comme une palme de martyre, il dépose quelques strophes émues :

Que dire ? le linceul aujourd'hui te recouvre,
Et, j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre ;
Dors en paix, pauvre cœur, dors, car tu fus pleuré,
Par un ami bien vrai de toi même ignoré (5).

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels*... etc, p. 236.

(2) « L'article du *Globe* sur Hugo est de moi. Je revendiquai le poste au nom du régime qui s'inaugurait, au nom de la France nouvelle. Je le *déroyalisai.* » (*Ma biographie. Nouveaux lundis,* xiii, p. 10.)

(3) Lettre de Victor Hugo à Ad. de Saint-Valry. (Cf. Ed. Biré, *Victor Hugo après 1830,* p. 2).

(4) Communiqué par M. Lacaussade.

(5) *Marie.* — 1re édition. — A Georges Farcy, p. 208.

Devant les ruines accumulées il songe à l'édifice qui doit en sortir : des autels renversés, il élève un temple à la Pitié (1); il rêve de République athénienne, de Panthéon ouvert aux Muses, de Panthéon ouvert à tous les dieux; il se façonne une chimère de cité où le statuaire, le poète, le rude ouvrier de la matière se donneront la main, travaillant de concert sous la garde de la Liberté; et il s'écrie sur un mode auquel les binious de Bretagne ne semblaient point prédestinés :

Liberté, dans nos murs toujours la bienvenue,
Comme d'anciens amis nous t'avons reconnue,
Et nous baisions ta robe et tous, avec gaîté,
Nous suivions au combat ta sœur l'Égalité.
Oh! partout sur nos ponts, nos marchés, nos fontaines,
Nous inscrirons le nom de la fille d'Athènes!... (2)

Brizeux faisait donc sa partie dans le chœur qui célébrait « les trois glorieuses ». Mais ici encore et jusque dans la communauté des mêmes sentiments, il garde une note personnelle, une nuance de mesure qui n'appartient qu'à lui. Tous les poètes qui ont chanté 1830 ont unanimement salué la *canaille,* mais crûment, sans périphrase. Ainsi Nepomucène Lemercier exalte la *canaille héroïque,* A. Barbier, la *sainte canaille,* Boulay-Paty s'écrie dans un transport lyrique

Oh! les beaux ouvriers! oh! la noble canaille! (3)

Qu'on relise au contraire dans le poème de *Marie* les quelques pièces consacrées aux héros de Juillet, on n'y trouvera pas un vers qui ne soit digne du grand art. Le poète voit les choses par leur côté général et abstrait, et il les célèbre, sans souci de monter sa voix au mugissement de la clameur populaire, au diapason de l'émeute triomphante.

(1) *Marie*, 1re édit., p. 226.
(2) *Ibidem*, p. 112.
(3) E. Boulay-Paty, *Odes Nationales*, *La Révolution de 1830.*

*
* *

Après cette effervescence passagère, Brizeux se recueille. Pendant toute une année, son nom ne paraît plus dans les colonnes des journaux. Les rédacteurs du *Globe* émigrent en masse dans les fonctions publiques ou administratives, et cette feuille, la veille encore si pleine de vie, passe entre les mains des Saints-Simoniens qui en font l'organe de leur culte nouveau. Brizeux s'enferme seul avec la Muse, repassant les souvenirs d'autrefois, achevant dans le silence et la solitude le poème qu'il porte depuis longtemps dans son cœur et dont il lit de temps à autre à ses amis quelques fragments détachés.

L'heure, il est vrai, n'a rien d'engageant pour la poésie. Le plaisir et la politique absorbent à leur profit l'attention générale : « une danse de Saint-Guy semble s'être emparée de la population parisienne » (1), c'est le temps où « Milord l'Arsouille » passe en triomphateur sur les boulevards, acclamé par une tourbe de ruisseau. Les Révolutions ne se comptent plus ; *La Revue des Deux Mondes* intitule sa chronique politique : *Les Révolutions de la Quinzaine*, dont le premier article débute par ces lignes : « Chaque heure nouvelle enfante sa révolution. A présent la Révolution, c'est l'état naturel, c'est l'ordre » (2). Des groupes armés parcourent les rues de Paris, déracinant les jeunes arbres, chantant la *Marseillaise,* criant : A bas les ministres ! à bas Sébastiani ! secours à la Pologne ! L'abolition de l'hérédité de la pairie, une brochure politique de Châteaubriand, l'insurrection de Lyon, l'affaire des fusils Gisquet qui

(1) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, p. 40.
(2) *Revue des Deux Mondes,* 1831, p. 701.

font plus de bruit que ceux de Beaumarchais, enfin et surtout le grand procès du prince de Condé passionnent les esprits et les entraînent bien loin de toute préoccupation littéraire.

Cependant Brizeux comprend que son heure est venue et le 12 septembre 1831, au jour anniversaire de sa naissance, il publie le poème de *Marie*, sous le titre de roman. (1)

De qui était ce livre? Nul ne le savait que les amis intimes. A cette époque d'excentricités où les jeunes poètes auraient voulu marcher

Suivis de cent clairons sonnant des tintamares,

Brizeux gardait l'anonyme, comme quelqu'un qui veut passer dans la foule sans être aperçu. L'*Auteur de Marie,* pour le public non initié, ce fut le nom du poète et longtemps lui-même aima à s'en parer avec une sorte de coquetterie.

On peut dire sans exagération que ce petit livre fut un événement dans le monde littéraire, et d'emblée, d'un premier élan, Brizeux entra dans la gloire. Le public, saturé de mélodrames, repu de mauvais romans, enivré de toute sorte de littérature fermentée, avait besoin d'émotions fraîches et neuves. On en avait assez des luxueuses mollesses d'A. de Vigny, des audaces fringantes et sensuelles d'A. de Musset, des dénoûments ensanglantés des drames à la mode. C'était l'heure embrasée des splendeurs romantiques ; il fallait une oasis pour se reposer, avec des ombres douces, des brises humides, des sources limpides et pures. Et voici

(1) H. de La Villemarqué, *La Renaissance bretonne*, tome III. Epilogue, p. 3.

Marie, roman. Paris, Aug. Auffray, rue des Beaux-Arts, 6, 1832. — Malgré cette date de librairie, le poème parut en 1831.

Sainte-Beuve en parlait dans la *Revue des Deux Mondes* à la fin de cette année là.

que tout à coup quelque chose s'en venait de bien loin, une voix jeune et triste, une mélodie rustique comme celle des cornemuses bretonnes. On demeura sous le charme, et de toutes parts un concert d'éloges s'éleva vers le mystérieux inconnu. La *Revue des Deux Mondes* entonna la louange : « Il a paru un délicieux petit volume en vers intitulé *Marie ;* c'est une poésie simple et douce qui annonce dans le poète de bonnes études et de bonnes passions, deux choses bien rares de nos jours. » (1) La même livraison contient un article de Sainte-Beuve, où, sans vouloir établir un parallèle proprement dit entre les *Iambes* de Barbier et le livre de Brizeux, le critique confond cependant en un éloge commun « ces deux jeunes poètes si divers au premier abord, jumeaux dans leur apparition, unis d'ailleurs entre eux par une étroite amitié. » A travers le poème, il laisse entrevoir la figure du poète, « avec ses sauvageries bretonnes, sa pureté un peu farouche et son ombrageuse vigilance. » Il épuise enfin pour caractériser le charme spécial de *Marie* toutes les comparaisons que lui suggère sa science de l'antiquité : « En lisant ce livre tout virginal et filial, le *decor,* le *venustus*, le *simplex munditiis* des Anciens reviennent à la pensée pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les poètes du Musée et de l'Anthologie. Quelque chose de ce qu'on éprouve devant l'*Œdipe* d'Ingres ou à la lecture de l'*Antigone* de Ballanche, se retrouve ici, moins grave, moins direct et ménagé sous un adorable artifice. L'élégie du *Pont-Kerlô* me reporte involontairement à Moschus ; l'*Hymne de la Pitié* pourrait être un écho

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1831, p. 733. Revue. Chronique.

plaintif de Synésius... » (1) Pages fines et délicates où l'on devinait, non pas seulement la plume d'un homme de goût, mais la main et le cœur d'un ami. « La poésie m'a d'abord menée à vous, » (2) écrira plus tard Brizeux, au souvenir de ces largesses d'admiration et de sympathie ; c'est encore la poésie qui mettra un jour entre eux de légers nuages. *Genus irritabile vatum!*

Faut-il dire que *Marie* rencontra un accueil plus enthousiaste encore chez les compatriotes de Brizeux ? Un Breton que l'on a appelé « le dernier des bardes », H. de la Villemarqué était alors à Paris où il terminait ses études de droit : « Je me rappelle encore, écrit-il, l'impression que produisit sur moi ce volume quand il me tomba sous la main... je devinai d'où il venait au parfum qu'il exhalait de bruyères, de genêts et de landes fleuries. Je l'emportai, je m'enfermai avec lui, dans ma chambre d'étudiant, je me mis à le lire. Avec quels battements de cœur ! ceux-là peuvent le deviner qui aiment leur pays et qui en sont éloignés. Le mien m'apparaissait dans toute sa jeunesse ; je voyais les lieux où j'avais passé mon enfance, nos landes, nos vallons, nos étangs, nos bois, les rives de l'Ellé, de l'Isole, du Laïta. Les grands ombrages de la forêt de Carnoët m'enveloppaient de fraicheur ; j'entendais murmurer le vent dans les chênes, je respirais l'odeur résineuse des pins, l'odeur pénétrante des algues, je sentais la mer. Enivré, je me levai, je répétai à haute voix, en parcourant ma chambre :

Oh ! rendez-moi la mer et le bruit du rivage ! » (3)

De la Villemarqué, dans le feu de son enthousiasme,

(1) *Ibidem.* Première série. Second semestre. — *Revue poétique. Marie, Iambes*, p. 597.
(2) Lettre de Sainte-Beuve, 21 mars 1835, citée plus loin.
(3) H. de la Villemarqué, *La Renaissance bretonne*, t. III. *Épilogue*, p. 3.

envoie le livre à M. de Châteaubriand qui ne connaît pas encore le poète de *Marie* et le lendemain, il reçoit de l'illustre compatriote ce billet prophétique : « M. de Brizeux *(sic)* chantera ces bois de la Bretagne que je n'ai fait que traverser pendant mon enfance » (1).

Le voile de l'anonyme n'est plus assez épais pour couvrir une telle gloire. Déjà on prononce le nom de Brizeux, on le célèbre en vers. Nous avons retrouvé dans les papiers du poète toute une liasse volumineuse de pièces inspirées par *Marie* et dédiées à son auteur. Les noms les plus glorieux s'y mêlent aux plus obscurs, E. Deschamps, A. de Latour, Mme Desbordes, Autran, De Laprade, Roumanille, pêle mêle avec d'autres poètes qui n'ont jamais pu sortir des limbes d'une demi-obscurité, comme Ch. Coran, Dozon, Husson, H. de la Morvonnais, L. de Cornemin, etc... Entre cent autres, nous choisissons quelques vers d'une pièce charmante d'A. de Beauchesne, écrite en 1833. C'est un des premiers échos éveillés dans l'âme d'un ami et d'un Breton par le poème de *Marie*.

Que je vous rende grâce au nom de ma patrie !
Que je vous rende grâce à vous ! j'ai lu *Marie !*
J'ai lu cet amour pur, primitif, matinal,
Cet amour de quinze ans né sous le ciel natal.
J'ai vu que ma Bretagne en courage féconde
Pouvait donner encor sa poésie au monde,
Que vous étiez choisi pour attacher encor
A son front maternel un diadème d'or...
Près d'un golfe où la mer jette une écume blanche,
Ainsi que deux oiseaux nés sur la même branche,
Nous avons tous les deux pris un jour notre vol,
Moi, pauvre passereau ; vous, jeune rossignol !
Dans les bois étrangers le hasard nous rassemble ;
Eh bien ! nous chanterons, nous aimerons ensemble. (2)

(1) H. de la Villemarqué, *La Renaissance bretonne*, t. III. *Épilogue*, p. 3.
(2) A. de Beauchesne, 21 février 1833.

*
* *

On a dit que Brizeux découvrit la Bretagne. C'est beaucoup prétendre peut-être ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la révéla. Avant 1830, la Bretagne n'était pas connue ; les Parisiens s'y égaraient de temps à autre, dans leurs heures de vacances, mais ne comprenaient rien à ce pays monotone, à cette population archaïque, parlant une langue aux inflexions âpres et sifflantes, avec ses landes arides et ses éternels rochers. On racontait sur cette province d'incroyables choses. Hippolyte Bonnelier apprenait à ses contemporains que dans l'île de Sein, l'usage existait de lapider une jeune fille qui avait des amants (1). Les voyageurs qui revenaient de Bretagne en parlaient comme d'un peuple plus étranger aux progrès sociaux que les tribus du Kamchatka. « Chez lui, le journal de terre s'achetait six liards, la greffe n'était pas encore connue et les hommes mangeaient à l'auge comme les pourceaux civilisés de Poissy. Jugez quel émoi au récit de ces nouveaux Colomb ! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur ; les têtes les plus chaudes parlaient d'avertir le gouvernement, et un beau jour la Chambre des Députés recevait une pétition dans laquelle on signalait la barbarie de la Bretagne, *où l'on parlait un patois inintelligible* (pour ceux qui ne le comprenaient pas), et par laquelle on *suppliait le gouvernement de répandre dans cette malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau*, cette langue si éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris.... » (2).

L'idylle de *Marie* détruisit ces légendes grotesques.

(1) *Vieilles fables de l'île de Sein,* 2 vol. in-12 (cité par E. Souvestre, *Les Derniers Bretons*, Introduction, p. XV).
(2) E. Souvestre, *Les Derniers Bretons.* I. Introduction, XI-XII.

C'était la Bretagne comprise, décrite, expliquée dans ses paysages, dans ses mœurs, dans l'intime des choses qui font sa poésie et son originalité ; c'était un premier coup de crayon de cette figure idéale qui devait revenir tant de fois sous le pinceau de Brizeux et à laquelle le charme de la nouveauté donnait une irrésistible séduction. Ce qu'on avait pris pour la barbarie n'était donc pas autre chose que l'aimable simplicité du monde naissant, l'inflexible fidélité d'une race à ses vieux usages, à ses vieux costumes, à sa vieille langue ; ces cabanes pauvres, ces rochers abrupts, ces landes étaient donc le séjour de la paix, du bonheur, des passions sereines, des amours naïves. Dans ces hommes que l'on traitait de sauvages, il y avait donc des réserves de poésie d'autant plus pénétrantes que rien n'en avait défloré la grâce virginale. Le charme fut complet ; on aima la Bretagne, on la chanta ; elle devint la patrie de l'idylle classique aussi bien que la Sicile et que la Suisse. Dix ans plus tard, comme s'il eût craint d'avoir profané la beauté jusqu'alors inaperçue de sa terre maternelle, Brizeux ajoutait à la préface de son poème cette amende honorable : « Que mon pays me pardonne si j'ai montré le chemin de ses bruyères ! » (1).

Dans ce concert de louanges qui s'élève vers l'auteur de *Marie,* on cherche à distinguer la voix de sa mère ; on se demande comment elle accueillit ce livre qui lui était dédié et dont le poète faisait remonter jusqu'à elle l'inspiration première. Nous n'avons pu retrouver les lettres où le fils et la mère ont exprimé leurs inquiétudes d'abord et leurs joies ensuite. Nous savons cependant que la famille de Brizeux s'associa à son triomphe : sa grand'mère lui offrit un cadeau d'argent qui lui permit de partir pour l'Italie (2).

(1) *Marie*, 3e édition, 1840. — Chez Masgana, Paris. — Préface, p. 3.
(2) A. Barbier, *Souvenirs personnels et Silhouettes littéraires*, p. 236.

CHAPITRE V

PREMIER VOYAGE EN ITALIE

Les poètes et l'Italie au XIXe siècle. — Départ avec A. Barbier; — Lyon : Mme Desbordes-Valmore. — Pise. — Florence. — Rome: impressions, rencontre avec Lamennais ; culte pour Raphaël. — Naples : le Carnaval, Walter Scott. — Nouvelle station à Pise et séjour à Venise : souvenirs de Byron. — Milan. — Retour par la Suisse.

C'est un danger de réussir ainsi du premier coup et par explosion. Il y a cependant moyen de s'en tirer, soit comme Géricault en mourant jeune, soit comme Lamartine en prenant pour devise : *Excelsior!* Telle fut aussi la devise de Brizeux, et pour renouveler son inspiration, pour donner plus de vigueur à la grâce un peu frêle de sa manière, il partit pour l'Italie.

En 1830, l'Italie était la terre promise des poètes. C'est à Pise ou sur les bords du golfe de la Spezzia, hérissé de rochers, que le pauvre Shelley composa la *Plante sensitive,* l'*Épipsychidion*, l'*Ode à la Nuit,* les plus doux peut-être entre tous ses poèmes, ceux où il révèle le mieux, dans sa grâce douloureuse et

passionnée, son rêve d'amour et de beauté (1). C'est à Pise encore, au palais Lanfranchi, que lord Byron vint s'établir en 1821 et qu'il écrivit son poème de *Don Juan* (2). En cette même année, John Keats agonisait à Rome, veillé par son ami, le peintre Severn. Il n'est pas une ville d'Italie où un dévot des lettres anglaises n'ait fait quelque pèlerinage.

Les romantiques français ne laissèrent point pousser l'herbe sur ces sentiers. Stendhal s'enamoure de l'Italie et il écrit les syllabes de ce nom, comme le héros de Virgile dut les prononcer, avec adoration (3). Lamartine la remplit des premiers bruits de sa gloire et rapporte de Naples le roman vécu de *Graziella;* A. de Musset laisse un peu de son âme à Venise, Ischia, Florence (4). Le besoin de distraction après les soucis d'une rencontre décisive avec le public, l'envie surtout de visiter cette terre privilégiée où les beaux marbres, les fresques, les toiles ont fait de chaque ville, de chaque palais, de chaque église comme un véritable musée, un paradis inépuisable de jouissances esthétiques, l'occasion enfin de faire ce pèlerinage dans la société d'A. Barbier, son frère de gloire, toutes ces raisons décidèrent Brizeux, et vers la fin du mois de novembre 1831, les deux amis se mirent en route.

Ils arrivèrent à Lyon par un temps pluvieux et très fatigués d'un voyage en diligence. La ville était toute brûlante encore d'une formidable émeute. Néanmoins ils ne voulurent point la traverser sans faire visite à Mme Desbordes-Valmore, dont le mari était alors attaché

(1) Paul Bourget, *Études et portraits*, II. *Les derniers jours de Shelley*, p. 300.
(2) *Ibid.*, p. 308.
(3) Paul Bourget, *Psychologie contemporaine*, I, p. 266, *Stendhal.*
(4) Poésies nouvelles, *A mon frère revenant d'Italie.* Edit. Charpentier, p. 281.

au grand théâtre de Lyon. A. Barbier a consigné dans ses *Souvenirs personnels* le récit de cette rencontre avec celle qu'il appelle, non sans une certaine emphase, « la reine des Muses françaises (1). »

Mon ami donna sa carte à la servante et aussitôt nous vîmes une dame encore jeune, à la taille élancée, aux yeux bleus expressifs et aux cheveux blonds tombant en boucles autour de la tête, s'avancer vers nous en tendant les deux mains à mon compagnon. C'était Mme Desbordes...

— Ah! Messieurs, — dit Mme Desbordes, après nous avoir fait asseoir — qu'il est aimable à vous d'être venus voir *une pauvre hirondelle sous sa tuile !*

— Chère dame, répondit Brizeux, passant par Lyon et sachant que vous y demeurez, nous n'avons eu garde d'oublier l'hirondelle. L'hirondelle ne porte-t-elle pas toujours bonheur au voyageur ?

— Et où allez-vous donc, Messieurs ?

— En Italie.

— En Italie! Ah! que vous êtes heureux; vous allez au pays du soleil et des Muses. Je voudrais pouvoir vous y suivre, mais il faudrait quitter sa couvée, sa chère couvée, — dit-elle en nous montrant ses enfants — et cela n'est pas possible. Ces bons petits cœurs valent plus encore pour moi que le plus beau soleil et les plus admirables peintures.

Mme Desbordes fait à ses amis un tableau lugubre de l'émeute lyonnaise qui arrache à Brizeux une malédiction contre le saint-simonisme; et la conversation retombe sur les choses de l'art et de la poésie.

— Heureusement que la Muse est là qui veille sur ses enfants chéris et de temps en temps les vient calmer et les rafraîchir du vent de ses ailes. Tenez, Messieurs, il faut que je vous fasse part de la bonne fortune qui m'est arrivée cette année.

Et se levant, elle alla prendre une lettre et un cahier de papier dans son secrétaire. « M. de Lamartine a eu la bonté de me faire hommage d'une magnifique épître et la voilà avec sa lettre toute

(1) *Revue contemporaine*, octobre 1858, *Lettre de Barbier à A. Lacaussade*, p. 536.

charmante. » Elle nous fit la lecture de l'une et de l'autre avec une voix pénétrante et attendrie. L'épître était une belle pièce de vers dans laquelle le grand poète, comparant la barque du pêcheur à l'existence agitée de Mme Desbordes, lui disait :

Cette pauvre barque, ô Valmore,
Est l'image de ton destin!
La vague d'aurore en aurore
Comme elle te ballotte encore
Sur un Océan incertain.

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager,
Et comme l'oiseau sans asile
Tu vas glanant de ville en ville
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse,
L'oiseleur les épargne et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids.

Mais l'oiseau que ta voix imite
T'a prêté sa plainte et ses chants,
Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants...

— Ah! que c'est beau! s'écria Brizeux tout ému. Et vous avez répondu, Madame?

— Certainement.

— Seriez-vous assez bonne pour nous montrer cette réponse?

— Est-ce bien possible après Lamartine?

— Qui peut mieux parler à Lamartine que Valmore! ajouta Brizeux.

Elle se prêta gracieusement à notre désir et alla nous chercher cette ode plaintive que tout le monde connaît et dans laquelle elle a si tristement décrit sa vie incertaine et malheureuse. Il lui semble qu'aux accents de Lamartine elle entend le vol d'un ange passer au-dessus de sa tête et la voix sublime du messager de Dieu lui jeter une parole de consolation.

. . . .

Jamais dans son errante alarme,
La *Péri* qui remonte aux cieux
Ne puisa de plus humble larme
Que le pleur plein d'un triste charme
Dont tes chants ont mouillé mes yeux;

Mais dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas,
Doux à lire, plus doux à croire,
Oh! n'as-tu pas dit le mot: gloire?
Et ce mot, je ne l'entends pas.

Car je suis une faible femme,
Je n'ai su qu'aimer et souffrir,
Ma pauvre lyre c'est mon âme,
Et toi seul découvres la flamme
D'une lampe qui va mourir...

Nous la remerciâmes vivement de son aimable communication. Dans cette admirable pièce, elle s'était peinte tout entière avec ces vers : *Ma pauvre lyre, c'est mon âme, je n'ai su qu'aimer et souffrir.* Elle était là sans plus ample commentaire. Brizeux s'attendrissait, les larmes lui venaient aux yeux; il l'aimait et la connaissait si bien!

On se sépare enfin. Brizeux est dans l'enthousiasme : « Quelle admirable nature de poète! — lui dit Barbier; — tout sentiment, tout cœur, tout âme. Elle est évidemment la première de nos lyres féminines. »

— « Et point la dernière de nos lyres masculines. ajouta Brizeux (1).

A Marseille, nouvelle rencontre qui vaudra un ami de plus à Brizeux. A. du Belloy se rendait lui aussi en Italie, mais par terre. Ce fut une agréable matinée entre ces trois poètes aimables qui étaient encore de charmants causeurs. « Nous passâmes ensemble quelques heures

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et silhouettes littéraires. Mme Desbordes-Valmore,* p. 336 à 345.

écrit M. de Belloy, et je demeurai à jamais l'ami de Brizeux (1) ».

*
* *

Après quelques jours donnés à la cité phocéenne, Brizeux et Barbier s'embarquèrent et arrivèrent à Gênes, le 2 janvier 1832. Le lendemain, ils étaient à Livourne, « une ville de marchands avec des maisons pour faire fortune, où il n'y a que des chiffres sur les murs (2). » Brizeux savoura comme un barbare la voluptueuse impression du soleil italien, si caressante à ceux dont l'adolescence a grandi dans les brumes du Nord ; il admira les beautés du paysage en cette terre divine où la magnifique lumière du ciel jette un rayon de pourpre et d'or jusque sur les haillons des mendiants, où les artistes n'ont eu pour ainsi dire qu'à transporter leurs rues et leurs campagnes sur un pan de mur ou un coin de toile, pour qu'ils présentassent à l'admiration des siècles un type idéal de l'homme ou de la nature.

Mais avant tout, il s'extasia devant les chefs-d'œuvre de l'art, les belles cathédrales, les statues, les fresques, les tableaux des grands maîtres. Le soir même de son arrivée à Pise, brisé par les fatigues de la route, il oublie presque de souper pour aller voir au clair de lune les silhouettes ténébreuses du Baptistère, du Dôme et de la Tour penchée (3). Il a gravé ce souvenir dans une belle page de la *Fleur d'or :*

Une lueur d'argent se penchait sur la terre,
Nous dans Pise la sainte arrivés, aussitôt
Nous avons fait trois fois le tour du Baptistère,
Comme des pèlerins au temps du bon Giotto,
Et là tout enivrés d'extases enfantines,
Dôme, nous embrassions tes portes byzantines (4).

(1) *Revue Française,* 20 mai 1858, p. 148.
(2) *Journal inédit,* 3 janvier.
(3) A. Barbier, *Souvenirs personnels,* p. 96.
(4) *La Fleur d'or : L'Eglise byzantine,* p. 63.

Son *Journal* traduit la même impression :

Nous étions comme des pèlerins du XIII[e] siècle et tout pénétrés de catholicisme. A la lueur du soir, nous nous assîmes sur un des bancs du Duomo et nous regardions. Je touchais avec respect une colonne jaune et sculptée du Baptistère.

Je ne sais quel aspect magnifique aura Saint-Pierre, mais je m'attends là à un produit grandiose de l'art émancipé ; ici, c'est l'art produit par la religion et encore tout plein d'elle.

L'intérieur du Duomo m'a ébloui : ce grand Christ en mosaïque au-dessus de l'autel, ce plafond doré, ces colonnes de mille formes dérobées à l'antique, ces pavés si riches, ces peintures, toutes ces splendeurs du style byzantin m'ont révélé ce qu'était le Christianisme (1).

Le lendemain, l'âme pleine de la mélancolie qu'inspire cette ville silencieuse et morte, avec ses palais abandonnés, ses quais déserts, les eaux lentes et comme lassées de son fleuve, il écrit ce simple mot : « Pise est une élégie (2). »

Plus encore que Pise, Florence le captiva. D'un goût très délicat, avec une préférence quasi exclusive pour les artistes de la forme et de la ligne, il trouvait là des œuvres qui répondaient à son idéal : le *Saint Jean*, de Donatello, une statue ravissante de grâce et de jeunesse, le *Persée*, de Benvenuto Cellini, les marbres de Ghiberti, de Lorenzo, de Lucca della Robbia, de tous ces sculpteurs florentins, sortis des ateliers d'orfèvres et dont le ciseau a conservé les subtiles élégances de leur première profession. Après eux, mais en second rang (car il préférait la sculpture à la peinture), il admira les peintres catholiques, Giotto, Cimabué, Fra Angelico, les primitifs de la Renaissance, coloristes sobres, ternes si l'on veut, mais les maîtres incomparables pour la grâce des contours et la pureté du dessin (3).

(1) *Journal inédit*, *Pise*, 7 janvier.
(2) *Journal*, *Pise*, 8 janvier.
(3) *Journal*, *Florence*, *passim*.

Pendant près d'un mois, il demeura émerveillé devant ces chefs-d'œuvre, s'initiant aux secrets de l'art toscan, à ces délicatesses raffinées desquelles son talent gardera désormais l'empreinte légère, mais ineffaçable. Il écrit dans son *Journal* : « Florence, c'est l'Athènes de l'Italie ; c'est une douceur de mœurs, une urbanité charmante (1). »

*
* *

Le 15 janvier (2), accompagnés du sculpteur Etex, Barbier et Brizeux partent pour Rome. Aux portes de la ville, un peintre allemand, Franz Winterhalter, se joint à eux, et sa présence ajoute une note plus gaie à ce pèlerinage qui n'a rien d'austère (3). Il fait songer parfois au voyage à Brindes du satirique latin. Un soir, on s'arrête à Viterbe, dans une hôtellerie. La conversation et le vin mettent Brizeux en bonne humeur, et il improvise une petite ode dans le goût d'Horace :

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poètes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs.
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs....

Vienne Liber, le dieu pourpré !
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne !
Et moi qui sais aussi plus d'un air de montagne,
Sous ces vignes je chanterai,
Auprès du barde blond vienne le dieu proupré ! (4)

Le croirait-on? Rome ne fit sur lui qu'une impression médiocre. Il la salua d'abord avec enthousiasme :

(1) *Journal, Florence,* 10 janvier. — A. Barbier, *Revue contemporaine,* octobre 1858. *Leltre à M. Lacaussade*, p. 539.
(2) *Journal*, 15 janvier.
(3) A. Barbier, *Silhouettes contemporaines, Winterhalter*, p. 370.
(4) *La Fleur d'or, L'Hôtellerie,* p. 111.

« Le cœur nous battit quand de loin on nous montra la coupole de Saint-Pierre. En passant sur le Ponte Nole, je forçai Barbier à tirer son chapeau » (1). La première émotion disparue, Brizeux se retrouve avec son culte intransigeant pour Raphaël, ses préjugés de jeune libéral, et tout le choque dans la Ville Éternelle. Il visite Saint-Pierre : « Cette basilique est ce qu'on peut imaginer de plus mesquin, une œuvre de Barbares. Les Grecs, avec la moitié des pierres qui sont là, auraient élevé un temple gigantesque ou qui aurait semblé tel. Ni grandeur, ni élégance, ni piété. » (2)

Il se figurait sans doute retrouver, sous les colonnes brisées du Forum, quelques vieux Romains superbement drapés dans leur toge. Au lieu de cela de pauvres moines qui passent silencieux, une populace en guenilles, sans poésie, sans grandeur ;... et il fulmine contre tout et contre tous : « C'est toujours le peuple de brigands : il a la même allure fière et passionnée ; il a les grossiers vices, la gourmandise et la paresse ; il aime la grosse chair de porc et comme lui il se vautre au soleil.....

» Toutes les vertus sociales et domestiques, la foi conjugale, l'amour, l'amitié, l'amour du pays, qui ne sait qu'ici tout est à vendre.....

» Je veux à l'aise jeter ma colère contre cette Rome moderne, car je cherche en vain ce qu'elle a produit. Quoi ! pas un monument, pas même pour le Christianisme, sa gloire ; ses basiliques (que plus tard elle a encore défigurées) bien que gracieuses et charmantes, comparées à ce qui s'est fait depuis sont des monstruosités à côté des temples insignes, et Jésus pour se loger a volé Jupiter ! Cet infâme Constantin ne pouvait sculpter une colonne !... (3)

(1, 2 et 3) *Journal inédit*, *Rome*, janvier.

Et le reste est sur le même mode. Il est vrai qu'à la page suivante il fait amende honorable à Saint-Pierre, à Rome, à l'Italie : « L'Italie inactive se repose de sa gloire passée. Et nous, toujours domptés, civilisés, enseignés par cette forte terre, nous ne cessons d'y aller en pèlerinage. Mais comme les barbares du IV[e] siècle qui se vengeaient en insultant Rome de sa dure domination, nous, chrétiens émancipés, nous raillons en passant cette mère féconde qui nous a fait tels que nous voilà » (1). Et un soir, revenant d'une visite aux basiliques et aux musées, comprenant enfin le charme de religion et de beauté qui demeure attaché à Rome, il écrit cette phrase : « Pour vivre à Rome, il faut être prêtre ou artiste ! » (2)

A Rome, Brizeux et Barbier s'étaient logés séparément. On se rencontrait à la villa Médicis, tantôt avec Berlioz, tantôt avec Horace Vernet, alors directeur de l'Académie de France (3). On visitait ensemble les monastères et c'était pour Brizeux une jouissance d'âme de contempler ces pieux ensevelis dont il enviait la paix.

« 15 février. — Poétique promenade au couvent de Saint-Onuphre et dont je n'écrirai rien ici pour garder en moi toute la tristesse de ce souvenir.

Ah ! nous autres, poètes,
Nous demandons toujours des couvents ou des fêtes. » (4)

En ce temps là, Lamennais se trouvait à Rome avec Lacordaire et Montalembert, venant soumettre sa doctrine au jugement du Saint-Siège. Brizeux le vit, mais

(1) *Journal, Rome, passim.*
(2) *Journal, Rome*, janvier.
(3) A. Barbier, *Silhouettes contemporaines,* p. 232.
(4) *Journal,* 15 février. Au couvent de Saint-Onuphre, il cueille une feuille au chêne sous lequel le Tasse s'est assis. *(Fleur d'or, Les Talismans*, p. 110.*)*

« la visite fut courte et de peu d'intérêt : M. de Lamennais avait de la compagnie » (1). On causa politique et religion. La conversation tomba sur les Girondins. « — Les Girondins, m'a dit Lamennais, n'étaient que des hommes mous et corrompus. » — Oui, lui ai-je dit, et qui se faisaient guillotiner pour la liberté ! — « Ah ! la liberté n'est qu'un rêve, répondit Lamennais. » (2)

Mais la vraie société de Brizeux à Rome fut celle de Raphaël. « On peut dire, écrit Barbier, que Raphaël le posséda comme un dieu et jamais je ne l'ai vu varier sur le compte de ce grand artiste. Son admiration était si vive qu'elle suscita un soir une discussion des plus chaudes entre lui et moi. C'était au café Greco bien chéri des artistes et en présence de M. Etex qui peut s'en souvenir. Je tenais pour Michel-Ange et ses sublimes conceptions et ses hardiesses grandioses. Brizeux, lui, soutenait le peintre d'Urbino et ses puissantes harmonies. Les exagérations arrivèrent naturellement de part et d'autre, et Brizeux, non content d'attribuer la supériorité à son cher Sanzio, s'écria : « Michel-Ange n'est qu'un barbare qui n'a fait de son vivant que des barbaries et qui, après lui, ne fera que des barbares. » Là-dessus, il se leva et sortit fort animé. Je croyais ne pas le revoir de quelques jours, mais point ; le lendemain il vint m'embrasser en me disant qu'il était fâché d'avoir choqué si fort mon sentiment ». (3)

* * *

On arrive à Naples un vendredi. « Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc ! » (4) Les jours de

(1) A. Barbier, *Loc. cit*, p. 284.
(2) *Journal* (sans date).
(3) *Revue Contemporaine*, octobre 1858. *Lettre d'A. Barbier à Lacaussade*, p. 537.
(4) *La Fleur d'Or*, livre VIe, p. 113. Ed. Lemerre.

Carnaval approchaient ; ils laissèrent à Brizeux une étrange impression. En revanche, il eut l'occasion d'entrevoir la figure de Walter Scott. C'est du reste lui-même qui va nous raconter les épisodes de ce séjour.

Peut-être ignorez-vous le Carnaval de Naples, la gloire des mascarades romaines ayant tout effacé. Si bruyante et si pleine toute l'année, la rue de Tolède, ce jour-là, regorge de promeneurs. Du perron des Stuj à la pointe de Chiaja, c'est une immense et burlesque bacchanale qui, sur cette terre demi-païenne, vous fait tout aussitôt rêver l'antiquité. Certes, elles étaient mieux parées ces prêtresses qui, au son des crotales, suivaient le char étincelant des dieux, plus choisies étaient les jeunes faunes et plus beaux les sylvains ; mais jetaient-ils le cri d'Evoë avec une plus folle joie ? Souvent spirituelle, la gaieté parisienne de nos saturnales modernes ne vous semble-t-elle pas plus souvent encore grossière et surtout détruite par sa malice? Ou le plaisir sans bonhomie ? Le jeu des confetti, ces dragées que jeunes et vieux, hommes et femmes, se lancent des voitures, du haut des balcons, de tous les coins de la rue, ne pourrait se tolérer à Paris. Les dragées, dans les mains de cette race maligne, deviendraient bientôt de petits cailloux. Ici l'on veut s'amuser sans nuire. Aussi ai-je vu la jeune reine et sa mère se prêter le mieux du monde à ces libres et inoffensives provocations. Une grêle de confetti tombait au passage sur la calèche découverte, et si drue et si bien ajustée, je vous assure, qu'à peine, tandis que leurs cavaliers ripostaient, pouvaient-elles s'abriter sous leurs mains ou les voiles de leurs chapeaux. Pauvres reines ennuyées du Nord ! Toute notre matinée se passa dans ces joyeux exercices. — Comme nous dînions, voilà un grand bruit. La voiture du roi illuminée et tirant force de coups de canon, descendait la rue de Tolède. Nos verres et nos cornets en main, nous courûmes au balcon. Mais ce fut trop de hâte. Le cortège était encore trop loin et bien d'autres voitures précédaient la voiture royale. Cependant une d'entre elles défilant sous notre fenêtre, un Anglais se découvrit et s'écria : « *Dieu vous garde, sir Walter !* » Comme un éclair, ce pieux salut dirigea mes yeux sur le front du noble barde. Hélas ! je pus les voir ses traits souffrants et amaigris ! Fantôme d'Ossian égaré

sous le ciel bleu de Naples ! — Mais les cris de la foule devenaient plus grondants, les coups de canon plus forts, et le vaisseau du roi (car la voiture s'était ainsi déguisée), descendait le *Corso* à pleines voiles. Tout l'équipage portait le costume turc ; dans les mâts, des mousses qui chantaient à pleine tête ; aux batteries, de terribles canonniers qui lançaient des feux de Bengale et, à l'avant, le capitaine avec son porte-voix d'où tombait à chaque commandement une pluie de dragées. Pauvres rois ennuyés du Nord !..... (1)

A Naples recommencent les discussions avec Barbier. On était alors au printemps et les deux amis jouissaient en artistes du spectacle de la nature sur ces beaux rivages : l'amphithéâtre du golfe, cet ensemble incomparable de villas, de jardins, d'églises, qui se montrent çà et là dans l'immense étendue, la baie de Naples, la baie de Pouzzoles, avec leurs îles qui semblent des corbeilles de fleurs nageant sur les eaux, ces bouquets de lentisques, d'aloës et au-dessus de ce paysage sans rival, une pluie d'or, une clarté inconnue ailleurs, cette lumière de Naples, la plus pure, la plus transparente qu'il y ait au monde, tout cela jetait les deux poètes dans un véritable ravissement. En face de la mer, Brizeux chantait les vers de Lamartine :

Le Dieu qui décora le monde,
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Plus souvent encore, il citait Virgile dont les œuvres ne le quittaient pas. Un jour, Barbier osa dire qu'il préférait aux *Bucoliques* le *Prométhée* d'Eschyle. Une discussion violente s'ensuivit qui se termina comme la première par une réconciliation cordiale.

1) *Revue de Paris* (4me série, 3me volume, 1842, p. 132). — *Une ombre. — Fragment de voyage*, par A. Brizeux.

« Ce sont du reste, ajoute Barbier, les seuls cas de divergence et de désaccord que nous eumes l'un et l'autre dans tout le cours de notre long voyage. Je rapporte ces faits parce qu'ils peuvent servir à faire comprendre non seulement toute la pureté du goût de notre ami, mais encore la nature et la générosité de son caractère (1). »

*
* *

A ce moment, une sorte de lassitude morale s'empare de Brizeux. Il quitte Naples au commencement de juin et reprend à petites journées le chemin de la France. Il revoit en passant sa chère Florence. Il s'arrête à Pise, accordant à peine un regard aux œuvres d'art qui l'ont d'abord fasciné, tout occupé des souvenirs de Byron.

Je n'ai point oublié que votre première lettre, écrit-il à un ami imaginaire, me reprochait d'avoir négligé à Pise le palais Lanfranchi. Elle contenait cette phrase dure : Vous avez perdu dans mon estime comme imagination pour avoir quitté Pise sans y découvrir la maison de lord Byron, cette maison où a été écrit *Manfred*, par une nuit d'hiver, alors que la neige, poussée par le vent du nord, frappait avec violence contre les vitres d'un grand et froid appartement. Vous savez que cet illustre, bizarre et malheureux homme avait mis ce jour-là un habit bleu neuf et que dans les brusques mouvements de sa sympathie pour son héros, il arracha un bouton, ce qui nous valut cette fameuse note qui nous amusa tant dans les mémoires : « Écrit Manfred, arraché un bouton à mon habit. » — J'ai réparé cette négligence. Dans ma première course à Pise, ne me souvenant plus du palais Lanfranchi, je demandai la demeure de Byron, du seigneur Anglais ; les Pisans avaient oublié le nom du poète. Cette fois, mieux informé, on m'a conduit devant le palais Lanfranchi. L'intérieur était envahi par les maçons ; les escaliers, les plafonds étaient démolis ; le grand et froid appartement n'existe

(1) A. Barbier, *Lettre à M. Lacaussade. Revue contemporaine*, octobre 1858, p. 537.

plus; la façade du palais d'un beau marbre doré et dans le pur style toscan s'élève toujours sur le quai de l'Arno... (1)

Il ne fait que traverser Bologne et Ferrare, presque indifférent aux œuvres d'art qu'il rencontre sur son chemin. A Venise, il se fatigue bientôt des magnificences de Véronèse et du Titien ; en revanche, il songe aux souffrances de l'Italie prisonnière de l'Autriche, il est tout entier à la mémoire de Byron, à la pensée de Walter Scott qui vient d'arriver dans la ville des Doges plus affaissé, plus malade que jamais. Écoutons-le analyser lui-même cette sensation de lassitude et la mélancolique indignation qui s'empare de son âme au spectacle de Venise enchaînée.

Bien que depuis plusieurs jours dans cette ville des doges, j'avais jusqu'ici négligé de visiter leur palais. Après les magnificences de Saint-Marc et les toiles éblouissantes de Véronèse et du Titien, j'en étais venu, par lassitude de voir, à vivre de ces humbles épisodes du voyage qui en sont le repos et peut-être le plus grand charme. Monuments, promenades publiques, galeries, voilà tout d'abord ce qu'on cherche dans une ville comme vous étant à l'avance désigné ; plus tard, voilà ce dont on parle à tout le monde, mais non peut-être avec soi. Pour s'attacher aux lieux et en vivre, il faut à l'âme des liens plus délicats, des sensations plus faciles, plus particulières, plus intimes. Volontiers elle les trouvera dans les accidents les plus familiers de la vie, en ce pays surtout où les moindres choses ont leur grâce. Ainsi, à Naples, la matinée me semblait employée, quand les pêcheurs de Sainte-Lucie ayant heureusement tiré leurs filets, je voyais arriver le frère quêteur du Pausilippe, que j'accompagnais en causant (et lui muni de son précieux poisson) jusqu'à sa chétive et pauvre capucinière. Il fallait, à Florence, pour se rendre au rendez-vous habituel de nos déjeuners, faire quelque long détour vers un palais toscan dont les justes et savantes proportions vous pénétraient pour tout le jour de leur harmonie. Ou c'était faire une pause journalière dans quelque atelier

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1883. Deuxième série. *Fragments de voyage*, par A. Brizeux, p. 55.

d'artisan où le besoin vous mène d'abord et où l'on revient entendre les plus imprévues et les plus ingénieuses paroles sortant des têtes les plus intelligentes. Vous ne vous étonnerez pas (vous surtout qui n'êtes pas exempt de toute rêverie) si me voilà errant, depuis une semaine, le long du quai des Esclavons, amusé de tous les accidents du port, admirant la vive et sémillante activité de ce peuple, mais surtout m'imprégnant d'air pur, de couleur, de lumière, m'imprégnant de soleil pour fondre en moi les glaces du passé, pour combattre s'il se peut les froids de l'avenir. Et ces loisirs en plein air ne sont pas, croyez-le bien, stériles pour l'artiste. Elles vivent d'une vie bien froide, les plus hautes idées qui n'ont pas traversé, ne fut-ce qu'un instant, la vie familière et réelle. Puis, devant les horizons arrêtés de ce beau ciel, la rêverie ne risque pas de se perdre en des perspectives infinies. Ici tout prend corps. Sur cette terre des poètes et des peintres, les plus vagues fantômes du cœur ou de l'imagination trouvent leur forme. Quand auprès des lions prisonniers de l'Arsenal, et comme surveillé moi-même par ces soldats de l'Autriche, je regardais tristement briller les lagunes, dites-moi, noble et souffrante Italie, pourquoi vous m'apparaissiez du bord des mers sous une forme si idéale, mais si vraie que, vous devinant sous le symbole, je me prenais à regretter de n'être pas un fils de votre Titien.

L'ANDROMÈDE

L'Italie enchaîné et nue au bord de l'onde,
Laisse pendre en pleurant sa chevelure blonde.
Hélas ! elle voudrait cacher sa nudité,
Car l'étranger qui passe outrage sa beauté.
Le Barbare se rit de cette voix plaintive
Et meurtrit le sein pur de la noble captive.
Elle alors soulevant ses bras chargés de fers
Tristement dans ses yeux coule des pleurs amers,
Et cherche vers le ciel, comme une autre Andromède,
Si quelque beau guerrier ne vient pas à son aide (1).

C'est à Venise que lui apparaît pour la seconde fois l'*Ombre* de Walter Scott. A Naples, il avait aperçu l'auteur d'*Ivanhoë* dans une apothéose de gloire : son

(1) *Revue de Paris*, *loco citato*, p. 135.

calme olympien, malgré la faiblesse physique, lui semblait l'annonce d'une extrême durée. Aujourd'hui c'est une ruine qu'il a sous les yeux, une ruine toute prête à s'évanouir elle-même :

C'est au milieu de telles idées que, surpris hier par mon compagnon de voyage, je l'accompagnais au palais des Doges. Ne craignez rien : salle des Dix, prisons souterraines, Pont des Soupirs, je vous sauve la description de ce palais aujourd'hui sombre musée politique qui ne garde même pas ses maîtres naturels. Mais arrêtez-vous dans la salle du conseil, devant ces portraits des vieux doges, œuvres du Tintoret, de Palma et de Bassano. Comme nous examinions cette curieuse galerie, la porte du fond s'ouvre; puis soutenu d'un côté par un jeune homme, s'appuyant de l'autre sur un bambou, entre, se traînant à peine, un vieillard. Il fit le tour de la salle, l'œil hagard, comme hébété, sans rien voir. Arrivé devant le voile noir qui remplace le portrait du grand criminel d'état, soit en souvenir de Faliero, soit de Byron, il s'est arrêté comme vivement ému. On lui a présenté une chaise; nous pûmes approcher: c'était sir Walter Scott. Oh ! toutes les ombres vénitiennes avaient disparu devant cette ombre vivante. Elle était bien triste cette rangée muette de grands hommes morts pour une patrie morte pour eux, mais quoi de plus triste que ce pauvre vieillard infirme de naissance, maintenant paralysé d'une partie du corps et faisant ainsi, sans espérance, ce voyage où la jeunesse vient se mûrir ou jeter le trop plein de sa sève ! Le voilà donc le grand conteur ! Et pourtant il suit encore sa carrière d'études. A Naples, il fouillait les bibliothèques; ici, il consulte les archives et visite les musées. Que veut-il donc ? Ce qu'il a voulu même dans sa force. Ses yeux veulent voir, son esprit veut savoir. Plaisir autrefois, aujourd'hui remède. Nous étudions avec piété cette ruine vivante. Déformé sans doute par la maladie, Walter Scott ne m'a rappelé aucun de ses portraits. La figure est petite, couperosée et manque de noblesse. Pour le front, superbe et immense dans le buste de Chantrey, je n'ai pu le voir. Du reste, dans toutes les habitudes du corps, à cette redingote noire et courte avec poches sur le côté, voilà bien le *Laird* d'*Abbotsford*, le *country-gentleman*, tel que Scott lui-même se plaît à se représenter. Nous pûmes entendre sa voix. Durant cette pose d'un instant, il échangea avec le cicerone quelques

paroles en français, mais d'une bouche toute gênée par la paralysie. Puis on le releva et avec la même démarche souffrante, toujours s'appuyant sur le jeune homme qui était son fils, il redescendit la galerie et disparut. C'était, si on peut le dire, l'image du néant qui avait passé devant mes yeux. » (1)

A ce tableau d'une pénétrante tristesse succède une vision plus douce. Brizeux est poète, l'homme ondoyant à la merci de l'impression, et d'un instant à l'autre sa lèvre prend le pli des larmes ou du sourire, selon que l'image qui passe devant ses yeux est pleine de douceur ou de mélancolie.

Il nous fallait sortir de ces tristes émotions. Je laissai donc mon compagnon de route à ses propres fantaisies, et d'instinct, je suivis une foule de gens en habits de dimanche et qui traversaient la *Piazzetta.* Leur nombre s'accrut encore dans les rues voisines et bientôt ce fut tout un pèlerinage dont la marche m'entraîna ; si bien que poussé jusqu'aux alentours du palais Manfrini, je me trouvai là au milieu des joies d'une fête paroissiale. L'installation d'un curé : voilà la cause de ce grand concours. Si les fidèles ont ici quelque part dans la nomination de leur guide spirituel, c'est ce que j'ignore ; toujours est-il que c'était dans la paroisse un vrai jour de fête. Partout les travaux suspendus, chacun dans son plus beau costume ; et sur les murs, des sonnets, des chansons, des vers latins en l'honneur du *paroco.* Ainsi un peuple pour faire de la poésie, un peuple pour le lire. Les portes étaient tapissées comme en France à la Fête-Dieu ; et, usage plus naïf, aux draperies on voyait suspendus les objets d'art de la maison, les tableaux, les gravures et les portraits de famille. Quelques richards du peuple étalaient somptueusement leurs miroirs, leur vaisselle et leurs salières d'argent ; les marchands de meubles toute la splendeur de leur boutique. Je me reposais des mélancolies du matin parmi cette population cordiale et honnête.

Point d'allégresse bruyante et désordonnée comme à Naples, mais une joie douce et réglée comme si le pasteur, héros de la fête, eût lui-même donné le ton à toutes les âmes..... » (2)

(1) *Ibidem.*
(2) *Revue de Paris, loco citato*, p. 135.

L'auteur de *Marie* se retrouve tout entier dans le contraste de ces deux tableaux ; d'un côté, l'enfant d'Arzanô, accessible à toutes les émotions simples et religieuses ; de l'autre, un être inquiet, souffrant, initié trop tôt à la caducité des joies et des espérances humaines, ayant par là quelques affinités avec ce Byron dont il cherche la trace dans les palais ou les monastères de Venise et sur le rivage du Lido. A Pise, il s'était contenté d'un simple pèlerinage au palais Lanfranchi ; ici, c'est une véritable hantise ; la pensée du grand poète anglais l'obsède et toutes ses promenades en sont remplies, comme d'une idée fixe.

J'avais résolu de donner tout ce jour au souvenir de Byron... La gondole me mena d'abord au couvent des Arméniens.

Le couvent des Arméniens, à Venise, occupe à lui seul la jolie petite île de Saint-Lazare. Du côté de la ville sont les bâtiments ; vers la mer, les jardins, les potagers, toutes les dépendances de la communauté. Les Frères y vivent au nombre de cinquante, en comptant les pensionnaires. Leur règle est celle de Saint-Benoît. Ils ont une bibliothèque fort riche en manuscrits orientaux dont ils impriment eux-mêmes des éditions très estimées. C'est chez eux que Byron alla étudier l'arménien durant le long séjour qu'il fit à Venise.

Mon gondolier ramait depuis une demi-heure ; j'approchais de l'île ; je sentais l'odeur douce des pois à fleurs que le vent m'apportait par-dessus les murailles du jardin ; mais aucun bruit, aucune voix, ne venait de la maison ; toutes les fenêtres et les portes étaient soigneusement fermées ; habitué déjà au silence de Venise, malgré moi, j'éprouvais un nouveau sentiment de calme et de recueillement sur le seuil de cette demeure plus silencieuse et plus immobile encore.

Le moine qui m'ouvrit, jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, avait dans les traits toute la finesse et la beauté régulière des Orientaux ; une longue barbe noire et lustrée tombait sur sa robe d'étamine. Son salut, sa marche, ses manières, me rappelaient assez bien quelques Persans que vous avez pu voir à Paris. Nous visitâmes les diverses parties du couvent, moi, le ménageant de questions, lui, au contraire.

venant au-devant avec une politesse toute lettrée et une douceur vraiment chrétienne. Il me parlait des trois vœux que tout religieux doit faire lorsqu'il entre dans les ordres, les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté ; et, sans plainte aucune sur son sort, il ne cachait pas combien l'observance était difficile et pénible. Les élèves passant alors pour aller au réfectoire : « J'avais leur âge, me dit-il, environ treize ans, quand j'arrivai de mon pays dans cette maison ; je n'en suis plus sorti, je n'en sortirai pas ».

Je vins à Byron. — « Oui, répondit-il, je l'ai vu bien des fois mais sans jamais lui parler; j'étais encore dans les pensionnaires, qui n'ont d'ailleurs aucune relation avec les étrangers. Il est venu ici tous les jours, durant trois mois. Nous ne savions ni son nom, ni qui il était. Il s'est fort bien comporté dans notre couvent; jamais il n'a dit un mot contre la religion. Cela nous a surpris par la suite d'apprendre que c'était un grand seigneur, un grand poète, un homme peu régulier ».

Ces choses se disaient en montant le grand escalier de la bibliothèque. La vue des livres, la crainte de gêner quelques frères occupés à lire, l'attention même que je devais à mon conducteur, lequel m'exposait ses richesses avec une si délicate complaisance, interrompaient notre conversation. Je vis là des raretés dont j'étais indigne. Je ne me rappelle qu'une édition polyglotte d'une prière de Fénelon.

Devant un grand pupitre chargé de livres, le frère s'écria : « Ceci vous plaira mieux! » Et il tira des rayons un volume arménien avec la traduction anglaise en regard. « C'est sur ce livre que lord Byron étudiait; voici un morceau qu'il traduisit avec un de nos pères (et il leva les yeux comme pour chercher quelqu'un dans la salle). — « Je suis fâché que le père Paschal ne soit pas ici; vous auriez aimé à lui parler ».

Je joins à ma lettre ce morceau. Mon compagnon de voyage qui a fait aussi un pèlerinage aux Arméniens, a tâché d'en retenir le sens; sauf erreur, le voici :

Lorsque Zervanus (qui veut dire en vieux langage persan, gloire, fortune ou destin) voulut créer le monde, il médita pendant mille ans sur son œuvre, et offrit un sacrifice, afin de faire bien ce qu'il devait faire, et dans la crainte de faire mal.

Pendant le temps du sacrifice, il conçut deux enfants, Hormistus et Harminus.

Le règne du monde, le règne de l'œuvre à venir, suivant la parole de Zervanus, devait appartenir au premier né des deux enfants.

Hormistus, qui était le souverain bien, devina, encore au ventre de sa mère, à qui devait appartenir le monde, et il en avertit son frère.

Harminus, l'esprit du mal, profita de cet avertissement pour arriver le premier.

Sitôt qu'ils furent sortis du ventre de la mère, ils se présentèrent tous deux devant Zervanus.

Zervanus, voyant Hormistus, jugea à sa bonne odeur qu'il était l'enfant de son choix, le bénit et voulut lui donner le règne du monde.

Harminus, jaloux, réclama auprès de Zervanus l'accomplissement de sa promesse.

Zervanus, voyant qu'il était impossible de livrer le monde à son fils bien aimé Hormistus, déclara que, pendant neuf mille ans, Harminus règnerait sur tout ce qui était créé.

Mais il le déclara inférieur à son frère Hormistus, et il le condamna à livrer le monde à ce dernier, lorsque les neuf mille ans seraient écoulés.

(Tiré d'Esnacius, poète arménien).

La fable d'Hormistus et d'Harminus n'est autre chose, on le voit, que celle d'Arimane et d'Oromaze. Ce double principe, énigme première de toutes les religions, et que tous essayent d'expliquer, se retrouve surtout, et avec mille variantes, dans les traditions et les poésies arméniennes. Les bons pères de Saint-Lazare, qui n'acceptent que la solution biblique, mettent beaucoup d'orgueil à prouver que leur pays est le lieu où s'est consommé ce grand mystère du bien et du mal. Selon eux, l'Arménie est le berceau du genre humain. Les quatre fleuves du paradis terrestre, Pison, Guihon, Hiddekel et l'Euphrate, coulent en Arménie ; là, s'élève le mont Ararat où s'arrêta l'arche de Noé ; et l'arménien qui donne le sens de tous ces noms, est la plus ancienne langue du monde, celle même que Dieu apprit à Adam. Comme Celte, j'aurais pu avancer des prétentions pour le moins égales à celles du frère, mais l'hospitalité me retint.

Les curiosités de la bibliothèque et de l'imprimerie épuisées, nons descendimes au jardin. Tout était ménagé, mis à profit, et distribué avec un soin extrême dans ce petit terrain qui suffit

de la sorte aux besoins de la communauté. Sous les fenêtres sont les fleurs, les plantes, les herbes médicinales ; à la pointe de l'île, les légumes et les arbres fruitiers. Les allées, où l'on ne peut promener plus de trois de front, sont couvertes d'un beau sable uni ; on n'y trouverait pas un caillou et une mauvaise herbe. Dans les endroits reculés, il y a des tonnelles d'aubépine, avec des bancs de joncs, où l'on va lire en été. Le soleil dardait si fort, qu'il fallut nous abriter un instant. Derrière nous, contre le mur du jardin, j'entendais le petit bruit des vagues qui entraient dans les fentes des pierres. Ni le frère, ni moi ne parlions plus ; je me délectais dans ce silence, dans cet air pur ; je songeais au bonheur de ces saints religieux, à cette vie toute d'étude et de piété. Pour rompre cette pause, je fis quelques compliments à mon guide sur la bonne tenue de son monastère ; il sourit et m'expliqua en marchant de nouveaux embellissements qui étaient projetés. — Croyez-vous, lui demandai-je, que la seule envie de s'instruire amenât Byron parmi vous? — Il sourit de nouveau et sans répondre. — « Qui sait ? quelques années encore, et peut-être lord Byron serait-il revenu pour toujours dans cette maison. — Dieu le sait, répondit-il, mais à un certain âge, il est très malaisé de renoncer au monde et à soi-même. »

A ces derniers mots, j'arrivais devant ma gondole ; pour y entrer, le frère me donna la main, que je serrai en signe d'adieu. Je dis au batelier : Palazzo Mocenigo ! — Devant Saint-Servule, je regardai hors de la gondole ; le moine arménien était encore debout sur les marches blanches du couvent.

Le nom de Mocenigo a délié la langue du gondolier.—Francesco a vu aussi lord Byron, et vers les deux heures lorsqu'il allait au Lido, et le soir promenant sur la Piazzetta. — Tous les anciens gondoliers connaissent le seigneur anglais, Byron, comme ils disent simplement. — La grande Marianna, demeure à Naples avec ses enfants. — Francesco ne tarit pas. — Nous voici devant le vieux palais des Foscari : Venise disparaît comme une plante sous les vagues d'où elle est sortie. — Grand canal, n° 54, palais de la famille Mocenigo ! — Habitation délabrée et sans architecture, style moderne. — Au rez-de-chaussée, un large corridor où étaient l'ours, le singe, toute la ménagerie. — La chambre à coucher d'hiver donnant sur une cour fort triste ; elle est occupée aujourd'hui par la comtesse. —

Autre chambre d'été ayant vue sur le canal. — Le portrait de Byron nulle part. — Il travaillait dans ce sombre et immense salon où sont peints tous les Mocenigo. — Un grand fauteuil devant une table de forme ancienne et percée d'une infinité de tiroirs ; là furent écrits et enfermés Marino, les Foscari, Beppo, etc....

Vous me passerez ces détails extraits, pour plus de brièveté, de mon Livre de notes, comme vous me permettez d'y copier cette lettre, qui m'expliquera par la suite ce que je n'ai pu qu'indiquer sur mon Journal. Parfois j'ai cette crainte, que ma mémoire, s'en allant tout à coup, il ne me reste rien d'un pays que j'aime tant, et que peut-être je ne dois plus voir; aussi, contre mes habitudes, j'amasse notes sur notes, et je prie ceux à qui j'écris de me garder mes lettres.

Comme j'examinais l'antique salon, entre une homme d'une cinquantaine d'années, bronzé, fort, d'une figure ouverte, aux grands yeux, aux grands traits : c'était un des gondoliers de lord Byron. Il s'appelle Vincenzo Falsiero ; son fils, Giovanni Baptista, vient de partir pour l'Asie avec un Anglais, M. Kling, je crois. — « Oui, monsieur, c'est ici qu'il travaillait à ses compositions; il y restait toute la nuit; rarement milord se couchait avant le jour. A tout moment, il appelait mon fils : Giovanni, portez-moi le singe!... Giovanni, amenez-moi l'ours!... C'était un brave patron ! » — Le gondolier m'emmena chez lui. Dans une boîte, et soigneusement enveloppée, il conserve cette fameuse toque de velours rouge et ouatée, la seule coiffure, vous vous en souvenez, qui ne blessât point le front d'Harold. — J'en ai refusé quinze sequins! s'écria Falsiero. — Mais voici son casque de cuir noir, et dessus ses armes en argent. C'est lui-même qui l'a donné, en Grèce, à mon fils ; et à moi la toque rouge, lorsqu'il est parti.... Nous gardons ça. Voici encore son portrait, au pied de mon lit. Et voyez, en sortant, les armes de Byron sont sur la gondole : la gondole de Byron flotte toujours devant la porte du palais Moncenigo.

J'oubliais : lorsque j'entrai dans la chambre à coucher qui regarde le canal, j'y trouvai un pauvre petit oiseau, tombé des toits, et qui était venu mourir sur le parquet. Il avait le bec ouvert, les paupières bleues fermées, et ses pattes, raides et froides, embarrassées dans une toile d'araignée. Le valet de chambre ramassa l'oiseau et me l'offrit. Il me vint une triste méfiance. J'imaginai que ceci était une attrape disposée pour les

voyageurs. Je regardai quelque temps l'oiseau dans ma main, puis je le remis froidement au domestique. A peine rendu, je regrettai l'oiseau.

Il y a quelques jours, nous avons manqué une occasion pour la France ; ainsi cet envoi va se grossir encore ; vous verrez toutes les traces de votre noble pèlerin sur les lagunes de Venise. Je ne vous raconte rien touchant sa vie, mais je vois les lieux où elle s'est passée ; je vais où il a été, et je vous le dis, je cherche, pour parler comme lui, ce qu'il a laissé de son âme sur ces rivages qu'il aimait.

Nous n'avons pu visiter la Misa, maison de plaisance sur la Brenta, d'où il écrivait à Moore : « Venise a toujours été, après l'Orient, l'île la plus fraîche de mes rêves. » Nous n'irons pas, non plus, sous les grands sapins de Ravenne, mais hier j'ai vu le Lido.

Vous le savez, on donne ce nom à une île longue et étroite qui protège Venise du côté de la mer. La partie, tournée vers la ville, est cultivée dans presque toute sa longueur, l'autre moitié est une côte sablonneuse et plate que les vagues découvrent à leur reflux. Lord Byron avait établi là ses chevaux dans un vieux fort abandonné, et tous les jours il s'y promenait jusqu'à mi-chemin du village de Malamocco.

On ne saurait dire quel charme ont pour les Vénitiens ces petits jardins du Lido. Leur ville, toute de marbre, fatigue dans sa magnificence. Pas un arbre, un brin d'herbe ; jamais le pas d'un cheval ou le cri d'un oiseau, mais toujours des pierres et du marbre ou une eau verdâtre qui croupit sous les ponts ; partout l'industrie et l'art, la nature jamais. Dès qu'on touche au Lido, le cœur se dilate et respire. Vous voyez du vert ; mille odeurs de feuilles vous arrivent ; vous marchez mollement sur l'herbe, c'est vraiment la vie. On dit que, dans les jardins, il y a des guinguettes fort bien servies, où les familles vénitiennes vont se récréer le dimanche ; on y dîne fraîchement à l'ombre, et le soir au clair de lune, on se baigne dans les belles eaux du golfe.

Hier, le ciel était clair et le soleil chaud ; mais la mer que deux jours de vent avaient soulevée, houlait encore avec violence. Elle était bruyante et trouble. La beauté même du ciel, la vivifiante chaleur du soleil augmentaient l'horreur de cette mer agitée. Cela formait un singulier contraste... Je ne sais, mais

dans cette vie orageuse du poète anglais, peu d'épisodes me semblent d'une tristesse plus solennelle que ces solitaires promenades le long du Lido, lui seul, sur son cheval, en face de l'immensité, et courant chaque jour depuis le fort en ruine jusqu'à cette borne de pierre, où il voulait qu'on l'enterràt ? Son épitaphe, imitée d'une inscription, recueillie à Ferrare, était celle-ci : *Noël Byron implora pace.*

Sur votre demande, je voulus aller à cette borne. Longtemps je suivis le rivage, enfonçant dans le sable, et brûlé par la mer, tant qu'à la fin le soleil déclinant, il fallut songer à ma barque. Pour abréger, j'essayai de prendre à travers champs, mais sur cette terre plate et sans horizons, bientôt j'eus perdu toute direction. J'appelai, personne ne vint. Alors trop éloigné de mon premier chemin, c'était de tirer droit sur Venise : je pris ma course dans les marais, et heurtant contre les racines, blessé par les aloès, les chardons, mille plantes sauvages, j'arrivai en sueur à la côte. Le gondolier me demanda si j'avais trouvé des vipères ? Et pourquoi, lui dis-je ? Vous n'avez pas vu des sillons sur le sable ; ce sont des sentiers de vipères ; on fait avec elles la thériaque de Venise.

Le soir, il y avait de la musique devant l'église de Saint-Marc ; mais les impressions du jour m'empêchaient de bien écouter ; je descendis la Piazzeta, et tout en suivant le quai des Esclavons, je résumai, à la manière italienne, les souvenirs de cette promenade dans une espèce de canzone :

LE LIDO

Enfin, Lido, j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin, où confuses, mêlées,
On retrouve, le soir, les traces des serpents,
Au soleil du midi déroulés et rampants.
Ici venait Byron : d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Où, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot ;
Et le noble animal écrasait les vipères
Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires. (1)

(1) *Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1833, p. 54 à 62.

*
* *

Après Venise, Milan n'avait guère d'attraits pour Brizeux. Il accorda quelques jours aux musées et à la cathédrale. Les brutalités des soldats autrichiens à l'égard du peuple le révoltèrent et lui inspirèrent la pièce de la Fleur d'or, intitulée *Væ victis* (1). Pour lui, ces Venètes de l'Italie sont les fils du Brenn qui prononça l'odieuse parole. Aujourd'hui les rôles sont changés, les descendants du Brenn sont vaincus et ils subissent à leur tour, par une fatale vicissitude des choses la loi du plus fort.

Væ victis ! mot cruel qui durement s'expie!
Le sais-tu, Brenn féroce, ô sauvage insensé?
Ainsi tu t'écriais, le fer vers l'Italie.
Hélas! sur tes enfants l'anathême a passé.
Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de paroles impies:
Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé (2).

Quelques jours après, Brizeux quittait Milan et revenait en France par la Suisse, tandis que Barbier se rendait à Parme (3). Celui-ci n'oublia jamais son compagnon dans cette course de jeunesse à travers toute l'Italie. En 1860, se retrouvant à Pise, dans les cloîtres du Campo Santo, il écrivait ces lignes mélancoliques : « Une charmante tête grecque a sur le socle qui la soutient ces mots : *Don de Perrot, 1834*. Pauvre Cavaliere ! Pauvre Brizeux ! compagnons de mon premier voyage en Italie, que de souvenirs aimables se réveillent à leurs noms ! Hélas ! la mort aussi les a couchés dans son Campo Santo ! (4) »

(1) *La Fleur d'or*, *Væ Victis !* p. 140.
(2) *Ibidem*, p. 141.
(3) *Lettre de Barbier à Lacaussade. Revue contemporaine*, octobre 1858, p. 540.
(4) *Souvenirs personnels et Silhouettes littéraires*, p. 210.

CHAPITRE VI

BRIZEUX A L'ATHÉNÉE DE MARSEILLE

Retour de Brizeux en Bretagne ; accueil qu'il y reçoit. — Voyage en Bretagne : premier séjour à Scaër. — Il travaille au poème des Bretons. *— Rentrée à Paris. — Collaboration aux* Annales romantiques, *à la* Revue des Deux Mondes, *au* Journal des Débats. *— Cours de poésie à Marseille. — Enthousiasme des Marseillais. — Plan général du cours ; fragments. — Regrets de la poésie.*

Brizeux ne fit que passer à Paris, dans les derniers jours du mois d'août. Les répétitions du *Roi s'amuse* agitaient alors les esprits. « Brizeux revenant d'Italie est allé en Bretagne…, » écrit Sainte-Beuve à V. Pavie (1). De fait une douloureuse inquiétude pesait alors sur l'esprit du poète et le distrayait de toute préoccupation littéraire : sa « bonne grand'mère » était à l'agonie. A Rome, il avait eu pour elle un pieux souvenir dont la *Fleur d'or* a conservé le témoignage.

(1) Lettre de Sainte-Beuve à V. Pavie, *citée par Ed. Biré, Victor Hugo avant 1830,* I, p. 59.

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens !
Ce chapelet béni par le chef des chrétiens,
Tout près de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre.
Vois ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre ;
Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,
Et t'occupant le jour te consolent la nuit !
L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,
Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre ;
Prends donc ce chapelet et puisse chaque grain,
Défilé sous tes doigts, entraîner un chagrin ! (1)

Il arriva assez tôt pour offrir à son aïeule ce présent de piété filiale et l'embrasser une dernière fois avant qu'elle mourût (2).

Ce deuil diminua singulièrement la joie de Brizeux en revoyant la Bretagne. Avec quel bonheur néanmoins il posa le pied sur cette terre aimée à qui il devait le meilleur de son inspiration et qui lui devait elle-même un renouveau de gloire. En Italie, au milieu des enchantements que lui procuraient les jouissances de l'art et les spectacles de la nature, il demeurait fidèle à la patrie absente. A Naples particulièrement, il aimait à se promener sur les quais du port, cherchant un navire aux couleurs de France, interrogeant les matelots dans l'espoir de rencontrer un Breton parmi eux (3).

Au mois de janvier 1833, se fonde, à Rennes, la *Revue de Bretagne*. En témoignage de sympathie, Brizeux se hâte de lui dédier le beau camée intitulé *Raphaël* (4). De son côté, la jeune revue fait son entrée dans la vie par une étude très élogieuse du poème de *Marie*. Elle constate en ce livre « une poésie neuve, tendre, suave, harmonieuse qui repose doucement l'âme au milieu du

(1) *La Fleur d'or*. Livre v, p. 109. *Talismans*.
(2) A. Barbier, *Lettre à A. Lacaussade. Revue contemporaine*, octobre 1858, p. 540.
(3) *Ibidem*.
(4) *Revue de Bretagne*, 1832, janvier. 1 vol., p. 44. Ce dizain à pris place dans la piéce de la *Fleur d'or*, intitulée *Les trois frères*.

cliquetis de notre littérature à facettes. C'est un ruisseau calme et limpide, coulant à l'abri des saules verts qui bordent le rivage après ce torrent impétueux qui roule écume et limon... (1) » Brizeux arriva donc chez lui précédé par sa renommée. Les bardes des campagnes lui envoient des chansons (2); les poètes bretons lui tressent à l'envi des couronnes, et de tous les coins de l'Armorique des voix mélodieuses font écho à sa propre voix (3). Une surprise l'attend au foyer de la famille : son jeune frère, E. Boyer, dont les goûts artistiques s'éveillent, lui offre un charmant bouquet de rimes.

L'œil sombre et plein d'éclairs devant le ciel si bleu,
Tu penses à ta Marie, à tes amours, à Dieu.
Tu fronces le sourcil de ta tête baissée,
Poète, pour mieux lire au fond de ta pensée.
Ton corps entier frémit et tremble, et par moments
Tu froisses dans tes doigts tes larges vêtements,
Tu regardes le ciel et par moments encore
S'échappe de ta bouche une rime sonore,
Prélude d'harmonie, écho mystérieux
Du rythme qui bouillonne en ton cœur furieux.
Ah ! chante, livre-toi tout entier au délire
Et tâche d'étouffer sous la voix de la lyre
Les murmures secrets de la chair et du cœur.
Et les cris insensés de ce monde moqueur.

E. Boyer. (4)

(1) *Ibidem*, signé : Armand, p. 48. Les premiers numéros de la *Revue de Bretagne* contiennent un sonnet d'A. Barbier, *Laura*, et une poésie de Mme Desbordes-Valmore : *A ma mère qui n'est plus*. Ce n'est point juger témérairement que d'attribuer cette collaboration précieuse à l'amitié et à l'intervention de Brizeux.

(2) Nous en avons trouvé une entre autres, d'une très belle inspiration, signée *Simon arm Dall*. (Dossier Brizeux, communiqué par M. A. Lacaussade).

(3) L. Tissier. Une longue pièce de 70 vers, datée de Lo'Christ, 15 septembre 1834 ; une épître de M. Audren de Kerdrel.

(4) E. Boyer, 1832. Communiqué par M. A. Lacaussade.

*
* *

Après quelques jours donnés à sa famille et à sa ville natale, Brizeux entreprend un voyage à travers les bourgs de Cornouaille, dans l'espoir d'y ramasser les premiers éléments du poème qu'il médite : *Les Bretons*. A mi-chemin entre Quimper et Quimperlé, un peu au-dessus de Rosporden, on rencontre un gros village, que l'Aven et l'Isole ceignent de leurs courbes gracieuses : c'est le bourg de Scaër, le pays des luttes et des danses. Il a beaucoup souffert de l'invasion croissante du progrès moderne et bien des choses ont disparu qui en faisaient le charme pour Brizeux : la vieille église de Sainte-Candide, avec sa tour romane tant aimée du poète, a fait place à un monument dont la jeunesse et les proportions jurent singulièrement avec tout ce qui l'entoure ; mais la fontaine de Sainte-Candide, la chapelle de Coatdry sont toujours là, les luttes ont encore lieu chaque année au jour du grand pardon ; les noces continuent de danser sur la place publique au son de la bombarde et du biniou. Rien n'est gracieux enfin comme les femmes de Scaër avec leurs collerettes godronnées et leurs coiffes blanches.

Brizeux y arriva, pour la première fois, au mois de septembre 1832 (1). C'était un excellent milieu pour y étudier les vieilles mœurs, les costumes, le langage de la Bretagne. Le poète s'installe donc dans une maison du bourg, chez M. Keransker (2) ; le soir, au coin du feu, il retouche le poème de *Marie ;* toute la journée, dans ses promenades et ses conversations avec les gens du bourg, il recueille les matériaux des *Bretons*. Au sein de

(1) *Journal, Courses en Bretagne, Scaër*, septembre 1832.
(2) Nous tenons ce détail de M. Bertrand Rodallec, l'ami du poète. Il est du reste confirmé par le *Journal*.

la pieuse paroisse, la foi se réveille dans l'âme engourdie du jeune sceptique.

Dimanche 9 septembre 1832. — Grand'messe. J'ai honte de moi ou de quelques mauvais bourgeois à genoux sur des chaises, tandis qu'hommes et femmes prient sur le pavé (1).

Il se fait paysan avec les paysans, se mêle aux parties de galoches, écoute les naïves romances que lui chantent les enfants du village. Pour que rien ne manque à l'illusion, il se fait faire un habit breton (2), avec lequel il pourra dignement figurer dans les danses et paraître aux luttes. Celles-ci le frappent particulièrement et il les décrit en quelques lignes auxquelles il n'a plus qu'à donner le nombre et la rime pour les transporter dans les *Bretons :*

Les deux lutteurs se sont mis à genoux ; on leur a noué les cheveux, comme ceux de l'Apollon. Leur veste était tirée. Ainsi préparés, ils ont fait chacun trois signes de croix, puis ils se sont saisis. De jeunes garçons, armés de branches de genêts, font retirer les spectateurs en criant : *Lice! Lice!* Les deux lutteurs suant, soufflant, tête contre tête, essaient de se donner des passades. On criait : Courage ! Courage ! Plusieurs coups où l'un des deux fut renversé n'ont pas été jugés bons. Il faut que le vaincu tombe à plat sur le dos : alors il est *larn.* On prend le vainqueur dans les bras et on l'enlève de terre en le montrant (3).

Ce premier séjour à Scaër fut une simple prise de possession. Brizeux n'y passa qu'une semaine, juste ce qu'il fallait pour s'y faire des amis, et se lier comme par un pacte d'adoption avec le bourg et ses paysans (4). Le 12 septembre, il recommence de nouveau sa vie nomade, voyageant le jour, s'arrêtant le soir dans les presbytères où les recteurs, « envolés du grand nid

(1) *Journal, Loco citato.*
(2) Le *Journal* entre ici dans une minutie de détails qui ne s'arrêtent qu'après l'énoncé des mesures prises par le tailleur.
(3) *Journal,* 9 septembre, *Scaër.*
(4) Le *Journal* de Scaër commence au 4 septembre.

d'Arzanô (1) », lui font un fraternel accueil. L'inspiration ne le quitte pas : un coin de paysage le jette dans le ravissement, dans une extase de poète. « Fraîche et ondoyante campagne ! O cher et beau pays !... Pouvais-je écrire mes impressions d'hier sur cette route de Rosporden ! J'avais oublié l'Italie. J'étais tout lyrique ; les vers abondaient dans ma bouche.... O mon poème, pourrai-je te faire digne de mon pays ! Marchons !... (2). » Et il marche, et son poème marche avec lui, se grossissant à chaque pas des mille impressions de la route. Les vers lui viennent spontanément sous la plume ; il les note ; ce sont des pierres déjà taillées pour le futur édifice. Une alouette se lève devant lui sur le bord du sentier ; il la suit du regard et il décrit le vol de l'oiseau :

Qui sautille joyeux entre les pieds des bœufs
Ou dans les hauts genêts se cache et pond des œufs (3).

Enfin, il arrive à Arzanô, terme de ce voyage. Ici, son âme se referme mystérieusement. Je ne sais quelle ombrageuse pudeur arrête sur ses lèvres les confidences qu'il allait nous faire et dont on devine le sens. Le presbytère, l'église, le village lui rappellent le temps de la religion et des croyances premières, et comparant ce qu'il est avec ce qu'il fut, il laisse soupçonner une secousse douloureuse de tout son être, un soubresaut involontaire vers les joies perdues.

16 septembre. — J'assiste à la messe à Arzanô. Je parcours la paroisse.... Oh ! ceci ne doit point se noter. Priez pour moi ! (4). »

(1) *La Fleur d'or*, Livre I. *L'Eglise blanche*, p. 8.
(2) *Journal, Concarneau*, 13 septembre 1832.
(3) *Journal*, 14 septembre.
(4) Au mois de novembre de cette même année, entre deux voyages à Paris, Brizeux voulut revoir encore Arzanô. Il était cette fois accompagné de son frère, Ernest Boyer, et il écrit dans son Journal : « Ernest est dans le ravissement ; le Scorf étincelle à nos pieds. Le Ror'h était plein de vaches immobiles dans l'eau. Le Pont Kerlô embaume. L'eau est chaude. Le bois, toutes les plantes de la montagne envoient leurs odeurs ; les arbres se meurent de langueur et se baignent dans le Scorf. » (Novembre 1832).

Il rentre à Lorient, dans sa famille. Il lui tarde de mettre en œuvre les premiers matériaux amassés pour son grand poème. Mais mille préoccupations l'assiègent, sans l'interrompre toutefois. Ce sont des difficultés avec son libraire de Paris, des questions d'intérêt vulgaire pour lesquelles il n'est pas fait. Enfin, il s'improvise le mentor et le guide de son jeune frère, qui termine ses études au Collège Rollin et il lui écrit des lettres toutes pleines de poésie, de sagesse et d'amitié qui pourraient figurer dans le *Livre des Conseils :*

Lorient, 14 Janvier 1833.

Mon cher Ernest,

Je suis aise de ta rencontre avec Bixio ; il peut te servir, mais comme tu dis, pousse plus loin. Cependant, mon ami, sache que s'il est bon de tendre aux gros lots, il est permis à bien peu d'y atteindre. Le sort le veut ainsi. Se résigner aux choses humbles est donc souvent une nécessité qu'il faut subir sans trop de peine. Ce n'est point pour te décourager, mais pour t'épargner les inévitables désappointements des premiers désirs et des vives espérances.

Tu t'es donné pour moi beaucoup de mouvement dont je dois te remercier ; d'autant que je ne te ménagerai pas, s'il y a besoin. Ainsi tout de suite, voir si Bixio s'est occupé de cette édition de *Marie* pour laquelle il m'avait fait quelques offres ; cela discrètement. Barbier m'écrit qu'à sa connaissance on a acheté au premier de l'an au moins cinquante exemplaires de *Marie*. L'édition doit donc être épuisée, à moins que mon libraire ne m'ait traité comme le sien qui au lieu de 1200 a tiré 1800 exemplaires. Va donc chez Auffray et agis sévèrement ; l'autre libraire, Oliver, demeure rue Saint-André des Arts, n^e^ 33.

Mon ami, si tu suis les conseils de ma bonne amitié, crois que je suis les tiens. *Fervet opus redolentque thymo flagrantia mella.* Dimanche à Kermelô j'ai lu à Charles le chant que tu connais, mais entièrement achevé. Charles a paru si content et si étonné que je suis revenu tout inspiré de cette promenade. Compte que je remplirai le nombre que tu me prescris. Mais aussi l'heureuse et douce vie ! A neuf heures chaque maitn, regarde-moi errant

dans les bois de Kermelô jusqu'à Plœmeur ou dans les bois du Ror'h. Comment les vers n'abonderaient-ils pas ? Seulement la rêverie me prend quelquefois au détour d'un chemin et au lieu d'écrire, je me perds en projets, en combinaisons et autres choses que celles du présent; je t'oublie.

Charles est à présent tout au magnétisme. Il ne t'écrit pas; ma lettre, dit-il, étant pour deux. Ce brave garçon compile pour moi à cette heure. J'entends de mon lit où je t'écris le craquement de sa chaise. Aimons bien Charles, mon cher Ernest, nul n'est meilleur que lui. Ernest, aime-moi aussi.

A. Bx.

Nous avons Annezine (1). Ne tarde pas à nous écrire, maman t'en conjure. Tu auras en retour de ses bonnes et charmantes réponses. Adieu (2).

L'œuvre qu'il entreprend est longue, difficile et voici que des écrivains le devancent. La *Revue de Bretagne* publie des études de mœurs qui sont autant d'emprises sur la matière première de son poème. Brizeux s'inquiète, s'impatiente, il écrit au directeur de la revue.

Monsieur,

Depuis longtemps je m'occupe d'un poème qui doit renfermer toute la synthèse de la Bretagne. Je voudrais faire épiquement ce que j'ai déjà essayé sous une autre forme. Cependant quelques peintures de mœurs ont déjà paru dans la *Revue de Bretagne*, d'autres pourront suivre, et comme la poésie ne saurait lutter de vitesse avec la prose, il m'importe de prendre acte d'antériorité. Cela dit, je poursuivrai en paix l'œuvre que je consacre à mes compatriotes.

Agréez, etc.

L'Auteur de *Marie* (3).

* * *

Pendant l'année 1833, Brizeux fit plusieurs fois le voyage de Paris (4). La Révolution de juillet avait eu

(1) Annezine Lenir, cousine de Brizeux. Elle habite aujourd'hui Quimper.
(2) Lettre à Ernest Boyer. Due à l'aimable communication de M. Armand Boyer.
(3) *Revue de Bretagne*, juin 1833.
(4) A. Lacaussade. *Revue Contemporaine*, octobre 1858, p. 540.

son influence sur le mouvement littéraire. D'un côté, Lamartine, Victor Hugo, De Vigny poursuivent brillamment leur œuvre, mais en la modifiant dans le sens d'une pensée politique ou sociale ; de l'autre, un nouveau groupe de poètes se lèvent qui se dégagent de plus en plus de toutes les traditions d'école, cheminant pour leur propre compte, introduisant dans l'art « une profusion négligente qui n'est ni sans charme ni sans affectation » (1).

« Dans cette évolution, ajoute Sainte-Beuve, l'auteur de *Marie* a gardé chaste et noué le long vêtement de la Muse, espèce de Bion chrétien, de Synésius artiste, en nos jours troublés, jeune poète Alexandrin qui a maintenant rêvé sous les fresques de Raphaël et qui mêle sur son front aux plus douces landes des fleurs natales une feuille cueillie sur le tombeau de Virgile. » (2) Telle était en 1833, formulée par la plume de plus en plus aimable de Sainte-Beuve, l'opinion littéraire sur Brizeux.

A un autre point de vue, il nous reste un document précieux pour connaître la physionomie du poète à cette époque. C'est un portrait à la mine de plomb par Amaury Duval (3) Il y a loin de cette figure élégante et distinguée au médaillon dont le sculpteur Etex a décoré le tombeau. La tête est pensive, mystique, le front modeste et tout chargé d'inspiration, les joues amaigries, le regard plein de douceur et de mélancolie. Les longs cheveux plats collés sur les tempes, la bouche aux lèvres gracieuses, sans le moindre duvet, le menton ferme, proéminent, comme chez ceux dont la vocation est de penser, toute cette physionomie si fine et si triste

(1) Sainte-Beuve. *Revue des Deux Mondes*, 1833, janvier, p. 142. *Alfred de Musset.*
(2) *Ibidem.*
(3) C'est le portrait qui est reproduit en tête de l'édition Lemerre.

à la fois rappelle le beau vers de Barbier parlant de Raphaël :

> Ovale aux cheveux bruns sur un long col monté. (1)

Ce portrait annonce aussi chez Brizeux un tempérament d'une délicatesse nerveuse que l'effort du travail et la continuité de l'inspiration poétique auront bientôt fait de délabrer.

En effet la pensée des *Bretons* n'absorbe pas toutes les énergies créatrices de Brizeux. De 1832 à 1834, les *Annales Romantiques*, le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes* publient de lui une série d'articles littéraires et de fragments poétiques dont plusieurs méritent mieux que l'oubli qui les entoure. Telle est par exemple une belle allégorie, intitulée la *Muse d'André Chenier* qu'il dédia à Madame Aimable Tastu. On nous saura gré d'exhumer des *Annales Romantiques* cette pièce oubliée, dont le volume de la *Fleur d'or* aurait pu s'enrichir

A Madame A. T...

Quand les bourreaux couverts du sang de Lavoisier,
Près du chantre des *Mois* faisaient tomber Chénier,
Et, noirs blasphémateurs, du bois de son supplice
Chargeaient la liberté qui n'était pas complice,
La France soupira : quelque chant égaré
Avait trahi le Cygne au matin expiré.
Et la Muse si jeune et qui déjà si belle
Ajoutait à la lyre une corde nouvelle,
Où donc est-elle allée, ô poète, dis-moi ?
Cette Muse naïve et qui n'aima que toi,
Qui jusqu'au jour suprême à toi s'est révélée
Cette Muse, mais où donc est-elle en allée ?
Vers un séjour de paix a-t-elle pris l'essor ?
De la terre exilée, y viendra-t-elle encor?

(1) A. Barbier, *Il Pianto*, *Raphaël*.

J'en crois un doux mystère. Oui, l'accord de la lyre
Et la brise embaumée et l'âme qui soupire
Tout ce qu'on voit enfin d'harmonie et d'amour
Recueilli loin du monde y doit revivre un jour.

Oui, France, j'ai revu la Muse aux yeux de flamme.
J'ai reconnu sa voix dans la voix d'une femme,
C'est sa grâce rêveuse et son mol abandon
Laisse sur chaque objet tomber une chanson.
Guidant encore au bruit des notes cadencées
Le chœur mélodieux de ses jeunes pensées,
Fidèle à ses regrets et célébrant toujours
La belle poésie et les belles amours.

Tout ce qu'ont de plus doux Rome et l'antique Grèce,
Et notre vieux Gaulois de naïve tendresse,
Et la fière Albion de naïves douleurs,
Tout renaît sous sa main et reprend ses couleurs.
Oui, les temps sont venus; oui, la Muse exilée
De retour sur la terre enfin s'est révélée ;
Aujourd'hui d'une femme elle emprunte la voix
Et le luth de Chénier pleure encore sous ses doigts. (1)

De son voyage d'Italie, A. Barbier avait rapporté le *Pianto :* il s'agissait beaucoup moins pour le poète des *Iambes* de transformer son talent que de le déplacer, de chercher une inspiration vraiment nouvelle que de nouveaux motifs d'inspiration.

Aussi la récolte fut-elle immédiate et au mois de de janvier 1833, à peine débarqué du *vetturino,* Barbier donne à la *Revue des Deux Mondes* toute sa lyre et tout son portefeuille. Brizeux n'avait pas la veine courante et facile de son ami; il voulait du reste livrer au public autre chose qu'un poétique carnet de voyage. Il se contente donc d'emmagasiner ses souvenirs, de mûrir ses impressions pour les faire fructifier plus tard. Néanmoins l'Italie devient à ce moment sa constante

(1) Non réimprimé, *Annales Romantiques*, 1832.

préoccupation. Au mois de janvier 1833, dans un article assez faible d'ailleurs, sur la *Poésie d'Émile Deschamps,* le nom de Dante revient à chaque instant sous sa plume et il termine par cette belle évocation de l'Italie.

Puisque cette mère de notre civilisation, cette mère de Dante, de Galilée, de Machiavel, de Christophe Colomb, de mille autres, ne peut plus faire entendre sa voix, opprimée qu'elle est par la force matérielle et brutale, il faudrait qu'une voix étrangère et généreuse, en rappelant la fécondité passée, nous apprit quelle noble famille de penseurs et d'artistes cette terre inépuisable tire encore de son sein, d'artistes comme Cimarosa, Canova qui viennent de mourir, comme Rossini, Bartholini qui tiennent en Europe le sceptre de leur art, de jeunesse dévouée comme celle qui se fait tuer à Bologne ou meurt loyalement et sans apostasier au fond des cachots. Alors finiraient ces vanteries de gens qui n'ont vu qu'eux-mêmes et s'admirent, ou les risées barbares de ces voyageurs qui vont profaner la beauté nue de cette Andromède enchaînée au fond des mers.

Mais les poètes ont des instincts sublimes ! Dans ce fragment tout dantesque qu'on a lu, dans ce *Pianto* mélancolique que l'auteur des *Iambes* a laissé tomber en repassant les Alpes, il y a plus qu'une élégie sur les splendeurs éteintes de Rome et de Florence, il y a le pressentiment d'une lueur qui pointe. Qu'elle brille et la France la saluera! la France qui a fait un tout homogène de tant d'éléments contraires, la France entre le nord et le midi, avec sa double race, sa langue mi-latine et mi-française, la France qui ne rejette rien et fait tout sien, réchauffera son sol humide à ce rayon d'Italie; peut-être il y a bien longtemps qu'elle se retrempe aux neiges glacées du pôle.

L'auteur de *Marie* (1).

Brizeux devint dès lors et resta jusqu'à la fin de sa vie un des plus zélés collaborateurs de M. Buloz. La *Revue des Deux Mondes* devait être, dans la pensée de son fondateur, comme une exposition permanente de littérature, un moyen de maintenir les traditions, de

(1) *Revue des Deux Mondes,* janvier 1833, p. 65. *La poésie d'E. Deschamps,* par l'auteur de *Marie.*

fomenter en ce temps de dispersion générale un foyer de culture entre la production et la consommation intellectuelle (1).

Le besoin de ressources eut raison des instinctives répugnances que Brizeux devait éprouver pour le contrôle sévère et le contact ininterrompu avec le public auxquels sa collaboration allait le soumettre et il entra dans la maison. Il y débuta au mois d'août 1832, par quelques vers dédiés *A un religieux* (2); puis en 1833, il donne coup sur coup et avec une verve d'inspiration dont sa plume n'est pas coutumière, l'article sur E. Deschamps auquel nous venons de puiser, un récit en prose d'une *Station à Venise* où il y a plus de vraie poésie que dans tout le *Pianto* de Barbier. C'est à la *Revue des Deux Mondes* qu'il semble désormais réserver

(1) *Revue des Deux Mondes,* H. Blaze de Bury, *A. Barbier*, p. 724, 15 octobre 1832.

(2) Voici la liste complète des articles et des pièces publiés par Brizeux dans la *Revue des Deux Mondes.*

Prose :

La poésie d'Emile Deschamps, 1er janvier 1833.
Venise, 1er avril 1833.

Poésie :

A un Religieux, 1er août 1832.
Scientia, 15 décembre 1833.
La Nuit de Noël, 15 janvier 1836.
Les Conscrits de Plô-meur, 1er juillet 1839.
Les Batelières de l'Odet, 15 juin 1840.
Féeries, 1er mars 1842.
Les Ecoliers de Vannes, 1er mai 1842.
Jo et Jo-wenn, 15 août 1842.
La Baie des Trépassés, 15 juin 1845.
Poésies de voyages, 15 septembre 1845.
Lieds bretons, 1er avril 1846.
Lina, 15 janvier 1847.
La Veuve de Corré, 1er mai 1851.
Le Vieux Rob, 1er janvier 1852.
Les Pêcheurs, 1er avril 1853.
Les Bains de Mer, 15 juillet 1853.
Histoires d'Armorique, 1er octobre 1853.
Histoires Indo-Européennes, 1er juin et 1er août 1854.
Poétique nouvelle, 15 janvier 1855.
Histoires poétiques, 1er août et 15 décembre 1855.
La lampe de Tullie. — La Seconde Vue, 15 mars 1856.
Symboles et Légendes, 15 octobre 1857.

la primeur de ses productions; la plupart des pièces ajoutées aux différentes éditions de *Marie,* les plus belles pages de la *Fleur d'or* et des *Histoires poétiques* enrichiront d'abord en entier ou par fragments les colonnes de la *Revue* pour reparaître ensuite dans le volume définitif avec un titre différent.

La collaboration aux *Débats* fut moins fidèle et moins éclatante. Il faut dire que le poète devait se trouver moins à l'aise encore dans les bureaux de ce journal que dans le cabinet sévère mais largement éclectique de M. Buloz. Là en effet, depuis deux ans déjà, Victor Hugo régnait en maître; il en avait chassé un homme droit et honnête, un travailleur qui sans ménager son admiration sincère aux belles œuvres voulait sauvegarder cependant la liberté de sa critique (1). A la suite d'un article sur les *Feuilles d'automne* et dans lequel l'éloge dominait malgré quelques réserves, M. Nisard avait dû quitter cette maison hospitalière des *Débats* où il n'y avait plus de place que pour les admirateurs à outrance du grand poète. Brizeux y entra néanmoins, si nous en croyons le *Livre du Centenaire* (2); il y donna en 1833 deux articles, l'un sur les *Pensées de Kératry,* l'autre sur *le Virgile de M. Ingres.* Rien que cela. Il s'affirmait de plus en plus dans cette attitude d'indépendance qu'il avait prise dès le début, également éloigné de tout fanatisme, qu'il eût pour objet le culte des anciennes formes littéraires ou celui de la poésie nouvelle. Peut-être aussi la mesure dont M. Nisard venait d'être l'objet avait-elle refroidi sa première ferveur pour le journal des Bertin.

(1) Ed. Biré, *Victor Hugo après 1830,* I, p. 46-47-49.

(2) *Livre du Centenaire du Journal des Débats. Table générale des collaborateurs,* p. 601. Nous employons cette forme dubitative car, malgré l'autorité du livre du centenaire, il nous semble étrange que l'article sur Kératry soit signé de l'initiale H. Quant à celui sur M. Ingres il nous a été impossible de le découvrir, après les recherches les plus minutieuses.

Il est permis de le penser : ce sentiment est dans le caractère de Brizeux, et une lettre postérieure dans laquelle la reconnaissance laisse encore une large place à l'admiration désintéressée, nous autorise à croire que l'ostracisme qui frappait M. Nisard blessa profondément Brizeux.

23 Avril 1839.

Monsieur Nisard,

Toute ma vie je serai fier des éloges qu'un critique d'une sévérité de goût si renommée daigne aujourd'hui donner à mes essais en poésie, et l'intimité de ces éloges qui prouve en lui quelque sympathie pour l'auteur me sera toujours des plus douces. Il faut l'avouer, m'éloignant par philosophie autant que par goût de la plupart des poètes de nos jours auxquels j'ai voué cependant une grande admiration, je m'affligeais de peu réussir auprès de ceux dont je croyais suivre les doctrines. Toutefois ce ne fut pas sans écouter leur critique, et la seconde édition de *Marie* en a profité. Que si vous daignez, pour l'édition nouvelle que je prépare me continuer ces remarques, je me plairai à reconnaître combien je vous dois cette année.

Pour l'avenir, Monsieur, s'il vous arrivait de vous occuper de moi, soyez indulgent, car les scrupules de votre conscience commandent d'accepter tous les jugements que vous rendez. Je me dis tout à vous.

A. Brizeux (1).

* * *

Ces fragments poétiques, ces articles littéraires, le succès non interrompu de *Marie* grandissaient chaque jour la renommée de Brizeux. Au mois de décembre 1833, il partit pour Marseille. J.-J. Ampère, qui venait de préluder devant l'Athénée de cette ville à son enseignement au Collège de France, lui offrait sa chaire pour un hiver. Le poète accepta. Il y reçut un chaleureux

(1) Aimablement communiquée par M. A. Lacaussade.

accueil dont ses lettres et la seconde édition de *Marie* se font l'écho.

Marseille était alors un foyer de littérature. La querelle des classiques et des romantiques y suscitait de curieuses batailles. Un jour la représentation d'*Antony* avait failli transformer le théâtre en une arène de combattants : les vieux abonnés sifflaient, réclamaient une autre pièce ; « à bas les ganâches ! » répondaient les jeunes gens et la police avait dû intervenir pour faire évacuer la salle (1). Un journal, le *Sémaphore*, accueillait les premiers vers des poètes imberbes qui s'aventuraient dans le sillon des grands romantiques. Ceux-ci daignaient de temps à autre s'arrêter à Marseille : en 1833, Lamartine partant pour l'Orient y fit un séjour de quelques semaines, et les Marseillais épuisèrent à son endroit toutes les formules d'une admiration voisine de l'idolâtrie : « Vous êtes un dieu ! — disait quelqu'un — et je me sens prêt de tomber à vos genoux (2) ». Tout cela entretenait dans la cité une vie littéraire qui prenait facilement, avec l'esprit méridional, un caractère d'exubérance.

On devine donc l'enthousiasme de Marseille à l'arrivée de Brizeux : le jeune professeur est entouré, fêté, comblé de prévenances ; l'Athénée en corps lui offre un banquet : « C'est d'une courtoisie, écrit-il à Barbier, dont en vérité dans notre orgueilleux Paris nous sommes peu capables (3). » Un regret perce çà et là dans les lettres qu'il écrit à sa famille et à ses amis, celui de ne pouvoir se livrer comme il voudrait à ses rêves de poésie, mais en somme il est presque heureux et il savoure avec délices les joies du triomphe. Le 2 janvier 1834, il écrit

(1) Autran, *Lettres et notes de voyage. La maison démolie,* p. 22-23.
(2) *Ibidem*, p. 44.
(3) A. Lacaussade, *Revue contemporaine*, octobre 1858, *Brizeux*, p. 540.

à son frère, Ernest Boyer, alors élève de philosophie au collège Rollin :

Mon cher Ernest,

D'après l'amitié que tu as pour moi, tu dois avoir une grande envie de mes nouvelles ; moi-même, je serai bien heureux quand je verrai ton écriture, car tu sais si je te porte une tendre amitié. La plus grande preuve que j'ai pu t'en donner, c'est de t'avoir laissé lire dans toutes mes pensées, comme j'aurais pu le faire et cependant, tu ne m'en as que plus véritablement aimé ; chose dont je suis fier et surtout content. Que tu m'a manqué depuis ce départ ! que tu me manques tous les jours ! Que fais-tu, mon cher enfant ? Es-tu heureux ? Profites-tu de ton temps ? Crois-tu faire des progrès ?

Moi, voici mon histoire : une insipide route jusqu'à Lyon ; le Rhône débordé ; je reprends la diligence et passe en allongeant quelque peu par Nîmes ; — superbes arènes ! — mais une excessive fatigue en arrivant à Marseille ; un rhume affreux ; mille douleurs. Ici de la pluie — c'est ainsi que je me présente à l'Athénée, — mais un accueil des plus aimables, des encouragements, des honneurs ; j'avais été prévenu par un charmant article sur *Marie.* De bons jeunes gens qui m'intéressent, puis des dîners d'amitié ou de corps. Enfin me voyant pris d'un tel rhume, on m'engage à remettre d'une semaine la première leçon. Je ne sais comment, sans calcul et machinalement, je me suis tiré assez bien de toutes ces épreuves.

Jeudi dernier était le terrible jour ; les journaux avaient annoncé l'ouverture du *Cours ;* trois rangées de dames devant moi ; puis deux ou trois cents têtes noires s'élevant en amphithéâtre. Mon pauvre Ernest !... Enfin, mon cher Enfant, j'abrège ; un succès complet ! Toutes les joies de l'orateur, je les ai goûtées. Les journaux jusqu'ici ont été parfaits. Un d'entre eux commence à peu près de cette manière : « Il n'est question dans Marseille que de l'enthousiasme avec lequel on a accueilli le discours de M. Brizeux. » Après tout, mon enfant, te voilà joyeux pour moi-même, et je te vois, jeune *patagon* (1), faisant un terrible saut. J'en ai fait un aussi en sortant, mais aussitôt j'ai ramené

(1) C'est le nom familier dont Brizeux usait avec ce frère qui fut vraiment pour lui « un ami donné par la nature ».

ma pensée où elle devait aller, où tu sais qu'est mon but et je n'ai pas voulu être emporté par trop de joie, pour avoir quelque force, quand les retours de critique viendront nécessairement. L'important, c'est de m'être bien établi et de savoir comment aller jusqu'au bout. — Ah ! quand je serai là ! Aujourd'hui, je te l'avoue, c'est un ennui profond; je n'ose même plus songer au terme, car à force d'y revenir j'ai usé cette consolation. Et la poésie, mon poème, ma vie qui me revient comme un remords que je ne puis apaiser. Quant au travail du cours, il est moins terrible que je ne l'avais pensé ; je trouverai bien par semaine trois jours de repos! D'ailleurs un temps comme au mois de mai. Cette *Cannebière* brûle; tu en connais la description. Je reviendrai d'ici un vieux loup de mer ; hier, j'ai ramé une heure entière sans me reposer une minute.

Mon cher Ami, tu me copieras sur ton *Album* l'élégie de Léon, les vers d'Émile Deschamps, de Félix, de Sainte-Beuve... Si tu as le *Juif errant* de Charles ou son *Attila,* tu me l'enverras (le tout fort serré); mes auditeurs sont très friands d'inédit. Pense à quelques notes promises et fais vite.

Je n'ai pas encore de lettres de Lorient. Aussi, mon enfant, ne m'oublie pas et parle-moi de toi. Travaille bien et porte aussi ta croix. Tu sais si la mienne est lourde. Salut à Sainte-Barbe.

Ton frère,

A. Brizeux. (1)

Rue Saint-Féréol, Hôtel du Pérou.

Il est possible d'après cette lettre de se faire une idée assez nette du cours de Brizeux : c'est une étude générale sur la poésie, appuyée sur des exemples empruntés à l'école nouvelle. Le professeur expose les théories, se plaçant au point de vue des principes, déterminant les conditions respectives des genres littéraires ; il lit ensuite comme documents à l'appui quelques fragments des poètes modernes, Sainte-Beuve, De Vigny, Antony et Émile Deschamps, Blaze de Bury, Saint-Félix, tous les amis qui veulent bien lui adresser quelques pièces

(1) Lettre inédite communiquée par M. Armand Boyer.

inédites. Nous avons pu retrouver dans les papiers de Brizeux des notes, des canevas, ébauches premières de ces conférences dans lesquelles A. Barbier qui les avait lues trouvait « une grande élévation et une grande nouveauté de vues. » (1) Ces débris grossiers, presque informes, ne peuvent donner qu'une très vague idée de la critique de Brizeux et de l'originalité de ses aperçus. Nous les transcrirons néanmoins à titre de curiosité, en attendant qu'un chercheur plus heureux que nous découvre et publie le texte même des conférences de Marseille.

DE LA POÉSIE LYRIQUE

L'idéal et le réel sont nécessaires à l'homme...

S'il cherche ici-bas ce vers quoi il doit tendre d'abord, disons qu'il sent le besoin d'exprimer ce qu'il y a en lui d'intime et ce vers quoi il aspire... De là l'origine de la poésie;... de ce qu'il crée par *intuition*, par *réflexion*, par *désir*.

Quelle fut la forme de cette poésie? Naturellement la plus simple. Le chant accompagné d'un certain rythme naturel, jusqu'à ce qu'il fut accompagné d'un instrument complet nommé lyre...

Ainsi pour parler de ceux qui ont laissé les formes les mieux conservées de l'histoire poétique des Grecs, d'abord Linus, Orphée, avant ceux qui résument dans les récits comme Homère.

Seul Eschyle a de sa main puissante mêlé le chant lyrique et le récit (2).

Voici maintenant le plan primitif de son « chapitre très remarquable sur l'épopée moderne (3). » C'est un simple schéma, sans autre intérêt que celui d'une synthèse très nette d'un sujet immense, presque indéfini :

Les épiques sont les représentants les plus élevés de la pensée humaine

1° dans l'épopée théocratique,

(1) *Souvenirs personnels* et *Silhouettes contemporaines*, Brizeux, p. 237.
(2) Communiqué par M. A. Lacaussade.
(3) A. Barbier, *Silhouettes contemporaines*, p. 237.

2° dans l'épopée héroïque,

3° dans l'épopée philosophique, (souvent sceptique ou purement humaine).

Chez les modernes, dans l'Italie :

1° Dante théocratique,

2° Tasse héroïque,

3° Arioste philosophique, trop souvent sceptique (3).

Il porte dans ses jugements l'indépendance radicale de son humeur. Il en est même qui étonnent et qui frisent l'injustice. On aime à croire que la forme définitive du discours écrit corrigeait la rudesse et l'extrême sévérité de cette exécution sommaire de Racine.

Ça été son bonheur de finir par les deux dernières pièces juives qui annoncent le Christianisme. Regrets qu'il n'ait point abordé le Christianisme dans une troisième pièce.

Il y a deux Racine : l'un jusqu'à Andromaque; l'autre.... Les sots qui partout n'y comprennent rien prétendent admirer tout. La vérité est que la première partie est détestable, comme fond et comme forme ; et que la seconde, sauf Athalie et Esther, est bien mélangée. Le tissu de son style est mauvais... »

En revanche, il n'a que des admirations pour Corneille qu'il envisage surtout au point de vue de sa haute moralité.

Corneille, romain, espagnol, toujours héroïque. Grande et belle âme, ne se nourrissant que de belles choses qu'il inspirait à son public — poète prédicateur. Regrets qu'il n'ait point comme Shakespeare, puisé aux sources nationales, gauloises, françaises (1).

Le succès de Brizeux s'accentue de jours en jours ; il tient Barbier et Sainte-Beuve au courant de la sympathie croissante dont on l'entoure à l'Athénée : « Ma critique a étonné tout le monde, dit-il. Elle a plu aux jeunes et aux vieux par un double motif qui est le même au fond : les jeunes ont été attirés par la nouveauté

(1) Communiqué par M. A. Lacaussade.

dans le bon sens; les vieux par le bon sens dans la nouveauté » (1).

Il paye à Sainte-Beuve un large tribut d'éloges. L'heure n'est pas éloignée où la critique suscitera entre eux une querelle passagère, mais en ce moment, elle est encore leur trait d'union. Qu'on en juge plutôt :

Marseille, 17 Mars 1834.

Mon cher Sainte-Beuve,

Pour remettre jusqu'à ce jour à vous écrire, j'ai dû me reposer sur votre bienveillance éclairée qui appréciera combien j'ai peu de temps ici pour ceux-là même dont le souvenir m'est des plus précieux. — Je suis tellement dans cette idée de vous que je m'abstiendrai de plus longues excuses et vous parlerai comme venant de vous quitter. Madame votre mère vous aura sans doute transmis mes regrets de ne vous pas trouver la veille de mon départ. Je lui laissai aussi tous les remerciements qui vous étaient dus à cette occasion. — Depuis, mon cher Sainte-Beuve, j'ai tâché de m'acquitter de mon mieux et il ne tiendra pas à moi que les Marseillais n'ajoutent à la grande estime qu'ils faisaient déjà de vos œuvres. Joseph Delorme était fort connu à Marseille, mais point les *Consolations* dont l'édition était épuisée avant d'y arriver.

Ma tâche avance. Il ne me reste plus à faire que quatre leçons des douze que j'avais annoncées. Tous les genres de poésie y auront été traités systématiquement; cette division m'a sauvé du danger de tomber dans votre critique. Mes jugements ont été tels que les peuvent attendre ceux qui me connaissent, c'est-à-dire modérés et autant que possible portant à élever la poésie et les poètes. D'ailleurs tout le cours était basé sur un système compréhensif qui ne me permettait de rien exclure.

J'ai bonne espérance que quelques-unes de ces graines germeront sur la terre du midi et que le blé poussera. Je n'ajoute rien aux détails que Barbier vous aura communiqués.

Lui aussi m'a envoyé de vos nouvelles et de plus à mon grand plaisir, quelques stances (de votre roman, j'imagine) lesquelles

(1) Lettre à Barbier, *Revue Contemporaine*, octobre 1858. *Brizeux*, par M. A. de Lacaussade, p. 543.

augmentent la hâte que j'avais de voir ce roman merveilleux paraître.

Les vers n'ont pu être lus à l'Athénée, votre tour étant passé. Ils sont donc encore inédits. Je n'oublierai pas la note qui s'y trouvait jointe.—Voulez-vous savoir quel est un mois de Mars, et même Février et Janvier en Provence? C'est un mois de Mai à Paris. Un soleil qui vous brûle les joues, une mer bleue et unie qui vous invite à aller ramer ; pas un nuage au ciel, jamais de pluie, et le soir, la fraîcheur passée, une sérénité limpide et des millions de vives étoiles. Je m'admire, moi Celte, professant ici la poésie. Si vous voulez constater ce passage dans une ligne de la *Revue* ou du *National*, vous servirez l'honneur de mon pays. — Adieu, mon cher Sainte-Beuve, n'attendez pas mon retour pour me rassurer sur votre amitié.

A. Brizeux.

S'il vous plaît, faites agréer mes respects à Madame Sainte-Beuve (1).

Cependant, malgré le succès et la gloire, Brizeux s'impatiente de ce rôle qui n'est pas dans sa vocation et qui l'oblige à refouler en lui-même tous ses besoins de rêve et de poésie. Dès le début, à force de lire des vers à ses auditeurs et de disserter de la poésie, « il lui prenait des velléités d'en faire. » Peu à peu le désir l'exaspère ; la sève monte et l'étouffe :

La critique! quand donc pourrai-je la laisser là? Il y a des jours, je vous l'écrivais, où la poésie me suffoque. Ah! dure destinée qui m'oblige à n'être pas moi-même!... Goûtez votre bonheur, mon ami, et jetez des vers dans le monde. Plus je vois les autres hommes, plus j'aime les poètes. Ils sont encore ce qu'il y a de plus innocent et partant de plus élevé sur la terre. Travaillez, mon ami; que vous êtes heureux de pouvoir travailler! Que les Muses préparent leurs doigts, car dans trois mois je leur dicterai un long poème indien (2).

Ce poème indien ne parut qu'en 1854, dans la *Revue des Deux Mondes*. Brizeux, nous le savons, en portait

(1) Lettre inédite, *communiquée par M. Spoelberch de Lovenjoul.*
(2) Letttre à Barbier, *Revue contemporaine*, octobre 1858, p. 543.

un autre dans son sein et ce sourd travail de germination qui fait aujourd'hui son supplice, sera désormais l'unique joie de sa vie. La presse et le roman, la faim ou l'ambition vont entraîner ses rivaux de gloire loin des sentiers des Muses; lui, il restera fidèle à l'unité harmonieuse de sa vocation ; il sera le lévite voué au culte de l'idéal et de la poésie pure. Apre et solitaire destinée à laquelle il devra de séjourner dans un monde de visions magnifiques et de conserver une superbe intégrité de pensée !

Au mois d'avril 1834, Brizeux quittait Marseille pour l'Italie. Il garda toujours un souvenir reconnaissant de l'hospitalité et de la sympathie qu'il avait trouvées dans cette ville ; il y reviendra souvent se réchauffer au soleil ; et dans ses vers il associera les beautés du ciel de Marseille aux charmes d'Arzanô. Un jour, il rencontre sur le chemin qui monte à Notre-Dame de la Garde, un matelot breton et sa femme, dans le costume du pays. A l'instant même, tout un monde d'émotions s'éveillent en son cœur, il pense à la Marie du Moustoir, et voilà que la Provence devient pour lui comme une sœur de la Bretagne.

O Marseille, chez toi, pour ce bon souvenir
Et pour d'autres encor, je voudrais revenir !
Ta campagne est brûlée et sur tes monts de craie,
Il n'est point d'herbe humide ou de châtaigneraie.
Mais la mer d'Orient te baigne de ses flots ;
Tes deux quais sont couverts de joyeux matelots ;
J'aime tes vieux bergers et tes troupeaux de chèvres,
Aux bassins du Meilhan le soir trempant leurs lèvres ;
Enfin dans tes murs grecs si j'invoquais Platon,
Des amis m'écoutaient volontiers, moi, Breton.
Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,
Et la lande a gardé la fleur de poésie (1).

(1) *Marie*, Edit. Lemerre, p. 163.

CHAPITRE VII

COURSES EN BRETAGNE
LA BRETAGNE A PARIS

Second voyage en Italie : Pise et Florence. — Courses en Bretagne : le Tour du Finistère; *visites à M. Lenir. — Échos de Paris : A. de Vigny et Sainte-Beuve. — Séjour à Scaër. — Retour à Paris, nouvelles amitiés : A. Lacaussade et Turquety. — Seconde édition de* Marie. — *Projet d'une édition illustrée : correspondance avec E. Guyesse. — Troisième édition de* Marie : *ses caractères. — Réunions bretonnes à Paris : Le Gonidec.*

L'Italie est donc devenue la seconde patrie de Brizeux. Comme il avait à Paris la nostalgie des landes et de ce qu'il appelait « les petits pays de là-bas » (1), il aura désormais et il portera partout le regret de l'Italie avec le désir de la revoir. Il est pauvre, d'autant plus pauvre qu'il est plus fier; il ne connaît pas ce secret que possèdent déjà quelques-uns de ses contemporains de se faire de son génie un instrument de fortune, mais dès

(1) V. Pavie, *Œuvres choisies*, I. *Le pays de Marie*, p. 155.

qu'une œuvre nouvelle lui apporte quelques réserves d'argent, vite, à tire d'aile, il prend le chemin de l'Italie, tout entier à son art et aux moyens de le perfectionner.

Parti de Marseille le 10 avril 1834 (1), il débarque à Civitta-Vecchia. Son séjour en Italie fut cette fois relativement court et sans incidents, il ressemble plutôt à une retraite d'artiste, à « une heure de trêve » qu'à un voyage. Brizeux partage son temps entre Pise et Florence, composant des vers ou se reposant de ses travaux dans la contemplation des merveilles artistiques :

Et de mes jours et de mes nuits,
Ce rêve était le premier rêve;
Je disais : que dans mes ennuis,
Dieu m'accorde au moins une trêve!
J'ai ce repos : Dieu soit béni!...
Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,
Oh! ne passez qu'avec lenteur,
Doux épisode de ma vie! (2)

Le *Journal* est très sobre de détails sur ces jours d'accalmie qui passent trop vite au gré de Brizeux : il descend à Pise, à l'hôtel même où Byron s'était arrêté un moment et il note au passage avec une certaine fierté naïve un mot de la maîtresse du logis, Maria Lupicini : « Vous n'avez pas vu lord Byron, Monsieur; mais comme vous ressemblez à son ami Shelley! » (3)

Là, il retrouve des amis, le peintre Perrot, son compagnon de quelques jours dans le premier voyage, M. Ferdinand Rossellini, un « Toscan subtil », auquel il dédie l'hymne intitulé l'*Aleatico* (4). C'est pendant

(1) *Journal inédit*, 10 avril 1834.
(2) *La Fleur d'or*. Livre IV. *Heure de trêve*, p. 66. Edit. Lemerre.
(3) *Journal*, avril 1834.
(4) *La Fleur d'or*. Livre IV, p. 67.

quelques jours un petit cénacle où les trois artistes discourent de poésie et de symboles, en vidant une coupe de vin de Florence, l'heureuse liqueur « douce comme le miel de la blonde Toscane » (1). Dans cette intimité reposante, Brizeux travaille aussi à son poème des *Bretons* (2).

A Florence, c'est le même calme, ce sont les mêmes jouissances. Au coin des places, au détour des rues, le long des portiques qui surplombent le jaune Arno, il croise des groupes, il s'arrête devant des figures d'hommes et de femmes qui lui semblent descendus des toiles de Boticelli ou de Ghirlandajo. Ses lettres sont curieuses au point de vue esthétique : en face de ces statues vivantes, de ces tableaux qui marchent, il arrive à cette conviction que l'art des grands peintres et des grands sculpteurs doit être ici tout local et en quelque sorte réaliste. Copier ce que la vie a mis sous leurs yeux sans presque rien y changer : telle devrait être à son avis la maxime obligée des artistes florentins. C'est ce qu'il écrit à Barbier :

« Je visite peu les Musées; je néglige les peintures, mais j'erre au hasard, regardant au-dessus de ma tête ces grandes frises toscanes. L'architecture et la sculpture me tiennent. J'ai d'abord commencé par les plus vieux maîtres. Aujourd'hui ce sont Brunelleschi et Donatello qui me dominent. Les sublimes et divins artistes! Quelle force et quelle délicatesse tout ensemble!... On m'a mené il y a quelques jours chez Bartholini : il fallait voir une Bacchante couchée de laquelle on parlait beaucoup. Il y a un grand mérite de ciseau dans cette figure et même un sentiment de la forme inconnue à la plupart de nos artistes. C'est une charmante fille florentine avec ces grands cheveux noués que vous savez. Réduite et sculptée en albâtre, elle serait au mieux dans un salon; vous comprenez. Donatello copiait naïvement la nature florentine, et je l'approuve. Bartholini

(1) *La Fleur d'or*, liv. IV, p. 67.
(2) A. Barbier, *Silhouettes Contemporaines*, p. 237.

l'a traduit comme eût fait Canova. On peut dire que Canova et cette Vénus de Médicis ont rendu bêtes tous les artistes italiens, ils ne voient plus les grands modèles qui passent sous leurs yeux (1).

* * *

A la fin du mois d'août, il était de retour en Bretagne (2). Ne croyez pas cependant qu'il consente à rester inactif et à s'oublier longtemps dans la molle douceur du foyer. C'est un trait de caractère chez Brizeux, le plus saillant peut-être de sa physionomie, que chez lui l'inspiration est continuelle; il en est qui vivent pratiquement, politiquement; lui, il vit en artiste, oubliant tout pour la poésie, pour son rêve, pour son idéal. Il eût aimé ce vers de Keats : Une chose de beauté est une joie éternelle. *A thing of beauty is a joy for ever.*

A peine remis des fatigues du voyage, il commence ce qu'il désigne dans son journal sous ce titre général : *Tour du Finistère.* Ce n'est pas un roman qu'il veut écrire sur la Bretagne, mais un livre où tout soit vrai, qu'il ait vécu lui-même en quelque sorte, dont tous les détails soient pris sur le vif, un poème que l'érudition elle-même ne puisse trouver en défaut. Et il s'en va, vêtu d'une simple blouse, le sac sur le dos (3), poussé par le désir de connaître plus à fond la patrie aimée, de voir ses paysages, ses costumes originaux, ses monuments, d'étudier ses mœurs, — pareil à ces chrétiens du moyen-âge qui accomplissaient quatre fois l'an le *Tro Breiz*, le pèlerinage des Sept Saints.

L'itinéraire parcouru par le poète est à peu près le

(1) Lettre à Barbier, *Revue contemporaine, Loc. cit.*, p. 543.
(2) *Journal, Courses en Bretagne, Tour du Finistère.*
(3) *Ibidem.*

même que suivront Loïc et Lilez dans l'épopée des *Bretons :* Douarnenez, Plo-Goff, Brest, Plougastel, Morlaix, Saint-Jean du Doigt, Huel-Goat; il fraye pour ainsi dire le chemin à ses héros. Au hasard de la route, il croque un paysage, il note une scène de mœurs, une locution familière, un tableau d'intérieur dont il fera bientôt son profit. Il se donne la sensation des choses, l'émotion qu'il doit un jour faire partager à son lecteur. Écoutez-le décrire les mines du Huel-Goat : « Je suis descendu dans ces voûtes, j'ai entendu au-dessus de moi, à mes côtés, le bruit des marteaux. Après bien des détours, des échelles, des trappes, j'arrivai et je trouvai un pauvre homme accroupi, frappant sans relâche contre cette dure terre pour quelques parcelles d'argent dont il n'emportera rien... Puis c'étaient de petits enfants qui brouettaient sans cesse, dans cette affreuse obscurité. Ah ! mon cœur s'est fendu. Oui, j'ai été tenté de maudire. Oh! quand j'ai revu le soleil... (1) » Que l'on compare cette esquisse rapide au tableau du Chant XIV des *Bretons* : c'est de part et d'autre la même couleur sombre, lugubre, la même impression d'horreur ; les traits principaux du tableau définitif sont indiqués d'un coup de crayon dans ce croquis en prose. Évidemment le poète avait ses notes sous les yeux quand il écrivait son épopée, se contentant de revivre ses émotions et de donner plus de largeur au développement. Le mot de la fin : « Oh! quand j'ai revu le soleil !... » devient un beau vers dans le chant rythmé.

O bonheur quand parut le jour clair et vermeil ! (2)

A Karnac, il a été témoin d'une noce et il se hâte d'en fixer la physionomie sur son carnet de route, la toilette des fiancés, la cérémonie du mariage, le dîner, les

(1) *Journal, Huel-Goat,* 9 septembre.
(2) *Les Bretons,* ch. XIV, p. 121. Edit. Lemerre.

danses, le pittoresque des costumes et des coutumes. (1) Ailleurs c'est la fête des morts ; il a assisté à la fin d'un vieux laboureur, il a entendu les prières des agonisants, les sanglots des femmes et des enfants. Pas un détail n'est omis : l'ensevelissement, l'exposition, le convoi, tout est noté d'un pinceau minutieux, jusqu'à ce glas funèbre dont les tintements semblent dire :

Corps mort va-t-en;
Jésus t'attend. (2)

Cette partie du *Journal* est tout le poème des *Bretons* en prose.

Dans cette laborieuse odyssée, il y a des haltes d'un jour. Brizeux va respirer les parfums persistants du souvenir aux lieux qui lui furent chers. Telle est par exemple la fête de la Toussaint à Moëland et la fête de Noël à Arzanô. Il retrouve à Moëland son vieux maître, l'abbé Lenir, aveugle, retiré chez le recteur Stanguennec, un des anciens élèves du presbytère. « On sort des vêpres. Mon vieux maître, M. Lenir, aujourd'hui retiré chez son élève Stanguennec, sort appuyé sur le bras du petit Mélen. Il ne me reconnaît pas ; il est aveugle. Je lui donne une croix rapportée d'Italie. Joie du vieillard ! Je remplace Mélen qui s'est échappé et je dis avec mon vieux maître le bréviaire des Morts... Au dîner on parla de cette lugubre et admirable fête. M. Lenir demanda : « Mais quel est donc l'enfant qui me donnait le bras ? la charmante voix ! » — « C'est votre Mélen, lui dit-on. » — « Eh bien ! il chante fort bien cet enfant. » — « C'est qu'il est aussi d'une jolie

(1) Il y a tout un carnet, assez mince il est vrai, consacré à cette station à Karnac.

(2) « Et la cloche du bourg disait toujours : Va-t-en!
» Corps mort, va t'en vers Dieu! corps mort, Jésus t'attend. »
C. XVI, p. 138.

figure, dit ma tante. » — « Je ne savais rien, dit l'aveugle, je ne l'ai jamais vu, mais tant mieux pour lui. » (1)

Sur la fête de Noël à Arzanô, le journal est presque muet. Brizeux se contente de cette simple mention :

1834. — Fête de Noël à Harz-Hannauw, chez Daniel (2).

Mais le poème de *Marie* nous la raconte tout au long en une page d'une émotion pénétrante et qui touche au sublime. La réunion joyeuse au coin de l'âtre, cette claire nuit d'hiver parsemée d'étoiles, le défilé des paysans à travers la lande glacée, la messe de minuit, la communion, et contre le mur de l'église, cet homme qui essaye de prier, qui pleure de ne plus le savoir, qui cherche discrètement dans le groupe des femmes celle qu'il aima dans son enfance, tout cela forme un tableau d'une grandeur majestueuse qui donne à l'idylle l'envergure de l'épopée. Les derniers vers sont dans toutes les mémoires ; ils nous représentent Brizeux debout sur les rochers de Ker-rohel, pareil aux bardes d'autrefois, célébrant en un hymne qui déborde de lyrisme les gloires et les fidélités de la Bretagne :

Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela — Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four. —
Hâtons-nous, hâtons-nous ! — disait la jeune femme.
Or tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande tout droit j'allai vers Ker-rohel ;
Et de ces hauts rochers où brillait la gelée
A mes pieds regardant le Scorf et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.

(1) *Journal, Moëland*, 3 novembre 1834.

(2) *Journal, Harz-Hannauw*, 25 décembre 1834. C'est la première fois que Brizeux emploie cette orthographe. Nous verrons bientôt qu'il se préoccupait alors de ces questions de philologie celtique.

Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère :
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté ;
C'étaient, ô mon pays, des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort,
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!...
Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs, la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit: « Je veux! »
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons !
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons ;
Le vieux sang de tes fils coule encore dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes ! (1)

*
* *

Pendant que Brizeux recueillait ainsi par les cantons de la Bretagne les derniers matériaux de son poème, ses amis continuaient à Paris la grande lutte pour la liberté du théâtre et le triomphe de leurs idées littéraires et sociales. Le 12 février 1835, A. de Vigny faisait représenter *Chatterton*. Brizeux eût certainement approuvé la formule dramatique du poète d'*Eloa ;* il eût salué dans son œuvre une réaction salutaire contre le drame fougueux, violent, surchargé de couleur locale et d'événements invraisemblables, tel que le concevaient Victor Hugo et A. Dumas ; il eût aimé aussi, avec des réserves sans doute, ces généreux paradoxes, ce plaidoyer qui demandait une mansarde et du pain pour la « race exquise et puissante des hommes

(1) *Marie*, p. 172. Edit. Lemerre.

inspirés (1). » Aussi le lendemain de son triomphe, A. de Vigny écrivait à l'ami absent dont le suffrage lui était précieux et qu'il voulait associer à sa joie :

Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand A. Barbier, Berlioz, Antony et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, ou étiez-vous? Mon premier mot à Barbier a été : *Si Brizeux était ici !* Je leur avais fait la surprise de ce drame; personne n'en avait rien entendu. La Comédie Française répandait partout le bruit que ce drame tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. J'avais contre moi le théâtre et le public prévenu par des ennemis implacables. Quelques amis anciens en furent si effrayés qu'ils n'osèrent pas assister à ma bataille qu'ils croyaient perdue d'avance. Ils sont revenus le lendemain de la victoire, mais cela m'a fait de la peine. J'ai eu le bonheur de conserver au milieu de tout cela assez de calme et de force pour en répandre autour de moi. J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande, puisque désormais je puis avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais presque seul qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour l'action toute morale. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello*, que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes !... Sans Kitty-Bell, celle qui la joue avec un admirable génie, était perdue au théâtre et succombait sous les cabales ; c'est là un vrai bonheur pour moi » (2).

Cette lettre surprit Brizeux à Lorient, au sein de sa famille, songeant déjà à une nouvelle expédition lointaine vers les coins inexplorés de la patrie. Depuis six mois, il était resté à peu près isolé de ses amis et du mouvement littéraire de la capitale, mais il se remet en communication avec eux. Il profite des quelques loisirs de Lorient pour revoir le poème de *Marie ;* il retranche,

(1) *A. de Vigny*, par M. Paléologue, p. 52.
(2) Lettre d'A. de Vigny à Brizeux, 21 février 1835, citée par M. Paléologue, p. 53-54.

il ajoute, il se donne tous les tourments du mieux à atteindre. Il se repose enfin de l'incessant labeur dans la lecture du roman du jour *Volupté,* et il écrit à Sainte-Beuve une lettre d'impressions personnelles que celui-ci n'a pas jugée indigne de figurer en tête d'une seconde édition de son ouvrage :

Mon cher Sainte-Beuve,

J'aurais bien des regrets si vous laissiez sans quelques mots de réponse cette lettre qui n'a d'autre but que d'avoir une preuve de votre souvenir et de vous montrer le mien.

Malgré beaucoup de questions de ma part, aucun de mes amis n'a su, depuis longtemps, me rien dire de vous. C'est donc que vous vivez paisiblement à l'écart ou tout entier à quelque nouvelle œuvre. Cela est sage.

Puisque la poésie m'a d'abord mené à vous, je puis vous dire que cette année le libraire aura enfin mon nouveau poème et s'il le veut, un manuscrit de *Marie* fort augmenté (1).

Je suis sous l'objet, comme disent les Allemands, et très heureux de mon travail. De quelques vers joints à cette lettre, il résulterait pourtant que les landes, comme la ville où vous êtes, ont leurs grandes tristesses (2). Mais quels livres sont les vôtres, mon cher Sainte-Beuve !... *Volupté* a été plus forte que l'unité paisible de cette terre qui déjà me dominait, et j'ai retrouvé en moi bien des choses qui allaient s'effacer. Un jour, je me réserve

(1) Cette partie de la lettre est inédite. Nous en devons la communication à M. Spoelberck de Louvenjoul.

(2) Ces vers ont trouvé place dans *La Fleur d'or*, avec de légères retouches.

Oh ! Delorme, Amaury qui, d'un monde hideux,
Voyageurs égarés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que notre sol natal en agita ses bois.
Ah ! s'il est, loin du monde, un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury ; dites, Joseph Delorme :
Où le lit est meilleur et le sommeil plus long ?
Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ?

Les premiers vers seuls ont été corrigés dans l'édition définitive (Cf. *La Fleur d'or*, livre VII ; *L'Asile*, p. 143-144).

d'écrire ce que je pense d'un tel traité de l'âme, mais à vous-même, je n'oserais. A vous, je n'envoie que l'assurance d'une amitié bien vive (1).

A. Brizeux.

Présentez mes respects à Madame votre mère.

Lorient, le 21 mars 1835.

*
* *

Le printemps était revenu et c'était le meilleur moment pour Brizeux de voir la Bretagne sous un jour nouveau, de humer l'air vierge des landes, de se donner des émotions neuves, des sensations inéprouvées. Après la Bretagne morne et mélancolique de la Fête des Morts, il veut se mettre sous les yeux la Bretagne coquette du mois de Mai et des jours d'été avec ses paysages reverdis, ses champs couverts de blés mûrs et de seigles d'or. Ce second voyage commence par une visite à Moëland, au vieux curé d'Arzanô qui achève d'y mourir. « Le pauvre vieux maître, nous le trouvons seul, presque aveugle, dans sa petite maison, avec la fièvre, et si faible, qu'à peine il peut parler. Cependant il prend mon bras et descend dans la salle à manger. Là, il ne peut encore rester, tout le gêne.... (2) »

Le 8 mai, il arrive à Scaër (3). Il y avait là une bonne vieille famille bretonne, les Rodallec, tenant l'auberge de *La Croix d'or*. Cette maison était le rendez-vous de passage des marchands, des colporteurs, des rouliers, des saulniers, tout un monde de nomades qui donnait au poète l'occasion d'observer en une semaine cent types différents du paysan breton et mille détails

(1) *Volupté*, par Sainte-Beuve. — Introduction, 2e édition.
(2) *Moëland*, 4 mai 1835. *Journal inédit.*
(3) *Ibidem*, *Scaër*, 8 mai.

imprévus de mœurs et de langage (1). C'est là qu'il se fixa. Scaër devient définitivement pour lui une patrie d'adoption, la maison des Rodallec un second foyer de famille. De là, comme d'un centre favorable, il rayonne dans les villages voisins. Naturellement, c'est à Arzanô qu'il réserve sa première excursion et il jouit de retrouver le bourg à peu près comme il l'a connu :

« Il pleut. Petite auberge de la lande avant Saint-Laurent. Je crois être à ce temps où je retournais à Harz-Hannauw après les vacances. Les costumes des jeunes gens ont un peu changé : cheveux plus courts, pantalons au lieu de guêtres. Dans l'église du bourg, bancs comme pour le catéchisme et la première communion; enfants qui, de tous les chemins, arrivent au catéchisme ; d'autres causent tout bas sous le porche. C'est comme dans *Marie*, ou comme autrefois !... (2) »

Le maintien des vieux usages et des costumes anciens le préoccupe sans cesse. Les chemins de fer lui apparaissent comme de gigantesques ratures qui doivent effacer toutes les particularités de couleur locale, tous les traits originaux de son pays et, apprenant un jour qu'il est question de tracer la ligne de Vannes à Landerneau par Rosporden, il s'alarme, il écrit à M. Guizot une lettre assez vive où il dit : « Prenez garde; vous allez faire de mes Bretons des hommes de café ! » (3) Le Dimanche à la grand'messe, il constate avec bonheur que les paysans demeurent fidèles à toutes les vieilles traditions.

(1) Tiercelin, *Brizeux à Scaër*, p. 3.

(2) *Journal inédit*, 19 mai. *Harz-Hannauw*.

(3) Nous tenons ce détail de M. Rodallec lui-même. — A Scaër où nous avons passé quelques jours, il n'était plus guère possible que de glaner après M. Tiercelin. Nous renvoyons à sa belle étude sur *Brizeux à Scaër*. Notre unique but était de la compléter par le journal du poète.

10 Mai. — Grand'Messe, — recueillement, — silence, — longs cheveux, — tous en bragou-braz. — Rien n'a changé. — La messe est servie par Jeronnik Huibant

enfant modeste et fin
Qui, lorsqu'il dit la messe a l'air d'un Séraphin. (1)

Il y a des jours de fête dans cette vie un peu monotone par le retour perpétuel des mêmes joies : ce sont les noces, les pardons et les luttes. Tout parisien qu'il soit, *Potr' Paris*, comme le surnomment les paysans, il ne dédaigne pas de se faire inviter aux plantureux festins et aux danses qui sont le complément nécessaire de toute noce bretonne :

Scaër, 20 mai. — « Je mets l'habit breton et danse toute la journée. » (2)

Il est le plus assidu, sinon le plus dévot à tous les pardons. Il note avec une complaisance les mots qu'il entend, les scènes dont il est le témoin, les épisodes qui ajouteront à la vivante originalité du poème qu'il médite :

Lundi 8 juin. Pardon de Saint-Matelinn.

Les vieilles gens de la fontaine me vendent de l'eau et me disent, voyant mes cheveux courts : « Jeune homme, vous voilà bien content d'être au pays ! »

Beaucoup de monde autour de la chapelle. — Cidre. Horrible combat entre un homme de Gui-Scriff et un homme de Scaër. — Joie féroce à l'entour. — J'offre 20 francs pour qu'on les sépare. — Nul n'accepte. — J'essaie moi-même, on me retient, on me conseille de les laisser, on me dit que je vais contre l'usage, que je m'expose. (3)

Mais ses fêtes privilégiées, ce sont les courses et les luttes. Lui-même les organise, il en offre les prix, il les préside. Certaines pages de son carnet deviennent les palmarès de ces jeux olympiques. Si le triomphateur

(1) *Scaër*, 10 mai 1835. *Journal.*
(2) *Ibidem*, 20 mai.
(3) *Pardon de Saint-Matelinn*, 8 juin. *Journal.*

s'est distingué par l'énergie de ses efforts et la vigueur de son étreinte, il lui accorde une mention spéciale : « *Admirable !* » Il détaille la nature et la valeur des récompenses distribuées. Le 9 juin 1835 est une date dans sa vie : pour 25 francs 30, il s'est procuré le spectacle des luttes et des courses et il a contribué à maintenir un usage qui est à ses yeux une des gloires de la Bretagne. (1).

Et l'arrière-pensée de tout cela, c'est son poème qui grandit peu à peu en pleine terre, comme une plante naturelle du sol breton. Sans doute, il faut rattacher à ce nouveau séjour dans le village de Scaër, l'anecdote racontée par M. de la Villemarqué : « Un jour de printemps, il vit entrer chez lui un jeune paysan, Loïk, faisant ce qu'on appelle en breton « *la bonne tournée* » ; il venait annoncer son mariage au poète, il allait épouser cette petite Anna du bois de Lor'h qu'il suivait partout « comme son ombre ». Le poète avait jadis pris Loïc et Anna comme sujet d'une chanson, il voulut les prendre comme sujet de son poème. » (2) C'est ainsi que d'une simple rencontre où il y avait à peine matière à une anecdote de veillée va naître toute l'intrigue romanesque des *Bretons*. Le 15 juin, après une course à Quimper, Chateaulin, Rumengol, pieux pèlerin de l'art et de la patrie, il gravit les pentes ardues du Mont Saint-Michel, appelant les bénédictions du ciel sur son œuvre future.

Aujourd'hui, 15 juin 1835, j'ai gravi le faîte du Mont Saint-Michel, le plus haut de Bretagne, et là, dans la petite chapelle, j'ai demandé à Dieu, par l'intercession de son brillant archange, d'achever le poème que je commence à sa gloire et à celle de ma nation. (3)

(1) *Journal*, 8 juin 1835. Et *passim*.
(2) H. de la Villemarqué, *La Bretagne contemporaine, III. Epilogue*, p. 8.
(3) *Saint-Michel*, 15 juin 1835. *Journal.*

*
* *

Mais Paris rappelait Brizeux : il avait des projets en tête, des fragments de poème dans son portefeuille et quoi que la Bretagne eût de charme pour le retenir, il fallait à tout prix rentrer en communication avec ses amis, sa *Revue* et ses éditeurs. Il revint donc, l'âme plus remplie que jamais de poésie, d'impressions, de souvenirs revécus, et pour employer un de ses mots les plus pittoresques « pareille à un fruit mûr de la terre natale que l'on n'a qu'à presser. » (1)

Ici se place un modeste épisode qui aura son retentissement dans la vie de Brizeux, en lui donnant un ami de plus, un ami dont la fidélité et le dévoûment iront jusque par-delà la tombe, celui à qui la mère du poète pourra dire un jour, après avoir lu les pages touchantes consacrées par lui à la mémoire du cher disparu : « Merci, Monsieur, vous m'avez révélé mon fils ! » (2) Nous voulons parler d'Auguste Lacaussade. L'auteur des *Poèmes et Paysages* s'est fait une belle place dans la galerie de nos poètes contemporains ; en 1836, il quittait cette île Bourbon, qui a donné à notre siècle une pléiade distinguée d'artistes et d'écrivains, et venait s'inscrire à Paris comme étudiant en médecine. Ses ambitions n'allaient guère au-delà d'une thèse et d'un diplôme de doctorat en médecine, mais, comme Sainte-Beuve, il allait bientôt laisser le scalpel pour la plume du journaliste et du poète. A peine débarqué à Marseille, le jeune homme cherche à l'étalage des libraires un volume qui lui abrège les longues heures de l'attente et du voyage : le poème de *Marie* lui tombe sous les yeux.

(1) Lettre à E. Guyesse, 30 juin 1838. *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* septembre 1888, p. 320.
(2) Lettre de M. Boyer à M. Lacaussade, novembre 1858.

Ce fut une séduction instantanée ; son esprit jeune, spontanément ouvert aux choses littéraires, fut captivé par la simplicité et la délicate fraîcheur de l'idylle. A. Lacaussade était l'ami de Brizeux avant de l'avoir vu.

A quelque temps de là, il rencontre à Paris Ernest Boyer qui était alors à l'École des Beaux-Arts. L'étudiant en médecine parle avec enthousiasme du poème dont il a fait son livre de chevet : « Mais il est de mon frère, lui dit E. Boyer ; allez donc le voir ! » Le lendemain, A. Lacaussade se présentait à l'hôtel de la Victoire, où Brizeux était descendu ; l'accueil fut cordial, plein de grâce et de courtoisie, sans cette ridicule solennité dans laquelle les poètes romantiques avaient coutume de se draper. Comme d'autres un jour l'avaient fait pour lui, Brizeux tendit la main au visiteur inconnu qui venait à lui si simplement, si naïvement ; il accepta cet hommage d'une âme ingénue, trop accessible à l'émotion poétique pour ne pas la faire naître à à son heure. Quand ils se séparèrent, le pacte était conclu. Le cercle des amitiés littéraires de Brizeux ne s'élargira plus guère, mais dans le groupe fraternel des poètes qui se serrent autour de lui, la figure d'A. Lacaussade apparaîtra jusqu'à la fin comme l'image la plus pure de l'admiration désintéressée dans la gloire, de la fidélité et du dévoûment dans le malheur (1).

Il est temps de placer aussi à côté de Brizeux un autre poète qui le toucha de près, sans jamais entrer profondément dans son intimité. Par ses attaches politiques, par ses convictions et son inspiration rigoureusement catholiques, Édouard Turquety n'avait avec Brizeux que de lointaines affinités. Mais il était Breton,

(1) C'est M. Lacaussade lui-même qui nous a raconté l'occasion et les détails de sa première entrevue avec Brizeux.

il aimait son pays, et cette communauté d'origine et d'affections devait supprimer toutes les nuances disparates. A de rares intervalles, ils avaient dû se rencontrer chez A. de Vigny ou E. Deschamps, mais jusqu'en 1833 de véritables relations n'étaient pas encore nouées. Une lettre où Turquety avouait une vive sympathie pour son illustre compatriote brisa la glace. Cependant l'agitation de la vie de Brizeux, peut-être aussi une certaine négligence dont il ne se débarrassa jamais dans ses rapports d'amitié, retarda quelque temps encore l'expression de ses sentiments, mais il était conquis. Le 8 novembre 1834, il adressait à Turquety pour la *Revue de Bretagne*, l'*Elégie sur la mort de le Braz,* accompagnée d'une lettre charmante :

Je dois, Monsieur, rester avec le tort inexcusable d'avoir laissé sans réponse une des plus chères lettres que j'ai reçues jamais, celle où vous me parliez d'une manière à me rendre heureux et fier des sentiments affectueux que vous aviez emportés de nos rares entrevues à Paris. Cette lettre, je l'ai gardée soigneusement, voulant toujours y répondre : pourtant je ne l'ai point fait, je ne le fais pas encore — il est trop tard pour réparer ma faute ; — mais, à mon tour, ne puis-je le premier vous adresser l'assurance d'une amitié bien conservée depuis si longtemps ?

Je l'espère aussi, votre bonne indulgence aura expliqué mes retards par tant d'accidents qui, depuis un an, m'ont forcé à une vie si agitée, et toute de voyages. Alors, croyez-le, je n'oubliais guère personne, mais de tous ceux auxquels j'avais pensé, bien peu le savaient.

Souvent je me suis donc demandé où était Monsieur Turquety ; si sa douce ville de Rennes le tenait toujours et s'il rêvait pour la poésie ? Il y a de cela un mois, quelqu'un dans une voiture publique me cita son nom — c'était après une année d'absence, — mais la façon dont cela me fut dit me poussa, par orgueil, à me dire ami de celui qu'on nommait. Écrivez-moi, Monsieur, que je ne me suis pas trop avancé ». (Lettre du 8 novembre 1834). (1)

A. Brizeux.

(1) Citée par M. Frédéric Saulnier, *La Vie d'un Poète, E. Turquety*, p. 128.

En 1836, Turquety venait de publier le volume intitulé : *Poésie catholique*, un beau livre de foi et d'inspiration chrétienne, improvisé au bruit des vents, dans les campagnes dépouillées par l'hiver. La critique fut injuste pour le croyant et pour le poète (1). Brizeux moins sévère comprit le charme austère et douloureux de ce livre écrit avec des larmes et il le compara pour la couleur aux tableaux espagnols du Louvre, Zurbaran et Murillo (2). Au fond, il était de cœur avec celui qui menait si bien le combat pour la poésie élevée, pour des idées qu'il aurait sans doute exprimées en des formules plus adoucies, mais qui, à ce moment-là, étaient redevenues presque les siennes. La lettre suivante est bien significative de ses sentiments personnels à l'égard de Turquety et d'un retour de sa conscience à une religion moins vague que celle de 1830. Il sait que son ami prépare une œuvre nouvelle, les *Hymnes sacrées* (3), les chants de fête après les noirs tableaux de deuil, et soucieux de la gloire d'un compatriote autant que de la sienne propre, il le prie de se hâter.

30 octobre 1837.

Mon cher Turquety,

Je voudrais presque vous voir dans cette opinion de certains hérétiques, lesquels pensent que les œuvres ne font rien pour le salut et que tout consiste dans l'amour de Dieu. N'est-ce pas ma position vis-à-vis de vous à qui je donne si peu de marques de ma vive amitié ? Vous y comptez et je me rassure là-dessus, mais ce n'est pas assez, d'autant que je serais fort aise de recevoir de vos lettres. Mais vous-même, mon ami, ne viendrez-vous pas cet hiver nous porter de vos nouvelles et ne craignez-vous pas pour votre imagination rêveuse les longs

(1) F. Saulnier, *La Vie d'un Poète*, p. 167.
(2) *Ibidem.*, p. 168.
(3) Ce volume parut en 1838, quoiqu'il porte la date de 1839. (Cf. *La Vie d'un Poète*, p. 189).

séjours à Rennes? Cependant vous voyagez et Clisson nous a envoyé de vous des vers que j'ai retenus. Écrivez-moi par Lucas (1) et que je sache où en est ce grand poème qui confirmera votre réputation. Sachez qu'elle n'est pas restée en France et que vous êtes le poète adoptif de la pieuse Belgique. Jouissez donc des succès de vos œuvres; elles tiennent à toutes les idées générales et éternelles : *moi, pour viser moins haut, j'ai besoin de grands efforts, car je rencontre de grandes peines; peut-être Dieu m'assistera car, (réjouissez-vous), comme vous, je puise à ses fortes consolations. — Ceci entre nous.*

On nous dit la maladie de notre cher Kerdrel; elle est d'un triste augure pour qui a perdu toute sa famille de la phtysie. Sans l'alarmer, il faudrait lui conseiller un voyage d'Italie, d'autant que cela est depuis longtemps dans ses projets et qu'on ne peut que venir au devant. Je pense qu'il ira, comme de coutume, finir son automne à Rennes. Ainsi conseillez-le et consolez-le, s'il en a besoin (2).

Quant à moi, mon cher ami, maintenez-moi dans votre meilleur souvenir. Je le mérite bien par le grand attachement que j'ai pour vous.

Tous mes respects à votre famille.

A. BRIZEUX (3).

Belle âme en vérité que celle dont la réserve naturelle savait se concilier avec cette ferveur d'amitié, avec ces largesses d'encouragements, avec ces confidences discrètes à propos de choses intimes sur lesquelles, à son gré, le voile n'était jamais assez épais !

*
* *

Nous avons vu, dans une lettre adressée à Sainte-Beuve au mois de mars 1835, que Brizeux comptait

(1) Hippolyte Lucas, l'un des amis et compatriotes de Brizeux. Il a été longtemps le critique dramatique du *Siècle*.

(2) Vincent Audren de Kerdrel. — Les sombres prévisions de Brizeux ne se réalisèrent pas, grâce à Dieu; M. de Kerdrel, né en 1815, est encore aujourd'hui sénateur du Morbihan. Sa vigueur physique égale sa vigueur intellectuelle.

(3) Lettre inédite, communiquée par M. Frédéric Saulnier.

publier les *Bretons* cette année-là même. Mais le travail traîne en longueur et le poème restera encore dans le tiroir pendant près de dix ans. En 1836, Brizeux ne donne que la seconde édition de *Marie.*

Marie, selon le très joli de mot de Sainte-Beuve, a été pour notre poète une enfant privilégiée que sa mère a retenue longtemps entre ses genoux en la peignant amoureusement (1). Au mois de février, la *Revue des Deux Mondes* annonçait la prochaine apparition du nouveau volume et publiait la *Nuit de Noël* (2), une belle page d'éloquence et de poésie qui devait attirer l'attention du public. Quelques semaines plus tard, l'édition nouvelle paraissait chez Paulin et Renduel (3).

Le roman est devenu poème : Brizeux efface « avec colère » (4) le titre que dans son inexpérience de l'art il avait d'abord donné à son œuvre. Mais il s'obstine à garder l'anonyme ; la troisième édition seulement sera signée de son nom. L'auteur de *Marie!* c'était retourner à l'heure de la gloire première, c'était rafraîchir en sa mémoire les inoubliables jouissances de ce jour où, sans nom, sans fortune, presque sans patron, il était entré d'un seul bond dans la renommée la plus pure qu'un poète puisse jamais souhaiter.

Onze pièces inédites (5), des corrections de détail qui

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1841, IVme série, p. 782.

(2) *Revue des Deux Mondes*. 15 janvier 1836. — La *Nuit de Noël* était accompagnée de cette note : « Cette pièce de vers est détachée de la nouvelle édition de *Marie* qui paraîtra prochainement à la librairie Paulin et Renduel. L'auteur a ajouté plusieurs pièces nouvelles à cette édition qui précèdera de quelque temps encore la publication de son nouveau poème *Les Bretons*. »

(3) *Marie*, poème. — Paris, chez Paulin et Renduel, 1836. In-8° de 336 pages et 2 ff. non chiffrés.

(4) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*. Préface. Édit. Lemerre, p. 31.

(5) Voici la liste des pièces ajoutées :
Le Barde, p. 27, 2e édition.
Le Chemin du Pardon, p. 95.
Marie. « Depuis Kervelanek jusqu'au moulin du Teir », p. 151.

témoignent de ses scrupules poétiques et du progrès constant de son goût littéraire, une distribution plus naturelle des épisodes, telles sont les beautés nouvelles que Brizeux ajoute à son livre.

On y remarque aussi, dans l'expression des idées religieuses, un retour à l'orthodoxie catholique. Le poète est toujours « sans culte et cependant plein de désirs vers Dieu (1) », le Dieu de son enfance est encore « son ancien Dieu (2) », mais il a corrigé les blasphèmes inconscients qui déparaient le premier texte de *Marie :* en 1832, Jésus n'était pour Brizeux qu'un philosophe Essénien (3), homme ou Dieu, peu lui importait (4) ; aujourd'hui le poète comprend que cette vague philosophie que lui a léguée M. Cousin ne cadre guère avec l'exaltation des mœurs simples et des vieilles croyances qui fait le fond de son poème et il s'écrie en toute simplicité :

O Jésus, l'univers est à jamais à toi ! (5)

Un autre trait caractérise cette édition de *Marie*, c'est l'accentuation de la note franchement bretonne. Dans sa première rencontre avec le public, Brizeux craignait sans doute d'effaroucher les yeux et les oreilles par l'orthographe et les consonnances trop dures d'un dialecte que l'immense majorité de ses lecteurs regardait comme absolument barbare. Les noms des lieux et

Un jour..., p. 185.
L'élégie de Le Braz, p. 213.
Rencontre sur Ar-Voden, p. 273.
Les Goélands, p. 299.
Fragment « A toi, doux Lothéa, mes amours sont restés », p. 384.
Marie « Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie », p. 309.
Second retour, p. 318.
Marie. « Ouvre, c'est moi, Joseph, p. 329.

(1) *Marie,* 2me édition, p. 63.
(2) *Ibidem*, p. 68.
(3) *Ibidem*, p. 213.
(4) *Ibidem*, p. 216.
(5) *Ibidem*, p. 256.

des personnes qu'il évoquait étaient défigurés d'après la prononciation française. En 1836, un grand chemin a été parcouru ; grâce à lui, la Bretagne est connue, elle est aimée ; elle peut donc se montrer franchement, sans masque, dans la sincère physionomie des traits qui font son originalité. Il écrit donc le Roc'h, le Skorf, Penn'marc'h, Log'ôna, Komanâ, suivant l'orthographe de Le Gonidec et se contentant d'ajouter en note quelques mots d'explication pour les simples mortels (1).

Le succès de cette seconde édition suggéra à Brizeux l'idée de donner à son poème un attrait nouveau. En face des peintures aimables du petit village d'Arzanô, du presbytère, de l'église, du pont Kerlô, il voudrait mettre quelques dessins qui aideraient le lecteur à les replacer dans leur cadre naturel. Il est l'ami du graveur Johannot ; pourquoi ne lui demanderait-il pas de faire pour *Marie* ce que celui-ci a fait pour les *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo ? (2) Son camarade d'enfance et d'études, E. Guyesse, lui prêtera le secours de son crayon. Il lui écrit donc le 6 août 1837.

J'arrive à vous et vous demande compte de vos occupations. Êtes-vous toujours zélé antiquaire et dessinateur ? Dieu le veuille, car je vous envoie un voyage à faire, celui que nous devions faire ensemble et que je regretterai toute ma vie. Ma consolation sera de voir vos dessins.

(1) Nous donnons ce petit glossaire ajouté à la seconde édition de *Marie*.
Dans cette seconde édition

1°) On a restitué autant que possible les noms des lieux, tels qu'ils sont prononcés par les bretons.

2°) L'orthographe de notre grammairien Le Gonidec a été rigoureusement suivie. Toutes les lettres se prononcent.

G a un son dur devant toutes les voyelles. Ex. : Bugel, prononcez : *Buguel*. Kléger, prononcez : *Kléguer*.

C'H s'aspire et se prononce du gosier, comme dans le mot *Nacht* des allemands. Ex. : Loc'h, prononcez fortement *lorh ;* roc'h, prononcez *rorh*.

Ailleurs on donnera une table étymologique et explicative des noms de lieux celto-bretons.

(2) Le 24 novembre 1831, les *Feuilles d'Automne* paraissaient chez Renduel avec des illustrations de Tony Johannot. (Edm. Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, p. 35).

Voici donc, cher artiste, un guide très détaillé des vues à prendre. Un jour heureux pour moi sera celui où je recevrai vos vignettes ; elles sont déjà promises à Tony Johannot pour l'édition définitive de *Marie ;* travaillez donc pour votre ami et pour la Bretagne.

Avant peu, vous recevrez un fort bel air de Berlioz (1) sur les derniers vers du livre dont je vous fais collaborateur (2).

A. Bx.

Le projet lui tient à cœur. Quelques jours après cette première lettre il envoie à son ami une sorte d'itinéraire qui peut servir de guide à ceux qui visitent Arzanô :

Voici, mon cher Eugène, un plan et un itinéraire détaillé d'Harz' Anaw. Si, comme je le désire, vous êtes bien remis de votre fièvre, vous pourrez sans crainte de vous égarer, accomplir ce pélerinage d'artiste et d'ami. Puisse ce bon exercice achever votre guérison. Je vous accompagne de cœur.

Brizeux.

Suit l'itinéraire :

A Pont-Skorf, traverser la rivière et aller à Klégher, — cette route est, je pense, la plus courte pour aller au Pont-Kerlô et surtout la plus belle, du haut de Kléghor, vous aurez toujours la vue du Skorf.

Suivre la hauteur de Klégher jusqu'à Pont-ar-Roc'h, traverser Pont-ar-Roc'h pour entrer à Harz-Anaw, point de vue admirable ; tumulus ; de Pont-ar-Roc'h à Pont-Kerlô, par la lande et les prairies, en longeant le Skorf, me cueillir une branche de buis dans les bois du Pont-Kerlô. Du Pont-Kerlô au bourg, sentier entre les montagnes, le plus près de Skorf, puis grande lande. De Harz-Anaw à Pont Skorf par le manoir de Ker-weyen » (3).

(1) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, septembre 1888, p. 320. C'était la *chanson de Loïc* que Brizeux annonçait à son ami. Berlioz mit en musique plusieurs pièces de Brizeux. On lit en effet dans l'*Artiste*, 1833, p. 263 : « Concert de Berlioz. — Après cette grande ouverture du *Roi Lear*, M. Boulanger a chanté une romance, le *Paysan breton;* les paroles sont extraites du poème de *Marie;* la musique de Berlioz, d'une mélodie simple et mélancolique est parfaitement appropriée à la poésie douce et naïve du poète. »

(2) *Revue illustrée de Bretagne.*

(3) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* septembre 1888, p. 320.

Mais le travail n'avance pas. Eugène Guyesse est toujours souffrant et les croquis tant désirés se font attendre. Au mois d'août 1838, Brizeux insiste délicatement :

Immédiatement, n'est-ce pas ? vous vous attendez à une question sur les dessins tant désirés. Ils le sont en effet, mon cher ami, puisqu'ils me rappellent les lieux que j'aime tant et je les recevrai avec un vif plaisir, mais s'ils ne vous donnent aucune fatigue et s'ils ne coûtent rien à votre santé.

Pour vous guider, je vous dis ici qu'Arzanô doit se prononcer Harz-ann-naou (naou-vallée se dit comme daou-deux. Près de la vallée). C'est le cher Kerdrel qui a enfin mis le doigt sur cette heureuse décomposition du mot; elle est conforme à la topographie et à la prononciation des habitants...

Mon âme est ici comme un fruit de la terre natale que je n'ai qu'à presser » (1).

Les dessins arrivèrent, l'église, le presbytère, le pont Kerlô, le pont du Roc'h, la maison de Marie, comme pouvait les rendre l'artiste et le breton qu'était E. Guyesse. « Votre Pont Kerlô est un véritable tableau, lui écrivait Brizeux, auquel il ne manque que la couleur. J'en dis autant du Pont du Roc'h. De simples croquis, voilà tout ce que je demandais. Et vous m'envoyez des dessins très achevés » (2).

L'édition illustrée de *Marie* ne parut jamais, on ne sait trop pourquoi. Elle fut remplacée par la troisième édition qui vit le jour en 1840 (3). Une nouvelle fois Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, fit fête au poète de son livre : « *Marie,* disait-il, dans sa troisième forme est la perfection même... Elle n'a plus qu'à rester comme cela, sans une épingle de plus ni de

(1) *Revue illustrée de Bretagne.*

(2) *Ibidem*, p. 321. Cette lettre était accompagnée d'un chant breton, le *Paotred Plô-meur*. Les dessins d'E. Guyesse ont été reproduits par M. Ludovic Alleaume dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, septembre 1888, p. 319 et seq.

(3) *Marie*, 3e édit. in-12. Masgana, 1840.

moins, et à vivre. » Et il ajoutait : « *Marie* est le livre poétique le plus virginal de notre temps ; c'est même le seul véritablement tel que je connaisse. Aux jeunes filles, quel autre à donner, je vous prie ? Si elles s'appellent Marie, il leur revient de droit avec un bouquet de fleurs blanches. J'en ai vu un exemplaire aux mains de deux charmantes sœurs à qui on l'avait envoyé parce qu'elles avaient un chagrin ce jour-là, et il était écrit pour épigraphe ces deux vers :

Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
C'est prier, c'est pleurer et le mal est moins dur (1).

Les deux vers étaient de Sainte-Beuve lui-même. Ce grain d'encens, brûlé d'une main si délicate, était fait pour plaire à Brizeux, et quelques temps après il répondait au critique par un charmant impromptu :

« Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
» C'est prier, c'est pleurer et le mal est moins dur ! »
Est-il vrai, Sainte-Beuve, au livre de *Marie*
Près d'être feuilleté par une main chérie,
Vous inscriviez ces mots ? Et moi lisant vos vers
J'avais le cœur joyeux et mes yeux étaient fiers.
Et voici qu'à mon tour j'ai mis sur votre livre
Ces rimes que Primal, le bon chanteur, me livre :
« L'abeille aux fleurs des près va puiser sa liqueur.
» Son miel d'or il le puise au calice du cœur » (2).

Au fond, la troisième édition de *Marie* ne différait guère de la seconde. La nuance bretonne, un peu trop criarde en 1836, cette fois s'adoucit légèrement ; le poète garde à la plupart des noms l'orthographe celtique mais sans en abuser jusqu'à détruire l'harmonie des vers, il sacrifie même quelques expressions du dialecte local qu'il avait glissées d'abord avec une sorte d'affec-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1841. IV[me] série, p. 782 et 783.
(2) *Histoires Poétiques. Journal rustique*, III[me] partie, p. 51.

tation. La dernière entrevue avec Marie était racontée en ces termes :

> Enfin me regardant avec un doux sourire,
> Comme une sœur aînée un frère qui l'admire :
> « *Kénavô, bugel kez!* Adieu, dit-elle, adieu! »
> Puis rentrant dans l'église elle alla prier Dieu (1).

L'adieu en bas breton a disparu de l'édition définitive (2) et Sainte-Beuve, qui n'aime point à laisser au lecteur le soin de chercher à qui revient l'honneur d'un bon conseil, insinue adroitement qu'il fut pour quelque chose dans ces heureuses corrections (3).

Les additions étaient peu nombreuses et peu caractéristiques. Le thème primitif étant épuisé, le poète ne pouvait ajouter que des pièces de raccord, comme le *Bal*, la *Verveine*, le *Paysagiste* et deux ou trois autres ragments sans grande importance. — Les vers ont subi de nombreuses retouches : avec son instinct de l'harmonie et sa science du rythme, Brizeux change de place une épithète ou un subtantif, modifie deux rimes, multiplie des ratures qui paraissent insignifiantes au premier coup d'œil, mais dont une comparaison des deux textes démontre l'à propos. Enfin la note franchement et simplement chrétienne s'accentue de plus en plus. Les doutes du poète se sont-ils dissipés dans une foi absolue? Ou bien, avec M. Ratisbonne, faut-il ne voir dans ses tendances actuelles qu'un sentiment d'artiste se disant que l'esprit voltairien est un contre-sens dans une idylle bretonne? La question est difficile à résoudre, Brizeux n'ayant jamais livré la clef de son

(1) *Marie*. IIe édition, p. 126.
(2) *Marie*. Edition Lemerre, p. 99.
(3) « Dans l'intervalle, l'auteur comprenant quel parti il y aurait poéti-
» quement à tirer de cette contrée bretonne où un simple retour de cœur
» l'avait porté au début, s'y était enfoncé avec une sorte d'amour sauvage
» et d'ivresse impétueuse. Je crois le lui avoir dit souvent... »
(*Loco citato*, p. 783.)

âme. Cependant au lendemain d'un long séjour en Bretagne, après un bain fortifiant d'atmosphère chrétienne, l'hypothèse d'un retour aux anciennes croyances n'est pas invraisemblable. Elle concorde du reste avec la finale d'une lettre à Turquety que nous avons citée plus haut : « J'ai besoin de grands efforts, car j'ai de grandes pensées, peut-être Dieu m'assistera, car (réjouissez-vous) comme vous je puise à ses fortes consolations. » Puiser aux fortes consolations d'un Dieu qu'il appelait hier encore son « ancien Dieu ; » y puiser comme y puisait Turquety lui-même, cela autorisait bien le poète à s'écrier en toute sincérité d'âme :

Amour, religion, nature ! ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme ;
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nomme Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie ! (1)

Parmi les pièces dont s'est enrichie la troisième édition de *Marie,* il faut signaler celle qui est intitulée : *Le Paysagiste.* Elle est dédiée à Eugène Guyesse et raconte dans une forme délicate et enjouée le pèlerinage du « tendre et pieux artiste » à travers les champs d'Arzanô. Brizeux voulait laisser dans la forme définitive de son poème une trace significative des charmes dont il avait inutilement rêvé de la doter et un souvenir à l'ami duquel il disait un jour : « *Nos amici fratres, non sanguine, corde.* » (2)

Cher Eugène, merci ! votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image.
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur, mes yeux le peuvent voir. (3)

(1) *Marie.* Edit. Lemerre, p. 82.
(2) *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* septembre 1888, p. 321 Lettre à Guyesse, 27 avril 1852.
(3) *Marie.* Edit. Lemerre, p. 159, *Le Paysagiste.*
Quelques variantes indiquent avec quel soin curieux, quelle inquiétude

*
* *

Ce constant souci, cette sorte de culte dont Brizeux entoure sa première œuvre s'expliquent mieux quand on le replace dans le groupe des Celtisants au milieu desquels il vit alors. Cette période qui va de 1834 à 1838 est à coup sûr la plus nettement bretonne de la vie du poète. En 1834, Le Gonidec « mis à la retraite, était venu chercher à Paris dans une maison particulière le travail nécessaire pour nourrir sa famille. » (1) Immédiatement toute une colonie de bretons se groupa autour de lui et forma une façon de petit cénacle où les exilés, jeunes, pleins de vie, regardant l'avenir avec confiance, essayaient de se donner dans ces réunions intimes l'illusion de la patrie absente (2). Il y avait là M. de Gourcuf, directeur des Assurances générales, des érudits comme Aurélien de Courson, Alfred et Pol de Courcy, des poètes comme Brizeux, Souvestre, H. de la Villemarqué, des artistes comme le peintre de la Landelle, des jeunes gens encore incertains de leur voie et à qui l'avenir réservait sous des formes diverses la plus brillante destinée, Audren de Kerdrel, Léopold

de son art, Brizeux retouche son poème, remplaçant un adjectif, une simple particule, corrigeant une consonnance dont l'harmonie ne le satisfait point.

2me Edition, p. 145. « Hâtons-nous! le soleil *darde à plomb* sur ces roches!
3me Edition, p. 107. « Hâtons-nous le soleil nous brûle sur ces côtes!
2me Edition, p. 153. « Dans cet *affreux* Paris, toi que j'ai tant rêvée...
3me Edition, p. 110. « Dans ce *sombre* Paris, toi que j'ai tant rêvée.
2me Edition, p. 154. « Elles *furent s'asseoir*, en riant toutes trois...
3me Edition, p. 111. « *Les voilà de s'asseoir* en riant toutes trois...
2me Edition, p. 214. « Dans le fond *Radenek* fait mugir son écluse..,
3me Edition. p. 135. « Dans le fond le moulin fait mugir son écluse..,

(1) Brizeux. Œuvres. I. *Notice sur le Gonidec*, p. 104.
(2) Max Nicol, *Notice sur Brizeux*, p. 10.

de Lézéleuc (1), l'abbé de Cazalès (2). On y parlait breton, on causait du pays, on chantait une vieille chanson entre deux verres de cidre. Le Gonidec était l'âme de ces réunions « pour ceux-là du moins qui sous la modestie des formes devinaient la noblesse de la pensée, s'exprimant par le plus pur langage. Ces Bretons ne se lassaient pas d'entendre si bien parler la langue de leur pays ; lui, en parlant de la Bretagne, se consolait de vivre forcément loin d'elle. » (3)

De tous les habitués de ce cénacle, aucun n'était plus cher à Le Gonidec que Brizeux (4). Il paraît cependant qu'il n'y était pas toujours d'une gaîté exubérante : on le voyait grave, silencieux, s'immobiliser sur un texte celtique, pendant qu'autour de lui éclataient les chants et les rires ; puis tout à coup un mot, un souvenir, un vers faisaient jaillir l'étincelle, et il montrait une verve, un entrain dont ses amis étaient ravis (5). Des banquets annuels réunissaient tous ces joyeux convives : Brizeux y apportait une page de poésie, des chants bretons, dont quelques-uns ont figuré plus tard dans le *Telen Arvor*. Le *Kanaouen ar Vrétoned* inaugura la première réunion en 1835 (6). La table se leva tout entière et reprit en chœur le refrain tant de fois répété depuis.

Ni zô bépred
Brétoned
Brétoned tûd kaled. (7)

Quelques temps après, le poète émerveillé du succès

(1) Futur évêque d'Autun.
(2) Plus tard député sous la Législative et la Constituante.
(3) Brizeux, *Œuvres complètes*, *Notice sur Le Gonidec*. Edit. Lemerre. p. 305.
(4) H. de la Villemarqué, *Renaissance bretonne*, III. Epilogue.
(5) Max Nicol, *loco citato*, p. 11.
(6) « Raviver à la fois l'âme et la poésie bretonne, tel fut l'effort tenté, il y a bientôt huit ans, par le premier de ces chants, dans un appel direct aux Bretons... » 1843. Décembre. — (*Telen Arvor*. Note, p. 223).
(7) Brizeux, *Œuvres. Telen Arvor*, p. 178. Edit. Lemerre.

de son œuvre et « voulant continuer sous une autre forme l'œuvre commencée à l'aide de la langue et de la poésie française » (1), l'adressa à M. Blot, imprimeur à Quimper.

Paris, 21 juin 1836.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous adresser cent exemplaires du chant breton *Barzonck pe Kanaouen ar Brétoned*. Je l'ai composé dans le dialecte de Cornouailles, dialecte initial et partant intelligible dans les quatre pays. Les vers sont mis sur l'air de *Ann hani gôz*, le plus connu de tous nos vieux airs. Enfin, l'orthographe de notre grammairien, M. Le Gonidec, (orthographe rationnelle et que tous les écrivains de la Bretagne doivent sentir la nécessité d'adopter), a été par moi rigoureusement suivie.

Je vous prierai, Monsieur, de distribuer *gratis* ces cent exemplaires aux *chanteurs des campagnes* et pas à d'autres.

Pardonnez-moi, Monsieur, toutes ces explications et ces soins pour l'amour de notre cher pays, et agréez l'hommage de mes salutations.

A. Brizeux (2).

La plus grande date dans l'histoire du cénacle breton fut le banquet du 7 février 1838. Le Gonidec présidait et cet honneur fut le couronnement de sa vie. Pol de Courcy lui adressa quelques mots qui étaient l'expression de la sympathie et de l'admiration de tous. Brizeux se leva à son tour et vida son verre en l'honneur des frères du pays de Galles :

Messieurs,

Je vous propose un toast en souvenir de nos frères les Kemris, les Bretons du pays de Galles. Eux, dans de pareilles réunions, n'oublient jamais leurs amis d'Armorique. C'est un devoir de fraternité pour tous ; c'en est un particulièrement pour moi

(1) Brizeux, *Œuvres*, *Telen Arvor*. Note, p. 229.
(2) *Bulletin des Bibliophiles bretons*, III. 60 à 61.

qu'ils ont accueilli avec M. Le Gonidec, notre véritable président, et M. de la Villemarqué, dans leur Société de Cymreigeddion.

Vous le savez, Messieurs, Bretons et Gallois sont les fils d'une même terre, arrivés ensemble du pays de Hanr. Aux anciens temps, les Kemris trouvèrent un asile dans notre Armorique, contre les cruautés des Saxons et plusieurs d'entre nous sont peut-être leurs fils. A leur tour, ils accueillirent nos pères fugitifs et notre bon roi Hoël qui leur a dicté un code de lois, recueil immortel de sagesse qu'ils conservent encore.

Ainsi un lien vivant de communauté, de langue, unit toujours les deux pays. Il n'y a qu'un demi siècle (interrogez vos souvenirs de famille) sur la grève de Saint-Kast, deux régiments bretons et gallois étaient sur le point de se combattre pour les intérêts de la France et de l'Angleterre ; quelques rochers les séparaient. Mais soudain aux cris de leurs chefs, à leurs chants de guerre, les deux peuples se reconnurent. Alors, ces fils d'une même race ne purent contenir les mouvements de leurs cœurs ; ils jetèrent ensemble leurs armes et coururent les uns vers les autres pour s'embrasser comme des frères.

A nos frères, les Kemris ! (1)

M. Le Gonidec répondit dans l'idiome national par ces mots que Brizeux nous a conservés et qui sont le testament patriotique du grand érudit :

J'ai voulu tirer d'une ruine inévitable l'idiome de nos pères, lequel leur donnait tant de force. Si j'ai fait quelque chose pour mériter vos éloges, je le dois à l'amour du pays qui naît avec la vie dans le cœur de tous les Bretons. Je n'oublierai jamais la joie que j'ai trouvée en ce jour, au milieu de mes amis, mes chers Bretons. Aussi longtemps que la vie sera en moi, mon souvenir sera pour mon pays. (2)

Tels furent les souhaits de vie qui accueillirent l'auteur de ces simples et touchantes paroles, ajoute Brizeux, telle fut la vénération qui durant toute cette solennité entoura l'illustre président que son sang

(1) Inédit. — Communiqué par M. A. Lacaussade.

(2) *Notice sur Le Gonidec.* — Œuvres de Brizeux. Édit. Lemerre, p. 305.

aurait dû se raviver au contact d'une si ardente jeunesse (1). Quelques mois plus tard, le 12 octobre 1838, Le Gonidec mourait et devant sa tombe, Brizeux évoquant la belle figure de ce grand savant qui avait tant aimé son pays, demanda que la Bretagne ne laissât point en cimetière étranger cette glorieuse dépouille. Il fut exaucé. Le corps de Le Gonidec repose aujourd'hui au Conquet et sur le piédestal du monument funèbre on lit ces deux vers qui sont de Brizeux :

> Peûlvan, diskid d'ann holl hanô Ar-Gonidek,
> Dén gwisiek ha dén fûr, tâd ar gwir brézonek (2).

---

(1) *Ibidem*, p. 306.
(2) *Telen Arvor*. — Ed. Lemerre, p. 219.
« Peûlvan, apprends à tous le nom de Le Gonidec,
« Homme instruit et homme sage, père du vrai langage breton. »

CHAPITRE VIII

LES TERNAIRES — LES BRETONS

Dante au XIX[e] siècle. — Traduction de la Divine Comédie. *Incident Fiorentino. — Mérites du travail de Brizeux. — Les* Ternaires. *— Froid accueil de la foule. — Raisons de leur succès parmi les esprits délicats. — Pauvreté de Brizeux. — Retour en Bretagne : Troisième séjour à Scaër.* — Telen Arvor. *— Troisième voyage en Italie : Florence, Rome. — Les* Bretons : *Articles de Sainte-Beuve et de Ch. Magnin. — Maladie de Brizeux et dévoûment de M. Lacaussade. — Convalescence en Bretagne.*

La *Divine Comédie* a exercé une singulière fascination sur l'esprit des poètes modernes. A la fin du XVIII[e] siècle, quelques commentateurs avaient étudié cette épopée mystérieuse que Voltaire appelait une *monstruosité,* mais leurs traductions n'étaient que des paraphrases enluminées et affadies, « des dentelles sur le corps d'Hercule (1). »

En 1815, le chevalier Artaud publia la première traduction de Dante, en prose et accompagnée de

(1) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, III, p. 163.

notes explicatives. Cet ouvrage d'un homme compétent, qui avait assez vécu dans la familiarité du grand poète florentin pour s'en faire l'interprète, ouvrit le sanctuaire et en rendit l'accès plus facile. Il contribua certainement à la renaissance d'une poésie grave et philosophique chez une nation qui a trop souvent confondu la poésie et la futilité. Après cette œuvre de savoir consciencieux et pénétrant, des travaux se succèdent d'une portée plus haute, d'une influence autrement profonde. Frédéric Ozanam veut non seulement traduire, mais comprendre et faire comprendre la *Divine Comédie;* le résultat de cet effort fut son bel ouvrage, *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle* (1). Antony Deschamps se prend corps à corps avec le vieil Alighieri; terrible rencontre où le maître terrassa le disciple et le laissa pour mort sur le carreau avant qu'il eût conduit sa tâche seulement à moitié, comme dans ces visions du sanctuaire antique lorsque le Dieu se révélait à la Pythie (2).

*
* *

Brizeux se sentait depuis longtemps attiré vers Dante. En 1831, parlant de ce large éclectisme avec lequel les romantiques se font les frères des poètes de tous les pays, de toutes les religions, de toutes les époques, il écrivait : « Dante, homme d'État, théologien et poète, qui, dans son épopée mystique, avait réflété si naïvement la pensée du Divin Révélateur, Dante, le poète de Jésus-Christ, devait reparaître le premier dans cette évocation du passé (3) ». Ses voyages en Italie, ses

(1) *Paru en 1839.* C'est la thèse de doctorat de F. Ozanam.
(2) H. Blaze de Bury, *Revue des Deux Mondes*, 1841, IIIe série, p. 560.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 1831, 1er janvier, p. 61. *Poésie d'E. Deschamps.*

séjours prolongés à Florence n'avaient fait qu'aviver en lui cette passion naturelle. Aux environs de 1840, il préparait les *Ternaires;* l'heure était venue de chanter les impressions qu'avait laissées en son âme la terre de beauté, et pour mettre sa lyre à l'unisson de ces souvenirs inspirateurs, il entreprit la traduction de la *Divine Comédie.* A la fin de l'année 1840, l'œuvre était prête.

Il y travailla longtemps. Le 2 septembre 1840, E. Boyer, qui fait un voyage d'artiste en Italie, lui écrit de Domo d'Ossola : « J'ai reçu à Schaffouse une lettre de maman.... Elle me dit que tu lui as écrit et que tu travailles beaucoup. Je pense que la troisième partie de ton Dante est en train... (1) » Au mois de décembre, le jeune peintre, qui s'intéresse aux moindres événements de la vie de son frère, revient sur le même sujet : « As-tu fini le Dante et liquidé tes affaires avec ton éditeur ? J'ai vu une petite lettre de toi dans *Les Débats* pour un fait que je n'ai pas compris... Explique-moi cela. Et *les Bretons !* Et tout ce qui t'intéresse ? (2) »

L'incident auquel il est fait allusion dans cette lettre est assez significatif ; il met en lumière les mœurs de la librairie de l'époque et la parfaite générosité du cœur de Brizeux. Un italien « qui s'est fait naturaliser français par la pureté de son style dans notre langue (3) », M. Fiorentino, publiait en 1840, dans la *Bibliothèque d'élite,* une traduction de la *Divine Comédie* et le 7 novembre, le libraire Ch. Gosselin faisait insérer dans *les Débats* une annonce ainsi conçue : *En vente, aujourd'hui 7 novembre, Dante, la Divine Comédie, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, traduction nouvelle accompagnée*

(1) Lettre d'Ernest Boyer à Brizeux, 2 septembre 1840.

(2) Lettre d'Ernest Boyer à Brizeux, Florence, 23 décembre 1840. Nous devons la communication de ces deux lettres à M. Armand Boyer.

(3) Lamartine, *Souvenirs et portraits,* III, p. 166.

de notes par P. Angelo Fiorentino (1). Le libraire Charpentier, éditeur de Brizeux, s'inquiéta de se voir ainsi devancé par un collègue et trois jours plus tard, on lisait en quatrième page *des Débats* cette réclame alarmée :

On publie aujourd'hui une traduction nouvelle de la *Divine Comédie* dans le format anglais. M. Charpentier croit devoir rappeler au public qu'il a annoncé depuis longtemps, dans sa bibliothèque, une traduction du grand poème italien par M. A. Brizeux. Cette traduction va paraître très prochainement. Le nom de l'auteur qui a consacré plusieurs années à cette interprétation est pour le public une garantie suffisante de talent et de soin. Tous ceux qui ont apprécié le charmant poème de *Marie* attendent avec impatience le *Dante* de M. Brizeux qui ne craint pas les *concurrences commerciales* (2).

M. Fiorentino était chatouilleux sur le point d'honneur, surtout quand on le plaçait sur le terrain de la *Divine Comédie*. Lamartine devait l'apprendre un jour ; il essuya et accepta en toute humilité de mordantes épigrammes à propos de sa connaissance superficielle de Dante : « Si l'on évoque le Dante, écrivait-il plus tard, M. Fiorentino a le droit de dire : me voilà ! (3) » Brizeux ne tenait donc pas à susciter une querelle avec un adversaire si redoutable. De plus ces procédés de réclame à outrance ne rentraient pas dans son caractère. Aussi, le soir même il adressait à M. Fiorentino et aux journaux une lettre dans laquelle il dégageait sa responsabilité :

Monsieur,

Je vous prie de croire (et vous l'aurez sans peine deviné) que je suis entièrement étranger à la réclame de librairie insérée ce matin dans *Les Débats*. La présomption qu'elle annonce ne sau-

(1) *Journal des Débats*, 7 novembre 1840.
(2) *Journal des Débats*, 9 novembre 1840.
(3) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, III, p. 166.

rait être dans mon caractère, surtout avec un homme de votre talent.

Avec cette explication, daignez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute estime.

A. Brizeux.

Paris, le 10 octobre 1840 (1).

Le livre de Brizeux parut le 5 avril 1841 (2). Il était précédé d'une courte notice sur Dante et accompagné de notes qui montrent avec quel soin le traducteur s'était entouré de tous les documents nécessaires à la perfection de son travail. La traduction de Brizeux fut bien accueillie du public. Elle avait ceci de particulier qu'elle était d'une fidélité scrupuleuse, rendant autant que possible le mot par le mot, la phrase par la phrase, la strophe par la strophe. Ce qu'avait fait Châteaubriand pour Milton, le poète l'essayait pour Dante. Le système est contestable. Il est évident que deux idiomes différents n'expriment pas le même sens par le même terme ni dans le même nombre de termes, qu'à se lier au joug parallèle du mot à mot et à vouloir suivre cette méthode dans toute sa rigueur, on arrive fatalement à fausser par l'effort sa propre langue sans parvenir à lui faire rendre ni la forme exacte ni le sens précis du texte original. La servilité détruit la fidélité. Néanmoins les inconvénients du genre sont peu sensibles dans l'œuvre de Brizeux ; concise avant tout et d'une rare vigueur, sa prose garde une certaine souplesse, une certaine liberté d'allure qui est le prix d'un prodigieux effort d'art et de talent.

(1) *La Presse,* samedi 10 novembre 1840.

(2) *Journal des Débats,* 5 avril 1841. Vient de paraître : *La Divine Comédie de Dante Alighieri.* Traduction nouvelle par A. Brizeux, avec notice et des notes par le même. 1 vol. grand in-18 format anglais.

*
* *

Presque en même temps que la traduction de la *Divine Comédie*, Brizeux publiait *les Ternaires* (1), chez le libraire Masgana. Il recueillait dans ce livre tous les fragments dispersés çà et là dans la *Revue des Deux Mondes*, les chansons improvisées sur les chemins d'Italie, sous les belles frises des portiques de Florence, les méditations solitaires d'un esprit naturellement porté à envisager les choses par leur côté symbolique et religieux. Le titre qu'il donnait à ce volume, *les Ternaires*, était une véritable énigme. Obéissant à des aspirations philosophiques que le commerce avec Dante n'a pu que fortifier, le poète ramène toute vie d'homme et toute vie d'artiste à trois âges, à trois voyages, à trois pas essentiels. Cette idée des trois étapes revient à chaque page du poème, symbolisée dans la strophe d'un tour ingénieux où trois vers se suivent avec des rimes pareilles.

Ce titre mystérieux, cette forme trop concise du tercet, cette obstination à mettre jusque dans le rythme comme un reflet du chiffre énigmatique autour duquel gravite la pensée du livre, déconcertèrent la foule qui ne s'éprend guère des raffinements de l'art. Les lecteurs demeuraient encore sous le charme de *Marie* et dans cette poésie subtile, métaphysique, ils regrettaient les grâces naïves de l'écolier d'Arzanô. La transition était trop brusque. Le groupe des premiers admirateurs s'étonnèrent de ne plus retrouver leur poète.

En revanche, les connaisseurs, les esprits délicats, tous ceux qui n'enferment pas le génie dans une for-

(1) *Les Ternaires*, livre lyrique. Parls, Masgana, 1841, in-12.

mule unique, savourèrent ces fines élégances, ces pages d'un charme discret, à demi voilé, d'autant plus pénétrant. Et puis une autre cause contribua à maintenir le succès de Brizeux auprès du public intelligent : sa fidélité à la poésie. Etranges années vraiment que celles qui vont de 1840 à 1845! Elles consomment la faillite du romantisme. Lamartine a déserté les voies de la poésie pour l'arène politique ; A. de Musset promène par les mauvais lieux l'abrutissement de son beau génie ; Théophile Gautier tourne la roue de son roman feuilleton avec une mélancolie d'esclave : « O Lucas, écrit-il au chroniqueur du *Siècle,* un article ! un article ! il se faut entr'aider en poésie. Métier lugubre ! » (1) Le journal quotidien a remplacé le livre, la prose a supplanté partout la poésie. Ouvrez au hasard l'épaisse collection des romans et des journaux de l'époque, vous serez surpris de trouver dans cette littérature de bazar et de commandite les noms des premiers poètes romantiques, de ces demi-dieux mortels qui avaient marché trente ans, couronnés de fleurs, la lyre à la main. Sainte-Beuve ne peut s'en consoler ; il écrit à Arsène Houssaye : « Ce beau temps des poètes, qui de nous ne l'a chanté et pleuré dans son cœur ? Où sont-ils ? Où sommes-nous ? Tous dispersés, blessés, atteints de mille sortes ; les plus heureux sont encore ceux qui regrettent » (2). Il y avait plaisir, au milieu de la banqueroute générale, à rencontrer un poète fidèle à lui-même, à l'unité de son œuvre, refusant d'acheter au prix de son art chéri le succès facile et la fortune, un poète, en un mot, qui s'obstinait à n'être que poète. Il faut se replacer dans ces conditions de temps, dans ce milieu de misère poétique pour comprendre les

(1) Lettre à H. Lucas, 1842. *Portraits et souvenirs littéraires*, p. 248.
(2) Lettre à M. Houssaye, 1841. *Nouvelle correspondance*, p. 68,

dix pages enthousiastes que Sainte-Beuve consacra aux *Ternaires* dans la *Revue des Deux Mondes* (1). Le critique y félicitait le poète de son austère fidélité à l'idéal et à l'art désintéressé ; il repassait avec sympathie la carrière littéraire de l'auteur, glissait quelques légères critiques sur les endroits contestables du livre nouveau et après avoir largement admiré dans l'ensemble et les détails, il concluait en ces termes : « Pour nous à qui, des choses premières, la poésie est peut-être la seule qui n'ait pas fait faute, au moins comme affection, il nous eût coûté de laisser passer ce recueil de M. Brizeux sans en signaler le prix..... Plus d'une goutte généreuse demeure en réserve, comme il convient, au fond de l'amphore. Et cette poésie-là n'est pas moins à savourer en avançant que celle des matinées adolescentes qui se puisait au hasard du courant, dans le creux de la main. » (2).

L'inaltérable dévoûment de Brizeux à la poésie nous apparaît plus noble encore, à nous qui savons combien le poète était pauvre. Grâce à l'intervention d'A. de Vigny et d'A. Dittmer, il avait obtenu une pension de 1200 francs sous le ministère de M. Villemain (3). Encore lui avait-on marchandé cette juste récompense, M. Villemain trouvant, dans son intransigeance classique, que l'auteur de *Marie* penchait trop vers le romantisme (4). En 1840, sa pension avait été continuée (5). C'était assez pour ne pas mourir de faim,

(1) *Revue des Deux Mondes*, XXVII. 1841, p. 779.

(2) *Ibidem*, p. 790.

(3) Lettre à V. de Laprade, 22 janvier 1852. — Citée plus loin. — A. Barbier exagère la pension de Brizeux à cette époque; elle ne fut portée à 2.400 francs qu'en 1852, par M. Fortoul. *(Cf. Souvenirs...* etc., p. 237).

(4) *Revue de Bretagne et d'Anjou.* — T. L., p. 134.

(5) Lettre d'E. Boyer, 23 décembre 1840. « J'ai lu que ta pension était continuée. Je te souhaite quelque bonne affaire en ce genre pour 1841 ; ce serait là une des meilleures sources de bonheur »

beaucoup trop peu pour vivre. Ce poète que l'Angleterre eût comblé d'honneurs et de faveurs comme Tennyson, la France, qui se dit assez riche cependant pour payer sa gloire, le laissa mener une vie triste, errante, sevrée de tout...

Brizeux souffrait sans doute de l'amère condition de sa destinée, mais il la supportait fièrement, et quand il sentait son courage faiblir, plutôt que de descendre à des labeurs vulgaires, à des besognes qui rapportent le pain de chaque jour, plutôt que de « se faire journaliste », il reprenait le chemin de la Bretagne.

*
* *

En 1841, ses compatriotes, ses amis de Bretagne s'impatientaient de son trop long séjour à Paris et le pressaient de revenir au pays. H. de la Villemarqué se fait l'écho des bruits qui courent sur les infidélités du poète à la terre natale et lui envoie ces vers :

Comme je venais Dimanche au Pardon,
J'aperçus de loin un jeune garçon,
Petit chapeau rond — blonde chevelure —
Blanc gilet de laine et rouge ceinture,
Large braie en pointe, un air noble et fier,
Tes amours enfin, vrai type de Skaër.
Il s'en allait seul le long de la grève,
Et semblait mener quelque tendre rêve,
Tandis que son pied le portait vers moi...
Mon cœur tressaillit ; je le pris pour toi.
Quand viendras-tu donc du pays de France?
Les blés sont battus, l'automne s'avance,
Bientôt la Saint-Gille, où l'hiver, dit-on,
Chargé d'un fagot entre en la maison ;
Bientôt plus d'oiseaux, bientôt plus d'abeilles,
Plus de fruits dorés, plus de fleurs vermeilles,
Bientôt plus de danses et plus de pardons,
Bientôt plus d'amour, partant de chansons.

Certain oiseau bleu, dit qu'une Sirène
Te retient captif au bord de la Seine.
Mais point ne le crois ; divin enchanteur,
Toi seul sais charmer l'esprit et le cœur.

Au Manoir de Kenkiz-Nizon, septembre 1841. (1)

C'est seulement une année plus tard que Brizeux se rendit à cet appel, au mois de septembre 1842. Il passa les premiers mois de ces nouvelles vacances à Scaër, dans la famille des Rodallec. Son *Journal* raconte heure par heure pour ainsi dire les incidents de ce séjour. Une émotion inexprimable s'empare de son âme quand il met le pied dans le village aimé ; c'est comme une fièvre de joie qui ne lui permet que d'aligner des mots sans phrase : « Une petite voiture de Rosporden me conduisit. Oh ! lorsque je me suis dit : Me voilà dans ma paroisse ! Lorsque j'ai vu de loin les arbres de Coat-loc'h ! Lorsque j'ai mis pied à terre ! Après un si long temps !... Oh ! sans cet enfant qui menait la voiture !... Merci mon Dieu ! . » (2) Les paysans « l'accueillent comme un ancien ami. » Le recteur de la paroisse l'invite à sa table, mais il préfère à ces festins le frugal repas de l'auberge, les crêpes de blé noir, le lard salé arrosé d'un bon verre de cidre. (3) Pendant la journée, ce sont des pèlerinages à la fontaine de Sainte-Candide, à la chapelle de Coatd-ri ; de longues promenades par les chemins creux, jusqu'aux villages lointains ; d'interminables causeries avec les paysans et les laboureurs. Il y a des épisodes charmants, des coins de tableaux esquissés d'un crayon pittoresque qui donne la sensation des choses : « Bèd (4)

(1) H. de la Villemarqué. — Inédite. — Trouvée dans les papiers de Brizeux.
(2) *Journal inédit.* — 4 octobre 1842. *Scaër.*
(3) *Ibidem.* — *Passim.*
(4) C'est le petit nom de Bertrand Rodallec.

m'a dit : « Si tu veux le demander à mon père, il ne te refusera pas. Nous irons tous deux à Gourin. » Ainsi fut fait. A Gourin, nous nous sommes bien divertis du bonhomme Le Guenn, ami de la maison Rodallec, qui me prenant pour un soldat en congé, à cause de mes cheveux courts, me faisait force questions sur l'armée, tout en nous versant de son meilleur vin. Cachant mes mains trop blanches pour un soldat, j'ai assez bien joué mon rôle. Les ouvriers du bourg où Bèd a été à l'école nous suivaient, disant : C'est son remplaçant! — Pour la fine mouche de l'auberge où nous dinâmes, je n'ai pu la tromper, car l'assiette en main, elle se tenait derrière notre chaise; c'était dire : On vous connaît. » (1)

Le soir, il s'assied au coin du feu, dans le grand fauteuil de bois ; il cause avec ses hôtes, il fait réciter le *Pater* en breton aux plus jeunes, il improvise des scènes enfantines, il conte des histoires qui font de lui l'idole de ce petit monde. Journées délicieuses dont il sent d'autant mieux le charme qu'il les compare à celles de Paris ; « Jérôme et sa femme m'ont donné ce qu'ils avaient de mieux, c'est-à-dire une soupe de lait pleine de beurre roux. A eux, la soupe de pâte d'avoine.... Puis la prière en commun dite par Jéromic ; — puis on s'est couché. Dans ce lit trop chaud, j'avais peine à m'endormir, mais j'étais heureux et fier dans mon pays ! loin de tant de tristesses ! et tous les chants de mon cœur répondirent à la chanson nocturne du grillon ! » (2)

Il note tout au jour le jour, les luttes, les parties de boule, les cancans du village, les légendes, les proverbes dont il va publier un recueil sous le titre de

(1) Lundi 18 octobre 1842. *Scaër*. — *Journal*.
(2) 20 octobre 1842. — *Journal*.

Furnez-Breiz (1), une infinité de détails qui trouveront leur place dans le grand poème qu'il achève à la gloire de la Bretagne. (2)

Le dimanche, il assiste à la grand'messe et le spectacle de cette foule croyante et recueillie l'impressionne jusqu'au fond de l'âme : « Toute cette paroisse chantant ensemble le *Credo*, tous ces hommes si graves, avec leurs grands cheveux, leurs braies plissées, leurs habits de toile si blancs, si uniformes, toute cette harmonie me charme et m'attire sans cesse. » (3)

Comment voulez-vous dès lors qu'il puisse se séparer sans un vrai déchirement de cette vie simple et sereine qui n'est autre chose qu'une réalité de son rêve. Rien que de songer au départ, son cœur se fend ; il remet à demain, à demain encore ; s'il pouvait ce serait à demain toujours. « Je n'ai pu me décider à quitter ma terre épique, ce sera pour après-demain (4). — Préparatifs. — Comme je rentrais, quatre immenses gars m'ont pris la main en me criant : « Monsieur, *ni zô bépred brétoned !* » (5) Bertrand vient m'annoncer qu'il m'accompagne jnsqu'au Faouët. — A bientôt, Skaër ! » (6)

Ce séjour en Bretagne se prolongea jusqu'au mois de Janvier 1844 (7). Après avoir quitté Scaër, Brizeux se

(1) « J'ai commencé le *Furnez Breiz Izel* ou sagesse de Bretagne. En fouillant dans mes papiers, dans mes souvenirs, dans ceux des autres, j'ai déjà réuni un très grand nombre de proverbes, dont quelques-uns fort beaux. Ce sera, il me semble, une curieuse et sincère révélation du génie breton. Mon titre me semble bien trouvé. » (26, 27 décembre 1842).

(2) Pour cette période de la vie de Brizeux, consultez la plaquette de M. Tiercelin : *(Brizeux à Scaër.* p. 4, 5, et seq,..).

(3) Dimanche — 11 décembre 1842.

(4) Lundi — 12 décembre.

(5) Mardi — 13 décembre.

(6) Mercredi — 14 décembre.

(7) C'est en 1843 que Brizeux fit un de ses derniers pèlerinages à

retira dans sa famille à Lorient, travaillant à l'épopée des *Bretons,* recueillant sous le nom de *Telen Arvor* les chants nombreux qu'il avait composés dans sa langue natale pour les paysans de Léon et de Cornouailles. Ces chansons bretonnes, imprimées sur des feuilles volantes, étaient déjà répandues dans les campagnes. A son arrivée au bourg de Scaër, Brizeux avait même éprouvé la plus douce surprise qui puisse être réservée à un poète : des vieillards, des jeunes filles, des enfants étaient venus à sa rencontre, chantant à pleine tête : « Nous sommes toujours Bretons, les Bretons, race forte ! » (1) L'heure était venue de faire une seule gerbe de tous ces épis dispersés, et en décembre 1843, il donne à son éditeur la *Harpe d'Armorique :* « Avec une nouvelle espérance, disait-il dans une sorte de préface, osons présenter ces essais à nos compatriotes, car, pour tenir à tous les sentiments généraux, comme je l'ai pu dire ailleurs, ne brisons pas les sentiments particuliers où l'homme a le mieux conscience de lui-même. L'idiome natal est un lien puissant; soyons donc fidèles à notre langue natale, si harmonieuse et si forte au milieu des landes. » (2).

Arzanô. Le bourg avait changé d'aspect; une large et belle route remplaçait le sentier conduisant autrefois de l'église au Pont-Kerlô, les rochers où s'accrochaient des bouquets de bois étaient taillés par d'impitoyables ouvriers. Ce spectacle écœura Brizeux comme une désolation. Il s'assit sur les poutres croulantes du vieux pont et là griffonna au crayon ces quelques lignes que nous avons eu le bonheur de retrouver : « Ecrit assis sur les gaules du Pont-Kerlô. Aujourd'hui, lundi 4 septembre 1843, à 2 heures. — C'est la dernière fois que je vois le doux pont rustique. « La route nouvelle arrive jusqu'en bas de la vallée. Encore un an, tout sera changé... O mon cœur ! » (Communiqué par M. Lacaussade).

(1) *Telen Arvor.* Note, Edit. Lemerre, p. 221.

(2) *Ibidem,* p. 224. *Telen ann Arvor,* pe Kananouenno, gant Brizeux. *La Harpe d'Armorique ou Chants.* Nouvelle édition avec texte breton et traduction française, in-12. Lorient, Ch. Gousset. 1844.

*
* *

Brizeux nourrissait depuis longtemps le projet d'un nouveau voyage en Italie. Son frère, Ernest Boyer, lui écrivait déjà de Florence, au mois de décembre 1840 :

Millet m'a dit que tu comptais incessamment partir pour venir nous rejoindre. Je crois bien que tu en as l'envie, mais j'ai peur que mille embarras ne te retiennent où tu es. Si c'est Dumas qui t'empêche de venir à Florence, ne t'en occupe pas ; le bel oiseau se cache. Il est venu montrer toutes ses croix au bal du Grand Duc ; Ida était avec lui. Ni le Grand Duc ni la Grande Duchesse ne lui ont adressé la parole, quoi qu'elle soit reçue dans la société... C'est un vrai dôme du reste ; une de ces grosses poupées qui se balancent sur leur ventre. Quant à Dumas, il a ici une jolie réputation qui vaut presque celle qu'on lui donne à Paris... (1)

Il est probable que des difficultés pécuniaires retenaient Brizeux à Paris :

« C'est vers Florence que courent à présent tous mes rêves,— répondait-il ; — mais la reverrai-je ? te reverrai-je ? Je n'ose dire oui ; je ne dis pas non. Charles (2) t'expliquera tout cela, car ce cher poète sait à présent mes affaires comme toi-même. Excellent cœur et charmant esprit... Nous sommes ici dans un vrai gâchis : industrie, art, littérature, tout est en suspens et rien ne se décide, et pour mieux embrouiller cette confusion, M. Bonaparte nous arrive dans quinze jours !... » (3)

En 1844, tous les obstacles étaient levés « Je veux aller loin des pluies et des neiges, écrit-il à Barbier, je reviendrai en Bretagne, mais pour le pays des oranges, il vaut mieux le voir tant que nos cheveux sont encore blonds. » (4) Il partit donc emportant dans sa valise le poème des *Bretons* presque achevé. Il ne passa point

(1) Lettre d'E. Boyer, 23 Décembre 1840.
(2) Ch. Coran, poète, ami de Brizeux, né à Paris en 1814, auteur de *Onyx*, *Rimes galantes*, etc.
(3) Lettre à Ernest Boyer, 1840, communiquée par M. Ernest Boyer.
(4) Lettre à A. Barbier, *Revue contemporaine*, Octobre 1858, p, 556 (*Brizeux*, par A. Lacaussade).

par Paris. Depuis l'échec des *Burgraves,* la situation littéraire était de plus en plus lamentable. Jamais les poètes n'avaient mené un tel deuil de leurs espérances évanouies et ne s'étaient répandus à ce sujet en de tels gémissements (1). Brizeux voulut s'épargner le spectacle d'une pareille déroute ; il prit la route de Marseille par Bordeaux et le canal du Midi. (2)

Le but de son voyage était Florence. Il ne fit donc que passer à Gênes, Livourne, Pise. Le 27 janvier, il était à Florence ,où il resta près de quatre mois dans une solitude relative, dans un laborieux repos qu'occupaient les derniers chants des *Bretons*. Cette fois les merveilles de la sculpture ou de la peinture ne l'absorbent plus exclusivement : il s'enivre du grand soleil et de la grande nature, de l'aimable paysage toscan avec son abondance et sa grâce, ses châteaux de la Renaissance sur les hauteurs, ses villas et ses jardins à terrasse où les blanches statues sourient parmi les cyprès noirs. On retrouve dans ses notes un itinéraire de Florence à Pistoja en passant par Prato ; il dut parcourir plus d'une fois ce chemin dans une allègre fièvre de jouissances naturelles et de découvertes artistiques. Il ne raconte rien, il n'analyse plus ses sensations, mais il signale seulement les noms des rivières ou des fleuves qui l'ont frappé, des montagnes ou des plaines qu'il a traversées, des grands maîtres enfin dont une fois de plus il a admiré les chefs-d'œuvre : Donatello, Carlo Dolce, le Verrocchio, Vasari, Pisano, Etienne de Florence, et bien d'autres artistes qui ont peuplé de belles toiles, de beaux marbres ou de belles cathédrales ce coin de terre privilégié. (3)

(1) Sainte-Beuve. *Chroniques Parisiennes,* p. 222.
(2) Cf. *Histoires Poétiques,* Liv. VII, *La Traversée,* p. 171. Ed. Lemerre.
(3) Voir pièces justificatives, V.

Le 14 Mai, il part pour Rome en compagnie d'un architecte et de deux religieux. Comme la première fois, la Ville éternelle lui parut d'abord lourde, grossière et ennuyeuse; mais peu à peu il en comprend le charme, il est frappé de sa grandeur, de son silence et de la liberté dont on y jouit sous la sceptre des Papes (1). Néanmoins, à Rome comme à Paris, la vie est dure pour les âmes fières : Brizeux est donc triste, solitaire, songeant au pays, les mains pleines de recommandations, ne voulant pas en user. Il met la dernière main au poème que Masgana attend avec impatience et il se console de son isolement en écrivant à E. Guyesse :

Ce qui est certain, mon cher ami, c'est que je ne vois pas une belle chose que je ne vous regrette. Je dis vous et votre femme, car je ne vous sépare plus. C'est là, mon cher ami, ce qui jusqu'au dernier jour assure notre amitié. D'ordinaire, un ami marié, un ami perdu ; et vous au contraire je vous ai trouvé tel que devant, meilleur peut-être. N'est-ce pas un éloge pour tous deux ? Aussi tous deux je vous regrette et je vous désire. Depuis deux longs mois que je suis à Rome, j'ai vécu de la vie la plus solitaire ; cet isolement eût dû profiter au travail, si le travail ne demandait une certaine excitation. Cependant, mon cher Guyesse, je n'encourrai pas vos reproches. Pour la fin de décembre, tout sera terminé, de sorte qu'au premier janvier, je pourrai être sous presse. C'est surtout pendant mon travail que je reviens à vous, à votre goût sûr, à vos sages avis. Je me dis : serait-il content? et je me figure être au coin de votre feu ou au bois du Teir ou à Kervéléan. O mon cher Guyesse, je fais comme tout le monde, je vous aime bien.

A vous de cœur,

A. Brizeux (2).

Son œuvre terminée, il va passer les premiers mois de l'hiver sous le ciel de la Toscane (3), et le 23 janvier 1845, juste un an après son départ, il rentrait en France.

(1) Lettre à A. Barbier, *Revue contemporaine, loco citato.*
(2) Lettre à E. Guyesse, juillet 1844, *Journal officiel*, 4 décembre 1880.
(3) *Ibidem.*

*
* *

Les Bretons qui parurent au mois de juin (1), excitèrent un mouvement de curiosité et de sympathie. Sainte-Beuve cette fois se contenta de quelques lignes sincèrement admiratives dans *la Revue Suisse :*

Le poème de M. Brizeux intitulé *les Bretons* vient de paraître. Il serait prématuré de juger du premier coup une œuvre sérieuse que nous avons pu à peine parcourir. Le poète a voulu évidemment peindre avant tout le pays et les mœurs; la fable (si fable il y a), l'action romanesque qu'il a jetée à travers, n'est qu'un prétexte et tient peu de place, trop peu sans doute. Des paysages francs, naturels, des scènes prises sur le fait, une grande vérité de traits et un grand art d'expression dédommagent de l'action un peu absente et recommandent à première vue cette étude qui est du moins une haute et noble tentative...

Il terminait en citant un passage du chant second où le poète exprime son amour « sauvage et forcené » pour la Bretagne (2).

Ch. Magnin fut chargé de présenter le poème aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Il le fit en quelques pages d'une critique élevée, saluant en Brizeux cette chose si rare alors, un poète qui tenait ses promesses, « assez fort dans sa délicate nature pour se refuser au découragement et à l'orgie(3). » Il établissait la filiation poétique de Brizeux, le rattachait pour la franche simplicité de la forme à *Joseph Delorme*, à tous les poètes anglais de l'école des Lakistes. Des reproches de détail sous forme de conseils, des remarques de grammairien offensé dans ses scrupules de syntaxe et de prosodie,

(1) L'article de Sainte-Beuve, qui parait coïncider avec l'apparilion du poème est du 5 juillet 1845.

(2) *Chroniques parisiennes*, p. 333-334.

(3) *Revue des Deux Mondes*, septembre 1844, p. 554. *Les Bretons*, poème de M..Brizeux, par Ch. Magnin.

se mêlaient bien çà et là à ces généreuses louanges, mais en somme la sévérité du juge se déclarait satisfaite. Deux mois plus tard, Brizeux témoignait sa reconnaissance à la *Revue* en lui offrant une série de fragments intitulés : *Poésies de voyage* (1).

Malheureusement Brizeux ne jouit guère de son succès. Pendant que le poème s'enlevait avec une rapidité étonnante pour l'époque, il se remettait lentement d'une longue et cruelle maladie. Des labeurs ininterrompus, des privations sans nombre, la vie nomade surtout avait affaibli le frêle tempérament du poète, et au mois de mai, en pleine impression de son manuscrit, un rhumatisme aigu le clouait sur un lit de douleur dans une pauvre mansarde de l'hôtel de la Victoire. Il était là seul, sans médecin, en proie à toutes les souffrances physiques et morales, trop fier pour demander l'hospitalité d'un toit ami, trop délicat pour imposer à ceux qu'il aimait les soucis et les embarras d'un malade. Un matin, A. Lacaussade et Sainte-Beuve inquiets de son long silence vinrent frapper à sa porte et le trouvèrent dans un état lamentable. Immédiatement ils firent appeler le docteur Veyne ; avec d'infinis ménagements on parvint à faire comprendre à Brizeux qu'il ne pouvait rester dans cet abandon, que sa situation réclamait des soins : « Vous êtes mal ici, lui dit A. Lacaussade, venez à la maison, nous vous soignerons bien. » Le malade se laissa dire ; on le transporta et pendant trois mois il connut à ce foyer tous les dévoûments que peut inventer l'amitié la plus sincère. Madame Lacaussade et sa sœur veillèrent sur lui, comme elles l'auraient fait sur un enfant. Le poète ne demeura point insensible à ces sollicitudes aimables et à peine convalescent il

(1) *La Taverne, Une lettre de la ville, En passant à Kemper, La maison de l'avare, A Marie, Dernière demeure, La traversée.*

dédia à ses deux sœurs de charité une strophe gracieuse :

Deux sœurs ou deux esprits des cieux,
Luce et Claire veillaient près du lit du poète ;
Et les molles lueurs émanant de leurs yeux,
Venaient calmer son cœur, rayons mystérieux,
De leur nom symbolique effusion secrète (1).

Ces bons et dévoués services ne firent que resserrer les liens qui unissaient déjà les deux amis. M. Lacaussade sera désormais pour Brizeux comme une sorte de Providence visible, un frère d'armes auquel il ira en toute confiance et abandon, se déchargeant sur lui des ingrates besognes auprès de ses éditeurs, lui remettant entre les mains le dépôt de ses œuvres inachevées, ayant sans cesse sur les lèvres un mot de reconnaissance et d'éternel souvenir. Au second anniversaire de ces jours à la fois douloureux et consolés, il adressa à son ami quelques mots qui venaient du cœur et qui allaient au cœur :

Mon cher ami,

Il y a aujourd'hui deux ans que grâce à vos soins et à ceux de vos deux charmantes sœurs que vous connaissez, j'échappai peut-être à la mort. Vous l'avez peut-être oublié ; moi je m'en souviens et je vous envoie cette expression d'amitié et de reconnaissance.

Tout à vous.

A. Brizeux (2).

Le 4 mai 1847.

Au reste, il n'avait pas attendu le retour de cette date pour témoigner sa gratitude à M. Lacaussade. Ses lettres à l'ami généreux se multiplient et elles nous le montrent s'intéressant à toutes les émotions, aux joies,

(1) Inédit, communiqué par M. Lacaussade. C'est lui-même qui nous a raconté tous les détails de cet épisode.
(2) Communiquée par M. Lacaussade.

aux espérances, aux deuils de ce foyer qui avait été le sien en toute vérité. Vers la fin de l'année 1845, il a regagné la Bretagne, dans l'espoir que le ciel de la patrie achèvera l'œuvre de la science et de l'amitié. Il se fait envoyer de Paris la *Démocratie pacifique* où M. Lacaussade est devenu le collaborateur de V. Considérant. Encore que ses idées ne soient pas toujours celles du jeune écrivain, il parcourt néanmoins les colonnes du journal, afin d'y rencontrer le nom qui lui est cher :

Mon cher ami,

Il est à craindre que vous ne soyez à cette heure fort isolé; quelques mots de souvenir ne peuvent donc être que les bienvenus. Croyez qu'ils ne manqueront jamais à un hôte si bienveillant que vous l'avez été durant ma triste maladie et que ce mot soit répété par vous au docteur Veyne.

Vous ne tarderez pas, j'espère, à me répondre me disant quel est votre présent et comment s'offre à vous l'avenir. Je lis ici, ce qui vous étonnera, la *Démocratie*, et je regrette sans cesse de n'y pas voir de vos articles.

Quant à moi, me voici sur mon sol classique et bien aimé... Je ne tarderai pas à sortir de l'inaction. Cela pour le plaisir de la pensée et le culte désintéressé des belles choses. Je ne recueillerai pas ma moisson... Je souffre de partout. Les médecins me disent que je ne devrais pas rester dans ce brouillard, mais il faut les laisser dire.

Tout à vous,

A. Brizeux. (1)

4 novembre 1845.

Skaër, par Rosporden.

Toujours souffrant, toujours inquiet, plus impatient de l'inaction de la convalescence que de la maladie elle-même, il se distrait de ses douleurs physiques en des projets d'avenir et des méditations sur l'art et la

(1) Lettre inédite communiquée par M. Lacaussade.

philosophie. M. Lacaussade est le confident de ses tristesses et de ces efforts :

Mon cher Lacaussade,

Pour parler encore de cette santé que je suis seul ici à soigner, elle est fort triste. J'ai dû, il y a trois jours, me mettre les sangsues. Cependant je travaille. Bientôt j'aurai fini une espèce de traité philosophique de la poésie, mais sans trop savoir ce que j'en pourrai faire...

Janvier 1846. (1)

La mort frappe à côté de M. Lacaussade ; un de ses enfants lui est ravi en quelques jours. Brizeux se désole, moins résigné devant ces douleurs d'ami qu'il ne l'avait été devant les siennes propres.

Mon cher ami,

Hélas ! j'ai tout appris par Ferdinand ! Que ne suis-je près de vous et de votre pauvre et excellente femme ! Vous savez que je pleurerais avec vous, mais sans consolation présente à vous offrir. Seulement je ferais un appel à cette force qui s'allie chez vous à tant de douceur et que je vous ai vu déployer contre de si terribles coups...

Juin 1846. (2)

Il s'occupe de la seconde édition des *Bretons ;* il en écrit la préface, à Scaër, chez les Rodallec, ne pouvant détourner les regards de l'avenir « *terne et glacé* » (3) qui s'ouvre devant lui. Mais ses lettres ne disent rien de ses mélancolies, rien même des progrès de sa convalescence. A quoi bon ajouter au fardeau de son ami par la confession de ses souffrances personnelles ? Il sourit, il plaisante agréablement. Qui dirait jamais que ce billet

(1) Lettre inédite communiquée par M. Lacaussade.
(2) *Idem.*
(3) Seconde édition des *Bretons.* Préface, p. 3.

alerte est écrit par un malade morose, sevré de toute joie, presque de toute espérance?

Skaër, par Rosporden.

Je remercie beaucoup ma mère, mon cher Lacaussade, du mot qu'elle vous envoie (1). Quant à moi, si je me souviens comme elle du passé, je vous boude dans le présent.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe chez Masgana. Je lui envoie la préface pour la seconde édition. Sans doute il vous demandera de voir les épreuves, mais non moi, poète irrité.

Cependant tout à vous et à votre chère femme.

(Sans date) A. Brizeux (2)

*
* *

La seconde édition des *Bretons* parut au mois de décembre 1846, avec le même succès que la première. Le poète avait retrouvé son public ou plutôt le public avait retrouvé son poète, le chantre des émotions simples et vraies qu'il avait d'abord salué dans *Marie*. C'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, presque de la même saison.

Malgré ses sombres prévisions, Brizeux allait « recueillir sa moisson », une belle moisson de lauriers, sinon la seule qu'il ambitionnât, celle au moins qui était pour lui la meilleure récompense de ses travaux.

(1) Monsieur Lacaussade a bien voulu nous communiquer la lettre reconnaissante à lui adressée par la mère de Brizeux:

Monsieur,

J'ai appris de mon fils l'aimable hospitalité que vous et votre jeune dame lui avez donnée pendant sa maladie.

Comme son affection, sa reconnaissance est des plus grandes. Permettez-moi, Monsieur, d'y joindre l'expression de la mienne. Je serais heureuse si, revenant dans ce pays où déjà nous avons eu le plaisir de vous voir, nous pouvions vous rendre une partie des soins prodigués par vous à mon fils.

Votre toute dévouée

(Décembre 1845) Veuve Boyer.

(2) Communiquée par M. Lacaussade.

CHAPITRE IX

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC L'ACADÉMIE
DERNIER VOYAGE EN ITALIE

Encore des tristesses. — Joies de Brizeux : il est décoré de la Légion d'Honneur. — Intervention d'A. de Vigny. — Les Bretons *couronnés par l'Académie Française. — Dernier voyage en Italie : à Rome, Pie IX; à Naples, le comte Schouvalof, Luigi Parisi. — La Révolution de 1848 à Paris. — Nouvelles tristesses. — Voyage de Madame Boyer en Italie. — Brizeux moine ! — Rentrée en France : V. de Laprade.*

L'année 1846 est à coup sûr la plus triste de la vie de Brizeux. Elle se terminera sur un triomphe, mais au prix de quelles souffrances physiques, de quelles angoisses morales le poète a dû l'acheter !

Nous l'avons laissé à Scaër, dans l'auberge des Rodallec, s'impatientant des lenteurs d'une convalescence qui met mille entraves à son besoin d'activité. Le mieux qu'il avait espéré du climat de la Bretagne ne se produit pas; la pluie, le froid, la pauvreté retardent sa guérison et aggravent son mal. Il écrit des lettres

d'un pessimisme qui étonne sous cette plume toujours calme et résignée : « Cette vie est un horrible jeu surtout contre les bons ; il n'est pas de chaînes affreuses auxquelles ils ne doivent s'attendre. Disons donc tout de suite que la partie est perdue, mais ceci froidement. Que le sort n'ait pas du moins à jouir de notre désespoir ! Puis, victimes, aimons-nous, tendons-nous la main, soyons-nous fidèles » (1). Il retourne à Lorient, auprès de sa mère, mais il y est à peine depuis quelques jours qu'il regrette son bourg de Scaër. Et puis, si sa santé s'améliore sous l'influence de la belle saison, il est obsédé de mille soucis : son éditeur oublie d'annoncer la seconde édition de son poème, « ce qui est quasi-mortel en un temps où les pires choses sont criées sur les toits » ; sa négligence est telle que de Vannes à Quimper on ne soupçonne même pas l'existence des *Bretons* (2).

Des pensées funèbres lui viennent par instants : il ne pourra dominer cette crise physique et morale ; il mourra avant d'avoir terminé son œuvre. Dans cette prévision il dépose ses manuscrits entre les mains de M. Lacaussade avec ce billet qui a l'air d'un testament :

Je remets entre vos fidèles mains cette liste de mes poésies qui vous servirait à les publier dans un ordre convenable, si elles sont destinées à me survivre.

Le 2 octobre 1846.

A. Brizeux (3).

*
* *

Il était temps qu'un rayon de soleil vint éclaircir ce ciel de nuages et remettre un peu d'espérance au cœur

(1) Lettre inédite à A. Lacaussade, 13 juin 1846. *Skaër.*

(2) Au même, 2 octobre 1846.

(3) Lettre à A. Lacaussade. Citée par Saint-René Taillandier. *Notice sur Brizeux.* Préface. Ed. Lemerre, p. 2.

du poète. Il lui vint par l'entremise d'Alfred de Vigny.

Le 11 mai 1846, A. de Vigny, blessé de la réception ironique que M. Molé lui avait faite à l'Académie Française, et « voulant donner une marque publique de mécontentement à un accueil malveillant et public » se présente chez M. de Salvandy.

Ayant fini de parler de moi, sujet qui m'ennuie, — raconte l'auteur d'*Eloa*, — je lui ai recommandé Brizeux.

Il m'a dit :

— Je vous laisse le plaisir d'être le premier à lui apprendre qu'il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

C'était y mettre une délicatesse infinie. Il me dit qu'il s'attache à récompenser surtout les talents sérieux et attachés à l'art vrai et pur, que M. de Laprade et de Champagny ont aussi la croix (1).

La décoration avait double prix pour Brizeux, coïncidant avec celle de ses amis, V. de Laprade et H. de la Villemarqué. Pourquoi fallait-il qu'une main légèrement ridicule ajoutât, sur la liste de promotion, le nom de Clairville, le glorieux auteur des *Pommes de terre malades ?* (2)

M. de Vigny ne s'en tint pas là. Depuis le 1er juillet, M. Molé n'étant plus directeur de l'Académie, il assistait régulièrement aux séances particulières. Il en profita pour recommander son ami à la juste bienveillance de la compagnie et réclamer en sa faveur un des prix annuels de poésie. V. Hugo appuya chaleureusement la proposition (3) et leurs efforts réunis emportèrent tous les suffrages. Brizeux apprit avec une joie mêlée de reconnaissance la noble initiative de son ami. Au mois de Mai 1847, il écrivait à Lacaussade cette lettre d'une exquise délicatesse, toujours empreinte cependant d'une nuance de tristesse :

(1) *Journal d'un poète*, p. 211-212.
(2) Ed. Biré, *V. de Laprade*, p. 144.
(3) Saint-René Taillandier, *Loco cit.*, p. 39.

Cher Ami,

Si je ne vous ai rien dit de ce qui se passait à l'Institut, c'est que je l'ignorais moi-même ; c'est dans l'intervalle de nos deux lettres, que de Vigny m'a fait connaître sa bienveillante initiative. Vous dites bien : De Vigny prend une belle place à l'Académie ; ce serait celle qu'il prendrait aux Chambres, s'il essayait d'en être, celle d'ami et de défenseur des lettres que d'autres abandonnent (1). Ce qu'il a avancé dans ses livres, dans *Stello* et *Chatterton*, il le pratique dans la vie. Je pourrais citer de lui mille traits qui l'honoreraient à l'égal de ses écrits : qu'il sache de vous, si vous le rencontrez ou si vous voulez bien l'aller voir, combien je lui suis reconnaissant. Quand se décidera cette affaire à laquelle je n'eusse jamais songé et quand sera-t-elle proclamée ? C'est ce que je vous prierai de m'apprendre. Si elle m'était favorable, veuillez par quelques lignes de vous ou d'un ami, tout en apprenant la décision à mon égard, passer immédiatement à l'éloge de mon excellent ami. A lui la couronne !

Ma santé, je le sens trop, est tout à fait compromise. L'humidité de ce climat m'est funeste et chaque jour, je m'excite à prendre un grand parti. Ici ou ailleurs, je serai toujours votre ami.

A. Brizeux

Skaër, 27 mars 1847

P.-S. — Je dois chaque jour quitter ces landes et ces rivières, mais l'épigraphe de ma vie est dans ces deux vers de Sainte-Beuve, que je murmure sans cesse :

Je passerai ma vie à voir couler les eaux
Comme un roseau de plus au milieu des roseaux. (2)

Aux liens qui unissaient depuis longtemps Brizeux à A. de Vigny s'ajouta désormais celui d'une éternelle reconnaissance. C'est pendant ce séjour au bourg de Scaër que le poète malade composa le *Journal poétique* (2), un recueil de petites pièces dont

(1) Il essaya d'en être l'année suivante. Il posa sa candidature à l'Assemblée Nationale, et le peuple qu'il appelait « *le souverain juge* » ne lui donna pas dix voix. (M. Paléologue, *A. de Vigny*. p. 88).

(2) Lettre communiquée par M. Lacaussade.

(3) Ce *Journal Poétique* deviendra, dans l'édition définitive, le *Journal Rustique*. (Cf. *Histoires Poétiques*, 1 vol. p. 242. Ed. Lemerre).

la plupart ont été écrites en marge des *Bretons*, notant les épisodes d'une vie inquiète et qui trouve dans la poésie son unique consolation. Il dédia ces vers à A de Vigny, en les joignant à son poème de *Primel et Nola*. Un gracieux hommage accompagnait ces fragments.

A ALFRED DE VIGNY

Sous vos ombrages de Maine-Guiraud, je vous adresse, mon ami, ces vers nés sous les chênes de Cornouailles.

Ils sont comme les notes de l'Epopée rustique que j'ai voulu dans les *Bretons* donner à mon pays et qui, grâce à vous, surtout a reçu la sanction d'un grand corps littéraire.

Dans la retraite où vous préparez encore de belles œuvres, que cet humble hommage aille vous chercher, ô vous, fidèle à l'amitié comme à la poésie. (1)

M. Villemain, chargé du rapport devant l'Académie Française, s'exprima sur le compte de Brizeux, en des termes très flatteurs, à travers lesquels on sentait percer néanmoins la pointe de rancune du classique impénitent.

Le poème des *Bretons* que l'Académie a réservé pour une distinction du même ordre (2) n'est pas également travaillé ou

(1) Cette lettre de dédicace est devenue une pièce en trois stances des *Histoires poëtiques*.

A ALFRED DE VIGNY

Dans les blés onduleux et les humbles broussailles
Où s'en vont vos pensers et vos rêves divers,
A vous, poète ami, je viens offrir ces vers
Nés sous l'ombrage épais des chênes de Cornouailles.

Longtemps un saint travail fut maître de mon cœur,
Des *Bretons* je tentai la rustique épopée.
(Mon Armorique, hélas! ne tient plus son épée!)
Les juges au concours m'ont proclamé vainqueur.

Pour moi vous combattiez, âme noble et choisie!
Autour de ma grande œuvre et sur un ton plus doux
Voici de nouveaux chants: je les adresse à vous,
Fidèle à l'amitié comme à la poésie.

Histoires poétiques, I. Edit. Lemerre. *Journal rustique*, p. 242.

(2) Médaille de 2000 francs. — Brizeux obtenait cette distinction avec Ozaneaux, auteur d'une *Histoire de France*, écrite pour la jeunesse.

également inspiré dans toutes ses parties. La négligence s'y montre parfois à côté du talent, et ce n'est pas seulement la sévérité d'une école littéraire mais l'impartialité de tout esprit juste qui demanderait à l'auteur dans le plus libre mélange des tons, une correction plus constante et une simplicité plus soutenue. Mais il s'agit de poésie, c'est-à-dire d'une des plus grandes difficultés de ce monde, et si le nouvel essai de M. Brizeux était aussi parfait dans l'ensemble qu'il a souvent de pathétique et de naturel, s'il avait toujours l'élégante originalité de son poème de *Marie*, il eût fallu le préférer à tout. En lui décernant seulement une médaille, l'Académie veut surtout honorer ce qu'il y a de poétique et de pur dans cet ouvrage inégal par système peut-être. Elle veut honorer aussi ce qu'il y a de rare et de noble dans l'auteur, poète par le cœur comme par le talent, vivant de peu dans la solitude, se soumettant à traduire en prose le Dante pour gagner quelques loisirs de liberté rêveuse et d'inspiration pour son compte, dans une chaumière où il s'est retiré et d'où la célébrité le ramènera un jour (1).

*
* *

Dans cette chaumière dont parle M. Villemain, Brizeux se débattait contre les ravages de la maladie, essayant en vain de se rattacher à la vie et à l'espérance. Le 7 juillet 1847, il écrivait à M. Lacaussade :

Cher Ami,

..... Je combats encore contre mon état de santé de l'an passé. A tout moment, il m'en revient des atteintes et aujourd'hui plus que jamais, il n'y a que de constantes chaleurs qui me puissent ramener à mon ancien état.

Depuis trois mois, j'ai achevé un travail archéologique d'une assez grande étendue. De mes notes, j'ai extrait une espèce de poétique, qui, je le crois, ne sera jamais conçue que pour moi et enfin à tout cela j'ai joint quelques vers. Comme l'oiseau,

(1) Rapport de M. Villemain sur les concours de l'année 1847. — *Recueil de Discours*, rapports et pièces diverses lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie Française, 1847.

je chante sur la branche, mais il me faudrait un nid..... Je ne veux pas vous attrister !

Skaer, 27 juillet 1847 (1).

On devine avec quelle joie il accueillit ces distinctions si bien méritées et les avantages qu'elles lui procuraient. Désormais son parti est pris : puisque la Bretagne ne peut lui rendre la santé, il ira chercher sous le ciel de l'Italie les chaudes effluves d'un climat guérissant. Avant de quitter la France, il remet à son éditeur, Masgana, les notes nécessaires pour une troisième édition des *Bretons* (2) ; il y ajoute une carte intitulée : *la Bretagne selon ses divisions nationales, dressée pour le poème des Bretons ;* et il s'embarque à la fin du mois d'août 1847.

Trois mois à Florence, neuf à Rome, trois à Naples, une excursion au lac de Genève, une nouvelle station en Italie, à Gênes et Florence, telles sont les grandes lignes de ces deux années de la vie de Brizeux (3).

Son *Journal* ne fait pas la moindre mention du premier séjour à Florence, en 1847 ; il dut, comme les précédents, s'écouler entre les visites aux musées et les promenades à la campagne, au milieu de ces paysages élyséens qui le ranimaient de leur beauté, de leurs souvenirs, autant que de leur air tiède et de leur lumière sereine.

A Rome, où il arriva au commencement de 1848, dans les débuts de la Révolution, il rencontra deux vieux amis, deux enfants de la Bretagne, MM. Le Joubioux et de Lézeleuc. Par leur entremise, il put arriver jusqu'à Pie IX ; il présenta un exemplaire des *Bretons* au Pape

(1) Communiquée par M. Lacaussade.

(2) *Les Bretons*, poème couronné par l'Académie Française, 1848, in-12. — Chez Masgana.

(3) Lettre à M. Lacaussade. — *Naples*, 28 novembre 1848. — (Cf. *Revue Contemporaine*, octobre 1858. — *Brizeux*, par A. Lacaussade, p. 545).

qui en accepta gracieusement l'hommage et le bénit, lui et son œuvre (1).

Au mois de février, il fut témoin d'une grande scène qui l'impressionna jusqu'aux larmes. Une foule immense était massée devant la basilique de Saint-Pierre; des vivats enthousiastes montaient vers le dôme auxquels se mêlaient les cris séditieux de quelques meneurs. Pie IX parut à la *Loggia* pour bénir le peuple. Il prononça quelques phrases, pleines à la fois de tendresse et de fermeté apostolique, et stigmatisant les révolutionnaires qui jetaient le trouble dans la Ville éternelle et les États romains, il s'écria : *Non posso, non voglio, non debbo tolerarli.* Une formidable acclamation répondit au Souverain Pontife : « Evviva Pio Nono!! » Et tous les fronts s'inclinèrent sous la main du Pape qui bénissait...

Brizeux était là, sanglotant, battant des mains. A ses côtés se trouvait un pasteur évangélique de Genève et Brizeux se penchant à l'oreille de son voisin : « Rappelez-vous, lui dit-il, une scène de l'Évangile, les cris joyeux, les Hosannah. Quelques jours après le même peuple criait : *Tolle, crucifige !* » Le poète voyait clair et l'histoire lui a donné raison (2).

Les excès de la démagogie romaine affligèrent profondément son âme. En 1830, il avait chanté la liberté idéale, la belle déesse athénienne au front couronné de lauriers sacrés, protectrice des lettres, des arts et du travail. A Rome, les désordres et la violence dont il fut témoin le détachèrent de ces illusions généreuses et ce fut pour lui une tristesse ajoutée à beaucoup d'autres (3).

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et Silhouettes littéraires*, p. 237.
(2) Max. Nicol, *A. Brizeux*, p. 39.
(3) Saint-René Taillandier, *Notice*. — Ed. Lemerre, p. 29.

Et pour comble, voici que la pauvreté fait de nouveau sentir son aiguillon. Il loge à l'hôtel de la Minerve, mais il ne peut s'accorder qu'un seul repas par jour. Jusqu'à l'heure de midi, il essaye de tromper la faim par le sommeil : « Qui dort, dîne ! » répond-il à un ami qui le surprend dans sa chambre (1). C'est Chatterton, moins l'orgueil et le désespoir.

Au milieu de cette noire misère, il apprend la Révolution de Février : l'émeute triomphe à Paris, le roi est en fuite. Ses amis lui peignent le triste état des lettres, l'attention détournée des choses de l'esprit par le bruit du canon et des tambours. Fatigué de Rome, ne s'y trouvant même plus en sûreté, il court à Naples. Là des mains aimables se tendent vers lui ; il entre en relations avec le comte Schouvalof et sa fille Hélène ; il dédie à celle-ci quelques vers gracieux, écrits au bord des flots :

Naples, dans cet air tiède oubliant les hivers,
Une vierge du Nord vint aussi sur ta grève.
Sorrente, elle a passé sous tes feuillages verts,
Et plus d'un aujourd'hui, plus d'un évoque en rêve,
La douceur de ses yeux, la douceur de ses vers (2).

Un incident lui donne même pour quelques jours une célébrité imprévue : le 26 juillet, il risque sa vie pour sauver un enfant qui se noyait dans la baie de Naples :

Lorsque joyeux enfant tu courras sur la grève,
Comme un dauphin léger quand tu fendras les mers,
Devant le Pausilippe, ô Luigi, prie en rêve,
Pour qui sauva tes jours et te nomme en ses vers (3).

(1) Nous tenons l'anecdote de M. Joseph Rousse, Bibliothécaire à Nantes.

(2) *La Fleur d'or*, Edit. Lemerre. — *Les Nymphes et les Fées.* — *Pour Mlle Hélène Schouvaloff*, p. 132.

(3) *Ibidem.* — *A Luigi Parisi*, p. 121. — Nous avons retrouvé dans les papiers de Brizeux une note qui a trait à cet événement : *Chiaja, Naples. Mercredi 26 juillet 1848.* — *Sauvé Luigi Parisi.* — Luigi Parisi (écrit par l'enfant). — « C'est le nom du jeune homme qui se noyait à Chiaga (Naples) et que j'ai sauvé. 26 juillet 1848. »

Mais Naples et ces amitiés ne peuvent rendre la paix et le bonheur à Brizeux. Les journaux de Paris lui apportent des nouvelles alarmantes. Que deviennent ses amis ? N'ont-ils pas souffert dans la tourmente ? Pourquoi donc le laissent-ils dans l'incertitude ? C'est sous le coup de ces impressions qu'il écrit à M. Lacaussade :

J'irai donc à vous, mon cher Ami, puisque vous ne venez pas à moi, puisque vous ne pressentez pas combien est douce à un absent une lettre datée de son pays, puisque .... ; mais ce n'est pas vous cependant qu'on pourrait accuser. Et si, connaissant par d'autres mon adresse, vous-même vous n'écrivez pas, c'est que peut-être vous-même avez besoin des encouragements d'un ami. Eh bien ! je presse les questions. Vous, votre chère femme, votre jeune belle-sœur, qu'êtes-vous devenus ? Dans tous ces événements, quoi de bon pour vous ? quoi de funeste ? Hélas ! y aurait-il du mal? Répondez vite. Toutes mes lignes ne peuvent être que des demandes. Depuis si longtemps, je suis sans une ligne de vous et de bien d'autres. Depuis, je ne sais rien. Répondez ! Un journal m'apprend que Sainte-Beuve habite la Belgique. Est-ce vrai ? Et pourquoi ? Et ce bon Latour ? Et Desplaces ? Et Boulay-Paty ? Et Dozon ? Un mot sur chacun. Mes amis étaient les vôtres; parlez moi de tous et parlez leur de moi.

Voici mes éphémérides : trois mois à Florence, neuf à Rome et ces trois derniers à Naples. A présent, mes désirs se tournent vers la France, mais revenir en plein hiver, avec le souvenir de 1845 (ou par bonheur un dévoûment unique me sauva), j'hésite. D'autant que sous ce climat même qui m'a été si salutaire, j'ai encore, en ce moment où je vous écris, de douloureuses reprises. Et puis une si longue route est coûteuse et le train de vie de Paris ne rachète rien. Pensez sérieusement à ces choses. Je reviens donc, en attendant de vous voir, à solliciter de vos nouvelles. Heureux si elles sont heureuses ! Si vous dites : ma femme se porte bien, l'enfant aussi; mon livre est achevé et sous le ciel bleu où vous vivez vous monterez facilement sans moi dans les hauteurs limpides de mon inspiration ! J'attends et en retour je vous annonce un nouveau poème. Mais je ne fais que

vous l'annoncer, c'est tout ce qu'on peut par le temps qui court. Gardez-en même le secret pour vous.

Voici, mon cher ami, ma chronique achevée. Depuis trois mois, j'ai vécu seul avec ce livre et ne causant qu'avec les vignes de Pausilippe et les vagues de Chiaja. Que votre lettre vienne donc me ranimer. Mais voyez d'abord, et tout de suite Barbier, dont depuis neuf mois j'attends le *Jules César;* de Vigny, cet admirable qui pour la première fois ne m'envoie pas de réponse et F. Denis envers qui je suis à mon tour coupable. Enfin dites à notre cher Husson que la baie d'Ischia entendra ses vers. Cette lettre, je vous l'adresserai chez votre illustre ami, M. Gaudichaud. Cher ami, j'attends de vos nouvelles avec toute l'impatience d'un long retard et d'une grande affection.

A. Brizeux.

Naples, 28 octobre 1848.

P. S. La note que je vous avais confiée dans la prévision d'une édition posthume de mes poésies, il faudrait la détruire ; le nouveau volume annonce une nouvelle distribution (1).

Grâce à Dieu, M. Lacaussade et ses amis avaient échappé au naufrage. Mais que pouvaient-ils apprendre au poète qui ne le blessât dans ses plus chères affections? La Révolution de Février produisait plus de brochures que d'odes ; le tumulte de la rue étourdissait la rêverie ; la politique, les systèmes, les utopies passionnaient les imaginations, et les poètes se taisaient sachant bien qu'ils auraient chanté pour des sourds (2). Enfin le gouvernement n'avait guère le loisir de penser à eux. C'est à ce moment qu'A. Vacquerie écrivait :

Louis-Philippe qui a cet honneur d'avoir voulu la paix ne comprenait pas que la paix a une âme et que cette âme, c'est la pensée... Février 1848 est venu ; et nous avons eu d'abord le gouvernement provisoire dont était Lamartine et nous avons maintenant le pouvoir exécutif de M. Cavaignac. Et littérairement, ç'a été toujours la même chose. Louis-Philippe était

(1) Citée en partie dans la *Revue Contemporaine*, octobre 1858, p. 545. *A. Brizeux*, par Lacaussade.
(2) Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*, p. 323.

littéraire comme un bourgeois, Lamartine comme un cygne, M. Cavaignac l'est comme un sabre...

Il existe des écrivains assez candides pour demander au gouvernement de protéger les lettres ! Protéger les lettres ! Quel est ce mot absurde et antédiluvien ?... C'est pourquoi il ne faut plus demander aux gouvernements de protéger les lettres. Ils savent maintenant ce qu'est la littérature et la littérature sait aussi ce qu'elle est, et les dispense de lui venir en aide. Elle aspire à leur indifférence, mais elle ne l'espère pas (1).

Brizeux devait donc faire son deuil de l'avenir de la poésie en France : « Voilà où nous a conduit *la fraternité !* » s'écriait-il d'un air de triomphe, écrivant à son ami qui s'obstinait à espérer dans la démocratie. Puis s'autorisant de l'exemple de Lamartine qui venait de publier *Confidences* et *Graziella*, il ajoutait :

Vous voyez bien qu'on peut publier par tous les temps ! D'ailleurs, si nous attendions le calme... ! Chantons dans l'orage. Je vous écris le matin de Noël et la porte est fermée. Si demain je ne trouve aucune lettre de Barbier ou de la Villemarqué, ma lettre part. Nous sommes ici dans une cruelle attente des événements. Oh ! des espérances ! Si j'en avais pour clore ce billet triste pour tous deux ! Et vous croyez que je vis sous ce beau ciel !... Oui, étrange société où l'on ne peut même plus publier sa pensée. Puis on nous dira : Travaillez !... Assez ! (2)

*
* *

A partir de ce moment-là et pendant plus d'une année, une sorte de voile épais tombe sur la vie de Brizeux. Où est-il ? Que fait-il ? On ne le sait trop. Au mois de mars 1849, Naples le retient encore, et là, il s'enferme dans un morne silence qu'interrompt de temps à autre une lettre d'irritation. D'un côté, E. Boyer le supplie de rentrer en France pour veiller sur ses intérêts compromis et exciter le zèle de son

(1) A. Vacquerie. *Profils et Grimaces*, 1848. p, 214.
(2) Lettre à A. Lacaussade, 25 décembre 1848.

libraire; — de l'autre, Lacaussade et Barbier lui conseillent de rester en Italie (1). Il éprouve partout des refus qui l'accablent. Dès lors à quoi bon produire? « C'est nous, écrit-il dans un moment de colère, — c'est nous qui pourrions demander le droit au travail! Un mot sur le livre de Lamartine. Je ne le connais que par des fragments, mais cela m'a semblé être du pire roman, faux idéal, forme aussi fausse, tous les défauts originels se marquant avec l'ongle. Le *Roméo* de Chateaubriand ! Puis un millionnaire battant monnaie! Cela se sent... Oh ! le vrai!... Cher, envoyez-moi pour me seutenir quelques-uns de vos vers (2). » Il y avait toujours eu en Brizeux deux hommes : l'un ressemblait à ses vers, une bonne nature, naïve et de sève franche; l'autre en était le contraste, une sorte d'Alceste, irascible, saccadé, toujours prêt à lancer brutalement ruades et coups de boutoirs contre tout ce qui ne représentait pas sa propre pensée. A cette époque, c'est le second qui domine : les amertumes de l'existence ont presque étouffé la douceur native du poète; il se retire dans son fier isolément, morose, offensé de la gloire d'autrui, lui qui avait l'admiration si spontanée et si généreuse, décourageant jusqu'à l'amitié par l'obstination de son silence. Saint-René Taillandier parle à mots couverts d'une période désolée où le problème du mal tourmentait Brizeux, où il le posait au Créateur en des vers d'une émotion troublante qu'il a condamnés au feu (3). Il faut la placer à ce moment-là : l'aspect nu de la réalité, tout ce qu'elle avait pour lui de sévère, d'inexorable, l'envahit, l'assaillit par toutes les parties sensibles de son être. L'humble cœur qui avait oublié de nouveau le Dieu de sa jeunesse ne put

(1) Lettre à A. Lacaussade. *Naples*, 3 mars 1849.
(2) *Ibidem.*
(3) Saint-René Taillandier. *Notice sur Brizeux*, p. 46.

arrêter sur ses lèvres ces questions à la Providence ; il l'interrogea sur la cause de tant de douleurs réunies en une seule destinée. Nous avons lu quelques fragments de ces chants de désespérance, de ce nouveau poème de *Job* qui a tant de fois vibré sur les cordes de la lyre moderne. Un arrêt irrémissible les condamne à ne pas voir le jour et ils ne le verront jamais (1). La dernière page de *Primel et Nola* intitulée *Adieu!* est un timide écho de ces souffrances morales :

Comme tous ces chanteurs divins mais désolés
Qui s'en vont pleurant et voilés...

J'ai vu le gouffre noir des souffrances humaines,
Nos discordes et toutes nos haines.

Mais sur mon front pensif, souvent épouvanté
J'ai remis la sérénité.

A peine, ai-je laissé s'exhaler dans les fièvres
Un soupir mourant sur mes lèvres...

Que sert en la sondant d'irriter notre plaie,
Martyrs attachés sur la claie?

Une fatale loi règne et pèse sur nous,
Sentence d'un maître en courroux.

Oublions! que l'oubli du mal nous en délivre.
Vivons par tout ce qui fait vivre.

A la nature heureuse, à sa douce bonté,
Demandons et force et santé... (2)

Il y eut cependant une heure d'accalmie dans cette crise aiguë. Son frère Charles étant venu chercher la santé sur les plages de Gênes, Madame Boyer partit

(1) Un de ces fragments intitulés l'*Immortelle journée* est une page digne de l'*Espoir en Dieu* de Musset. Si les larmes sont le sang du cœur, comme le dit saint Augustin, il y a du sang dans ces strophes plaintives qui sont un appel à la vie future, au glorieux repos de l'au-delà. Il est regrettable que le poète ait écrit d'une main ferme en tête de cette feuille : *A brûler*. Il a été plus sévère pour son œuvre que nous ne l'eûssions été nous-même.

(2) *Primel et Nola*, 1re édit., 1852. *Adieu*, p. 264.

pour l'Italie avec son enfant malade, dans l'espoir d'y retrouver aussi « le pauvre chanteur errant qui la fuit mais qui l'aime (1). » Brizeux était alors à Rome; il accourut en toute hâte et le 4 mai 1850, il rejoignit à Gênes sa mère et son frère :

Oh! dans l'hôtel de Gênes et dans cet escalier,
Quand tu nous rencontras au détour d'un palier,
Oh! comme tu m'ouvris tes bras et quelles larmes
Sortirent de nos yeux, toutes pleines de charmes.
Si bien que près de nous, sans oser se montrer,
Un serviteur pleurait en nous voyant pleurer...
Et je voyais ton corps courbé par le voyage
Se dresser et la joie éclairer ton visage... (2)

Mais cette joie ne dura guère: Brizeux se fit durant quelques jours le guide des deux pélerins dans les rues de Gênes; il les conduisit à Pise, à Florence, leur nommant les palais, leur faisant admirer toutes ces merveilles qu'il savait par cœur(3). Il fallut se séparer; Brizeux resta à Florence pendant que sa famille partait pour Bologne:

O moment du départ, baisers, adieu suprême,
Odieuse voiture emportant ce qu'on aime,
Et qui vous laisse seul! Puis l'on va dans un coin
Tomber sur une pierre et pleurer sans témoin (4).

Il se consola en suivant de la pensée les deux voyageurs qui filaient vers la Suisse ; il notait au jour le jour la station où s'arrêtait sa mère, de Bologne à Genève, de Genève à Lorient... Et la même vie recommença, moins muette cependant, avec un effort pour entrer en communication avec ce monde qui l'avait presque oublié (5).

(1) *La Fleur d'or. A ma mère en Italie*, p. 72.
(2) *Ibidem*, p. 72-73.
(3) Voir pièces justificatives, IV.
(4) *La Fleur d'or. A ma mère en Italie*, p. 73.
(5) Voir pièces justificatives, IV.

*
* *

A Paris, en Bretagne même, des bruits étranges couraient sur son compte. A l'attendre si longtemps on s'était lassé ; cette éclipse qui se prolongeait trop ressemblait à une disparition définitive. Tout à coup une rumeur persistante se répandit : « Brizeux s'était fait moine ! il était allé chercher la paix dans le cloître ! » Ses amis, ne pouvant ajouter foi à l'invraisemblable nouvelle, s'en alarmaient néanmoins et Madame Desbordes-Valmore écrivait à Pauline Duchambge :

Le parti pris, dit-on, par notre Brizeux n'est pas dans la nature fiévreuse de M. Lacaussade, mais il est si malheureux qu'il comprend le *sauve qui peut* des âmes qui ne se jettent pas dans la lutte et qui vont s'enfermer, croyant tout fini... Ce serait là pour nous l'erreur la plus funeste. Et c'est en cela que j'ai peur pour l'autre, s'il l'a *osé*, je dis *si*, car personne encore ne croit tout-à-fait à ce bruit que rien ne confirme et que l'on fait toujours courir sur ceux que l'Italie attarde et rend affreusement paresseux d'écrire. Si malheureux que nous soyons ici, nous sortons de nous-mêmes, ne fût-ce que pour appeler au secours de l'ami malheureux. Là bas, le soleil se charge de tout, de vous écraser, de vous apporter tous les souvenirs sans bruit auxquels on n'aurait pas le droit de répondre. Hélas ! ici, pour nous, la pauvreté pesante fait le métier du soleil d'Italie... (1)

A cette heure-là précisément le poète était en route pour rentrer en France. Au premier bruit de la légende qui se forme, il suspend son voyage et s'arrête à Lyon, « jusqu'à ce que cette petite niaise soit démentie et

(1) Lettre de Madame Desbordes-Valmore à Pauline Duchambge, 22 février 1851. (*Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore,* publiée par Benjamin Rivière, 1896. Alphonse Lemerre, Paris, II, p. 206.)

oubliée (1). » Par le même courrier, il adresse à M. Lacaussade une note destinée à paraître dans les journaux et à rassurer ses amis effrayés :

Une épitaphe si glorieuse vient d'être faite à l'auteur de *Marie* et des *Bretons* qu'il pourrait craindre de l'effacer si par hasard elle lui était connue. Mais, comme une épitaphe si honorable qu'elle soit est toujours attristante pour des amis, nous dirons avec certitude à ceux du poète qu'il n'est nullement perdu pour le monde. Cette belle aspiration pour la vie religieuse lui a été prêtée par une imagination délicate qui sans doute a senti par elle-même que, de nos jours, la poésie n'avait guère qu'à chercher la solitude et à se voiler. Que l'art pourtant reparaisse! C'est mieux s'il est encore des cœurs qu'il soutienne et qu'il console ! (2)

Le froid et la neige retiennent quelque temps le poète à Lyon. Il assiste au cours de V. de Laprade « qui parle comme Platon au cap de Sunium (3). » Les deux amis font ensemble de joyeuses excursions, causant de Sainte-Beuve, lisant la *Veuve de Coré*, un nouveau poème que Brizeux va bientôt donner à la *Revue des Deux Mondes* (4). Enfin après une courte pause à Lyon, à la fin de mars, il rentre à Paris où ses amis lui font fête et chantent l'*Alleluia* de sa résurrection.

Toujours délicat et reconnaissant, son premier soin est de remercier de Laprade de la gracieuse hospitalité qu'il a reçue sous son toit. Voici cette lettre qui est un beau témoignage en faveur du poète : son âme rassérénée par l'amitié a retrouvé tout à coup ses qualités de douceur et de cordial épanchement.

(1) Lettre à A. Lacaussade, février 1851.
(2) Note manuscrite adressée à M. Lacaussade, février 1851.
(3) Lettre à M. Lacaussade, février 1851.
(4) « Laprade m'a mené déjeuner sur les hauteurs de Fourvières, dans un cabaret où déjà il conduisit Sainte-Beuve, où nous avons fort parlé de lui et des autres. Nous nous faisons gloire d'être fidèle, et plaisir aussi. » Billet au même, 4 mars 1851.

Paris, 4 avril 1851

Mon cher Ami,

Depuis Lyon, votre souvenir m'accompagne. Je vais songeant à vous, à votre courtoise hospitalité, à vos grands et beaux vers. Vous me trouverez y songeant encore lorsque dans peu de jours, je l'espère, vous arriverez comme moi dans ce Paris redouté.

Nous l'avions prévu, c'est la haine ou l'oubli de tout ce qui vous est cher que vous y trouverez ; mais en même temps, dans quelques coins, des fidèles, des cœurs bons et francs qui consolent de tout. Pour moi, jusqu'ici je n'ai trouvé que des bras ouverts. Le côté sérieux et positif, je n'ai pu encore l'aborder, empêché que j'étais par une grippe affreuse qui m'a pris en vous quittant et a failli me retenir à Dijon. De là quelque retard dans ce billet que je voulais vous adresser et que voici pour vous dire à vous et à votre chère famille que, reconnaissant, je me recommande à tous vos bons souvenirs.

A. Brizeux.

P.-S. — Les journaux donnent aujourd'hui la nouvelle d'un incendie qui m'effraie; tout cela se rapporte pour les lieux à la maison de notre cher Casimir. Je vous prie, en pitié, deux lignes. Rue des Filles Saint-Thomas, Hôtel de Lyon. — Vous voyez que je ne suis pas encore dans ma retraite.



CHAPITRE X

PRIMEL & NOLA
LES HISTOIRES POÉTIQUES

La littérature d'état. — La pension de Brizeux est augmentée grâce à V. de Laprade et à Lamartine. Primel et Nola : *Articles de Sainte-Beuve et de Cuvillier-Fleury; lettre de Mme Desbordes-Valmore. — Ses relations avec Brizeux. — Pauline Duchambge. — Brizeux chez Bixio. — Activité littéraire :* Salut aux poètes provençaux; *collaboration à la* Revue des Deux Mondes; *le* Furnez Breiz. — *Rêves inachevés:* Valentin *ou* Patienza; *projet de comédie. — Incident Brizeux-de Laprade. — Nouvelle maladie. — Retour en Bretagne. — Les* Histoires Poétiques. — *Le livre est couronné par l'Académie Française; Rapport de M. Villemain.*

« La haine ou l'oubli de tout ce qui lui est cher, » (1) voilà donc ce que Brizeux retrouve à Paris et l'on sait ce que cela veut dire sous sa plume. Le Coup d'État du

(1) Lettre à V. de Laprade, citée plus haut.

2 décembre aurait pu amener un changement à cette triste situation. Dans un entretien avec H. Fortoul, Sainte-Beuve avait dit un jour : « Il faut une littérature d'État ! » (1) et immédiatement le ministre avait conçu un système inédit de monopole : le gouvernement attirant à lui la fine fleur des gens de lettres, leur offrant des rémunérations fixes qui n'étaient en somme que des pensions déguisées et ainsi devenant par eux critique d'art, critique littéraire, critique dramatique, romancier, poète. (2) Il faut dire que plus d'un se laissa prendre à l'appât. « Restons où la mangeoire est garnie ! » disait en pleurant Théophile Gautier (3). Telle n'était pas la maxime de Brizeux : « *Indépendance, réputation, profit !* » (4) Ces trois mots dans leur gradation descendante résumaient sa ligne de conduite, et toute sa vie il sacrifia le dernier aux deux autres.

*
* *

Cependant, sans rien abandonner de sa fière liberté, il accepta de V. de Laprade, l'offre d'une intervention généreuse en sa faveur. Son ami venait d'épouser la

(1) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, p. 44.

(2) Un peu plus tard, le 31 mars 1856, dans une note adressée à l'Empereur, Sainte-Beuve formulait son système d'organisation générale de la littérature, sous la haute direction et le contrôle du gouvernement : « Si le regard de l'Empereur se portait sur cette classe de travailleurs » appelés les gens de lettres, comme il s'est porté sur d'autres classes » d'ouvriers et de travailleurs, cette supériorité souveraine à qui la » France doit tout, trouverait, sans nulle doute, des moyens d'organisa- » tion relative et appropriée. Ce serait du ministère même de la maison » de l'Empereur et s'il était possible, de la personne même du prince, » que relèverait l'institution littéraire... Coordonner en un mot la littéra- » ture avec tout l'ensemble des institutions de l'Empire et faire que » cette seule chose ne reste pas livrée au pur hasard, voilà le point » précis.... »

Papiers et Correspondance de la famille impériale publiés en 1870, t. II, p. 257. — (Cf. Ed. Biré, *V. de Laprade*, p. 238.)

(3) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II. p. 49.

(4) Lettre à M. Lacaussade. 14 juin 1855.

sœur de Félix de Parieu, ancien ministre de l'Instruction publique ; il était donc puissant dans les régions gouvernementales et il s'empressa de mettre son crédit au service du poète pauvre. Celui-ci lui répondit :

Paris, 22 janvier 1852.

Mon ami, puisque ce climat brumeux et humide de Lyon, avec ses deux fleuves vous est si contraire, pourquoi selon votre premier dessein n'avoir pas demandé un congé pour ce trimestre? On souffre à Paris, je le sais bien, mais l'esprit vous distrait. Que d'amis vous y accueilleront, moi des premiers, n'est-ce pas ?

Venez donc, vous et votre femme, le plus tôt possible et votre livre en poche (1). Attendez-vous à une grande attention préparée par vos deux premiers ouvrages. En attendant, je présenterai à la *Revue* les pièces que vous m'annoncez ; le *reviewer* en décidera, car, vous le savez, il décide de tout ; mais je suis au mieux pour lui dire au moins : Imprimez ceci, car je suis au mieux avec lui. Hier il me disait : Pourquoi ne pas vous présenter à l'Académie ?

Entre nous mon livre réussit très bien chez les fidèles de la Muse et la question de Buloz est celle que partout on m'adresse ; mais comme je sais bien que je trouverai porte close, je ne bouge.

Voici (puisque vous voulez bien m'offrir votre appui et celui de vos amis) ma position. Pour toute existence (vous savez que je ne sais rien gagner avec ma plume) j'ai 1.200 francs à l'Instruction publique et comme cette modicité m'a obligé à plusieurs engagements, je n'ai en réalité plus un sou pour vivre. Mon imagination s'use et se perd en des projets insensés.

Ceci, tout étant bien pesé, me paraît le plus sage et le plus facile : bien des gens (vous comprenez à quel titre) ont 2000 ou 2400 francs. On peut donc dire au ministre : M. X... a consacré sa vie, sans dévier, au culte pur des lettres, il y a pris rang. La poésie rustique lui réservait une place dans l'histoire littéraire de la France ; déjà l'Académie a couronné ses travaux ; reconnaissez donc vous-même sa valeur en lui donnant une position meilleure.

Pour le moment, car ceci pourrait se faire en une visite et en

(1) *Les Poèmes évangéliques.*

obtenant une signature, que notre cher Casimir, que votre frère obtiennent donc que mon traitement soit doublé, c'est-à-dire porté à 2.400 francs. Cela est d'autant plus aisé que le projet annoncé du gouvernement est de retirer les véritables gens de lettres de leur abaissement.

Donc, pour le moment, je le répète, ce surcroît d'appointements qui peut se régler aussitôt. Toute autre démarche (plus sûre dans l'avenir et plus avantageuse et à laquelle on songera un jour) demanderait mille lenteurs et me laisserait mourir de besoin.

Mon ami, pour arriver jusqu'ici j'ai fait un grand effort, car il y a deux semaines que je remettais cette réponse à vos premières offres et je n'ai plus la force de poursuivre comme je n'ai plus la force de rien. C'est pourquoi, je vous le disais l'autre jour, c'est mon dernier volume. Peut-être me ramènerez-vous à un peu de sécurité. Que je serais heureux de vous le devoir!

A votre père, à votre femme, à votre sœur, une part de l'affection qui vous est vouée.

A. Brizeux (1).

Les démarches de V. de Laprade chaudement appuyées par Lamartine, allèrent au delà de ces espérances. A. Barbier, dans ses *Souvenirs*, raconte lui-même l'intervention du grand poète en faveur d'un frère d'armes qui avait connu avant lui les amertumes et les privations de la vie littéraire.

Vous êtes, Monsieur, — me dit Lamartine, — un ami de Brizeux? — Oui, Monsieur, et depuis longtemps. — C'est un esprit que j'estime beaucoup. Ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements à son égard? — Très volontiers. — Je commets sans doute une indiscrétion, mais je voudrais savoir ses moyens de vivre? — Mon Dieu, Monsieur, rien de plus simple et de plus avouable... Son travail et une pension que lui fait l'État. M. Brizeux n'a point de patrimoine. Le gouvernement lui a commandé un ouvrage sur la Bretagne, un dictionnaire topologique dont il a déjà donné quatre volumes (2), et moyennant ce travail, il

(1) Lettre inédite communiquée par M. V. de Laprade.
(2) La mémoire d'A. Barbier est de nouveau en défaut. Ces travaux d'archéologie n'ont jamais été publiés: du moins ni les *Annales de la librairie*, ni le *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, par M. Kerviler, n'en font la moindre mention.

touche 1.200 francs au ministère de l'Intérieur, plus une pension de 1.200 francs comme homme de lettres, au ministère de l'Instruction publique, en tout 2.400 francs.

2.400 francs! — s'écria M. de Lamartine stupéfait et levant les bras au ciel — 2.400 francs! *et il vit avec cela!* — « Mais sans doute, et il ne se plaint pas. » — En vérité, Monsieur, *c'est trop peu pour un pareil talent...* Tenez, je connais M. Fortoul, ministre de l'instruction publique; il m'a des obligations personnelles. J'irai le voir demain et je me fais fort de faire lever par lui la pension de M. Brizeux à trois mille francs. — Ce sera une œuvre excellente dont je vous remercie par avance. — Promettez-moi le secret jusqu'au jour où j'aurai obtenu ce résultat. — Bien certainement!

Je quittai M. de Lamartine fort ému de cet acte de générosité et de la simplicité gracieuse avec laquelle il l'avait conçu et entrepris.

Je n'eus pas à garder mon secret; quatre ou cinq jours après ma visite, M. Brizeux recevait l'avis que sa pension était en totalité portée à 3.000 francs (1).

Brizeux fut sensible à cet acte de délicatesse et sachant que Madame de Lamartine souffrait autant que le grand poète des revers de fortune et du travail forcé auquel les scrupules de l'honneur condamnaient son mari, il lui dédia ces vers charmants :

Son cœur pleurait, vous pleuriez dans votre âme,
Mais vers lui votre amour s'élevait, noble femme
Et je mêlais, silencieux,
Aux larmes de vos cœurs les larmes de mes yeux.

Scène à troubler le front calme des anges!
Pourtant l'obscur ami s'abreuvait aux louanges
Tombant de ce couple navré...
Louanges du malheur, vous l'avez enivré!

Dans ses tourments l'égoïste s'isole,
Le grand poète souffre et plus fort il console;
Tel, sous la brume des hivers,
L'invisible soleil ranime l'univers (2).

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et Silhouettes littéraires. Lamartine*, p. 279.

(2) *Histoires poétiques*, IIe partie. A Madame de Lamartine, p. 197. Edit. Lemerre.

*
* *

Dans sa lettre à V. de Laprade, Brizeux annonçait l'apparition de *Primel et Nola* (1) et son succès « auprès des fidèles à la Muse (2). » Ce nouvel ouvrage, très fin de sentiment et de style, faillit le brouiller définitivement avec Sainte-Beuve. Dans un article intitulé *De la poésie et des poètes en 1852*, le critique décochait une série d'épigrammes à l'adresse du poète : « Dans son récit que M. Brizeux divise en chapitres, disait-il, avec des titres distincts et plus longs que la chose, on ne trouve pas cette richesse, cette fertilité et cette suite de détails qu'il faudrait pour remplir le canevas, pour en couvrir la nudité... Les sentiments y sont présentés d'une manière brusque, elliptique; les chansons qui sont destinées à les traduire et à charmer les intervalles de l'absence ne chantent pas assez; elles sont courtes et sèches, elles sont déjà finies lorsqu'on croit que le poète n'a que commencé à préluder. Il semble toujours avoir peur d'en dire trop. Ce sont là les défauts d'une poésie distinguée, mais décidément trop étranglée, trop semée de sous-entendus et de prenez-y-garde. Malgré de jolis vers et des traits fins d'observation, on se demande où est le charme, l'entraînement, le courant du moins, la veine sinon la verve » (3). Au fond, Sainte-Beuve, si prodigue de justes louanges pendant longtemps à l'endroit de Brizeux, était habitué à ne voir en celui-ci qu'un héritier direct de *Joseph Delorme;* pour

(1) *Primel et Nola*. Paris, Garnier, 1852, gr. in-18.
(2) Lettre à V. de Laprade, citée plus haut.
(3) *Causeries du Lundi*. V. p. 390. *De la poésie et des poètes en 1852.*

lui, Marie n'avait été qu'une petite fille en l'air, un prétexte à des langueurs d'étudiant très épris d'ailleurs de Paris, de ses plaisirs, de son mouvement artistique et littéraire (1). Et il ne pardonnait pas à Brizeux de s'enfoncer de plus en plus franchement dans sa nationalité bretonne et de mettre entre lui et J. Delorme l'énorme distance qu'il y a entre des sentiments vrais et des variations sur le thème connu des regrets factices et des douleurs imaginaires.

Le poète put se consoler de ces malveillantes rancunes en lisant le bel article que Cuvillier Fleury lui consacra dans le *Journal des Débats,* le 22 février 1852. « M. Brizeux, y lisait-on, compte à juste titre dans la fine élite des beaux esprits de ce temps, parmi les meilleurs et les plus chers enfants de la Muse ; il a obtenu sans bruit, sans fanfare, sans presque sortir de son sentier discret et sans faire parade de ses théories et de ses études, une facile célébrité et une renommée de bon aloi. » Quelle appréciation pouvait aller plus droit au cœur de Brizeux que de s'entendre appeler « un diminutif de Virgile », que de se voir rangé dans le groupe des élèves d'Ingres, à côté d'Amaury Duval et et de tous les peintres « d'une suavité sérieuse, n'accusant leur pensée que par un trait rapide et sûr, soutenu de quelques teintes légères ! » (2)

Enfin chaque jour arrivaient à Brizeux des éloges flatteurs de son livre. A. Barbier lui adressait ce joli quatrain :

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels*... etc. p. 238.

(2) *Etudes historiques et littéraires.* t. I, p. 382, *passim.* C'est après avoir lu cette belle page de critique que Pauline Duchambge, toujours excessive dans l'expression de son sentiment, écrivait à Brizeux : « J'aimais déjà Cuvillier-Fleury. Je l'aime plus encore depuis son article sur *Primel.* Si je le connaissais, je l'embrasserais de bon cœur... »
(*Billet à Brizeux.* Inédit.)

A Brizeux,

Primel et Nola sont d'un goût charmant :
L'amante est bien tendre et bien fier l'amant,
Dignes du bonheur, ils sont sûrs de faire
Par tous les cœurs sains applaudir leur père.
Le 2 Mars 1851 (1).

Son ami, A. BARBIER.

Buloz lui disait : Pourquoi ne pas vous présenter à l'Académie ? (2) Brizeux n'acceptait l'invitation qu'avec une sorte de mélancolie, sachant bien qu'il trouverait porte close. Mais parmi tous les suffrages qui saluèrent *Primel et Nola,* aucun sans doute ne fut plus cher au poète qu'une lettre de Mme Desbordes-Valmore. Ce n'était plus de la critique doctorale de professeur, mais le son d'une âme attendrie au contact de la sienne et impuissante à taire son émotion :

23 Janvier 1852.

Ami ! frère... ou Seigneur !

Votre livre est entré comme de la chaleur dans cette chambre où le feu s'allume si rarement. Soyez un peu content, vous, si peu fier de votre lampe merveilleuse qui porte la vie et la lumière. Réjouissez-vous d'avoir illuminé l'un des plus tristes hivers de ma vie. Nos grandes peines passeront, jamais ne passera ce livre charitable et divin, et vous serez béni de l'avoir laissé couler de votre âme. Il consolera bien d'autres affligés.

Quand vous êtes venu un soir, j'étais sous un deuil qui m'avait meurtri le cœur. Je n'ai pas voulu vous en parler pour que rien n'altérât cette douce trêve que nous apportaient vos paroles. Vous ne savez que trop ce que c'est que de perdre un frère....

Je venais de l'apprendre. Il avait fait une fois le voyage de la Flandre (de Douai) à Lyon, à pied, pour me regarder et me serrer la main. C'était l'année même où je vous ai connu. Ce cœur, où

(1) A. Barbier. — Inédit. Communiqué par M. Lacaussade.
(2) Lettre à V. de Laprade, citée plus haut.

survivait tant d'amitié, avait langui sept ans sur les pontons d'Écosse. Je sais ce que c'est que souffrir et aimer aussi!

Quelques jours après, votre livre est venu. Je l'avais pressé dans mes mains et posé là pour me mettre à coudre et le lire seule. Mon cher Hippolyte se tenait dans un grand silence et comme assoupi d'un rêve. C'est qu'il pleurait sur le livre qu'il avait ouvert et je vous envoie son sanglot mêlé au mien..... car j'ai lu ce qu'il lisait : *La Taverne*.

Je n'ai pas encore osé pénétrer tous les plis émouvants de ce volume. Hippolyte m'a priée d'attendre ; il sait jusqu'où vont mes forces.

Vous ne saurez jamais jusqu'où va son admiration et la profonde gratitude de *sa mère*.

Votre amie,

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

P.-S. — J'en ai parlé avec Pauline (1).

*
* *

Le nom de Brizeux revient du reste très souvent à ce moment-là sous la plume de Mme Desbordes-Valmore, particulièrement dans sa correspondance avec Pauline Duchambge. Elle avait toujours eu pour le « *Breton ferré* » une admiration mêlée de sympathie. « Ses vers sentent toujours le ciel ! » disait-elle un jour (2) ; une autre fois elle ajoutait : « Je suis toute vibrante des larmes rimées de Brizeux ; on dirait de ses vers qu'ils résonnent quelque chose de la mansarde divine (3). » Quand elle le vit rentrer à Paris plus triste que jamais, miné par la souffrance et la pauvreté, elle s'éprit pour lui d'une pitié tendre et discrète que Pauline Duchambge

(1) Lettre à Brizeux, inédite, communiquée par M. A. Pougin.
(2) Lettre à Pauline Duchambge, 27 décembre 1855. *Correspondance intime*, p. 228.
(3) Lettre à Pauline Duchambge, 27 décembre 1853, citée par Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, *Madame Desbordes-Valmore*, p. 230.

partageait depuis longtemps déjà. Entre les deux amies, tout était commun ; elles pouvaient dire en toute vérité : « Nous sommes les deux tomes d'un même ouvrage (1) ». Elles vont se faire désormais, à l'égard du poète malheureux, des sœurs de charité et de consolation. Trop pauvres elles-mêmes pour adoucir les âpres rigueurs de son sort, elles l'entoureront d'un dévoûment toujours en éveil et qui rappelle assez bien ceux qui adoucirent les dernières années de La Fontaine. Brizeux ne trouvait rien chez Madame Desbordes qui ressemblât aux salons de Madame de la Sablière ou de Madame d'Hervart ; c'est peut-être pour cela qu'on l'y voyait si souvent. Il n'y a que les pauvres et les endoloris pour se communiquer leurs peines et se secourir entre eux ; à défaut d'une aumône d'or, ils se font l'aumône du cœur. Quand les visites devenaient rares, Madame Desbordes relançait l'incorrigible paresseux :

14 mai 1851.

Je vous envoie, poète de nos âmes, un lambeau de la mienne. Jetez-y les yeux dans le repos de la névralgie qui nous a privés de vous, à un de ces moments rares où on respire, et venez un jour où l'on vous aime infiniment sans savoir le prouver ni le dire. On le soupire pour toute éloquence. Une pauvre négresse disait : « *Si monde pas gagner soupir, ce monde là touffer !* »

A vous,

MARCELINE DESBORDES-VALMORE (2).

Les vers de Madame Desbordes ne l'empêchaient pas de vivre dans une pauvreté voisine de la misère. Brizeux en était touché ; il intéressait Sainte-Beuve à la cause de son amie ; il multipliait les démarches auprès des libraires afin de faire accepter un ouvrage d'Hippolyte Valmore et de lui trouver le moyen de venir en aide à sa

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 222.
(2) Lettre à Brizeux, inédite, communiquée par M. A. Pougin.

mère (1). « Je salue en vous le chanteur qui fait croire en Dieu! » lui disait l'humble femme que tant de bonté réconciliait avec la Providence. Et quand ses efforts n'aboutissaient pas, il recevait des billets pleins de délicatesse qui le payaient de sa peine sans le consoler de son insuccès.

16 juin 1853.

Je me sens plus touchée des peines que vous avez prises pour moi que si vous aviez réussi, car vous êtes sans la joie de m'avoir secourue. Pourtant songez que c'est une extrême douceur de vous sentir intéressé à nos grands ennuis. Ne vous en préoccupez plus d'ici longtemps. Il sera bon de laisser oublier ce pauvre livre et le besoin que j'avais d'en faire..... un peu de ce qui coûte si cher dans la vie. Peut-on mettre son salut sur une si faible planche. Mais le naufrage explique tout.

A vous, humble et sincère, tant que je serai

Marceline DESBORDES-VALMORE (2).

L'autre amie, Pauline Duchambge, musicienne, passionnée d'art et de poésie, très curieuse des choses littéraires, se faisait un festin des moindres vers de Brizeux. Elle avait gardé jusque dans la vieillesse une certaine violence de sentiments et je ne sais quoi de

(1) Voici deux lettres inédites qui témoignent des bons services rendus par Brizeux à Mme Desbordes-Valmore. La première est du poète lui-même, adressée à Hippolyte Valmore :

« Très cher,

» J'ai longtemps hésité à vous envoyer cet avis, attendant toujours une meilleure réponse. Il faut cependant vous éclairer. Il y a d'ailleurs un grain d'espérance dans le pli du billet. Il me semble que si l'un des vôtres allait directement chez M. Hachette, celui-ci, qui sait estimer si fort votre mère, serait heureux et fier de vous offrir une place dans sa Bibliothèque inédite. — Mes espérances. BRIZEUX » (sans date). *(Due à M. Spoelberch de Lovenjoul).*

La seconde est un billet de Pauline Duchambge à Brizeux :

« Madame Valmore est revenue de la campagne. Elle me charge de vous demander (si vous le pouvez) de parler pour elle à votre libraire du Palais-Royal et de tâcher de le décider à lui acheter un petit volume en prose : *Les Anges de la Famille.* Voyez-la et allez lui rendre réponse; bonne ou mauvaise, vous ferez toujours une bonne action.

» PAULINE » (sans date).

(2) Communiquée par M. Arthur Pougin.

romanesque dans leur expression qui fait quelquefois sourire, dans les billets qu'elle échange avec Brizeux. Elle cultive l'hyperbole et le point d'exclamation avec une persévérante jeunesse ; ses lettres ne sont que des larmes, des sanglots, de la musique, des chants. Mais au fond de tout cela, on sent une âme sincère, dévouée et qui aime à cœur ouvert :

(Sans date)

Cher ami,

Voulez-vous me permettre de vous remercier? J'étoufferais si je ne vous disais pas le bonheur que j'éprouve de la possession de votre livre. — Je ne vous en dirai pas plus de peur de vous contrarier ; vous seriez peut-être assez injuste pour donner le nom d'éloges à ce qui serait le cri de mon cœur ; j'ai si peur de vous ! Je n'ose pas vous écrire dans la crainte que vous ne pensiez que je veux une réponse. Je n'ose pas vous dire : il y a bien longtemps que je ne vous ai pas vu. Ce serait une atteinte portée à votre liberté. Enfin, vous êtes pour moi un être que j'aime en silence et c'est le dévouement le plus difficile et le moins apprécié. Mais malgré tout, il reste inaltérable dans l'âme.

PAULINE.

P.-S. — Dieu, que ce *Pater* me rend fière ! et que tout ce livre est adorable ! comment se taire ? Moi je ne peux pas (1).

Il ne lui suffit pas de lire les vers de son poète ; elle les copie, elle les apprend par cœur :

J'ai doucement passé ma soirée à copier le *Rossignol* et l'*Artisane*. Comme c'est charmant ! C'est si doux, si pur, si noble

(1) Sans date. Communiquée par M. Armand Boyer. — Le *post scriptum*, est sans doute une allusion au quatrain qui termine le *Journal poétique*, à la suite des stances adressées à Mme Desbordes et Pauline Duchambge.

Court est le chant de la mésange,
Mais qu'il s'élève au ciel, mélodieux et clair !
Un mot suffit au blâme, un mot à la louange :
Dites, mes bons amis, est-il long le *Pater ?*

Primel et Nola, 1re éd., p. 95.

de pensée!... Cela me fait de la bonne musique dans l'âme. Aussi je vous chante souvent en moi-même.

PAULINE (1).

Son admiration pour Brizeux va si loin que la Bretagne est devenue son pays d'adoption, la patrie de son cœur : « Je déteste tous ceux qui s'avisent d'écrire sur la Bretagne, dit-elle; elle n'appartient qu'à nous deux, à vous pour la chanter, à moi pour l'aimer à cause de vous (2). »

Les éditeurs connaissent son penchant et lui réservent la primeur des poésies nouvelles de Brizeux. Le 15 juillet 1853, la *Revue des Deux Mondes* publie les *Bains de mer;* immédiatement la libraire, en frais d'amabilité, lui fait adresser la livraison, et le lendemain elle écrit à son ami :

Ma libraire est une aimable femme ; elle s'est empressée de m'envoyer, le 15, la *Revue,* en me faisant dire que c'est pour que je sois la première à lire les vers de M. Brizeux.

Vous ne comprenez pas assez que ce petit poème est ravissant. Les auteurs sont ou trop vaniteux ou trop modestes. Ces derniers doivent alors s'en rapporter aux vrais amis et c'est pourquoi, moi, je viens vous dire que c'est un vrai chef-d'œuvre; je l'ai relu trois fois de suite; tout y est intéressant, simple comme la vérité. Le sermon du curé est adorable (3), les détails d'intérieur touchants. Enfin, c'est charmant d'un bout à l'autre. Je suis très fière de la mélancolie *calme.*

J'ai vu Marceline qui fait de la mélancolie furieuse et dramatique à cause de son nouveau logement qui est une horreur d'habitation.

Au revoir et amitié toujours,

17, soir. PAULINE.

Il serait curieux de savoir comment Brizeux répondait à ces billets dithyrambiques. A coup sûr, son

(1) Sans date. Communiquée par M. Armand Boyer.
(2) *Id.*
(3) *Bains de Mer. Histoires poétiques.* Livre VII, p. 158.

amitié devait s'exprimer plus en sourdine ; même dans l'intimité, il n'aimait guère cette fureur d'épanchement. Pauline Duchambge était surtout la confidente de ses souffrances intérieures et une confidente qui devait se contenter d'un demi-mot, d'une plainte contenue, presque sous-entendue. Quelquefois néanmoins la douleur trop forte éclate en quelques lignes brèves, mais d'une tristesse poignante. Tel est ce billet qui a dû être écrit au sortir d'une officine de libraire parcimonieux, l'éditeur de *Primel et Nola.*

Chère amie,

Ce traité a été conclu, mais à des conditions horribles, dont je ne me suis aperçu que plus tard.

De là, retour, combats, irritations inutiles en face de l'avarice et aujourd'hui, un ennui profond... C'est trop ! Mais bien des grâces pour votre bonne attention.

BRIZEUX. (1)

Quelques vers nous restent aussi, adressés par le le poète à ces deux sœurs unies dans les mêmes amitiés et les mêmes douleurs. L'une était poète, l'autre musicienne et il n'était pas rare de rencontrer à l'époque, sur le pupître des pianos, une mélodie ou une romance nouvelle avec cette épigraphe : *Paroles de Me Desbordes-Valmore. Musique de Pauline Duchambge* (2). Brizeux conserve dans les stances qu'il leur dédie l'unisson des deux artistes :

Je relis vos vers, Marceline,
Le cœur ému, les yeux en pleurs !
A cette douceur féminine
Qui nous console en ces malheurs,
Pauvre, j'adresse quelques fleurs
Les plus fraîches de ma colline.

(1) Dû à l'aimable obligeance de M. Charavay.
(2) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis.* T. XII. *Mme Desbordes-Valmore,* p. 222.

Détachez-en une églantine,
O vous sa compagne en douleurs,
Sous les mêmes sombres couleurs
Harpe plaintive et cristalline :
Le cœur ému, les yeux en pleurs,
Je relis vos chansons, Pauline ! (1)

*
* *

Aux noms de Mme Desbordes-Valmore et de Pauline Duchambge, il faut ajouter parmi les admiratrices et les amies de Brizeux, celui de Mme Bixio. Son mari, Alexandre Bixio, après avoir joué un rôle important dans la Révolution de 1848, était réduit au silence et à l'inaction depuis le Coup d'État. Pour se consoler de sa retraite forcée, il s'était réfugié en des travaux scientifiques et des études agricoles ; il aimait surtout à réunir dans ses salons ou à sa table des hommes politiques, blessés comme lui par le despotisme impérial ; la grâce aimable de sa femme lui amenait des écrivains et des poètes : Sainte-Beuve, Gaudichaud, y coudoyaient Lamennais ; les passions antireligieuses plus ou moins vives faisaient le lien commun entre ces hommes d'opinions différentes. — Depuis longtemps déjà (2), Brizeux était un ami de la maison, associé à ses joies (3) et à ses deuils (4) ; mais en 1853, d'autres motifs que la politique et ses discussions irritantes l'y attiraient. Mme Bixio n'était « que sourire et douceur » (5) ;

(1) *Histoires Poétiques*. Liv. II, p. 306. Ed. Lemerre.

(2) Le journal de Brizeux parle d'une rencontre avec Bixio, à Rome, en 1832.

(3) *Pour une première Communion. A Hélène Bixio. Histoires Poétiques. Journal rustique*, 2e partie, p. 305.

(4) *Pour une chère malade. Histoires Poétiques. Cycle*, 2e partie, p. 198. Ed. Lemerre.

(5) *Pour une chère malade, loco citato.*

elle avait le goût des belles choses, s'essayait même à la peinture.

> ... Son âme est ouverte aux délices de l'art,
> Et le beau pur reçoit son hommage à l'écart (1).

Il n'en fallait pas davantage pour faire aimer à Brizeux cet intérieur et les hôtes gracieux qui l'y accueillaient. Un soir la conversation tomba sur la politique cléricale du gouvernement ; Lamennais plus farouche que jamais se lançait dans des tirades enfiellées contre le Pape et l'Église. Et tout ce monde rivalisait d'applaudissements flatteurs à l'adresse du pauvre révolté. Brizeux restait seul, dans un coin du salon, triste, silencieux, éprouvant une sorte de pitié hautaine pour le prêtre rebelle, impuissant à satisfaire sa soif de vengeance. Tout à coup il éclate en indignation ; il rappelle à l'apostat les souvenirs de sa première vie, cette rencontre à Rome, sur les marches de Saint-Pierre, où lui, Lamennais, parlait avec enthousiasme de l'immortalité de l'Église et de ses dogmes (2). Bixio, Sainte-Beuve, Gaudichaud se regardaient avec inquiétude, se demandant s'ils devaient rire ou imposer silence à ce trouble fête... Enfin Lamennais se leva, vint droit au poète et lui prenant la main avec une douceur caline : « Vrai cœur de Breton ! dit-il, continuez, mon enfant ! » Des larmes montèrent aux paupières de Brizeux ; les sanglots étouffèrent sa voix et il sortit. Le lendemain, Mme Bixio, lui adressait ces mots charmants :

Pauvre cher rossignol, exilé dans les glaces de notre politique, vous avez fui si vite hier soir que j'en ai été attristée en vous trouvant envolé de mon salon. J'avais cent choses à vous dire et surtout que nous n'étions jamais si ennuyeux que cela ; autre

(1) *Pour une chère malade*, loc. cit.
(2) L'anecdote nous a été confiée par M. Lacaussade qui la tenait lui-même de Saint-Beuve. La pièce *Un Celte* (*Histoires Poétiques*, liv. Ier p. 221) y fait allusion.

chose, que vous me trouveriez tous les soirs *a prima sera ;* autre chose encore, c'est que demain, M. Moreau Sainti avait la grâce de nous venir faire quelques tours à la Robert-Houdin dans lesquels il est passé maître et que vous seriez bien gentil d'y venir aussi.

Et maintenant mille choses affectueuses que je n'ai pas eu le temps de vous dire hier. J'ai aussi bien des questions à vous faire sur vous. Enfin, c'est tout à recommencer et cela ne compte pas.

En attendant, une bonne poignée de mains.

M. Bixio.

Vendredi matin (1).

Ces trois années de la vie de Brizeux ne furent point infécondes au point de vue littéraire. En publiant *Primel et Nola,* il disait à de Laprade : « C'est mon dernier volume ! » mais pour lui, vivre c'est chanter et de nouvelles créations germent sans cesse dans son esprit. Il revoit les *Ternaires,* donne une autre disposition à ce recueil, en change le titre trop obscur et il édite chez Garnier : *Marie, Primel et Nola, la Fleur d'or,* réunis en un seul volume (2). Il adresse des encouragements aux *Cigaliers de Provence.* Ceux-ci, dès leur première réunion en 1853, avaient mis au concours l'éloge de Brizeux : Cette délicate inspiration toucha le poète et il dédia à Roumanille l'admirable pièce intitulée : *Aux Poètes provençaux* (3).

S'il me vient un appel de ma terre natale,
Soudain j'accours, pieux chanteur :
Ainsi parmi vos rangs, convié, je m'installe
En esprit du moins et de cœur.

Oh ! quand l'art réunit ses enfants magnanimes,
Dans un synode harmonieux,
Avec des flots de vin coulent des flots de rimes,
On dirait un banquet des dieux...,

(1) Inédite. Communiquée par M. Armand Boyer.
(2) *Marie, Fleur d'or, Primel et Nola.* Paris, Garnier, 1853, in-18.
(3) *Histoires poétiques,* livre Ier, p. 229. Ed. Lemerre.

Et soulignant les analogies qui existent entre l'œuvre des *Félibres* et celle du poète breton, une lettre accompagnait ce chant fraternel adressé à M. Roumanille :

Monsieur,

L'excellente âme qui brille dans vos vers inspire aussi vos lettres et toutes vos actions.

Pour justifier un peu les sympathies que vous m'avez conciliées chez vos frères en poésie de Provence, j'envoie au Roumavage di Troubaire ce chant bardique. Lus par vous, ces vers venus de l'Ouest, peut-être ne seront pas durs aux oreilles du Midi.

Comme j'ai défendu ma langue et ma race, vous défendez la vôtre : mon cœur est avec vous.

A vous, Monsieur, mes sentiments tout particuliers.

A. Brizeux. (1)

(1) *Revue Félibréenne*, X[e] année, Janvier 1889, p. 94 et seq. Roumanille répondit à Brizeux en lui dédiant *La priero de Bouié. Cantico de A. Brizeux qui se canto en Bretagne.* En 1854, une autre réponse lui vint d'un poète provençal ; nous l'avons retrouvée dans ses papiers et elle nous paraît mériter de voir le jour.

A M. Brizeux,

Barde qui fais vibrer avec idolâtrie,
Le luth harmonieux de la mère patrie,
Ta voix a retenti parmi nos cours d'amour,
En se mêlant aux voix des nouveaux troubadours.
La Muse a suspendu sa chanson provençale,
Pour ouïr les accents de ta terre natale ;
La Muse a tressailli quand ton sublime appel
A fait vibrer du beau le concert éternel.
Brizeux, dans le sillon qu'avec tes vers tu traces
Refleurit le rameau de tes antiques races ;
Tu sèmes sur tes pas, comme Deucalion,
Tu tiens le feu sacré, nouveau Pygmalion,
Et ta Bretagne est fière en voyant encore vivre
Ses enfants d'autrefois ranimés dans ton livre.
Troubaires, nous cueillons aussi sous notre ciel
Quelques fleurs de nos champs, quelques rayons de miel,
Et tout en pécorant comme font nos abeilles,
Nous pressons le nectar qui mûrit sous nos treilles...
Enlace à ton laurier l'olivier provençal ;
Des grands chênes jamais il ne sera vassal.
Mêle dans ta couronne un peu de nos fleurettes,
Nos iris, nos jasmins, nos thyms, nos pâquerettes.
De notre miel jauni par notre beau soleil,
Savoure l'ambroisie et l'ambre si vermeil.

La *Revue des Deux Mondes* donne coup sur coup *les Pêcheurs*, *les Bains de mer*, *les Histoires d'Armorique*, *les Histoires Indo-européennes* (1), « légères esquisses, gouttes d'eau pures et fraîches que le pâle soleil de Bretagne colore de ses rayons et que l'oiseau peut boire sans interrompre son vol (2). » Il donne un souvenir à la fin lugubre de Lamennais (3) ; il ajoute même une corde à sa lyre : quittant pour un instant la région sereine de la poésie philosophique ou pastorale pour les chants de guerre, il envoie un salut aux soldats de France qui s'embarquent pour la Crimée (4). Enfin il édite le *Furnez-Breiz* (5), une intéressante compilation des proverbes de Bretagne, recueillis sur les lèvres des marins ou des laboureurs pendant ses paisibles retraites au fond des villages et sur les côtes de l'Armorique. Pour le compléter, il n'a pas reculé devant les rudes travaux d'érudition, fouillant les dictionnaires du

De nos vins généreux goûte avec confiance;
Des races nous boirons à la sainte alliance.
Nous viderons tous deux nos coupes à moitié,
Afin de cimenter cette noble amitié.
Nos chants exalteront deux noms unis en France,
Redisant à nos fils : Et Bretagne et Provence!

J.-B. GANT.

Aix, le 15 mars 1854.

(1) Voir plus haut la liste complète des pièces insérées dans la *Revue des Deux Mondes.*

Huit vers des *Histoires Indo-européennes* n'ont pas été réimprimés dans l'édition définitive.

Au milieu de nos jours turbulents ou moroses,
Il est donc une voix pour les plus douces choses,
Nature, celle-là qu'on ne lasse jamais
Et qu'avec tant d'amour dès l'enfance j'aimais.

Quand nos flottes partaient sous leurs voiles naguère,
Je faisais éclater moi-même un chant de guerre,
L'idylle me rappelle et je réponds encor:
La flûte mêle bien sa plainte au son du cor !

(Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1854, 1er juin et 1er août).

(2) Edit. Biré, *V. de Laprade*, p. 3.

(3) *Histoires poétiques*, Liv. Ier, p. 220. *Un celte*, 1er mars 1854.

(4) *Ibidem*, Liv. III, p. 33. *La Paix armée*. 1854.

(5) *Furnez-Breiz*, chez Gousset, Lorient, 1855, in-12.

P. Grégoire de Rostrenen et de Le Gonidec. Ces aphorismes, ces dictons familiers ont un goût de terroir, une saveur de nationalité très prononcée :

> ... c'est l'or des anciens jours
> Guerre, surnoms joyeux, travail, fortune, amours.
> Oui, pour vous je travaille et de votre sagesse
> Soigneux et grain à grain j'amasse la richesse.
> Lorsqu'enfin brillera le boisseau rassemblé,
> Vous direz : voilà donc, ô Bretons, notre blé ! (1)

Parfois même il rêve de s'essayer de nouveau dans la poésie dramatique ; il ébauche une comédie intitulée l'*Équilibre* dont on a retrouvé quelques fragments et l'esquisse générale dans ses papiers : « Le plan est fait, les actes et les scènes sont distribués ; chaque personnage est annoncé avec les nuances de son caractère ; il s'agit de *corriger* (Brizeux souligne le mot en souriant), il s'agit de corriger, ni plus ni moins, le *Misanthrope* de Molière. Entre Alceste et Philinte, il faudrait un Ariste, c'est-à-dire Molière lui-même et Molière l'a oublié ; Brizeux réparera l'omission. Il met en scène une âme franche, impétueuse, dont l'âpreté a besoin d'être contenue par la science de la vie ; en face de ce nouvel Alceste, il place trois ou quatre Philinte, une véritable légion de complaisants qui excusent tout, parce qu'ils ne croient à rien. Voilà bien des sujets d'emportement pour l'Alceste du XIX[e] siècle ; où est Ariste pour régler cette passion qui s'égare ? Ariste est représenté par une femme. Cette harmonie que cherche le poète, cette mesure dans l'ardeur généreuse et la patience, cette science de la vie enfin, c'est une mère qui est chargée de l'enseigner à l'homme (2). »

(1) *Histoires poétiques. Cycle*, II[e] partie, p. 215.
(2) Saint-René Taillandier. *Préface des Œuvres de Brizeux*. Edit. Le-

D'autres fois, il songe à un roman qui contiendra son esthétique, sa philosophie, sa poétique, sa religion. Il en écrit le titre : *Valentin* ou *Patienza;* il en trace le cadre et les différentes péripéties : la Bretagne, Paris, l'Italie, la Bretagne encore, tels sont les milieux où se développeront l'intrigue et la moralité de ce livre. « Valentin a été privé, à 17 ans, par la mort de son père, de son *expérience de la vie.* A 50 ans, il écrit, pour le fils d'un ami qui se fourvoie, ce qu'il a appris de la vie. C'est donc le livre de son expérience de la vie, non son éloge. Telle sera la base du roman (1). »

« Au fond, résignation, douceur, modestie, silence, retraite *(fuge, tace, late),* voies moyennes mais admi-

merre, p. 49. — Une lettre inédite de Brizeux à E. Thierry, du *Moniteur,* ne nous laisse pas de doute sur ces préoccupations tardives :

Douarnenez, 28 juin 1855.

Monsieur. — Notre excellent ami, M. Rolle, a dû vous dire combien j'avais été heureux et fier du bel article que vous avez bien voulu me consacrer dans le *Moniteur.* Après les félicitations de Paris, j'ai pu ainsi recueillir celles plus douces encore peut-être de mes compatriotes. En tout pays, les esprits même les plus sympathiques, ont besoin d'être avertis. Enfin, j'ai quelque lieu de croire aujourd'hui que la patience ou, si vous voulez mieux, l'obstination bretonne, ne m'ont pas inutilement maintenu dans la voie où l'instinct de la pensée et du cœur me poussait. Après le sentiment d'un devoir accompli, qui seul dans le passé m'a soutenu, je puis désormais m'appuyer sur les hauts suffrages des maîtres de la critique. Parmi tant d'éloges dont vous payez mes efforts, il y a des conseils qui sont comme des encouragements et dont j'aimerai à profiter. Ils seraient plus faciles à suivre si, me tournant du côté de la poésie dramatique, j'avais là présents tous les préceptes excellents donnés sur un art si difficile. Il y a telle formule par exemple, écrite un soir dans le *Messager* (vous voyez que depuis longtemps je suis de vos lecteurs) que j'ai l'amer et constant regret de n'avoir pas copiée. Ce serait donc encore à l'inspiration de me guider trop souvent, soit dans cet art presque nouveau pour moi, soit dans le roman qui par moments me tente malgré une autre inexpérience. Puissé-je toujours, Monsieur, mériter l'attention et la bienveillance d'un esprit tel que vous. Ce sera là, je le répète, un de mes titres les plus considérables.

Agréez, Monsieur, avec l'expression de ma gratitude, celle de mes sentiments les plus distingués.

A. Brizeux.

(Communiquée par M. Lacaussade).

(1) Notes inédites. Le manuscrit se trouvait chez M. Lacaussade.

ration des voies supérieures ; se défier du sublime, mais l'aimer. Tendre au *suî compos* (1). »

La qualité dominante de son héros sera donc la patience *(patienza)*, la résignation : « Valentin entrevit toutes les misères possibles et résolut de ne pas tomber dans le désespoir ; il eût pu prendre pour épigraphe de sa vie cette antique parole : Vous savez, dieux puissants, que jamais, sous les coups les plus terribles dont vous m'avez frappé, je n'ai murmuré contre vous.... (2) »

Il accumule ainsi les observations, les pensées, les scènes, les traits de mœurs, comme autant de pierres d'attente. Puis, au moment de se mettre au travail, il brise sa plume avec colère, en s'écriant : « Non, je resterai fidèle à l'unité de mon œuvre ! (3) » Jusqu'à la fin, il ne vivra que pour la poésie et de la poésie.

*
* *

Toutes les œuvres des dernières années de Brizeux sont empreintes d'un calme olympien ; elles chantent les bontés de l'âme, les beautés de l'art, les joies tranquilles des intérieurs modestes, les immuables sérénités de la nature. Mais entre l'œuvre et la vie, il y a disparate de ton. Les rigueurs trop prolongées du sort ont fini par mordre sur son âme et la défigurer ; dans l'antithèse de sa nature, le côté violent, irritable, farouche domine de plus en plus et se traduit par une excessive impressionnabilité nerveuse. En 1855, de Laprade lui dédie la *Symphonie du torrent*. Ce n'était pas à lui que le poète adressait les mâles conseils placés

(1) Notes inédites.
(2) *Ibidem.*
(3) Saint-René-Taillandier, *Notice sur Brizeux.* Préface. Edition Lemerre, p. 49.

dans la bouche du pâtre : Brizeux n'avait jamais chanté les langueurs maladives ni les molles désespérances. Il n'avait donc pas à craindre qu'on pût le confondre avec les rêveurs que son ami essayait de guérir. Et cependant, il crut voir dans la dédicace une allusion transparente à ses propres faiblesses, et, dans un mouvement d'irritation, il écrivit à de Laprade :

Jamais je n'ai prêté l'oreille à la voix du torrent et ne me suis promené en désespéré sur les montagnes. Il ne fallait donc pas, pour détourner sans doute l'attention de l'original, mettre en quelque sorte mon nom sous son portrait. Cette dédicace, qui ailleurs m'aurait été si douce, si honorable, m'a blessé ; elle peut m'être nuisible. Au nom des bons sentiments, je vous demande de suspendre aussitôt la distribution et la vente de cet ouvrage, et de faire un carton d'où cette dédicace disparaîtra.

Si vous voulez conférer de ceci, vous me trouverez, entre cinq et six heures, au café du Pont-Royal. (En bas du pont, à dix heures).

A. Brizeux.

V. de Laprade connaissait trop bien et aimait trop sincèrement l'auteur de *Marie* pour ne pas s'incliner devant cette étrange susceptibilité ; immédiatement, la vente du volume fut interrompue, on fit rentrer chez l'éditeur les exemplaires que l'on put reprendre, et un carton fit disparaître la malencontreuse dédicace. Cet empressement toucha Brizeux : après le soubresaut de l'impatience, il eut celui de l'amitié :

Vous m'avez affligé très involontairement, je le vois, et le mal très réel est déjà détruit. Je vous ai affligé tout aussi involontairement sous le coup d'une brusque surprise. Reconnaissez-le : les âpres vérités qu'il est noble de s'adresser à soi-même retombaient sur moi. Ce mal durera-t-il? Le carton que vous avez fait à votre livre, je le fais à ma lettre.

Vendredi Saint.

Enfin le bon sens reprit définitivement le dessus sur les nerfs irrités. Brizeux accepta l'hommage qu'il avait

d'abord refusé et son nom fut rétabli en tête de la *Symphonie du torrent*. « Il y restera comme un témoignage de la noble amitié qui unissait les deux poètes (1). »

Cette irritabilité progressive tenait, chez Brizeux, à diverses causes dont la principale était l'état de plus en plus alarmant de sa santé. Il ne s'était jamais complètement remis de la première crise, et, en 1854, un commencement de diabète fut constaté par le Dr Gübber (2). Pour triompher du mal, il eût fallu se soumettre à un régime de vie moins laborieuse, plus confortable, sans la moindre secousse, trois choses qui n'étaient guère compatibles avec le caractère et les habitudes de Brizeux. La Bretagne peut au moins lui donner la paix, sinon la santé. Il s'y réfugie au mois de septembre. Oh ! loin de la géhenne des capitales, de la fournaise ardente des boulevards, des agitations de la politique, qu'elles lui semblent douces à goûter les dernières heures de repos au sein de la patrie ! C'est ce qu'il écrit de Scaër à M. Lacaussade :

Cher Ami,

» Deux lignes seulement pour vous annoncer mon arrivée sur la terre natale, avec amélioration sensible dans ma santé et une paix de cœur qui me permet déjà de travailler. Quand je ne fais pas de poésie, j'y suis plongé au milieu de cette franche nature et de ses habitants qui, en secouant leurs cheveux, viennent à l'envi me serrer la main. »

Skaër, près de Rosporden. (3)

Mais il s'arrête à peine quelques jours dans la chère paroisse. On dirait qu'il a comme un pressentiment de

(1) Ed. Biré, *V. de Laprade*, p. 199. — C'est à ce savant et beau livre que nous empruntons tous les détails de l'incident.

(2) Nous tenons ce renseignement de M. Lacaussade. Il est confirmé par A. Barbier, *Souvenirs*.... p. 239.

(3) Lettre à M. Lacaussade, 18 septembre 1854, inédite.

sa fin prochaine et qu'il veut se donner une fois encore une longue vision de la Bretagne. Il s'en va donc, le bâton de voyage à la main, rimant le long de la route :

Je m'en vais par les bois, par les monts, par les prés
Et jouissant tout seul des nymphes et des fées (1).

« Pour certaines âmes, écrit-il, la poésie est une nécessité, la pratique même du devoir. » (2) Et sans s'inquiéter du courant de positivisme qui emporte de plus en plus sa génération, des convoitises déchaînées qui lui donnent parfois l'envie de recommencer la *Curée* de Barbier, il célèbre les beaux traits de dévoûment, d'héroïsme naturel et simple qu'il recueille au hasard du chemin. Au mois de novembre, sa moisson est terminée ; les *Histoires poétiques* sont sur le point de voir le jour. Il en écrit la préface sur le bord de l'Isole, dessinant le plan général de son œuvre entière ; il y a un accent de mélancolique adieu dans cette courte introduction.

Ce n'est donc pas sans larmes qu'écrivant ce résumé sur les bords de l'Isole, je regarde le doux fleuve et que, non loin d'ici, j'invoque l'Arven, l'Ellé, le Léta et les îles des Landes, les villages, tous les lieux que j'ai si souvent chantés. Doux pays, en effet, qui dans sa vérité m'offrait une synthèse naturelle et religieuse si opposée aux turbulences de notre temps. De là, toute ma poésie : elle n'a eu d'autre but que d'adoucir, de fortifier, de consoler (3).

*
* *

Le livre parut au commencement de 1855. (4) Il éveilla aussitôt l'attention de l'Académie Française et

(1) *Histoires Poétiques. — Préface. — Œuvres de Brizeux,* III, p. 202, Ed. Lemerre.
(2) Lettre à M. Lacaussade. Quimper, 8 octobre 1854.
(3) *Histoires Poétiques. — Préface. — Œuvres de Brizeux,* III. Ed. Lemerre.
(4) *Histoires Poétiques* suivies d'un *Essai sur l'Art* ou *Poétique nouvelle*, Paris, Lecou, 1855, in-12. *La Revue des Deux Mondes* avait publié le 15 janvier de la même année la *Poétique nouvelle.*

pendant que Brizeux continuait son voyage sur les côtes et dans les îles du Nord de la Bretagne, ses amis s'efforçaient à Paris de lui obtenir une nouvelle couronne. Ils le tenaient au courant de leurs démarches et lui-même suivait avec une légitime inquiétude les progrès de sa candidature. De Quimper, il écrivait à M. Lacaussade.

« D'ici, je songe à chercher un asile dans quelque paroisse des environs ; mais le temps est déplorable ; il glace mon corps et charge mes esprits. Ecrivez-moi donc vite une page qui me ranime, et dites-moi ce que vous savez du jugement de l'Académie. On m'a laissé sans nouvelles et je n'ai pas assez d'ardeur pour les provoquer, sinon auprès d'un ami fidèle et habitué à ma sollicitation. C'est pourquoi je vous dis en deux mots

Mille amitiés.

A. Brizeux. (1)

Quimper, 5 juin 1855.

M. Lacaussade lui envoie « des bouffées d'espérance » (2) qui ne font qu'aiguiser son désir. Si loin de Paris et du tribunal où l'on juge sa cause, il est dans une fièvre d'impatience dont on peut se faire une idée en rapprochant les dates de ses lettres. Mais le point d'interrogation qui se tord insolemment devant lui ne l'empêche pas de savourer à plein cœur les charmes agrestes de son pays.

Douarnenez, 14 juin 1855.

... J'habite un petit port charmant ; toute une population de pêcheurs, qui dans peu de jours, enverra chaque matin plus de 600 bâteaux à la recherche de la sardine. C'est une population douce et forte et ne parlant guère que le breton. La baie, où pourrait manœuvrer toute une escadre, est une des plus belles de l'Europe; je l'admire après celle de Naples. Les campagnes environnantes sont pleines de charme et habitées par la plus belle race qui a conservé intact son costume. Je vis donc en plein air celtique.

(1) Lettre à M. Lacaussade, inédite.
(2) Au même. — Inédite, 14 juin 1855.

Quand j'en sortirai, ce sera pour voir ma famille de Lorient et mes amis de Paris ; là encore des étapes bonnes pour le cœur. J'espère qu'en attendant, cher ami, il me viendra encore plus d'une fois de vos nouvelles qui réjouissent et réconfortent. Tout vôtre. A. BRIZEUX.

Mes souvenirs à Sainte-Beuve. (1)

Sainte-Beuve était alors une sorte de mandarin littéraire, de plus en plus influent auprès du gouvernement impérial et dont les conseils pesaient dans les décisions de l'Académie. Il ne voulut point que l'ami des anciens jours eût autre chose à lui pardonner qu'une injuste et amère critique de *Primel et Nola* et il fit valoir les titres des *Histoires Poétiques* auprès de ses collègues, ce dont Brizeux lui fut reconnaissant :

5 Août 1855.

Mon cher Sainte-Beuve,

J'apprends aujourd'hui par notre excellent ami Lacaussade combien je vous suis redevable. Vous venez de soutenir devant l'Académie celui que vous avez autrefois présenté au public. Quand pourrai-je, me hasardant encore après vous dans un art où, comme en poésie, vous êtes maître, dire à mon tour quelle est ma sympathique admiration pour vos œuvres ! Aujourd'hui agréez cet hommage de mes sentiments tout dévoués.

A. BRIZEUX.

Rue de la Mairie, 19, Lorient. (2)

(1) Lettre à M. Lacaussade.

(2) Communiquée par M. Spoelberch de Lovenjoul.— Une autre raison, moins noble à coup sûr que le sentiment de l'amitié, devait intéresser Sainte-Beuve au succès du livre de Brizeux. Dans une note annexée à la *Poétique nouvelle*, « les délicates épîtres M. Sainte-Beuve » étaient citées à côté du poème de l'*Invention* de Chénier comme ayant provoqué le renouvellement des lettres françaises. Brizeux lui-même avait pris soin d'appeler l'attention du critique sur cette place de choix qu'il lui accordait :

Paris, 5 février 1855.

Mon cher Sainte-Beuve,

« On m'a tout écrit et je sais combien vous avez été empressé et excellent. Aussitôt j'aurais voulu courir chez vous, mais depuis quelques jours j'ai un pied fourbu ; puis vous êtes avec vos chers livres. — Demain peut-être vous recevrez de moi un nouveau et, j'espère, dernier recueil

Enfin la bonne nouvelle arriva : les *Histoires Poétiques* étaient couronnées et recevaient une médaille de premier ordre. L'Académie, toujours avare à l'endroit du poète, ne l'admettait qu'en second rang, *ex æquo* avec le *Tableau de l'Empire Chinois* de M. Huc. Ses faveurs de premier choix étaient réservées à la science, aux recherches d'histoire; la poésie pure n'avait droit qu'à un regard d'admiration et de bienveillant encouragement. Le bulletin de victoire qui surprit le poète à Douarnenez annonçait davantage ; la joie de Brizeux fut donc doublée et il se hâta d'adresser le merci du cœur à M. Lacaussade qui n'avait pas voulu laisser à d'autres le soin de lui apprendre son succès.

Douarnenez, 15 juillet 1855.

Au retour d'une petite excursion archéologique, je trouve ici la bonne nouvelle. Quel aimable empressement! Vous avez eu, mon excellent ami, autant de bonheur à me l'envoyer que j'en ai éprouvé à la recevoir. Soyez béni pour votre lettre bénie! J'attends les détails et la lettre officielle. Votre expression « *le premier admis au concours* » a, j'imagine, un sens définitif.

Pour l'année prochaine, puisse une pareille aubaine aussi vous advenir. Si je puis un jour quelque chose ou quelque bien que ce soit, comptez sur moi. Dans le passé, dans le présent, dans l'avenir tout à vous.

A. Brizeux.

Voici mon plan : retourner près de vous au plus tôt, c'est-à-dire à la fin du mois prochain. Amitiés à Sainte-Beuve. (1)

Si quelque chose pouvait consoler Brizeux de la déception qu'il éprouva après le classement des lauréats, ce fut assurément les louanges que lui adressa

où votre nom est inscrit comme dans les précédents. Je le cite avec celui d'A. Chénier dans les tentatives pour renouveler l'art et c'est justice.

Votre tout dévoué,

96, rue Montmartre. A. Brizeux.

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Lacaussade.

M. Villemain. Malgré d'indéracinables préjugés d'école, M. Villemain aimait et admirait le poète de *Marie*. En 1847, dans son rapport sur les *Bretons,* il mêlait cependant encore quelques épines à la gerbe de fleurs dont il couvrait le lauréat. Cette fois, à part une timide restriction sur certaines théories de la *Poétique nouvelle,* son discours ne fut qu'un panégyrique très fin de l'homme et de l'œuvre. En même temps qu'elle accordait une médaille d'or à Brizeux, l'Académie décernait le prix Montyon à M. de Carné pour ses *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France de 1789 à 1848* (1); le rapporteur trouvait donc une transition toute naturelle dans la communauté d'origine des deux bretons, et il disait :

Un compatriote de M. L. de Carné, un autre enfant de la Bretagne, imbu non pas de ses traditions de Parlement et de ses anciens essais de libertés provinciales, mais de ses vieilles mœurs, de ses chants indigènes et du spectacle de ses bruyères et de ses rivages, viendra partager le prix du publiciste et du missionnaire, avec un petit volume de vers parfois rudes et négligés, mais où le souffle du poète a passé. Vous savez combien est rare un peu de vraie poésie et combien ce don mérite de préférences et rachète de fautes. Un ancien nous l'a dit, au milieu des âpres mépris qu'il jetait à son siècle: « Le poète d'élite dont la veine ne soit pas chose banale, qui ne sache rien dire longuement de vulgaire, qui ne frappe pas son vers à l'empreinte commune de la monnaie courante, le poète tel que je ne puis le montrer et que seulement je le sens, ce qui fait ce poète, c'est une âme exempte de soucis inquiets, à l'abri de toute souffrance amère, éprise des forêts et pouvant boire aux fontaines des Nymphes d'Asie. »

Quel contraste ce portrait esquissé sous les Césars, il y a dix-huit siècles, n'offre-t-il pas avec les mœurs d'alors ou même

(1) Augustin Thierry pour ses *Considérations* et la *Préface du Recueil des Documents sur le Tiers-Etat* obtenait le premier prix Gobert. Le second était attribué à H. Martin, pour les quatre premiers volumes du *Règne de Louis XII.*

avec la corruption affairée, les ambitions de gain et les sollicitudes de nos grandes sociétés modernes ? C'est assez dire que le poète n'est pas aujourd'hui moins difficile à trouver que du temps de Juvénal, mais qu'on peut encore, s'il existe, le reconnaître au même signalement, le rencontrer pour ainsi dire aux mêmes lieux. Tel en effet nous avait paru l'auteur de *Marie* et des *Bretons;* tel il nous paraît encore dans ses *Histoires Poétiques,* souvenirs du même sol, élans du même cœur, le *Missionnaire en Bretagne et en Amérique* (1), les *Pêcheurs* (2), les *Écoliers de Vannes* (3), les *Moissonneurs* (4), l'*Église* (5), et tant d'autres aspirations ou naïves ou savantes d'un talent à la fois solitaire et populaire, unissant à la couleur indigène la grâce originale, et sous ses vers et sous l'accent de son pays faisant parfois sentir le battement de son âme. Qu'il ait été parfois moins heureux dans ses théories que dans ses exemples, que sa *Poétique nouvelle* prête à l'objection et parmi de beaux vers renferme çà et là des témérités de jugement plus encore que de poésie, nous le regrettons sans priser moins ce talent heureux qui tout récemment vient de peindre avec énergie les *deux Proscrits* (6) comme il a peint avec une ineffable douceur ce qu'il appelle la *Fleur de la tombe* (7). Que M. Brizeux, ce poète né, si fidèle à son origine, attaché dans son âge mûr aux naïfs et religieux souvenirs qui enchantaient sa jeunesse, demeure toujours hors des faveurs du monde, non par misanthropie, mais par modestie, aimant de sa terre natale jusqu'à la pauvreté qui trop longtemps l'y retient dans un obscur village, que M. Brizeux avec une médaille du même rang, reçoive pour ses œuvres et pour lui-même la couronne et l'estime publique (8).

Il était impossible de louer plus finement et plus largement. Quand l'Académie a porté sur un écrivain

(1) *Histoires poétiques.* Livre Ier p. 206.
(2) *Ibidem.* Livre VII, p. 131.
(3) *Ibidem.* Livre IV, p. 8.
(4) *Ibidem.* Livre II, p. 279.
(5) *Ibidem.* p. 251.
(6) *Ibidem.* Livre IV, p. 3.
(7) *Ibidem.* Livre II, p. 272.
(8) *Recueil de discours, rapports et pièces diverses* lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie Française 1850-1859. IIme partie, p. 601, 602, 603 (30 août 1855).

de telles appréciations, elle n'a plus qu'une chose à faire : lui ouvrir ses portes toutes grandes et lui répéter la vieille formule : *Dignus es intrare...!* Brizeux lui-même put espérer ce jour-là qu'après la couronne il lui était désormais permis de briguer un siège académique. Ce fut une belle illusion, et une fois de plus, la docte compagnie allait laisser trop légèrement s'accroître en dehors d'elle la popularité de ce fauteuil des absents, qui s'appelle le quarante-et-unième fauteuil de l'Académie Française.

CHAPITRE XI

BRIZEUX & L'ACADÉMIE. — SA MORT

Les titres de Brizeux au fauteuil académique. Ses patrons. Causes de son échec : ses habitudes débraillées, sa fierté.

La santé de Brizeux en 1856. — Pneumonie. — Adieux à Scaër. — Voyage dans le Midi : Bordeaux, Montpellier, Marseille. — Retour en Bretagne. — Dernières excursions. — Ultima verba : *l'*Elégie de la Bretagne. *— Progrès du mal. — Départ pour Paris. — Visite à Corbeil. — Voyage à Montpellier. — Brizeux chez Saint-René Taillandier. — Sa dernière lettre. — L'agonie. — La religion de ses derniers instants. — Funérailles à Montpellier et à Lorient. — Conclusion.*

Il est certain que Brizeux désira vivement faire partie de l'Académie. S'il eut une ambition, ce fut celle-là : être appelé parmi ses quarante pairs de la littérature française. Deux motifs l'y poussaient. Le premier était le désir bien légitime de faire rendre justice à son talent et à ses œuvres. A ce point de vue, il avait les vrais titres qui recommandent un écrivain : le soin,

la correction, le fini du travail et à la fois le cachet particulier. Deux fois déjà la compagnie avait sanctionné de ses suffrages la noblesse et l'originalité de sa poésie ; deux fois, par l'organe de M. Villemain, elle lui avait décerné les éloges les plus flatteurs, et chaque fois qu'il éditait un volume nouveau, ses amis ne manquaient pas de lui faire tourner les yeux vers la coupole du Palais Mazarin. Lui-même avait conscience de ses droits, s'exagérant aussi les obstacles qu'il devait rencontrer sur son chemin, le jour où il lui plairait de poser sa candidature. En 1854, à la veille de publier les *Histoires Poétiques,* il écrivait à son ami, E. Guyesse :

Vous me demandez, mon bien cher ami, quelques détails sur mes travaux et mes espérances. Mes espérances reposent avant tout (comme il est sage de le pratiquer) sur mes travaux. Je m'assure un nouveau titre en achevant un nouveau livre auquel il ne manque plus qu'un poème final. Celui-là relierait toutes mes œuvres et serait une carte au prix de l'Académie et même à son entrée vers laquelle tous mes amis me poussent. De Vigny vient de m'en parler et cherche à me préparer des voix qui, bien entendu, seront plus d'une fois insuffisantes, puisque avec les concurrents littéraires, viennent à présent les évêques et les grands seigneurs. Cependant, il faut s'armer pour la lutte..... (1)

Le second motif qui portait Brizeux à forcer les portes de l'acropole Académique, — il affectait même de dédaigner l'honneur ! (2) — était celui-là précisément qui allait les tenir obstinément closes, sa pauvreté. Il voulait toucher les jetons de présence qui, si modestes qu'ils soient, lui auraient été cependant d'un grand secours.

Il avait du reste des intelligences dans la place.

(1) Lettre à E. Guyesse, 1854. *Journal officiel,* 4 décembre 1880.
(2) *Revue de Bretagne et de Vendée,* 1872. — *Amyntas Burnichon,* par A. de Courcy.

A. de Vigny et Sainte-Beuve se seraient faits volontiers ses introducteurs, mais l'influence du prémier sur ses confrères était très modeste et le patronage du second était à ce moment-là une mauvaise recommandation. Sainte-Beuve, bonapartiste et ouvertement athée, (1) après avoir traversé à peu près toutes les opinions politiques et religieuses, attaquant de front ou par derrière, toujours avec aigreur et malveillance ceux qui n'avaient pas accepté de bon cœur le joug du gouvernement impérial, compromettait son ami, plutôt qu'il ne l'appuyait efficacement auprès d'une compagnie qui comptait en son sein un grand nombre de légitimistes et un plus grand nombre encore de catholiques intransigeants.

Il faut bien le dire aussi. Certaines habitudes de Brizeux n'avaient rien de très académique. Un des symptômes de la maladie dont il souffrait, le diabète, était une soif perpétuelle, et pour en apaiser les ardeurs, il ne reculait point devant les longues séances et les copieuses libations à la table des cafés. Enfin, dans sa vie nomade, il avait pris peu à peu des allures de bohème débraillé qui contrastaient singulièrement avec l'impeccable élégance de sa jeunesse (2) ; et l'Académie qui avait alors devant les yeux le spectacle de l'Enfant du siècle, ivre à certains jours et chancelant sur son fauteuil, répondit, par la bouche de M. de Montalembert (3), à ceux qui vantaient les titres de Brizeux : « Nous en avons bien assez de M. de Musset ! » C'était une injustice : il n'y avait aucune analogie entre le chantre de *Rolla* et le poète de *Marie* : l'un sceptique,

(1) « C'est bien assez à l'Académie d'être de la religion d'Horace ! » disait-il un jour en pleine séance. *Nouveaux lundis*, XII, p. 436.

(2) Saint-René Taillandier. — *Préface des Œuvres de Brizeux.* Ed. Lemerre. Notice, p. 51.

(3) M. J. Rousse, de Nantes, attribue ce mot à M. de Montalembert, d'après les souvenirs de ses amis.

incurable, se faisant un jeu trop souvent, de tous les nobles sentiments de l'âme, l'amour, la religion, le patriotisme ; l'autre au contraire, grave, religieux, adorant l'art, l'idéal, toutes les saintes croyances et puisant dans ce triple culte toutes ses inspirations.

Mais, après tout, si injuste qu'il fût, ce mot n'était qu'un mot ; sous le consulat de M. Villemain, l'Académie était d'un goût trop impartial pour avoir des exclusions formelles ou des anathèmes systématiques, et l'on pouvait espérer qu'avec un peu de souplesse, une promesse d'amendement, Brizeux viendrait à bout de ces résistances. Malheureusement il était trop fier et trop simple pour se prêter à une intrigue. « Je me souviens, écrit A. de Courcy, que je lui offris de l'introduire dans un salon où l'on patronnait très utilement des candidats. Il s'y refusa se contentant d'alléguer qu'il n'avait pas d'habit et je crois qu'il disait vrai... » (1) Il eût fallu renouveler pour lui la faveur unique dont Buffon fut l'objet, aller le prendre à ses travaux, dans sa retraite au fond de la Bretagne et l'amener par la main, comme un enfant étonné, à ce fauteuil qu'il convoitait sans vouloir le demander. En 1857, onze candidats se disputaient la succession d'A. de Musset(2), et Sainte-Beuve, qui naturellement ne comprenait rien aux délicatesses raffinées de son ami, s'efforçait de le faire glisser furtivement dans la place entre deux assaillants. Brizeux lui répondit :

Mon cher Sainte-Beuve,

Vous n'oubliez pas les absents et vous leur faites parvenir plus d'un mot spirituel et aimable. Ainsi il y a devant moi les

(1) *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1872. *Amyntas Burnichon*, par A. de Courcy.

(2) C'étaient de Laprade, J. Sandeau, L. Halévy, Liadières, de Montesquiou, Mazères, de Carné, Philarète Charles, de la Rochefoucauld-Liancourt, Henri Martin, de Marcellus.

habiles, les *pressants* et les *pressés*. Des premiers, je ne saurais être; il y a dix ans, je crois, après les *Bretons*, j'aurais eu quelque droit (il me semble) d'être parmi les pressants, si un caprice ne m'avait tenu pour je ne sais combien de temps loin de Paris ; l'âge me dit aujourd'hui de me presser et il le conseille pour moi à mes amis. Qu'ils me disent donc : Venez ! La cohue sera toujours la même. Au surplus, la destinée des poètes est comme celle de leurs livres ; le passé nous l'apprend.

La vôtre, mon cher Sainte-Beuve, a été justement glorieuse et complète, bien qu'elle puisse s'étendre encore.

Tous mes vœux, vous en êtes sûr, sont pour vous.

A. BRIZEUX. (1)

Brest, 18 Août 1857.

La même note domine dans une lettre à M. Lacaussade, avec une nuance plus triste, un accent de résignation douloureuse qui indique la lassitude de l'espérance :

.... De Sainte-Beuve, j'ai reçu pendant mon séjour à Brest, la plus aimable des lettres touchant l'Académie, mille détails et il remettait à les achever à mon retour à Paris.

Aujourd'hui on m'écrit qu'entre Laprade et Sandeau qui paraissent perdre de leurs chances devant Cuvillier-Fleury, soutenu par le duc d'Aumale, (toujours la politique au lieu des titres) il y aurait chance pour moi. Ceci me paraît bien subtil. Ce qui est certain, c'est que si ma simplicité ne fait pas fi de l'Académie, comme l'affectait Béranger, je n'arriverai que lorsqu'elle m'appellera. En attendant, je les laisse à leurs intrigues,(2) et je siège au sein de la nature.

C'est de là que je viens d'écrire, outre les vers insérés dans la *Revue des Deux Mondes* (3) une *Elégie de la Bretagne* que la *Revue de Bretagne* pouvait seule accueillir. Au risque d'être écrasé, je me suis jeté au devant des chemins de fer, des agriculteurs industriels.... etc. Enfin, c'est une malédiction sur l'ennui du présent. (4)

A. BRIZEUX.

Lorient, 19 Novembre 1857

(1) Communiquée par M. Spoelberch de Lovenjoul.

(2) Au dessus du mot « *intrigues* » et comme s'il craignait que l'expression dépassât les limites de la vérité, Brizeux écrit au crayon « *combinaisons*. »

(3) *Symboles et Légendes. — Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1857.

(4) Communiquée par M. Lacaussade.

Et dans une autre lettre, sentant les sourdes révoltes de sa nature, il s'efforçait de les comprimer ; en face de l'injustice des hommes, il cherchait un asile dans sa conscience et la grande nature qu'il avait sous les yeux :

.... Vous me dîtes, cher Ami, de m'armer de moi-même (belle pensée de Milton). Or, j'ai fait ainsi pour écrire mes œuvres ; à présent, elles doivent être mes armes ; mais celles-ci, toutes littéraires, ne suffisent pas. Que d'autres donc se présentent autrement, ils ont des armes de rechange.

Point de colère !.... Il y a mieux que cela, surtout à cette heure où la mer monte et m'appelle.

A. Brizeux.

Lorient, 23 juillet 1857. (1)

Cette question de l'Académie est plus importante qu'on ne croit dans la vie de Brizeux. Quoiqu'en dise Barbier, (2) il ne posa jamais officiellement sa candidature, mais devant le mauvais vouloir de ceux qui pouvaient et devaient lui applanir l'entrée de l'Académie, en face du triomphe facile de certains candidats qui n'avaient pas ses titres, il conçut un amer dépit qui empoisonna ses dernières années. Qu'on lise plutôt cette lettre à E. Guyesse ; elle est bien significative de la profonde blessure faite à l'âme du poète ; elle explique même jusqu'à un certain point, nous le verrons bientôt, les rancunes persévérantes qui firent de ses derniers moments une contradiction de sa vie tout entière :

Quant à cette question de l'Académie vers laquelle vous m'excitez d'un zèle qui me touche, il faudrait une bien longue lettre pour vous expliquer comment ce corps littéraire ne veut plus être qu'un corps politique, même quand il se résout à prendre un homme de lettres ; comment le dernier élu, ancien attaché

(1) Communiquée par M. Lacaussade.
(2) A. Barbier, *Souvenirs*, etc, etc..., p. 239.

aux d'Orléans, se trouvait soutenu par le gouvernement actuel (1); comment légitimistes et dévots allèrent lui chercher un opposant dans un ancien panthéiste républicain, subitement et pour l'heure converti ; (2) comment le simple et pur artiste, arrivant ses œuvres à la main, jamais ne trouve porte ouverte. Passez Monsieur Lafontaine !.... Ah ! mon cher Ami, si l'on vous avait rencontré ici quelques heures, que vous-même, apprenant tant d'intrigues, m'auriez maintenu dans mon isolement. J'y trouve la dignité et même l'élégance.

27 Mai 1857.

Voilà de bien gros mots sous la plume de Brizeux ! et un jugement bien sommaire sur le caractère et la candidature académique de son ami V. de Laprade ! Il y a désormais une classe d'hommes qu'il englobera dans une réprobation universelle, ceux qu'il nomme avec je ne sais quel pli de lèvre irritée « *les dévots* » et la crainte d'être confondu parmi eux ajoutera une dernière tristesse à toutes les tristesses de sa fin. (3)

*
* *

Au milieu de ces espérances et de ces déceptions, que devenait la santé de Brizeux ? Elle s'affaiblissait graduellement. Le poète promenait sa vie de Scaër à Brest, de Brest à Lorient, de Lorient à Quimper, avec des alternatives d'améliorations et de rechutes, sans

(1) Emile Augier, qui fut élu le 31 mars 1857, avec 19 voix contre 18 à V. de Laprade.

(2) Brizeux est d'une sévérité injuste à l'endroit de V. de Laprade. — Le poème de *Psyché* (1841) contenait bien quelques traces de panthéisme, mais depuis lors avaient paru les *Odes et Poèmes*, les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies* et V. de Laprade n'avait plus besoin de se convertir *subitement* pour devenir le candidat de M. de Montalembert. Il était patronné également par M. Cousin, qui n'était pas un « *dévot* » Le grand acteur de cette élection fut P. Mérimée, ami de Sainte-Beuve. Cf. Ed. Biré. *V. de Laprade*, p. 208.

(3) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*, préface des Œuvres. Ed. Lemerre, p. 54.

espoir de guérison possible. A Scaër, au milieu des champs et des bois, il y eut comme une reprise de vie et de force : « J'y ai trouvé, disait-il à Lacaussade, à la fois et de la joie pour l'âme et de la force pour le corps, car arrivé très souffrant et depuis des semaines, je vais repartir assaini par cet air pur et retrempé dans ces eaux transparentes dont je vais boire en votre souvenir. » (1)

Ce fut avec un véritable déchirement qu'il se sépara, quelques jours plus tard, de la paroisse chérie. Les témoins de cette scène nous l'ont racontée : il avait un vague pressentiment qu'il ne reverrait plus Scaër et jusqu'à la dernière seconde, il voulut garder devant les yeux, le village et les paysans qui avaient tenu une si grande place dans sa vie. Marchant à reculons, il se mit à appeler ses amis par leur nom ; il pleurait, il sanglotait : « Adieu les Rodallec ! — criait-il — adieu ma vieille tour ! adieu la fontaine de Sainte-Candide ! » Et ce fut seulement lorsque les dernières maisons eurent disparu derrière les haies et les grands arbres qu'il consentit à monter dans la voiture qui devait le conduire à Rosporden. (2)

Il comptait reprendre bientôt le chemin de Paris. Nouvelle déception. La pluie et les froids de l'hiver avaient entamé sa frêle poitrine et un rhume très grave le retint auprès de sa mère. Dans les premiers jours du mois de décembre, M. Lacaussade, reçut de lui la lettre suivante :

Lorient, 10 décembre 1856.

C'est pour vous féliciter qu'il faut cette fois vous écrire, puisque celles que vous aviez quittées avec de grosses larmes, sont enfin, la mère et la fille, toutes deux près de vous et pour

(1) Lettre à M. Lacaussade, 24 octobre 1856.
(2) Nous tenons les détails de cette scène de M. Bertrand Rodallec.

longtemps, je l'espère. Qu'elles reçoivent aussi mes félicitations avec mon grand désir de les embrasser dès mon retour à Paris.

Mais j'en prends assez mal le chemin. Vous saurez que depuis quatre mois, si je ne vous en ai rien dit, j'ai été fort souffrant d'une *bronchite* féroce qui, d'aiguë, est devenue chronique et ne fait guère que de céder. Mais il me reste une *laryngite* (voilà les mots horribles que j'ai dû apprendre !) pour laquelle j'irai passer le plus dur de l'hiver dans le midi de la France. J'ai plein d'espoir d'en revenir avec une gorge assez forte pour faire avec vous une bonne partie de franc rire. Faites donc provision de bonnes histoires et aussi de vers. J'en rapporterai fort peu ; j'avais cependant une belle imprécation à lancer contre la déesse *Tossa*,.... mais poètes, historiens, pères de l'Eglise, j'ai relu toute l'antiquité grecque et latine, avec une admiration toujours plus grande pour leurs poètes ; pour le reste, donnant plus d'une fois la couronne aux modernes.

Voilà, mon ami, l'emploi de mon esprit durant ces tristes mois ; mon cœur, je le mettais à raviver cette bonne vieille mère qui se désole déjà de la prochaine séparation, mais qu'elle-même approuve en se résignant et me conseille.... Croyez aussi que je pensais maintes fois, tout en ne leur écrivant pas, aux chers amis, (ceci pour la *divine* Valmore à qui vous le rapporterez) et à notre Athénien Husson, et à vous, mon aimable poète, à vous.

M'écrire ici d'où ma mère me retournera les lettres. Dans une semaine sans doute, mon départ.

A. Brizeux. (1)

Il partit en effet, vers les derniers jours de l'année 1856, cherchant le soleil et ne trouvant que de la pluie : à Tours, à Poitiers, c'est un sombre brouillard, une neige fondue et glacée (2) ; déjà il regrette la Bretagne. Durant ce long et pénible voyage, il pense à ses amis qu'il sait malades, à De Vigny, à Madame Desbordes-

(1) Communiquée par M. Lacaussade.

(2) Lettre à Edouard Briault, 20 janvier 1857. « *J'allais cherchant le soleil et je ne trouvais que de la pluie. A Tours, à Poitiers, à Bordeaux, à Toulouse, c'était un sombre brouillard, une neige fondue et glacée.* » *Lettres inédites de Brizeux*, recueillies par G. Fraboulet. St-Brieuc, 1895).

Valmore. D'une station à Bordeaux, il écrit ce billet à M. Lacaussade :

Cher Ami,

Me voici descendant vers le midi de la France pour raffermir ma santé contre les attaques de ce dernier automne. Je me faisais donc une joie de revoir le soleil, mais le vent souffle très froid sur la maison de Bonnafous.

Ce qui me semble bien dur, c'est une mauvaise nouvelle sur la santé de mon cher A. de Vigny. Je lui écris, comme à vous, par ce courrier; mais, malade, il ne pourrait pas me répondre; et, seulement indisposé, ce serait encore des lenteurs. Vous qui savez mettre tout en deux lignes, ne tardez pas une minute à m'écrire. Dans deux jours, j'attends votre dépêche à Montpellier (poste restante). Si De Vigny m'appelle, j'accours tout aussitôt près de lui.

Chez vous et à vous de tout cœur

A. Brizeux.

Un premier mot, même à Toulouse, poste restante.

Bordeaux, 29 Décembre 1856 (1).

Bordeaux lui remet en souvenir une élégie de Madame Desbordes-Valmore, intitulée le *Retour à Bordeaux*, et il lui trace ces quelques lignes d'exquise amitié :

Bordeaux, 3 Janvier 1857.

Aux coteaux de Lormont dansent-elles encore
Les Muses que j'adore ?...

Oui, divine amie, et vous serez toujours du divin chœur ! J'ai voulu *de retour à Bordeaux* relire ici la belle élégie et je vais partout avec l'ombre de Claire d'Albe, avec le rossignol Garat ou le sage Montaigne et son amour pour l'amitié, avec vous.

Depuis bien des mois, j'ai été très souffrant, même avec quelque danger, mais les soins de la bonne mère ont tout adouci. Il n'y a plus à craindre pour ceux qui m'aiment. J'ose vous mettre de ce nombre. Si je vais à cette heure vers le Midi, c'est pure précaution, c'est plaisir.

(1) Communiquée par M. Lacaussade.

De Bordeaux, j'ai voulu tout naturellement vous écrire. Dites à notre chère Pauline que, de Montpellier, d'où après quelques jours je remonterai vers Paris, je lui adresserai quelques lignes d'un souvenir qui ne me quitte pas.

Aux vôtres et à vous, chère, et d'esprit et de cœur.

A. Brizeux.

Si je trouvais à la *poste restante* de Montpellier un mot de Marceline! (1)

Et Madame Desbordes qui souffre de savoir le poète loin de sa mère, malade, presque certainement sans argent, lui « si farouche et si irritable, quand il ne cueille pas tranquillement ses fleurs et ses blés (2) », s'empresse de lui répondre par cette lettre chaude et poétique, à laquelle il ne manque que le rythme des vers.

Paris, 6 Janvier 1857.

Non seulement un mot, chère âme des blés, mais nos cœurs qui sont à vous, qui seront toujours à cette affection profonde et sans bruit, née presque avec vous. Je bénissais l'autre jour Pauline de nous l'avoir envoyée; rappelez-vous en quand je pleurais déjà devant Notre-Dame de Fourvières. Rien n'a changé depuis; nous vous aimions toujours; moi, comme l'ombre de la douce mère; Hippolyte, en frère adorant la pure gloire d'un frère.

Après la joie pénétrante causée par votre écriture, le serrement de cœur est venu. Mais vous êtes un généreux ami, car vous ne parlez du danger que vous avez couru qu'en attestant que le danger n'est plus. Je ne sais si vous êtes pour tout le monde ce que vous êtes avec nous, vous, le moins déguisé des hommes. Mais comment voulez-vous que nous ne vous aimions pas, en restant pour nous si bon, si doux, si fidèlement notre Brizeux de près comme au loin. Allez, faites l'école buissonnière, buvez l'air pur qui rafraichit la vie! Songez quelquefois que vous êtes de la nôtre, ce qui est très vrai, et rapportez-nous quand vous pourrez un grain de ce pur froment du Bon Dieu dont la verdure couvre toutes les belles pages de vos chers livres...

Marceline Desbordes-Valmore (3).

(1) *La Gironde*, 7 juillet 1893. Article de M. A. Pougin.
(2) Lettre à Pauline Duchambge, 3 février 1857. (Correspondance, II, p. 248).
(3) Lettre inédite, communiquée par M. A. Pougin.

A Montpellier, Brizeux rencontre enfin le soleil, « un glorieux soleil, presqu'une fin d'avril » (1); Saint-René Taillandier l'accueille à bras ouverts et lui offre l'hospitalité sous son toit. Le beau temps, l'amitié le réconfortent; il est le mieux portant du logis; sa verve assoupie se réveille et il écrit des vers (2). Mais il n'accorde qu'une semaine à son ami : si près de Marseille et de la Méditerrannée, comment résisterait-il à la tentation de les revoir? Il semble qu'avant de mourir il veuille contempler une dernière fois tous les êtres et tous les objets qu'il a aimés. Dans les promenades sur la Côte d'azur, j'imagine que son regard dut se perdre à l'horizon, vers cette Italie, tant de fois visitée, toujours ardemment désirée....

Au mois de février, il rentrait à Paris, fatigué, la poitrine en lambeaux, n'étant plus qu'une ombre de lui-même. Sa mère l'inquiète; il voudrait lui cacher l'état de sa santé, et ne pas attrister ses vieux jours par ses propres douleurs (3). Il lui tarde cependant de la revoir, et après une courte pause chez son frère, E. Boyer, sous-préfet de Corbeil, il retourne à toute vapeur vers Lorient. Mais il lui est impossible de tenir en place; une fièvre d'agitation le tourmente, il lui faut le grand horizon de la mer et de la campagne, « l'air qui sort des feuilles (4) »; il veut fuir « cette ville de commis et d'officiers ». Tout à coup, une épidémie se déclare à Lorient (5), il part aussitôt et le voilà de nouveau se traînant sur les routes qui vont de Quimper à Brest. Ne lui demandez pas de nouvelles sur sa santé, il ne sait

(1) Lettre à E. Briault, 20 janvier 1857. Lettres inédites de Brizeux. *Loco citato*, p. 6.

(2) *Ibidem*, p. 6 et 7.

(3) Lettre à Ed. Briault, Paris, 17 février 1857 : « Sur ma santé, je vous prie, rien à ma mère », *op. cit.*, p. 7.

(4) Lettre à M. Lacaussade, 23 juillet 1857 (Voir : *Pièces justificatives*).

(5) Lettre à Ed. Briault, septembre 1857, *op. cit.*, p. 8.

plus qu'il est malade et que la mort est toute proche : on dirait un moribond qui se lève dans un accès de fièvre chaude, inconscient de son état, brûlant d'une énergie factice. Chemin faisant, il écrit des vers, il improvise des *barbaries* bretonnes. « Cette langue de mon enfance s'éveille au milieu des campagnes et s'empare de mon cœur », écrit-il à E. Briault (1). Il griffonne à la hâte des billets que l'on croirait des lettres de jeunesse, tout pleins de longs espoirs et de pensées d'avenir (2). Lui, le poète fatigué, plus qu'à demi découragé, il trouve encore le moyen d'envoyer à M. Lacaussade des mots d'espérance, un appel à l'énergie et à l'effort :

Je me disais hier même : il lui faut prendre un congé, pour sa réputation, pour ses intérêts qui en dépendent ; il faut qu'à la fin de l'automne son livre soit prêt ! Ainsi, mes plans étaient les vôtres. Hâtez-vous ! j'attends de beaux fruits ; vienne la vendange !... (3).

Il promène par toutes les routes une mourante vie, et malgré tout, il n'a d'inquiétudes que pour les absents qu'il aime et qui souffrent ! Est-elle d'un malade, cette lettre à Mme Desbordes-Valmore ?

Brest, 25 août 1857.

Très chère,

Cette malheureuse santé (on me l'écrit) ne veut donc pas se rétablir ! Triste nouvelle pour vos tendres amis, pour tous ceux qui vous ont lu ou qui vous lisent. Je croyais cependant vous avoir donné le bon conseil : tout près de Paris, une retraite de quelques semaines, où chaque soir reviendraient le père et le fils. Dans cet air pur, bon pour les trois, il me semble que ma chère Marceline reviendrait bientôt, par le corps si naturellement robuste et sain et qui ne demande qu'à se redresser un peu, et par l'âme qui aussitôt s'épanouirait en tendresse, en joies naïves, en vers

(1) Lettre à Ed. Briault, septembre 1857, *op. cit.*, p. 8.
(2) *Ibidem*, p. 7-8.
(3) *Ibidem*.

charmants. Les obstacles, dites-vous ? Mais de tout temps, comme moi-même, n'avez-vous pas lutté contre ces affreux obstacles ? Essayez encore !

Ainsi je vous parle et peut-être à cette heure devrais-je être bien loin, dans quelques eaux des Pyrénées. Il n'y a pas aggravation, mais l'amélioration ne vient guère.

Fais-je d'ailleurs tout ce qu'il faudrait chez un homme sage ? Non, je le crains fort. Mais suis-je un homme sage ? Ici la réponse est facile. Je me confie seulement à la bonne et voisine nature et je suis revenu visiter ces admirables côtes, ces rades, ces îlots, ces fortes populations, et causant avec tous, çà et là, quelques chansons naissent dans leur langue et qui me font songer à notre philosophe Hippolyte.... Me voici dans Paris, chère amie, à côté de vous, à qui je serre les mains, et près de vos fidèles compagnons, qui agréent aussi mes amitiés toutes cordiales.

A vous,

A. Brizeux (1).

Et la *divine Valmore* le traite comme une mère son enfant. Un combat s'engage entre ces deux amitiés : c'est à celle qui s'oubliera le plus pour ne songer qu'à l'autre et prodiguera des conseils dont elle-même ferait bien de s'inspirer. Qu'on en juge plutôt par cette réponse :

(1) *La Gironde*, 7 juillet 1893. — Article de M. Pougin.

Madame Desbordes survécut d'une année à Brizeux. Jusqu'à la fin, le poète s'inquiéta de la santé de son amie. Voici sa dernière lettre :

« Je serais bien reconnaissant si le plus tendre des fils voulait me donner des nouvelles de sa mère. J'ai toujours le cœur tourné vers cette chère maison et souvent, en importun, j'y entre lorsque la mère rêve, que le père est penché sur ses dessins et le fils sur ses livres ou sur des lettres charmantes qui viennent embaumer un coin de Bretagne.

A ces nouvelles lignes, que de nouveau je sollicite, tachez, *bien chère*, d'en ajouter quelques-unes, lesquelles, partant comme toujours de votre cœur, ne vous coûteront guère. Elles seront mon viatique pour mon prochain retour et l'indiscret entrera encore..... Mais qui donc chercher, sinon les esprits droits et ouverts ? Avec qui s'épancher, si ce n'est avec les cœurs vrais ? Ainsi vous êtes tous trois et, de loin et de près, c'est vous que je cherche.

Donc à vous bien tendrement,

A. Brizeux.

Amitiés à notre amie Pauline. Ma santé est ce qu'elle doit être.

Lorient, 11 novembre 1857.

Paris, 6 septembre 1857.

C'est donc vous qui êtes venu me voir, biencher ami ! Et vous savez, n'est-ce pas, comme vous avez été reçu.

On m'empêche de parler et d'écrire, mais de vous répondre, c'est impossible, car mon nom du moins vous dira mieux que tout que vous avez encore une amie.

Pourquoi vous a-t-on donné l'éveil inutile sur ma maladie ? Doit-on envoyer rien de triste aux absents? Votre sécurité m'est plus nécessaire que votre lettre, si chère pourtant! quoiqu'elle ne guérisse pas mon trouble sur votre santé. Quand je ne vous sens plus auprès de votre mère, je deviens tout éperdue comme si vous étiez un enfant, et que j'eusse, comme elle, le droit de me tourmenter après vous.

Vous dites que vous n'êtes pas un homme sage, hélas ! je n'en sais rien et c'est ce qui importe peu à mon amitié. Seulement, je pleurerais si les résultats en étaient nuisibles à votre santé, parce qu'il y a bien longtemps que nous croyons être vos plus tendres amis. Et vous, mon cher Brizeux, ne le pensez-vous pas?

Hippolyte me dit vous avoir écrit, ce qui me calme un peu de n'avoir pu vous répondre. Ne vous inquiétez pas si son cœur se plaignait au vôtre. Tout mal peut se changer en bien, et si j'entends bientôt qu'il en est mieux de ce que vous avez souffert, quel changement pourra se répandre dans tout moi-même?

Je voudrais ne vous envoyer que des paroles joyeuses, à vous qui ne m'en avez jamais dit que de douces et d'affectueuses. Jugez s'il faut que vous soyez tout un homme sage pour que vous nous soyez le plus cher, vous le meilleur et le plus vrai.

Oui, vous aviez donné le bon conseil, mais si nous pouvions parler vous ne douteriez pas que tout m'a empêchée de le suivre. Croyez-moi en cela comme en tout. Je ne respire que votre liberté et je vous prie avec ferveur de chercher toujours un abri dans votre indépendance. Tout en vous désirant aux Pyrénées, je pense que le lieu le plus voisin de l'air natal est toujours favorable, et vous en êtes moins absent de cette mère, celle qui est allée en Italie pour vous faire dire les plus belles tendresses que le monde ait jamais entendues! C'est peut-être là ce qui vous a rendu cher à moi comme un fils errant.

A présent, je vous quitte avec une grande peine, ne vous ayant pas dit un mot de ma sincère amitié.

Marceline Desbordes-Valmore.

Je ne trouve pas une prière assez forte, assez tendre pour vous prier de renoncer pendant quelque temps du moins à ce qui peut vous faire du mal. Rien ne vous gronde en moi, mais tout veille pour vous (1).

*
* *

Voici les *ultima verba:* le poète mourant va ramasser ce qui lui reste d'énergie, d'inspiration et d'amour en un dernier cri, le plus beau, le plus puissant peut-être qui ait jamais vibré sur ses lèvres. La *Revue de Bretagne et de Vendée* venait de faire son apparition (2). Brizeux lui dédia l'*Élégie de la Bretagne* qui débute par ces vers d'une solennité presque sacrée :

Silencieux men-hirs, fantômes de la lande,
Avec crainte et respect dans l'ombre je vous vois;
Sur nous descend la nuit, la solitude est grande,
Parlons, ô noirs granits, des choses d'autrefois...

Toute la pièce se déroule en stances superbes d'une facture sculpturale, poignantes d'émotion. Le poète y jette l'anathème à la civilisation moderne, ennemie des vieilles mœurs et de tout idéal, à la banale poésie du chemin de fer et de la vapeur:

De la tombe d'Arthur ils feraient une borne!
Ils n'ont plus de patrie et l'argent est leur Dieu;
L'usine leur sourit, — enfer d'un peuple morne,
Hébété par le bruit, desséché par le feu.

Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
Et l'idiome saint par le barde chanté,
Le costume brillant qui fait l'âme plus fière...
— L'utile a pour jamais exilé la beauté....

(1) Communiquée par M. A. Pougin.
(2) Janvier 1857.

O Dieu qui nous créas ou guerriers ou poètes,
Sur la côte, marins, et pâtres dans les champs,
Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands.

Nature, ô bonne mère, éloigne l'Industrie!
Sur ton sein laisse encor nos enfants s'appuyer!
En fabrique on voudrait changer la métairie :
Restez, sylphes des bois, gais lutins du foyer!

La Science a le front tout rayonnant de flammes,
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains :
Éclaire les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice! Alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France!
J'ai vu par l'avarice ennuyés et vieillis,
Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance,
Et l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vingt ans, je l'ai chanté! Mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs. (1)

M. Arthur de la Borderie, directeur de la *Jeune Revue,* présenta l'élégie aux lecteurs en quelques lignes d'émotion reconnaissante : « En imprimant, disait-il, les vers qu'on va lire, nous croirions faillir au devoir, si nous manquions d'exprimer notre reconnaissance au poète éminent qui a bien voulu en gratifier notre *Revue*. C'est une consécration pour notre œuvre d'avoir été jugée digne de porter, avant toute autre, à l'oreille et au cœur de la Bretagne, ce cri de haute poésie et d'ardent patriotisme. La France l'admirera comme nous, mais elle ne le répètera qu'après nous. Et vraiment c'est bien justice, car l'inspiration du poète est ici, plus que

(1) *Histoires poétiques.* Liv. IV. *L'Elégie de la Bretagne*, p. 40. Ed. Lemerre.

jamais, toute bretonne (1). »

Brizeux fut touché de cette présentation si délicate et il répondit en ces termes au Directeur de la *Revue :*

M. de la Borderie, rue de l'Évêché, 2, à Nantes.

Monsieur,

A cette *Élégie de la Bretagne,* il manquait certainement un prologue. Vous avez bien voulu l'écrire et d'un tel style que la main est par vous forcée aux durs esprits qui repoussent l'Idéal.

Pour vous seconder un peu, j'ai essayé une première strophe qu'on voudra ajouter au tirage à part que me promet votre courtoisie (2). Quant aux choses vraiment trop flatteuses dont vous entourez l'insertion de mon envoi, je ne sais en vérité qu'y répondre. Mais j'admettrai volontiers l'éloge donné à mon amour pour mon pays; c'est cet amour, quand toutes les voix se taisaient encore, qui m'a fait poète, si je puis prendre ce nom, *sed non ego credulus illis.* — Toutefois je m'évertue dans ce champ où, dût-il succomber, se dresse encore le Génie de la Bretagne: heureux et fier, Monsieur, d'y avoir rencontré un frère d'arme tel que vous.

Avec de nouveaux remerciements, daignez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments tout dévoués.

A. Brizeux.

Rue du Commerce, 14, Lorient (Morbihan).

Ce que vous me dites du dragon *rouge,* de la teinte sanglante et d'incendiaire que lui donne cette épithète, me paraît si décisif que je renonce à toute correction. — J'attends avec impatience les feuilles à part.

(1) *Bulletin de la Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne.* III, 69 à 73. *Un autographe de Brizeux,* par E. Grimaud.

(2) Sur un feuillet séparé, Brizeux avait écrit cette strophe :

Une plaintive voix a monté sur la grève ;
On dirait le soupir d'un peuple agonisant :
Bientôt, mœurs du pays, ne serez-vous qu'un rêve ?
De quel espoir s'armer contre le mal présent ?

M. de la Borderie jugea que l'adjonction allait gâter le magnifique début de l'Elégie et il prit sur lui de n'en tenir aucun compte. La strophe demeura donc oubliée depuis lors dans le pli de la lettre, comme un papillon d'une beauté médiocre, au fond du tiroir d'un entomologiste.

(E. Grimaud, *loc. cit.*)

Monsieur, vous voulez bien encore me parler de l'Académie. Or ce coin du monde vous est assez connu pour admettre que les titres littéraires y valent peu de chose. On peut même s'en passer si l'on est rompu aux manèges dont, nous, gens d'*humeur rustique et fière*, sommes, grâce au Ciel, incapables. Cependant l'appui de la *Revue de Bretagne* m'est si honorable que je dois l'admettre ; j'aurai ainsi la voix de mes compatriotes et cela peut suffire (1).

*
* *

Cet effort accompli, cette protestation éloquente jetée à la face de son siècle, le poète se tait. A quoi bon livrer encore ses vers à ce monde blasé qui ne les comprendrait plus ? Et puis, le mal a fait de rapides progrès. Il n'écrit plus « qu'entre deux accès d'une abominable toux » (2), mélancoliquement il signe ses lettres : « *mon ombre !* » (3) — et ses amis le regardent de loin avec une sorte de compassion navrée « comme un pigeon déplumé sur le bord de son toit désert » (4).

Pour comble de malheur, il ne prétend écouter ni les prières de sa mère ni les conseils de ses amis qui voudraient le retenir en Bretagne. Il part subitement pour Paris où il arrive à la fin de janvier 1858. Ce n'était plus qu'une ruine, un fantôme à bout de souffle et de force ; une pâleur de cadavre, une maigreur effrayante annonçaient le tarissement de la vie. Il y resta quelques jours, refusant de s'aliter, partageant son temps entre les visites et les promenades sur les boulevards. Le 16 février, il laisse chez M. Lacaussade ce billet déchirant :

(1) *Bulletin de la Société des Bibliophiles Bretons...*, etc., etc. *(Ibidem)*.
(2) Lettre à E. Briault. Op. cit., p. 8.
(3) *Ibidem.*
(4) Lettre de M. Desbordes-Valmore à Pauline Duchambge, 9 janvier 1857. — *(Correspondance intime...*, etc. II, p. 241.

Vous ignorez que depuis plus d'une quinzaine je vais toujours déclinant; voilà pourquoi je n'ai pas été vous prendre à l'heure du dîner : *une ombre ne dîne plus !* — Il n'y a que le soleil qui puisse me ranimer, mais le soleil lui-même est malade !...

Bien à vous, A. BRIZEUX (1).

Le lendemain, il s'enfuit à Corbeil chez son frère. A. Barbier va le rejoindre et passe quelques jours auprès de lui sans pouvoir le soulager ni le consoler. Son bulletin de santé est de plus en plus triste; c'est encore M. Lacaussade qui en reçoit la confidence:

Ma santé est telle que l'a vue Barbier, je ne puis obtenir désormais d'amélioration que par la chaleur et comme elle ne nous visite guère avant le mois de juin, je prends le parti, tout faible que je suis, de l'aller chercher. Je désespère à mon grand regret de vous voir, vous et Barbier, car mon départ est fixé à mercredi. Peut-être que le voyage seul me sera profitable.

Au revoir, très cher ami.

A. BRIZEUX (1).

Avril 1858.

Ce voyage, c'était la mort. M. Lacaussade le pressentait et dans l'espoir de retenir Brizeux et de retarder ainsi le dénoûment fatal, il accourut à Corbeil. Il trouva le poète presque moribond, enfermé seul dans une chambre de la sous-préfecture; il revoyait ses manuscrits inédits et sa correspondance, brûlant ou déchirant d'une main impitoyable tout ce qui lui paraissait peu digne de lui et sans intérêt pour la postérité. L'entrevue entre les deux amis fut émouvante: M. Lacaussade apportait au malade deux bouteilles d'un vin vieux et d'une grande valeur que le poète accepta avec des larmes de reconnaissance ; il lui représenta les dangers d'un si long voyage, la nécessité du calme et du repos; il

(1) Billet à M. Lacaussade, 16 février, Paris.
(2) Au même. — *Corbeil*, avril 1858.

pria, il supplia (1). M. E. Boyer se joignit à lui ; mais tout fut inutile et le 14 avril, Brizeux partait pour le Midi où il allait mourir loin de ses amis, loin de la Bretagne, loin de sa mère, et malheureusement aussi, loin de son Dieu !...

Le voyage fut affreux. Quand le malade arriva à Montpellier, le vendredi 16 avril, « il avait la figure d'un homme qui va rendre le dernier soupir. » Il eut à peine le temps de se faire conduire à l'hôtel le plus voisin de la gare et de se mettre au lit. Prévenus par un billet de sa main, M. et Mme Saint-René Taillandier accoururent et le trouvèrent dans l'état le plus lamentable qui se puisse imaginer.

Il y a un an, — écrit Saint-René Taillandier au marquis de Belloy, — j'avais été assez heureux pour lui faire accepter mon hospitalité et nous l'avions gardé près de nous pendant un mois. Cette fois, se sentant si malade, ayant besoin d'une liberté complète, ne voulant pas, disait-il, attrister ses chers petits amis (mes enfants) du spectacle de ses misères, il refusa absolument de venir occuper la chambre que nous lui réservions. Quand je serai rétabli, disait-il, ce sera ma joie de me retrouver chez vous. Hélas ! le médecin que je lui avais donné, un de nos plus habiles médecins, le docteur Combal, m'avait prévenu qu'il était perdu sans ressources ; il y avait d'effroyables lésions dans la poitrine, les poumons étaient déchirés, perforés, en pleine dissolution ; la fièvre ne le quittait pas. Il pouvait mourir d'une heure à l'autre, comme aussi, disait-on, cela pouvait durer encore quelques semaines. Mon premier soin fut de lui procurer un logement où il fût mieux qu'à l'hôtel. Le mardi, 20 avril, je l'installai dans une jolie chambre, au fond d'un jardin et de plain-pied avec ce jardin, chez de braves gens en qui nous avions toute confiance. C'est là que j'ai veillé auprès de lui pendant quinze jours. Je l'habillais tous les jours vers midi (il était trop faible pour le faire seul) ; je l'installai, dans un jardin, sur un fauteuil, les pieds au soleil ; et là, Madame Taillandier nous tenant compagnie,

(1) C'est de M. Lacaussade lui-même que nous tenons les détails de cette entrevue.

nous avons passé de bonnes heures à causer. Il avait conservé toute la netteté, toute la vigueur de son esprit ; sa sensibilité était plus vive que jamais... (1)

Brizeux néanmoins conservait encore un vague espoir. Illusion persévérante ou désir de ne pas alarmer l'amitié de son frère, il écrivait, le 23 avril, à E. Boyer, une lettre d'un ton relativement serein et dans laquelle il essayait encore de se rattacher à des projets d'avenir. Ce sont les dernières lignes qu'il ait tracées de sa main (2) ; l'écriture en est tremblée, on sent que la main se traîne péniblement sur ce papier, qu'il faudra demain border de noir.

23 Avril.

Mon cher ami, en arrivant à Montpellier, je me mis aussitôt au lit et je t'écrivis à mon réveil. Bientôt je m'aperçus que j'étais tout courbaturé et je fus pris d'une fièvre qui pendant quatre jours me cloua dans une mauvaise auberge.

Aujourd'hui, j'habite une chambre en plein soleil, donnant de plain-pied sur un jardin rustique, tout garni d'arbustes et où Charles n'a jamais passé. De plus, je suis voisin de Taillandier qui tous les jours vient me voir avec sa femme, et tous deux me comblent de soins. Enfin, il m'a donné son médecin, parfait honnête homme et le plus célèbre de la faculté ; il doit me poser une mouche de Milan sur la poitrine.

Sous l'influence du climat (nous avons des chaleurs de juin) mon catharre a beaucoup diminué. Voilà un progrès. Je devrai aller prendre les eaux, de telle sorte que je ne verrai pas ma mère cette année.

Je ne comprends pas comment un dîner à 100 francs par tête peut donner un si gros rhume surtout au plus prudent des magistrats.

Ces visites involontaires à ma chambre m'ont beaucoup ému.

(1) *Revue française*, IV[e] année, tom. XIII, 20 mai 1858. A. Brizeux, . 151, p. A. de Belloy.

(2) Notre travail était terminé, quand nous avons reçu le numéro de l'*Hermine* (20 décembre 1896). M. Tiercelin y cite quelques lettres et un fragment que nous donnons comme inédits, de plus un billet au D[r] Gübber qui est daté du 24 avril. (L'*Hermine*, 20 décembre 1896, p. 101.

Cette bonne Fanny, j'en suis sûr, ne pense pas moins à moi. Sans cesse, je pense à vous deux.

A. B.

Un *post-scriptum* démentait ensuite ces affirmations d'espoir; le malade entrevoyait la mort prochaine et l'appelait même comme le terme souhaité de toutes ses souffrances.

J'oubliais de te dire que mon horreur de toute nourriture continue, de sorte que ma faiblesse et mon épuisement ne font qu'augmenter. Je ne m'étonnerais pas de passer une de ces nuits d'étouffement. *Dieu serait loué !* (1)

Une autre lettre de Saint-René Taillandier à E. Boyer nous introduit dans cette chambre d'agonie ; le tableau est d'une souveraine tristesse, malgré les deux anges consolateurs que nous apercevons au chevet du moribond :

Montpellier, 23 avril 1858.

Monsieur,

Notre pauvre malade est toujours dans le même état, le médecin me dit que la mort peut venir rapidement, comme il est possible aussi que la vie se prolonge quelques semaines. Tout l'effort de la science doit consister à adoucir ses derniers moments ; c'est surtout la tâche de ses amis et nous nous efforçons, Mme Taillandier et moi, de faire pour notre pauvre ami ce qu'aurait fait sa famille. Je comprends parfaitement les motifs impérieux qui vous retiennent à Corbeil et je devine quelle doit être votre affliction. Soyez sûrs du moins que je tâche de vous remplacer de mon mieux et puisse cette pensée vous consoler un peu ! J'avais écrit à Mme votre mère pour lui annoncer l'état de Brizeux ; elle m'a demandé hier par le télégraphe si elle devait venir à Montpellier et je lui ai répondu immédiatement que le voyage me paraissait inutile. J'écrirai aujourd'hui à Madame votre mère pour lui expliquer ma réponse. Je lui dirai que sa présence ici pourrait inquiéter Brizeux et précipiter la maladie. Il est en effet plus impressionnable que jamais. Il y a

(1) Communiquée par M. Armand Boyer.

une autre raison dont je ne parlerai qu'à vous. Brizeux me disait avant-hier que sa mère était la dernière personne dont il voudrait les soins : « Elle me tourmente, disait-il, à force de m'aimer ! » Ces paroles ne vous surprendront pas. Brizeux qui aime tant sa mère est devenu extrêmement irritable sous l'influence de la maladie. Les soins qui lui valent le mieux sont des soins payés ; il faut qu'il soit libre de se fâcher contre les gens qui l'entourent. Je lui ai trouvé une chambre au rez-de-chaussée, au fond d'un jardin, dans une espèce de maison de santé ; il est là chez de fort braves gens. Il peut les rudoyer sans les offenser : on ne refusera pas de le soigner avec la plus grande sollicitude. D'ailleurs, je suis auprès de lui le plus souvent que je puis, c'est-à-dire dès que j'ai un instant de loisir ; ma femme y est souvent aussi.

J'hésite, Monsieur, à vous entretenir d'un aussi triste sujet ; il faut bien cependant prévoir ce qui n'est que trop certain. Je voudrais savoir quelles sont vos intentions après la mort de notre cher malade. Devra-t-il être enterré à Montpellier ? Faudra-t-il faire déposer le corps dans un caveau en attendant qu'il soit transporté en Bretagne ? Mes questions vous semblent cruelles, mais c'est la situation qui est cruelle et non pas moi. Le médecin m'a répété que Brizeux pouvait mourir d'un instant à l'autre, il crache ses poumons, il n'a plus qu'un dernier souffle, et le moindre accident intérieur peut le tuer.

Adieu, Monsieur, je n'en puis dire davantage ; mes yeux se remplissent de larmes. Je vous serre la main et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments très dévoués.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Que Brizeux ne sache pas que je vous écris. Ce serait pour lui un sujet d'inquiétude sans fin. La moindre chose le tourmente et l'exaspère. (1)

Le malade conservait toute la netteté, toute la vigueur de son esprit ; l'exquise sensibilité de son âme survivait aussi, et du cœur et des lèvres il envoyait un souvenir, un dernier adieu à tous les chers absents. Le 24 avril, il eut encore la force de dicter à Saint-René

(1) Communiquée par M. Armand Boyer.

Taillandier une lettre pour M. Lacaussade et d'y glisser une suprême, une timide lueur d'espoir :

Montpellier, 24 Avril 1858.

Mon cher Lacaussade,

Cette visite d'adieu à Corbeil avec ces deux petites bouteilles d'un vin si rare et d'une si grande valeur est un de ces traits qui n'étonnent pas, venant de vous, mais qui touchent le cœur et y restent. Je suis arrivé, épuisé par le long trajet de Dijon à à Montpellier. Cela m'a tenu quatre jours sur le lit avec la fièvre dans une méchante auberge. Aujourd'hui j'habite une chambre en plein soleil donnant de plain-pied sur un jardin tout rustique. De plus je suis dans le voisinage de cette bonne et aimable Mme Taillandier dont le mari veut bien ici me servir de secrétaire. J'ai pour médecin M. Combal, renommé entre tous dans la Faculté. Les notes de M. Gübber qu'il connaît l'ont édifié sur ma maladie. Il s'est borné jusqu'à présent à me mettre une mouche de Milan sur la poitrine. Le flux catharral a beaucoup diminué sous l'influence du climat. Nous avons les plus belles journées. Voilà, mon cher ami, ce que je devais me hâter de vous écrire, en vous envoyant mille choses de cœur. Communiquez ceci à Barbier.

A. Brizeux.
Rue Barthez, nº 1. (1)

Le 26 avril, il emprunta encore le secours de Saint-René Taillandier pour adresser à sa mère un filial adieu ; et se souvenant qu'elle était pauvre comme lui, il fit joindre à sa lettre un mandat de 250 francs. La voix s'éteignait dans sa gorge, mais il causait toujours ; il causait de ses amis, de son frère, de la Bretagne, de tous ceux dont la pensée et l'image ne l'avaient jamais quitté. Il avait des élans de vie et des soubresauts de colère dans cette lutte impuissante contre la douleur et la mort. La correspondance de Saint-René Taillandier nous permet d'en suivre les progrès jour par jour, heure par heure pour ainsi dire !

(1) Communiquée par M. Lacaussade.

Montpellier, 27 Avril 1858.

Monsieur,

Notre cher malade est de plus en plus faible. Hier il a désiré faire une promenade en voiture ; je l'ai accompagné et cette distraction a paru lui causer quelque plaisir. Il était cependant d'une faiblesse extrême et nous avons eu bien de la peine à l'installer dans la voiture et à l'en faire descendre. Aujourd'hui il s'est levé pendant trois heures ; c'est moi qui l'ai habillé. Il n'aurait pas la force de passer tout seul son pantalon ; il ne peut même pas se soulever sur son lit sans un aide. Je regrette bien qu'il s'obstine à ne pas prendre de garde-malade ; non pas certes que je veuille me plaindre des petits services que je lui rends, (je remplis tout simplement un devoir d'amitié qu'il m'eût rendu de grand cœur en pareille occasion) mais je ne puis être toujours auprès de lui et je crains de ne pas être là pour lui fermer les yeux, la mort pouvant venir au moment où on s'y attendra le moins....

Brizeux n'a pas perdu l'espoir, il a encore des élans de vie et de gaieté ; sa conversation est spirituelle et charmante, quoique il n'ait plus de voix ; mais parfois aussi, voyant sa faiblesse augmenter de jour en jour, il a des pressentiments sinistres. Hier il m'a dicté une lettre pour sa mère, à qui il envoie un mandat sur la poste de 250 francs. Il parle sans cesse de vous, de Madame sa belle-sœur, de ses amis, de sa Bretagne ; tantôt son irritabilité est excessive, tantôt au contraire, sa physionomie et son langage ont une expression de douceur angélique.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

Saint-René Taillandier (1).

La dernière agonie commença le dimanche 2 mai, dans la matinée (2). Ses dernières paroles furent celles-ci : « Quand je serai mort, dit-il à Saint-René Taillandier, inscrivez quelques mots très simples, très modestes, dans un journal de Montpellier ; dites que la Bretagne devrait bien ouvrir une souscription pour faire trans-

(1) Communiquée par M. A. Boyer.
(2) Lettre à A. de Belloy, *loc. cit.*, p. 151.

porter mon corps dans ma patrie. J'ai fait cela moi-même pour Le Gonidec (1). » Le lundi 3 mai, il expira à cinq heures du matin.

*
* *

Quelle fut la religion de ses derniers instants ? se demande avec anxiété un prêtre éloquent qui a beaucoup étudié Brizeux, non seulement dans son œuvre, mais encore dans son âme (2). Cette question, on le comprendra, nous l'avons posée bien des fois aux derniers amis vivants du poète et à ceux à qui d'intimes confidences ont permis de soulever un coin du voile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reçut point *le baiser du Seigneur* dont parle Bossuet, et que

Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière,
Que les Anges muets apprennent aux mourants (3).

Brizeux portait au cœur une incurable blessure. Le mot de Montalembert lui tintait sans cesse aux oreilles comme une injustice : « Montalembert m'a volé mon pain ! » disait-il vers la fin de sa vie, dans un de ces accès d'irritation dont il était plus coutumier que jamais ; et il confondait, dans sa réprobation, l'homme qui lui avait jeté l'anathème, avec l'Église dont M. de Montalembert était le défenseur. « Il est mort plein de foi en Dieu et d'espérance en une vie meilleure ! » Nous ne savons que cela ; le reste est enseveli dans la tombe avec celui qui représenta près de son chevet toutes les

(1) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*, *loc. cit.*, p. 54.
(2) Mgr Baunard, *Le Doute et ses victimes*, VIIe édition. — *Les Poètes du Doute en France*, p. 399.
(3) A. de Musset, *Poésies nouvelles*, Edit. Charpentier. *Le Treize Juillet*, p. 257.

amitiés et toutes les piétés (1). Il y a, dans les *Bretons*, une scène qui nous revient à la mémoire et par laquelle nous aurions voulu clore ce dernier chapitre de la biographie de Brizeux : c'est la mort d'Hoël (2). Le vieux laboureur agonise sur son grabat, au fond de sa chaumière enfumée ; entre un prêtre, qu'il reçoit avec des malédictions.

Voir un prêtre à cette heure
C'est quasi voir la mort entrer dans ma demeure.

Mais peu à peu, la foi se réveille dans l'âme du Breton, et sous la main qui bénit et pardonne, il courbe la tête en disant :

Jésus, sois donc mon aide.
Je me tourne à présent où je sais le remède,
Je cède à mon Sauveur.

Et il s'endort doucement, au bruit des chapelets que l'on égrène, bercé par la voix monotone des sanglots et des prières. C'est ainsi que Brizeux devait mourir, c'est ainsi qu'il serait mort, là-bas, auprès de sa mère, en cette Bretagne vers laquelle il envoyait son tendre

(1) Des versions contradictoires ont été données sur cette agonie. D'après M. le pasteur Dide (*Journal officiel*, 4 décembre 1880), Brizeux serait mort sans le moindre retour vers le Dieu de son enfance, défendant au prêtre l'accès de sa chambre, exigeant même des obsèques purement civiles. A l'appui de sa thèse, l'auteur cite quelques bouts de phrases de Saint-René Taillandier.

Malgré d'actives recherches et de précieuses trouvailles, nous n'avons rien découvert, dans les lettres de Saint-René Taillandier, qui ressemblât de près ou de loin aux extraits que l'on apporte. Un ami *intime* de Brizeux, à qui nous lisions l'article de M. Dide, nous répondit : « *C'est un mensonge, presque une infamie!* » — Un autre ami de Brizeux nous a raconté que la veille de sa mort on mit sous les yeux du poète un article de L. Veuillot qui le jeta dans une véritable rage. C'est à ce moment-là qu'un prêtre, averti par Saint-René Taillandier, se présenta. Le moribond lui fit bon accueil, mais le pria de revenir le lendemain. « Je ne suis pas en état maintenant! » dit-il en montrant le journal qui venait de l'exaspérer. — Le lendemain, Brizeux était mort. — La seconde version nous paraît plus vraisemblable que la première; néanmoins, nous ne pouvons la donner comme absolument authentique.

(2) Les *Bretons*, ch. xv, p. 213, 1re édition.

et beau regard et qu'il identifiait avec l'immortelle patrie (1).

Le poète avait à peine rendu le dernier soupir, que Saint-René Taillandier publiait, dans le *Messager du Midi*, un appel à ses auditeurs du Cours de littérature, les conviant à accompagner à l'église le poète « qui n'avait jamais chanté que la religion, la patrie, la liberté, le culte du bien et du beau, les sentiments les plus purs de l'âme humaine.... (2) »

Cette prière fut entendue et le 4 Mai, l'élite de la ville de Montpellier escorta à l'église Sainte-Eulalie le cercueil de Brizeux. Cette pompe funèbre qui défilait toute mélancolique sous le ciel de mai, le contraste frappant de la nature en fête et des cœurs en deuil, faisait songer à ce frais et délicieux tableau de la *Chaîne d'or* où Brizeux a peint le *Convoi de Louise.*

Le convoi descendit au lever de l'aurore,
Avec toute sa pompe, Avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs... etc.

La bière fut déposée provisoirement dans un caveau du cimetière. Avant que le cortège se dispersât, Saint-René Taillandier voulut adresser un dernier adieu au grand ami dont il avait adouci les dernières douleurs. Il le fit en termes touchants, d'une philosophie noble et religieuse qu'il nous a lui-même conservés :

.....Amis des lettres, amis de l'art religieux et spiritualiste, sympathiques à tous les sentiments élevés, vous avez le droit de former ici ce cortège, et ce n'est pas à mon appel que vous avez répondu, c'est à la voix même du poète. Brizeux n'appartient pas seulement à la Bretagne, il appartient à la France entière, à

(1) *L'Élégie de la Bretagne*, citée plus haut.
(2) *Le Messager du Midi*, 3 mai 1858.

tous les cœurs épris du bien et du beau, à tous ceux qui savent goûter la délicatesse des sentiments, l'élévation de la pensée, le charme et la mélodie du langage. Il y a dans notre poésie du dix-neuvième siècle des imaginations plus variées, plus éclatantes; il n'en est pas de plus pures. Connaissez-vous beaucoup de poètes qui puissent se dire à l'heure suprême : « Je n'ai » chanté que la religion, la patrie, l'amour de la nature et de » l'art, les meilleures, les plus saines émotions de l'âme humaine; » jamais je n'ai prêté ma voix aux accents du désespoir, aux » séductions de la volupté, aux entraînements de l'orgueil. » Épurer les cœurs et consoler les âmes, c'était là toute ma » poétique. » Brizeux put se rendre ce témoignage. Le trait dominant de son œuvre, c'est sa passion pour l'art, et l'art était pour lui l'interprète des plus consolantes pensées. Dès le début, il s'était dit, comprenant bien la mission périlleuse et la responsabilité de l'écrivain en des temps comme le nôtre :

Dans la paix de mon cœur et dans son innocence
(Car les simples de cœur ont aussi leur puissance),
Malade ou désolé, quoi que fasse le sort,
J'achèverai mon œuvre et serai le plus fort.
Mais bien souvent, Seigneur! quand la noire tempête
Élèvera ses flots au-dessus de ma tête,
Ainsi que le pêcheur près de sombrer, hélas!
Vers vous en gémissant je tendrai les deux bras.
Mon Dieu! que votre oreille alors s'ouvre et m'entende,
Ma barque est si petite et la mer est si grande!

Et Dieu l'a entendu : il lui a donné une imagination sereine; il lui a inspiré l'enthousiasme du bien, l'horreur du mal; il lui a envoyé ces exquises jouissances de l'artiste, ce tourment du beau qu'il a si gracieusement décrit dans une hymne toute chrétienne :

Il est doux par le beau d'être ainsi tourmenté
Et de le reproduire avec simplicité.
Sous la forme il est doux de répandre la flamme
En s'écriant : « Voici la fille de mon âme! »
Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté :
Admirez ce reflet de la divinité!
Nous ne redirons pas ce que disait la haine,
Que toute poésie ést une chose vaine;

Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
Ce que la main divine a créé de plus beau.
Chanter, c'est prier Dieu; peindre, c'est rendre hommage
A celui qui forma l'homme à sa propre image.
Le poète inspiré, le peintre, le sculpteur,
L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,
Qui jeta dans le monde une œuvre harmonieuse,
Peut se dire : « J'ai fait une œuvre vertueuse ! »
Le beau, c'est vers le bien le sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

Que d'autres pensées pieuses, sereines, bienfaisantes, je pourrais recueillir encore dans ses poèmes — couronnes de fleurs bénies à déposer sur sa tombe ! — On m'a raconté qu'Ozanam, dans sa dernière maladie, transcrivait de sa main défaillante quelques vers empruntés à un livre récemment publié ; il les transcrivait pour un ami, pour un enfant peut-être, et ce furent, si ma mémoire ne me trompe pas, les dernières lignes qu'il ait tracées. Quels étaient ces vers ? Des vers de Brizeux, cette jolie chanson du pêcheur, avec ce refrain si confiant, si joyeux:

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau !

Mais je ne me lasserais pas de répandre ces fleurs sur son cercueil; *manibus date lilia plenis*. Terminons du moins par ce cri d'espérance qu'il jetait vers l'éternelle patrie dans une des plus belles pages de son œuvre. Je parle de ce *Livre des conseils* où il prend un jeune homme au sortir de l'enfance et le conduit par la main de la jeunesse à la virilité, de la virilité à la vieillesse, de la vieillesse à la mort. Arrivé au dernier terme, il détourne ses yeux de la terre, de cette terre qu'il a aimée, de ce monde où son âme de poète découvrait tant de trésors cachés, et, les regards dirigés vers le ciel, s'écrie :

Ce monde a ses beautés : l'autre, plus vaste encor,
Aux regards du mourant ouvre ses sphères d'or,
Et vers l'immensité décide son essor !

Cette confiance, cet amour, ce furent là ses consolations, je le sais, au milieu des épreuves de l'agonie !

Adieu donc et repose en paix, ô mon ami ! Du sein de cette vie meilleure où tu es entré, rends-moi l'assistance que je t'ai prêtée

ici bas. Tu es de ceux dont l'action bienfaisante survit à notre destinée d'un jour... Adieu, mon cher Brizeux! Au nom de tous ceux qui te connaissent et qui t'aiment; au nom de tes confrères de Paris; au nom de ceux qui, de divers points de la France, te sachant malade ici, m'adressaient des lettres si touchantes, si pleines de sollicitude, et que ta mort va désoler; au nom de tous, une dernière fois, adieu! (1)

Après Saint-René Taillandier, M. Grasset, membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, exprima la sympathique douleur de ses collègues. Enfin un homme de cœur, M. Th. Serre, adressa un dernier salut au poète dans la langue celtique. Ainsi, comme dans l'œuvre même de Brizeux, l'harmonieux idiome de la France moderne se mêlait sur ce tombeau au vieil idiome de la Bretagne (2).

Le gouvernement s'associa au deuil de ces funérailles. M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, s'empressa d'accomplir le vœu suprême du barde et d'accorder le crédit nécessaire pour le transport de ses restes en Bretagne. Un beau-frère de Brizeux, M. Arnoux, capitaine d'artillerie à Lorient, partit le samedi suivant, avec la chère dépouille... (3)

Quand le cercueil entra dans le port de Lorient, une foule émue et recueillie l'attendait pour lui faire un triomphal cortège. Il y avait là E. Guyesse, l'ami des bons et des mauvais jours, le Dr Bodélio, l'ancien condisciple du collège de Vannes et qui devait plus tard aller dormir son dernier sommeil à côté du poète, Ed. Briault, H. de la Villemarqué, Luzel, des prêtres, élèves du presbytère d'Arzanô..., tous ceux qui avaient été attachés à Brizeux par les liens de l'esprit et du cœur, apportant à ses funérailles comme une immense

(1) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux, loc. cit.*, p. 7, 8, 9.
(2) *Ibidem.*
(3) A. de Belloy, *Revue française, loc. cit.*, p. 154.

symphonie de regrets et de louanges à laquelle toutes les âmes répondirent... (1)

Il repose maintenant au cimetière de Carnel, en face de la rade de Lorient. Le tombeau et la croix qui le

(1) Prié par un de ses amis d'assister aux obsèques de Brizeux, M. Audren de Kerdrel répondit par cette lettre :

« Mon Cher Docteur,

» Vous ne pouviez pas me faire un plus grand honneur que de me juger digne de prendre la parole sur la tombe de notre cher Brizeux. Cependant ce n'est pas pour parler, mais pour pleurer et prier que j'aurais voulu me réunir aux amis du poète de la Bretagne dans cette pieuse cérémonie qu'ils lui préparent. Malheureusement il m'est de toute impossibilité d'avancer d'un seul jour mon arrivée à Lorient. Croyez du moins que ma pensée m'y précédera et qu'elle sera au milieu de mes concitoyens, lorsqu'ils adresseront le dernier adieu à notre illustre ami. J'ai appris du même coup sa maladie et sa mort. C'est vous dire que cette lamentable nouvelle m'a anéanti. Aussi, à l'heure qu'il est, serais-je complètement incapable d'apprécier autrement que dans les secrètes et silencieuses méditations de mon esprit les mérites divers du chantre de *Marie*. Faut-il d'ailleurs vous l'avouer? Si j'avais à les célébrer au bord de cette tombe, que dans un dernier élan de son patriotisme breton, il a voulu placer près de son berceau, je m'étendrais peu sur ce qui fait précisément sa gloire aux yeux du monde. Que dire en effet de l'inimitable talent de Brizeux qui n'en soit un éloge superflu ou insuffisant! Mais dans l'âme du poète, à côté de ses puissantes facultés, de ce sentiment exquis du vrai beau qui lui a valu une des plus grandes réputations littéraires, une des plus durables de notre temps, il y avait des qualités, des vertus dont ses lecteurs ont bien pu soupçonner l'existence, mais dont ses amis seuls connaissaient toute l'étendue. — Voilà ce dont j'aimerais à parler sur la dépouille mortelle de Brizeux.

» Oh ! que de choses à dire sur la générosité de son cœur, sur l'indépendance de son caractère, le plus noble que j'ai jamais rencontré, sur cette pauvreté volontaire qu'il avait non pas subie, mais choisie comme la meilleure part en ce monde pour ceux qui mettent au-dessus de tout les ineffables jouissances d'une conscience tranquille, les délicates satisfactions du respect de soi-même. Oui, que de choses à dire, sur ce sujet qui seraient à la fois un hommage mérité et un utile enseignement. Peut-être un jour, je l'essayerai, quand le temps aura apporté à ma douleur le calme dont elle manque aujourd'hui, et alors je pourrai juger le poète avec l'homme. Mais en présence de la tombe qui s'ouvre, quand j'ai besoin d'espérer en l'autre vie pour celui que j'ai tendrement aimé sur la terre, qu'il me suffise de croire que, jointe à la foi dont Brizeux a donné tant de preuves, cette abnégation prolongée qui fut toute son existence a plaidé et gagné sa cause devant la miséricorde de Dieu.

» N'est-il pas juste que Dieu se souvienne surtout de ceux qui se sont oubliés eux-mêmes ?

» Votre très dévoué et très affligé ami.

» V. A. de Kerdrel. »

Revue de Bretagne et de Vendée, avril 1858.

surmonte sont en granit de Bretagne, sur le cercueil sont sculptées une branche de lauriers et une couronne d'immortelles. Au centre de la croix, une plaque de marbre blanc porte le buste de Brizeux, œuvre du sculpteur Etex : la face est proéminente, les traits énergiques, la lèvre et le nez très prononcés, l'ensemble de la physionomie a quelque chose d'un peu vulgaire qui étonne ceux qui ont vu l'élégante et frêle statue qui s'élève un peu plus bas. Au revers du monument sont inscrits les noms des principales œuvres du poète et les dates extrêmes de sa vie :

Marie
Les Bretons
La Fleur d'Or
Histoires Poétiques

—

Né à Lorient, le 12 Septembre 1803
Mort à Montpellier, le 3 Mai 1858.

Au-dessus de ce marbre, un chêne étend sa sombre ramure. Les oiseaux y chantent au printemps. Tout ce lieu est plein de cette poésie doucement mélancolique que Brizeux avait rêvée pour sa tombe :

Vous mettrez sur ma tombe, un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer,
» Il aimait son pays et le faisait aimer. » (1)

*
* *

Passant un jour à Pise, Brizeux remarqua cette inscription funéraire sur les murs de Campo Santo : *Oportet misereri.* Nous l'avons retrouvée dans son

(1) *La Fleur d'Or.* I, p. 14. *Le Chant du Chêne.*

Journal et çà et là, jetée d'une main distraite, sur ces feuilles légères où il épanchait le premier jet de son inspiration. Nous l'inscririons volontiers sur le marbre de sa tombe, comme une prière à Dieu et un conseil à ceux qui parlent du poète breton. Il y a des fautes dans sa vie, il y a une lacune dans sa mort, mais « J'étais si faible! » disait-il de lui-même. Et puis il a tant souffert aussi! La foi, en s'en allant de son âme, avait laissé une fissure par laquelle s'infiltraient mille douleurs intimes dont l'écho perce dans toute son œuvre; il n'a eu ni la paix des simples croyances, ni la paix de l'erreur; il a cherché la vérité, l'équilibre moral dans l'accord de la science et de la foi et, si l'harmonie cherchée aboutit en somme à une finale dissonante, il faut le plaindre plutôt que le maudire, se garder surtout d'intervenir, sans décence ni pitié, entre le Souverain Juge et son humble serviteur. *Oportet misereri.*

Enfin, — et c'est par là que nous voulons conclure, — comme elle est belle cette carrière de poète! Il n'y a pas une note douteuse dans la chaste harmonie de son œuvre, pas une tache dans l'hermine inviolée de sa robe de barde. Nul en ce siècle n'a eu plus que lui la religion désintéressée de l'art, la fierté de l'indépendance, le sentiment de la dignité poétique. Dans la ballade du *Pélerin*, Uhland représente un voyageur en route vers la Ville Sainte, vers le Paradis de ses rêves : le chemin est pénible, abrupt, coupé de monts et de rochers et la cité désirée ne lui apparaît que dans un vague lointain, à travers une perspective d'obstacles infranchissables. Le voyageur est anxieux ; il est près de tomber ou de s'asseoir sans espérance sur le bord du sentier. Mais le ciel s'entr'ouvre, un ange apparaît qui lui dit en souriant : *Comment te refuserais-je la force, t'ayant donné*

l'aspiration sublime ? (1) Brizeux a été ce pélerin ; il a passé avec dédain au milieu des passions basses, des platitudes chiffrées, des vilenies lucratives qui s'étalaient autour de lui ; il n'a pas voulu sacrifier un instant l'austère noblesse de sa muse aux variations malsaines de la mode et du goût... Et il a marché trente ans, la lyre à la main, n'écoutant que la voix intime de son rêve, le regard fixé vers la terre promise de l'idéal et du beau, fidèle jusqu'au bout à sa vocation, indifférent à tout le reste... Combien de poètes en notre siècle ont eu le courage de ces obstinations?...

(1) Uhland, *Balladen und Romanzen,* p. 106 *Der Pilger Gedichte von L. Uhland.* Edition Otto Hendel. Halle.

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES DE BRIZEUX

CHAPITRE PREMIER

MARIE

Division générale des œuvres de Brizeux. — Le poème de Marie : « une histoire entremêlée d'épisodes et d'idées. » *— L'histoire. — Les épisodes. — Les idées. — Caractères de l'idylle : simplicité dans la trame générale ; — la figure de Marie : sa réalité ; — personnification de l'amour breton ; — les personnages secondaires. — La Révolution romantique dans le culte du* moi *et la réforme de la langue : comment le poème de Marie s'en sépare ; — comment il s'y rattache ? — Conclusion.*

Dans cette biographie que nous venons d'esquisser, se révèle une physionomie de poète très distinguée dans la longue galerie de nos contemporains, figure modeste et énergique à la fois, avec un charme de mélancolie involontaire qui ajoute à sa beauté, d'abord rayonnante de joie et d'espérance, se nuançant peu à peu de tristesse dans l'effacement progressif de ce qui fut la fleur de vie, éclatante et jeune. L'être moral de Brizeux a jailli du sol breton en y jetant de profondes racines : le poète a reçu de sa mère une sensibilité native, un

esprit délicat qui s'est affiné dans le culte raisonné de l'art ; il a savouré l'amitié et ses douceurs, la gloire et ses ivresses, la pauvreté et les souffrances qui l'accompagnent, il a connu la certitude de la foi et les angoisses du scepticisme, les inquiétudes du pêcheur breton, lorsque les feux du port d'embarquement ont disparu à l'horizon et que les brouillards de la nuit lui cachent le phare du port d'arrivée.

Il nous reste maintenant à étudier le poète. — Un scrupule nous prend au moment d'aborder la seconde partie de notre tâche : en essayant de faire connaître et aimer cet homme mort hier, et déjà presque oublié, ce poète dont M. Brunetière ne prononçait même pas le nom, dans son étude sur *l'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle*, ne risquons-nous pas d'étonner par la générosité de notre admiration et de laisser confondre nos louanges sincères avec l'ébahissement d'un panégyrique à outrance ? Le *nil mirari* est devenu aujourd'hui la devise de tant de critiques, comme si l'admiration était fatalement une déchéance du goût, comme si l'âme une fois exposée au rayonnement du beau et du bien ne devait point garder et renvoyer quelque chose de la lumière dont elle fut éblouie !

Nous venons de relire Brizeux. Il y a dans ce commerce repris avec un poète plus qu'un plaisir renouvelé : la première impression donnait le signalement de l'homme, la seconde révèle l'artiste, elle ne fixe pas seulement une image dans les yeux, elle éveille des pensées dans l'âme, l'émotion esthétique dans le cœur ; elle nous introduit dans la société de créatures à la fois idéales et réelles, qui sourient ou qui pleurent, qui reposent le regard fatigué des vulgarités quotidiennes. Ces idées et ces émotions, nous essayerons de les traduire, nous souvenant surtout de ce conseil d'un

écrivain contemporain : « Regarde parmi les êtres et les choses, tâche de comprendre ce que tu aimes, et de le faire comprendre aux autres ! (1) », — et de cette définition du critique qui est peut-être aussi celle de l'éducateur modèle : « Le critique idéal est celui qui est le moins passif en face d'une œuvre et qui y découvre le plus de choses. En d'autres termes, le critique par excellence est celui qui sait le mieux admirer et qui peut le mieux enseigner à admirer (2). »

« De mon pays, dit Brizeux, j'ai d'abord tracé une image légère dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires Poétiques*, et le recueil de *Primel et Nola*. Tout a son lien dans le livre lyrique de la *Fleur d'Or*... Quant à la formule générale de la poésie même, celle-là du moins sur laquelle dès le premier jour je m'appuyais, on la trouvera comme conclusion dans la *Poétique nouvelle* » (3). Nous respecterons les recommandations suprêmes de l'artiste : *Marie* et les *Bretons* d'abord, c'est-à-dire la pastorale et l'épopée rustique ; — les *Histoires poétiques* et la *Fleur d'or* ensuite, c'est-à-dire les livres du barde conteur et du philosophe ; — la *Poétique nouvelle* enfin, couronnement et synthèse de l'œuvre tout entière, tel est l'ordre que nous suivrons avec une religieuse fidélité.

*
* *

« *Marie* est une histoire d'amour entremêlée d'épisodes et d'idées » (4). Il est impossible d'analyser

(1) M. de Vogüé, *Regards historiques et littéraires. — (La poésie idéaliste en France)*, p. 309.

(2) M. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique*. Cité par J. Honcey, *Souffles nouveaux*, p. 162.

(3) *Histoires poétiques*. Préface, p. 203-204. Ed. Lemerre.

(4) Cette définition de *Marie* est de Brizeux lui-même. Nous l'avons retrouvée dans les notes communiquées par M. Lacaussade.

l'histoire : jamais fil de lin blanc ne s'est joué avec plus de caprice dans une trame plus immatérielle. Autant vaudrait retenir de la main, comme la reine Mab, pour en faire un imperceptible tissu, les fils de la Vierge qui courent dans l'air du matin.

Marie est une enfant d'Arzanô que Brizeux rencontra sur les bancs du catéchisme. Le dimanche, elle vient à l'église, « se cachant à demi sous sa coiffe de lin » (1), et le jeune enfant de chœur, moins attentif qu'il ne faudrait aux cérémonies saintes, la suit longtemps du regard. Aux jours d'école buissonnière, ils se retrouvent le long des haies odorantes, cueillant les marguerites et poursuivant les papillons du chemin, ou bien il passent de longues heures, assis au Pont Kerlô, à regarder l'eau qui coule et les vertes libellules.

Sur la main de Marie une vient se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus, mais déjà la jeune paysanne,
Par l'aile ayant saisi la mouche diaphane,
En voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer? »
— Dit-elle. — Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit et s'éleva joyeuse et louant Dieu (2).

Arrivent bientôt les premières inquiétudes : Marie souffre de la fièvre, sa mère promet des neuvaines et fait brûler des cierges, et le pauvre écolier se lamente en vain entre les quatre murs du presbytère (3)... Et puis, les sentiments secrets, comme les parfums cachés, se révèlent d'eux-mêmes : trois cousines, trois espiègles viennent visiter souvent le petit exilé d'Arzanô; mali-

(1) *Marie*, p. 72.
(2) *Ibidem*, p. 95.
(3) *Ibidem*, p. 98.

cieusement, elles lui posent des questions sur la jeune enfant dont on leur a parlé, et, pour l'apercevoir, les voilà de se planter devant le cimetière, au-dessous de la croix : « Es-tu Marie? » disent-elles aux petites filles qui arrivent au catéchisme de Ker-barz et de Ker-halvé :

> Or, celle-ci passait avec Joseph Daniel;
> Elle entendit son nom ; et vite, grâce au ciel,
> Se sauvait; quand Daniel comme une biche fauve,
> La poursuivit criant : « Voici Maï qui se sauve!... »
> Elle se débattait, se cachait la figure.
> Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure,
> Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour mieux voir
> Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir (1).

Aujourd'hui, Brizeux est à Paris : il n'a pas oublié la jeune paysanne qui éveilla jadis les premiers rêves de sa vie. Hélas! étant revenu au bourg, il la trouve mariée à un honnête métayer : ce n'est plus Marie, l'enfant rieuse; elle a maintenant « l'air calme d'une épouse et d'une jeune mère (2). » Le poète la rencontre au Pardon de Scaër, accompagnée de ses enfants : il achète des velours, des croix, de beaux rubans, une bague bénite à Quimper :

> Ce modeste trésor,
> Aux yeux de son époux, elle le porte encor;
> L'époux est sans soupçon, la femme est sans mystère :
> L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire (3).

Ainsi ces émotions qui sont à peine des regrets rident tour à tour la surface de l'âme du poète. L'image de Marie l'accompagnera parmi les bruits de la grande ville ; d'autres amours essayeront parfois de se substituer à celui-là (4), mais jusqu'à la fin l'humble enfant du

(1) *Marie*, p. 112.
(2) *Ibidem*, p. 126.
(3) *Ibidem*, p. 126.
(4) Les trois élégies intitulées : A. E..., *Marie*, 1re édit., p. 73-164-227. Elles ont été plus tard fondues dans la *Fleur d'or*.

Scorf demeure au premier plan et absorbe tout le reste. Aujourd'hui le poète revoit par la pensée celle qui n'a pu vivre sans l'ombre des bois, sans la solitude des landes, il suit sa trace vers l'étang du Rohr ou dans les champs jaunes d'épis mûrs (1); le lendemain, il s'égare à pas lents sur le chemin du Moustoir, il évoque les toits qui fument, les murs gris des chaumières, les pâtres dans la lande, les chers fantômes dont la troupe immortelle habite sa mémoire; il frappe discrètement à la porte de la ferme et « dans l'ombre filant, il reconnaît Marie (2). » Et tout à coup, des cris de mort et d'alarme retentissent sous ses fenêtres! Ce sont les journées de Février, et du Nord, du Midi, de la Bretagne arrivent de jeunes conscrits. Daniel en sera; et dans une élégie qui fait pleurer, le poète supplie son ami de lui apporter quelque chose de Marie, une fleur, un de ces riens tristes et charmants qui lui parlent de la jeune fermière :

Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne et s'il n'y manque rien;
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse!
Et ses petits enfants prends-les entre les bras,
Et s'ils ont de ses traits, tu les caresseras....
Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-les pour moi! déjà sèches, qu'importe! (3).

Et c'est tout : discrètement, ayant à peine éclairci de quelques feuilles la gerbe de ses souvenirs, pour parler comme lui-même, Brizeux se tait. On pense au héros de Virgile, détournant les yeux d'un visage trop aimé, pour obéir aux ordres divins et gardant pour lui seul le secret de sa blessure. *Curam sub corde premebat*....

Voilà le poème de *Marie,* autant qu'un pâle décalque

(1) *Marie,* p. 128, E. Lemerre.
(2) *Ibidem*, p. 131.
(3) *Ibidem*, p. 151.

peut représenter cette impalpable création, légère comme le rêve, réelle comme la vie, ces esquisses rapides qu'il n'est possible d'apprécier qu'à les voir à leur place et sous le jour qui leur est propre. Les poètes anglais du foyer, Cowper, Wordsworth, n'ont jamais rendu plus délicieusement les joies d'un intérieur pur, la félicité domestique, le bonheur des champs. Il n'est pas chez les Lakistes un sonnet pastoral plus gracieux ou plus limpide. On y admire à chaque page le prestige exquis des choses jeunes, la grâce involontaire, à demi inconsciente, d'une fleur grandie sans efforts, de la vie qui commence et dont rien n'a faussé la simplicité native.

*
* *

A l'idylle qui fait le fond du poème s'ajoutent quelques épisodes, si l'on peut donner ce nom à une quinzaine de petites pièces qui sont faites de presque rien, d'un souvenir d'enfance (1), d'une impression (2), d'un sentiment, d'un sourire ou d'une larme. Adieux et tendres envois d'un fils à sa mère (3), salut à la chère Bretagne qu'il revoit aux vacances (4), chansons que Loïc soupire sous les buissons verts (5), mille notes variées s'élèvent çà et là dans le rythme berceur de cette mélodie champêtre et l'accompagnent de leur harmonie capricieuse. On pourrait diviser le poème tout entier en deux parties presque égales, sous deux titres différents : « *Autrefois — Aujourd'hui* ». La première comprendrait l'idylle elle-même, toutes les pages qui se rapportent directement au sujet principal : elles chantent les naïves

(1) *Le Livre blanc*, p. 69.
(2) *Paris*, p. 68.
(3) *A ma mère*, p. 67. — *Idem*, p. 156.
(4) *Le mois d'Août*, p. 107.
(5) *La chanson de Loïc*, p. 87.

félicités d'autrefois, les retours de l'âme vers un passé dont elle voudrait refaire l'avenir. La seconde nous initierait à la vie du jeune poète à Paris : tantôt il pleure sur le cercueil de Le Braz (1) ou sur le cadavre sanglant de G. Farcy (2) ; tantôt il célèbre avec enthousiasme les victoires du peuple qui reconquiert ses droits (3) ou les jouissances de l'esprit devant la révélation du beau idéal (4). Il nous emmène avec lui loin du tumulte de la capitale, pour rêver sous les ombrages de Livry (5) ; il nous introduit à des foyers modestes où règnent la paix et les vraies joies de l'âme (6). C'est une série de petits incidents, auxquels Brizeux ne s'arrête qu'en passant, juste le temps qu'il faut pour nous permettre d'en jouir après lui et d'en tirer une conclusion morale. Dans ces excursions hors de Paris, il revient volontiers à la Bretagne ; on sent que le cadre de la pastorale est déjà trop étroit pour contenir le poème que le barde rêve à la gloire de sa patrie : il essaye un fragment d'épopée rustique, l'*Histoire d'Ivona* (7), il trace des scènes d'un pittoresque très local (8), des figures de laboureurs « aux traits durs et touchants (9) » qui sont comme le premier crayon, les études d'un tableau plus large dont l'idée l'obsède déjà. On peut dire sans exagération que plus d'un chant des *Bretons* est en germe dans le poème de *Marie*.

Enfin, de cette idylle et de ces épisodes il est permis de dégager l'esquisse d'une philosophie. A la vérité le mot ne manque pas de prétention pour qualifier les

(1) *Élégie de Le Braz*, p. 135.
(2) *A la mémoire de G. Farcy*, p. 105.
(3) *Hymnes*, p. 102, p. 152.
(4) *Hymne à M. Ingres*, p. 77.
(5) *Vers écrits à Livry*, p. 101.
(6) *Bonheur domestique*, p. 138.
(7) *Histoire d'Ivona*, p. 113.
(8) *Les Batelières de l'Odet*, p. 144.
(9) *Rencontre sur Ar-Voden*, p. 122.

simples réflexions morales, les aperçus généraux auxquels Brizeux s'élève naturellement des menus faits de son poème. Lui-même était plus modeste ; il les appelait simplement des *idées*. Essayons donc de les surprendre.

Sa conception de la vie est d'une haute qualité morale : il place le bonheur dans la fidélité aux traditions des aïeux, dans la simplicité des habitudes, dans la résignation à la souffrance. « La science est belle pour les peuples comme pour les individus, écrit-il dans sa préface, mais lorsque le cercle est entièrement parcouru et qu'on revient perfectionné à son point de départ (1). » Brizeux en est aux premières étapes du voyage ; il n'a pas encore tenté ce généreux effort dont la *Fleur d'or* sera l'histoire et dont le but est l'accord définitif entre la science et la foi. Le doute mêle donc ses notes confuses dans ce poème : le jeune sceptique y engage pour la première fois le dialogue douloureux entre la raison qui se révolte et le cœur qui souffre ; il nous peint la pauvreté errante des âmes affamées de Dieu, séparées de lui par un obstacle intellectuel. Comme le saint Jean de la divine Cène de Léonard de Vinci, on le voit qui se penche, cherchant une épaule où reposer son front et, ne la trouvant plus, ses larmes coulent intarissables. Mais il sait bien que cet état n'est point fait pour la faiblesse humaine, que l'amertume secrète de cet exil et la somme d'efforts que nécessite le retour ne sont pas à la portée de toutes les énergies, *(Nec res hunc tenerae possint perferre laborem)* et se souvenant que son premier malheur date du jour où il a quitté la petite patrie, il donne ces mâles conseils à tous ceux que tenterait la même expérience :

(1) *Marie*, Préface, p. 62.

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où, tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère ..
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant (1).

Le bonheur, il le place encore dans la simplicité. Le livre tout entier n'est que l'éloge de la vie moyenne avec ses joies modestes, ses plaisirs intimes, sans désirs ambitieux, sans rêves insensés, tout ce que le poète a connu, tout ce qu'il a laissé en Bretagne, tout ce qu'il regrette à Paris. Il compte parmi ses plus belles journées celle où il a pu contempler le spectacle du bonheur dans la médiocrité :

Dans le calme, la paix, les bienveillants discours,
Huit jours chez ces amis ont passé, mais si courts,
Si légers, que mon âme alors rassérénée,
Comme ailleurs un instant, eût vu fuir une année... (2)

Le problème de la douleur est déjà son tourment; en perdant la foi, il a perdu la clef de l'énigme « du mal inexplicable et mérité si peu (3). » Mais ne craignez point cependant qu'il tombe dans un pessimisme sombre et sans larmes. Laissant le méchant exploiter contre Dieu le mystère de la douleur, il prendra compassion de toutes les victimes qui souffrent :

Sur les malheurs d'autrui son âme rêve et pleure (4).

Cette douceur envers la souffrance se complique chez le poète de *Marie* d'une superbe indignation contre

(1) *Le Pays*, p. 74. (La même conclusion se dégage évidemment de la belle élégie sur la mort de Le Braz).
(2) *Bonheur domestique*, p. 139.
(3) *Marie. — Fragments.* p. 73.
(4) *Ibidem.*

les méchants. Il avait juré d'être indulgent pour tous, d'aimer les hommes et les choses un peu au hasard ; mais l'apprentissage a été cruel, le jeune homme a marché de déception en déception, il n'a rencontré partout que « haine, bassesse ou jalousie infâme. » Désormais son expérience est complète, son parti est pris :

Non, ce n'est pas assez pour le chevreuil timide
De n'aimer que les bois et la feuillée humide :
Il a pour fuir les loups des pieds aériens
Et deux rameaux aigus pour éventrer les chiens (1).

Quant à ses souffrances personnelles, il les supportera avec résignation, sans un blasphème, sans un cri de colère ; il fera comme cette hirondelle qu'il a vue s'abattre hier, pendant une tempête, sur le grand mât d'un vaisseau :

Ouvrant l'aile à chaque secousse,
Quand la vergue plongeait dans l'eau,
Sur sa corde le jeune oiseau
Criait d'une voix douce et triste.
Ce matin le ciel était clair,
On voyait au loin le rivage
L'hirondelle reprit courage
Et chantait en traversant l'air (2).

Donc pitié pour les malheurs d'autrui, acquiescement résigné à ses propres souffrances, haines vigoureuses contre les méchants, telle sera l'attitude de Brizeux en face de la douleur. Elle n'est peut-être pas d'une originalité incomparable ; elle prête moins que la morne désolation d'A. de Vigny aux grands effets poétiques ; mais elle est la plus noble à coup sûr et la seule vraiment morale.

(1) *L'Apprentissage*, p. 85.
(2) *Ecrit en mer*, p. 129.

Au reste, si parfois l'âme vient à plier sous le poids de la douleur trop forte, l'art et la nature sont prêts à la consoler. Nous avons dit ailleurs la grande passion de Brizeux pour l'art, ses préférences avouées pour la sobre et délicate peinture de M. Ingres, pour l'harmonieuse pureté des lignes et la correction du dessin. D'une façon plus générale, il affirme ici la sublime mission de l'art : le poète, le peintre, le sculpteur, tous les artistes sont les collaborateurs de Dieu dans son œuvre ; ils créent après lui, ils révèlent l'immatérielle Beauté répandue dans les êtres ; comme lui enfin, ils rendent meilleurs : par le Beau, ils conduisent au Bien (1).

Mais l'art fatigue à la longue; « il se pare et s'admire (2) », il n'a point les grâces simples et la souplesse de la vie. La nature au contraire repose et récrée sans cesse. N'est-elle pas la mère indulgente à nos fautes, compatissante à nos maux, toujours prête à nous ouvrir les bras, à écouter nos plaintes, à bercer nos immortels ennuis? Brizeux ne comprend rien au système désespéré qui ne voit dans la nature qu'une impassible marâtre, insultant à nos misères par son immuable dédain. S'il l'interroge, elle ne lui répond pas, comme à de Vigny :

Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs...
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations (3).

Au contraire, il la considère comme une amie, une confidente, une mère ; elle a pour lui des airs qui

(1) *Hymne à M. Ingres*, p. 77.
(2) *Le Retour*, p. 137.
(3) A. de Vigny, *Les Destinées. La Maison du berger*, p. 224.

charment et des balancements qui endorment, des secrets capables de rendre le repos à son cœur troublé, l'oubli à son cœur souffrant, la paix à sa conscience inquiète. Il l'aime pour tout ce qu'il a pieusement déposé en elle de souvenirs et de regrets, pour tout ce qu'elle a fait passer en lui d'émotions suaves et fortifiantes. Et il se jette avec un abandon filial entre ses bras consolateurs :

Aujourd'hui que tout cœur est triste, et que chacun
Doit gémir sur lui-même et sur le sort commun ;
Que le monde épuisé par une ardente fièvre,
N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre...
Immuable nature, apparais aujourd'hui !
Que chacun dans ton sein dépose son ennui !
Tâche de nous séduire à tes beautés suprêmes,
Car nous sommes bien las du monde et de nous-mêmes.
Si tu veux dévoiler ton front jeune et divin,
Peut-être, heureux vieillards, nous sourirons enfin (1).

Le poème de *Marie* nous initie enfin aux idées politiques de Brizeux. Nous savons déjà avec quelle ferveur d'enthousiasme il salua la Révolution de juillet : nature généreuse et impressionnable, il allait au devant de la liberté, non pas pour lui demander une faveur lucrative, mais sincèrement, naïvement, pour en jouir et la célébrer. Il la chante en effet avec un lyrisme débordant ; il en fait la reine idéale de son *Utopie*, il lui confie la tutelle de la religion et des lois, des arts et du travail. Liberté religieuse et politique, union de tous, dans la paix et le travail, les idées de Brizeux se résument en ces deux mots (1). La jeune génération de 1830 est là tout entière avec ses belles espérances, ses illusions, ses rêves trop tôt déçus. Cet hymne à la Liberté et à « sa sœur l'Égalité » est d'un souffle large,

(1) *Marie*, p. 64-65.
(2) *Hymne*, p. 102-103.

d'une belle inspiration ; il détonne cependant sur la note générale du poème : c'est un *Chant du Crépuscule* égaré entre les feuillets de *Marie*. On l'écoute, on communie à l'enthousiasme, sinon à toutes les idées du jeune poète, mais on tremble qu'il ne se fausse la voix dans cette gamme trop éclatante et qui est un peu hors de sa portée. — Revenons donc à l'idylle pour en étudier les détails après en avoir admiré l'ensemble.

*
* *

Tout est simple dans ce poème, à commencer par la trame dont les fils ténus se dérobent presque à l'analyse. Brizeux, encore inexpérimenté de cette philosophie de l'art dont il devait faire bientôt son étude de prédilection, l'offrit au public sous le titre de *roman*. Il n'est pas étonnant que dix ans plus tard il ait effacé ce titre avec colère : y avait-il quelque chose de commun entre cette bucolique d'une idéale simplicité et le roman compliqué dont A. de Musset aurait pu répéter ce qu'il disait de certains drames ?

...L'intrigue enlacée et roulée en feston
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton (1).

A. Dumas, V. Hugo, les grands romanciers d'alors, vont chercher dans des époques reculées, dans les civilisations exotiques, de prestigieux décors où ils encadrent des événements extraordinaires et des êtres surhumains. Au contraire, ce qui caractérise le poème de *Marie,* c'est une extrême simplicité dans laquelle l'art semble à peine tenir une place. On y chercherait en vain un simulacre d'intrigue, une ombre de péripétie ; tout se prépare, tout se développe, tout se termine dans une

(1) A. de Musset, *Poésies nouvelles,* p. 194. — *Une soirée perdue,* Edit. Charpentier.

mélodieuse sérénité, sans un effort, sans une secousse, sans un seul de ces coups de théâtre dont abonde la rhétorique du roman. Le poète se résigne doucement à ne jamais posséder la paysanne aimée; il la suit d'un regard jaloux au bras du jeune fermier qui l'emmène, et son amour se réfugie dans la région idéale des espérances déçues et des mélancoliques regrets. Il enveloppe la tristesse de son rêve évanoui d'une pénombre vaporeuse où le regard pénètre à peine. Avec une sorte d'inexorable pudeur et par un heureux mensonge au titre dont il la décorait, il écarte de son œuvre les heurts violents de la passion ; il garde l'énergie de demeurer à la fois discret et tendre, cette exquise qualité qu'un psychologue contemporain appelle si bien « la plus rare des intransigeances, celle de la délicatesse (1). »

Pour achever le charme de ces tableaux, le poète les a placés dans le seul cadre qui leur convînt. Brizeux a ses landes de Bretagne, comme Châteaubriand ses forêts vierges du Nouveau Monde et George Sand les traînes du Berry. Les haies vives où l'on entend un battement d'ailes, les chemins qui serpentent capricieusement sous de perpétuels berceaux de feuillage, les fraîches prairies où se couche la vache aux grands yeux songeurs, les bruyères et les rochers, les ruisseaux qui coulent clairs et gais sous la mousse, une nature à la fois élégante et sauvage, voilà le domaine où Brizeux a placé le poème de *Marie*.

Avec des mots, des mots simples mais choisis, il a fait revivre les lumières et les ombres, les harmonies et les contrastes de ces paysages armoricains qu'il avait contemplés longuement et qui restaient gravés dans sa mémoire en traits indélébiles. La qualité distinctive de

(1) P. Bourget, *Etudes et Portraits*, T. I, p. 92 : *A. de Vigny*.

ses tableaux est précisément cette fidélité aux choses vues. Un des plus grands peintres de notre temps, Lamartine, avait trop de splendeurs en son âme pour n'en point jeter sur les toiles qu'il peignait ; elles sont superbes, éclatantes, mais confuses ; elles ont la mobilité scintillante d'un rayonnement plutôt que la grâce sereine et vraie qui repose. Brizeux, au contraire, reproduit la nature aimée dans la netteté des détails et de l'ensemble, avec une lumineuse précision. Qu'on ouvre au hasard son album, et pour peu que l'on ait vécu aux lieux mêmes qu'il décrit, on verra que sur sa palette la mémoire a broyé plus de couleurs que l'imagination :

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre en riant nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Où sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon....
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants ; et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au fond de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.... (1)

Poésie aussi fraîche, aussi diaprée que les ailes de ces papillons d'eau que Marie aimait tant ! Mais il suffit d'avoir rêvé une heure sous les arches du pont Kerlô pour sentir dans la réalité vécue de ce paysage une imagination qui s'alimente de souvenirs, qui n'interpose

(1) *Marie*, p. 94, Edit. Lemerre.

pas les jeux d'un prisme personnel entre elle et la nature.

Un attrait particulier ajoute encore à la beauté simple de ces peintures ; comme tous les grands artistes d'un instinct délicat et sûr, Brizeux ne décrit pas seulement pour décrire, il associe à la nature quelque chose de l'âme humaine, une pensée ou un sentiment, la poésie du cœur à la poésie des champs. Sa vision des choses est toujours en harmonie ou en contraste avec l'état de son âme et c'est pourquoi chacun des épisodes du poème nous revient sans cesse dans le cadre heureux qui le reçut pour la première fois. Est-il possible de se représenter le convoi de Louise, le cercueil virginal qu'on emporte chez les morts, sans le replacer immédiatement dans ce tableau enchanteur de l'aurore sur la colline ?

Avec toute sa pompe Avril venait d'éclore
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait mis sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis ;
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leur nids (1).

Ainsi la nature s'harmonise avec l'âme humaine : c'est l'idée générale de la *Chaîne d'or* (2). S'il fallait un rapprochement pour faire mieux comprendre l'émotion spéciale qu'éveillent en nous les paysages où se déroule l'idylle de *Marie*, nous oserions comparer le peintre breton au plus réel des peintres hollandais, Rembrandt. Voyez cette chaumière que Rembrandt a dessinée à plaisir et qui est maintenant célèbre parmi les amateurs sous le nom de *Chaumière au grand arbre ?*

(1) *Marie, La Chaîne d'or*, p. 166.
(2) *Ibidem.*

Heureuse cabane à cause de la paix profonde qui l'entoure ! La ville est loin, très loin; on l'aperçoit tout juste assez pour sentir la joie de ne pas y être. Le chaume délabré se tapisse au hasard de plantes sauvages et se colore de fleurs ; une roue renversée, un petit lavoir, des nénuphars flottant sur l'eau paresseuse du canal achèvent la nuance agreste du tableau, et sur le pas de la porte, à l'ombre d'un beau et grand tilleul, deux enfants qui s'aiment, s'occupent à ne rien faire. C'est tout le poème de *Marie* avec son couple gracieux, la simplicité rustique de son cadre et cette âme secrète des choses qui répand sur la face mystérieuse de la nature le charme de la vie.

* * *

Sur ce fond d'une poésie pénétrante s'enlèvent des figures vivantes et réelles, dans le sens élevé du mot. Des juges méticuleux ont discuté la sincérité du poète ; ils ont mis en doute l'existence même de son héroïne. Laissons ces problèmes et ces négations aux dissèqueurs littéraires qui ont juré de mettre tout à nu par leur trousse d'instruments critiques.

Restons loin des objets dont la vue est charmée

écrivait Victor Hugo, et sans chercher de nouveau la part de la vérité et de la fantaisie dans l'idylle bretonne, constatons seulement que *Marie* est une figure sincère, franche, prise sur nature. Ne la comparez pas à l'*Ophélie* de Shakespeare, svelte et gracieux fantôme évoqué sous le ciel du Nord, être chimérique qui ne tient à la terre que par sa forme et par son nom, songe de poète ayant pris corps dans une vision de l'au-delà. Elle n'a rien non plus de ces fées armoricaines aux formes grêles, impalpables, qui mènent leur ronde

parmi les fleurs, de ce pied léger dont Shelley aurait dit « qu'il semble avoir pitié du gazon qu'il foule. » Marie est tout simplement la paysanne bretonne, telle qu'elle vit encore aujourd'hui dans les cantons perdus de l'Armorique ; le poète ne l'a point décorée d'une beauté artificielle et savante, il la montre comme elle lui est apparue, dans son corset rouge et ses jupons rayés, avec son charme d'élégance naturelle et ingénue. Point de bijoux, point d'atours, à peine des fleurs (1).

Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie !
O tendre fleur cachée au fond de ma patrie,
Montre-toi belle et simple et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté.
Quand ta voix se mêlait retentissante et claire
Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient dans l'aire,
Ou lorsque sur la meule au milieu des épis,
Tu venais éveiller les batteurs assoupis.
Ne crains rien si tu n'as ni parure ni voile,
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Scorf !... (2)

Il y a plus : Marie, comme la Laure de Pétrarque, ne lira même jamais ces vers écrits pour elle et qu'elle a inspirés. Aimée par un esprit qui parle la langue divine, elle ne sait pas lire ; elle est née, elle a grandi, elle mourra dans la simplicité et l'ignorance. C'est assez pour elle, après les longs travaux du jour, de bercer ses enfants d'une vieille romance bretonne ; tout entière aux soucis du présent, qu'a-t-elle besoin des souvenirs du passé ?

D'ailleurs en parcourant chaque feuille légère,
Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère,
Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,
Et parle seulement la langue du pays. (3)

(1) E. Renan, Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Brizeux à Lorient. (*Annales politiques et littéraires*, 16 septembre 1888).
(2) Le *Retour*, p. 168.
(3) *Marie*, p. 65.

Telle est cette figure de Marie, d'une réalité pittoresque, copiée par le poète sur la nature, sœur cadette des superbes héroïnes romantiques qui ne l'ont pas dédaignée et auxquelles elle survivra peut-être.

Marie est encore de sa race et de son pays par la nuance spéciale de son amour. Pour la race celtique, l'amour est vraiment la chose du cœur, le sentiment intime, mystérieux, profond, qui emplit une âme ou une vie, la passion secrète qui aime l'ombre et le silence, rougissant pour ainsi dire de se montrer, de se laisser apercevoir. Les *Romans de la table ronde* le révélèrent au Moyen-Age; il se retrouve au fond de quelques-uns des *lais* que Marie de France nous conte si simplement, si naïvement. Tristan, banni de la Cour du roi March, apprend qu'Iseult doit traverser la forêt où il s'est retiré: il jette sur le passage de la reine une branche de coudrier autour de laquelle est roulé un brin de chèvrefeuille, et sur l'écorce il a gravé ces mots:

> Belle amie, ainsi va de nous:
> Ni vous sans moi, ni moi sans vous!

La reine voit, comprend, entre sous bois. Elle trouve Tristan; ils causent joyeux, ils se séparent pleurant. Et c'est tout (1). Pas de discours, nulle élégie sentimentale, un simple mot, quelques larmes, il n'en faut pas plus pour exprimer la passion qui consume et dont on meurt. — C'est ainsi qu'aime Marie : elle ne parle que deux fois dans tout le poème (2), une seule fois elle avoue son amour, et encore par ses larmes plus que par ses paroles.

> Mon Dieu, c'est lui! — dit-elle en me prenant la main
> Et nous pleurions (3).

(1) Lanson, *Histoire de la littérature française. — Les Romans Bretons*, p. 49.
(2) *Marie*, p. 95, p. 126.
(3) *Marie*, p. 126.

Un regard, une question indiscrète effarouche cette passion naïve qui semble s'ignorer elle-même : Marie se sauve par les chemins creux quand l'écolier du presbytère vient à elle (1), elle fuit devant Daniel et les trois cousines qui l'attendent pour apercevoir son visage (2). L'idylle classique n'est souvent qu'un duo d'amour entre le berger et sa bergère, celle du pont Kerlô raconte des jeux innocents, sans une ombre de dialogue, sans un aveu.

Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour (3).

Toujours le sentiment, à des profondeurs infinies, mais timide, sauvage, qui se cache au fond de l'abîme au moment même où l'on croit qu'il va s'exprimer au dehors. Comparez cet amour rêveur, concentré, à la rhétorique verbeuse, à « l'amour forcené des romantiques » (4) à la Lélia de G. Sand chantant à Sténio les joies et les douleurs de la passion violente, et vous comprendrez mieux l'idéale distinction de cette enfant qui savoure en silence son bonheur intime et pour qui les jouissances du cœur sont inséparables d'une impénétrable réserve.

La beauté simple et naturelle dont le poète a décoré *Marie* est aussi le caractère distinctif des figures secondaires qui se meuvent autour d'elle et qu'elle enveloppe dans le rayonnement de sa grâce. Daniel, Loïc, les paysans anonymes que le poète rencontre aux noces d'Ivona, les batelières de l'Odet, ont la couleur indigène, la nuance bretonne, le teint bistré qui rappelle l'intérieur des fermes et des cabanes enfumées. Corintina, l'aimable

(1) *Marie*, p. 73.
(2) *Ibid.*, p. 112.
(3) *Ibid.*, p. 94.
(4) Brunetière. — *Revue des Deux Mondes (Revue littéraire)*, 1er janvier 1887.

rameuse de Loc-Tudi, a quelques traits de Marie ; sa mère, le parler franc, légèrement gaillard des femmes de Cornouailles (1). — Ici Brizeux pouvait se heurter à un double écueil : ou bien nous donner une Bretagne factice, une Armorique d'opéra et de romance sentimentale, dans le goût de la *Gaule poétique* ; — ou bien, sous prétexte de sincérité, tomber dans le réalisme à outrance, rester Breton avec une franchise, une obstination qui nous eût déroutés, Breton comme Burns est Écossais, c'est-à-dire un buveur de cidre à la joviale humeur, un de ces chanteurs de buissons qui n'ont que trois notes, comme le gaboulet des tambourinaires, entremêlant ses chansons de patois celtique, de l'éternel refrain du biniou et de la cornemuse. Brizeux était trop artiste pour ne pas voir la difficulté et la tourner heureusement dans une habile fusion de l'idéal et de la réalité. Les noces bruyantes et plantureuses, les costumes primitifs, les mœurs bretonnes, les noms bretons étaient nécessaires à la vérité locale, à l'expression sincère de la pensée poétique ; mais avec quelle habileté il dégage ces détails de leur rudesse virginale ! comme ils s'ennoblissent et s'idéalisent sous son pinceau ! On lui en a fait un reproche ; on s'est moqué « de cette imperturbable éducation d'artiste, de cette culture d'Académie qui ne se dérange pas une seule fois dans le tour du langage populaire, et qui en craint le barbarisme (2). » Il nous semble au contraire que le mélange de l'inspiration personnelle et de la couleur locale, l'effort à faire entrer dans l'harmonie générale de notre littérature les distinctions particulières de province et de race sont une des conditions les plus exquises de notre génie national.

(1) *Les Batelières de l'Odet*, p. 144.
(2) Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, — *Les poètes*. — *Brizeux*, p. 86.

Mais c'est trop s'arrêter aux boutades fantaisistes de de M. Barbey d'Aurevilly. Quelques vers de *Marie* auront bientôt écarté ces critiques de parti pris et qui sont une des formes du dandysme de leur auteur. Voyez celui que l'on appelle « le Lakiste énervé du Laïta (1) », comme le dernier des Bretons qui ignorait encore l'usage du calendrier, il règle les périodes de sa vie sur celles de la nature, il connait les heures des jours par l'ombre des arbres, les saisons par les temps où elles donnent leurs fleurs et leurs fruits.

« .... Cette fille qui prie
Au Calvaire, et s'en va vers l'église est Marie.
Et pourtant, c'est bien vous ; je vous parle et vous vois;
Mais que vous êtes grande après plus de six mois ! »
La tige qu'on mesure au temps de la poussée
Vienne la Saint-Michel, n'est pas plus élancée ;
J'ai honte à moi, vraiment, et je me sens jaloux,
Car j'ai l'air aujourd'hui d'un enfant près de vous (2)...

Le vieux mendiant qui lui apporte des nouvelles de la jeune fille malade n'en sait pas plus que lui et il en est toujours à cette chronologie primitive, à cette arithmétique élémentaire des villages de Cornouailles :

Là, près de la muraille,
Ce jeune plant avait l'an dernier votre taille
Il a poussé déjà ; voyez cette hauteur
Vous êtes tous les deux de la même grandeur (3)

Le poète reste en somme, par rapport aux choses qu'il représente, dans une condition de demi-vérité ; il serre de près le détail, use largement des beaux cadres et des mœurs simples de la Bretagne, libre toutefois et sachant garder vis-à-vis de la réalité nue, toujours

(1) Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes. — Les poètes. — Brizeux*, p. 81.
(2) *Marie*. p. 97.
(3) *Ibid*. p. 98.

entachée de vulgarité, cette indépendance sans laquelle il n'y a point de véritable beauté littéraire ou artistique.

*
* *

A un point de vue plus général, il serait intéressant de rechercher les traces du romantisme dans le poème de *Marie*. Un des caractères de la révolution littéraire au XIXe siècle est le développement du lyrisme personnel, ce que M. Brunetière appelle « *l'émancipation du moi* (1). » Sentiments d'amour ou de haine, de joie ou de mélancolie, d'espérance ou d'abattement; tel est le fond général de cette poésie nouvelle que Lamartine inaugure par les *Premières méditations*. Il faut ajouter que ce lyrisme est le plus souvent douloureux. Passez en revue toute la génération poétique qui va de 1820 à 1830 : quelle lignée de créatures inquiètes, violentes, effrénées, toujours tendues, toujours excessives ! Quelle hécatombe de victimes blessées par la grandeur de leurs facultés et l'intempérance de leurs désirs, les unes usées par le plaisir et le travail, les autres éteintes dans la stupeur ou l'ivresse ! Quel concert effrayant de cris, de plaintes, de blasphèmes ! Ne dirait-on pas en vérité des Titans vaincus portant le coup de foudre satanique ou la fatigue de la vaine escalade de quelque ciel ? Jusque chez les plus forts, c'est la corde triste qui vibre : A. de Musset n'est grand poète que sous le coup de la douleur; A. de Vigny maudit jusqu'à « l'immortelle nature » qui consolait le poète des *Nuits;* il conduit la mystérieuse Eva dans la *Maison du Berger,* et là, dédaigneux des vaines splendeurs de la nuit étoilée, il ne lui parle que des êtres qui

(1) F. Brunetière, *L'Evolution de la poésie lyrique au XIXe siècle*, IVe leçon. *(Revue européenne*, 15 avril 1895).

passent, des rêves fugitifs et des espoirs déçus (1). Et puisqu'il faut mourir, il mourra comme le loup qui blessé par les chasseurs, déchiré par les chiens, perdant le sang par vingt blessures, s'arrête, se couche, et meurt sans jeter un cri.

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand : tout le reste est faiblesse (2).

Nous pourrions continuer le lugubre inventaire : tous les romantiques expriment ce qu'il y a d'incomplet dans la destinée humaine, ils ne disent que ces larmes des choses dont parle le poète latin, et l'impassible sérénité de Victor Hugo lui-même est voilée par les tristesses d'un pessimisme intermittent.

Or, dans le groupe fraternel de ces poètes au milieu desquels il a combattu, Brizeux se distingue par une mesure constante qui n'exclut pas le mouvement passionné du cœur, mais qui se possède et ne se livre jamais qu'à demi. Il ne tombe pas dans cet excès du moi qui a si souvent changé le lyrisme moderne en une exhibition d'Olympios descendus sur la terre pour se raconter aux humbles mortels; il n'a point fait de son recueil l'album endolori de ses amours et de ses souffrances ; il a compris le *ne quid nimis,* ce juste milieu si rare de tout temps en littérature comme en politique. C'est de lui en particulier que M. Renan aurait pu dire ce qu'il écrivait des Bretons en général : « C'est une race timide et réservée, vivant tout en dedans... Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la terre, si profondes, si pénétrantes que pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait sans qu'on pût dire si

(1) A. de Vigny, *Œuvres complètes. Poésies*, p. 215.
(2) A. de Vigny, *Ibid. La mort du Loup*, p. 264.

c'est d'amertume ou de douceur » (1). Et Brizeux se fait gloire de ces délicates pudeurs qui sont synonymes pour lui de la profondeur du sentiment :

Il reçut une âme *discrète*,
Une âme prompte à s'attendrir,
Et sa main, *sans faire souffrir*,
Sonde une blessure *secrète* (2).

Cette blessure, nous la connaissons : l'idylle de *Marie* ne chante en somme que le souvenir d'un rêve évanoui. Mais la naïveté du poète ne s'est point déflorée à l'expérience des choses ; il n'écrira point l'amère élégie de *Samson et Dalila,* lançant à la douce dédaigneuse la malédiction de son cœur meurtri. Au contraire, il redescend la pente de sa jeunesse, écoutant dans un vague lointain la fraîche chanson des joies enfantines, et c'est à Marie elle-même qu'il dédie le livre de cet amour déçu :

Celui qui resta seul, celui-là dut souffrir !...
Il mit tout son bonheur, depuis, à s'enquérir
De celle qu'il aima, de chaque métairie
Qu'elle habitait... Du moins, le savez-vous, Marie ?
Je vis de souvenirs, de souvenirs anciens,
Hélas ! — mais tous les jours et partout, j'y reviens ! (3)

Cette note discrète, légèrement mystérieuse domine toutes ces confidences : si Brizeux a souffert, il ne veut point *étaler l'ulcère* (4), ouvrir à deux battants les portes du sanctuaire intime pour initier les profanes au mystère de sa vie ; il soulève seulement un coin du voile, ou plutôt, comme l'image voilée de Saïs qu'a

(1) E. Renan, *Poésie des races celtiques.* (*Revue des Deux Mondes,* février 1854).
(2) *Marie. Ecrit en mer*, p. 128.
(3) *Ibidem*, p. 99.
(4) Sainte-Beuve, *Poésies complètes. Vie de J. Delorme*, p. 16. (Edit. Charpentier).

chantée Schiller, il enveloppe les secrets de son cœur d'uue ombre transparente qui n'en accuse aux regards que la forme idéale et le rayonnement pur.

En revanche, par sa langue et son style, Brizeux se montre dès son début un disciple fervent et discret à la fois des grands révolutionnaires romantiques qui ont renouvelé notre vocabulaire et notre poésie.

Ici quelques explications s'imposent. Une règle tyrannique des anciens rhéteurs était de nommer les choses par les termes les plus généraux. En 1647, Vaugelas, greffier du bon usage, publie ses *Remarques sur la langue française :* épurer et ennoblir sont ses deux principaux soucis. Le XVII[e] siècle tout entier les partage : si Racine, dans le songe d'*Athalie,* osait parler de chiens, il les habillait d'un magnifique collier d'épithètes, et ceux qui admiraient la hardiesse du poète confessaient par cette admiration même ce qu'un tel mot avait de peu conforme aux bienséances du temps (1). Les scrupules des puristes ne font que s'exagérer pendant tout le siècle suivant : Buffon recommande aux écrivains de faire attention « à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. » Or, un terme général en appelle nécessairement d'autres qui puissent le déterminer ; c'est donc Buffon qui donne officiellement ses lettres patentes à la périphrase (2). Il faut voir Voltaire annoter les vers de Corneille, biffant avec une susceptibité intransigeante les termes familiers, les vers de comédie ; Rivarol à son tour reproche à Voltaire d'avoir nommé le « cordonnier » dans la satire du *Pauvre Diable.* C'est le règne des locutions toutes faites, des périodes artificielles dans lesquelles la pensée se noie, sans physionomie, en un déluge de termes indé-

(1) Pélissier, *Le Mouvement littéraire au XIX[e] siècle*, p. 110.

(2) David-Sauvageot, *Le Réalisme et le Naturalisme dans la Littérature et dans l'Art* (Paris, Calmann-Lévy, 1889), p. 292-293.

finis et flottants. Le mot a perdu sa valeur intrinsèque; il n'a plus désormais qu'une valeur d'échange, simplement fiduciaire. Plus d'images vives et naturelles, partant plus d'éclat; plus de termes propres, partant nul pittoresque; plus de rimes imprévues et riches, plus de variété dans la césure, partant une terne et grise monotonie de versification. Delille lui-même, dont la responsabilité se trouve par là diminuée, s'en plaignait amèrement : « Parmi nous, la barrière qui sépare les grands du peuple a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images; la langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre. De là, la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases, enfin d'être long de peur d'être bas; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui des gentilshommes ruinés qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger (1). »

On le voit, l'heure était venue de ranimer notre langue, de lui rendre corps et couleur, de faire circuler dans les veines de ce fantôme vague le sang et la vie. Ce fut l'œuvre des Romantiques : V. Hugo déclare les mots « égaux, libres, majeurs. »

Je suis le démagogue horrible et débordé
Et le dévastateur du vieil A B C D....
J'ai contre le mot noble à la longue rapière
Insurgé le vocable ignoble, son valet,
Et j'ai sur Dangeau mort égorgé Richelet....
J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes; dans l'herbe à l'ombre du hallier
Je fis fraterniser la vache et la génisse.
Je nommai le cochon par son nom : pourquoi pas? (2)

(1) Delille, *Traduction des Géorgiques*, Préface.
(2) V. Hugo, *Les Contemplations. — Réponse à un acte d'accusation*, L. I, VII.

C'était ouvrir le vocabulaire à tous les mots que les préjugés du goût classique en avaient bannis ; c'était en même temps revivifier notre style, car les vocables proscrits étaient précisément les plus significatifs, ceux qui sont en contact avec les objets, qui en font surgir la vision directe, qui nous en donnent non pas une idée incolore et abstraite, mais une réelle et vivante image.

Brizeux, sans se laisser aller aux excès d'une réaction qui fut violente comme toutes les réactions, se hâta de profiter de ces conquêtes. Le poème de *Marie* se rattache à la révolution romantique par la simplicité de la langue quand il faut exprimer les choses ordinaires. Personne peut-être n'a su mieux que Brizeux ramener dans la poésie l'usage que Fénelon regrettait de ne plus y voir depuis Homère, d'exprimer sans circonlocutions énigmatiques les mille détails de la vie quotidienne, les ustensiles de ménage, le travail de la cuisine et de la basse-cour. Peint-il une noce villageoise, il esquisse en trois vers et d'un trait pittoresque les gais ménétriers qui chantent les futurs bonheurs d'Ivona :

La veille on admira deux habiles chanteurs,
Qui le poing sur la hanche et dressant leurs oreilles,
En l'honneur des époux nous dirent des merveilles.
Tous deux selon l'usage avaient sur leurs souliers
Des lacets rouge et bleu (1).

Voici plus loin un tableau du Moustoir où s'affirme plus encore ce dédain de la périphrase qui eût fait frémir Buffon, où la familiarité vive et forte des termes rend la sensation des choses avec l'intensité du réel :

(1) *Marie, Histoire d'Ivona,* II, *La Noce,* p. 115.

O maison du Moustoir! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais! — Je vois les toits de ton village...
... Sans me lasser tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet des bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche....
Je vois le lit de chêne et son coffre; et plus bas
(Vers la porte, en tournant) sur le bahut énorme,
Pèle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin plus bas encore, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie.... (1)

Que l'on compare ce tableau d'intérieur, d'une impression si franche, aux toiles incolores où les descriptifs du XVIII[e] siècle estompent les objets dans une brume d'abstractions, et l'on remerciera Brizeux d'être entré si hardiment dans les voies nouvelles qui s'ouvraient devant lui.

*
* *

Mais combien ces remarques semblent froides et pédantesques auprès de l'impression que l'on éprouve à lire le poème lui-même! — Vous est-il quelquefois arrivé en voyageant à pied par les cantons de la Basse-Bretagne, entre Quimperlé et Pont-Aven de découvrir tout-à-coup une jolie rivière sur laquelle se bercent indolentes quelques petites barques de pêcheurs. Autour des maisons blanches, l'eau jaillit déchirée en

(1) *Marie, Histoire d'Ivona,* II, *La Noce,* p. 131.

d'innombrables filets par les grosses pierres semées sur sa route. Ici elle écume, elle bondit ; là, elle s'alanguit un instant et se traine paresseuse vers de nouveaux obstacles, entre deux rives où sourient des véroniques d'un vert tendre, des jacinthes d'un violet pâle. Et tout chante : la rivière et les ruisselets envoient une mélodie cristalline et variée. Si vous avez marché longtemps par les routes pierreuses où l'ombre courte des chênes et des pommiers laisse tomber à pic un soleil de plomb, si vous êtes fatigués, si vous avez soif, vous pouvez plier le genou sur ce quartier de roc vêtu de mousse et rafraîchir dans le courant vos lèvres altérées....

On éprouve une sensation analogue en relisant aujourd'hui le poème de *Marie*. Nous sommes las de regarder à la loupe les ciselures microscopiques des vers parnassiens, les bizarreries des vers décadents ; nous en avons assez de ces virtuoses fort ennuyeux et légèrement irritants, des jongleurs de mots, des fileurs de sons qui finissent, en dégoût des idées communes, par enchâsser en des strophes nuageuses des simulacres de pensées ; nous en avons trop de « ces vers inégaux, polymorphes et invertébrés qu'admirent aujourd'hui nos jeunes gens (1). » Et après avoir rêvé devant un étincelant *Trophée* de M. de Hérédia ou un paysage d'une pâleur lunaire de G. Rodenbach, avec quel plaisir on ouvre le poème de *Marie ! Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata !* Voici des prairies où tremble la grêle flore humide ; voici de vastes landes avec des fleurs encore et des parfums ; voici la grève de l'Océan avec des fuites de ciel à loger tous ses rêves ; voici de fraîches eaux où se joue un rayon de soleil. On s'assied au bord de ces ruisseaux, on respire avec délices cet air vivifiant et pur ; on laisse pénétrer dans les yeux, des-

(1) F. Brunetière, *Discours de réception à l'Académie française*.

cendre dans l'âme, s'insinuer dans tout l'être l'indicible sérénité, la paix virgilienne répandue dans ce livre. — Cette sensation, les lecteurs de 1830 l'éprouvèrent avant nous: *Marie* fut pour eux une oasis dans le désert; ils se reposèrent avec ce poème de la vie enfiévrée du monde et des lettres. Il ne faut pas être grand prophète pour lui prédire une longue survivance; bien des pages de Brizeux seront un jour oubliées, plus d'un chant des *Bretons* ou des *Ternaires* ne seront plus goûtés que par les amateurs de choses curieuses, cette idylle vivra toujours. Aussi longtemps qu'on lira des vers, elle gardera un groupe compact d'admirateurs, fidèles à l'idéal et à la beauté simple et chez nos arrière-neveux, Brizeux restera sans doute ce qu'il fut pour ses contemporains : *l'Auteur de Marie.*

CHAPITRE II

LES BRETONS

Les Bretons *ne sont pas une épopée, ni une épopée* légendaire, *ni une épopée* héroïque. — *Ils sont plutôt un* poème descriptif *doublé d'un* roman ; *le* roman *dans les* Bretons ; *analyse. — Le poème descriptif : les paysages bretons, — la mer, — les paysans, — les divers types. — Lacunes du poème. — Peinture de mœurs : culte des morts, — scènes de religion. — Esquisses :* Les Lutteurs. — *Loeys Rest. — Philosophie du poème.*

Quinze années séparent les *Bretons* du poème de *Marie*. Dans l'intervalle, Brizeux a visité l'Italie, il a publié les *Ternaires* ; il possède désormais la maîtrise de son art. Son vers a peut-être perdu la grâce frêle des premiers débuts ; en revanche, il a pris une plus grande force dans une plus grande concision, plus de sonorité, plus de relief, plus d'éclat. Il peut être maintenant l'instrument d'une œuvre de longue haleine et le poète la médite.

Elle sera consacrée à la gloire de la Bretagne. *Marie* a préparé les voies ; elle a laissé entrevoir, en ce coin

de terre, une poésie cachée sous la rude écorce des vieilles mœurs et du vieux langage. Après cette timide échappée de lumière, l'heure est venue de faire à la Bretagne une apothéose définitive. Au reste, il faut se hâter : pareille au flot rongeur qui heurte la falaise, la mord sans répit, la pulvérise grain par grain, si bien qu'un jour elle oscille et tombe, Brizeux voit la civilisation moderne envahir de plus en plus le pays des Celtes, lentement destructive de l'originalité locale ; et comme ces fils pieux qui tiennent à garder l'image d'une mère qui va mourir, il veut couler dans un moule fidèle les traits de la patrie agonisante. Ce sera le poème des *Bretons*.

*
* *

Les *Bretons* ont été diversement appréciés. Les uns ont vu dans le poème de Brizeux, une tentative d'épopée; d'autres y reconnaissent un simple roman (1) ; il en est enfin qui le traitent comme une variété du poème descriptif (2), Toutes ces définitions ont leur part de vérité, mais elles sont étroites et exclusives; elles ont le tort de n'envisager cette grande œuvre littéraire que sous un angle restreint qu'il faut nécessairement élargir pour arriver à un jugement exact et sincère.

A coup sûr, Brizeux aurait pu composer une véritable épopée de la Bretagne en puisant à ce riche trésor des légendes celtiques dont se sont inspirés, à des époques différentes, les poètes anglais Spenser et Tennyson. Et l'on peut ajouter que sa muse, fille obstinée du sol, n'aurait point trahi son origine et sa belle nationalité, en donnant aux lettres françaises, le poème qui leur man-

(1) G. Planche, *Revue des Deux Mondes*, 1855, p. 751. « A mon avis, les *Bretons* sont un roman... »
(2) Ch. Magnin, *Ibid.*, 1845, III, p. 554.

quera toujours malgré les compilations du Moyen Age, la mystique épopée des traditions celtiques, le roman d'Arthur et de la Table Ronde.

Arthur, nous t'attendons ! nous t'attendons encore (1) !

Quand la noble épée du roi Arthur, disent les légendes galloises, tomba dans le lac, un bras surgit, habillé de samit blanc, merveilleux, qui la saisit par la poignée, la brandit trois fois et l'enfonça dans les eaux. Ce glaive relevé par une main mystérieuse, c'est l'espérance de la race bretonne, c'est la croyance à un vengeur futur, le profond sentiment de l'avenir et des destinées éternelles de son peuple qui a toujours soutenu le Celte et le fait apparaître jeune encore au milieu de ses conquérants vieillis (2). Brizeux pouvait tenir à son tour l'épée d'Arthur, ressusciter la naïve romance dont les poètes du Moyen Age séduisirent l'imagination européenne, éveiller de leur trop long sommeil Merlin et les enchanteurs de la forêt de Brocéliande, lancer de nouveau à travers le monde la chevalerie idéale des Lancelot, des Perceval, des Gauvain, des Pérédur, à la conquête d'Atlantides imaginaires, de visions éternellement fuyantes. Et sous le pinceau qui nous a esquissé le pur profil de Marie, comme elles se seraient animées les figures de Guinevère, de la belle Ydoine, d'Iseult aux blonds cheveux, les tendres héroïnes des *Mabinogion*, qui s'en sont allées pour toujours sur l'Océan du mystère, dans la barque que trainent les cygnes vers l'île d'Avallon ! — Ce poème, Brizeux le projetait ; c'était son dernier espoir, c'est par là qu'il voulait achever la synthèse de son œuvre, vaste cycle où il eût fait communiquer entre elles les légendes galloises et les légendes

(1) *Les Bretons*, Ch. XIII, p. III. Ed Lemerre.
(2) E. Renan, *Poésie des races Celtiques*. *Revue des Deux Mondes*.

armoricaines, ces poésies jumelles, comme l'Isole et l'Ellé confondent leurs eaux dans le cours limpide du Laïta. Dans sa pensée, cet ouvrage devait être le pendant des *Bretons*, une immense trilogie sous ce titre : *La Chûte de la Bretagne*, divisée en trois parties : *Tristan*, *Merlin* et *Arthur*. Il en avait même tracé le plan général : « L'histoire et les noms de Gauvain, Lancelot, Ivain, Perceval, Erec se mêleront à cette trilogie. Arthur pourra paraître dans le poème de Tristan et chacun réciproquement dans les trois poèmes, de manière à faire un tout de ces trois histoires séparées. Le bénéfice de ce plan est de conserver isolé chacun de ces poétiques récits et cependant de former un tout nommé *la Table ronde* ou *la Chûte de la Bretagne*. Le défaut du poème de l'Arioste, œuvre admirable, c'est que le lien étant naturellement rompu et le nombre des acteurs immense, l'intérêt ne s'arrête sur personne ; mais il ne voulait qu'amuser. Il faut que ce poème touche. Mœurs héroïques, sans emphase, mais prises au sérieux (1). » Malheureusement la mort trop prompte ne laissa pas à Brizeux le temps de réaliser ce beau rêve :

Merlin dans son tombeau triomphe d'un long somme.
Dormez encore Merlin (2) !

Après la légende, l'histoire héroïque de la Bretagne offrait à Brizeux plus d'un riche thème d'épopée : l'inutile résistance contre César, la lutte contre Charlemagne et vingt autres épisodes auraient pu se hausser, sur la harpe du barde, jusqu'au niveau d'un poème national. Brizeux devenait ainsi l'Homère de la Bretagne, au lieu d'en être simplement l'Hésiode et le

(1) Cité par Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*. Ed Lemerre, p. 50 et 51.
(2) *Les Bretons*, C. I. p. 11. Ed. Lemerre.

Théocrite. Mais lui-même nous a répondu : « Telles sont, dit-il, les tendances générales, qu'un poème entièrement historique serait en tous lieux impossible ; non plus que les hauts faits de notre roi Conan, les exploits du roi Clovis ne seront désormais chantés (1). » A vrai dire Brizeux ne se trompait guère. Il y a en effet une vue profonde dans la théorie des vieux rhéteurs que M. Brunetière approfondit en la poussant à ses dernières conséquences. Des espèces littéraires existent, irréductibles les unes aux autres et dont on pourrait dire par analogie qu'elles sont soumises, comme les espèces animales, à la loi de la concurrence vitale. Elles se livrent entre elles une sorte de combat pour la vie, pour le premier rang : les unes triomphent à leur heure et se multiplient avec une prodigieuse fécondité ; les autres végètent, languissent quand elles ne vont pas jusqu'à disparaître complètement. Ne parlons-nous pas aujourd'hui du poème épique, comme du plésiosaure ou du ptérodactyle, avec l'étonnement qu'impose la majestueuse structure d'un organisme disparu mais duquel il faut se résigner à porter le deuil (2)? L'histoire a tué chez nous la poésie épique ; nous avons trop la curiosité, le goût, le sens du passé pour le chercher ailleurs qu'à sa source même, sans alliage de merveilleux. Nous avons perdu, si jamais nous l'avons eu, le don de créer et de transformer des légendes. Brizeux avait raison : l'épopée héroïque appartient au groupe des choses mortes qui n'intéressent plus guère que les archéologues du style et ce serait une œuvre vaine que l'effort pour la ressusciter. Les *Bretons* ne sont donc pas l'épopée de la Bretagne, ni l'épopée de la légende, ni celle de l'histoire, et la critique abuse des analogies

(1) *Les Bretons. Préface*, p. 3 et 4.
(2) Cf. P. Bourget, *Etudes et Portraits*, II. *Science et Poésie*, p. 212.

quand elle évoque à leur occasion les *Lusiades* de Camoëns, les grandes figures militaires des Pacheco, des Albuquerque, des Don Juan de Castro (1).

*
* *

« Le roman n'est nulle part dans la vie simple et franche du Breton (2) », écrit Brizeux. Il y a cependant bien du romanesque dans les aventures de ce double couple d'amants que le poète promène à sa fantaisie à travers les péripéties de son intrigue compliquée. Qu'on en juge plutôt.

Le poème s'ouvre sur une scène d'un charme pieux et doux. Nous sommes au hameau de Scaër ; dans l'église où l'on célèbre la Messe.

A la préface, avant le divin sacrifice,
Un jeune paysan qui chantait à l'office,
S'approcha de l'autel, où, comme un blond faisceau,
Pendait une quenouille avec chanvre et fuseau,
La prit en rougissant, les yeux brillants de flammes
Descendit dans la nef vers le côté des femmes... (3)

Cet adolescent, c'est Loïc Daûlaz, le petit pâtre de Scaër qui chantait en conduisant sa vache dans les landes. Le voilà maintenant lévite de chœur, savant écolier du presbytère, et le curé qui l'aime caresse un doux rêve : Dieu le voulant, Loïc un jour le remplacera à l'autel. Mais Dieu ne le veut pas : ni les gros livres, ni les soins du vieux prêtre n'ont pu effacer dans l'âme du clerc les souvenirs de sa première enfance, l'image de cette Anna Hoël qui gardait ses chèvres dans les bruyères où lui-même faisait paître sa vache ; et c'est à

(1) Ch. Magnin, *loc. cit.* p. 564.
(2) *Les Bretons. Préface* p. 4.
(3) *Les Bretons*, C. I. p. 14.

elle qu'aujourd'hui il apporte en rougissant la quenouille de Dieu.

La messe finie nous sommes en plein Pardon. Les jeunes gens de Scaër sont aux prises avec un marin de Carnac et la lutte menace de tourner au tragique quand Loïc et son ami Lilèz se jettent dans la mêlée et l'arrachent aux mains « des buveurs de cidre. »

Jeune homme,
Je suis un franc marin, c'est Mor-vran qu'on me nomme ;
Si jamais à Carnac vous venez voir la mer,
De s'ouvrir devant vous mon logis sera fier (1).

N'oublions ni le nom du marin ni l'invitation ; nous les retrouverons bientôt.

Le lendemain, dès l'aube, une aube de printemps avec de la rosée, des fleurs et des chants d'oiseaux, le vicaire, le clerc Daûlaz et les notables de Scaër s'en vont à la quête de hameau en hameau. On frappe bientôt à la porte du fermier Hoël, le père d'Anna et d'Hélène ; là, dans un coin discret de l'enclos, Loïc avoue à Anna les secrets de son cœur... Et dans l'air doux du soir, pendant que le jeune homme en larmes confie au vicaire « ses angoisses amères, » la caravane fatiguée rentre au hameau de Scaër.

Le curé sur sa porte attendait leur venue ;
La lune en se levant avait percé la nue,
Et son disque, à travers les feuilles du hallier,
Pendait au bord du ciel comme un grand bouclier (2).

Tournons la page ; nous voici au pays de Vannes, à Carnac, où Loïc vient chercher sous le toit de Mor-vran, qui marie sa fille Nona, l'allégement de ses précoces douleurs. Hélas ! en changeant de pays, Daûlaz n'a

(1) *Les Bretons*, p. 17.
(2) *Ibid.* C. II. p. 29.

point changé son âme ; il erre par les mornes solitudes, songeant tous les jours et tout le jour à la jeune enfant qu'il aime, mêlant ses folles pensées à la folle symphonie des vagues qui viennent mourir à ses pieds.

> Et sur un grand dolmen tristement appuyé,
> Pensif, il s'arrêtait comme pétrifié (1).

Qui donc inventera pour Loïc les lieux où l'on oublie ? Mor-vran emmène son hôte aux îlots dorés du Morbihan : Houad, Hoëdic, Gavr'inis voient passer tour à tour la barque qui l'emporte et dans la psalmodie des flots, si endormeuse, si apaisante, si douce, le jeune rêveur n'a point trouvé la paix qu'il cherche. Mais, ô joie! rentrant un soir au logis, il trouve une lettre à son nom. Anna le rappelle : « Jeune homme, revenez ; je vous le dis moi-même (2)! » Comme elle paraît longue à Daûlaz la dernière journée sous le toit de Mor-vran, malgré la fête de Saint-Cornéli ; longue aussi la route d'Auray qu'il parcourt à toutes jambes!.... Quelques jours plus tard, le pauvre garçon racontait à Anna ses larmes solitaires, ses prières à Sainte-Anne et la course haletante du retour :

> Si tendre était sa voix et son regard si tendre,
> Qu'Anna les yeux baissés, s'oubliait à l'entendre.
> Il comprit, l'heureux clerc ! — et lui prenant la main,
> Il y passa la bague en ajoutant : « Demain
> Demain, après la lutte, on dansera ; les fêtes
> Seront pleines de joie, Anna, si vous en êtes (3) ».

Le jour venu, ils s'en vont joyeux les enfants de Scaër à ce pardon qui est le nœud du poème. Loïc et Anna, Lilèz et Hélène assistent aux combats homériques des lutteurs. Et l'on danse : sur la pelouse verte, parmi

(1) *Les Bretons*, C. III, p. 38.
(2) *Ibid.* C. IV, p. 45.
(3) *Ibid.* C. VI, p. 60.

les sons aigus de la bombarde et du biniou, les couples vont et viennent... Mais pourquoi Daulâz et sa pieuse fiancée se mêlent-ils à cette ronde trop profane? C'est un bien gros péché qu'ils pleureront longtemps...

L'expiation va commencer. Le malheur est entré dans la ferme d'Hoël : la mère languit d'un mal mystérieux, et Anna s'en va prier bien loin pour sa mère et pour elle-même. Elle s'embarque donc au port de Concarneau avec Lilèz et un vicaire de Scaër, pour le pélérinage du repentir, au sanctuaire de Saint-Jean du Doigt : « Heureux qui sans péché vint sur ce bâtiment(1) ! » car l'ancre est à peine levé qu'une effroyable tempête se déchaîne; les marins sont à genoux, Lilèz pleure, Anna sentant passer la mort recommande son âme à Dieu et supplie les matelots de l'abandonner à la fureur des vagues... « Jetez moi dans la mer, moi qui suis votre mort! » Et le faible cri va se perdre dans la fureur des flots... Mais il est allé jusqu'à Dieu, et le soir, sur les rochers de Plo-Goff, au milieu des épaves d'un navire brisé, prient quelques naufragés; puis le front voilé, pieds nus, la corde au cou, le cortège se met en route vers l'église dont les cloches sonnent à toute volée :

O Lilez, c'était vous! c'était vous, jeune fille!
Quels pleurs et quelle joie, un jour dans la famille,
Lorsqu'autour du foyer, vous direz, blanche Anna,
Comment Dieu vous perdit, comment Dieu vous sauva... (2)

On arrive enfin à Saint-Jean-du-Doigt : le vicaire, Anna et Lilèz s'agenouillent et prient longtemps ; ils baisent pieusement le doigt sacré enfermé dans un étui de cristal, serti d'or ; et puis

(1) *Les Bretons*, ch. VIII, p. 75
(2) *Ibidem*, ch. X, p. 91.

Quand le vicaire eût achevé sa Messe,
Celle qui venait là remplir une promesse,
Dans le tronc de l'église, Anna jeta dix sous;
Puis devant la relique où pendaient à leurs clous,
Un sachet, des rubans, un chapelet, un cierge,
Elle mit de sa main un cœur de cire vierge,
Image de sa mère, hélas! qui se morfond
Comme sur le brasier une cire se fond,
Ou peut-être ce cœur était-il le symbole
D'une âme qui se sent trop fragile et trop molle.
Lilèz aussi laissa trois mèches de cheveux.
Ainsi ces pèlerins accomplirent leurs vœux (1).

Dieu suive maintenant la pieuse caravane sur le chemin du retour! La longue route de la veille, les voyageurs la reprennent plus alertes, plus joyeux; ils revoient sans s'arrêter les murs de Morlaix, ils gravissent les mornes pentes des montagnes d'Arré, ils saluent de loin le front bleu du mont Saint-Michel, visitent en passant la fontaine féérique et les mines de Baranton et ils marchent, ils marchent encore, sans repos, sans trève, osant à peine regarder derrière eux, comme si les noirs Korrigans ou les nains velus s'attachaient à leurs pas... Enfin l'on rentre à Scaër.

Pauvre Anna! Elle ne revient que pour aider Hoël à bien mourir et accompagner son cercueil au lieu du repos (2). Chez la veuve d'Hoël, les jours s'écoulent désormais tristes et monotones: ce sont des larmes quand Loïc arrive le dimanche, des larmes encore quand le conscrit Lilez parle de son prochain départ, des larmes surtout pendant la funèbre veillée des Morts. Elles reviennent, cette nuit-là, les âmes des Trépassés et c'est, dans la poussière de l'âtre, dans le grand silence des chambres, comme un essaim d'âmes

(1) *Les Bretons*, c. XI, p. 99.
(2) *Ibidem.*, c. XV. *La Charette de la Mort.*

dolentes. Sur la ferme plane une muette épouvante : les hommes murmurent des prières, les enfants tremblent dans leur lit. Tout à coup voilà que dans le cliquetis des branches mortes, les hurlements des chiens perdus, les plaintes de la bise aigre, se rapproche, comme le lamentable soupir d'une âme en peine, la voix des crieurs des morts : « Réveillez-vous, amis ! »

Tous sont dans la tristesse : Anna pleure son père
Et Lilèz son départ. — Et toi, Loïc, mon frère ?
Oh ! moi, vous savez trop comment s'en vont mes jours,
Votre sort est le mien : aimer, souffrir toujours ! (1)

Apès la mort d'Hoël, le départ de Lilèz. Les adieux sont désolés partout ; en Bretagne c'est un désespoir. Sur la place de Quimper, pour soutenir le courage du conscrit, sont arrivés le vicaire de Scaër, Hélène, Anna et Daûlaz. La scène est déchirante : des étreintes sans fin, des discours qui font pleurer, des recommandations suprêmes, des serments de fidélité. Enfin les conscrits s'en vont... Soudain un cri strident s'élève : « A moi. Daûlaz, à moi ! » et dans le tumulte on aperçoit les deux jeunes gens de Scaër luttant comme des lions contre les gendarmes qui les entourent. Mais ils vont succomber, quand arrive un étrange renfort : les bœufs du champ de foire ont brisé leurs attaches et tous les fronts cornus débouchent renversant les bouviers, lançant les soldats contre les bornes. Loïc et Lilèz s'échappent dans cette mêlée.

Et les voilà fuyant de pays en pays
Chevreuils légers des bois par les chiens poursuivis (2).

Où vont-ils ? qui nous le dira ?... Ils voyagent longtemps par les nuits sombres, se cachant dans les

(1) *Les Bretons*, ch. XVIII, p. 157.
(2) *Ibidem*, ch. XXI, p. 182.

manoirs, évitant les chaumières. Aujourd'hui, sous le toit d'Hervé, le bon faiseur de toiles de Lanleff, ils aident les fileuses et tournent la quenouille ; demain, ils fuient de nouveau à travers les bois, devant les gendarmes attachés à leurs pas, furtifs, tremblant au bruit des feuilles mortes. Un soir enfin, n'en pouvant plus, ils heurtent à la porte d'un vieux barde de Tréguier, Jean le Guen, qui les accueille à bras ouverts... Mais on frappe à la porte : « Ouvrez au nom du roi ! » Daûlaz pâlit : c'est la prison, c'est l'exil, c'est la mort peut-être. Non, c'est la délivrance !... Lilèz entr'ouvre timidement la porte et reconnaît le vieux Tal-Houarn qui apporte aux deux proscrits la bonne nouvelle.

L'amnistie est entière et pleine, on vous répète.
A nos guerriers d'Afrique, à ces victorieux,
Certes on ne devait pas un prix moins glorieux. (1)

Adieu les angoisses, les fuites nocturnes par les ravins et les taillis, le repos d'un jour inquiet au fond des granges et des hangars ! On rentre à Scaër pour les fiançailles, pour la double noce. Anna se fait bien un peu prier ; la pieuse enfant s'est retirée au fond d'un cloître où elle prie et pleure au souvenir d'une faute légère déjà tant expiée. Mais le recteur calme ses scrupules ; elle épouse Loïc le même jour qu'Hélène épouse Lilèz.

Et le poème se ferme comme il s'est ouvert, sur un tableau d'une piété et d'une simplicité antiques : la noce s'est arrêtée sous les ifs du cimetière ; dans l'herbe verte, chacun prie à genoux et convie ses morts « à se mêler un jour aux fêtes de ce monde », (2) les pauvres

(1) *Les Bretons.* C. XXII, p. 190.
(2) *Ibid.* C. XXIV, p. 212.

en seront aussi : les jeunes mariés les servent eux-mêmes et si généreusement que les malheureux souhaiteraient une noce tous les jours :

> Comme en ces âges d'or, lointain qui toujours brille,
> Tous ne formaient entre eux qu'une seule famille. (1)

Cette analyse est bien longue. Elle était nécessaire cependant pour faire toucher du doigt ce qu'il y a de romanesque au fond du poème de Brizeux. Sans doute nous sommes ici bien loin des intrigues passionnelles et troublantes de G. Sand, de ce genre tour à tour sentimental ou humanitaire, athée, déiste, orthodoxe même, avide d'aventures ou d'émotions exceptionnelles, suivant le souffle des passions ou le courant des idées. L'histoire que nous raconte Brizeux se distingue par une sérénité qui contraste avec la fantaisie sans règle de toutes ces œuvres morbides. Mais enfin ne trouvez-vous pas que les aventures de Loïc et d'Anna ressemblent assez bien à un conte de fée et qu'il faudrait une dose peu commune de crédulité pour dire après Brizeux : « Les choses se passent ainsi en Bretagne ; cette histoire doit être vraie » ? (2) Ne vous semble-t-il pas que les événements se plient avec une docilité remarquable aux besoins du poème et au caprice du poète ? Si Loïc n'est pas invité aux noces chez Mor-vran, comment pourrons-nous voir le pays de Vannes ? Et voici qu'une bataille s'engage qui nous fournit l'occasion d'un séjour à Carnac. Il y a des îles, non loin de la côte, qui sont intéressantes à connaître, et à l'instant même Mor-vran et son hôte s'embarquent et nous font admirer les paysages insulaires et les mœurs des habitants. Il faut une tempête pour faire passer la caravane des pèlerins

(1) *Les Bretons*, p. 213.
(2) *Ibid.* Préface, p. 5.

par le pays de Léon et la tempête se déchaîne comme par enchantement. Et s'il est nécessaire d'un nouvel incident pour parcourir le pays de Tréguier, Loïc et Lilèz se prêteront volontiers à la fantaisie du chantre qui les célèbre et nous pourrons les suivre dans les fermes et dans les chaumières du Tréguion. Toutes ces aventures ne sont point d'une fiction désespérante, mais encore moins de la vérité simple et familière et quoique en pense Brizeux, nous sommes ici dans un monde où le possible confine au merveilleux, dans une région qui est bien celle du roman.

*
* *

Mais ce roman n'est, dans l'intention de Brizeux, que le côté secondaire du poème, et, comme le dit M. Magnin, « il l'entoure moins comme un vêtement que comme une écharpe. » (1) C'est un simple fil conducteur pour nous guider dans le dédale des routes et des pèlerinages, une histoire du bon vieux temps par laquelle le poète nous distrait le long du chemin, tandis que la Bretagne déroule à nos yeux l'infini diorama de ses paysages, de ses souvenirs, de ses mœurs patriarcales. A ce point de vue, les *Bretons* se rattachent au poème descriptif.

Vous y trouverez d'abord la carte de la Bretagne, non pas une carte muette, sans relief et sans horizon, mais d'une réalité vivante et pittoresque. Brizeux a exprimé les contrastes sans cette renaissants, les antithèses perpétuelles de la nature à travers laquelle il nous promène. Voici la douce poésie d'un paysage

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1845, p. 556.

arcadien : c'est la peinture de l'aurore au bourg de Scaër :

L'aube pointait, la terre était humide et blanche ;
La sève en fermentant sortait de chaque branche,
L'araignée étendait ses fils dans les sentiers
Et ses toiles d'argent au-dessus des landiers.
Première heure du jour, lorsque sur la colline
La fleur lève vers toi sa tige verte et fine,
Que mille bruits confus se répandent dans l'air
Et que vers l'orient le ciel devient plus clair,
Heure mélodieuse, odorante et vermeille,
Première heure du jour, tu n'as point ta pareille (1).

On nous a raconté que pendant un séjour à Scaër, Brizeux faisait un matin avec son ami, B. Rodallec, la route qui va jusqu'à Rosporden. A mi-chemin, il s'arrêta tout-à-coup : le soleil se levait dans une gloire vermeille, les oiseaux chantaient dans les arbres ; des landes vertes, des champs de seigle montait cette légère buée de l'aube où il y a des vapeurs de rosée et des parfums de fleurs : « J'ai trouvé mon tableau ! » s'écria-t-il, et instantanément il écrivit ces vers (2).

Quelques pages plus loin, c'est un changement de décor à vue. Voici la Bretagne encore, belle toujours, mais d'une beauté mélancolique : le paysage de pierres et de landes développe ses étendues mornes, les chênes bizarrement contournés se dépouillent de leur feuillage, laissant à nu sur le granit des racines qu'un sol trop maigre ne peut plus recouvrir, et là-bas, à l'horizon, l'Océan déferle sur la falaise grise et désolée : c'est le pays des légendes mystérieuses, des vieux saints solitaires et farouches, des menhirs aux postures de sphynx, des enchanteurs et des magiciennes :

(1) *Les Bretons*, ch. II, p. 21.
(2) L'anecdote nous a été racontée par M. Bertrand Rodallec lui-même.

Les montagnes d'Arré
Dressent sur le chemin leur dos morne et sacré,
Le dos de la Bretagne. Alors tout se déboise,
Lande courte, aucun bruit, des rocs semés d'ardoise,
Un lourd soleil d'aplomb sur un terrain pierreux....
Ils virent des taillis penchés sur des ravins,
Et, comme des géants culbutés par des nains,
Sur les flancs des côteaux d'énormes pierres rondes.... (1)

Après la terre, la mer. Brizeux la peint telle qu'il l'a vue sur les côtes de Bretagne, toute secouée de tempêtes, avec sa grande hymne majestueuse, son choc de mille voix confuses, les unes doucement plaintives comme le soupir d'un enfant qui dort, les autres rauques et emportées, exprimant la colère farouche, inassouvie. Le tableau des rochers de Pen-Marh, de l'enfer de Plo-Goff est une véritable évocation; celui de la tempête au chant IXme est une scène de pathétique horreur (2): cette monstrueuse bataille de l'eau, du vent et du frêle navire, cette mêlée des vagues sous un ciel déchiré d'éclairs, ces oiseaux de mer qui tournoient, les ailes toutes grandes, avec de lugubres croassements, tous ces traits fortement rendus vous procurent l'impression poignante d'une grande toile de Vernet. Nous citons la première de ces peintures, bien qu'elle soit la plus connue:

Comme un bruit de chevaux, cachés dans le brouillard,
On entendit gronder les rochers de Pen-Marh.
Ils étaient là, debout, pêle-mêle et sans nombre,
Devant eux, sur la mer projetant leur grande ombre,
Les flots couraient sur eux avec leur mille bras;
Cabrés contre les flots, ils ne reculaient pas;
Hérissés, mugissants, inondés de poussière,
Ensemble, ils secouaient leur humide crinière.

(1) *Les Bretons*, ch. XIII, p. 110.
(2) Chant IXe, *Les Pilleurs de côtes*, p. 80 et suiv.

De leur masse difforme, ils effrayaient les yeux ;
L'oreille s'emplissait de leurs cris furieux ;
Et l'homme tout entier, en face de ces roches
Dont les oiseaux de mer bravaient seuls les approches,
Sur son mince vaisseau, pâle et dans la stupeur,
Se voyant si chétif sentait qu'il avait peur (1).

Dans ces perspectives successives et changeantes apparaissent les paysans bretons sous tous les aspects de leur existence rude, patiente, tous simples et naïfs dans leur foi religieuse, tous d'une vitalité puissante et jeune qui fait plaisir à voir en notre temps d'anémiés et de décadents. En dernière analyse, c'est là le vrai sujet de ce livre unique dans notre littérature et qu'en souvenir d'Hésiode, duquel il procède en droite ligne, Brizeux eût intitulé justement : *Les travaux et les jours de la Bretagne* (2). De cette façon, le poète accomplissait pour sa patrie ce que Walter Scott avait fait pour la sienne : il lui donnait définitivement un droit de cité dans les lettres françaises. A son appel, les voilà qui apparaissent en foule, les recteurs, les fermiers, les fermières, les pêcheurs, les conscrits, Loïc, Lilèz, Anna, Hélène, Hoël, Mor-Vran, bardes, aubergistes, marchands, commères, tout un peuple. Y a-t-il un des traits bretons qui leur manque ? Regardez : croyants et pieux, c'est le fond de la race ; durs au travail, il le faut bien : l'âpreté du sol les y a contraints ; naturellement poètes, avides de merveilleux, avec je ne sais quoi de tendrement rêveur, comme tous les peuples chez lesquels prédomine l'imagination ; mélancoliques surtout : leurs chants de joie eux-mêmes finissent en élégies ; hospitaliers surtout les uns pour les autres, car nulle part le lien du sang n'a été plus fort, n'a créé plus de devoirs, n'a

(1) Chant VIIIe, p. 73.
(2) Ch. Magnin, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1845, p. 558.

rattaché l'homme à son semblable avec plus de profondeur ; et malgré tout cela, aimant le cidre et le vin comme s'ils voulaient chercher encore dans l'ivresse l'illusion des vagues inconnus, la magie des mystérieux invisibles.

Ils se ressemblent tous ; tous cependant gardent leur cachet personnel, une nuance de terroir. Sous les traits communs au paysan de la Bretagne, ils conservent chacun la physionomie, le caractère qui varie d'une province à une autre province. « Cent pays, cent usages (1) », dit un proverbe breton ; cette diversité d'esprit et de mœurs qui fait le charme de cette contrée se retrouve dans le poème de Brizeux et l'empêche de tourner à la monotonie. Par un ingénieux artifice, le poète met aux prises, dans une auberge de village, les quatre types caractéristiques du Breton : un marin de Vannes, un marchand de toiles de Tréguier, un gars de Cornouailles, un prêtre de Léon ; et le verre à la main, ces hommes chantent à l'envi les gloires de leur canton : le premier célèbre les menhirs de Carnac, les îles du Morbihan, les forêts et les arbres de son pays ; le second, les plaines plantureuses de Tréguier, couvertes de chanvre et de lin ; le Cornouaillais vante les pardons et les luttes ; le prêtre de Léon, la piété et le pur dialecte des Léonards. Un Gallois enfin se lève et sur un mode épique, exalte les louanges des vieux Kemris (2). En un cadre raccourci, Brizeux fait ainsi passer sous les yeux de son lecteur comme une belle vision de la Bretagne, de celle d'hier, de celle d'aujourd'hui : à ces hauteurs, l'histoire et la légende se touchent et se confondent en une harmonieuse unité.

Ici, nous ferons un reproche au poète. Dans cette

(1) *Furnaz-Breiz*, p. 275. Edit. Lemerre.
(2) *Les Bretons*, C. XII. *Rencontre des cinq Bretons*, p. 100.

fusion du passé avec le présent, il nous semble qu'il n'a pas usé de tous ses droits, que s'il a ressuscité çà et là les souvenirs de la Bretagne fabuleuse, il s'est trop désintéressé de la Bretagne historique. Après avoir évoqué les vierges de l'île de Sein, debout sur la pointe d'un roc, « secouant à deux mains leurs robes dénouées », ou bien encore la meute d'Arthur chassant toujours la nuit dans les forêts de Huel-Goat, lui était-il possible de fouler aux pieds le sol breton sans soulever sur ses pas un peu de sa poussière héroïque, sans remuer les cendres de cette terre étrange où la vie ancienne sommeille à peine sous la vie présente et sur laquelle semble toujours planer une dernière rumeur d'événements terribles? Non, et l'on regrette que Brizeux ne l'ait pas compris. On trouve bien, après avoir longtemps cherché, ici, quelques vers à la mémoire de ces braves Vénètes qui eurent le redoutable honneur d'avoir César pour ennemi et pour historien : « César

Le sol labouré depuis ces deux mille ans
N'a pas encore perdu la trace de tes camps (1).

là, un souvenir à Beaumanoir et au combat des Trente; plus loin, une mention à Duguesclin, ou plutôt aux doigts pieux qui filèrent sa rançon. Mais où sont donc les Clisson les Montfort, les Châteaubriand! Où sont toutes ces belles figures que Brizeux devait aimer, depuis Nomenoë qui fit trembler Charlemagne, jusqu'à ces Chouans bretons, qui mouraient en récitant l'*Ave Maria,* âmes d'enfants, cœurs de héros? Quand Lilèz et Daûlaz s'en vont le long des grèves à la poussière blanche et fine, n'ont-ils pas entendu, dans le murmure des mélèzes et des sapins verts, la plainte de toutes ces grandes ombres oubliées, inconsolées? Pourquoi donc

(1) *Les Bretons,* Ch. III, p. 32.

ne pas les nommer, les soldats aux longs cheveux, à l'âme blanche et pure comme l'hermine de Bretagne? Le poète ne l'a point voulu ; il n'a pas osé jeter une rapsodie d'Homère dans le cadre simple de sa pastorale. On lui demandait moins, un modeste souvenir, quelques vers émus, un salut en passant. Ce silence complet est une lacune dans l'œuvre de Brizeux. Son temple est vaste, de belle architecture, mais nous lui en voulons d'avoir laissé sur les murailles tant de niches dépeuplées, tant de marbres sans une inscription funéraire.

*
* *

Le triomphe du poète des *Bretons* est dans la peinture des mœurs. On rapporte que Platon, ayant appris que le roi de Perse voulait connaître les Athéniens, lui fit envoyer les comédies d'Aristophane. Si les usages et les traditions, qui font encore aujourd'hui à l'Armorique une physionomie si originale, venaient à disparaître devant le progrès constant de la civilisation moderne, c'est l'œuvre de Brizeux qui nous en garderait la plus fidèle image. Elles sont là conservées en une série de tableaux qui en embrasse toute la variété et dont la solide couleur résistera à l'effort du temps. Il conduit son lecteur des fermes de Cornouailles aux chaumières du pays de Vannes ; il s'attarde avec lui aux laborieuses veillées du Tréguion, aux pèlerinages de Léon et dans cette longue odyssée, il dessine, d'après nature, les pardons, les luttes, les noces, les danses, les pratiques religieuses, toutes les habitudes séculaires de la Bretagne... Nous ne pouvons le suivre dans tous les détails de cette transcription minutieuse : ce sont le

plus souvent des scènes de religion naïve où le christianisme et le caprice populaire se donnent libre cours en une sorte de piété bizarre, mais touchante. La veuve d'Hoël s'effraye dans sa solitude ; elle songe aux joies évanouies de la vie en commun, aux abandonnements de la mort. L'anneau de veuve lui semble trop lourd à son doigt et elle va l'offrir à la Vierge du bourg afin qu'elle le rende à celui qui s'en est allé :

Et là sous une lampe,
Aux dernières lueurs du jour, apercevant
L'épouse de Joseph avec son bel enfant,
Celle que les martyrs ont prise pour leur reine,
Son fils entre ses bras, lui parut si sereine
Que la veuve d'Hoël voulut cacher ses pleurs
A la Mère du Christ, la mère des douleurs.
Et bientôt dans son cœur plus forte et plus allègre,
La bague qui flottait autour de son doigt maigre,
Elle la retira : « Voici l'anneau d'Hoël,
Rendez-lui son présent, ô Vierge, dans le Ciel! » (1)

Au reste le culte des morts est cher à Brizeux comme aux modestes héros de son poème. Nulle part le tombeau ne recueille autant de prières et de souvenirs qu'en Bretagne. Là, on vit en commun avec les trépassés, on les visite sans cesse comme s'ils étaient toujours de ce monde, on est en rapport occulte avec eux. Chaque dimanche, dès la messe terminée, hommes et femmes viennent s'agenouiller devant l'ossuaire ou sur les tombes et ils aspergent les pieuses reliques d'eau bénite qu'ils puisent en un creux pratiqué dans la pierre; autrefois, dit-on, ils les arrosaient même de lait pur (2). Les corps sont déposés dans la terre, mais l'âme où s'en est-elle allée? Si elle est pure, elle va

(1) *Les Bretons*. C. XVII, p. 147.
(2) *Tro-Breiz*, par MM. Cloüard et Brault, p. 348. Chez Fischbacher, Paris, 1892.

rejoindre dans le Paradis les âmes blanches qui fleurissent comme des rosiers au bord du ruisseau de la vie. Mais si elle est souillée, avant de goûter aux joies suprêmes, elle expiera ses fautes en des peines passagères, en des pénitences étranges. Elle sera condamnée à demeurer pendant des années ou des siècles dans les landes, les montagnes, les marais ; ou bien à rester sur des rameaux d'ajoncs ou d'aubépines jusqu'au jour où des messes la délivreront (1). Naïves et pieuses croyances où se donne libre carrière l'imagination de ce peuple éternellement enfant et pour qui la vie n'est pas une aventure personnelle que chacun doit courir pour son propre compte, mais un anneau dans une imbrisable tradition ! Toutes ces choses-là, Brizeux les a chantées dans la *Nuit des Morts* (2) que l'on ne peut relire sans en emporter une lugubre impression, la saveur, le charme secret des sombres mystères. Le soir de la Toussaint, dans la ferme d'Hoël, on met sur la table une nappe blanche que l'on couvre de jattes de lait et de galettes de blé noir, car, lorsque minuit tinte, les trépassés sortent de leurs tombeaux, plus nombreux que les feuilles mortes dans les chemins creux, pour aller goûter l'hospitalité aux lieux où ils vécurent :

Dès que le dernier chant de la fête des saints
Est fini, les voilà, pareils à des essaims,
Ou comme des graviers roulés par la tempête,
Qui sortent par millions et volent à leur fête ;
Ils vont rasant le sol, pêle-mêle, hagards ;
Et le seuil des maisons, les courtils, les hangars,
Les granges, tout s'emplit ; ils remplissent l'étable,
Tous les bancs du foyer, tous les bancs de la table,

(1) *Tro-Breiz*, par MM. Cloüard et Brault, p. 38. Chez Fischbacher, Paris, 1892.
(2) *Les Bretons*, C. XVIII, p. 149.

Et même dans vos lits, sous vos draps chauds et doux,
Eux toujours frissonnants se couchent près de vous;
Vous ne les voyez pas; mais, la nuit, sur la face,
On sent comme un vent froid, un petit vent qui passe...
« Jésus-Dieu ! cria Guenn, — comme avec sa famille
Elle entrait au logis, — que fait là cette fille ?
Par une telle nuit balayer la maison !
Vous ne savez donc pas, ô fille sans raison,
Que le monde est ce soir couvert d'âmes en peine,
Et qu'ici votre père en pleurant se promène !
Avec votre balai voulez-vous le blesser ?
Les âmes des aïeux voulez-vous les chasser ?... (1)

Ces légendes d'une fantaisie étrange abondent dans le poème, y jetant ces fonds d'ombre où se cache la poésie, une teinte mystérieuse, laquelle s'harmonise admirablement avec le caractère de ce peuple qui a fait du merveilleux l'élément normal de sa vie.

Faut-il ajouter que la séduction de ces pieux tableaux n'est pas fatalement liée à ces effets de clair obscur ? Par une contradiction piquante, Brizeux, rationaliste au fond et très sceptique, n'a peut-être pas un égal parmi ses contemporains comme peintre des scènes religieuses. La foi s'en est allée de l'intelligence, mais elle reste dans le cœur et l'imagination; les images chrétiennes, les tableaux mystiques, les décors pieux s'évoquent à chaque instant sous le pinceau du poète, avec une suavité qui montre à quelle profondeur la première éducation avait ému cette âme. Comme un autre Breton, il demeure penché sur les ruines englouties de la cité d'Is ; il en écoute les cloches lointaines et leurs sons mouillés, leurs tremblantes vibrations tintent doucement dans son poème, comme la voix d'un monde disparu. On pourrait signaler dans les *Bretons* vingt fresques du plus pur sentiment religieux

(1) *Les Bretons*, C. XVIII, p. 150-151.

et qui obtiennent un effet grandiose par la simple transcription des choses vues et cette flamme de vie sans laquelle l'art d'écrire se réduirait à un jeu de patience intellectuel. Nous en prenons une au hasard. Sur une chaloupe de pêcheurs, Loïc et Mor-vran visitent les îlots du Morbihan, et, le dimanche matin, ils arrivent à l'île d'Hœdic : « Tous les gens

Se tenaient sur la grève à regarder les lames ;
« Ah ! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
» Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor ! »
Ensuite, ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
« Ceux de Houad sont heureux, il ont toujours la messe ! »
Et sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux :
« A genoux, dit soudain le chef, voici qu'on hisse
» Le pavillon de Dieu, c'est l'heure de l'office ! »
Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
Ces femmes, ces enfants, priant le long des flots,
Mais, comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,
Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile,
Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait,
Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait.
Ingénieux appel ! Par les yeux entendue
La parole de Dieu traversait l'étendue ;
Les îles se parlaient, et comme sur les eaux,
Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux (1).

Il n'y a plus trace ici de ce merveilleux populaire, de cette atmosphère de songe qui planait tout à l'heure sur la *Nuit des morts* : une mer semée d'îles et de barques, les saluts de la prière passant par dessus les vagues agitées, un peuple à genoux, recueilli, et tout cela jeté dans un cadre sublime : l'infini des flots et l'infini du ciel, quel tableau à la plume, comme disait Th. Gautier ; quelle toile superbe, digne des plus grands maîtres !

(1) *Les Bretons*, C. IV. p. 42.

*
* *

Ces compositions d'un dessin pur, sobrement colorées, foisonnent dans le poème, si bien que s'il fallait caractériser d'un mot l'auteur des *Bretons* nous dirions qu'il se révèle ici un admirable *peintre d'esquisses*.

La légende celtique avait transformé les animaux en créatures intelligentes. L'association intime de l'homme et de la nature inférieure, les fictions si chères à la poésie du Moyen Age, du *chevalier au lion*, du *chevalier au faucon*, du *chevalier au cygne* sont autant d'imaginations bretonnes. Est-il étonnant que les animaux jouent leur rôle et un rôle important dans l'œuvre de Brizeux ? Il faut même avouer que leurs travaux, leurs combats portent bonheur au pinceau de l'artiste. Qu'on relise pour s'en convaincre le combat des bœufs sur la place de Quimper, ou bien la victoire du taureau sur un loup au chant III[e] : d'un côté c'est une toile large, brossée dans la manière flamande ; les sonneurs de bombarde ont la figure enluminée et réjouie d'un paysan des kermesses de Teniers et la charge des bœufs est rendue avec un pittoresque et un réalisme de bon aloi qui nous donne la sensation physique de la mêlée elle-même ; — de l'autre, c'est un croquis sombre, d'un trait net et court, où le geste de la bête triomphante est vivement saisi, et que les dilettantes des lettres pourraient mettre en face du poème d'A. de Vigny, la *Mort du loup*.

Le taureau, survenant à la fatale borne,
Dans le ventre du loup plongea sa double corne,
Et là, durant trois jours, au-dessus du fossé,
Comme au bout d'une fourche, il le retint fixé (1)...

(1) *Les Bretons*, C. II. p. 25

Mais c'est dans les scènes purement humaines que Brizeux déploie toute la vigueur et l'originalité de son talent. Ce qu'une école contemporaine s'ingénie à réaliser par la combinaison voulue des syllabes et des sons, par l'arrangement systématique des rythmes et des rimes, il l'obtient d'emblée et sans effort; il sait l'art d'évoquer l'image avec des mots qui en deviennent en quelque sorte la figure perceptible et vivante. A cette limite le poète est plus qu'un écrivain et le mot de Mme de Sévigné, que l'on a rendu banal à force de le répéter, est le seul qui puisse exprimer ce que l'on ressent : Cela est peint ! Par les traits du visage, la tension des muscles, le pli d'une veine, la palpitation d'une poitrine, par tout l'admirable modelé des formes, le poète nous procure l'illusion de la vie elle-même dans sa plénitude et son épanouissement, comme le comprenaient les grands artistes de l'antiquité grecque. Qui ne se rappelle la description de la lutte entre Ajax et Ulysse aux funérailles de Patrocle ? Elle n'a pas vieilli, parce qu'Homère est vrai comme la nature qui ne change pas : « On vit se lever le grand Ajax, fils de Télamon ; on vit se lever en même temps Ulysse, fécond en ressources et en ruses. Après s'être ceints pour la lutte, ils s'avancèrent au milieu du cirque et, se saisissant de leurs mains robustes, s'enlacèrent mutuellement. Sous l'étreinte de leurs mains crispées, leurs reins criaient et la sueur tombait à larges gouttes sur leurs membres et des meurtrissures sanglantes s'imprimaient sur leurs épaules. Ni Ulysse ne pouvait soulever de terre son adversaire pour le renverser sur le sol, ni Ajax ne pouvait triompher de la vigueur d'Ulysse » (1).

(1) Homère, *Iliade*.

Ces souvenirs d'Homère s'éveillent naturellement à l'esprit, devant le combat des lutteurs, au chant VII[e] des *Bretons*.

Debout, pied contre pied et tête contre tête,
Comme s'ils attendaient que leur âme fut prête,
Ils restèrent ainsi tellement engagés,
Qu'en deux blocs de granit on les eût dit changés.
Leur front tendu suait et montrait chaque veine,
Leur poitrine avec bruit retenait leur haleine,
Tout leur corps travaillait, pareil à ces ressorts
Qui semblent pour s'user faire de longs efforts,
Puis, afin d'en finir sur la terre qui tremble,
L'un par l'autre emportés, ils bondissaient ensemble;
Mais, par un nœud de fer, l'un à l'autre liés
Toujours ils retombaient ensemble sur leurs pieds...
Cependant par degrés la nuit venait plus sombre,
Et l'on disait : Assez! — Alors, perdus dans l'ombre,
Épuisés, haletants, ne pouvant se dompter,
Les deux nobles lutteurs se mirent à chanter... (1)

Sans doute il est des rapprochements qui, faits à la légère, seraient écrasants comme le pavé de l'ours. Mais ôtez à ce morceau une comparaison qui l'allonge inutilement et en atténue l'effet, quelques mots de remplissage qui sont l'inévitable écueil de la prosodie française, et vous aurez un groupe d'une admirable beauté plastique qui n'a pas trop à souffrir du voisinage d'Homère.

Il a inspiré un autre artiste de la Bretagne, Loëys Reist, simple menuisier de Scaër, un descendant de ces *Lamballiens* qui firent jaillir du sol breton, à la fin du Moyen Age, toute une floraison d'églises, de flèches hardies où le granit se découpe en dentelle, ouvragées et ciselées comme un joyau de femme (2). Sa maison

(1) *Les Bretons*, ch. VIII, p. 65.
(2) *L'Ouest artistique et littéraire*, 15 août 1892, p. 34, 35, 36. *Loëys Reist*, par René Huette.

avait été autrefois habitée par Brizeux et le *tailleur d'imaiges* s'en montrait fier, attribuant à cette coïncidence son goût pour l'art et la poésie. Un jour il voulut tailler dans le bois les lutteurs que Brizeux avait taillés dans son vers. Nous avons vu le groupe dans une petite chambre d'auberge à Scaër (1) : les deux gars, les cheveux liés en catogan, sont posés sur une plate-forme triangulaire entourée d'une chaîne sculptée dans un seul morceau de bois ; ils se prennent aux bras et essayent de se donner des passades ; l'effort qu'ils font est parfaitement rendu dans le rictus des lèvres et les rides du front ; la saillie des muscles apparaît à sa place sous les vêtements : les jambes arquées, le corps ramassé dans une vigoureuse tension, les mains crispées et qui semblent pénétrer dans la chair, une foule de détails donnent à ce groupe le mouvement et la vie. Sur le socle, l'humble sculpteur a gravé, d'un côté, les vers de Brizeux cités plus haut, de l'autre une strophe en dialecte breton dont voici la traduction : « *Tiens bon pour le gars du Morbihan — le gars de Scaër tient aussi de son croc-en-jambe. — Tiens bon, Christiaen ! — Tiens, Toupard! Dans les vieilles braies, il y avait de solides gars autrefois* ».

*
* *

Dans la préface des *Bretons,* Brizeux écrivait : « Sous cette histoire particulière, peut-être l'on découvrira comme un ensemble de la vie humaine, ce fond éternel

(1) Cette maison est habitée aujourd'hui par M. Kersulec Reist. Loëys est mort en 1894, à l'âge de 32 ans. — Son chef-d'œuvre fut exposé à un Pardon de Scaër. On rapporte que ce jour-là, le fils du lutteur Christiaen se jetait sur l'image de son père et l'embrassait en s'écriant : « Je suis content de le revoir ! »

de toute poésie » (1). Ailleurs, au commencement du VIe chant, il revient encore sur cette idée.

Si mon pays mourant revit dans mon poème,
Toute la vie humaine y trouve aussi sa part
Du berceau de l'enfant au tombeau du vieillard.
Après les purs amours cachés dans les feuillées,
Les glas de mort viendront et les noires veillées,
Les veuves dont les pleurs inondent un cercueil ;
Et les barques, la nuit, sombrant sur un écueil.
Puis le pauvre mineur cherchant son pain sous terre
Ou sans pain, sans abri, le hardi réfractaire ;
Les durs travaux des champs, les joutes, les lutteurs,
Et les noces aussi, leurs danses, leurs chanteurs,
Et landes, bois, vallons où la douleur s'émousse,
Enfin tout ce qui fait la vie amère et douce (2).

C'est le côté général du poème, sa philosophie humaine, l'élément qui ne périra point. La Bretagne que chantait Brizeux est moribonde : étreinte de toutes parts, sillonnée en tous sens par les chemins de fer et les voies de communication, la vieille province finira par se fondre dans la grise uniformité d'une civilisation qui n'est d'aucun pays. Ils sont déjà violés les mystères de la forêt de Brocéliande ; ils s'en vont peu à peu ces passe-pieds qui coûtèrent tant de larmes à Loïc et Anna, si gracieux et si légers autrefois qu'auprès d'eux « ceux de la cour faisaient mal au cœur », si nous en croyons Mme de Sévigné ; ils tendent à disparaître, les Pardons pittoresques, les costumes traditionnels, et les habitudes pieuses qui laissaient transparaître le naturalisme de leur lointaine origine. Oui, la Bretagne se meurt ; son agonie sera longue, mais elle a l'avenir contre elle et un jour qui n'est pas loin peut-être, il sera pour elle implacablement vrai, l'hémistiche classique : *Etiam periere*

(1) *Les Bretons*, Préface, p. 3.
(2) *Les Bretons*, C. VI, p. 53-54.

ruinæ! Ce jour-là l'œuvre de Brizeux aura perdu beaucoup de ses charmes; elle n'intéressera plus guère que comme une protestation inutile de l'esprit de race contre le progrès des nationalités modernes, comme un effort de résistance désespérée de la poésie du passé contre le prosaïsme du présent. Mais l'homme et la nature sont immuables, ils sont de tous les temps et de tous les lieux et une œuvre est toujours certaine de vivre qui en offre une image fidèle. Et c'est pourquoi le poème des *Bretons* survivra dans sa meilleure partie, à la fois comme un monument de la piété patriotique de Brizeux et de sa science de la vie et du cœur humain.

CHAPITRE III

LES HISTOIRES POÉTIQUES

Interruption dans la veine de poésie locale ; retour avec les Histoires Poétiques. — *Le* Cycle des Humbles ; *les devanciers de Brizeux dans ce genre.*—Job et son cheval, le Laboureur ouvrier, le vieux Rob, l'Artisane. — *Réalisme relevé par le goût.* — *Le* Cycle breton ; *la Bretagne domestique :* Primel et Nola. — *Comparaison avec* Marie *pour le fond et la forme.* — *Qualités du poème.* — *La Bretagne légendaire : les chansons et les contes en Bretagne.* — *Une glane après la grande moisson.* — *Principaux épisodes :* Lez-Breiz ; *le* Barde Ri-Wall ; Lina. — Journal rustique. — Le Cycle. — *Moralité : les Histoires poétiques sont un livre de morale en action; anathèmes au monde moderne.* — *Lacunes de ce livre.*

La méthode que nous suivons dans l'étude des œuvres de Brizeux, et qu'il a du reste indiquée lui-même, n'est pas à l'abri de tout reproche. Elle a le grand tort de ne pas accompagner l'auteur, au moins suivant l'ordre du temps, dans le cercle d'idées qu'il a parcouru, elle donne l'illusion d'une vie littéraire toujours fidèle à

ses premières inspirations, sans une inconséquence, sans une tentative hors du domaine étroit peut-être, mais si fécond, qui était le sien. Or le recueil de la *Fleur d'or*, qui est antérieur aux *Bretons*, marque précisément un arrêt brusque dans cette veine de poésie locale: Brizeux sans doute y reste encore Breton, mais un Breton dédoublé, un Breton d'Académie, un peu comme ces Athéniens qui, pour se dire autochtones, se contentaient de mettre une cigale d'or dans leurs cheveux... Puis, un jour il éprouva une grande lassitude de cette poésie exotique; il y eut en lui-même une éclosion inespérée de souvenirs anciens, d'émotions nouvelles qui renouvela l'originalité et la belle vigueur de son génie.

En fermant le livre des *Bretons*, l'impression reste flottante; on y admire le fini du détail, des morceaux d'un art achevé, des traits d'une pénétrante délicatesse, qui viennent du cœur et qui vont au cœur. Mais l'ensemble du poème est-il soumis à cette unité dominante que les grands maîtres ont recommandée comme la règle de toute œuvre littéraire? Les aventures de Loïc et d'Anna, malgré la variété et la fraîcheur des épisodes, ne sont-elles pas plutôt un roman pastoral qu'un véritable poème? Tout en félicitant Brizeux de son adresse à entrelacer les fils ténus de la fable, on se demande si ces immenses compositions ne dépassaient point l'envergure de son génie. Il fait songer à l'enfant pasteur de la Bible, habile à lancer la pierre des chemins, mais gauche et légèrement embarrassé dans la lourde cuirasse du guerrier.

Avec les *Histoires poétiques*, il abordait un genre plus modeste, où il n'avait besoin ni des vastes conceptions, ni du souffle large et soutenu qu'exige un grand poème. Être un peintre d'esquisses, — c'est-à-dire, savoir ra-

masser dans un cadre étroit les menues péripéties d'un petit drame, les développer dans une progression constante d'intérêt, et, de cette manière, laisser doucement flotter l'esprit jusqu'au dénoûment final, — c'était trop peu pour un poème de vingt-quatre chants où les épisodes doivent s'enchaîner et s'appeler dans un ordre rigoureusement nécessaire, mais cela suffisait pour raconter les *Histoires poétiques*.

*
* *

Ouvrons le nouveau recueil, et, sans vouloir apporter dans les diverses parties de cette œuvre un ordre rigoureux, nous essayerons cependant d'en distinguer les différents groupes, de préciser le caractère de chacun d'eux, d'y reconnaître enfin cette haute portée morale qui accompagne toutes les œuvres de Brizeux, celle-ci plus que toutes les autres.

Dans le livre des *Histoires poétiques*, il est facile de mettre à part une première série que l'on appellerait volontiers le *Cycle des Humbles*. Elle est consacrée aux petits, aux deshérités, aux dédaignés de la littérature comme de la vie, aux douleurs modestes, à la poésie cachée de ce monde du travail et de la pauvreté que Sainte-Beuve venait de faire entrer dans les lettres françaises.

Avant le XIXe siècle, l'art ne daignait s'occuper que des destinées exceptionnelles ; il lui répugnait de s'abaisser aux existences à ras de sol, à fleur de terre, à la vérité toute nue, sans costume, sans décor, sans éclat. Il ne savait pas, comme dit Bossuet « ce que c'est qu'un pot cassé dans un petit ménage. » On

pouvait reprocher aux héros classiques, aux Romains de Corneille, aux Grecs de Racine, d'être trop loin de nous, trop élevés au-dessus de nos têtes, trop étrangers aux inquiétudes, aux naïfs chagrins, aux rudes soucis dont est faite notre vie quotidienne (1).

Cette fausse pudeur et ces faux scrupules, Brizeux était d'un cœur trop sincèrement généreux, d'un esprit trop amoureux de la vérité pour les éprouver. Il était naturellement l'ami des choses familières, de la simplicité dans l'art : « Que de fois, sur le quai Voltaire, — raconte M. Lacaussade, — aux jours de folâtre humeur ou de promenades, nous nous sommes attardés devant telle gravure, représentant un Louis XIV en pied, un manteau fleurdelisé sur les épaules, le sceptre à la main, la culotte collante, la jambe tendue au dehors comme un danseur de ballet. Nous regardions et c'était tout-à-coup une protestation de fous rires. L'instinct du vrai se vengeait ainsi du convenu sous toutes ses formes : « Bravo, Lafontaine ! — s'écriait Brizeux, — Allons-nous en respirer l'air sous les marronniers ! (2) »

Sainte-Beuve du reste avait déjà réagi contre ces délicatesses mal placées. Plus de grands noms, plus de grands rêves, plus de grands drames, mais une vie moyenne, de modestes joies, d'humbles douleurs, telle était l'inspiration générale de J. Delorme. Cependant les romantiques ne l'avaient guère suivi dans cette voie : l'école nouvelle éprise des choses rares, d'un monde supérieur et extraordinaire, ne se familiarise pas avec les scènes et les sujets subalternes, avec les héros dont l'existence côtoie la nôtre et s'y mêle simplement. Il faut aller jusqu'à Brizeux pour retrouver un émule de

(1) Cf. F. Brunetière, Conférences faites à la Sorbonne, sur l'Evolution de la Poésie lyrique au XIXe siècle, *Sainte-Beuve. Nouvelle Revue Européenne*, 15 mai 1893.

(2) A. Lacaussade. *Revue Contemporaine*, octobre 1858, p. 545.

Sainte-Beuve dans la poésie des *Humbles* et peut-être ces analogies de goût et de manière, un égal succès dans un semblable domaine, furent-elles pour quelque chose dans l'amitié qui unit d'abord les deux poètes et les reproches malveillants dont le critique se paya plus tard le délicat plaisir à propos de *Primel et Nola*.

Brizeux crut qu'il y avait là, dans ce monde ignoré, dans cette élite obscure sur laquelle ni de Vigny, ni Lamartine, ni Musset ne devaient jamais abaisser leurs regards, des grandeurs méconnues qui méritaient un poète, des scènes d'un pittoresque discret qui valaient bien un peintre et il se mit à chanter « les cœurs riants ouverts aux humbles choses (1). » Il le fit en toute franchise et sans compromission ; il ne jette pas de beaux haillons sur les épaules de ses pauvres gens, ils les prend tels qu'ils sont dans l'ombre de leur vie et il nous dévoile la beauté cachée sous la médiocrité extérieure, s'inspirant du principe formulé par Sainte-Beuve en un vers célèbre

Racheter l'idéal par le vrai des douleurs (2).

Quels sont les types dédaignés par l'orgueil littéraire qu'il honore d'un regard bienveillant et qu'il relève de leur injuste déchéance jusqu'à la dignité de la poésie et de l'art ? Choisissons au hasard de la lecture. Voici d'abord deux Bretons, enfants de la lande, qu'une commune misère a jetés sur le pavé de Paris, deux êtres dont la vie s'est intimement mêlée dans le support des mêmes fatigues : Job et son cheval Jô-Wenn. L'enfant Job, sans pain, sans asile, le teint hâve, mendie par les rues de la grande ville, il est pris par la police et jeté en prison :

(1) *Histoires Poétiques*. Livre II. *La Fleur de la Tombe*, p. 272.

(2) Sainte-Beuve, *Pensées d'Août. A. M. Villemain*, p. 333. Ed. Charpentier.

Pauvre Job ! Par un soir d'automne,
Quand vous erriez sur le pavé,
En secret demandant l'aumône,
Sous vos habits, qu'a-t-on trouvé ?

— *De l'ouvrier dans la misère*
C'était *le Guide et le Devoir ;*
Monsieur, c'était une prière,
Que je lisais matin et soir (1).

Et Jô-Wenn, le cheval, ayant perdu son doux maître, va se traîner désormais dans les tenailles d'un brancard, jouet du cocher brutal et des gavroches sans pitié. Il tombe à son tour... Dors, Jô-Wenn, le bon cheval blanc !

Pourtant une rumeur confuse
Éveille encore l'agonisant,
L'air lointain d'une cornemuse
De quelque noce d'artisan.

A cette voix, la pauvre bête
Tente un mouvement convulsif;
Puis laissant retomber sa tête,
Ferme son œil doux et pensif (2).

Plus loin, c'est encore un Breton, une autre victime des grandes villes où il se meurt de la nostalgie des landes ; il revient au village, comme le prodigue de la parabole, les vêtements en lambeaux, flétri, « courbé comme sous un affront », lui, l'ancien vainqueur des luttes, le porte-bannière des processions (3). Il arrive donc; les laboureurs ne le reconnaissent plus, sa mère elle-même hésite un instant, mais lui se jette en ses bras :

Longtemps elle ferma sur lui la douce chaîne.
Puis, leurs pleurs répandus et leurs cœurs soulagés,
Elle ouvrit bruyamment un grand bahut de chêne,
Où brillaient des habits avec amour rangés.

(1) *Histoires Poétiques*, Livre I, *Job et son cheval*, p. 213.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem. Le laboureur ouvrier*, II, p. 261.

La braie aux larges plis, orgueil de Cornouaille,
Le surtout d'un bleu clair brodé sur chaque pan,
La ceinture de cuir qui tient ferme la taille,
Le chapeau large orné d'une plume de paon.

« Vois-tu les ornements, mon fils, de ton bel âge!
» J'allais soir et matin visiter ce trésor,
» Sur tes jeunes habits penchant mon vieux visage,
» Et sur eux je pleurais et je pleurais encor.

» Demain réveille-toi dans toute ta noblesse!
» Bien des yeux en passant se tourneront vers nous.
» Mon fils, que tu seras superbe à la Grand'Messe! »
— « Que je serai joyeux, ma mère, auprès de vous! » (1)

Le chef-d'œuvre du genre est peut-être l'*Histoire du Vieux Rob* qu'il faudrait citer d'un bout à l'autre et que je m'en voudrais de ne pas au moins analyser. La vieille Mona se lamente auprès de sa vache malade. Il y a dans ces âmes simples, dans ces cœurs bretons, je ne sais quelle bienveillante sympathie qui s'étend jusqu'aux animaux et les associe à toutes les joies et à toutes les tristesses de l'homme. Donc la pauvre femme gémit sur le seuil de sa chaumière, quand arrive le vieux Rob, le *rebouteur* du village. C'est Dieu qui l'envoie et la vache est sauvée... A quelque temps de là, Rob est malade à son tour et Mona reconnaissante veut lui rendre son bienfait. Elle arrive donc, non pas seule, vous le devinez bien.

La vache avec sa blanche robe,
Devant elle marchait secouant son fanon,
Et de ses pieds fourchus marquait l'épais limon,
Quelquefois s'arrêtait pour brouter un peu d'herbe,
Puis s'en allait encor lente, grasse, superbe;
Sur son front étoilé ses cornes en croissant
S'arrondissaient; sa queue et son poil frémissant

(1) *Histoires Poétiques*, *Le laboureur ouvrier*, II, p. 263.

Autour d'elle chassaient les bourdons et les mouches,
Et ses grands yeux roulaient défiants et farouches...
Mona trouva, gisant sous son toit de genêt,
L'ami de soixante ans que la fièvre minait :
« C'est vous — murmura-t-il — ô chère et digne femme!
» J'aurai donc là quelqu'un pour recevoir mon âme!
» Merci! » — Puis des soupirs, des tremblements, des plaintes.
— « Ami, je viens chez vous comme chez moi vous vîntes.
» O merveilleux savoir, charmes secrets et forts!
» Mais je veux à mon tour ranimer votre corps.
» Saine et sauve, ma fille est là devant la porte,
» Buvez de ce lait doux et fumant qu'elle apporte,
» C'est un baume!... » (1)

Hélas! il est trop tard. Rob expire doucement, consolé par les soins de Mona. Le lendemain, une femme en pleurs sous sa coiffe de deuil, suivait l'humble convoi et depuis lors, chaque dimanche, on la voit s'agenouiller sur la tombe toujours verte du rebouteur, apportant avec elle

Des offrandes de lait
Et les fervents soupirs tombant du chapelet.

Chaque détail porte dans ce tableau d'une exquise simplicité; on y respire un parfum délicat des anciennes mœurs qui ne porte pas à la tête et caresse le cœur, une douce odeur de vie patriarcale, de dévoûment sublime dans la pauvreté laborieuse et fière.

Nous n'en finirions pas de citer, même en choisissant, dans l'album du peintre des humbles, les plus beaux, les plus rares croquis et à nous voir passer en revue toutes ces esquisses on pourrait nous comparer à ce Daniel Wilkie qui, dans son fanatisme, analysait chaque jour un pouce carré d'une toile de Velasquez (2). Il faut donc nous contenter de nommer au hasard, en y

(1) *Le Vieux Rob*, p. 268.
(2) Th. Gauthier. *L'Artiste*, Mars 1868, p. 352.

renvoyant le lecteur, la *Mère du Conscrit* (1), les *Hêtres de Lo-Théa* (2), l'*Incendie* (3), et vingt autres petites pièces de moindre haleine qui attestent la sincérité de l'artiste et la savante variété de son style.

Dans l'épisode intitulé l'*Artisane,* il arrive à l'extrême limite du genre familier. Il y a là une description de la vie et d'un intérieur d'épicier qui prend quasi les allures d'un défi : la franchise du détail, la nudité de l'expression, le réalisme du dessin et de la couleur confinent à la prose :

> A côté de sa mère, occupée à filer,
> Elle filait, tournant ses fuseaux sans parler.
> Si la porte s'ouvrait de l'étroite boutique,
> Soudain la belle enfant d'aller vers la pratique,
> Parcourant les rayons et sur ses jeunes bras,
> Portant la lourde toile et les pièces de draps.
> Pour les pauvres de même attentive et dispose,
> Elle leur détaillait jusqu'à la moindre chose.
> Les épices aussi garnissaient la maison :
> Dès l'entrée on sentait toute une exhalaison
> De poivre, de café ; près des blocs de résine,
> Le miel de l'Armorique et le thé de la Chine
> Embaumaient. Au dehors, c'étaient sous les auvents
> Des images de saints et des jouets d'enfants,
> Puis de la poterie, une pile d'écuelles ;
> Du plafond retombaient des lustres de chandelles ;
> Avec leurs poids de cuivre enfin, sur le comptoir,
> Les balances brillaient comme un double miroir (4).

C'est ainsi que Brizeux, sans se guinder au point de vue des poètes olympiens, inaugurait dans la poésie française, l'épopée des Humbles.

Faut-il ajouter qu'il n'ira point jusqu'au bout du système, qu'il saura s'arrêter à la juste limite où la

(1) *Histoires poétiques. Journal rustique,* (1re partie), p. 246.
(2) *Ibidem,* Livre VI, p. 105.
(3) *Ibidem,* Livre V, p. 101.
(4) *Ibidem,* Livre V. L'*Artisane,* p. 90.

familiarité du genre toucherait à la platitude vulgaire! Un poète de nos jours a chanté les Humbles, lui aussi; M. François Coppée a célébré les grandeurs cachées du martyrologe populaire et bourgeois : la vieille fille qui se dévoue pour son jeune frère infirme, la fiancée de l'officier de marine attendant depuis dix ans celui qui ne revient pas, la nourrice, héroïne de la maternité mercenaire, foudroyée par la mort de son propre enfant. Il a raconté toutes les existences disgrâciées, pleines de grands efforts et de maigres bonheurs, qui se consument lentement, tristement, dans les mansardes et les petites boutiques de Paris, sans soleil et sans gloire. Mais a-t-il toujours évité l'écueil du genre qu'il pratique avec une dextérité de virtuose? Ne lui est-il pas arrivé de tomber quelquefois dans l'exagération de sa manière, dans l'excès de la simplicité, de l'ingénuité, de peindre trop nu et trop cru, de prêter à la caricature par la caricature même? Brizeux mettait trop haut le prix et la dignité de son art pour s'oublier dans ces exercices dont le seul mérite est peut-être celui de la difficulté vaincue. « L'idéal est pour l'âme ce que l'air est pour le corps, écrivait-il, une aspiration nécessaire. Nulle formule scientifique ne saurait le remplacer » (1). Il comprenait donc que de certains sujets ne peuvent se faire accepter que par la qualité de leur expression, que

Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
Et plus la forme étroite a lieu de le garder (2).

Et il le gardait, le grand vers harmonieux, le rythme de Corneille et de Racine, dédaignant les effets singuliers

(1) *Histoires poétiques. Préface*, p. 201.
(2) Sainte-Beuve, *Pensées d'Août. A M. Villemain*, p. 333. Ed. Charpentier.

obtenus par le heurt ou l'imprévu de la cadence, par l'énumération de détails plats en rimes riches. D'autre part, s'il s'attache aux humbles physionomies, ce n'est pas pour en mettre en relief les mesquineries et les laideurs, mais les traits divins, l'âme qui s'y réflète, une beauté sans fard, mais toujours délicate et distinguée. Et de cette façon, reprenant et menant à bonne fin la tentative de Sainte-Beuve, il donnait aux humbles droit de cité dans les lettres françaises. Les déshérités de la vie ne seront plus les déshérités de l'art.

Le jour de ses funérailles, un groupe de pauvres et d'ouvriers accompagnait son cercueil à l'église Sainte-Eulalie. Sans s'en douter peut-être, ces gens du peuple accomplissaient un devoir de juste reconnaissance ; leur place était marquée derrière la dépouille mortelle de celui qui avait osé dire : « Laissez venir à moi les petits de cette terre. Je serai leur peintre et leur poète ! »

*
* *

Mais c'est encore à la Bretagne, à son présent qu'ennoblit le travail et la fidélité, à son histoire légendaire, que Brizeux a consacré les plus belles pages des *Histoires poétiques :* après le cycle des Humbles, voici un nouveau groupe, celui des histoires et des légendes bretonnes.

La Bretagne populaire tient une grande place dans ce recueil ; elle y déborde partout, elle lui donne même à la longue une certaine uniformité par le retour des sentiments et des peintures analogues. On pourrait citer une vingtaine de pièces d'étendue et de valeur différentes sur ce thème peu varié et qu'il faut bien se garder de lire à la file, si l'on veut éviter une impression

de monotone et de déjà vu. Parmi ces poèmes, il en est un qui attire spécialement l'attention ; dans la disposition première de l'ouvrage, il rayonnait par son titre sur tout le reste, il en demeure l'âme et le centre principal dans l'édition définitive. C'est *Primel et Nola.*

L'analyse de *Primel et Nola* tient en deux phrases. Encore risqueront-elles de déflorer l'idylle : elle ressemble à ces fleurs que Syebel cueillait dans le jardin de Marguerite et qui s'effeuillent au moindre toucher. Une jeune veuve, Nola, offre sa main à un pauvre journalier, Primel, qui l'accepte avec joie, mais le mariage n'aura lieu que le jour où il aura gagné ses habits de noces. Il travaille, il chante, il aime et un beau soir, après la fête nuptiale, il emporte son épouse à dos de cheval, au village de Corré. C'est tout le poème, ramené à ses termes élémentaires.

Il marque évidemment dans la carrière de Brizeux un retour aux inspirations de ses premiers débuts. Lui-même appelait Nola « la sœur de Marie (1). » C'est en effet de part et d'autre la même poésie sobre et discrète, belle avec simplicité, tendre sans mollesse, le même parfum de genêts et de bruyères. Il y a du reste quelque chose de *Marie* dans tout ce qu'a écrit Brizeux.

Cependant un abîme sépare ces deux idylles : *Marie* est le poème du printemps, d'une fraîcheur virginale, immaculée,

C'est la rosée en pleurs
Dans les fleurs,

aurait dit Musset. A lire ces vers jaillis de source, d'une transparence de cristal, trahissant plutôt que racontant les premières émotions d'un adolescent, on se dit : Le souffle matinal a passé par là ! Vous ne le trouvez plus

(1) *Primel et Nola,* Préface, p. 310.

dans *Primel et Nola*. Les sentiments ont perdu de leur délicatesse : Nola, veuve d'un vieillard qu'elle n'aimait pas, n'a plus pour nous le charme poétique de l'enfant d'Arzanô ; malgré son nom, elle n'est plus pour nous, « la toute blanche (1). » Primel est un jeune homme fier et généreux, mais en le voyant travailler pour recueillir les richesses de Nola, on souhaiterait qu'il mît son énergie au service d'une femme ne lui apportant en dot que la vertu et la beauté (2). Evidemment, il n'y a rien que de très légitime et de très moral en tout cela ; mais au point de vue exclusif de l'art, les personnages y perdent singulièrement de leur prestige et tout le talent du poète ne réussit pas à les relever de leur déchéance esthétique.

Mais c'est par la forme surtout que le poème de *Primel et Nola* fait regretter *Marie*. Dès ses débuts, la langue de Brizeux est formée, naturellement souple, nerveuse au besoin et capable d'exprimer la passion. On dirait qu'à cette époque les mots lui obéissent sans résistance, que les images suivent d'elles-mêmes, s'entrelaçant sans effort et avec une justesse que rencontrent seuls du premier coup ceux qui écrivent d'inspiration. Écrire était alors pour lui une sorte de fonction de la vie qu'il remplissait sans l'avoir étudiée, sans chercher à s'en rendre compte. Les professionnels soulignaient bien çà et là quelques négligences, une certaine inexpérience de main, des épithètes banales, une phrase un peu molle, mais enfin c'était un style de nature et ces défauts eux-mêmes étaient comme la rançon obligée de la jeunesse de l'auteur et de la spontanéité de son talent.

(1) *Gwen-Nola, toute blanche.*

(2) G. Planche, *Revue des Deux Mondes*, 1855, I, p. 753. *Poètes et Romanciers de la France : A. Brizeux.*

Ici au contraire la gêne et l'effort se font sentir. Lisez par exemple les chansons de Primel : vous trouverez d'abord que, même pour un paysan breton, il abuse légèrement de la poésie lyrique, que cette poésie est bien un peu subtile, obscure même à force de concision. Il y a là des allégories qui n'habitent pas toujours un palais diaphane (1), des raffinements de pensée, des ellipses, des sous-entendus qui contrastent avec la naïve simplicité d'une âme de laboureur, des portraits satiriques d'une raillerie trop fine, d'un dessin trop délicat pour qu'ils soient naturels sur ces grosses lèvres.

Néanmoins si vous oubliez *Marie*, si vous lisez *Primel et Nola* sans comparaison avec la sœur aînée, vous serez frappé des beautés de premier ordre qui se rencontrent à toutes les pages : ces paysans, ces servantes de village, ces valets de ferme sont beaucoup plus près de la nature que beaucoup de personnages de roman qui visent à la copier ; ils procurent l'impression, non de la vérité courante, mais d'une vraisemblance générale qui donne presque l'illusion de leur vie. Vous y admirerez surtout des scènes de mœurs d'une originalité très spéciale (2), des tableaux de ferme où l'on sent la collaboration du goût d'un artiste consommé avec la brutale fidélité de la nature, des coins de paysages dignes de Millet ou de J. Breton, des vignettes enlevées au vol, pleines de poésie et d'émotion. Nous n'en citerons qu'une, celle qui ouvre le poème.

Sur le bord d'un talus qui fermait un grand pré,
Pâle, s'en vint s'asseoir la veuve de Corré.
De loin elle entendit le son de la grand'messe ;
Mais ne pouvant, hélas ! surmonter sa faiblesse,

(1) *Primel et Nola.* Chansons sur Primel : *L'Abeille*, p. 322. *Le Ramier*, p. 326.

(2) *Ibidem. Histoire de Nola racontée dans une aire neuve, entre deux commères*, p. 318.

La grand'messe finie, on revenait du bourg
Qu'au bord de ce talus, le cœur froid, le front lourd,
Elle cherchait encor, la jeune et belle femme,
Si parmi ces chrétiens serait une bonne âme,
Un passant, dont le bras la mît sur son chemin.
Mais pitié ! nulle main ne lui serra la main,
Mais plus faible toujours et toujours délaissée,
Pâle, elle gisait là comme une trépassée (1).

Ces esquisses sont le triomphe de Brizeux. Le poème en contient trois ou quatre de cette couleur et de ce dessin : la rencontre au bord de la fontaine, et surtout le retour de Primel et de Nola, après la noce, sous le ciel étoilé, sont des toiles qui égalent les plus belles de *Marie* et des *Bretons*, avec cette impression de sérénité divine dont Brizeux disait en un vers qui pourrait servir d'épigraphe au poème tout entier :

Esprit des champs et de la lande
Versez en moi la paix pour que je la répande (2).

*
* *

Après la Bretagne populaire et en quelque sorte domestique, voici la Bretagne légendaire, une nouvelle série d'histoires poétiques issues directement des contes et des chansons.

Les contes et les chansons tiennent une grande place dans la vie du peuple breton ; ils lui sont nécessaires pour tempérer les rigueurs de l'existence, pour lui donner la patience et la résignation ; ils sont surtout un besoin de son âme méditative et affamée de rêve. Ces poésies ne se comptent pas ; on en a fait de nombreux recueils et le champ est immense qui reste à mois-

(1) *Primel et Nola*, p. 313-314.
(2) *Ibidem. Invocation*, p. 312.

sonner. Dans les longues veillées d'hiver, pendant qu'un feu de tourbe ou d'ajoncs s'allume dans la grande cheminée, que les femmes filent, que les hommes tressent des claies ou des paniers d'osier, il n'est pas rare qu'un mendiant de passage vienne frapper à la porte et paie l'hospitalité d'une nuit par des récits d'autrefois. Ce sont tantôt des histoires fantastiques dont le narrateur entremêle à plaisir les étranges péripéties ; ce sont d'autres fois des légendes merveilleuses où s'amalgament les croyances et les superstitions du peuple. Le *folk-lore* contemporain a négligé un peu ces contes pour tourner de préférence ses recherches vers les chansons. Celles-là sont également innombrables, et l'on peut dire qu'elles s'augmentent tous les jours ; elles embrassent tout, mythologie, histoire, légendes, croyances, superstitions. Dans le peuple, l'usage est de mettre en vers tous les événements remarquables : « Quelqu'un arrive à la veillée et raconte un fait qui vient de se passer ; on en cause ; un second visiteur se présente avec de nouveaux détails, les esprits s'échauffent ; survient un troisième qui met l'émotion à son comble, et tout le monde de s'écrier : Faisons une chanson ! Le poète en renom est naturellement engagé à donner le ton et à commencer ; il se fait d'abord prier (c'est l'usage), puis il entonne : tous répètent après lui la strophe improvisée, son voisin continue la chanson ; on répète encore ; un troisième poursuit avec répétition nouvelle de la part des auditeurs ; un quatrième se pique d'honneur ; chacun des veilleurs, à tour de rôle, fait sa strophe, et la pièce, œuvre de tous, répétée par tous et aussitôt retenue que composée, vole dès le lendemain sur l'aile du refrain, de paroisse en paroisse, de veillée en veillée. La plupart des ballades se composent ainsi en collaboration ; j'ai

assisté plus d'une fois à leur naissance. Cette manière d'improviser a un nom dans la langue bretonne, on l'appelle *diskan* (répétition) et les chanteurs *diskanien* ». (1) Ces proses et ces cantilènes forment ainsi, dans la vie intime du peuple, la matière première d'un immense poème, un grand thème synthétique où l'on retrouve toutes les nuances et tous les contrastes du caractère breton, de ces esprits imaginatifs, dirigés par le seul instinct, capables de sarcasmes cruels et de suaves naïvetés, barbares qui s'amusent aujourd'hui en de subtils raffinements et qui déborderont demain en trivialités, en ironies sanglantes, tour à tour mystiques enthousiastes et rustres grossiers, alliant à de plates pasquinades les inspirations les plus sublimes d'une âme d'artiste et de croyant.

Il faut remercier Brizeux d'avoir mis à profit ces réserves de poésie : les *Bretons* en sont issus avec leur merveilleux bizarre, hétérogène, où des éléments divers se heurtent et se confondent, poème de mystères et d'incantations ; tous y prennent part, le prêtre avec les pures traditions de la foi catholique, le maître sorcier avec ses formules extravagantes, la vieille femme de village avec ses herbes magiques qui guérissent, au clair de lune, les plaies et les blessures.

Brizeux avait donc fait la grande moisson ; il avait recueilli à larges brassées, enfermé en un gigantesque grenier, les souvenirs de la Bretagne. Mais, la récolte

(1) H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*. Introduction, p. XXXVII. — On divise généralement la chanson bretonne en deux genres bien distincts.

1. Le *gwerz*, qui traite d'un sujet historique et légendaire et se chante le plus souvent sur une sorte de mélopée.
2. Le *sônn*, qui célèbre l'amour et les fêtes ; il est toujours accompagné d'un refrain ou *diskan* et sa mélodie est variée à l'infini. (Cf. *Tro-Breiz*, par MM. Cloüard et Brault, p. 397).

Brizeux y ajoutait le *Kanouen* ou *Barzonek* qui, d'après lui, correspond à l'ode.

(*Telen Arvor*, note, p. 223).

terminée, ne reste-t-il pas sur les champs rasés quelques javelles éparses çà et là, une poignée d'épis oubliés, dispersés à tous les vents et dont on pourrait faire une dernière gerbe ? Brizeux va donc repasser sur les sillons tant de fois explorés, il ramassera les contes, les récits, les légendes, glane précieuse où il y aura sans doute un peu de paille insignifiante, mais aussi des épis d'or au parfum sauvage, toujours pénétrant et doux. — Nous l'avons suivi dans ce travail d'arrière-saison, parcourant les auberges et les chaumières de Bretagne, causant au coin des foyers pauvres, courbé, vieilli avant l'âge, mais se rajeunissant au contact de cette poésie naïve, toute chatoyante de merveilles et de féeries. Aujourd'hui, il s'assied dans la cabane d'un tisserand, l'ouvrier file et refait les nœuds rompus, le poète chante une vieille chanson

Et tissu poétique et toile industrieuse,
Nous menons de concert une œuvre harmonieuse (1).

Demain, vous le trouverez à Paris, dans quelque taverne enfumée, confondu parmi d'autres bretons : le barde Yves Gestin raconte la vie de saint Corentin, Brizeux et ses amis écoutent graves, pensifs ; leurs épaules frissonnent « comme sous un vent frais les bras noueux du saule » (2). Laborieuse odyssée qui fit peut-être de notre poète le nomade impénitent, le bohême ingénu auquel l'Académie française ne voulut point ouvrir ses portes, mais qui lui procura ce qui lui valait mieux que l'habit aux palmes vertes, les plus vives émotions du cœur, les plus belles inspirations artistiques.

Au seuil du temple nouveau que Brizeux élève aux souvenirs de sa chère Bretagne, il a placé comme un

(1) *Histoires poétiques. Journal rustique*, IIe partie, p. 305.
(2) *Histoires poétiques*, livre Ier. *La Taverne*, p. 239.

groupe superbe, le portrait des Celtes guerriers, d'après Elien.

Guerriers aux cheveux d'or sur des corps blancs et sveltes,
De feuilles couronnés ils marchent aux combats,
Et leurs morts glorieux ils ne les pleurent pas;
Mais sous les chênes noirs et les rouges bruyères,
Sauvages ornements, ils leurs dressent des pierres,
Et la harpe vibrant, ô bardes, sous vos doigts,
La harpe aux chants d'airain célèbre leurs exploits!... (1)

Et maintenant franchissons le seuil; nous admirerons toute une galerie de tableaux, brossés dans la manière des peintres primitifs et qui racontent, siècle par siècle, un peu au hasard, les gloires de la vieille patrie. Voici le *Combat de Lez-Breiz* (2) : un matin, le bon chevalier éveille son jeune page et lui demande son casque de fer, car il s'agit de combattre le chef des Francs, Lorgnez. Il s'engage entre le maître et son écuyer un dialogue touchant.

« — Maître, vous avez mon cœur et ma foi;
» A cette rencontre irez-vous sans moi? » —
« — Que dirait ta mère, enfant sans raison,
» Si je revenais seul vers sa maison?
» — Maître, où vous irez, avec vous j'irai;
» Où vous combattrez, moi, je combattrai! » (3)

Le combat s'engage; il est long, il est dur; mais le chef des Francs est tué, ses compagnons mordent la poussière l'un après l'autre et tandis que l'enfant court puiser à la fontaine l'eau qui désaltérera son doux seigneur, Lez-Breiz s'agenouille et rend grâces à sainte Anne qui l'a protégé

(1) *Histoires poétiques,* livre V, p. 57. Morvan, surnommé Lez-Breiz, vicomte de Léon, rival de Louis le Débonnaire, est le Cid de la Bretagne. H. de la Villemarqué a publié six fragments complets du poème de *Lez-Breiz.* Brizeux n'en a traduit qu'un seul : *Le Chevalier du Roi.* (Cf. H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz,* p. 86).

(2) *Histoires poétiques,* livre V. *Le Combat de Lez-Breiz,* p. 58.

(3) *Ibidem.,* p. 58.

O Mère sainte Anne, ô reine d'Armor,
Pour moi dans ce jour vous étiez encor!
Voyez à vos pieds votre serviteur :
A vous la victoire! à vous tout l'honneur! (1)

La page suivante nous montre le vieux druide Divitiacus ensevelissant de ses mains pieuses Tullia, la fille de Cicéron (2); puis, c'est le barde Ri-Wall, l'impitoyable railleur, tombé dans une fosse, et là, aux prises avec un loup. Trois jours et trois nuits, le chanteur essaye d'endormir la bête avide, aux sons de sa harpe : les pâtres, les seigneurs, les clercs défilent sur le bord du trou, jetant une dernière insulte à l'ennemi vaincu. Enfin le malheureux n'en pouvant plus de sommeil et de faim tombe sur sa harpe brisée et, dans un coin de cette toile d'un trait simple et vigoureux, le poète écrit la moralité de toute la scène.

La gaîté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux (3).

Plus loin encore, car nous devons choisir, voici la sanglante idylle de Lina, la fille du duc de Bretagne. La jeune vierge aime le batelier Loïs, son frère de lait. Rien n'est gracieux comme les jeux des deux enfants sur les grèves du lac : on dirait un ressouvenir de Brizeux et de Marie au pont Kerlô.

Et lorsque les bras nus, le col tout en sueur,
Vers sa sœur bien aimée abordait le rameur,
C'était pour elle, après maintes tendres paroles,
Des fleurs roses du lac aux humides corolles,
Des touffes de glaïeuls sur l'herbe s'allongeant,
Et comme un beau calice un nénuphar d'argent.
Puis de tous ces présents déposés sur la berge,
Le jeune batelier paraît la jeune vierge,
Et, leurs fronts couronnés d'algues et de roseaux,
On les eût pris tous deux pour les Esprits des eaux (4).

(1) *Histoires poétiques*, p. 58.
(2) *La lampe de Tullie*, p. 66.
(3) *Le Barde Ri-Wall*, p. 67.
(4) *Histoires poétiques*, livre V. *Lina*, p. 76.

Mais le seigneur de Plaisance, « un noir poursuivant d'amour » s'attache aux pas de Lina et lui demande sa main : « Sire, riposte l'enfant avec un sourire d'ironie, je vous répondrai quand l'Étang-au-Duc mêlera ses eaux à celles de l'Étang de Plaisance ». — « A moi, mon œuvre! à vous votre promesse ! répond le barbare seigneur et à quelque temps de là, les deux lacs n'en faisaient plus qu'un... Aujourd'hui c'est grande fête au manoir de Plaisance : belles dames et chevaliers, artisans et vassaux sont accourus, et Monseigneur de Vannes vient bénir le gigantesque travail qu'entreprit la passion du duc. Loïs erre mélancolique sur les bords de l'étang maudit et Lina sourit tristement à son frère de lait :

Alors le fier seigneur penché courtoisement
« Voici mon œuvre; et vous, dame, votre serment. »
— « Je me souviens, — dit-elle, — et sa main virginale,
Sans trembler accepta la bague nuptiale.
Puis s'élançant au cou du jeune batelier,
Tous deux tombaient au fond du lac hospitalier (1).

Depuis lors par les nuits sereines, aux pâles clartés de la lune, les paysans aperçoivent une forme blanche debout sur les rochers et tordant ses cheveux. A l'autre bord un jeune nocher entonne une complainte douce et triste ; puis sa barque effleure l'onde et vole vers la nymphe éplorée. C'est Loïs et Lina que la vie devait réunir et que la mort n'a point séparés.

Saluons enfin au passage la belle légende de *Rosily* (2), les *Immortels de Saint-Wennôlé* (3) avec la longue procession des moines à barbe blanche que le Pérugin n'eût pas désavoués, et cette charmante miniature, d'une grâce archaïque et pure, le *lai de l'Eostik* (4), imité de

(1) *Histoires poétiques*, livre V. *Lina*, p. 79.
(2) *Ibidem*, p. 84.
(3) *Ibidem*, p. 70.
(4) *Ibidem*, p. 81.

Marie de France et qui n'est pas trop indigne de son modèle.

Ce qui caractérise tous ces tableaux, c'est l'impeccable perfection de la forme, la finesse du coup de pinceau et de temps en temps quelque chose d'imprécis dans les contours, d'à demi voilé qui est bien significatif de leur lointaine origine celtique.

*
* *

Et maintenant : *claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt!* Nous avons beaucoup cité, trop peut-être. Après tout, qui s'en plaindra? Ce n'est pas notre lecteur à coup sûr qui a pu déguster, dans ce chapitre de notre étude, un Brizeux non pas inédit, mais presque inconnu. Néanmoins, pour être complet, il faut encore signaler dans ce recueil deux séries de fragments qui méritent plus qu'une simple mention, le *Journal rustique* et le *Cycle*.

Nous avons déjà parlé du *Journal* : c'est une collection de miniatures, de modestes esquisses recueillies par le poète au hasard de ses courses en Bretagne et dont quelques unes ont le relief intense de l'eau-forte. Un intérieur d'auberge (1), une procession qui défile (2), une génisse qui passe dans la lande (3), la mort d'un bouvreuil (4), deviennent pour lui l'occasion d'un croquis dont le dessin irréprochable est éclairé par une fine pensée et par une belle conclusion morale. La plupart de ces fragments sont évidem-

(1) *Journal rustique*, Ire partie, p. 244, *La Bienvenue.* — *Le Colporteur* (T. I. *Histoires Poétiques*).
(2) *Ibidem.* IIe partie, p. 306. *La Procession.* (T. I. *Ibid.*)
(3) *Ibidem. Ibid. La Genisse*, p. 302. (T. I. *Ibid.*)
(4) *Ibidem.* IVe partie. *La Mort du Bouvreuil*, p. 124. (T. II. *Ibid.*)

ment des pierres d'attente, déjà travaillées, sculptées, ciselées et qui n'ont pas trouvé leur place dans l'épopée des *Bretons*. Quelques-uns sont écrits dans la manière et le goût des poètes Alexandrins, courtes allégories, d'une grâce légère, d'une pensée un peu triste parfois et qui ressemblent à des pages détachées de l'Anthologie grecque. Tel est ce symbolique *Chevreuil* que le poète a rencontré sur le seuil d'un manoir, d'abord familier et caressant, puis morne et farouche dans son ennui solitaire et dont la mort désespérée lui suggère cette réflexion :

A sa franche nature, oh! laissez donc chaque être,
Laissez-le vivre en paix aux lieux qui l'ont vu naître (1).

Telle est encore la mélancolique *Aliza* qui meurt, comme Ophélie, en cueillant une fleur et qui revient toutes les nuits visiter l'arbuste fatal :

La vie a son secret, la mort a son mystère,
Pour une fleur peut-être on revient sur la terre (2).

Le *Cycle*, avec son titre obscur et la forme du tercet qui reparaît par intervalles, nous semble un retour aux inspirations de la *Fleur d'Or*. — « Fleurs de l'art, mêlez-vous aux fleurs de la nature. » Ce vers du début résume la pensée dominante de tous ces fragments. A la vérité, les préoccupations esthétiques y tiennent peu de place : Brizeux s'en va, recueillant de préférence des maximes de vie, des conseils de sagesse ; il s'adresse d'abord aux bardes de son pays, à ces poètes anonymes dont les chants ont laissé dans l'âme du peuple breton tout un trésor de philosophie morale, — ce sont les *fleurs de la nature;* — il passe ensuite aux sages et aux poètes de l'antiquité, à Orphée, Calli-

(1) *Journal rustique. Ibidem. Le Chevreuil*, p. 123. (T. II. *Ibid.*)
(2) *Ibidem.* IIIe partie, *Aliza*, p. 48. (T. II. *Ibid.*)

maque, Horace, Virgile, aux poètes chrétiens et modernes, Synésius, Pétrarque, — ce sont les *fleurs de l'art.* — Les fragments de la seconde partie tournent à peu près dans le même cercle d'idées, avec quelque chose de plus personnel dans l'inspiration et une note satirique qui n'est pas familière à Brizeux. Le poète y brûle d'anciennes, de chères idoles. Platon surtout, dont la république lui inspire le dégoût (1), et dont il répudie la froide sagesse pour la doctrine du Dieu qui « avec profusion répandit l'amour » (2).

En dernière analyse, le *Cycle* est donc un voyage du poète à la recherche de la sagesse, dans le double domaine de la nature et de l'art. Mais ses distinctions sont bien subtiles et mystérieuses; elles n'ont même pas l'excuse d'une pensée philosophique fortement enchaînée et développée : quelques préceptes moraux, quelques vers traduits des anciens, de simples notes d'art, sans suite continue, sans lien raisonné, ne justifient pas le titre et l'intention métaphysiques de ces fragments.

Il y a cependant, dans ce livre, plus d'une page vraiment rare pour la netteté de la pensée et le relief du détail, deux ou trois symboles (3) où il déploie toute sa science du pittoresque court et serré, sans nuire à la clarté de l'idée elle-même. La *Couleuvre* est en ce genre une allégorie qui peut soutenir la comparaison avec les plus belles de T. Gautier :

Le lait pur de la vache avait le goût des fleurs,
Son beurre doux et frais semblait une ambroisie,
Tant chaque fleur des prés et chaque herbe choisie,
Aux mamelles versaient leurs parfums les meilleurs;

(1) *A Platon*, p. 202.
(2) *Dialogue*, p. 219.
(3) *La Couleuvre*, p. 177. *Amitiés*, p. 133. *Tirésias*, p. 179.

Un soir le lait coula sanglant : « Oh! la couleuvre
Aura sucé les pis! Je reconnais son œuvre, »
Dit, en jetant le vase un pâtre épouvanté.
Hélas! ainsi j'ai vu, par audace ou par ruse,
La vipère se pendre au sein blanc de la Muse :
Son lait ne coula plus que trouble, ensanglanté. (1)

On trouve encore, dans le *Cycle*, un groupe de sonnets d'une forme étrange (2) d'un détail exquis, dans lesquels le poète, comme en un flacon de cristal ciselé, enferme une goutte précieuse, une perle d'idée ou de sentiment (3); de courtes épigrammes, enveloppées d'images et de poésie, desquelles l'aiguillon s'échappe, comme l'épine d'une rose (4). On y lit volontiers aussi ses traductions des poètes grecs et latins : bien qu'il aimât ardemment Shakespeare, Byron, les Lakistes, Brizeux, libre de tout préjugé d'école, revenait d'instinct aux chers poètes dont le curé d'Arzanô lui avait révélé le nom, et il essayait de faire passer dans le moule étroit de son vers les beautés de Virgile et d'Horace. Nous ne rendrons pas à Brizeux le mauvais service de louer sans réserves ces simples exercices de reproduction; les vers en sont bons souvent, ils serrent d'assez près le modèle et se recommandent par leur souple adresse. Qu'on en juge plutôt. Le poète traduit l'épigramme si connue de Virgile : *Hos ego versiculos feci...*

(1) *La Couleuvre*, p. 176.

(2) Brizeux renverse le rythme classique du sonnet : il débute par les tercets et finit par les quatrains.

Les rimeurs ont posé le sonnet sur la pointe,
Le sonnet qui s'aiguise et finit en tercet :
Au solide quatrain la part faible est mal jointe,
Je voudrais commencer par où l'on finissait.
Tercet svelte, élancé, dans ta grâce idéale,
Parais donc le premier, forme pyramidale,
(*Histoires poétiques*, II. *Formes et pensées*, p. 203).

(3) Cf. *Les Quatre Jérôme*, p. 201. *Le Talisman*, p. 211. *Marie*, p. 194.

(4) *Aiguillons*, p. 126. (Lire aussi les deux superbes sonnets intitulés *Amitiés*, p. 208. M. H. Finistère veut qu'ils soient dédiés à E. Souvestre). Cf. *A. Brizeux et l'idée bretonne*, p. 65 seq.)

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs.
Vous, pour un autre aussi portez sous les chaleurs,
Brebis, vos toisons blanches;
Vous, pour un autre aussi, posez, oiseaux chanteurs,
Votre nid sous les branches.
Vous, pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs,
Fertilisez les terres.
Vous, pour un autre aussi, pompez le suc des fleurs,
Vous, abeilles légères (1).

On ne peut mieux faire, n'est-il pas vrai ? Et cependant ne relisez pas l'épigramme latine, car vous verriez que le traducteur français n'a pas rendu l'élégante ironie de l'original. Mais que voulez-vous? Une traduction, si consciencieuse soit-elle ne sera jamais qu'un décalque, un moulage, et le mot cruel de Henri Heine sera toujours vrai : *Clair de lune empaillé !*

* * *

Nous ferons tout-à-l'heure quelques restrictions sur la valeur littéraire des *Histoires poétiques ;* elles ne méritent que des louanges pour leur haute moralité. Ce recueil est une sorte de morale en action. Comme Renan le disait devant la statue de Brizeux : « Pendant que d'autres cueillaient les fleurs du mal, lui il n'aima que les fleurs du bien. » Son livre est un hymne au travail, au dévoûment, au sacrifice, à la fidélité sous toutes ses formes ; il célèbre l'héroïsme des cœurs simples, la secrète noblesse, le sens moral de cette humanité trop portée à se calomnier elle-même et qu'il relève à ses propres yeux. Il n'y a peut-être pas, dans toute notre histoire littéraire, un second exemple après le sien d'un poète souffrant par toutes les parties vulnérables de

(1) Cycle, 1re partie, *Épigramme*. p. 180.

son être, de la pauvreté, de la maladie, de l'isolement, de l'incurable doute, et malgré tout, ne laissant point transpirer dans son œuvre les révoltes de sa nature, ne parlant aux hommes que de résignation, de jouissances pures, de foi et de piété.

L'inspiration morale que traduit ce livre se complique d'un âpre dédain pour le monde moderne. Le poète est froissé dans ses plus chers instincts par l'activité toute matérielle qui règne autour de lui et qui fait la place de plus en plus restreinte aux émotions désintéressées des lettres et des arts. Et alors il se façonne un monde idéal pour s'y réfugier. Les moines le séduisent dans leur froc mystérieux et le nimbe de lumière qui irradie leur front, et il oppose le luxe moderne sur lequel le ciel n'épanche « ni concert, ni rosée » à l'humilité, au calme des saints reclus, à ce qu'il appelle « l'ineffable bonheur des immenses amours. » Avec quel implacable ironie il élève en face de la statue du Mammon contemporain l'austère figure de saint François d'Assise, l'amant de la pauvreté !

François, reviens chez nous prêcher la pauvreté !
Au milieu de la Bourse, il faut placer ta chaire;
Aux servants du veau d'or, là, tu crieras : « Misère ! »
Viens, de tes mendiants noblement escorté.

Et pieds nus, le capuce en arrière jeté,
Dis la richesse vile et la pauvreté chère,
Poursuivant ces démons, prime, report, enchère,
Des flagellations de ton verbe irrité !

Frères, ne laissez point trace du temple immonde;
Puis venez de maison en maison, par le monde,
Ramenant la prière à nos foyers anciens.

De vos humbles vertus purifiez les âmes ;
Opposez votre bure au luxe fou des femmes,
Et rapprenez le Christ aux modernes païens (1).

(1) Cycle, IIe partie, *A saint François*, p. 212.

D'un mot, il exécute le parisien coureur de plages, l'étranger qui deshonore les foyers modestes, trouble les saints mystères de son babil impie, le porteur de binocle

...... habillé de nankin,
Qu'une rime très riche a surnommé faquin (1).

Lui, le disciple de Cousin, lui, l'affranchi des tutelles inférieures, l'enivré de la raison pure, il se frappe la poitrine ; il comprend que l'homme n'est pas grand par ce qu'il sait, mais par ce qu'il aime ; il comprend que les premières assises d'une âme humaine sont chose sacrée et que c'est trop peu pour leur solidité d'y mettre la science à pleines mains. Et un jour passant auprès d'une de ces écoles qui se lèvent sur le sol breton il adresse aux architectes qui la bâtissent ces sages conseils

De l'église du bourg sondez les fondements ;
La foi, la paix du cœur en furent les ciments.
Dix siècles ont passé sur le saint édifice :
Donc pour bien affermir la nouvelle bâtisse,
C'est peu du granit dur et c'est peu du mortier,
Et c'est encore trop peu des règles du métier.
Maçons, si vous voulez que votre blanche école
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,
Dès la première assise, à côté du savoir,
Mettez la foi naïve et l'amour et l'espoir. (2)

Enfin de ce monde idéal où il s'obstine à vivre, le monde des vieux héros et des saints, il jette sur son siècle un regard de mépris ; il lance l'anathème à l'archéologue sacrilège qui, par amour de la science, profane le tombeau de Tullia, à toute cette génération

(1) *Histoires poétiques,* livre VII. *Les bains de mer*, p. 157.
(2) *Journal rustique*, 4e partie. « *Comme on bâtissait une école* », p. 127.

nouvelle en laquelle il ne reconnaît ni l'esprit, ni les mœurs, ni les tendances des ancêtres

Vous mourrez sur votre or, nouveaux païens du monde,
Desséchés dans les bras de votre idole immonde.
Vous fuyez l'idéal, l'idéal vous a fuis,
Sur vos calculs sans fin, sur vos sombres ennuis,
Le ciel n'épanchera ni concerts, ni rosée,
Et votre avare soif ne peut être apaisée.
Déserteurs d'un Dieu pauvre et mort sur une Croix,
Qu'on rencontre toujours dans le palais des rois,
Près du Samaritain jamais, ni dans l'étable,
Qui chasseriez Lazare encor de votre table ;
Dans vos parcs somptueux et vos palais dorés,
Courbés sous vos honneurs, mais tristes, vous mourrez. (1)

Belles colères de poète que Tennyson eût comparées « à des nuages frangés par le soleil ! » Elles valent mieux que l'élégant dilettantisme contemporain, ne s'intéressant au monde et aux idées que dans la mesure où ils peuvent devenir un instrument de jouissance intellectuelle, n'aimant des fleurs que le parfum, des moissons que l'éclat ondoyant, des sentiments que l'émotion, de l'activité que le spectacle, des idées que la forme et le mouvement. Aujourd'hui encore, ceux qui voient avec effroi grossir, comme une marée montante, le naturalisme de l'époque, tous ceux qui combattent pour la défense de l'idéal et qui mettent l'esprit au-dessus des sens, s'associeront à la protestation indignée du poète.

*
* *

Telle est cette œuvre d'un souffle noble et élevée, qui n'est pas sans défauts à coup sûr, mais à laquelle ne manquent ni la sincérité de l'inspiration, ni la variété

(1) *Histoires Poétiques, La légende des immortels,* p. 72.

des tableaux empruntés à toutes les situations de la vie, à toutes les époques d'une glorieuse histoire, ni la justesse et le courage de la leçon morale, qualités discrètes qui n'attirent pas la foule, mais qui retiennent l'élite. Les sujets de ces tableaux, il les a empruntés pour la plupart à la Bretagne, leurs délicieux enveloppements à son atmosphère de buées légères, la magie de ses couleurs à son ciel et à sa lumière, et la terre, l'air et la lumière ont donné leurs derniers trésors à leur fidèle et toujours jeune enfant.

Leurs derniers trésors!... Nous nous trompons. L'héritage littéraire sur lequel vivait Brizeux était inépuisable et après en avoir tiré le meilleur de son inspiration poétique, il pouvait lui demander encore, demander toujours sans crainte de l'appauvrir jamais. Il avait ce rare bonheur dont Horace félicitait Tibulle : un beau patrimoine, un beau talent pour le faire valoir.

Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi. (1)

Et il nous semble en dernière analyse que le poète en a été trop avare; il pouvait plus, s'il ne pouvait mieux. En terminant la lecture des *Histoires Poétiques*, après en avoir admiré les mérites réels et souvent exquis, on ne peut se défendre d'une certaine désillusion; ce n'est que cela! dit-on. Au lieu d'une épopée fragmentaire évoquant à la fois les grandeurs de l'histoire et celles de la légende, on ne trouve en fin de compte qu'une brève série de toiles dont un grand nombre sont admirables sans doute, mais dont l'ensemble manque d'unité et de puissante envergure. Le plan du poète était superbe, l'exécution n'est que médiocre : au cours du travail son regard l'a distrait, sa main l'a trahi. Où est-elle encore une fois cette trilogie depuis si longtemps

(1) Horace, *Épîtres*, livre I, p. 4.

promise et dans laquelle devaient revivre les aventures de Tristan, de Merlin et d'Arthur?

Où sont-elles, ces curieuses fictions, ces mythes innombrables, ces contes fantastiques où s'est jouée l'imagination d'une race qui est la poésie même et dont Brizeux avait sous la main le dépôt intact. « La France a trop oublié la Gaule ! » dit-il quelque part (1). Les chants de la harpe celtique, si nombreux qu'ils soient dans ce dernier recueil, ne sont rien auprès des formidables compilations de M. de la Villemarqué ; et l'on peut dire que cette fois la Gaule s'oubliait elle-même, qu'elle perdait, sans retour peut-être, l'occasion de donner dans la langue nationale une nouvelle immortalité à son génie et à sa gloire littéraire.

Et la France y perdait aussi. La Muse d'alors se laissait volontiers infuser dans les veines un sang nouveau ; V. Hugo ressuscitait les grandes figures de Charlemagne, d'Olivier et de Roland, tout le moyen âge héroïque avec ses chevaliers, ses gentils pages et ses belles châtelaines, et il faisait passer ainsi pour la première fois dans notre poésie nationale le souffle de la grande épopée, les vastes images, les développements magnifiques et sonores comme la cuirasse des paladins. Si Brizeux n'avait point failli à son programme, s'il s'était placé comme un centre de résonnance au milieu des traditions littéraires des deux Bretagnes, peut-être lui aussi eût-il fait époque dans l'évolution romantique ; à côté des éclatantes fanfares que sonnait V. Hugo, il eût introduit dans notre poésie française cette note sourde et discrète, cette harmonie du mode mineur, cette mélopée doucement élégiaque qui caractérise la cantilène bretonne ; il eût imprégné toute notre

(1) *A la mémoire de Le Gonidec.* — *Sagesse de Bretagne*, p. 291. Ed. Lemerre.

littérature moderne d'un idéalisme éthéré, du merveilleux subtil et pur des Celtes auprès duquel les gnomes et les nains grimaçants de V. Hugo ne sont qu'une fantasmagorie grotesque ; il eût transplanté en plein sol français la splendide moisson des fleurs celtiques qui n'envoient leurs mystérieuses bouffées qu'à ceux qui s'attardent au cœur de la nationalité gauloise.

Quoiqu'il en soit et malgré ce qui leur manque, les *Histoires Poétiques* n'en demeurent pas moins un bon et beau livre. Quand l'Anthologie française sera fixée, elle gardera en bon rang vingt ou trente de ces petits poèmes, et à la première page du livre, on pourra écrire l'épigraphe qu'un autre Breton, un soldat et un savant, La Tour d'Auvergne, mettait en tête de ses *Origines gauloises : Quæ pro patriâ scribuntur, æternæ sunt* (1).

(1) Brizeux n'a pas oublié ce Breton que Napoléon appelait *le premier grenadier de France,* amant passionné de l'idiome celtique. Quand le roi Louis de Bavière, fondateur du Wahalla, fit ouvrir et réparer le tombeau du héros, à Ober-Hausen, le poète consacra à ce fils de la vieille Bretagne quelques vers d'une émotion fière :

Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wahall
Le premier grenadier est le frère et l'égal....
O Corrêt, ô vrai Celte ! homme plein de franchise !
Sur les soldats du Rhin, sur ceux de la Tamise,
Tu courais comme un loup ; ensuite tu rentrais
Comme un paisible agneau dans ta chère Carhaix.
Tu revenais soldat, sur le dos ton bagage,
Pauvre, mais lorsqu'un mot de notre vieux langage,
Un mot sur ton chemin résonnait tout à coup,
Corrêt, tes yeux brillaient ; l'agneau devenait loup.
Sur la colline, hélas ! ta demeure éternelle,
Tu n'entends plus parler ta langue maternelle !
Et la brise du soir, ô muet grenadier,
Ne t'apporte jamais la fleur d'or du landier !

(Histoires Poétiques, L. IV, p. 25. *L'Elégie de Malô Corrêt).*

CHAPITRE IV

LA FLEUR D'OR

Comment les Ternaires *sont devenus la* Fleur d'Or. — *La* Fleur d'Or *est un poème philosophique. Idée générale : les trois pas dans la vie. — L'Esthétique de Brizeux. — Reproches injustes de Barbey d'Aurévilly ; Brizeux n'est pas un poète populaire comme Mistral ou Jasmin. — Ses idées sur l'art : architecture, sculpture, peinture. Son idéal. —* L'art pour le Beau. — *La philosophie religieuse de Brizeux : forme spéciale de son scepticisme. — De* Marie *à la* Fleur d'Or. — *A-t-il retrouvé l'équilibre moral?* — La jeune fille noyée de Lanildut. — *La Philosophie morale de Brizeux.* — Le livre des Conseils. — *Comparaison avec les poètes gnomiques de l'antiquité.— Influence de l'Italie sur le talent de Brizeux. — Valeur littéraire de la* Fleur d'Or : *Défauts et qualités; Côté original de ce recueil : union de la Bretagne et de l'Italie. — Conclusion : Caractère spécial de l'exotisme chez Brizeux. — « J'ai un pays ! »*

Nous avons dit ailleurs et nous avons expliqué l'échec relatif des *Ternaires*. Tandis que la critique savante

saluait, dans le talent poétique de Brizeux, une sorte d'évolution vers un genre moins naïf où le sentiment des choses naturelles se combinait avec le goût de la philosophie et de l'art, la foule routinière demeura déconcertée et le volume nouveau n'obtint guère qu'un succès d'estime et de sympathie. En 1853, le poème reparaît sous un autre titre ; il s'appelle désormais la *Fleur d'Or*. Mais au fond c'est une œuvre entièrement nouvelle que Brizeux présente au public. Dans la première édition, il insistait trop sur le symbole ternaire ; au début de son livre, il osait écrire des phrases comme celle-ci, capables de décourager les plus intrépides : « De ce triple et complet développement de lui-même, l'auteur a pu tirer ce titre de *Ternaires*, nombre mystérieux qu'il a pu étudier dans ses diverses applications et jusque dans son origine céleste. C'est que les choses finies et infinies sont contenues dans cette formule ternaire. Pressentie par la sagesse antique, (écho en cela de l'instinct universel) puis consacrée par le dogme, elle s'est plus que partout empreinte au fond du génie celtique (1). » Cette phraséologie incompréhensible a disparu de la *Fleur d'Or*. Notre attention est légèrement détournée de ce nombre fatidique vers les progrès et la marche de l'esprit qu'il est censé renfermer. Le livre est toujours un poème philosophique, mais dépouillé de cet appareil par trop mystérieux qui le rendait inaccessible au commun des mortels.

De plus le poète a disposé les fragments de son œuvre dans un ordre plus clair et plus naturel. Dans les *Ternaires*, les différentes étapes du voyage étaient à peine indiquées ; c'était un long chemin monotone des bourgs de Bretagne aux villes d'Italie, sans une halte, sans un repos, sans autre indication de la route par-

1) Les Ternaires. *Préface*, (*1e Edit.*)

courue qu'un changement de ton dans la voix du chanteur. Au contraire la *Fleur d'Or* est divisée en chapitres qui permettent de respirer ; on ne marche plus au hasard, on sait d'où l'on vient, où l'on est, où l'on va. Dante ne nous fait pas descendre d'une haleine tous les cercles de son Enfer, Brizeux non plus désormais : la Bretagne, Paris, Florence, Rome, Naples, puis le retour, tel est l'itinéraire que nous suivons, avec des stations d'un jour, des pauses d'une heure qui nous permettent de jouir avec le poète de tous les plaisirs du chemin.

L'ensemble du livre a donc gagné, les détails aussi. Les groupes poétiques sont harmonieusement distribués, chacun à sa place. Une inextricable confusion régnait d'un bout à l'autre des *Ternaires* ; le lecteur était quelque peu surpris d'entendre tout-à-coup à Rome la légende de *Lez-Breiz* (1) ou l'histoire de *Jacques le Maçon* (2) au sortir de Venise ; telle pièce inspirée par les souvenirs d'enfance (3) faisait un curieux contraste à côté d'une autre consacrée aux monastères romains (4). Ce désordre a disparu de l'édition définitive ; toutes les pièces sont ramenées à leur place désignée et rattachées à l'idée particulière du moment, de sorte qu'aucune dissonance ne vient rompre l'harmonie générale du poème.

Enfin, la *Fleur d'Or* s'est enrichie d'un grand nombre de chants (5) : *Giannina, A ma mère en Italie, A la*

(1) *Les Ternaires.* Edit. Charpentier, p. 165.
(2) *Ibid.*, p. 105.
(3) *Le vieux Collège. Ibid.*, p. 139.
(4) *Les Talismans. Ibid.*, p. 135.
(5) La *Fleur d'Or* compte environ trente pièces ajoutées aux *Ternaires.*

En voici la liste complète :

A Marie endormie, p. 9. (Edit. Garnier, 1853).
A l'Avenir, p. 14, p. 17.
L'Atelier, p. 47.
A Lucy, p. 46.

maison d'Horace, L'Andromède, Après une tempête, et vingt autres pièces, les plus attachantes, celles précisément qui font le charme du recueil par l'accent personnel de l'inspiration et l'absence de ce fatras philosophique qui nous déroute si souvent à travers le poème.

*
* *

La *Fleur d'Or* a la prétention d'être un poème philosophique. Brizeux nous la présente comme l'œuvre de sa maturité, « comme un lien et un anneau nécessaire entre toutes les autres ». (1) Et il ajoute pour accentuer sa pensée : « Aux fantaisies de la route, au libre plaisir d'aller et de voir venait se joindre la recherche d'un but plus élevé : de là comme un double voyage idéal et réel. Si le précédent volume de *Marie* s'adressait avant tout au sentiment, celui-ci même en face des splendeurs

(1) *La Fleur d'Or*. Préface, p. 2. Edit. Lemerre.

de la nature et de l'art, à travers les épisodes, délassements du chemin, devra donc s'adresser souvent à la réflexion ». (1)

Le voyage réel nous l'avons déjà raconté, l'autre est moins facile à suivre. A vrai dire, la préface de la *Fleur d'Or* promet beaucoup plus que l'ouvrage lui-même ne tient. Nous venons de la relire et nous avouons ingénûment n'y avoir découvert qu'à grand'peine cette synthèse générale qui doit éclairer l'œuvre entière du poète. A vrai dire, s'il y eut jamais un esprit peu propre aux abstractions métaphysiques, une imagination peu faite pour embrasser les vastes conceptions en lesquelles se plaît le génie de Lucrèce ou de Dante, c'est à coup sûr l'esprit et l'imagination de Brizeux. Il excelle à rendre les simples détails de la vie du foyer, les émotions de l'âme, ses souvenirs, ses regrets, ses naïves douleurs ; chaque fois qu'il touche à cette corde, il s'élève à d'irrésistibles effets ; cela est beau parce que cela est vrai, profondément senti. Mais que peuvent avoir de commun avec ce genre de poésie les formules du dictionnaire philosophique ? Autant on aime chez Brizeux la fraîcheur de ses idylles, l'image hardie qui ne dédaigne pas de puiser à l'occasion aux sources populaires, autant on trouve déplacé l'effort qu'il doit faire pour s'élever à la hauteur des spéculations philosophiques.

L'idée générale de la *Fleur d'Or* nous paraît être celle-ci : la vie du poète est un cercle qu'il parcourt en trois temps. Aux jours « florissants et verts », il erre de pays en pays, de doctrines en doctrines, incapable de se fixer à aucune ; les jours virils sont pour l'étude et la science : il faut se faire un idéal et une foi, et, pour cela, interroger, s'éclairer, chercher partout les

(1) *La Fleur d'or*, p. 1.

éléments d'un *Credo* définitif ; vient enfin la dernière étape : pour la conscience, c'est le calme dans la foi reconquise ; pour l'esprit, le repos dans les jouissances de la philosophie et de l'art (1). Dans cette sorte d'*itinerarium mentis*, le poème de *Marie* représente la première station avec ses inquiétudes et ses regrets des croyances évanouies ; la *Fleur d'or* est le journal du penseur qui reconstitue son symbole religieux, qui se fait un idéal artistique. Et désormais, l'âme rassérénée par la Piété et sa noble sœur, la Philosophie, le poète « ira calme au dernier jour. » (2) — Entrons dans les détails et tâchons de découvrir l'esthétique, la religion et la morale de Brizeux sous le voile de ces allégories.

*
* *

La *Fleur d'or* veut avant tout nous initier à l'éducation esthétique de Brizeux : « Bien des secrets de son esprit sont là, écrit Saint-René Taillandier, et ceux qui n'ont pas médité ces fines pages ne connaissent qu'une partie du poète. Philosophe, chrétien, artiste, il a semé ses meilleurs trésors sur les routes qui mènent des bourgs de Bretagne aux villes d'Italie. » (3) C'est donc la science, la philosophie de l'art que Brizeux était allé chercher en Italie. On lui en a fait un crime : « Voilà le grand reproche à faire avant tout à ce poète qu'on nous a donné pour un Breton pur sang et immaculé, aussi pur que l'hermine de son pays. L'hermine dans Brizeux n'est pas morte, mais elle est malade. Avant toute

(1) *La Fleur d'Or*, l. I. *Les trois voyages*, p. 1.
(2) *Ibidem.*, l. V. *Aspirations*, p. 97.
(3) Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux.* (*Préface des Œuvres*. Ed. Lemerre, p. 34).

critique de détail, voilà le reproche qu'on a droit d'adresser au poète, qu'il atteint et enveloppe dans l'intimité de son inspiration et l'ensemble de son talent. La nationalité poétique de Brizeux n'est pas intense, et l'on en est d'autant plus frappé que tout le long de ses poèmes, il ne cesse de s'exhaler en regrets sur le compte de cette nationalité compromise ou perdue. Partout il pleure la Bretagne et ses coutumes originales et fortes et tout en pleurant, ce singulier affligé dont l'affliction la plus grande est encore l'inconséquence, abolit en lui, librement et volontairement, ces originalités savoureuses qui auraient donné à son talent la trempe vibrante et l'énergie que naturellement il n'avait pas. Il tremble que la civilisation ne passe son agréable rouleau sur la tête vierge et âpre de son pays et il se jette la tête baissée dans cette civilisation, absolument comme Gribouille se jette dans l'eau de peur de se mouiller » (1). Ces critiques ont leur raison d'être. Le meilleur conseil à donner à ceux qui ont du talent, même à ceux qui ont du génie, est de le faire évoluer dans sa forme spontanée, de le dérober à toute culture artificielle. Et cela est vrai surtout des poètes populaires : leur poésie est consubstantielle au sol qui les a vus naître ; elle doit être sous une forme simple et ingénue le résumé de l'existence d'un peuple, de ses luttes, de ses malheurs, de ses instincts les plus vivaces, les plus chers. Qu'ils s'attachent donc à la terre de la patrie ! Qu'ils se souviennent qu'on ne l'emporte pas à la semelle de son soulier ! Qu'ils se plongent chaque jour davantage dans l'atmosphère natale avec laquelle leur génie s'accorde ! « Retournez à votre village, disait-on à Burns qui s'oubliait dans les salons d'Édimbourg,

(1) Barbey d'Aurevilly. *Les Œuvres et les Hommes*, III[e] partie : *Les Poètes*, *Brizeux*, p. 89-90.

retrouvez vos sillons et vos prairies et sauvez votre indépendance ! » (1) — « Dites-moi plutôt qu'il faut que cela sorte d'Agen comme nos prunes ! » répondait Jasmin à ceux qui l'engageaient à se faire éditer à Paris. Ils comprenaient ces simples et merveilleux artistes, que le poète populaire tient à son milieu par d'invisibles racines, comme une plante à la motte de terre dont elle absorbe la sève, et que l'en exiler, c'est le condamner à à une décadence progressive, finalement à la mort.

Mais Brizeux n'était pas, ne voulait pas être un poète populaire dans le sens étroit du mot ; il visait plus haut qu'à prendre rang parmi les rapsodes de village, les joueurs de biniou et de cornemuse. Nous ne pouvons guère apprécier les quelques vers qu'il a martelés dans son idiome original, mais les savants de la langue celtique n'y attachent qu'une moyenne importance et n'y reconnaissent point l'intensité d'inspiration locale qui fait le génie d'un Mistral ou d'un Jasmin (2). Son but était de mettre le respect et l'amour de son pays, non pas seulement au cœur des Bretons, mais de la France littéraire, de faire respirer jusqu'à l'énivrement, « l'arome, le miel de poésie » qui embaume la vieille Armorique (3). Nous ne voyons pas qu'il fût arrivé plus facilement au succès en écrivant dans son dialecte natal, en conservant à son génie, né pour Rome ou pour Athènes, l'archaïque originalité d'un barde. On eût applaudi peut-être à cet amour sauvage qui se réfugie et se cantonne dans le pays d'origine, armé jusqu'aux dents, comme Sertorius en son Espagne (4). Mais la

(1) Ch. de Mazade. *Revue des Deux Mondes*, 1854. *Poésie populaire méridionale*, p. 117.

(2) *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1872. *Amyntas Burnichon*, par P. de Courcy.

(3) *Les Bretons*, ch. XVI, p. 139.

(4) Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 1841, III, p. 783.

Bretagne elle-même y aurait gagné moins d'admirateurs et d'amants passionnés. Il lui faut donc s'initier à toutes les délicatesses de l'art ; il lui faut, des fleurs d'or cueillies sur son chemin tresser une nouvelle couronne pour le front de sa patrie. C'est ce qu'il écrit à ses compatriotes :

> Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour !
> Comme en tout pays et de plage en plage,
> Je m'en vais semant la plante sauvage
> Qui devant vos pas doit fleurir un jour.
>
> Déjà dans Paris a germé la graine.
> Si vous y venez, le cœur oppressé,
> Vous dîtes : Ici, le barde a passé !
> Voici la fleur d'or, sœur de la verveine (1).

Il est impossible d'enfermer en quelques formules l'esthétique nouvelle que Brizeux rapportait d'Italie. En vérité, ce sont plutôt de rapides aperçus qu'une doctrine complète, une synthèse générale de ses idées sur le Beau. Il est facile cependant de reconnaître, à l'arrière fond de ce large éclectisme qui ne refuse systématiquement son suffrage à aucune forme de l'art, des principes arrêtés, des préférences pour les œuvres qui manifestent le souci dominant de la mesure et de la sobriété.

En architecture, l'idéal de Brizeux est dans le style byzantin. Les arceaux gothiques lui paraissent trop sombres ; ces colonnes qui s'enchevêtrent comme une forêt, ces voûtes entrecroisées comme des choses qui ne sont pas finies, qui voudraient aller plus loin, toutes ces lignes verticales qui s'éloignent de la terre, montent, montent sans cesse, n'ont pas assez de ce calme, de cette harmonie sereine qu'il cherche

(1) *La Fleur d'or*, livre III. *Le Semeur*, p. 55.

partout ; et il donne la palme à l'art byzantin, à l'*Église byzantine :*

Art humain et sacré,
Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre.
Salut, docte formule, ô modèle épuré,
Où des temps opposés les lois viennent se fondre (1).

Les sculpteurs d'Athènes sont ses maîtres préférés. Il compare les statues de la vieille Égypte aux marbres de Paros qui peuplaient le temple de Delphes : d'un côté, c'est la rigide immobilité, la vie silencieuse, engoncée dans les formes rectilignes, Osiris emprisonné dans sa tunique étroite et mille liens serrés ; de l'autre, c'est la grâce légère, le mouvement, la beauté, Apollon, le jeune dieu qui sort du marbre « la chlamyde flottante abandonnée au vent » (2).

Raphaël est pour lui « le peintre envoyé du ciel » ; il adore la quiétude, l'impassible sérénité de ses vierges, de ses enfants, de ses anges, de tous ces profils suaves où rien ne transpire des tiraillements douloureux qui agitèrent l'Italie au XV[me] siècle (3).

Mais avant toutes choses, il place dans l'idéal le principe éternel de l'art. « L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours (4). » Et celui qu'il invoque, ce n'est pas un idéal froid, monotone, incolore sous un faux air de noblesse, mais l'idéal vivant et chaud, comme aux jours de la florissante Grèce, quand le sang coulait à flots de pourpre dans les veines des demi-dieux et des héros, l'idéal de la Renaissance italienne, puisant aux sources vives de la nature, la transformant, la transfigurant en des œuvres harmonieuses.

Enfin il n'est pas de ceux qui font consister l'in-

(1) *La Fleur d'or*, livre IV, *L'Église byzantine*, p. 62.
(2) *Ibidem*, livre II, *Les deux statuaires*, p. 31-32.
(3) *Ibidem*, livre VI, *Les trois frères*, p. 118.
(4) *Ibidem*, livre I, *Tableau d'intérieur*, p. 30.

dépendance de l'art dans son indifférence à toute idée morale, qui n'admettent d'autre but à la création esthétique qu'elle-même et sa beauté intime. Pour lui, l'art a une fin plus sublime que de s'enfermer dans sa tour d'ivoire, pour la sculpter à loisir ; il doit s'élargir, se traduire en une sorte d'effort inconscient qui atteigne les âmes et les rende meilleures. Il fait du poète l'ange de la pitié, il le compare à la divine Eloa d'A. de Vigny : comme sa sœur, il pourrait vivre heureux dans les splendeurs éthérées où il a choisi son séjour, mais il jette un regard de compassion vers les tristes vallées d'ici-bas et il descend pour consoler :

Recherchant le malheur et chantant la pitié. (1)

A la théorie de l'art utile chère à Diderot et A. Dumas fils, à celle de l'art pour l'art qui allait bientôt constituer une façon d'orthodoxie dans une certaine école, Brizeux substituerait volontiers cette formule plus juste et plus morale : *L'art pour le beau.* Il croit, en effet, à la sainte contagion du beau (2), il sait que le beau est l'azur d'où tombe le rayon du bien, qu'il concourt fatalement, sans intention directe, au progrès moral, à la plus-value humaine, ce qu'il avait déjà exprimé, sous une image magnifique, dans le poème de *Marie* :

Le Beau, c'est vers le Bien le chemin radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux. (3)

*
* *

La *Fleur d'or* contient aussi la philosophie religieuse de Brizeux et le récit des efforts tentés par lui pour échapper au scepticisme. — En notre siècle, le divorce

(1) *La Fleur d'or.* Liv. VIII. *Portraits : Le poète*, p. 155.
(2) *Ibid.* Liv. II. *Vœux de l'art*, p. 25.
(3) *Marie. Hymne à M. Ingres*, p. 78.

de l'homme avec les croyances héréditaires s'est accompli de deux façons. Quelquefois la rupture se fait sous l'influence des passions mauvaises : le scepticisme prend alors je ne sais quel caractère sensuel et trouble; « il se met à voyager par la boue des carrefours, mangeant, buvant, jouissant à chaque porte. » (1) Cette impiété libertine, depuis quarante ans qu'elle fleurit sous le ciel, a inspiré toute une littérature; le regret des vieilles croyances, la faim des joies les plus pimentées de la chair se côtoient et se mêlent à chaque page dans le *Rolla* de Musset et les *Fleurs du Mal* de Baudelaire. C'est le doute ivre-mort, débraillé, celui qui trébuche, au sortir de l'orgie, dans un hoquet de blasphème. Il s'était présenté à Brizeux sous son aspect sarcastique et révoltant :

Un jour, vieillard cynique, au front chauve, à l'œil cave,
Le désespoir empreint sur son teint blême et have,
Chancelant et boiteux, d'un regard suppliant,
Il se traînait vers moi, tel qu'un vil mendiant
Qui de loin vous poursuit du cri de ses misères.
Et sous ses haillons noirs met à nu ses ulcères.
Ainsi l'affreux vieillard, sans honte, sans remords,
M'étalait chaque plaie et de l'âme et du corps,
Sa naissance sans but, sa foi sans espérance,
Comme il avait grandi pauvre et dans la souffrance!
Sa jeunesse écoulée et puis, pour quelques fleurs
Des épines sans nombre et d'amères douleurs;
Ces éternels combats d'une nature double,
La raison qui commande et l'âme qui se trouble;
Et le bien et le mal, vieux mots qu'on n'entend pas,
Pareils à deux geôliers attachés à nos pas.
Et si je reculais devant un tel délire,
Il fuyait en jetant un grand éclat de rire,
Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons dans la nuit je cherchais mon chemin! (2)

(1) Michelet, *Histoire de France*. Liv. II, p. 693.
(2) *Marie. Le Doute*, p. 133.

Ce scepticisme-là n'était point fait pour la fine et délicate nature de Brizeux. Il y en a un autre, le doute intellectuel : la raison se révolte, brise les liens de la foi et proclame l'émancipation de la pensée. Nous avons dit ailleurs par quel concours de circonstances celui-là devint la religion de Brizeux, comment le fervent disciple de l'Église se fit le disciple de M. Cousin. La religion de l'auteur de *Marie* n'est pas autre chose que la philosophie rationaliste, c'est-à-dire la négation en bloc du Christianisme lui-même, en tant qu'édifice divin et doctrine révélée.

Mais la séparation une fois accomplie, Brizeux éprouva une sensation de vide que ni la science, ni la poésie, ni l'art ne pouvaient tromper. « L'éclectisme est une lumière sans doute, écrivait A. de Vigny, mais une lumière comme celle de la lune qui éclaire sans réchauffer » (1). Ce fut aussi la tristesse de Brizeux et il ne pouvait se résigner à ne vivre que de cela. Il n'était pas de ceux qui ont pour chef de file Montaigne, le badin intrépide et charmant; il eût plutôt signé cette parole du théosophe Saint-Martin : « La vie nous a été donnée pour que chacune des minutes qui la composent soit échangée contre une parcelle de vérité. » Aussi écoutez la voix qui perce dans le poème de *Marie :* c'est la voix des vagues remords, des regrets, des jours mélancoliques; c'est la maigre petite voix qui crie sans cesse dans l'âme, obscurément et douloureusement, l'immense lassitude de la pensée qui flotte dans le vide, emprisonnée dans un abîme dont les parois abruptes glissent sous l'étreinte convulsive des mains.

Ouvrons maintenant la *Fleur d'or*. Le poète a-t-il rétabli l'équilibre entre sa raison et son cœur? Est-il sorti vainqueur de cette crise douloureuse? Il est

(1) A. de Vigny, *Journal d'un poète*, p. 41.

incontestable qu'il y a progrès et qu'à ce point de vue la comparaison entre *Marie* et la *Fleur d'or* est tout à l'honneur de ce recueil. Là, malgré les corrections successives, Jésus n'était qu'un philosophe sublime ; après l'avoir fait descendre de son piédestal divin, Brizeux l'ensevelissait doucement, avec une piété hypocrite, quelque chose de la ferveur des saintes femmes qui embaumaient le corps sacré avant de le mettre au tombeau ; ici, Jésus est un Dieu. Entrant à Naples, le Vendredi-Saint, le poète écrit ces strophes qui sont un acte de foi :

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !
Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;
Mourez, la mort est souveraine...

Non, vivez ! Sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et doublement régénéré
Reparaît le Fils de la femme (1).

Il écrit des hymnes au Père (2), au Fils (3), à l'Esprit (4), où il y a sans doute beaucoup de philosophie platonicienne, mais qui sont après tout d'une orthodoxie irréprochable. Il revient à chaque instant sur l'accord définitif désormais rétabli entre toutes les parties de son être moral. « Homme par la pensée et par le cœur, enfant » (5), tel est le portrait qu'il nous donne de lui-même. Ce n'est pas sans un certain orgueil

(1) *La Fleur d'or*, Livre VI. *A Naples. Vendredi*, p. 113-114.
(2) *Ibidem*, Livre V. *Hymne*, p. 99.
(3) *Ibidem*, Livre VI. *Hymne*, p. 115.
(4) *Ibidem*, Livre VIII. *Hymne*, p. 167.
(5) *Ibidem*, Livre IV. *Chemin faisant*, p. 61.

qu'il considère le chemin parcouru, et, rapprochant le point de départ du point d'arrivée, il s'écrie au terme de ce laborieux pèlerinage :

Mon voyage est fini. Vienne à présent le sort :
Mon cœur est aussi bon, mon esprit est plus fort (1).

« C'est, dit un critique, l'homme qui après avoir accepté la mâle épreuve du doute, a reconquis la foi par la raison et par le cœur : il est récompensé d'avoir cru d'avance à la réconciliation avec la religion dans les âmes qui savent les comprendre toutes deux » (2).

Il ne faut cependant accepter que sous bénéfice d'inventaire ce brevet de foi orthodoxe que le poète s'octroie de lui-même et que contresigne d'emblée un généreux admirateur. Il y a de larges brèches dans le *Credo* catholique de Brizeux; celui que nous voyions tout à l'heure à Naples pieusement agenouillé devant la Croix du Sauveur a fait une sélection dans les articles de son symbole ; il demeure au fond le disciple impénitent de M. Cousin. S'il se sent pris de tendresse pour Jean, l'Apôtre aux blonds cheveux, pour le peuple fidèle à Dieu, comme le ramier à sa colline, il garde ses plus chaudes admirations pour l'aigle émancipé, pour la pensée libre,

La suprême raison qui trouve en soi sa règle (3).

Il voudrait bien se reposer un moment sur le mol oreiller de la foi simple, mais comme l'oreiller du doute, celui-ci le blesse et ne lui laisse point l'illusion d'un bref sommeil.

Reposons-nous ailleurs; le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé (4).

(1) *La Fleur d'or*, Livre IX *A la fontaine féérique*, p. 173.
(2) *Étude sur A. Brizeux*, par J. Duchesne, p. 14.
(3) *La Fleur d'or*, Livre V. *Aspirations*, p. 97.
(4) *Ibidem*, Livre VII. *L'Asile*, p. 143.

Au reste, il n'est pas sûr lui-même, quoiqu'il en dise souvent, d'avoir reconquis l'eurythmie morale. La preuve, c'est qu'il souffre et qu'il pleure; il pleure aux jardins de la Brenta (1), il pleure en revenant du Lido (2). « Monsieur, vous m'avez instruit, — dit quelque part un personnage de Voltaire, — mais j'ai le cœur navré, — C'est souvent le fruit de la science, » — répond un autre. De ce fruit-là, Brizeux savoure l'écœurante amertume et songeant à la quiétude qu'il puisait autrefois dans ses croyances naïves, il s'écrie :

Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble philosophie !
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles ;
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au Temple, à ses riants symboles ;
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles (3)....

En somme, la doctrine religieuse de la *Fleur d'Or* est un flux et un reflux perpétuel de la foi au doute et du doute à la foi, de beaux regrets pour celle-ci, des prédilections pour celui-là, un scepticisme irrésolu qui n'a même pas conscience de lui-même et se déguise mal sous de lyriques abstractions, une sorte de philosophie naturelle où surnagent çà et là des réminiscences divines du catholicisme, amour, charité, poésie du culte, un formulaire assez vague que M. Cousin et

(1) *La Fleur d'or*, Livre VIIe. *Funérailles d'un Amour*, p. 137.

Tout est muet, tout est noir,
Comme au fond du désespoir.
Dans les palais, dans les âmes
Plus d'amour ni plus de flammes.

(2) *Ibidem*, Livre VIIe. *En revenant du Lido*, p. 134.
(3) *Ibidem*, Livre V, *Aspirations*, p. 97.

Sainte-Beuve lui-même à certaines heures n'eussent pas refuser de signer.

Si Brizeux tenait sincèrement à la paix du cœur, ce n'est ni aux voyages, ni à la science qu'il devait la demander, mais à son pays.

> Fleur d'or, pour vous cueillir sur ma terre natale,
> N'aurais-je donc qu'à me pencher (1)?

Les Bretons ont une belle légende, *La jeune fille noyée de Lanildut* (2). Annaïk est surprise par les flots au moment où elle pêchait sur la grève : la vague monte lente, perfide, et l'enfant tout entière à son travail ne s'aperçoit pas que l'eau lui touche les genoux. Soudain, elle pâlit, gravit une roche qui émerge, appelle les pêcheurs de la rive, mais la voix de la mer étouffe sa voix. Il faut donc mourir... Et alors, résignée, fidèle à la Bretagne jusque dans la mort, elle dénoue ses cheveux, les attache aux goëmons qui pendent sur la roche. Ainsi, elle ne sera pas emportée par la houle, elle reposera dans la terre bénite, près des siens. Heureux Brizeux, s'il se fût attaché désespérément à sa patrie ! Quand il sentit le scepticisme lui gagner le cœur, heureux s'il fût revenu pour ne plus les quitter à ses rochers, à ses villages, à ses landes ! Il fallait, puisqu'il était faible, appuyer sa faiblesse à ces croix de Bretagne qui sont taillées dans le cœur des chênes ou dans les flancs du granit ; il fallait, puisque à voler par le monde, son aile s'était fatiguée, brisée, revenir au doux nid des ancêtres, et là se dire l'éternel mot des déçus : *In nidulo meo moriar!* Ainsi aurait-il vécu, serait-il mort content et ne donnant point à ceux qui

(1) *La Fleur d'or*, Livre I, p. 12.
(2) Cf. Lammenais, *Une voix de prison*. Cette légende a été racontée en vers par M. l'abbé Kerbiriou, un prêtre breton, un poète. *(Armorica.* Dumont Edit. Brest).

l'aiment et qui parlent de lui le navrant spectacle d'un homme écartelé pour ainsi dire entre les négations de sa raison et les besoins inassouvis de son cœur.

*
* *

Avec le symbole esthétique et religieux de notre poète, il y a enfin dans la *Fleur d'Or* un essai de Morale. *Le livre des Conseils* est un recueil de préceptes, une série de leçons pratiques adressées par Brizeux à un fils imaginaire. Il a jeté autour de lui un regard effrayé : des volontés paralysées, des âmes en proie à de vagues tristesses, des pensées et des actions qui ne s'enchaînent plus, l'harmonie de l'être humain, brisée, disloquée, il a vu tout cela dans les jeunes générations qui le suivent et il leur apporte un remède. Il n'a pas oublié les souffrances par lesquelles il a dû passer avant de se refaire à lui-même l'équilibre moral, il se dit que cette longue et douloureuse épreuve ne doit pas être le lot de tout homme venant en ce monde, et de son expérience acquise il essayera de faire bénéficier son disciple.

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,
Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants
L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans (1).

Il lui rappelle d'abord les souvenirs du berceau, les tendresses maternelles, l'onde baptismale, les croyances enfantines. Puis il ouvre à ses regards les perspectives de l'avenir : une épouse, une famille, une patrie qui l'attendent. Il lui recommande surtout de bien choisir son chemin, de ne pas gaspiller les forces vives de sa jeunesse, d'être gai comme son âge et ses frères, de

(1) *La Fleur d'or.* Livre VIII. *Le livre des Conseils*, p. 158.

cultiver la science enfin, car « en face du danger, il faut périr ou voir. »

Voici la virilité, le cap fécond en naufrages où sont venus se briser Raphaël, Pascal, Byron, Carrel, « Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel. » Adieu les illusions! mais que le disciple garde au moins l'amour, le culte de la beauté ; qu'il ferme son âme à l'égoïsme, à l'orgueil stérile, à la corruption surtout.

Aux autres il faut croire ; il faut croire à soi-même ;
Pour qu'on nous aime, aimer ; aimer sans qu'on nous aime (1).

Aux vieillards, Brizeux conseille la résignation, une indulgence sans mesure pour les misères humaines, la sérénité bienfaisante et surtout l'espérance en l'autre vie.

Ce serait abuser des rapprochements que de comparer cette litanie de simples conseils au *Livre d'un père,* de V. de Laprade, à l'*Art d'être grand'père,* de V. Hugo. Ces deux recueils sont de vrais poèmes, d'une envergure puissante, celui-ci d'une moralité souvent discutable, mais rempli de détails pittoresques et charmants, celui-là plus mâle, plus viril, prêchant le culte du foyer, des ancêtres, de Dieu et de la patrie, en quarante pièces dont vingt au moins sont de purs chefs d'œuvre. Le *Livre des Conseils* a plus d'analogies avec les poèmes gnomiques de la Grèce ancienne, où les maximes de vertu s'expriment en deux ou trois vers qui ont le ton et l'allure d'oracles (2). De part et d'autre, c'est la même élévation de pensées, la même énergie, la même précision dans la forme. Il y a de plus chez Brizeux une émotion qui se communique, une nuance de mélancolie toute moderne ; ce n'est pas un professeur qui enseigne froidement et solennellement du haut de sa chaire, mais un homme qui a beaucoup souffert dans les luttes de la

(1) *La Fleur d'Or*, p. 161.
(2) Cf. Ottf. Müller, *Histoire de la littérature grecque*, C. x.

vie et qui voudrait épargner à son disciple les mêmes souffrances dans les mêmes luttes. Les remèdes qu'il propose sont austères, mais pour les faire accepter, il dore les bords de la coupe d'un peu de miel trempé de larmes :

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de ma vie,
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie.

Je n'ai plus d'espérance et j'ai quelques regrets,
En repassant mes jours trop souvent incomplets,
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets... (1)

Au *Livre des Conseils* on pourrait ajouter en appendice la pièce qui est dans toutes les mémoires : *Jacques le Maçon* (2), l'histoire d'un héros modeste qui se précipite du haut d'un toit pour sauver la vie d'un compagnon de travail ; le *Vieux Collège* (3), une élégie touchante qui est aussi une hymne à la pitié pour les pauvres et les endoloris ; on y joindrait enfin les strophes adressées *A plus d'un* (4) et qui commencent par ce vers :

Dans ton intérêt ne te corromps pas !

et l'on aurait ainsi un petit traité de morale avec exemples à l'appui, et je ne sache pas de mère qui, après l'avoir parcouru, ne se dise à elle-même :

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor
Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or
Couvriraient ce front jeune et virginal encor (5).

(1) *La Fleur d'or,* Livre VIII. *Le Livre des Conseils,* p. 162.
(2) *Ibidem,* Livre II, p. 26.
(3) *Ibidem, Ibidem,* p. 39.
(4) *Ibidem, Ibidem,* p. 47.
(5) *Ibidem, Livre des Conseils,* p. 163.

*
* *

Telle est dans ses grandes lignes la philosophie religieuse, artistique et morale contenue dans la *Fleur d'or*. La première est indécise, hésitante, une simple variété du scepticisme intellectuel; les deux autres sont plus fermes, plus complètes; toutes trois se résument dans un hymne à l'harmonie :

Il l'a voulu le barde et par un libre effort
Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord (1).

Avant d'aller plus loin et d'examiner en détail les mérites littéraires de la *Fleur d'Or*, une question se pose : dans quelle mesure Brizeux a-t-il subi l'influence de l'Italie ? A quels signes la reconnaît-on dans son œuvre poétique ?

L'Empereur prétendait reconnaître la Corse rien qu'à l'odeur du cyste respirée à plusieurs lieues du rivage. Le charme de la terre de Beauté est si profond, si séduisant que nul ne s'y dérobe, et un connaisseur pourrait distinguer le peintre et le poète, amis de l'Italie, rien qu'au coloris de leur paysage, à une certaine nuance de leur ciel. Cette empreinte est évidente dans toutes les œuvres de Brizeux, à partir de *Marie*. Le poète a vécu longtemps dans la somptuosité de cette nature enchanteresse ; il s'est imprégné des splendeurs de son soleil ; il a gardé dans les yeux la lumière de ce ciel italien, d'un bleu intense, pareil aux enluminures des anciens missels que les moines de l'Ombrie vous montrent, au fond de leurs sacristies, sous des fresques pâlissantes. Quelque chose en restera

(1) *La Fleur d'Or*, Livre IX. *Les Trois Poètes*, p. 185.

désormais sur sa palette. Le paysage de *Marie* est souvent mélancolique, voilé d'une ombre légère ; il y a bien cette matinée de printemps dans laquelle le poète encadre le convoi de Louise, si claire, si délicieusement fraîche ; cependant, d'une façon générale, il manque aux premières toiles de Brizeux ce sourire large et bienveillant que donne seule la belle lumière du soleil. Ce ne sont pas les brouillards opaques d'Ossian, mais une lueur pâle et comme noyée de brumes transparentes. Les vers de la *Fleur d'Or* et des poèmes qui suivent ont un éclat plus vif, des nuances plus claires ; les descriptions ont perdu de leur ampleur, au moins dans les tercets et les strophes un peu courtes qui nous occupent, mais elles ont en revanche un ton plus vibrant, des images plus éclatantes, cette couleur enfin qu'on pourrait caractériser par un vers de Brizeux : « douce comme le *ciel* de la blonde Toscane ». (1) Qu'on veuille bien rapprocher le paysage où le poète a placé l'idylle du pont Kerlô de celui qu'il décrit dans sa *Lettre à Loïc* (2), de tous ceux qu'il peint au passage sur la route de Fiesole et dans la campagne d'Albano (3) et l'on saisira la différence. Des deux côtés, la vision des choses est admirablement reproduite et idéalisée, mais il y a dans les seconds un rayon de lumière, une richesse de coloris qui sont chose nouvelle sous le pinceau de Brizeux.

Ces voyages au pays de la *Fleur d'Or* pouvaient devenir un danger pour le poète ; à vivre ainsi dans l'opulente nature du sol italien, dans l'éblouissement d'un soleil qui met un vêtement d'or sur toutes choses, il courait risque d'y laisser son goût de la mesure et de

(1) *La Fleur d'Or. LAleatico*, p. 67.
(2) *Ibid.*, *Lettres à Loïc*, p. 129.
(3) *Ibid.*, *Aux environs d'Albano*, p. 87.

la sobriété, de transporter dans son œuvre la profusion de splendeurs qu'il avait sous les yeux. Sa passion de l'art, ses préférences pour Raphaël, pour les peintres ombriens, Fra Angelico, Giotto, Cimabüé dont la touche est si fine, le coloris transparent, presque immatériel, le sauvèrent de ce péril ; et, loin de fausser l'exquise simplicité de sa manière, l'Italie ne put que la fortifier en la faisant plus réfléchie, plus raisonnée.

Des poètes Italiens, il ne paraît guère avoir étudié que Dante et Pétrarque. Celui-ci l'attirait par la grâce concise de ses sonnets :

> Vase étroit, mais bien clos, coffret, plaisir des yeux,
> D'où s'exhale un parfum subtil, mystérieux,
> Que Laure respirait, le soir, dans sa chapelle. (1)

Il est certain, d'autre part, que l'étude de la *Divine Comédie* exerça une profonde influence sur son talent. Dante est un de ces génies qu'on ne fréquente pas en vain, un de ces maîtres dont on ne se sépare que marqué d'impérissables stigmates. « La *Divine Comédie,* écrivait Brizeux, dans la préface de sa traduction, ne peut-être d'une lecture courante comme l'*Iliade* et l'*Enéide ;* il faut suivre le théologien et même le scolastique dans toutes sortes d'arguties, le politique passionné dans mille allusions aux affaires de sa petite république, l'artiste du Moyen Age dans les étrangetés et les raffinements d'une poésie toute complexe ; enfin, c'est une étude et même un travail... » (2) De cette étude et de ce travail la *Fleur d'or* porte des traces évidentes : à Dante, Brizeux devra sans doute son style nerveux, curieusement naïf, concis jusqu'à l'âpreté, sa phrase austère et dogmatique. Peut-être aussi, s'il n'avait point

(1) *Histoires poétiques. Cycle.* IIe partie, p. 203. *Formes et pensées.*
(2) *La Divine Comédie.* Traduction par A. Brizeux. *Préface.*

fait de la *Divine Comédie* son livre de chevet, ne trouverait-on point dans ce recueil tant de pages nuageuses, tant de strophes obscures et que l'on dirait arrachées au hasard à quelque chant de l'*Inferno* ou du *Purgatorio*. C'est le propre des natures poétiques de pouvoir s'élancer d'un bond au cœur même d'une littérature, de s'identifier avec l'esprit des siècles, mais encore doivent-elles sauvegarder dans ce commerce leur propre originalité et ne pas se fausser elles-mêmes, en voulant s'adapter sans choix tous les éléments qui sont la propriété exclusive d'une langue et d'un homme.

*
* *

Les mérites littéraires de la *Fleur d'or* sont très discutés. Le philosophe a fait tort au poète : ces perpétuelles allégories, ce retour périodique au nombre de Pythagore, au triangle équilatéral, ces dithyrambes assez nuageux en l'honneur de l'équilibre et de l'harmonie donnent une sorte de vertige et découragent les lecteurs. La *Fleur d'or* est certainement le livre le moins populaire de Brizeux ; il le sera toujours à cause de ses défauts et peut-être aussi en raison de certaines de ses qualités.

Le défaut principal de ce livre est l'abus du symbole et de la thèse philosophique. Le poète s'en va, cherchant à la pipée, comme eût dit Regnier, un paysage, un tableau, une simple anecdote qui lui suggèrent des réflexions morales : les rues droites de Lorient sont une image de la droiture des Bretons au sentier du devoir (1) ; une coupe de vin de Florence lui figure la

(1) *La Fleur d'or*, livre III. *Symbole*, p. 53.

poésie débordante de son cœur (1); le gladiateur expirant avec noblesse lui représente le poète qui meurt en cachant ses blessures (2); une source dont l'eau se divise le fait songer au double courant de la vie (3); le voyage de son frère en Amérique devient l'emblème de celui du poète à la recherche de l'idéal rêvé (4). Nous pourrions citer dix autres pièces du même recueil qui se résument comme celle-ci en une comparaison prolongée et expliquée. Dieu nous garde de condamner en bloc l'allégorie poétique! Nous en savons de charmantes dans l'anthologie française: les *Colombes*, de Th. Gautier, le *Vase brisé*, de Sully-Prudhomme, sont certainement des perles en ce genre. Mais ce sont des perles rares; on en recueillerait tout au plus une poignée et il y en a un boisseau dans la *Fleur d'or*, mais ce n'est pas exagérer que d'en compter une bonne moitié qui sont des perles fausses, finement taillées à coup sûr, mais sans éclat.

La thèse philosophique en poésie est plus ennuyeuse encore que le symbole. On la supporte à la rigueur chez Victor Hugo, parée de toutes les splendeurs d'un verbe et d'une imagination incomparables. Mais si vous la réduisez à l'état de squelette, sans chair et sans souffle, si vous vous contentez d'aligner solennellement des termes de métaphysique en des strophes qui sont profondes comme le vide, alors vous sortez de la poésie pour entrer dans ce domaine des ombres dont parle Virgile: *per domos vacuas et inania regna*. Quand Brizeux s'égare par ces limbes noirs, il distille l'ennui à forte dose: il prend des attitudes de hiérophante pour enfermer au hasard en des lambeaux de stances d'incompréhensibles oracles. Comment, par exemple, le

(1) *La Fleur d'or*, livre IV. *L'Aleatico*, p. 67.
(2) *Ibidem*, livre V. *Le Gladiateur*, p. 102.
(3) *Ibidem*, livre IX. *Les Courants*, p. 172.
(4) *Ibidem*, livre IX. *L'Idéal*, p. 196.

poète de *Marie* a-t-il jamais pu écrire cet *Hymne à l'Esprit* qui semble un défi porté à tous les abstracteurs de quintessence ? La scolastique, la métallurgie, la physique s'y prêtent un mutuel concours pour produire une œuvre que l'on dirait empruntée aux impénétrables recueils d'un P. Verlaine ou d'un Stéphane Mallarmé :

Le divin composé qui brille en s'approchant
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Tout se cherche, le nord vers le sud est allé
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

Le mélange se fait : fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale,

Métal complexe et simple et sans pareil encor
Et dont le monde entier aura composé l'or,

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte.

O le pur electrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes accords !

Quand elle apparaîtra la fusion bénie
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie...

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin,
Et d'un autre métal, comme eux simple et divin.

O troisième métal que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail, c'est toi que cherche l'homme.

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, sage intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire.

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour,
Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour (1).

(1) *La Fleur d'or*, livre VIII. *Hymne à l'Esprit*, p. 168, 169.

Voilà un hymne que Brizeux aurait pu intituler : *Le Rêve* ou *le Cauchemar*. C'est un mystère, une charade, sans suite apparente dans les idées, sans clarté dans les mots. Il aimait ces vers néanmoins et il les croyait

Avec grâce voilés mais clairs pour tous les yeux (1).

*
* *

Saint-René Taillandier compare Brizeux à un personnage de Térence : *L'Homme qui se tourmente lui-même* (2). Il le fut surtout dans la *Fleur d'or*.

Ce poème porte la trace de scrupules outrés. A la phrase alerte et courante de *Marie*, au large souffle des *Bretons* succède une forme plus travaillée, tourmentée. On dirait qu'il a juré d'exprimer sa pensée dans le moins de mots possible ; il la condense, il la triture, il la réduit à ses derniers éléments. Là où Victor Hugo aurait broyé toutes les couleurs de sa palette, dépensé toute la richesse de sa langue magnifique, Brizeux se contente d'une légère esquisse, d'un trait fin, de quelques vers énergiquement burinés. Dans cette manière sobre et sévère, une fois la crise philosophique terminée, il arrive souvent à de merveilleux résultats, et triomphe en de minuscules sujets qui n'ont que les dimensions d'une médaille, mais d'un singulier relief. Que dites-vous par exemple de cette miniature dessinée sous les murs de Fiesole ?

Hier, j'ai vu s'unir, dans un groupe charmant,
La bouche d'une mère et celle d'un enfant.
Légère elle passait, sur le front sa corbeille
Où dormait dans les fleurs sa fille, fleur vermeille.

(1) *La Fleur d'Or, Ibidem.*
(2) *Notice sur Brizeux, loc. cit.*, p. 42.

De cette blonde enfant elle a fait son bijou,
Blanche agrafe à son cœur, collier d'or à son cou.
Sur le bord du chemin parfois elle la pose
Et donne son sein blanc à cette bouche rose.
Puis, telle que l'oiseau s'élançant du buisson,
Joyeuse elle reprend sa route et sa chanson (1).

Ces dix vers ne sont-ils pas admirables de relief et de couleur? Ils font songer à certains camées de Théophile Gautier par le fini et la correction du détail, et c'est le cas de répéter avec ce poète :

Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec un clou pour l'attacher.

Mais il y a un écueil dans ce système et Brizeux ne l'a pas toujours tourné. A travailler ainsi à coups de lime, à vouloir donner à la pensée son maximum de condensation, on court grand risque de remplacer par l'effort la divine spontanéité du talent, de l'emprisonner dans une gêne étroite et douloureuse qui donnera à ses mouvements quelque chose de saccadé, de tourmenté, d'arriver à la sécheresse en visant à l'énergie et à la sobriété. Ce grave défaut est sensible dans la *Fleur d'or:* à travers ces phrases elliptiques, ces périodes interrompues, ces stances concises jusqu'à la dureté, on devine un homme qui s'est volontairement soumis à un travail forcé, un artiste despote de lui-même dont le génie était fait pour des formes plus aérées et plus larges. Dans tout écrivain, même supérieur, il y a une faiblesse, un endroit vulnérable, ce que les amateurs de citations classiques appellent le talon d'Achille : il est là chez Brizeux, c'est l'outrance d'une qualité rare, l'amour de la simplicité, de la mesure, la fidélité ombrageuse à cette devise qui a toujours décoré son poétique blason : *Glissez mortels, n'appuyez pas !*

(1) *La Fleur d'or*, livre IV, *Giannina*, p. 64-65.

*
* *

Il est partout question d'harmonie dans la *Fleur d'Or:* l'harmonie entre le cœur et l'esprit, entre la foi et la science, entre la nature et l'idéal. Les critiques en ont signalé une troisième : deux amours se livrent dans l'âme du poète un perpétuel combat, l'amour de la Bretagne et l'amour de l'Italie, et cette rencontre de deux sentiments produit une harmonie en dissonance, de curieux effets de contraste qui font une heureuse diversion aux chants platoniciens sur le divin triangle. C'est le côté vraiment original de la *Fleur d'Or* : Brizeux s'égare dans les musées de Florence, sur les voies romaines, au bord de la baie de Naples ; la patrie ne lui apparaît plus que dans les brumes du lointain, mais tout à coup, un nom breton, un souvenir d'histoire, une fleur jaune comme celle des landes, un site, mille petits riens le frappent et ravivent son vieux culte et son inspiration primitive. Pour bien comprendre et sentir le charme spécial de cette anthitèse de sentiments et d'idées, il faut lire la pièce intitulée *Chants alternés* (1). La scène est à Florence ; le poète suit des yeux une jeune enfant dont les traits lui rappellent la touche pure de Cimabüé ; il rève, il chante et tout en rêvant, tout en chantant les grâces florentines, il s'interrompt pour moduler à mi-voix une belle légende de Bretagne, la légende du *Prince de Léon*, et les deux chants se confondent en une harmonie étrange qui reviendra, comme un *leit-motive*, dans tout le cours du poème. Une autre fois, errant dans la Ville Éternelle, il

(1) *La Fleur d'Or*, Livre IV, p. 80.

découvre une humble basilique dédiée à saint Malo que les Italiens appellent saint Mauto. Dès ce moment, comme une véritable obsession, le souvenir du vieil évêque breton le poursuit partout, au théâtre, sur les bords du Tibre, dans les monastères, jusque sous la colonnade de Saint-Pierre ; et plus heureux de sa trouvaille qu'un archéologue rencontrant une inscription nouvelle dans les Catacombes ou sur le Forum, il s'écrie :

Comment, bon Saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom ?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand fatigué de voir et d'admirer toujours,
Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut! et durant quelques jours
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit (1).

Florence évoque à sa pensée l'antique char des Celtes (2), le son de la piva lui rappelle celui des cornemuses bretonnes (3), la fleur jaune des orangers, le genêt d'or des landes (4). Et c'est ainsi que les dissonances primitives viennent se fondre en une dernière harmonie : la Bretagne d'abord, l'Italie ensuite, les deux enfin. Ce double amour est l'accord final sur lequel se termine ce livre : la nature simple au début, puis l'art avec tous ses raffinements, et, pour conclure, l'union harmonieuse de la nature et de l'art, voilà le chemin parcouru par le poète philosophe de son point de départ au point d'arrivée.

(1) *La Fleur d'Or*, Livre V, *A Saint-Mauto*, p. 89.
(2) *Ibidem*, Livre IV. *L'Aleatico*, p. 67.
(3) *Ibidem*, Livre V, *Les Cornemuses*, p. 94.
(4) *Ibidem*, Livre III, *Les Deux Fleurs*, p. 54.

*
* *

Après la *Fleur d'Or* on a pu comparer la muse de Brizeux à quelque riche héritière de Rennes ou de Ploërmel, mariée à un Parisien pur sang, en plein faubourg Saint-Germain, gardant dans son salon une coiffe blanche, une jupe rayée et une quenouille, mais au fond très élégante, très mondaine, et malgré un léger accent de terroir, parlant une langue très raffinée, en somme plus charmante que sincère (1). On ne peut nier de fait que, dans la fureur d'inspiration exotique qui caractérisa un moment l'école moderne, notre poète ait éprouvé un moment de vertige : autour de lui, les poètes anglais et allemands, l'Espagne, l'Italie étaient l'objet d'un culte fervent; on puisait à toutes les histoires, à toutes les littératures, à toutes les civilisations. « *Juvat integros accedere fontes !* » se dit Brizeux, et la *Fleur d'or* naquit de cette heure d'enthousiasme. Mais ici encore il se distingue des poètes contemporains : il a beau courir le monde, il reste au fond le poète de la Bretagne. Plus il a reculé les bornes de son domaine, plus il aspire à ce coin souriant de l'Armorique, *angulus ridet,* plus il voudrait revenir au foyer des ancêtres, aimant ce qu'ils aimaient, croyant ce qu'ils croyaient, content des vieux horizons et des anciens bonheurs. Quand il estompe d'une molle caresse la gracieuse figure de Giannina, on dirait que le pinceau tremble dans sa main : une moitié de son âme reste retenue à la Bretagne, une moitié flotte entraînée comme

(1) A. de Pontmartin, *Dernières Causeries Littéraires,* 2e Edition, *Brizeux*, p. 319.

malgré elle au pays de ses rêves. Vous ne trouverez cela chez aucun poète romantique ; nous n'en connaissons pas un qui ait écrit cette phrase après lui : « *J'ai un pays!* (1) » Oui, même sous les colonnades brisées du Forum, sous les portiques de Florence, la Muse de Brizeux reste bretonne par le cœur, par ses regrets, par tous ses souvenirs, ayant néanmoins le goût de l'aventure, la passion des longs pèlerinages ; elle est bien la sœur de Lancelot et de Perceval, de tous ces héros de la Table Ronde qui faisaient de la vie un vol à tire d'aile à la recherche de mystérieux inconnus.

(1) *Préface* de *La Fleur d'or*, p. 2.

CHAPITRE V

LA POÉTIQUE NOUVELLE

Origines de la Poétique Nouvelle. — *Intention générale du traité : indiquer le fond de la poésie. — Critiques d'A. de Pontmartin. — Elle est l'histoire de l'intelligence de Brizeux et un recueil de sages conseils. — Analyse critique du traité : la* Nature *initiatrice du poète, mère de la poésie lyrique et de la poésie pastorale ; — la* Cité *inspire la satire, l'élégie, la tragédie, la comédie. — Évocation de Molière ; — le* Temple *donne naissance à l'épopée. — Les allégories finales : la* Poésie, *la* Philosophie, *la* Théologie. — *La mission du poète d'après Brizeux. — Comparaison avec A. Chénier et Sainte-Beuve. — Supériorité de Brizeux par l'élévation des idées, le sentiment de la nature, le respect de tradition littéraire. — Conclusion : La* Poétique Nouvelle *résume l'œuvre entière de Brizeux.*

Dans la seconde période de sa vie, le poète chez Brizeux se complique décidément d'une moitié de philosophe. Des détails extérieurs, d'un simple phénomène, il aime à remonter aux idées générales ; il y va

avec une sorte d'allégresse, comme la chèvre au cytise, dirait Jules Lemaître. Cette disposition tenait à l'essence même de son âme, méditative, accessible aux impressions du dehors, mais pour les transformer en symboles, en idées, par une action lente, analogue à celle qui élabore la perle au fond de l'Océan. Toute une partie de la *Fleur d'Or* est issue de ce courant de rêverie qui s'évapore facilement en nuages.

Les tendances naturelles du poète trouvaient un aliment, une excitation dans ses courses perpétuelles. Quoique l'idée puisse sembler paradoxale, le voyage ne fut le plus souvent pour Brizeux qu'une façon de se recueillir ; il lui demandait non pas la distraction dans le mouvement, mais seulement une occasion de voir, de comparer entre elles les diverses formes de la beauté plastique et de se faire ainsi un idéal personnel : « Quel est donc ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marbres ? » disait un voyageur rencontrant A. de Musset dans un hôtel de Milan. Brizeux dut souvent provoquer la même question, mais tandis que l'auteur de *Rolla* se contentait d'admirer et de prendre au vol sa minute de plaisir, lui raisonnait ses impressions avec le calme d'un esprit dogmatique et passionné. Indifférent au fond à toutes les querelles d'école où se glissent toujours l'aigreur et le parti-pris, il se complaisait aux détails techniques, aux rapports finement saisis, aux analyses de style et de forme. Il avait donc des idées arrêtées sur les conditions du beau, une grande foi dans ces idées, le sentiment que de leur application dépendait l'avenir de l'art et de la poésie ; avec cela, un grain de prosélytisme qui perce à l'arrière-fond de toutes les âmes convaincues, le besoin, non pas de se créer une école, mais de communiquer ses vues, de donner à l'inspiration future des secrets qui la feront plus harmo-

nieuse et plus puissante. De ces tendances, de ces études, de ces convictions naquit la *Poétique Nouvelle.*

*
* *

L'intention générale de la *Poétique Nouvelle* est clairement exprimée dès le début du traité et dans une note qui le termine : « L'Art poétique d'Horace si élégant et celui de Boileau plus méthodique (en apparence du moins, mais d'un plan général et de divisions tout arbitraires), ne sauraient être recommencés ; ils ont établi la rhétorique de la poésie. Pour sa philosophie, ils l'ont négligée. Esprits fermes, ils ont voulu avec raison (leur travail était assez grand) se renfermer dans la partie technique. Ainsi l'origine et la mission de la poésie, la nature, l'âme elle-même, (sauf quelques traits excellents d'observation morale), Dieu enfin sont presque absents de leur livre.

« C'est par le sentiment de ces lacunes, non dans l'œuvre des différents artistes, mais dans la théorie que fut écrit, après d'autres tentatives, le poème de l'*Invention* par A. Chénier et que de nos jours ont paru les délicates épîtres de M. Sainte-Beuve.

» Après la poétique des règles, il restait donc à faire une autre poétique.

» Fondée sur les principes des choses, sur le triple domaine de l'inspiration, cette Poétique nouvelle cherche les sources mêmes de l'art, naturelles, humaines, divines, lesquelles ne sont autres que celles de la vie. Traité de poésie, elle arrive ainsi, sans efforts, à être un résumé philosophique. Ce qui fait l'homme complet fait le poète et réciproquement... » (1)

(1) *La Poétique nouvelle.* Note, p. 253-254. Ed. Lemerre.

Ainsi donc Brizeux n'a pas voulu faire acte de législateur, tenter une révolution dans le monde littéraire, imposer des règles nouvelles inconnues d'Horace et de Boileau, mais simplement conduire « les vrais servants de l'art » aux sources où ils doivent puiser l'inspiration :

Ils ont donné la forme et j'indique le fond. (1)

Cette prétention de Brizeux scandalise A. de Pontmartin. « On est tenté de lui répondre, écrit-il, qu'ils se sont fait la meilleure part, la seule du moins qui puisse s'apprendre et par conséquent s'enseigner. Un jeune homme né avec la vocation et les aptitudes poétiques peut fort bien ignorer ces lois matérielles de l'art des vers que Boileau énumère avec une justesse un peu sèche, qu'Horace effleure avec une grâce inimitable. Il est donc utile qu'on lui révèle la forme, c'est-à-dire ce qui lui manque et ce qu'il peut acquérir, mais le fond, c'est-à-dire ce qui ne s'acquiert pas ? L'éducation poétique, toujours un peu illusoire, le devient surtout lorsqu'il s'agit de montrer aux néophytes les thèmes qu'ils doivent choisir, les mélodies qui doivent naître dans leur âme et non plus le doigté de l'instrument dont ils doivent jouer » (2). Il y a sur ce thème des développements d'une éloquence facile. Évidemment on ne peut imposer à un poète ses sujets d'inspiration; l'essence même de la faculté poétique est d'être spontanée, indépendante de toute suggestion extérieure. Brizeux le savait aussi bien que personne, mais il eût pu répondre à M. de Pontmartin : Je ne prétends pas donner à mon disciple de mandat impératif, lui dire : Chantez ceci et encore cela ! Je ne veux pas le tenir en courte lisière, comme la nourrice un jeune enfant, mais

(1) *La Poétique nouvelle*, Chant Ier, p. 228.
(2) A. de Pontmartin, *Dernières Causeries littéraires*. 2e édition. *Brizeux*, p. 315.

simplement me faire son guide et son conseiller. Comme Virgile offrant sa main à Dante sur le seuil de l'Enfer, je veux conduire le jeune poète sur les sentiers, à toutes les sources où j'ai trouvé l'inspiration jaillissante. Me prêter une autre intention, c'est élever des obstacles pour se donner le plaisir de les renverser facilement.

Ramenée à son véritable objet, la *Poétique nouvelle* nous intéresse doublement : elle est d'abord l'histoire de l'intelligence de Brizeux, elle marque les différentes phases, les évolutions successives de son génie, s'éveillant au contact d'une nature pleine de religion et de poésie, jeté ensuite dans le tourbillon de la cité, et là, essayant quelques pas timides sur le théâtre, modulant des élégies où perce un aiguillon de satire, plus tard enfin s'affinant dans la méditation philosophique, dans la science raisonnée de l'art et de tous ses secrets.

De plus, sans prétendre que le traité de Brizeux soit le *vade-mecum* nécessaire à tous les débutants, nous croyons cependant qu'il peut leur être secourable dans les tâtonnements des premières étapes. Ce qui est instinct chez eux, disposition native de l'imagination et de la sensibilité, doit se développer dans un milieu spécial, dans une atmosphère favorable qui permette à tous les germes d'éclore. Or quel meilleur conseil à donner par exemple à ceux que séduit la gloire de Molière que de se mettre comme lui au centre même de la vie et de tous les travers, comme en un observatoire d'où l'on domine le monde et sa comédie? Le sens du théâtre ne s'apprend pas sans doute; aussi bien que la poésie elle-même, il est quelque chose d'irréductible, essentiel à l'auteur dramatique au même titre qu'une conformation spéciale de l'œil est nécessaire au peintre : « On ne devient pas auteur dramatique, dit A. Dumas, on l'est tout de suite ou jamais, comme on est brun ou

blond sans le vouloir » (1). Mais en outre de ce don naturel, il est indispensable au poète de connaître son monde ; il doit élire domicile dans la multitude, dans le mouvement; il faut *qu'il épouse la foule* (2), selon le mot de Baudelaire, qu'il en fasse sa famille, comme l'amateur de tableaux vit dans une société enchantée de rêves peints sur toile. C'est aussi le conseil de Brizeux :

Dût ton cœur se briser, poète, cependant
Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent.
Comme Dante, il faudra dans cet Enfer descendre.
Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre. (3)

Les critiques soulevées par A. de Pontmartin ne résistent donc pas à un examen sérieux. Pas plus qu'Horace ou Boileau, Brizeux ne prétend donner à son néophyte ce qu'il doit apporter en naissant, le *mens divinior atque os,* mais seulement lui mettre sous les yeux l'itinéraire des chemins au bout desquels il se retrouvera plus grand, plus fort, mieux préparé à l'inspiration, vraiment poète.

*
* *

Le plan de la *Poétique nouvelle* donne prise à des reproches plus fondés. Brizeux l'a divisée en trois chants qui portent chacun un titre général : *la Nature, la Cité, le Temple,* triple cercle qui résume tout le domaine de la poésie, tout son champ d'inspiration.

La nature est pour lui la grande initiatrice. L'éveil de son génie date de sa première rencontre avec elle.

Celui qui n'a point bu son lait ne vivra pas (4).

(1) A. Dumas fils, *Le Père prodigue.* Préface.
(2) Baudelaire, *L'Art romantique,* p. 64.
(3) *Poétique nouvelle.* Chant II, p. 235-236.
(4) *Poétique nouvelle,* Ch. I, p. 230.

Lui, il était vraiment par tout son être et par toute son œuvre, le fils de ces champs et de ces bois, dans l'intimité desquels il avait vécu et qui l'avaient formé de leurs influences familières. La nature sera donc le berceau de tous les poètes comme elle a été le sien. Et il la décrit telle qu'elle apparut à ses regards d'enfant : une aube de printemps, de la verdure, des fleurs, des nids qui chantent, des troupeaux qui bondissent dans la lande. Dans ce cadre, il met une scène pleine de grandeur et de piété : un prêtre est debout près du lit d'une malade et lui présente le viatique des mourants, tandis qu'en un coin, deux enfants échangent leurs premiers aveux. La Nature et avec elle, la Religion et l'Amour se révélant à la même heure, unissant toutes leurs puissances en une seule harmonie, telle est l'initiation du poète, telle est la poésie elle-même dans sa source, dans sa substance la plus éthérée (1).

De la contemplation de la nature, naîtra d'abord la *poésie lyrique.* En face de la création, le poète laisse monter son âme des choses visibles à l'Être invisible qui les a faites.

...Partout Dieu présent, Dieu sensible,
Dans la création, l'Invisible est visible ;
Le symbole s'entr'ouvre et sous le voile d'or
L'Être pur apparaît plus radieux encor.
Le poète inspiré tout en foulant les herbes,
Monte l'esprit plongé dans ces mythes superbes. (2)

Et l'extase du poète s'achève en un dithyrambe

(1) Dans ses *Souvenirs et portraits*, Lamartine a écrit quelques pages qui sont un magnifique commentaire de ce tableau de Brizeux. « *Comment je suis devenu poète* (I, p. 54), *Comment on devient poète* (p. 92). De part et d'autre, c'est la nature, la religion et l'amour qui font jaillir du rocher la source poétique. Mais quelle différence entre les impressions religieuses des deux adolescents ! D'un côté, c'est la simplicité auguste du mystère chrétien; de l'autre, un vague panthéisme qui s'abîme dans la contemplation de l'infini et adore Dieu au fond de la nature (p. 76).

(2) *Poétique nouvelle.* Ch. I, p. 230.

sacré (1). — Ici, Brizeux nous paraît rétrécir singulièrement le champ de la poésie lyrique, elle n'est pas seulement l'hymne d'adoration devant le Créateur ; elle embrasse l'homme tout entier, elle représente le monde intérieur de l'âme, ses sentiments, ses passions, ses joies et ses souffrances. Elle élève vers Dieu des hommages et des actions de grâce ; elle célèbre la patrie, ses héros, ses gloires ou ses deuils ; bref, elle est la poésie elle-même, suivant le mot de Jouffroy ; les genres n'en sont que les différentes formes.

A côté de la poésie lyrique naît la *poésie pastorale*. Le poète descend de la montagne pour se mêler aux faucheurs qui travaillent, aux pâtres qui chantent : il y trouve la paix, les mœurs primitives, les amours naïves, le cadre et la matière première de l'églogue. — Très gravement, G. Planche reproche à Brizeux d'avoir mêlé la religion à l'origine de la poésie pastorale (2) : « Je crois, dit-il, qu'il n'a pas fidèlement suivi le plan primitif qu'il avait conçu. L'idylle qui sert de début à son poème, au lieu d'être inspirée par le spectacle de la nature, est plutôt inspirée par les mystères de la religion. Il y a donc ici double emploi ; il fallait choisir entre la nature et la religion... » (3). Cette mise en demeure est au moins superflue. Le judicieux critique se vante d'avoir lu et relu le premier chant « pour se prémunir contre toute méprise » : une dernière lecture lui aurait sans doute procuré le plaisir de constater que le tableau du début n'a rien de commnn avec la naissance de l'idylle en général et qu'il peint simplement sous une grande image l'éveil de la poésie dans une âme.

(1) *Poétique nouvelle*, p. 231.
(2) *Revue des Deux Mondes*. — 1855, I. — *Brizeux*, par G. Planche, p. 755.
(3) *Ibidem*, p. 757.

Le second chant de la *Poétique nouvelle* est certainement le plus beau par la force et l'enchaînement logique de la pensée, par la variété et le charme des tableaux. Brizeux jette son disciple dans le tumulte de la grande cité :

Ici tout se confond : le sacré, le profane,
La sœur de charité, l'impure courtisane,
La pauvreté honteuse et le luxe insolent;
La médiocrité marche sur le talent,
Le génie épuisé, pâle, à bout de ressource,
Meurt, tandis qu'un pervers sort enflé de la Bourse.... (1)

C'est à la *satire* de flageller ces vices. — Après avoir lu toute cette tirade superbe dont nous ne citons que quelques lignes et dans laquelle l'indignation fait le vers, on se demande pourquoi Brizeux ne s'est jamais essayé dans la satire. Il possédait tous les dons nécessaires pour manier cette arme : l'instinct du beau, l'horreur du mal, le sentiment du ridicule et de la satire, le vers cinglant à l'occasion comme un fouet. Cependant il n'aima jamais la littérature de haine et de combat : « *Grand Dieu !* — disait-il un jour à M. Lacaussade, — *se faire le bourreau d'autrui !* » (2) Dans la conversation, il avait l'ironie prompte et vive, l'épithète qui stigmatise, mais il ne voulait pas que son œuvre conservât la trace de ces irritations : « L'homme de goût, écrit Rivarol, a reçu vingt blessures avant d'en faire une. » Lui, ne comptait plus ses blessures ; peut-être n'en fit-il jamais une sciemment.

Après la satire, voici l'*Élégie* : l'élégie douloureuse d'A. Chénier : « pleurant les maux soufferts, consolant l'amitié (3) » ; l'élégie romanesque de J. Delorme qui se

(1) *Poétique nouvelle*, C. II. p. 235.
(2) Lettre à M. Lacaussade, Brest, 17 août 1857.
(3) *Poétique nouvelle*, C. II. p. 236.

forge des mélancolies sans cause et se console avec l'oiseau qui chante dans l'ombre des nuits (1).

Puis les souvenirs de la Révolution surgissent soudain devant le regard de Brizeux : Louis XVI, Marie-Antoinette, A. Chénier, Hoche, Marceau, Bonaparte, une vision tour à tour sanglante et radieuse qui doit inspirer le poète tragique.

Cette longue théorie d'ombres plaintives ou glorieuses est d'un effet saisissant. Un jour viendra peut-être où toutes ces figures paraîtront sur notre scène française ; les poètes de l'avenir, en quête d'évènements tragiques, n'auront qu'à choisir dans cette mêlée. C'est au fond la pensée et le vœu de Brizeux. « Comme Achille traînant Hector, la tragédie grecque tourne autour de Troie », (2) écrivait V. Hugo, en 1827. Pourquoi notre théâtre ne serait-il pas, un jour aussi, national ? Nous avons épuisé toutes nos réserves de pitié pour les malheurs d'Œdipe et « l'illustre sort » d'Iphigénie : pourquoi nos grands morts n'auraient-ils pas à leur tour les honneurs de notre scène classique ? Pourquoi irions-nous chercher ailleurs que dans notre histoire moderne, si féconde « en fastes vivants », des victimes qui fassent couler les larmes, des héros capables d'exalter tous les nobles sentiments de l'âme française ? Des prophètes de malheur nous annoncent la fin de la tragédie en vers (3); l'avenir les démentira sans doute. En tout cas, il donnera raison à Brizeux ; la Révolution et la grande épopée militaire qui la suivit sont à coup sûr les sources généreuses où les poètes de demain iront chercher l'inspiration dramatique et une vie nouvelle pour le théâtre français.

(1) *Poëtique nouvelle*, p. 237.
(2) V. Hugo, *Préface de Cromwell*, p. 11. (Ed. Hachette.)
(3) P. Bourget, *Etudes et Portraits*, I. p. 329.

Quant à la forme elle-même du drame, Brizeux n'y insiste pas. Il ne veut pas comme l'auteur de Cromwell (1), « mettre le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes », et sans discuter le bien fondé des vieilles règles formulées par Boileau, il se contente d'affirmer la sage liberté de l'art, la supériorité des lois générales de la nature qui sont éternelles, et des lois particulières qui varient avec chaque sujet.

Parfois humble est la forme, elle est parfois hardie,
La forme sort du fond de chaque tragédie (2).

La *Comédie* sortira des salons, des bals, des théâtres où les travers du monde se donnent rendez-vous. Et alors, en une évocation superbe, il donne la parole à l'auteur du *Misanthrope* qui fustige avec une verve indignée les vices de notre époque. Ce long monologue est vraiment une chose très rare par la vérité et l'abondance des sentiments qu'il exprime : les ducs et les marquis qui se déguisent en cochers anglais, les bourgeois qui parlent d'égalité et qui sont des despotes dans leur petit royaume, le peuple qui oublie ses devoirs pour ne se souvenir que de ses droits, les meneurs qui se servent des robustes épaules du travailleur pour se hisser au pouvoir, les femmes enfin et leur luxe insolent, tout ce monde d'hier qui est encore celui de l'heure présente est marqué au fer rouge par la main de l'impitoyable railleur. Il faudrait tout citer dans cette page qui est digne de Molière lui-même : choisissons seulement les plus beaux traits, les plus actuels :

A mes pieds, jour et nuit, belle Muse accoudée,
Muse, console-moi tant j'ai l'âme obsédée
Rien qu'à voir, comparant les jours présents aux miens,
Sous les habits nouveaux tous les vices anciens...

(1) V. Hugo, *Ibidem*, p. 43.
(2) *Poétique nouvelle*, C. II. p. 240.

Oui, j'ai là sous la main, pour trente comédies,
De mille traits mordants mes tablettes fournies :
Vicomtes et marquis, jadis tout parfumés,
Dans un cocher anglais aujourd'hui transformés...
Le peuple aurait aussi mes censures loyales,
Enfants du vieux Paris et des piliers des Halles,
J'ai vu le fond secret de maint noir atelier,
Et plus d'un cœur mauvais sous plus d'un tablier...
Ceux qui plaignent le pauvre au riche font la guerre,
Car les devoirs du pauvre ils n'en parlent plus guère...
Etres purs et charmants avec qui je me plus,
Isabelle, Henriette, Agnès, vous n'êtes plus :
On a sous d'autres nom Philaminte et Bélise,
Puis des femmes jockeys ou quêteuses d'église ;
Marinette au marché ne va plus sans chapeau,
Et s'enquiert de la rente et rêve d'un château. »
De la sorte il parlait, lui, le sage, l'artiste,
Le grand contemplateur au rire bon et triste (1)...

A. de Musset évoque aussi l'ombre de Molière, dans une *Soirée perdue* (2) : c'est une page spirituelle, légère, vraiment émue, mais déparée ça et là et par une pointe de badinage sensuel. Le parallèle entre ces deux fragments d'une grande valeur littéraire est plutôt à l'avantage de Brizeux : il a l'éloquence comme son rival et en outre le respect de son talent et de son lecteur. L'influence réelle du poème didactique est toujours un peu discutable ; Hésiode n'a pas formé un seul laboureur, ni Boileau le moindre poète. Mais, à l'exemple de Virgile dans les Géorgiques, Brizeux trace dans son poème, une série d'esquisses, des modèles de tableaux qui inspireraient aux esprits les plus froids l'envie d'être poètes pour lui ressembler, pour sentir, penser, voir et décrire comme lui.

Le dernier chant de la *Poétique nouvelle* est intitulé :

(1) *Poétique nouvelle*, p. 240, 41, 42.
(2) A. de Musset, *Poésies nouvelles*. Edit. Charpentier.

Le Temple. Brizeux place le néophyte de la poésie en face des monuments, des ruines, des églises de Rome ; il lui fait fouler aux pieds la poussière des héros, des saints et des martyrs. C'est la terre de l'*épopée ;* c'est là que sont venus Virgile, Dante, Tasse, Milton; c'est là que doivent venir tous ceux qui sont tentés de marcher sur leurs traces (1).

Ce passage est à coup sûr le plus faible du traité. Au lieu d'un large tableau faisant apparaître les figures de l'histoire, les souvenirs de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, exhumant du sol et des ruines qui le couvrent la grande épopée militaire et religieuse de la Ville éternelle, nous ne voyons qu'un rapide croquis où César, Auguste, saint Pierre, Marc-Aurèle, Raphaël se hâtent de passer comme un éclair et dans une confusion où l'on distingue à peine leur physionomie. On sent que le poète est pressé d'en revenir à ses beaux aperçus sur l'art et la philosophie, de reprendre le chant de la *Fleur d'or* et qu'il laisserait volontiers le Capitole pour la Chapelle Sixtine ou les salles du Vatican. Il ne s'aperçoit pas que ses impatiences vont briser l'harmonie et les proportions de son œuvre, y creuser une lacune regrettable et qu'enfin le poème épique méritait plus que cette toute petite place accordée avec tant de parcimonie.

Et puis on ne saisit que difficilement le lien didactique rattachant à l'épopée les allégories qui suivent : la *Poésie,* la *Philosophie,* la *Théologie* apparaissent en effet chacune avec leur figure, leur cortège, leurs attributs particuliers. En une aimable fraternité, il groupe autour d'Apollon les Grecs, les Latins, les Toscans, Homère, Corneille, Racine ; autour de la

(1) *Poétique nouvelle*. C. III, p. 247-248.

Philosophie, Archimède, Ptolémée, Pythagore, Socrate et ses disciples, Aristote et Platon (1).

En face de cette fresque, il en place une autre que l'on a appelée improprement la *Dispute du Saint-Sacrement* et qu'on devrait nommer la comtemplation et l'adoration de l'Eucharistie. C'est Béatrix, la Muse de la Théologie, qui la commente en un magnifique langage, comme l'auraient fait Dante et saint Thomas d'Aquin. Le contraste entre ces deux tableaux est admirablement rendu : d'un côté, des groupes, des individus « par des efforts divers cherchant la vérité (2) », image parfaite de la philosophie antique où il y avait autant de systèmes que de têtes ; de l'autre, une unité sereine, une contemplation paisible, divine, tout le ciel et toute la terre concentrés sur la personne du Christ, ici rayonnant dans sa gloire, là caché sous les voiles du Sacrement.

Ils le voyaient aussi tous ces fervents apôtres,
Et ces graves docteurs, ces Pères et tant d'autres,
Par qui fut d'âge en âge avec force établi
Le mystère divin dans la Cène accompli.
Ici, sur un autel, table du sacrifice,
Brille la blanche hostie au-dessus du calice,
Et tous, leur livre en main ou leur tiare au front,
Se consultant encor sur le dogme profond,
La lumière du Ciel s'épanche et les inonde ;
Dans les rayons dorés chante la bouche ronde
De mille chérubins, et volant dans les airs
Les Séraphins ardents prolongent leurs concerts.
Et plus haut, par dessus la riante couronne
Et la blonde vapeur qui toujours l'environne,
Dans toute sa puissance et son éternité,
Sans voiles apparaît l'auguste Trinité (3).

(1) *Poétiques nouvelles*, ch. III, p. 249.
(2) *Ibidem*, p. 250. Evidemment Brizeux commente ici les deux tableaux de Raphaël : l'*Ecole d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement.*
(3) *Ibidem*, p. 251.

Après une courte halte dans la basilique de Saint-Pierre et un dernier hommage aux merveilles de l'art et à la religion catholique, Brizeux prend congé de son disciple : celui-ci sait désormais les mystères de la nature, de l'âme humaine et de Dieu : « Jeune homme, va chanter, Dieu te sacre poète ! »

Nous l'avons dit, la conclusion de la *Poétique nouvelle* n'est pas à la première lecture d'une clarté éblouissante : cette soudaine apparition des trois sœurs nous laisse interdits et l'on se demande ce que ces allégories peuvent bien ajouter à l'éducation du poète. Néanmoins qu'on veuille bien se rappeler l'idéal que Brizeux se fait de l'homme inspiré : ce n'est pas un simple ouvrier de rimes, indifférent à l'idée et à la morale, tirant sa dignité de son inutilité même, profitable à l'humanité autant que le *joueur de quilles* dont parlait Malherbe. Il est au contraire « l'apôtre de l'art, le doux missionnaire (1) », un civilisateur, un conducteur de peuples qui doit les guider vers les cîmes du beau où resplendit la vérité éternelle. Ne croyez pas cependant qu'il veuille faire de toute œuvre littéraire une soutenance de thèse ; il sait que l'intention didactique sensible dans l'art lui ôte toujours quelque chose de sa beauté sereine et naïve. Mais enfin le livre est une profession de foi, il exerce une propagande irréparable et silencieuse. Le poète, l'artiste doit donc considérer toutes les pages qu'il écrit comme autant d'actions bonnes ou mauvaises et dont il est la cause responsable devant la conscience de ses lecteurs ; il n'écrit pas pour donner une fête à sa fantaisie, mais afin de peindre le beau, le vrai, de les faire admirer et aimer ; il a une mission presque analogue à celle du prêtre :

(1) *Poétique nouvelle*, ch. III, p. 251.

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles;
Poète, ton devoir est de les rendre belles (1).

C'est cette alliance du vrai et du bien dans le beau que symbolise l'intervention des trois allégories: elles donneront au poète les règles invariables de l'art dans l'harmonie de leur triple objet. Et la leçon prend à la fin l'accent de la prière : Brizeux s'agenouille sur les degrés de la Confession de saint Pierre et il s'écrie :

Autel patriarcal, sur tes marbres augustes,
Donne à tous ces chercheurs un sens droit, des cœurs justes,
Des esprits aisément ouverts à la beauté,
Pour faire aimer le bien avec la vérité (2).

*
* *

Ces simples réflexions font déjà ressortir la supériorité de la *Poétique nouvelle* sur l'*Invention* d'A. Chénier et les *Épîtres* de Sainte-Beuve.

Brizeux n'a pas eu, comme ses illustres devanciers, l'honneur de contribuer à une révolution littéraire; il venait trop tard, le terrain était déblayé depuis longtemps. Au reste, il ne voulait pas être un chef d'école; le rôle modeste du soldat fidèle au poste et au drapeau était plus dans son caractère et la tournure de son esprit. Mais il garde sur eux l'avantage appréciable, en un temps où les lettres n'étaient plus qu'un moyen de fortune, un gagne-pain comme un autre, où la poésie tendait de plus en plus à se faire la complice des mauvaises mœurs et des passions malsaines, de lui avoir rappelé sa grande fonction et sa source divine, de

(1) *Poétique nouvelle*, ch. I, p. 228.
(2) *Ibidem*, ch. III, p. 251.

l'avoir relevée à ses propres yeux en lui rendant la notion de ses origines et de ses devoirs. Trop souvent elle se contentait de fredonner une chanson cavalière sous le balcon de Portia ou dans le boudoir de Mimi Pinson, Brizeux l'a prise par la main et s'est enfui avec elle dans les champs et les forêts, sous la voûte des temples, pour y écouter la voix de la nature et celle de Dieu. La question ne se posait pas encore au temps de J. Delorme : Lamartine chantait et ce n'était pas l'âme qui manquait à la poésie. Aussi ne trouve-t-on dans les premières épîtres, dans les *Pensées d'août* ou les *Consolations,* que des conseils de simple facture, le soin recommandé de la forme extérieure des vers, la réhabilitation du sonnet, le culte de la rime et du rythme.

Rime qui donne leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers qui sans tes accents
Frémissants
Serait muet au génie... (1)

Mais Sainte-Beuve n'allait pas plus loin ; il chantait ses bonnes ou mauvaises fortunes, ses plaisirs faciles, ses rêveries romanesques, ne songeant pas à établir les principes mêmes de la poésie, l'idéal et la vérité éternelle qui en sont la substance nécessaire.

Quand à A. Chénier (dont le rôle et l'influence ont été beaucoup exagérés par les premiers romantiques), il s'était borné à rouvrir le livre de l'antiquité, à en expliquer le sens intime, à en faire sentir l'élégance et la délicatesse originales, non plus dans le pastiche incolore et fruste des versificateurs du XVIIIe siècle, mais dans une imitation libre où l'on retrouvait les

(1) *Poésies complètes de Sainte-Beuve. — A la Rime,* p. 25. Edit. Charpentier.

qualités de mesure, de proportions exquises, de transparente limpidité qui caractérisent l'art grec.

Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs,
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques (1).

« C'était comme un second Ronsard ressuscité par la fortune grecque pour fermer glorieusement l'ère que l'autre, le vrai, l'auteur des *Sonnets à Cassandre* avait jadis ouverte ». (2) Pour le reste, athée avec délices, comme disait de lui Chênedollé, on ne pouvait lui demander de comprendre avec une égale ampleur la poésie chrétienne et la poésie païenne, d'imprégner celle-ci du génie spiritualiste, de l'élévation morale de celle-là, de remonter enfin jusqu'aux cimes sacrées d'où découlent toutes les grandes inspirations modernes.

A la vérité, la nature était pour lui « la source et le modèle de l'art » (3), la *Cybèle neuve*, la mère féconde ne demandant qu'à allaiter (4). Mais on croirait qu'il ne l'a entrevue qu'à travers les œuvres de Buffon et les travaux scientifiques de Cassini ; il décrit les étoiles, les comètes dans le plus pur style classique :

Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses côteaux dépouillés de Thétys,
Les nuages épais sur elle appesantis... etc. (5)

Il y a trop de science et de mythologie en tout cela ; ce n'est plus la nature, mais de l'histoire naturelle, un livre d'astronomie, un manuel de zoologie.

(1) *L'Invention*. Poésies d'A. Chénier. Ed. critique par Becq de Foucquières, p. 346.
(2) F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique au XIX° siècle*. (*Revue Européenne*, 15 mars 1893, p. 521).
(3) *L'Invention*, p. 346.
(4) *Ibidem*, p. 350.

« Que la nature seule en ses vastes miracles
» Soit leur fable, leur dieu et ses lois, leurs oracles ».

(5) *Ibidem*, p. 341.

Et maintenant, relisez le premier chant de la *Poétique nouvelle* : quelle différence ! Voilà bien la nature dans sa fraîcheur immaculée, telle que nous l'avons vue, telle que tout le monde peut la voir et la sentir, sans télescope et sans compas, la nature avec l'ombre de Dieu, avec l'âme dégagée de la matière au lieu de s'y perdre et de s'y absorber, la nature enfin, source inépuisable de grandes images et de poétiques émotions.

Il faut encore signaler une autre qualité par laquelle se distingue la poétique de Brizeux, c'est le respect de la tradition littéraire. Les *Pensées d'Août*, de Sainte-Beuve, bien qu'éloignées par leur date (1) du premier feu de la bataille entre romantiques et classiques, gardent néanmoins un certain ton d'irrévérence gouailleuse quand elles parlent des ancêtres (2). Ce n'est plus la débauche d'injures familières aux jeunes *bousingots* de 1830, mais une ironie malicieuse dans laquelle se distille une goutte de fiel. On sent bien que le poète garde de vieilles rancunes contre « ce Despréaux éternel que toujours on oppose » (3), il ne prend même pas la peine de les dissimuler quand il en vient à l'irréductible tenant du grand siècle, à M. Nisard, et qu'il le compare à je ne sais quel émondeur morose, bourreau des jeunes pousses.

Ainsi je vais, toujours reprenant au bel art,
Au rebours je le crains de notre bon Nisard,
Du critique Nisard, honnête et qu'on estime,
Mais qui trop harcela notre effort légitime.
Il se hâte, il prédit, il devance le soir,
Il frappe bruyamment le rameau qui doit choir... (4)

(1) Elles datent de 1837.
(2) Pensées de J. Delorme, XIV. *Sainte-Beuve. Poésies complètes*, p. 135.
(3) *Pensées d'Août. Epître à M. Villemain*, p. 334.
(4) *Ibidem*, p. 335.

Brizeux, nous l'avons déjà dit, appartenait par le cœur à l'école moderne ; il avait pris sa part des grands combats romantiques à côté d'A. de Vigny, mais jamais ces juvéniles ardeurs n'avaient été exclusives du culte des anciens maîtres. Nous le retrouvons à la fin de sa carrière dans les mêmes sentiments de vénération : son poème débute par un hommage aux aïeux ; Shakespeare est pour lui l'idéal de l'auteur tragique, mais, comme Ingres dans l'*Apothéose d'Homère,* il ne craint pas d'admettre Corneille et Racine dans le cénacle des plus grands poètes :

O Corneille, o Racine,
Vous brillez aujourd'hui dans cette cour divine. (1)

La religion littéraire de Brizeux n'a donc pas varié ; elle reste ce qu'elle était en 1830, un éclectisme très large où il y a de l'encens pour tous les dieux, à la condition qu'ils ressemblent plus ou moins à cet Apollon qu'il nous dépeint lui-même :

Le Dieu de la pensée, ardent et bon génie,
Qui lance la lumière et répand l'harmonie. (2)

*
* *

Brizeux faisait de la *Fleur d'or* le lien général de son œuvre. Il nous semble, en terminant cette étude, que la *Poétique nouvelle* mériterait mieux le même honneur. Elle est plus en effet qu'un simple traité, un manuel à l'usage des jeunes poètes ; elle est cela sans doute, mais elle est encore une sorte de biographie intellectuelle de

(1) *Poétique nouvelle.* C. III, p. 249.
(2) *Ibidem.*

Brizeux. On la comparerait justement à un minuscule miroir, d'une limpidité de cristal, et reflétant dans son cadre étroit tous les traits, toutes les nuances d'une physionomie. A celui qui, voulant se faire une idée précise du génie de Brizeux, n'aurait point le temps de parcourir attentivement toute la série de ses œuvres, nous conseillerions volontiers de lire d'abord la *Poétique nouvelle.* Il y retrouverait l'enfant d'Arzanô près « de l'humble et bon vieux curé », dans cette scène du viatique d'un charme si touchant, pieux Eliacin qui, du coin de l'autel, jette un regard distrait vers l'enfant qui sera l'inspiration de toute sa vie; il y rencontrerait aussi l'auteur de *Marie* avec ses impressions d'horreur quand il arriva à Paris, avec ses doutes précoces sur les choses de la foi dans cet immense tourbillon « où l'irréligion touche la piété » (1) et là, se consolant de ses pensées décourageantes par la vision des formes aimées, les champs, les vallons, les landes, le village; il y admirerait le Breton fidèle, choisissant sa patrie pour y placer le berceau de l'inspiration poétique elle-même et ne trouvant pas de plus beau cadre à donner à l'idylle qu'un petit coin de Bretagne, d'autres personnages que ses robustes laboureurs. Il suivrait l'artiste au pays de la *Fleur d'or,* s'arrêtant avec lui sous les fresques de Raphaël et sur les marches de Saint-Pierre. Rien ne manquerait à l'illusion : l'hymne du second chant à la fraternité, « aux institutions pures » lui mettrait sous les yeux le jeune libéral de 1830, moins ardent peut-être, mais toujours sincère; les noms de Corneille, de Racine, de Molière, prononcés çà et là avec respect, lui montreraient le poète sage, sans fanatisme, sans préjugés d'école, admirateur du passé

(1) *Poétique nouvelle.* C. II, p. 235.

malgré sa ferveur pour le présent. Il n'y a pas jusqu'à ces mots d'*unité*, d'*accord* revenant à intervalles périodiques qui ne seraient une demie révélation, la révélation d'un idéal cherché dans l'équilibre parfait de tous les éléments qui font l'harmonie dans l'art et dans la vie.

Et sans même songer à donner des places, à chercher des raisons de supériorité pour celui-ci ou celui-là, il placerait le livre de Brizeux à côté de *l'Art poétique* de Boileau. L'un en effet complète l'autre : à la rhétorique de la poésie, aux règles du goût formulées par le plus raisonnable des législateurs, il ajoute les points de vue généraux, les doctrines supérieures, la philosophie de l'art. Les deux réunis formeraient un admirable poème didactique qui devrait être le livre de chevet de tous ceux qui veulent léguer à l'avenir des œuvres à la fois harmonieuses et vivifiantes.

CHAPITRE VI

BRIZEUX POÈTE ET ÉCRIVAIN

Les éléments *du génie de Brizeux. — La* sensibilité : *elle est profonde, — discrète, — pleine d'une compassion universelle. —* L'imagination : *elle manque de souplesse dans les sujets de passion et de sentiment, de puissance dans le poème philosophique. — La* composition : *Mérites supérieurs de Brizeux dans le dessin des figures, la description du paysage, le relief des scènes. —* L'Esthétique générale *de Brizeux : il croit à la fixité des lois littéraires. — Le beau est le naturel. — Son idéalisme. — Ni classique, ni romantique. —* Le style. *Absence de procédés. Les deux époques de Brizeux ; qualités et défauts. —* La prosodie. — *Ses rythmes caractéristiques. La facture de son vers. La rime. — Conclusion.*

» Nous avons assez fait l'avocat, faisons maintenant le juge. », écrivait un jour Sainte-Beuve (1). Sans nous ériger précisément en avocat de Brizeux, nous avons

(1) Cité par David-Sauvageot. — *Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*, p. 311. (Calmann-Lévy, 1889).

étudié avec une sympathie évidente les diverses parties de son œuvre, nous avons suivi pas à pas l'évolution de son talent, notant au fur et à mesure le progrès des idées, l'effort constant du poète vers une expression plus parfaite, plus conforme à son idéal artistique. Il nous reste maintenant à formuler un jugement sur cette belle carrière de poète. Les sentences littéraires courent souvent le risque d'être réformées; la liste est longue des idoles éphémères dans ce sanctuaire que Voltaire appelait « le Temple du goût », mais les victimes de ces retours d'opinion appartiennent en général à cette classe d'écrivains qui flottent incertains sur les frontières de la médiocrité et du talent supérieur et qui ne peuvent bénéficier que pour quelques jours d'un engoûment factice et irréfléchi. Au contraire, l'homme de génie finit toujours par être mis hors de pair, d'un consentement unanime; sa renommée n'a rien à craindre de l'usure du temps et l'examen de la critique ne fait que la confirmer et la rendre immortelle. Essayons donc de reconnaître et d'apprécier les divers éléments qui composent le génie de Brizeux; quelques réflexions sur son esthétique, sur les qualités et les défauts de sa composition, de sa langue, de son vers, achèveront — c'est du moins notre espérance — de mettre en lumière sa physionomie poétique.

*
* *

La sensibilité et l'imagination sont les facultés maîtresses du poète; elles ont besoin sans doute du concours de la raison pour régler leurs mouvements, mais le caractère particulier de chacune d'elles, leur degré de puissance, les proportions suivant lesquelles

l'une se mêle à l'autre composent à proprement parler l'originalité, la figure personnelle du poète.

Brizeux a touché au génie par la profondeur et la puissance de sa sensibilité. Il a été un homme de sentiments vifs et infiniment profonds, de sympathies ou de colères, de joies ou de douleurs extrêmes. — Il n'y a pas une date importante de sa vie qui n'ait laissé dans son âme d'ineffaçables impressions : les religieux souvenirs d'Arzanô, les premières jouissances du cœur l'enchantèrent pour toujours; la perte des croyances naïves lui fut un véritable déchirement dont il ne se consola jamais.— Il aima sa mère avec passion, ses amis avec fidélité. Après le souvenir de Marie, quelques amitiés féminines lui furent douces et chères : P. Duchambge, Mme Desbordes-Valmore, Mme Bixio ne furent pas seulement de froides confidentes, mais de véritables amies dont l'affection le soutint; à la place qu'il leur a faite dans son œuvre,on voit bien qu'elles en tenaient une autre dans son âme. — Ses colères, ses révoltes contre la souffrance physique et morale étaient terribles. On connaît le mot d'un grand écrivain : « Ne me demandez pas combien j'ai de facultés, mais par combien de plaies je puis être blessé. » (1) Cela fut vrai de Brizeux à la lettre. Sa sensibilité, naturellement frémissante, s'exaspérait au contact de la douleur, et avec des larmes il suppliait Dieu de la lui faire plus rare et moins accablante :

La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi ;
Toujours, quand reparaît son spectre, je m'étonne ;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux. (2)

(1) P. Bourget, *Sensations d'Italie*, p. 107. Lemerre, 1892.
(2) *La Fleur d'or*, liv. II. *Le vieux collège*, p. 44.

Il faut ajouter que cette sensibilité naturelle est d'une qualité artistique tout à fait rare. Elle se distingue d'abord par son implacable réserve. Autour de lui, on expose à tous les regards l'ange du mystère intime ; lui, il ne prétend soulever qu'à demi le voile qui recouvre les joies ou les souffrances de l'âme. Sans doute, il se révèle dans son œuvre : elle ressemble à ces pieuses Cènes de la Renaissance où l'artiste peignait involontairement son visage parmi ceux qui environnent le Sauveur. Tout ce qui fit sa vie intérieure, les rêves confus de la vingtième année, les généreuses chimères, les inquiétudes d'une âme qui a beaucoup espéré et qui de bonne heure a senti les lacunes de l'existence la mieux remplie, les doutes sérieux et virils, les joies intermittentes de la paix reconquise, les amitiés, l'amour, les jouissances du penseur et de l'artiste, tout cela se retrouve dans ses poèmes pleins de larmes vraies et de cris sincères. Mais avec quelle délicate pudeur il se livre, avec quel respect de lui-même ! « *Oh! ceci ne doit point se dire !* » écrit-il dans son *Journal,* et une série de points énigmatiques remplace les confidences qu'il allait nous faire. Le poème de *Marie* est rempli de ces sous-entendus ; il y en a partout dans son œuvre. Son âme est un sanctuaire dont il garde la clef et qu'il n'ouvre pas à tout venant.

De plus, quand il consent à nous montrer ce que Lucrèce appelle si énergiquement « les blessures de la vie » *Haec vulnera vitae,* Brizeux conserve une mesure, une dignité sereine qui le met tout à fait à part dans le groupe des Romantiques. Sa mélancolie ne vient pas d'une imagination malade, se tourmentant dans les ténèbres, abattue sous des fardeaux imaginaires, abdiquant enfin la noble fatigue de vivre ; elle ne se lamente pas, elle ne tord pas les bras dans une pénible convulsion. Elle n'est qu'un sanglot, plutôt étouffé qu'exprimé

en un vers ou deux, qui touche sans faire souffrir, qui mouille les yeux sans irriter les nerfs. C'est pour cela, par exemple, que la touchante élégie *A ma Mère en Italie,* sans emphase aucune, sans violence d'expression est cependant d'une émotion si forte et éveille en nous un si profond écho.

Enfin la sensibilité peut n'être qu'une forme brillante de l'égoïsme (1). Tel écrivain ne s'en sert que pour savourer ses douleurs ou leur contre-coup dans l'âme d'autrui ; il aime à souffrir comme Saint Augustin aimait à aimer ; il exaspère sa douleur pour en doubler la jouissance et aussi pour ajouter à la sympathie qu'il est sûr d'éveiller en notre cœur. Cette forme de la sensibilité est fréquente dans la première moitié du XIXe siècle ; elle date de *René*. Depuis Châteaubriand, l'honneur « *d'une grande âme navrée* » a séduit plus d'un de nos poètes. — Chez Brizeux au contraire, la sensibilité est tendre, bonne, oublieuse de soi, naturellement expansive. Il n'a parlé de ses rêves déçus, de ses espoirs brisés, de ses amitiés trahies que pour consoler ceux de ses frères auxquels les mêmes épreuves n'étaient point étrangères ; il veut apprendre aux hommes les secrets de la douceur et de la résignation : « *Versez en moi la paix pour que je la répande.* » — Et cette bonté se révèle encore dans le choix de ses héros. Il a aimé les âmes humbles d'une affection fraternelle ; il a cru en elles, à leur beauté morale, à leur dignité. Les souffrants et les frêles, les pauvres, les paysans, les travailleurs ont eu plus que sa pitié, son admiration, ses préférences d'artiste. Ils sont trop rares dans le présent, il les a cherchés dans le passé, dans la cendre des tombes, dans les lointains de l'histoire,

(1) E. Faguet, *Etudes littéraires sur le XIXe siècle*, p. 43. *Châteaubriand.*

dans le demi-jour des légendes. Voilà les élus de son âme naïve et simple, ceux qu'il a aimés de toute la bonté qui était en lui, ceux dont il décrit la vie comme une idylle enchantée. L'humanité n'en a pas assez ; il descend plus bas ; l'animal, la plante elle-même deviennent l'objet d'une sympathie délicate et sincère. Il verse des larmes sur la mort d'un bouvreuil, il nous en arrache sur la triste fin du bon cheval *Jô-Wenn*. Un jour, à Scaër, il offre une belle récompense à l'enfant qui retirera *lentement, et sans blesser le vieil arbre*, un morceau de granit serré entre les racines d'un chêne (1). C'est un primitif égaré dans notre âge moderne, un François d'Assise qui ne remonte pas toujours jusqu'au Père universel, mais qui embrasse, lui aussi, toutes les créatures, surtout les plus faibles, dans une affection vraiment fraternelle.

De cette sensibilité exquise, ombrageuse quand il s'agit de ses propres douleurs, toujours prête à s'épancher sur les maux d'autrui, naîtra une poésie plaintive, d'un caractère très original, presque unique dans les lettres françaises. Si la mode était encore aux gravures symboliques qu'on plaçait autrefois au frontispice des livres, je ne voudrais pas qu'on mit en tête des œuvres de Brizeux la *Melancholia* d'A. Dürer, cette figure poignante dont les ailes sont repliées dans une lassitude accablée, qui serre les poings en plongeant dans l'infini son regard trouble et inquiet, ni l'Élégie de Boileau, froide malgré « ses longs habits de deuil », ni celle de Lamartine, l'éternelle pleureuse qui se promène, la harpe à la main, sur le bord des lacs. Ce serait plutôt une femme souriante à travers ses larmes, sereine en dépit de tous les deuils, celle enfin qu'il a personnifiée

(1) L. Tiercelin, *Brizeux à Scaër*, p. 8 et 9.

dans la *Poétique nouvelle,* sous les traits d'un ange consolateur :

> Elle arrive à pas lents, mélancolique et douce,
> Plaignant les maux soufferts, consolant l'amitié,
> Et versant dans les cœurs endurcis la pitié (1).

*
* *

A cette sensibilité si vive et si délicate, ajoutez une imagination à la fois riche et souple, capable de concevoir fortement une idée ou un sujet, de les revêtir ensuite de la splendeur des images ou des symboles, de tout ce qui donne à une œuvre littéraire la beauté de l'art et de la vie, et vous aurez un poète incomparable. Malheureusement chez Brizeux la puissance d'invention n'est pas à la hauteur de la sensibilité. Quand on a terminé la lecture de ses poèmes, l'impression demeure hésitante, incertaine ; on sent qu'il leur a manqué quelque chose pour être classés hors de pair, pour mériter une place sur le même rang que les *Méditations* de Lamartine, l'*Éloa* de De Vigny et la *Légende des siècles* de Victor Hugo. L'imagination de Brizeux manque de puissance et de variété, et c'est pour cela que le chantre de *Marie,* malgré des qualités de premier ordre, restera toujours à une certaine distance des trois ou quatre poètes qui sont les plus grands du siècle.

Il y a deux parties distinctes dans l'œuvre de Brizeux. L'une s'inspire de la réalité des choses, des souvenirs d'enfance ou de jeunesse, de l'histoire ou de la légende bretonne ; elle est faite d'épisodes, de grands tableaux ou de menus faits empruntés à la vie d'un homme ou à

(1) *Poétique nouvelle,* ch. II, p. 236.

la vie d'un peuple. L'autre au contraire descend des hauteurs de la pensée pure; elle agite des questions d'art, des problèmes de philosophie religieuse et morale.

Ce qui fait défaut aux poèmes de la première série, ce n'est pas l'invention à coup sûr, mais la souplesse et la variété dans l'invention. En dernière analyse, ils tournent dans le même cercle ; ils se réduisent la plupart à une nouvelle édition de l'idylle de *Marie*. Une passion vive, mais discrète, d'autant plus profonde qu'elle est contrariée, aboutissant à un adieu ou à la joie de l'union définitive, n'est-ce pas l'idée commune de *Marie,* des *Bretons*, de *Primel et Nola* et d'un grand nombre de ces pastorales qui composent les *Histoires poétiques?* Il y a bien çà et là quelques variantes sur le thème général, mais cette fécondité du génie qui trouve pour un fond permanent des formes nouvelles et renaissantes, qui crée Moïse après Éloa, Laurence après Elvire, Brizeux ne l'a pas connue. — Il y a même quelque chose d'étrange, d'inexplicable dans cette faiblesse d'invention. On la comprendrait à la rigueur chez un solitaire, chez le poète qui se contente de vivre en lui-même, de s'enfermer avec son rêve intérieur, indifférent à tout ce qui l'en distrait. L'imagination s'alimente de spectacles et d'impressions ; le monde extérieur, les œuvres des grands maîtres lui fournissent des matériaux qu'elle recueille, qu'elle transforme, dont elle s'inspire enfin et qu'elle fait siens définitivement en leur donnant un éclat, un relief et une forme personnelle (1). Il semble que les voyages de Brizeux, ses fréquents séjours à Pise, à Florence, à

(1) *Sur ce travail de l'imagination, voir la belle et savante étude de M. G. Deschamps, à propos de J. M. de Hérédia.* (*La vie et les livres*, 3e série, p. 21 et seq.)

Rome, son commerce avec les grands poètes de l'Italie, ses études de littérature celtique devaient enrichir son imagination, en faire une mine inépuisable d'idées nouvelles et de conceptions originales. Elle reste pauvre cependant, nous l'avons vu. Il faut donc avouer une lacune dans ce génie poétique; il lui a manqué la verve d'une fantaisie riche, capable de créations grandioses, de combinaisons de faits inattendues et étonnantes, assez habile au moins pour introduire dans un thème ancien un tour imprévu qui le rajeunit et lui donne un air de nouveauté.

Cette indigence de l'imagination n'est nulle part plus sensible que dans les poèmes philosophiques. La *Fleur d'or* est en somme une œuvre froide dans son ensemble, obscure dans les détails. Le sujet cependant était d'un intérêt suprême : cette marche de l'esprit à la conquête de la vérité, la douloureuse émotion de l'effort, les élans de l'espérance, la joie des victoires partielles, le triomphe définitif dans l'harmonie retrouvée de la science et de la foi, quel beau thème pour un grand poète! quelles ressources il présentait à un homme assez puissant pour donner à des idées une voix, une couleur, un visage et nous les rendre sensibles comme des êtres vivants! Byron en eût fait un nouveau Pélerinage de Childe Harold; Victor Hugo en eût tiré quelque épopée grandiose, faisant marcher son héros dans le cortège tumultueux, mais splendide, de ses symboles et de ses images; A. de Vigny eût imaginé un mystique poème : Eloa, triste et souffrante dans son lieu d'exil et remontant à la lumière, lentement d'abord, comme un aigle blessé qui secoue le sang de ses ailes, puis plus vite, puis ardemment, saluant des cris d'une poignante éloquence les joies de la patrie reconquise. Brizeux pouvait tenter une autre voie, s'inspirer par

exemple de la légende celtique, évoquer sous une forme moderne le personnage de Parseval, le lancer à la recherche du mystérieux Graal, emblème de la félicité disparue avec les croyances premières... L'allégorie prenait alors une forme et un nom ; elle intéressait comme un drame au lieu de se traîner dans un monde d'abstractions. — L'aveu nous coûte, mais il s'impose après la lecture de la *Fleur d'or :* si le génie est avant tout le pouvoir de créer, il y a une irréparable lacune dans le génie de Brizeux, une disproportion entre la faculté de sentir et celle de concevoir. La première est puissante, originale ; la seconde est faible, timide au moins, inhabile aux rêves neufs et hardis qui sont l'apanage des grands poètes.

*
* *

Mais la composition est supérieure à l'invention. Brizeux prend sa revanche dans le dessin des figures, la description du paysage, le relief pittoresque et naturel des scènes.

Il accuse suffisamment la physionomie de ses personnages, dans ses différents poèmes. Ils sont placés à peu près dans des circonstances identiques, mais ils agissent chacun d'une manière très personnelle, ils pensent, ils parlent, ils luttent à leur façon particulière, ils vivent ou ils meurent sous l'impulsion d'idées et de sentiments qui leur sont absolument propres et qui leur donnent à chacun une figure originale. Aussi nous reste-t-elle dans l'esprit et distinguons nous parfaitement, malgré leur air de parenté, Marie de Nola et d'Anna, Loïc de Primel ou de Lilèz. Un amour mélancolique, puisant l'espoir et la force dans les obstacles

qu'il rencontre, c'est le sentiment commun à tous ces personnages; il est accompagné d'une maladive tristesse chez Loïc, d'une énergie rude chez Primel; il est plus naïf chez Marie, d'une timidité scrupuleuse chez Anna. Lina et Rosily sont les images de l'amour idéal, immaculées dans la vie, fidèles jusque dans la mort. Toutes ces figures sont bien vivantes, d'un dessin très net; dans chacune d'elles, il y a une matière riche et variée d'invention personnelle, des nuances neuves, sinon très complexes, qui les gravent dans notre esprit avec un relief ineffaçable.

On peut en dire autant de la scène où ils s'agitent et du cadre dans lequel le poète les a placés. Plus d'une fois déjà, nous avons signalé chez Brizeux le don du pittoresque, la merveilleuse habileté avec laquelle il enlève un croquis net et vif. A vrai dire, c'est là qu'il triomphe: il a le don essentiel de l'artiste, le sentiment de la vie, le pouvoir d'en donner l'illusion, la faculté infiniment rare de ramasser en quelques vers tous les détails d'un petit drame, de le ressusciter et de le mettre sous les yeux. C'était chez lui un instinct naturel; dès les premières idylles de *Marie* il se révéla peintre d'esquisses; les *Bretons* sont remplis de tableaux d'intérieur, de scènes de la vie champêtre qui resteront des modèles du genre. Il y a dans les *Histoires poétiques* un fragment d'épopée, les *Hêtres de Lo-Théa* (1), dont les six chants ne sont pas autre chose qu'une série de vignettes, d'une couleur un peu pâle, mais singulièrement expressives de mouvement et de vérité. C'est ce don de voir dans sa pensée et de reproduire les mille détails de la vie qui lui a permis de nous donner ces contes si clairs et si rapides, ces histoires si attachantes qu'on lit en un quart d'heure et

(1) *Histoires poétiques.* L. VI, p. 105.

dont les personnages nous accompagnent désormais avec les traits, le geste et l'attitude qu'il leur a donnés.

Nous connaissons déjà le paysage ordinaire de ses tableaux, la Bretagne, la terre aimée dont il eût pu répéter ce que G. Sand disait de ses traînes du Berry: « C'était moi-même, c'était le vêtement de ma propre existence. » (1). Des taillis, une lande en fleurs, un ruisseau, un étang, tel est le cadre presque invariable dans lequel se meuvent ses modestes héros. Il se marie si bien à la situation du poème que les deux souvenirs restent désormais inséparables et n'en font plus qu'un dans notre mémoire. De plus, sous une apparente monotonie, le paysage de Brizeux est d'une merveilleuse variété. Il fait songer aux toiles de J. Breton: le peintre artésien a reproduit vingt fois les campagnes de son pays, plates, immenses, s'étendant à perte de vue avec les champs de blé jaune ou vert. Pas une colline n'interrompt la ligne droite de l'horizon; un arbre rare, le profil d'un clocher, une silhouette de sarcleuse émergent seulement dans cette fuite infinie de plaines et de ciel. Et malgré tout, il y a dans chacune de ces toiles un charme imprévu, l'artiste sait tirer de sa terre natale des trésors de poésie nouvelle qui nous procurent chaque fois une émotion inéprouvée. Ainsi fait Brizeux : son imagination s'alimente éternellement à la même source, elle ne se fatigue pas d'y puiser et elle le fait avec un tel bonheur que vous croyez toujours contempler pour la première fois un paysage qui rappelle tous les autres, sans en reproduire aucun.

« Il est plus poète qu'artiste, » disait Flaubert en parlant d'A. de Musset. C'est le contraire qui est vrai de Brizeux. Chez lui, le poète est inférieur à l'artiste,

(1) Caro. — *G. Sand*, p. 129.

le créateur à l'ouvrier qui façonne et polit. L'imagination ne dépasse pas les limites d'une bonne médiocrité; en revanche, la mise en œuvre révèle des qualités de premier ordre, une puissance et une habileté d'exécution toutes voisines du génie. — Cela nous amène à définir l'esthétique de Brizeux.

*
* *

Dans le chapitre précédent, nous avons touché à cette question importante : la *Poétique nouvelle*, en nous faisant assister à la genèse et à l'évolution du poète, formule aussi les règles particulières qui doivent gouverner les différents genres littéraires. Nous nous plaçons ici à un point de vue plus général ; il s'agit de préciser les trois ou quatre principes qui ont guidé le poète breton et dont l'influence se fait sentir dans son œuvre tout entière.

Avant tout, il croit à la certitude absolue, à l'immuable fixité des lois et du goût littéraires. Il y avait dans l'esprit de ses contemporains une défiance chagrine et comme une colère d'instinct contre le dogme en littérature ; on proclamait la liberté de l'art, son indépendance radicale à l'égard de toutes les formules traditionnelles. V. Hugo proteste n'avoir point vu « de carte routière de l'art avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu. (1) » Sous prétexte d'affranchir le génie, on supprime la distinction des genres, oubliant que la plupart existent non pas du gré d'Aristote ou de Boileau, mais de par les lois éternelles de la nature humaine. Même dédain à l'endroit des règles immuables du goût : les écrivains doivent être

(1) V. Hugo, *Préface des Orientales.*

jugés « d'après les lois spéciales de leur organisation personnelle(1). » On abuse d'un mot échappé à Voltaire et l'on fait du goût une façon de coquetterie féminine. « Le goût n'est autre chose pour la poésie que ce qu'il est pour les ajustements des femmes (2). » Les objections formulées contre la raison humaine et les vérités de sens commun, avec délices par Montaigne, avec une amère éloquence par Pascal, on les oppose à l'unité de l'art et du beau : tout est relatif, mobile, infiniment variable ; « le goût n'est plus que la raison du génie (3) », c'est-à-dire que le génie trouve en soi sa règle, ses limites et qu'il n'en reconnait point d'autres. A la tyrannie de *l'ancien régime littéraire* se substitue ainsi une licence effrénée, une sorte d'anarchie intellectuelle où l'excès n'est plus un vice, mais une beauté supérieure, un mystère de l'art que répudient seulement les pauvres d'esprit (4).

Partisan plus que personne des justes franchises de l'art, Brizeux néanmoins ne tomba jamais dans les écarts de ce scepticisme littéraire. Il garda jusqu'à la fin le respect des traditions qui ne reposent pas sur l'autorité factice et arbitraire des législateurs, mais sur l'essence même des choses et les exigences de la nature humaine. Le seul fait d'avoir conçu et écrit la *Poétique nouvelle*, au moment même où tous les codes du passé n'étaient plus que lettre morte, témoigne d'un esprit dogmatique, amoureux de certitude, intransigeant sur les principes. Dans la question des genres, il ne tombe pas dans le séparatisme pharisaïque des prétendus classiques, il ne formule pas de règles étroites, rigoureuses, à la façon des rhéteurs du siècle dernier, mais

(1) Victor Hugo, *Préface de Cromwell.* (Edition Hachette, p. 71).
(2) Voltaire. *Cité par Hugo. Ibidem.* p. 69.
(3) Hugo. *Ibidem*, p. 70.
(4) *Ibidem.* p. 73.

s'inspirant avant tout de l'éternelle logique du bon sens, il maintient une certaine distinction entre les différents genres littéraires. Il serait facile enfin de recueillir, à travers ses œuvres et sa correspondance, une série de jugements sévères sur ses contemporains, un bon nombre d'hommages implicites rendus à la sagesse du passé et qui nous mettraient en présence d'un homme libéral sans doute, mais ennemi de la fantaisie indépendante et du caprice érigé en système.

Il a encore et au plus haut degré le goût, le sens délicat du vrai, du juste et du beau. La beauté réside pour lui dans le *naturel* : voir les choses telles qu'elles sont, les montrer telles qu'on les voit, c'est son idéal, le terme constant de ses efforts. « L'âme du véritable écrivain est cet instrument assez délicatement sensible pour frémir et vibrer au moindre souffle, assez précis d'ailleurs pour ne vibrer et frémir que dans la mesure de l'impulsion reçue (1) ». Il eût souscrit pour sa part à cette belle définition et, toute sa vie, il s'efforça de la réaliser. L'harmonie qu'il cherchait et dont il est si souvent question dans la *Fleur d'Or* n'est pas seulement une harmonie morale, le repos de l'intelligence dans la possession de la vérité religieuse ; elle devait embrasser l'âme tout entière. Le poète voulait par ses voyages, par ses études et de patientes recherches, assouplir, étendre, affiner toutes ses facultés ensemble, leur donner l'équilibre parfait, les discipliner enfin, les maintenir dans cette hiérarchie mutuelle sans laquelle toutes les impressions des objets menacent de devenir troubles et démesurées. Il mettait à ce prix la perfection de l'artiste : la stricte simplicité, le *ni plus ni moins* en toutes choses était à son avis le comble et le dernier mot de l'art.

(1) Longhaye, *Théorie des Belles-lettres*, p. 53. (Paris, Retaux-Bray, 1889).

Aussi avec quelle âpre rigueur il traite tout ce qui s'écarte de son idéal. « *Oh! le vrai!* » disait-il, en refermant d'un geste de colère un roman de Lamartine. A. de Musset, avec lequel un Académicien mal renseigné affectait de le confondre, ne lui inspirait guère plus de sympathie, à certains jours du moins. Il écrivait à Sainte-Beuve : « Ce qui pourrait étonner, c'est cet engouement excessif pour Musset. Nul ne l'aime plus que moi en certaines choses, mais trop souvent il vole, (vous le savez), le plus souvent il me semble être le poète des *Lorettes* et faire la poésie de Gavarni. J'aime peu comme art la solennité des châteaux de Louis XIV, mais pas davantage l'entresol de la rue Saint-Georges; *il y a, entre les deux, Florence et la nature* (1). » — La rhétorique verbeuse, l'intempérance des images le choquait chez Victor Hugo et ses disciples, il éprouvait à leur égard une instinctive horreur qui allait jusqu'à refuser de les lire (2). Il écrit dans ses notes : « Aujourd'hui tout est violence ou abaissement abject; dans l'art, même violence. On fait *gros, on étonne*, ne sachant plus faire *grand, harmonieusement grand* (3). » L'impassible roideur des Parnassiens lui semblait aussi éloignée de la nature que les confidences indiscrètes de Lamartine. Il avait rencontré plus d'une fois Leconte de Lisle, chez M. Lacaussade : son attitude olympienne, la froide beauté de ses vers plastiques lui semblaient l'antithèse vivante du poète et de la poésie. « Le bonze est-il là? » disait-il en entrebaillant la porte de son ami, et s'il apercevait dans un coin la figure du « maître », il s'enfuyait avec une sorte d'effroi (4). Le naturel, la sobriété, la concision étaient donc pour lui la marque authentique des grandes

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tom. XI, *Notes et Pensées*, p. 468.
(2) Nous tenons ce détail de M. Lacaussade.
(3) *Valentin ou Patienza. Notes inédites.*
(4) L'anecdote nous a été contée par M. Lacaussade lui-même.

œuvres, et les observations de ses amis, les reproches de la critique le trouvaient intraitable sur ce point : « Je n'accepte nullement la note de Sainte-Beuve sur l'abus de la concision, — dit-il dans une lettre à M. Lacaussade, — il n'y en a pas trop dans le dernier livre.... Mais au besoin je reviendrai à la concision qui est le cachet des grands maîtres, Horace, Juvénal, Dante, Pétrarque. Cela, je le sais, n'est plus goûté par les efféminés d'aujourd'hui, mais....!! (1) »

Le système nous paraît sévère. Le romantisme nous a dégoûtés de la beauté calme et simple, il nous a rendus avides de couleurs voyantes, d'émotions excessives. Depuis bientôt un siècle, l'imagination et la sensibilité ont pris chez nous un développement anormal, un caractère morbide ; tout ce qui n'est pas violence nous laisse froids et indifférents ; nous avons besoin de jouissances piquantes, extraordinaires, démesurées. Et cependant la perfection de l'artiste est là, dans ce retour, dans cet attachement obstiné à la vérite simple et naturelle. Certes il était temps d'en finir avec la littérature froidement spirituelle des contemporains de Voltaire, de débarrasser la poésie de toutes les entraves déraisonnables, de faire un triage sévère dans le code de lois que nous avaient transmis les siècles précédents. Mais il fallait s'en tenir là, ne pas troubler le concert et l'harmonie des facultés humaines. Telles étaient les idées de Brizeux ; si elles avaient prévalu, notre poésie moderne en serait plus saine et les âmes qu'elle a impressionnées plus fortes et plus viriles.

*
* *

Il ne faut pas croire cependant qu'en se réclamant de la nature et en lui restant fidèle, Brizeux réduise

(1) Lettre à M. Lacaussade, Scaër, 27 juillet 1847.

l'art à la brutale expression de la réalité des choses, que le beau soit pour lui le synonyme du réel, dans la signification qu'une école moderne attache à cette formule. Ni idéaliste, ni réaliste, au sens exclusif et opposé qu'ont pris ces termes, c'était pour lui un principe que l'art implique choix, qu'il n'est pas la copie servile, mais plutôt une traduction sensible de la nature, qu'il doit la serrer de près, la faire voir enfin, non pas à la manière d'un miroir qui réfléchit, mais comme un prisme qui colore. Et cette conviction esthétique se fortifiait chez Brizeux d'une raison supérieure qui est la moralité nécessaire de l'art. C'est une idée qui revient souvent sous sa plume que le triomphe de l'art, sa haute visée est d'élever les âmes à Dieu, et de nous transformer par le rayonnement de la beauté (1). Or la réalité prise en bloc et sans choix, l'art qui ne serait que le redoublement et la contre épreuve de l'existence, nous ravalerait plutôt, nous laisserait au moins à la vulgarité ordinaire de la vie. Il faut donc interpréter la nature, la rendre avec émotion, en dégager le sens intime ; à ce prix seulement l'artiste aura rempli sa noble et glorieuse mission.

De beaux marbres mirant leur front dans un bassin
Epurent, en passant, les yeux des jeunes mères,
Qui moulent le fruit de leur sein
Sur ces merveilleux exemplaires.

Par le clairon des vers de beaux faits répétés
Eveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme. (2)

(1) *Vœu de l'art*, *Fleur d'or*, Livre II, p. 25.
(2) *Ibidem.*

Qu'on veuille bien maintenant examiner la poésie de Brizeux : elle est en tout conforme à ces principes. L'observation de la nature en fait l'élément premier et fondamental, mais de tous les faits recueillis, des réalités présentes à ses yeux ou à sa mémoire, le poète a détaché quelques éléments choisis et il en a composé des figures bien vivantes et vraiment naturelles, quoique vous ne les ayez rencontrées nulle part. Il ne les a pas inventées, mais simplement idéalisées, dégagées de leur rudesse native, les composant de traits empruntés à vingt visages divers, les parant avec la fleur de ses souvenirs et de ses expériences. — Un exemple et un parallèle feront mieux ressortir cette manière de peindre qui est celle de tous les grands artistes. Nous avons sous les yeux le *Breiz-Izel* d'Olivier Perrin(1) : c'est une série de dessins qui représentent la vie du Breton, de la première à la dernière heure. Toutes ces vignettes sont prises sur le vif, d'une vérité intense jusqu'à l'excès : les recteurs avec leurs longs cheveux, les lèvres pendantes, leur gros air jovial ont une apparence de caricature, les enfants joufflus, embarrassés dans les jambes trop larges du *bragou-braz*, sont d'une trivialité uniforme et choquante ; les hommes sont peints avec une âpreté féroce de pinceau : ouvriers dans les champs, joyeux buveurs à la table des cabarets, au coin du foyer ou dans la ronde des danses fantastiques, ils ont tous la mine, non pas rude et virile, mais grossière et souvent cynique. Le peintre a traité le même sujet que Brizeux dans le poème des *Bretons*, mais quelle distance entre les deux œuvres ! L'une veut copier la réalité et elle n'en fait ressortir que le caractère vulgaire; de ce qui

(1) *Breiz-Izel* ou *Vie des Bretons de l'Armorique*. Dessins par Oliv. Perrin, gravés sur acier par Réveil. Texte par M. Alex. Bouet. (IIe Edit. Paris, Dussillon, 1844).

n'est qu'une exception, elle fait la dominante, si bien que cette peinture ne nous paraît ni sincère ni intéressante. L'autre s'inspire, elle aussi, du monde extérieur; autant que la première, elle émane de la vie bretonne minutieusement observée, mais elle choisit discrètement dans les fouillis des détails; si elle s'arrête parfois à des scènes repoussantes (1), elle les adoucit autant que possible, elle en fait au moins comme des ombres au tableau, elle les force de concourir en dernière analyse à l'impression générale qui demeure noble et pleine de charme. Et il arrive que pour tous ceux qui se sont mêlés à la vie du Breton, Brizeux se trouve plus près de la vérité qu'Olivier Perrin: l'un est le caricaturiste, l'autre le peintre de la Bretagne; celui-ci n'inspire qu'une très modeste admiration pour ses compatriotes, celui-là au contraire les fait aimer, et, avec eux, la vie de simplicité, de travail et de religion dont ils sont les irréductibles tenants.

Aux environs de 1840, on se posait volontiers cette question, à propos d'un écrivain : *Est-il classique ou romantique ?* De Brizeux, il nous semble qu'on aurait pu répondre: Ni l'un, ni l'autre. L'esprit classique était alors représenté par C. Delavigne, Ponsard et quelques autres qu'on applaudissait sur commande, derniers descendants de Voltaire, froids comme leur maître, plus ennuyeux que lui, et dont le prosaïsme à outrance ne trouvait d'admirateurs que par lassitude de la fougue romantique. Au fond, nulle imagination, peu d'idées, un pharisaïsme étroit, sans intelligence et sans âme: tels étaient à ce moment ceux qui revendiquaient l'héritage direct de nos grandes traditions littéraires. Les autres, au lieu de réformes graduelles

(1) *Le mal de mer.* C. VIII p. 74.

et raisonnables, étalent et appliquent un programme révolutionnaire ; ils brouillent tout, confondent tout, multiplient les excès, n'omettent rien de tout ce qui fait avorter une œuvre dans le ridicule et l'impuissance définitive. Brizeux occupe une place moyenne et isolée entre les deux camps, ni tout à fait à droite, ni tout à fait à gauche, fidèle à un idéal que l'un et l'autre méconnaissent ; il appartient à l'école de l'ordre, de la mesure, du bon goût et du bon sens. Goethe disait un jour : « J'appelle classique ce qui est sain, et romantique ce qui est maladif » (1). A ce point de vue spécial, Brizeux est plutôt classique : les lettres sont pour lui l'âme qui se déploie tout entière dans sa beauté, dans son harmonie native, dans sa puissance ordonnée, sans le faux brillant de la déraison, sans les excès d'une sensibilité fiévreuse.

*
* *

A cette manière de comprendre l'art et les conditions de la beauté littéraire, correspond chez Brizeux un style très personnel aussi et d'une rare originalité.

Le caractère général de ce style est l'absence du procédé. Le procédé en littérature est la recherche singulière de la forme, l'artifice de langue, de phrase, de prosodie par lequel l'écrivain s'efforce d'impressionner fortement l'âme du lecteur par la surprise des sens ou de l'imagination. Tantôt il prépare de très loin, à travers une série de périodes, ou de mots artistement gradués, un trait imprévu qui attire l'attention et la retient ; tantôt il isole un vers magnifique au milieu de négligences préméditées pour en mieux faire ressortir

(1) Mézières, *Goethe. Ses œuvres expliquées par sa vie*, tom. I, p. 69.

la grandeur. Victor Hugo est chez nous le maître de ces savants artifices; nul ne sait comme lui étonner l'oreille par des effets inattendus et quelquefois ingénieusement puérils (1). Le procédé est mortel au vrai talent; tout lui est sacrifié, la suite et la belle ordonnance des idées, l'ampleur des développements, l'harmonieuse proportion de l'ensemble. C'est de l'esprit, c'est souvent de la grâce, nullement de l'inspiration. Par caractère et par système Brizeux répugnait à ces effets de rhétorique; de la première à la dernière page de son œuvre, se révèle et s'accentue de plus en plus cette candeur irréprochable qui est la probité du poète et qui ne vise à l'effet que par les moyens les plus simples et les plus naturels. Il possède, dès le poème de *Marie,* l'art de grouper et d'encadrer une scène, la science du détail caractéristique qui place l'objet en pleine lumière et appelle sur lui le regard, mais cet art et cette science semblent si naturels qu'ils se confondent avec l'heureux instinct du génie. Prenez, par exemple, le tableau si gracieux qui représente la *Maison du Moustoir* : toutes les parties en sont admirablement distribuées de façon à amener par degrés et à mettre en relief la figure qui le remplit et l'anime. C'est d'abord le village avec ses landes et la grêle fumée qui s'élève des toits, puis la cour de la ferme, le courtil en fleurs, le puits, les granges, les étables, les grands bœufs qui dorment. Nous franchissons le seuil : une salle noire où les rayons du soleil font danser la poussière; à droite, le lit de chêne et son coffre; à gauche, l'énorme bahut rempli de vases, de bassins et d'écuelles; enfin, tout au fond, dans l'ombre, comme une apparition souriante, Marie qui tourne son rouet. Il y a dans cette peinture un art infini; tous les objets apparaissent et

(1) Caro, *Poètes et romanciers.* Victor Hugo, p. 69.

s'effacent graduellement, chaque détail est amené dans une demi lumière de façon à attirer le regard et à le fixer sur le personnage principal qui doit absorber l'attention. Mais cet art ne ressemble en rien au procédé artificiel ; la surprise finale est doucement préparée, sans effort, sans une ombre de recherche, par l'effacement progressif de tout ce qui n'est pas elle. Nous pourrions citer vingt autres exemples de cette parfaite ingénuité du talent chez Brizeux. C'est là son trait caractéristique, à notre avis ; c'est aussi son charme souverain : le lecteur est séduit par le naturel de cette poésie avant même d'avoir noté les qualités et les défauts du style ou de la langue.

Ces qualités et ces défauts, il est impossible de les enfermer dans une formule unique. Brizeux a eu deux manières d'écrire, et si l'on veut porter sur son style un jugement sincère et complet, il faut à tout prix les distinguer et les saisir l'une après l'autre, chacune avec sa nuance spéciale.

La première manière de Brizeux commence et finit avec le poème de *Marie*. Elle se caractérise par une fluidité courante, un ruissellement copieux et limpide qui rappelle le *lactea ubertas* des Anciens. L'art n'est ici qu'une verve de jeunesse, facile, large, parfois un peu errante et prolixe, qui produit l'œuvre dans une sorte d'inconscience. L'effort, si effort il y a, n'a laissé sa trace nulle part, l'inspiration coule de source, d'une source claire et toujours renaissante. — Avec cela, ce style est d'une transparence merveilleuse ; il réfléchit dans son flot de cristal les faits, les personnages, les scènes et la nature qui les encadre, comme les ruisseaux de Bretagne reflètent en leur miroir le paysage de chênes ou de rochers qui s'étale sur leurs bords. — Il a ses défauts aussi ; ce sont les défauts de

la jeunesse, ceux qui disparaîtront avec sa grâce légère et ingénue: une certaine nonchalance dans la structure des vers, quelque chose d'un peu lâche dans l'agencement de la période, un adjectif banal, une épithète douteuse, quelques rimes faibles, mille choses qu'un grammairien soulignerait de son crayon impitoyable et que nous pardonnons au poète, comme on pardonne à un jeune homme de n'avoir point la taille, les muscles, la vigueur robuste de l'âge viril.

Ces faiblesses disparaîtront des œuvres qui vont suivre. Le style des *Bretons*, de *Primel et Nola,* des *Histoires Poétiques* témoigne d'un travail scrupuleux, d'un effort soutenu ; la précision élégante, la ligne nette, mais souple, du bas relief ont succédé à l'abondante facilité, au dessin un peu flou des débuts. Désormais le poète ne s'abandonnera que rarement à la veine généreuse de *Marie;* même dans ses œuvres qui semblent un retour aux inspirations de la trentième année, comme les premiers chants des *Bretons* et l'idylle de *Lina,* on ne retrouve plus la libre allure, le laisser-aller d'autrefois. Nul souci de la ciselure, de la joaillerie littéraire, mais une touche plus ferme, plus châtiée, une phrase ordonnée, harmonieuse, parfois austère, souvent pleine d'élégance, une forte trame de pensées où l'imagination sème des fleurs, dans laquelle la sensibilité fait circuler la chaleur d'âme et la flamme de vie, sans un sacrifice au faux brillant, aux qualités inférieures de couleur ou de son. — La vraie perfection dans la langue française est la sobriété, la mesure précise, l'exactitude minutieuse et invariable du mot propre, l'inflexible rigueur du goût. A ce compte, Brizeux est un de nos bons écrivains : nul peut-être en notre siècle (ses manuscrits en témoignent) n'a eu plus que lui le tourment de l'expression, du terme propre,

de la phrase la plus claire, la plus simple et la plus courte. Il aurait pu dire comme Joubert : « Ce n'est pas une phrase que je polis, c'est mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume » (1).

« Quand on a fait un ouvrage, ajoute le même Joubert, il reste une chose bien difficile encore, c'est de mettre à sa surface un vernis de facilité, un air de plaisir qui cachent et épargnent au lecteur toute la peine que l'auteur a prise » (2). Cette belle souplesse ou, comme on l'a dit, cette belle mollesse de la phrase fait souvent défaut au style de Brizeux, celui de *Marie* et et des *Bretons* mis à part. Nous l'avons déjà signalé plus d'une fois, il lui manque l'aisance, le coulant, l'air libre et facile, toutes ces qualités charmantes, si coûteuses à l'écrivain, puisqu'elles sont précisément le dernier terme et le triomphe de son effort. « Poésie distinguée, disait Sainte-Beuve à propos de *Primel et Nola,* mais décidément trop étranglée, trop semée de sous-entendus et de prenez-y garde » (3). Son idéal l'a trahi : la recherche de la concision, le dédain du superflu en toutes choses l'a conduit insensiblement à la sécheresse et à l'obscurité.

*
* *

Il y a peu de chose à dire sur la prosodie de Brizeux. Les questions de facture qui passionnèrent les grands virtuoses de son temps ne furent jamais pour lui que des questions secondaires. Volontiers, il portait plus haut l'effort de son esprit, vers les problèmes généraux,

(1) Joubert. *Son portrait par lui-même.*
(2) *Ibidem.*
(3) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* v. p. 308. (Garnier 1854).

les points de vue philosophiques, les conditions éternelles de l'art et du beau.

En fait de rythmes, il n'a rien inventé. Les strophes qu'il emploie sont peu variées et aboutissent facilement à la monotonie. A vrai dire, il n'en a que trois bien caractéristiques. La première consiste en quatre vers à rimes croisées. Brizeux a tiré de ce rythme de merveilleux effets dans l'*Élégie de la Bretagne ;* il est moins à sa place dans certaines pièces descriptives, comme les stances *A Luigi Parisi* (1), *Après une tempête* (2). Avec le balancement régulier de l'hémistiche et la note initiale de la syllabe féminine, cette strophe est avant tout celle de l'élégie française, parfaitement appropriée à l'expression de la plainte rêveuse (3).

La seconde n'est qu'un simulacre de strophe, un simple distique dont les deux vers ne s'isolent de ceux qui suivent ou qui précèdent que par le repos typographique. Brizeux y revient volontiers ; elle s'adapte très bien aux légendes, à la cantilène, comme le *Chant de Lez-Breiz* ou le *Lai de l'Eostik,* mais elle est d'un effet très médiocre dans le thème philosophique qui ne vaut que par l'éclat de la pensée ou le lyrisme de l'expression. Quand on relit les vers à la *Fontaine de Baranton* (4) et l'*Hymne à l'Esprit,* on se demande comment le poète a pu s'imposer ces pénibles entraves et tenir contre lui-même une gageure aussi singulière. Ce rythme convient à la traduction d'une idée ou d'un sentiment simple et concret ; il note à merveille une fantaisie de l'esprit (5), une émotion rapide (6), un désir ou un regret (7), mais dans les sujets de philosophie

(1) *La Fleur d'or,* Livre VI, p. 121.
(2) *Ibidem.* Livre VIII, p. 146.
(3) Faguet, *Etude sur le XIX* *siècle. A. de Musset,* p. 252.
(4) *La Fleur d'or,* p. 173.
(5) *Ibid., En passant à Kemper,* p. 177.
(6) *Ibid., Les Cornemuses,* p. 94.
(7) *Ibid., Chanson de Marie,* p. 259.

pure, il devient une sorte de prison cellulaire où la pensée étouffe; il exige de nous trop d'efforts pour comprendre l'idée qui n'est pas toujours claire et pour pénétrer dans l'expression trop condensée en elle-même.

La strophe préférée de Brizeux fut le tercet. Il l'emprunte à la *Divine Comédie.* Avant lui, A. de Vigny l'avait maniée avec une admirable sûreté de main dans le prélude des *Destinées.* La *terza rima* sobre, vigoureuse et grave, ramassant une idée puissante dans une image courte est un merveilleux instrument pour la pensée philosophique, mais à la condition qu'on la laisse se déployer dans son ampleur naturelle. Le *Livre des Conseils* en est un bel exemple : la maxime morale trouve dans l'alexandrin un rythme suffisamment large pour s'exprimer à l'aise et dans la limite des trois vers une forme ramassée qui lui donne plus de force et de précision. Mais pourquoi donc, au lieu d'adopter le grand vers de haut vol et de libre allure, Brizeux lui préfère-t-il le vers étroit de huit syllabes? Plus le sujet était ardu, plus il convenait que le poète gardât toute sa liberté; au contraire, comme s'il était amoureux de l'obstacle ou pour doubler le mérite de la difficulté vaincue, il cherche la contrainte d'une forme impossible, incapable de suivre l'essor de la pensée philosophique. A ce jeu périlleux, le poète compromet non seulement la précision de l'idée, mais encore la beauté de la strophe : les tercets de la *Fleur d'or* ont quelque chose de roide, de sec dans le mouvement, une tension uniforme qui est tout l'opposé de la grâce et de l'harmonie.

Une autre erreur de Brizeux fut de vouloir modifier pour son propre compte la forme classique du sonnet. Il en renverse la disposition traditionnelle : tantôt il place les tercets en tête et les quatrains à la queue;

tantôt il fait alterner deux sonnets avec un entrecroisement de tercets et de quatrains (1). Nous ne voyons pas en quoi « la forme pyramidale, avec sa base large et sa pointe dans les cieux, » soit plus naturelle et plus gracieuse que le sonnet de Pétrarque ou celui de M. de Hérédia. On éprouve une douloureuse surprise à voir un grand esprit s'arrêter ainsi à des questions puériles et laisser pour ces industries de détail les idées fécondes par lesquelles le génie se renouvelle et se déploie.

Mais il y aurait injustice à recueillir, dans une œuvre comme la sienne, toutes les défaillances de l'art, à répéter, avec Gustave Planche, « qu'on supprimant la césure du vers décasyllabique, Brizeux méconnaît les règles rigoureuses de son art et que la prose vaut cent fois mieux que ce vers batard. » (2) Certaines qualités de rythme lui ont manqué, nous l'avouons ; l'art de s'exprimer en longues périodes cadencées a trouvé de plus habiles interprètes, c'est incontestable ; mais aussi, quand il ne s'attarde pas à ces combinaison bizarres, quand il se contente de jeter dans les moules consacrés par l'usage une idée originale, une émotion vive et simple, il écrit des strophes dont l'harmonie et la douceur pénétrante font songer à A. Chénier ou au meilleur Lamartine. Nous n'en voulons pour exemple que ces deux sixains lyriques, dans le rythme de la *Jeune Captive.*

Cueillons des fleurs ! — Et puis, heureux de mon fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée.
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

(1) *La Fleur d'or. Le Hêtre*, p. 207. *Formes et Pensées*, p. 203.
(2) G. Planche. — *Revue des Deux Mondes* (15 Février 1857, p. 756).

Riante et mollement soulevée à demi
Je veux que, de mes fleurs, sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace ;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs
Elle doute longtemps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce. (1)

Comme elles sont belles ces strophes, et douces à l'oreille ! Le choix des mots et des rimes légères, la place heureuse des épithètes, le balancement de la stance qui va mollement du large alexandrin au vers de huit syllabes, tout cela nous donne une impression de fraîcheur exquise, de silence et de repos.

Il a méconnu ou il a dédaigné les artifices de césure et d'enjambement, les effets d'harmonie musicale obtenus par le concours de certaines voyelles ou de certaines consonnes, toute cette science de procédés rythmiques qui est un des éléments du génie chez Victor Hugo et qui, chez d'autres, tient lieu du génie. La versification, d'une facture un peu monotone dans les longs poèmes, a profité néanmoins de la réforme romantique : aux coupes irrégulières, mais sans affectation, de son alexandrin, à ses rejets nombreux et souvent d'un effet très pittoresque, à son harmonie sonore et pleine, on sent que le poète possède toute la technique de son art et qu'il est le disciple sage et mesuré de ceux qui ont renouvelé, au XIX[e] siècle, la langue et le vers français. — Parfois même, et avec un art si bien dissimulé qu'on le devine à peine, il associe intimement le son des vers à la pensée qu'il exprime, la musique des mots à l'émotion qu'il veut produire. L'épisode des *Lutteurs*, le tableau des *Rochers de Penn-marh*, dans les *Bretons* sont à coup sûr des merveilles en ce genre, et ces deux vers, si souvent

(1) *La Fleur d'or*, A. E., p. 34.

cités, qui ont dans la sonorité de leurs syllabes comme un tintement de glas funèbre :

Et la cloche du bourg disait toujours : Va-t-en !
Corps mort, va-t-en vers Dieu ! Corps mort, Jésus t'attend ! (1)

et encore dans l'*Élégie de la Bretagne,* la peinture du dragon rouge, du chemin de fer qui roule par les vallées :

Ah ! le grand destructeur arrive ! Sous la nue
Une lourde vapeur annonce sa venue...

C'est un dragon de fer, un monstre aveugle et sourd,
Sans ailes, — ce dragon ne vole pas, il court...

Sur son chemin uni, roulant comme une meule,
Il va plein d'un brasier qu'il vomit par sa gueule. (2)

Brizeux n'a pas la superstition de la rime riche ou de la consonne d'appui. Il a des rimes qui ne sont que des assonances : *hymne, divine* (3) ; *Merlin, Brécilien* (4) ; des rimes faibles que l'on s'étonne de rencontrer chez un poète d'un art si scrupuleux : *Rénéa, touchera* (5), *Avallon, lion* (6), *Eduen, tien* (7). Néanmoins sa rime est généralement suffisante, sans prétention à faire saillie, à concentrer en elle la tonalité et l'effet principal des vers. Au reste, on serait mal venu de faire un reproche à Brizeux de cette pauvreté relative ; la cause en tient moins à l'insuffisance de son génie qu'à la nature même de son inspiration, à l'antinomie secrète qui existe entre l'art et la pensée. L'importance de la rime croît ou décroît selon le caractère de l'ouvrage : la rime riche est indispensable aux œuvres descriptives,

(1) *Les Bretons*, C. XVI, p. 138.
(2) *Histoires Poétiques*, II vol. p. 41-42.
(3) *La Poétique nouvelle*, C. III, p. 251.
(4) *Les Bretons*, C. XIX, p. 115.
(5) *Histoires poétiques. Les Hêtres de Lo-Théa*, p. 107.
(6) *Les Bretons*, C. XIII, p. 111.
(7) *Histoires Poétiques*, II vol. p. 65. *La Lampe de Tullie.*

dans les poèmes qui doivent être un enchantement pour l'oreille et l'imagination ; elle n'a plus sa raison d'être ou du moins elle ne s'impose pas dans les poèmes où la pensée est tout, où la rêverie et le sentiment sont l'élément qui domine.

*
* *

Lamartine donnait un jour cette magnifique définition du poète : « Un poète véritable selon moi est un homme qui né avec une puissante sensibilité pour sentir, une puissante imagination pour concevoir et une puissante raison pour régler son imagination et sa sensibilité, se séquestre complètement lui-même de toutes les autres occupations de la vie courante, s'enferme dans la solitude de son cœur, de la nature et de ses livres, comme le prêtre dans son sanctuaire, et compose pour son temps et pour l'avenir un de ces poèmes vastes, parfaits, immortels qui sont à la fois l'œuvre et le tombeau de son nom (1). » Nous savons maintenant dans quelle mesure Brizeux a réalisé cet idéal de l'homme inspiré. A tout prendre, il lui a manqué une certaine puissance et une certaine variété dans l'imagination. C'est le point faible, l'insuffisance capitale dans cette belle nature de poète, le défaut que ne rachète point le fatras d'idées philosophiques qu'il exprima gauchement et dans lesquelles il est toujours resté un peu empêtré. En revanche sa sensibilité est profonde, ardente : une âme de feu et de douleur, vibrant au moindre contact, souffrant à la moindre secousse, capable de colères et de sympathies également vives, et, malgré tout, bonne, infiniment bonne, d'une pudeur farouche sous le regard

(1) Lamartine, *Souvenirs et Portraits.* I. p. 57.

des profanes. Avec cela, une raison froide, amoureuse des hautes spéculations esthétiques, analysant avec une implacable sévérité les œuvres et les hommes, intraitable pour elle-même comme elle l'était pour les autres ; des convictions très fermes sur les choses littéraires, un goût très pur, un sens délicat, presque raffiné, des conditions de la beauté. Ajoutons un grain de chimère dont l'influence se fait sentir jusque dans la forme matérielle de l'œuvre par des rythmes trop savants, trop particuliers, trop compliqués, une rigueur excessive qui mettra parfois des entraves au libre développement du génie et de l'inspiration, qui laissera sa marque dans le style bref à outrance, concis jusqu'à la roideur et l'obscurité. — Tel est Brizeux, telle est son œuvre. Il lui reste d'avoir été un peintre admirable des scènes rustiques, un narrateur ému et plein de charme des sentiments tendres du cœur, le poète des humbles, de toutes les grandes idées, de toutes les émotions qui font les âmes plus pures et qui les rendent meilleures. Il n'est pas de ceux qui fascinent, que l'on aime passionnément, mais il séduit à la longue : on le goûte doucement, on l'aime discrètement, sans fanatisme, dans le silence de l'âme, dans l'intime du cœur. C'est un ami, presque un frère à qui l'on souhaite d'autres amis et d'autres frères, cette « jeune postérité » qu'Alfred de Vigny appelait timidement « de dix en dix années » au rendez-vous de sa gloire et que Brizeux verra venir à lui plus nombreuse et plus fidèle qu'il n'aurait peut-être osé l'espérer.

CONCLUSION

I. — *Originalité de Brizeux. — Sans modèles dans le passé, — sans attaches dans le présent.*

II. — *Constante noblesse de son inspiration. Idée générale de chacune de ses œuvres.*

III. — *Sa belle conception de l'art ; son culte de la Beauté.*

Avant de clore cette étude, il convient de jeter un regard en arrière pour embrasser d'un seul coup d'œil l'œuvre et la carrière de Brizeux. Nous voudrions préciser une dernière fois les traits généraux de sa physionomie poétique, marquer les différentes étapes qu'il a parcourues, les titres incontestables qui lui assurent une place de choix parmi les écrivains français.

Dès ses premiers commencements, le talent de Brizeux se distingue par un caractère d'originalité. Il est sans ancêtres dans le passé littéraire, sans parenté directe avec aucun de ses contemporains. Comme M. Brunetière l'a très bien montré, il flotte dans Lamartine des réminiscences de Lefranc de Pompignan et de J.-B. Rousseau (1) ; V. Hugo dans sa première manière procède de ses devanciers lyriques (2) ; A. de

(1) Brunetière, *Evolution de la Poésie lyrique au XIXe siècle. — Les Origines (Cf. Revue Européenne,* 1er Mars 1893).
(2) *Idem. Ibidem,* 1er Mai 1893.

Vigny lui-même a des affinités secrètes avec Milton. Brizeux au contraire ne relève de personne dans ses débuts ; il pourrait inscrire en tête de *Marie* les deux vers de Lucrèce :

> *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante*
> *Trita solo.*

Marie est une œuvre sans précédent dans les lettres françaises ; sa parure est modeste, mais elle ne l'a pas reçue par héritage : comme *Primel*, son frère puîné, elle se l'est faite de ses propres mains.

Non seulement Brizeux n'a point d'ascendant direct dans les siècles passés, mais encore il s'isole volontairement parmi les poètes de la Pléiade romantique. Ceux-ci sont de tous les temps et de tous les pays ; lui, il se cantonne dans son Armorique, et s'il en sort un moment, c'est pour y revenir bientôt. Le domaine des uns n'a d'autres limites que le monde, le sien n'aura presque toujours qu'un horizon étroit, borné, mais limpide, l'horizon de la petite patrie. Les poètes d'alors confondent la violence des sentiments avec la véritable sensibilité littéraire, Brizeux demeure discret par système, amoureux des demi-silences, des sous-entendus, d'une intransigeante réserve dans l'expression du *moi*.

Un autre caractère de l'œuvre de Brizeux est l'impeccable noblesse de l'inspiration. Il a été ce grand poète dont parle Fénelon « qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une vaine gloire, mais qui s'emploie à transporter les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion (1). » Nous ne voulons pas jeter l'anathème à toute la poésie moderne, mais n'est-il pas vrai qu'elle a donné beau jeu à ses

(1) Cité par Ed. Biré, *V. de Laprade*, p. 396.

accusateurs? Elle a été trop souvent une harmonieuse corruptrice, indifférente à l'ordre moral, aux devoirs publics et privés, flattant par ses peintures du vice, par ses rêveries amollissantes, ces côtés de l'imagination que la réalité fatigue, que la vertu ennuie, que les luttes de la vie effrayent. Elle a chanté également l'esprit et la matière, le courage et le désespoir, le Dieu des chrétiens et celui du Panthéisme; ses hymnes à la patrie ou à l'épée se terminent par l'apothéose des triomphes de la force, sans nul souci de la responsabilité qui incombe au génie. Il y a cependant de nobles exceptions; il y a des poètes qui ont sauvé l'honneur de l'art et de la poésie elle-même, qui savent aussi bien que les autres tenir la lyre ou le pinceau, mais seulement pour rendre meilleur et plus fort. On sait leurs noms; ce ne sont pas les plus retentissants, mais ce sont les plus purs. Quel triage une morale même indulgente aurait à faire dans les œuvres de Lamartine, de V. Hugo, d'A. de Vigny, d'A. de Musset! Elle n'aurait au contraire que des éloges pour Brizeux.

Il va plus loin. Relisez ses poèmes; vous n'en trouverez pas un seul que l'on puisse refermer en disant, comme le bourgeois utilitaire qui venait d'entendre *Athalie* : Qu'est-ce que cela prouve? Sans s'arroger le rôle de prédicateur en littérature, il surveille son âme, il la nourrit de hauts sentiments, de nobles pensées avant de se livrer à l'inspiration. On tirerait de chacun de ses livres une conclusion de haute moralité se cachant avec discrétion sous une forme purement artistique et doublant ainsi sa saveur et son prix.

Marie est une création charmante qui suggère le goût des mœurs simples, naïves, toujours chastes, l'attachement au foyer, au sol natal, le respect des vieillards. Des pièces adressées par le poète à sa mère,

on pourrait faire une délicieuse plaquette intitulée : *Le livre d'un Fils*, et toutes les mères l'envieraient à celle qui a eu le bonheur de l'inspirer.

Les Bretons sont l'exaltation des vieilles coutumes, des croyances, des pratiques religieuses qui donnent à un peuple sa grandeur et sa physionomie originale. Le culte des ancêtres, la piété envers les morts, la fidélité aux traditions séculaires, tels sont les enseignements qui se dégagent de l'épopée rustique. En un temps où la civilisation moderne, comme une gigantesque tâche d'huile qui gagne toujours, est à la veille de faire disparaître toutes les nuances de couleur locale, qui ne se rallierait à la noble pensée du poète ?

Primel et Nola reprend, sans la répéter, la conclusion de *Marie*, en y ajoutant la louange du travail, de l'énergie individuelle qui se fait l'ouvrière de son propre bonheur et de sa fortune.

Dans les *Histoires Poétiques*, Brizeux s'applique à tirer des simples histoires de la vie privée leur fleur de morale et de beauté (1), à relever les humbles jusqu'à la poésie.

Il y a bien des lacunes dans la *Fleur d'Or*, mais combien il est touchant et instructif à la fois le spectacle du poète qui veut rendre à son âme l'équilibre brisé ! La raison pure ne lui suffit pas ; il a besoin, comme le Disciple dont parle Klopstock (2), ce Lebbée dont la plainte est si douce, de l'Ami céleste, de l'Ami perdu, pour abriter son repos ; et il s'en va à la recherche de l'unité, de l'harmonie, des remèdes appropriés à toutes les misères de l'âme, des formes divines de la prière et de la vie qui n'existent plus chez lui qu'à l'état de réminiscences. Heureux qui ne les a jamais

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XII, p. 9.
(2) Klopstock, *La Messiade*, C. III, v. 347, 364. (Ed. Reclam, Leipzig).

oubliées! semble-t-il dire; heureux aussi qui peut les retrouver!

La Nature, l'Ame et Dieu proposés comme les sources uniques de la poésie, l'amour du Beau se souvenant que la beauté créée n'est qu'un voile, une traduction de la beauté incréée, le culte de l'Idéal élevant l'âme sans l'égarer dans les nuages, le sens artistique agrandi et élevé par la religion, c'est la *Poétique nouvelle*. Il y a peut-être des esthétiques plus complètes, il n'y en a pas de plus élevée ni de plus pure.

Ainsi l'élévation de la pensée, la haute portée de l'enseignement moral va de pair dans l'œuvre de Brizeux avec l'évolution du talent : l'une et l'autre sont sans déclin, sans défaillance du premier au dernier jour, de la première à la dernière page.

Enfin ce poète original, d'une noblesse parfaite, fut un artiste dans la plénitude du terme. La haute conception qu'il se fait des lettres, le respect qu'il porte à sa pensée lui inspirent, dès les premiers jours, un mépris transcendant pour les procédés de style, pour les périodes à effet dans lesquelles les jeunes virtuoses du romantisme se jettent à corps perdu. La rime riche et imprévue, le pittoresque à tout prix, le relief et la couleur dans l'expression, l'image truculente sont les grands soucis de la nouvelle génération ; à cette exubérance de palette, il oppose la pureté, la mesure, la simplicité. Il a le culte de la ligne plutôt que de la couleur, l'horreur de ce qu'il appelle la strophe savonneuse c'est-à-dire enflée, brillantée de lieux communs, sans idées, sans consistance. D'autres ont porté plus loin la science du rythme, les qualités d'harmonie qui font chanter le vers, l'art de la période nombreuse et cadencée, mais il se distingue entre tous par la concision, la correction parfaite, une phrase serrée, débor-

dante de pensée, et, quand elle ne s'égare pas dans la région des ombres métaphysiques, d'une limpidité diaphane.

Le signe de l'artiste, c'est l'amour de la Beauté idéale. Nul poète, parmi ses rivaux, ne l'a eu au même degré que Brizeux. A une époque qui accentuait tous les jours le triomphe des choses positives et réelles, il a réservé son adoration à l'immortelle, à l'immuable Beauté, à celle que les rêveurs du Moyen Age incarnaient dans l'Hélène apparue au docteur Faust et que Gustave Moreau a représentée debout sur les murs de Troie, une fleur à la main, parmi la jonchée des héros tombés afin de la défendre. Brizeux est un de ces héros : il a vécu, il a souffert, il est mort pour la pure déesse, pour l'idéal et mystérieux fantôme... Et quoiqu'on puisse penser de sa vie, de ses oscillations de pensée, il se dégage de son œuvre une image ennoblie de qualités trop rares dans notre histoire littéraire du XIXe siècle: le génie naturel du style, la sincérité de l'inspiration, la simplicité de la forme, une idée fière de la poésie et de sa responsabilité morale. C'est par ce caractère d'incorruptible noblesse que Brizeux est assuré de vivre dans la postérité. A ces titres, il n'appartient pas seulement à la Bretagne, ni à la France elle-même, mais à l'humanité tout entière. Il est un de ces coureurs dont parle Lucrèce qui transmettent de main en main, à travers les siècles, le flambeau de la vie et de l'art.

A M. Paul Coffinières.

Paris, 26 jui[illegible]

Monsieur,

J'ai compris, [illegible] bien, le bonheur d'être [illegible] un [illegible], par un j[illegible] jeune d'âge et de cœur, [illegible] d'espoir. Dans l'eff[illegible] mes sentiments, j'aurais d[illegible] [illegible] surtout, et ne pas [illegible] à de justes soupçons ; [illegible] tel est sur moi l'effet [illegible] ville, [votre] ami commun

ardeur, que vous connaissez [illegible] que moi, a bien dit à [illegible] apportant de consolations ; [illegible] n'en ôter aucune qu'aux [illegible] existences. [illegible] les goûter [illegible] été ; mais ne fermez pas [illegible] amie aux bons sentiments [illegible] elles vous inspireront famis, comme [illegible] d'aller [illegible] dans son obscurité un [illegible] leurs plus fidèles, lequel sera [illegible] être votre ami

A. Brizeux

inières

(Revue des Deux Mondes, 1er août 1832).

TABLE CHRONOLOGIQUE

INDIQUANT LA CONCORDANCE ENTRE LES ÉVÉNEMENTS DE LA VIE ET LES ŒUVRES DE BRIZEUX

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS de la VIE DE BRIZEUX	ARTICLES DE CRITIQUE ou FRAGMENTS DE POÈMES publiés dans les Revues	DIFFÉRENTES ÉDITIONS des ŒUVRES DE BRIZEUX
1803. 12 septembre. Naissance à Lorient.		
1803-1826. Education à Arzanô, 1811. » Vannes, 1815. » Arras, 1821. Stage d'avoué à Lorient, 1821-1823. Etude du droit à Paris, 1823-1826.		
1827-1831. Débuts littéraires. Amitiés avec A. de Vigny et A. Barbier. Collaboration avec Busoni. Fréquentations chez les peintres. Révolution de Juillet.	Articles sur HÉLÉNA et ELOA. (*Mercure du XIXe Siècle*, 1828, t. XXV). Article sur A. CHÉNIER. (*Le Globe*, 5 juillet 1830).	RACINE, comédie en 1 acte, en vers, par MM. Brizeux et Busoni. Paris, Barbe, 1828. MÉMOIRES DE Mme DE LA VALLIÈRE, 2 vol. in-8°. Paris, Mame et Delaunay, 1828.
1831-1833. Année de solitude. — Premier voyage en Italie.	LA MUSE D'A. CHÉNIER, poème. (*Annales romantiques*, 1832). A UN RELIGIEUX. (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1832).	MARIE, roman. Paris, Auffray, 1832.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS de la VIE DE BRIZEUX	ARTICLES DE CRITIQUE ou FRAGMENTS DE POÈMES publiés dans les Revues	DIFFÉRENTES ÉDITIONS des ŒUVRES DE BRIZEUX
1833. Séjour en Bretagne. Cours à l'Athénée de Marseille.	LA POÉSIE D'E. DESCHAMPS. (*Revue des Deux Mondes*, 1ᵉˢ janvier 1833). RAPHAEL, poème. (*Revue de Bretagne*, janvier 1833). VENISE, fragment de voyage. (*Revue des Deux Mondes*, 1ᵉʳ avril 1833). SCIENTIA, poème. (*Ibid.*, 15 décembre 1833). LES PENSÉES DE KÉRATRY (?) LE VIRGILE DE M. INGRES (?) (*Journal des Débats*, 1833).	COURS DE POÉSIE, professé à l'Athénée de Marseille (inédit).
1834. Second voyage en Italie. Retour en Bretagne (Tour du Finistère. — Station à Scaër.)	ÉLÉGIE SUR LA MORT DE LE BRAZ. (*Revue de Bretagne*, novembre 1834.	
1835-1840. Séjour à Paris. Relations avec Le Gonidec.	LA NUIT DE NOEL. (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1836). LES CONSCRITS DE PLÔMEUR. (*Ibid.*, 1ᵉʳ juillet 1837). STANCES. (*Nouvelle Revue de Bretagne*, 1838. I). LES BATELIÈRES DE L'ODET. (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1840).	MARIE, poème, in-8°. Paris, Paulin et Renduel, 1836. BARZONECK PE KANAOUEN AR BRETONED. Paris, Duverger, 1836. NOTICE SUR LE GONIDEC, Grammaire Celto-Bretonne, 2ᵉ édit. Paris, Delahaye, 1838. PAOTRED PLÔ-MEUR. *Ibidem*, 1839. MARIE, 3ᵉ édit., in-12. Paris, Masgana, 1840.
1841-1844. Retour en Bretagne. Séjour à Scaër.	UNE OMBRE, fragments de voyage. (*Revue de Paris*, 1842).	ŒUVRES DE DANTE ALLIGHIERI, LA DIVINE COMÉDIE, trad. par A. Brizeux. Paris, Charpentier, 1841.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS de la VIE DE BRIZEUX	ARTICLES DE CRITIQUE ou FRAGMENTS DE POÈMES publiés dans les Revues	DIFFÉRENTES ÉDITIONS des ŒUVRES DE BRIZEUX
	FÉERIES. (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1842). LES ÉCOLIERS DE VANNES. (*Ibid.*, 1er mai 1842). JÒ ET JÒ-WENN. (*Ibid.*, 15 août 1842).	LES TERNAIRES, livre lyrique. Paris, Masgana, 1841. LES TERNAIRES, 2me édit., revue et augmentée. Paris, Charpentier, 1841. LES ÉCOLIERS DE VANNES, in-8°. Paris, Fournier, 1842. TELEN ARVOR, in-12. Paris, Gousset, 1844.
1845-1846. Troisième voyage en Italie. — Retour à Paris. — Maladie chez M. Lacaussade.	LA BAIE DES TRÉPASSÉS. (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1845). POÉSIES DE VOYAGE. (*Ibid.*, 15 septembre 1845). LIEDS BRETONS. (*Ibid.*, 1er avril 1846).	LES BRETONS, poème, in-8°. Paris, Masgana, 1845. LES BRETONS, 2me édit. *Ibid.*, 1846.
1846-1848. Convalescence en Bretagne. Décoration de la Légion d'Honneur. *Les Bretons* couronnés par l'Académie française.	LINA. (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1847).	LA DIVINE COMÉDIE, trad. par A. Brizeux, 2me édit. Paris, Charpentier, 1847. LES BRETONS, 3me édit. Paris, Masgana, 1848.
1848-1855. Quatrième voyage en Italie.— Retour en France. Pension du gouvernement impérial.	LA VEUVE DE CORRÉ. (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1851). LE VIEUX ROB. (*Ibid.*, 1er janvier 1852). LES PÊCHEURS. (*Ibid.*, 1er avril 1853). LES BAINS DE MER. (*Ibid.*, 15 juillet 1853). HISTOIRES D'ARMORIQUE. (*Ibid.*, 1er Octobre 1853). HISTOIRES INDO-EUROPÉENNES. (*Ibid.*, 1er juin et 1er août 1854).	PRIMEL ET NOLA, in-18. Paris, Garnier, 1852. MARIE, LA FLEUR D'OR. PRIMEL ET NOLA, in-18. Paris, Garnier, 1853.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS de la VIE DE BRIZEUX	ARTICLES DE CRITIQUE ou FRAGMENTS DE POÈMES publiés dans les Revues	DIFFÉRENTES ÉDITIONS des ŒUVRES DE BRIZEUX
1855-1858. Les *Histoires poétiques* couronnées par l'Académie française.	POÉTIQUE NOUVELLE. (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1855).	FURNEZ-BREIZ, in-12. Paris, Gousset, 1855.
Dernière maladie.	HISTOIRES POÉTIQUES. (*Revue des Deux Mondes*, 1er août et 15 décembre 1856).	HISTOIRES POÉTIQUES, suivies d'un ESSAI SUR L'ART ou la POÉTIQUE NOUVELLE, in-12. Paris, Lecou, 1855.
Mort à Montpellier 3 mai 1858.	LA LAMPE DE TULLIE.	
	LA SECONDE VUE. (*Ibid.*, 15 mars 1856).	
	SYMBOLES ET LÉGENDES. (*Ibid.*, 15 octobre 1857).	
	ÉLÉGIE DE LA BRETAGNE. (*Revue de Bretagne et de Vendée*, IIe vol., 1857).	*Projets inachevés :* Roman : PATIENZA OU VALENTIN. Comédie : L'EQUILIBRE.

ÉDITIONS POSTHUMES

ŒUVRES COMPLÈTES, ave une *Notice*, par Saint-René Taillandier, 2 vol. in-12. Paris, M. Lévy, 1860.

ŒUVRES CHOISIES : *Les Bretons*, *Marie*, *Telen Arvor*, *Furnez-Breiz*, 2 vol. in-12.

Paris, Lemerre, 1874.

ŒUVRES D'A. BRIZEUX, 4 vol. in-12.

Paris, Lemerre, 1880-1884.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. — Lettre a M. Lacaussade. 23 Juillet 1857

Mon Cher Ami,

Fuyant cette ville de commis et d'officiers, je respirais dans nos campagnes, lorsque m'est venu votre aimable billet. Cette persévérance qui, contre l'usage dispense les absents de provoquer les lettres tant désirées, est bien digne de vous ; et j'y ai trouvé d'autant plus de joie qu'elle annonce de bonnes nouvelles sur l'enfant et sur la très chère femme. Qu'elle tiennne donc toujours la bouche ouverte à ce bienfaisant soleil ! Ainsi fais-je, mais jusqu'à présent, il est trop certain, sans profit sensible. Peut-être l'air qui sort des feuilles me sera plus salutaire. Ainsi, sans bien savoir encore où se posera ma tente, je me dispose à sortir vers la semaine prochaine de ce cercle de remparts.

Ecrivez-moi cependant ici et si vous avez rimé, que je sois dans vos confidences. Songez à cette fin d'année et à vos projets.

Lorient, 23 juillet 1857.

II. — Lettre de M. Arnoux a Saint-René Taillandier

(Après quelques instructions concernant l'Edition générale des œuvres de Brizeux, M. Arnoux donne une série de détails biographiques, d'après les souvenirs de Madame Boyer).

Julien-Auguste-Pélage Brizeux, fils de Pélage-Julien Brizeux, chirurgien de la marine et de Françoise Hoguet, né à Lorient, 12 septembre 1803. — Enfance douce et charmante. A 8 ans, Lorient n'ayant ni collège, ni pensionnat, il est envoyé à Arzanô bourg voisin de Quimperlé, pour commencer ses études de latin, avec M. Lenir, curé d'Arzanô, homme d'une grande piété. C'est

à Arzanô qu'il fait pour la première fois la connaissance de cette Marie qui doit lui inspirer 20 ans plus tard la poésie qui l'a rendue populaire. — A 12 ans, il entre en pension à Vannes, chez une demoiselle Edan et suit les cours du collège de cette ville avec zèle et assiduité, — aimant beaucoup la lecture – il remporte généralement tous les prix de sa classe. Néanmoins rien à cette époque n'annonce encore en lui le goût de la poésie. A 16 ans, il va à Arras, chez M. Sallentin, son grand-oncle, proviseur du collège de cette ville, pour terminer ses études. A 19 ans, il entre à Lorient dans une étude d'avoué où il reste un an ou deux. Sa famille le destinant au notariat, il va à 21 ans à Paris pour faire son droit. Pendant ses vacances de Vannes, d'Arras et de Paris, il revit Marie. Son poème donne au reste mille détails à ce sujet. Dès 1824, le goût de la poésie se manifeste. En 1828, il publie *Racine* ; en 1829, les *Mémoires de la Duchesse de la Vallière*. En 1832, *Marie*. A partir de cette époque (1824 à 1830) le poète se montre et sa vie échappe à sa famille dans les circonstances qui pourraient intéresser sa biographie.

III. — Lettre de M. E. Guyesse a M. Lacaussade

Lorient, 29 mai 1858.

(Le début de cette lettre parle du projet d'édition définitive des œuvres de Brizeux).

.... Je termine en vous donnant quelques renseignements sur des œuvres peu connues de Brizeux qui pourront être utiles dans l'étude biographique que vous allez faire paraître dans la *Revue Contemporaine*. Son premier essai a été une comédie en un acte et en vers, intitulée *Racine*, écrite en collaboration avec M. Busoni, qui fut jouée au Théâtre Français, le 27 décembre 1827. Cette pièce représentée à l'occasion de la naissance de Racine eut le succès qu'ont ordinairement ces sortes d'ouvrages.

L'année suivante parurent les *Mémoires de Mlle de la Vallière* écrits par les mêmes auteurs. Le premier et le dernier volume contenant la jeunesse et la disgrâce de la duchesse, sont l'œuvre de Brizeux, il prouvent qu'il aurait pu être un excellent prosateur. Les deux autres, relatifs au séjour de la Vallière à la Cour, au temps de sa faveur, appartiennent à M. Busoni.

IV. — Fragment du Journal de Brizeux
(Voyage d'Italie, 1844).

De Florence à Pistoïa :

Porto S. Nicolas. — La rivière Sterzola. — Plaine de Peretola (on va aussi par Serto).

Campi, chapeaux de paille.

Le fleuve *Bisenzio.*

Prato, sur le Bisenzio, 10.500 habitants. — Patrie de l'abbé Casti. — Le château construit par l'empereur Frédéric II. — La *cathédrale,* architecte : Giovani Pisano. — Chaire extérieure de Donatello. — Peintures de Carlo Dolce et de Philippo Lippi. — Eglise de la *Madone del Carmine*, architecte : Brunellesci. — Pain excellent. — Au nord de Prato, *Monte Ferrato.*

Allant à Pistoïa, — à droite, le Monte Murlo, célèbre au XVIe siècle, par la défaite des réfugiés florentins. — *L'Ombrone.*

Pistoïa, sur la *Stella,* aux pieds des Apennins, 10.000 habitants. — Le *Duomo,* du Ve siècle, restauré au XIIIe par Nicolas Pisano. — Mausolée du Cardinal Forteguerri, sculpté par le Verrochio. — Cénotaphe du célèbre Singiboldi (professeur de droit), sculpté par André Pisano. — Peintures d'Et. de Florence, neveu de Giotto. — Résurrection du Bronzino. — Bas relief de Donatello. — Le *Baptistère,* architecte : André Pisano, en 1337. — L'église Dell' Umilta, architecte : Vasari. — Place S. Francesco. — Patrie de la poétesse *Salvaggia*, de *Forteguerri*, auteur du *Ricciardetto*, et de *Corilla Olympica.*

Fabrique d'orgues et d'armes à feu.

On peut revenir à Florence par

Poggio a Cajano. — Château ducal sur l'*Ombrone.*

Percia. — Torrent du même nom.

Lucia, 30.000 habitants. — Sur le Serchio. — Jules César, 53. — Totila, 550. — Les Goths. — Gouvernement des ducs, comtes, marquis.

La Cathédrale, 1070.

San Freediana. — San Paolo.

(Suit une petite carte de la contrée).

V. — Fragment du Journal de Brizeux, concernant le Voyage de sa Mère en Italie (1850)

30	Mai	1850.	Départ de Rome.
31	»	Vendredi	Civitta-Vecchia.
1	Juin	Samedi	
2	»	Dimanche	Livourne-Pise.
3	»	Lundi	Gênes.
4	»	Mardi	*Arrivée de ma mère.*
5	»	Mercredi	Séjour à Gênes.
6	»	Jeudi	
7	»	Vendredi	
8	»	Samedi	
9	»	Dimanche	
10	»	Lundi	Départ de Gênes.
11	»	Mardi	Arrivée à Pise.
12	»	Mercredi	Arrivée à Florence.
13	»	Jeudi	
14	»	Vendredi	
15	»	Samedi	
16	»	Dimanche	Départ de la famille pour Bologne.
17	»	Lundi	
18	»	Mardi	
19	»	Mercredi	
20	»	Jeudi	
21	»	Vendredi	
22	»	Samedi	Lettre à De Vigny.
23	»	Dimanche	Arrivée à Genève (d'après lettre reçue le 29. — Elle était datée du Lac — reçue à Florence le 29.
24	»		
25	»		
26	»		
27	»		
28	»		
29	»	Samedi	Lettre de Charles.
30	»	Dimanche	Arrivée à Lorient.

VI. — Plan d'une comédie de M. Picard « Les Fugitifs »

(Copié par Brizeux, le 10 Novembre 1826.)

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de reproduire ici les vingt pages du manuscrit copié par le jeune étudiant. C'est plus qu'un plan, c'est une ébauche où l'intrigue est déjà dessinée jusque dans le détail, les caractères indiqués ; il y a même des essais de dialogue. — Cette pièce curieuse est suivie de la note personnelle que nous reproduisons :

N.-B. — Ces notes sont de M. Picard. C'est une étude curieuse de la manière et des tâtonnements d'un homme de talent. A voir sa prodigieuse fécondité et l'allure si rapide de ses pièces, qui ne les croirait faites d'un seul jet comme d'instinct. On l'a dit : Le Génie c'est la Patience.

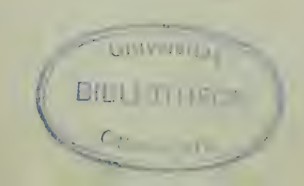
Vu et lu
à la Faculté des Lettres de Rennes
Le 12 Novembre 1897

Le Doyen,
J. LOTH.

Permis d'imprimer :

Le Recteur,
JARRY.





IMPRIMERIE H. MOREL, RUE DE PAS, 19, LILLE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE BRIZEUX

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES DE BRIZEUX

